

Fragment

Wells, Dan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DAN WELLS

FRAGMENTS

★ ★

Wiz
Albin Michel

Du même auteur chez Albin Michel Wiz :

Partials

Titre original :

FRAGMENTS

(Première publication : Balzer & Bray, an imprint
of Harper Collins Publishers, New York 2013.

Published by arrangement with HarperCollins Children's Books,
a division of HarperCollins Publishers)

© Dan Wells, 2013

Tous droits réservés, y compris droits de reproduction
totale ou partielle, sous toutes ses formes.

Pour la traduction française :

© Éditions Albin Michel, 2014

978-2-226-30343-1

Ce livre est dédié à tous ceux qui ont déjà reconnu avoir tort. Loin d'être un signe de faiblesse ou un manque d'engagement, c'est une des plus grandes forces qu'un individu – humain ou Partial – puisse posséder.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1

– Levons nos verres, clama Hector. Au meilleur officier de Nouvelle-Amérique.

Le tintement des verres et le brouhaha d'une centaine de voix emplirent la salle. « Corn-well ! Corn-well ! » Les hommes levèrent leurs timbales et bouteilles d'un même geste avant de les reposer ou bien de les jeter au sol. Samm observait en silence, réglant au millimètre l'angle de sa longue-vue. La vitre, bien que crasseuse, lui permettait de voir les soldats sourire et grimacer en se donnant de grandes tapes dans le dos, et s'esclaffer à des blagues grivoises en évitant de regarder le colonel. Le lien, de toute manière, leur apprenait en temps réel tout ce qu'il y avait à savoir sur son état.

Caché dans les bois sur l'autre versant du vallon, largement hors de portée du lien, Samm ne jouissait pas de ce luxe.

Il fit tourner la molette du trépied pour orienter le micro directionnel une fraction de millimètre plus loin vers la gauche. À cette distance, un changement d'angle même minimal balayait une large portion de la pièce. Des voix résonnèrent confusément dans ses oreillettes, bribes de conversations noyées dans une gangue de sons indéterminés, et soudain il capta un autre timbre, tout aussi familier que celui d'Hector : la voix d'Adrian, son ancien sergent.

– ... n'ont même pas compris ce qui leur arrivait, était-il en train de dire. La ligne ennemie s'est disloquée, exactement comme prévu, mais pendant les premières minutes, ça n'en a été que plus dangereux. L'ennemi, désorienté, canardait dans tous les sens, et nous étions trop fermement cloués au sol pour apporter du renfort. Cornwell a tenu la position sans ciller, et pendant tout ce temps le Chien de garde hurlait, hurlait ! C'était à devenir sourd. Jamais vu un Chien aussi fidèle que le sien. Cette bête vénérait Cornwell. C'est la dernière grande bataille que nous ayons livrée à Wuhan ; deux jours plus tard, la ville était à nous.

Samm se souvenait de cette bataille ; Wuhan avait été prise seize ans plus tôt presque jour pour jour, en mars. Une des dernières villes tombées lors de la guerre d'Isolation, mais une des premières missions militaires de Samm. Il se rappelait encore les bruits, les odeurs, le goût puissant de la poudre dans l'air. Les souvenirs bourdonnaient dans sa tête et des données fantômes sillonnaient sa cervelle, juste assez pour stimuler son adrénaline. L'instinct et l'entraînement refirent surface presque immédiatement, affûtant son attention tandis qu'il

s'accroupissait sur le coteau obscur, se préparant à une bataille imaginaire. À ce réflexe succéda une réaction opposée : une vague apaisante de sensations familières. Il ne s'était lié à personne depuis plusieurs jours, et cette sensation soudaine, réelle ou non, était presque douloureusement agréable. Il ferma les yeux et s'y accrocha, se concentrant sur les souvenirs, s'adjurant de les éprouver à nouveau, plus fort ; mais après quelques instants fugaces, ils lui échappèrent. Il était seul. Il rouvrit les yeux et reprit sa longue-vue.

Les hommes avaient à présent sorti à manger : de grands plateaux métalliques couverts de porc fumant. Les hordes de cochons sauvages étaient monnaie courante dans le Connecticut, mais elles vivaient surtout dans les profondeurs de la forêt, à distance des colonies de Partials. Ils devaient être allés chasser loin pour rapporter un tel festin. Ce spectacle fit gargouiller l'estomac de Samm, mais il ne bougea pas. Là-bas, les soldats se raidirent, très légèrement mais tous à l'unisson, avertis par leur sixième sens d'un changement que Samm ne pouvait que deviner. *Le colonel*, pensa-t-il, et il fit pivoter sa longue-vue pour observer Cornwell : celui-ci était toujours aussi mal en point, cadavérique et pourrissant, mais sa poitrine se soulevait encore et son état ne semblait pas s'être particulièrement aggravé. Un élancement de douleur, peut-être. Les hommes qui l'entouraient se détendirent, et Samm fit de même. Le temps n'était pas venu, apparemment, et la célébration se poursuivait. Il écouta une autre conversation – encore des souvenirs d'antan et de la guerre d'Isolation, une anecdote ici et là sur la révolution, mais rien qui puisse enflammer la mémoire de Samm aussi profondément que le récit du sergent. Finalement, torturé par le spectacle des côtes de porc et par les bruits de mastication, il sortit de son paquetage un sachet plastique plein de bœuf séché. Ce n'était qu'une pâle imitation des côtes juteuses que dégustaient ses anciens camarades, mais c'était déjà mieux que rien. Retournant à sa longue-vue, il capta le major Wallace juste au moment où celui-ci se levait pour prendre la parole.

– Le lieutenant-colonel Richard Cornwell ne pourra pas vous parler aujourd'hui, mais j'ai l'honneur de vous dire quelques mots de sa part.

Wallace se mouvait lentement, pas seulement dans sa démarche mais aussi dans ses gestes, son élocution : le moindre de ses mouvements était mesuré et délibéré. Il paraissait aussi jeune que Samm – le physique d'un humain de dix-huit ans –, mais en réalité il approchait des vingt années de service, c'est-à-dire de la date d'expiration. Plus que quelques mois, peut-être quelques semaines seulement, et il commencerait à se décomposer, exactement comme Cornwell. Samm, saisi par le froid, resserra sa veste sur ses épaules.

Les bavardages cessèrent, et la voix de Wallace s'éleva puissamment dans la salle, résonnant avec un timbre métallique dans les oreillettes

de Samm.

– J’ai eu l’honneur de servir toute ma vie aux côtés du colonel ; il m’a sorti lui-même de la cuve de croissance, et c’est lui qui m’a entraîné. Un des meilleurs individus que j’aie jamais rencontrés, et toujours bon meneur d’hommes. Nous n’avons pas de pères, mais j’aime à penser que si nous en avons, le mien ressemblerait à Richard Cornwell.

Il se tut, et Samm secoua la tête. Cornwell *était* leur père, dans tous les sens du terme hormis la dimension purement biologique. Il leur avait tout enseigné, les avait guidés, dirigés, protégés, avait accompli tout ce qu’accomplit un père. Tout ce que Samm n’aurait jamais la chance de faire. Il zooma au maximum sur le visage du major. On n’y voyait pas de larmes, mais ses yeux étaient las, ses traits tirés.

– Nous sommes programmés pour mourir, reprit-il. Pour tuer, puis mourir. Nos vies n’ont que ces deux objectifs, et nous avons accompli le premier il y a quinze ans. Il m’arrive de songer que le plus cruel n’aura pas été la date d’expiration, mais les quinze années qu’il nous a fallu pour en prendre conscience. C’est pour les plus jeunes d’entre vous que ce sera le pire, car vous serez les derniers à succomber. Nous sommes nés dans la guerre, nous avons mérité notre gloire, et nous voilà contraints de nous regarder partir, sans pouvoir rien y faire.

Les Partials réunis dans la pièce se raidirent de nouveau, de manière plus nette cette fois, et certains se levèrent soudain. Samm fit brusquement pivoter sa longue-vue vers le colonel, mais le zoom serré sur le visage du major l’avait désorienté et il chercha en vain, fébrile, pendant quelques secondes de panique tout en écoutant les cris : « Le colonel ! », « C’est maintenant ! » Enfin, il prit du recul, régla sa longue-vue, et retrouva le lit de mort du colonel, installé à la place d’honneur au bout de la pièce. Le moribond suffoquait et toussait, des gouttelettes de sang noir lui coulant des coins de la bouche. Il ressemblait déjà à un cadavre : ses cellules dégénéraient et son corps se décomposait presque à vue d’œil devant Samm et les autres. Le colonel crachota, grimaça, haleta, et ne bougea plus. Le silence régnait dans la salle.

Samm, le visage de marbre, regarda les soldats préparer le dernier rite funèbre : sans qu’un mot soit prononcé, les fenêtres furent ouvertes en grand, les rideaux largement écartés, les ventilateurs mis en marche. Les humains accueillaient la mort avec des pleurs, des discours, des plaintes et des gémissements ; les Partials, de la seule manière qui leur était accessible : à travers le lien. Leur corps était conçu pour le champ de bataille, si bien qu’en mourant ils libéraient une bouffée de données pour avertir leurs camarades du danger. Et en la recevant, ces soldats émettaient eux-mêmes des données pour

passer le mot. Les ventilateurs, en ce moment, soufflaient ces données dans leur monde afin que chacun sache qu'un grand homme était mort.

Samm attendit, tendu ; il sentit de l'air passer sur son visage. Il désirait cela autant qu'il le redoutait ; il y avait là de la communication et de la peine, de l'union et de la tristesse. Deux éléments qui allaient souvent de pair, ces derniers temps, à un point déprimant. Les feuilles des arbres frémirent en contrebas dans le vallon, les branches ondulèrent doucement, caressées par le passage de la brise. Les données ne vinrent pas le frapper.

Il était trop loin.

Samm remballa sa longue-vue et son micro directionnel et les rangea dans son paquetage avec leur petite batterie photovoltaïque. Il inspecta le site deux fois afin de s'assurer qu'il ne laissait rien derrière lui : le sachet plastique de nourriture était dans sa sacoche, les oreillettes dans une poche du paquetage, son fusil sur son épaule. Il alla jusqu'à balayer du pied les creux laissés par le trépied dans le sol. Plus rien n'indiquait qu'il s'était trouvé là.

Il jeta un dernier regard vers les funérailles de son colonel, enfila son masque à gaz, et redevint un exilé. Il n'y avait pas de place dans cette salle pour les déserteurs.

CHAPITRE 2

Le soleil dardait ses rayons entre les gratte-ciel, dessinant un motif de triangles jaunes irréguliers sur la chaussée défoncée. Kira Walker observa soigneusement la rue, accroupie derrière un taxi rouillé, au fond d'un étroit canyon urbain. L'herbe, les broussailles et les jeunes arbres ne remuaient pas dans les fissures de l'asphalte. Nulle brise ne les agitait. La ville était parfaitement immobile.

Et pourtant, quelque chose avait bougé.

Kira épaula sa carabine, espérant profiter de la lunette de visée, avant de se rappeler que celle-ci s'était brisée dans un effondrement, la semaine précédente. Elle jura entre ses dents et rabaissa son arme. *Dès que j'en aurai fini ici, je vais me trouver une autre armurerie pour remplacer ce tromblon.* Elle scruta la rue en s'efforçant de distinguer les contours des ombres, et releva son canon avant de pousser un nouveau juron. *Les vieilles habitudes ont la vie dure.* Baissant la tête, elle recula jusqu'à l'arrière du taxi ; à cent pas, un camion de livraison dépassait à moitié dans la rue, et elle comptait dessus pour empêcher ce qui avait bougé là-bas de la voir. Elle risqua un coup d'œil, observa pendant presque une minute la rue inanimée, puis serra les dents et partit en courant. Pas de coup de feu, de cris ni de sifflements de balles. Le camion remplissait son office. Elle le rejoignit au trot, se laissa tomber sur un genou, et regarda discrètement par-dessus le pare-chocs.

Un élan se déplaçait parmi les taillis, ses grands bois recourbés vers le ciel, cueillant de sa longue langue les herbes vertes qui pointaient entre les gravats. Kira l'observa immobile, trop prudente pour supposer que c'était cet animal qu'elle avait vu bouger tout à l'heure. Un cardinal lança son trille flûté au-dessus de sa tête, rejoint un instant plus tard par un autre, et les deux oiseaux se poursuivirent, éclairs rouge vif tournoyant et plongeant entre les fils électriques et les anciens feux de circulation. L'élan, paisible et indifférent, grignotait à présent les jeunes pousses tendres d'un érable. Kira maintint sa surveillance jusqu'à être convaincue qu'il n'y avait rien d'autre à voir, puis resta encore un peu en observation, au cas où. On n'était jamais trop prudent à Manhattan : la dernière fois qu'elle y était venue, elle avait essuyé une attaque de Partials, et pendant cette expédition-ci elle avait déjà dû fuir devant un ours et une panthère. Ce souvenir l'incita à se retourner pour jeter un œil derrière elle. Rien. Elle ferma les yeux et se concentra pour tenter de « sentir » la présence

éventuelle d'un Partial à proximité, mais sans succès. Cela n'avait jamais fonctionné, du moins pas d'une manière qu'elle puisse identifier, même pendant la semaine qu'elle avait passée au contact de Samm. Kira aussi était une Partial, mais elle était différente : apparemment, elle était privée du lien et d'autres caractéristiques propres à ces créatures. En outre, elle grandissait et prenait de l'âge comme un humain normal. Elle ne savait pas vraiment ce qu'elle était, et elle n'avait personne vers qui se tourner pour trouver des réponses. Elle ne pouvait même pas en parler à qui que ce soit : seuls Samm et le docteur Morgan – l'inquiétante experte scientifique des Partials – connaissaient son secret. Kira n'en avait même pas parlé à son petit ami, son meilleur ami, Marcus.

Elle frissonna, mal à l'aise, et fit la grimace, comme toujours lorsqu'elle se posait des questions sur elle-même. *C'est justement pour ça que je suis ici*, songea-t-elle. *Pour trouver des réponses.*

Elle s'assit sur l'asphalte défoncé, le dos contre le pneu à plat du camion, et sortit à nouveau son calepin de son sac, bien qu'à ce stade elle ait l'adresse bien en tête : à l'angle de la 54^e Rue et de Lexington Avenue. Elle avait mis des semaines à dégoter cette adresse, et encore plusieurs jours pour arriver jusque-là en traversant les ruines. Peut-être péchait-elle par excès de prudence...

Non, on n'était jamais trop prudent. Les zones inhabitées étaient excessivement dangereuses, et Manhattan encore plus que les autres. Elle avait joué la sécurité et elle était toujours en vie ; elle n'allait pas remettre en question une stratégie qui avait fait ses preuves.

Elle leva les yeux vers les panneaux de rues délavés. Pas de doute, c'était bien là. Elle mit le calepin dans sa poche et soupesa sa carabine. Le moment était venu.

Le moment d'entrer chez ParaGen.

L'immeuble de bureaux avait eu autrefois des portes et une façade vitrées, mais le verre n'avait pas tenu le coup bien longtemps après le Ravage : le rez-de-chaussée était entièrement exposé aux éléments. Il ne s'agissait pas là du siège social de ParaGen – qui se trouvait quelque part vers l'ouest, à l'autre bout du pays –, mais c'était déjà quelque chose. Une antenne financière, installée à Manhattan uniquement pour assurer l'interface avec celles d'autres firmes. Il avait fallu à Kira des semaines de recherches rien que pour découvrir l'existence de ces bureaux. Elle s'avança prudemment entre les éclats de verre, les plâtras et les fragments de revêtement tombés des étages supérieurs. En onze années de désolation, une couche de terre s'était déposée à l'intérieur, sur une épaisseur suffisante pour que des herbes folles commencent à y pousser. Le capitonnage en skaï des banquettes, altéré par le soleil et la pluie, semblait avoir été déchiqueté par des

griffes de chats. Le large comptoir de l'accueil était à demi effondré, à l'épicentre d'une jonchée de badges d'identité jaunis. Une plaque vissée au mur énumérait les noms des dizaines d'entreprises implantées dans l'immeuble, et Kira déchiffra cette liste délabrée jusqu'à trouver ParaGen, qui occupait le vingt et unième étage. Derrière le comptoir s'alignaient trois portes d'ascenseurs, dont une pendait de travers dans son cadre. Kira, sans y prêter attention, rejoignit directement celle de la cage d'escalier, dans un coin au fond. À côté de la porte, un boîtier noir commandait une serrure magnétique, mais l'absence d'électricité le rendait bien sûr obsolète. Kira pesa de l'épaule contre le battant, poussant doucement au début pour tester sa résistance, puis plus fort, luttant contre les charnières grippées. Celles-ci finirent par céder, et, pénétrant dans la cage, elle leva les yeux vers le haut de ce puits immense, prit sa lampe torche dans son sac et l'alluma.

– Bien sûr, il fallait que ce soit au vingt et unième, soupira-t-elle.

De nombreux immeubles dans le monde, dévastés dès le premier hiver qui avait suivi le Ravage, étaient trop dangereux pour que l'on puisse grimper dans leurs étages : les fenêtres s'étaient brisées, les canalisations avaient crevé, et dès le printemps suivant, les murs et les sols s'étaient retrouvés gorgés d'humidité. Dix hivers et dix dégels plus tard, les murs étaient gauchis, les plafonds affaissés, et les planchers tombaient en miettes. La moisissure avait envahi le bois et la moquette, les insectes avaient foré leurs galeries dans les moindres fissures, et c'est ainsi que des structures jadis inébranlables s'étaient transformées en tours de pâte feuilletée ; si elles n'étaient pas encore effondrées, un bon coup de pied ou un éclat de voix pouvaient suffire à les faire tomber en poussière. En revanche, les plus gros édifices, surtout lorsqu'ils étaient aussi récents que celui-ci, se révélaient bien plus durables : leur ossature était en poutrelles d'acier, et leur chair scellée dans le béton et la fibre de carbone. La peau, pour ainsi dire – verre, plâtre, placage et moquette –, était vulnérable, mais la structure demeurait robuste. L'escalier où se trouvait Kira s'avérait particulièrement bien conservé, poussiéreux sans être crasseux, et l'odeur de renfermé qui flottait dans l'air la poussa à se demander s'il était resté scellé depuis le Ravage. Cela donnait aux lieux une atmosphère lugubre : l'endroit rappelait une tombe, même si on n'y voyait aucun corps. Elle se demanda d'ailleurs si elle allait en découvrir plus haut – si quelqu'un s'était trouvé dans cet escalier lorsque le RM avait eu raison de lui, et s'il était resté enfermé là depuis –, mais elle n'en vit pas un seul pendant l'ascension des vingt et un étages. Elle envisagea même de continuer à monter pour voir s'il y en avait plus haut, par curiosité, mais renonça. Cette cité immense contenait déjà bien assez de cadavres ; il y avait des squelettes assis

dans la moitié des voitures que l'on voyait dehors, et des millions d'autres dans les logements et les bureaux. Un corps de plus ou de moins dans une vieille cage d'escalier oubliée n'aurait fait aucune différence. Elle poussa donc la porte de l'étage, qui s'ouvrit en grinçant, et pénétra dans les bureaux de ParaGen.

Bien sûr, ce n'était pas le centre névralgique de l'entreprise. Celle-là, elle l'avait vu, quelques semaines auparavant, sur une photographie qu'elle gardait précieusement sur elle : elle-même enfant, son père, et sa tutrice d'adoption, Nandita, posant devant un grand immeuble de verre sur fond de montagnes enneigées. Elle ignorait où la photo avait été prise, elle n'avait aucun souvenir de ce moment et ne se rappelait pas du tout avoir connu Nandita avant le Ravage. Pourtant, l'image existait bien. Elle n'avait que cinq ans lorsque la fin du monde s'était produite, peut-être quatre seulement sur la photo. Que pouvait signifier ce cliché ? Qui était Nandita, en réalité, et quel était son lien avec ParaGen ? Y avait-elle travaillé ? Et son père ? Elle avait toujours su qu'il travaillait dans des bureaux, mais elle était bien trop petite à l'époque pour en comprendre davantage. Si Kira était bien une Partial, était-elle une expérience de laboratoire ? Un accident ? Un prototype ? Pourquoi Nandita ne lui en avait-elle jamais rien dit ? Cette dernière question était la plus lancinante de toutes, à certains égards. Kira vivait avec Nandita depuis presque douze ans. Si la femme savait qui elle était, si elle la connaissait depuis le début et n'en avait jamais soufflé mot... cela ne plaisait pas, mais alors pas du tout à Kira.

Ces idées lui donnèrent presque la nausée, comme elles l'avaient fait dehors, dans la rue. *Je suis complètement fabriquée*, se disait-elle. *Je suis une construction artificielle qui se prend pour une personne. Je suis aussi bidon que le revêtement en faux marbre de ce comptoir.*

Sa lampe toujours allumée à la main, elle traversa le hall d'accueil pour aller toucher la surface écaillée du comptoir en question : du vinyle peint, contrecollé sur du plastique. Rien de naturel, encore moins de réel. Elle releva ensuite la tête en se forçant à oublier son malaise pour se concentrer sur la tâche qui l'attendait. Le hall était spacieux pour Manhattan : c'était une vaste pièce garnie de banquettes en cuir craquelé et d'une structure de pierres irrégulières, probablement une ancienne fontaine d'ornement. Le mur situé derrière le comptoir arborait le gros logo en alu brossé de ParaGen, le même que sur la photo. Elle ouvrit son sac, en sortit le cliché soigneusement plié, et compara les deux enseignes. Identiques. Elle rangea alors la photo et contourna le comptoir pour examiner avec attention les papiers posés dessus. Tout comme la cage d'escalier, cette pièce ne comptait aucune ouverture sur l'extérieur et avait donc été protégée des éléments ; les prospectus étaient vieux et jaunis, mais

intacts et bien rangés. Il s'agissait pour l'essentiel de matériel sans importance : un répertoire téléphonique, des brochures et un livre de poche qui avait apparemment appartenu à la réceptionniste : *Je t'aime à mourir*, la couverture ornée d'un poignard ensanglanté. Peut-être pas la lecture la plus politiquement correcte en pleine fin du monde, mais d'un autre côté, cette personne ne s'était sans doute même pas trouvée sur place pendant le Ravage. Elle avait dû être évacuée lorsque l'épidémie était devenue vraiment meurtrière, ou même au tout début, voire dès le déclenchement de la guerre des Partials. Kira palpa l'ouvrage et nota que le marque-page était coïncé aux trois quarts. *Elle n'a jamais su qui aimait qui à mourir.*

La jeune fille parcourut ensuite le répertoire, remarquant que certains numéros de poste commençaient par un 1 et d'autres par un 2. Les bureaux occupaient deux étages, peut-être ? Tournant les pages, elle trouva à la fin une série de numéros plus longs, à dix chiffres : certains débutaient par 1303 et d'autres par 1312. Elle savait, d'après ses conversations avec des adultes – des gens qui se souvenaient de l'ancien monde –, qu'il s'agissait d'indicatifs correspondant à différentes zones du pays, mais elle ignorait complètement lesquelles : cela, le répertoire n'en disait rien.

Les brochures, enfin, étaient soigneusement empilées au bout du comptoir ; leur couverture arborait une double hélice stylisée à côté du bâtiment représenté sur la photo de Kira, vu sous un autre angle. Kira en saisit une pour l'étudier de plus près : des bâtiments similaires se découpaient à l'arrière-plan, notamment une haute tour, immense, qui semblait composée de grands cubes de verre. En dessous, dans une calligraphie fluide, un slogan : « Devenir meilleurs. » Dans les pages intérieures s'étaient des photos de personnes souriantes et des argumentaires qui vantaient diverses modifications génétiques : modifs cosmétiques pour changer la couleur des yeux ou des cheveux, sanitaires pour supprimer des troubles congénitaux ou augmenter la résistance à certaines maladies, et même des modifs récréatives destinées à vous donner un ventre plus plat ou une plus grosse poitrine, à augmenter la force ou la rapidité, l'acuité des sens ou les réflexes. Les modifications génétiques étaient tellement courantes avant le Ravage que pratiquement tous les survivants installés sur Long Island en avaient subi au moins quelques-unes. Même les enfants de l'épidémie, ceux qui étaient trop petits au moment du Ravage pour se rappeler à quoi ressemblait la vie d'avant, avaient reçu une poignée d'arrangements génétiques à la naissance. La procédure était devenue banale dans les hôpitaux du monde entier, et c'était ParaGen qui avait conçu une bonne partie de ces interventions. Kira avait toujours cru qu'elle bénéficiait des modifs de base qui se pratiquaient alors sur les

nouveau-nés et s'était parfois demandé si elle n'avait pas reçu quelque chose en plus : était-elle bonne en course à pied grâce à l'ADN de ses parents, ou en raison d'une intervention précoce ? Désormais, elle savait que c'était parce qu'elle était une Partial. Conçue en laboratoire en tant qu'idéal humain.

La dernière moitié de la brochure évoquait directement les Partials, même s'ils y étaient appelés « BioSynths » et s'il existait bien plus de « modèles » que ce qu'elle s'attendait à trouver. Les Partials militaires étaient les premiers présentés, non pas pour être vendus mais plutôt pour vanter la réussite de l'entreprise : un million de tests sur le terrain couronnés de succès pour le fer de lance de la biotechnologie. On ne pouvait pas acheter un soldat sur catalogue, bien sûr, mais la brochure présentait ensuite d'autres versions, moins humanoïdes, de la même technologie : Chiens de garde hyperintelligents, lions à la superbe crinière assez dociles pour servir d'animaux de compagnie, et même un article appelé MyDragon™, qui ressemblait à un lézard ailé et hérissé de piquants, gros comme un chat domestique. Enfin, la dernière page vantait des Partials d'un genre nouveau : un vigile, qui était une déclinaison du modèle militaire, et d'autres à aller voir en ligne. *Est-ce donc ce que je suis ? Un agent de sécurité, ou une esclave sexuelle, ou je ne sais quelle autre horreur encore, parmi toutes celles que vendaient ces gens ?* Elle relut la brochure du début à la fin, cherchant le moindre indice à propos d'elle-même, mais il n'y avait rien de plus ; elle la jeta par terre et s'empara de la suivante, mais il s'agissait en fait de la même sous une couverture différente. Elle la jeta aussi et poussa un juron.

Je ne suis pas un vulgaire produit en vente sur catalogue. Quelqu'un m'a fabriquée pour une raison précise : si Nandita vivait avec moi, si elle me surveillait, ce n'était pas pour rien. Serais-je un agent dormant ? Un dispositif d'écoute ? Un assassin ? La docteresse Partial qui m'a capturée, le docteur Morgan... quand elle a découvert ce que j'étais, elle a failli exploser de trouille. Cette femme est la personne la plus effrayante que j'aie jamais rencontrée, et pourtant la seule idée de ce que je pouvais être la terrifiait.

On m'a fabriquée pour une raison précise, mais était-ce une bonne ou une mauvaise raison ?

Quelle que soit la réponse, ce n'était pas dans une brochure sur papier glacé qu'elle allait la trouver. Elle en reprit toutefois une qu'elle fourra dans son sac, au cas où cela lui serve plus tard, puis récupéra sa carabine et gagna la porte la plus proche. Il n'y aurait sans doute rien de dangereux à cette hauteur, mais... ce dragon, sur la brochure, l'inquiétait tout de même un peu. Elle n'avait jamais vu de ces créatures en vie, ni le dragon ni le lion ni rien d'autre, mais un excès de prudence ne pouvait pas nuire. Elle se trouvait, après tout,

dans l'ancre de l'ennemi. *Ce sont des espèces artificielles, conçues pour fournir des animaux domestiques dociles et dépendants. Si je n'en ai pas vu, c'est parce qu'ils sont tous morts, chassés jusqu'à l'extinction par de vrais animaux qui savent se débrouiller dans la nature.* Bizarrement, cette idée la déprima plutôt que d'apaiser ses craintes. Il y avait encore des chances pour qu'elle trouve les pièces jonchées de cadavres : la ville était un vaste tombeau. Elle posa une main sur la porte, rassembla tout son courage, et poussa.

De l'autre côté, la lueur du jour pénétrait et l'air qui lui sauta au visage était plus frais et plus riche que l'atmosphère morte du hall et de l'escalier. Elle déboucha dans un corridor assez court qui desservait des bureaux ; tout au bout, Kira aperçut de longues rangées de vitres brisées, ouvertes à tous les vents. Elle éteignit sa lampe et la rangea dans son sac avant de passer la tête par la porte du premier bureau, maintenue ouverte par une chaise à roulettes ; elle réprima un cri de surprise lorsque trois hirondelles d'un brun jaunâtre s'envolèrent de leur nid ménagé dans une armoire. Une brise tiède venue de la fenêtre lui caressa le visage, soulevant les mèches échappées de sa queue-de-cheval. La pièce, autrefois garnie de baies vitrées, n'était plus à présent qu'une grotte ouverte dans le flanc d'une falaise. Kira contempla au loin les ruines de la ville en contrebas, envahies par la végétation.

Sur la porte du bureau, une plaque indiquait un nom : DAVID HARMON. Visiblement, David n'aimait pas que son espace de travail soit encombré. La pièce se composait d'un bureau en matériau translucide, d'une étagère de livres, encroûtée de fientes d'oiseaux, et d'un tableau blanc accroché au mur. Kira épaula sa carabine et entra, à la recherche d'archives à explorer, mais il n'y avait rien... pas même un ordinateur, dont elle n'aurait de toute manière rien pu faire en l'absence d'électricité. Elle se rapprocha de l'étagère et tenta de déchiffrer les titres des livres sans toucher aux excréments : uniquement des ouvrages sur la finance. David Harmon avait dû être comptable. Kira jeta un ultime coup d'œil circulaire, espérant une révélation de dernière minute, mais la pièce était décidément vide. La jeune fille recula dans le couloir et entreprit la fouille du bureau suivant.

Dix bureaux plus loin, elle n'avait toujours rien découvert d'intéressant : une poignée de registres, une armoire de rangement ici et là – mais même ces dernières étaient soit vides soit remplies d'écritures comptables. ParaGen avait connu une prospérité obscène : Kira le savait désormais sans l'ombre d'un doute, mais à part cela, elle n'avait pas appris grand-chose.

Les vraies informations se trouvaient certainement dans les ordinateurs, mais il ne semblait pas y en avoir dans les bureaux. Cela

déroutait Kira, car tout ce qu'elle avait entendu sur l'ancien monde indiquait que ces appareils avaient été omniprésents, à l'époque : apparemment, ils servaient à tout. Comment se faisait-il qu'il n'y ait dans ces locaux aucun des écrans plats ou des tours qu'elle avait toujours vus partout ailleurs ? Cela dit, même si elle en avait déniché, elle n'aurait pas su quoi en faire. C'était désespérant. Elle en avait déjà utilisé quelques-uns à l'hôpital : des AMN – analyseurs médicaux numériques –, des scanners, ce genre d'appareils, lorsqu'un traitement ou un diagnostic le nécessitait, mais c'étaient pour la plupart des machines isolées qui n'avaient qu'un usage spécialisé. Alors que les ordinateurs de l'ancien monde, eux, faisaient partie d'un vaste réseau capable de communiquer en un clin d'œil avec la planète entière. Tout passait par les ordinateurs : les livres, la musique... et, très certainement, les plans diaboliques de ParaGen. Alors, comment expliquer qu'il n'y en ait aucun dans ces bureaux ?

Pourtant, il y a une imprimante dans celui-ci. Kira s'immobilisa, les yeux rivés sur une petite table, dans la dernière pièce au bout du couloir : un bureau plus vaste que les autres, dont la porte indiquait le nom GUINEVERE CREECH. Sans doute la vice-présidente de l'antenne locale, ou autre titre en usage à l'époque. Des feuilles blanches, froissées et brunies par les intempéries, étaient éparpillées au sol. Sur une petite table, à côté du bureau, était posé un appareil en plastique, dans lequel Kira reconnut sans difficulté une imprimante : il y en avait des dizaines à l'hôpital où elle travaillait. Privées de toner, elles ne servaient plus à rien, mais on l'avait chargée un jour de les déplacer d'un placard à un autre. Elle savait que dans l'ancien monde, on les utilisait pour imprimer des documents directement depuis les ordinateurs ; donc, s'il y avait une imprimante dans cette pièce, il devait y avoir eu à un moment ou à un autre un ordinateur. Elle souleva l'objet pour l'examiner de plus près : pas de câble d'alimentation, pas même de prise où en brancher un. Une imprimante sans fil, sans doute ? Elle la reposa et s'agenouilla au sol pour regarder sous la petite table : rien. Pourquoi avait-on pris la peine de retirer tous les ordinateurs ? Était-ce pour dissimuler les données qu'ils contenaient, alors que le monde entier s'effondrait ? Kira n'était sûrement pas la première à avoir eu l'idée de venir ici : ParaGen avait fabriqué les êtres qui avaient exterminé l'humanité. C'était là que travaillaient les plus grands experts mondiaux des biotechnologies. Même si on ne l'avait pas rendue responsable de la guerre des Partials, le gouvernement s'était certainement tourné vers cette société, à un moment donné, pour chercher un traitement contre le RM. *D'ailleurs, le gouvernement savait sans doute que les Partials détenaient le remède, n'est-ce pas ?* Elle repoussa l'idée qui découlait de cette question. Elle n'était pas là pour échafauder des théories du complot, elle était là

pour découvrir des faits. Les ordinateurs avaient peut-être été saisis ?

Elle releva la tête, observant la pièce depuis le sol où elle se tenait à quatre pattes. De là, elle avisa un détail qu'elle n'avait pas remarqué auparavant : un cercle brillant dans le cadre en métal noir du bureau. Lorsqu'elle déplaça sa tête, les reflets de lumière jouèrent à sa surface. Elle se remit debout en se reprochant son idiotie, tant la réponse était simple.

Les bureaux *étaient* les ordinateurs.

À présent qu'elle le voyait, c'était évident. Leur surface translucide était une réplique presque exacte, à l'échelle supérieure, des écrans qu'elle utilisait à l'hôpital. Le cerveau de la machine – le processeur, le disque dur, l'ordinateur en lui-même – était entièrement dissimulé dans l'encadrement métallique et, une fois sous tension, le bureau entier devait s'illuminer pour présenter un écran tactile, un clavier et tout le nécessaire. Elle se remit à genoux pour vérifier la base des pieds du meuble, et poussa une exclamation de triomphe en découvrant un court cordon noir branché dans une prise au sol. Son cri chassa un nouveau groupe d'hirondelles. Kira sourit, mais ce n'était pas une véritable victoire : trouver les ordinateurs ne lui servait à rien si elle ne pouvait pas les allumer. Il lui aurait fallu une batterie portable, et elle n'en avait pas emporté en quittant précipitamment East Meadow ; elle s'en voulait de cette négligence, mais c'était trop tard. Il lui faudrait maintenant en dénicher une à Manhattan, peut-être dans une boutique d'électroménager ou de matériel électronique. L'île étant considérée comme trop dangereuse pour qu'on s'y rende, elle n'avait pratiquement pas été pillée depuis le Ravage. Toutefois, Kira n'était pas enchantée à l'idée de trimballer une batterie de vingt-cinq kilos dans cet escalier.

Elle souffla longuement, lentement, en rassemblant ses pensées. *Il faut que je comprenne ce que je suis*, se dit-elle. *Il faut que je découvre le rôle de mon père dans tout ceci, et celui de Nandita. Il faut que je trouve l'Alliance.* Elle sortit de nouveau la photographie pour les regarder, elle, son père et Nandita, devant le complexe ParaGen. Quelqu'un y avait inscrit un message : « *Trouve l'Alliance.* » Elle ne savait même pas, au juste, ce qu'était cette Alliance, et encore moins où la trouver ; elle ne savait pas non plus avec certitude qui lui avait laissé cette photo et adressé cette phrase, même si l'écriture semblait être celle de Nandita. Toutes ces choses qu'elle ignorait pesaient sur elle comme un fardeau, et elle ferma les yeux en tâchant de respirer à fond. Elle avait placé tous ses espoirs dans ces bureaux, la seule partie de ParaGen qui soit à sa portée, et ne rien y trouver d'utile, pas même une nouvelle piste, était une déception presque insoutenable.

Elle se remit sur ses pieds et s'approcha vivement de la fenêtre pour

respirer. Manhattan s'étendait en dessous d'elle, mi-ville mi-forêt, énorme masse verte composée d'arbres vivaces et d'édifices croulants, envahis par les lianes grimpantes. Tout y était si grand ! D'une taille écrasante – et encore : au-delà, il y avait d'autres villes, puis d'autres États et d'autres nations, des continents entiers qu'elle n'avait jamais vus de sa vie. Elle se sentait perdue, usée d'avance par la simple impossibilité de dénicher ne serait-ce qu'un petit secret dans un monde si vaste. Elle regarda passer des oiseaux, indifférents à sa personne et à ses problèmes ; le monde avait pris fin, et ils ne l'avaient pas remarqué. Même si la dernière espèce douée de raison s'éteignait, le soleil continuerait de se lever et les oiseaux de voler.

Réussir ou non, quelle importance, au fond ?

Mais là, elle releva la tête, avança le menton, et parla tout haut.

– Je ne renoncerai pas, affirma-t-elle. Le monde peut bien être vaste : cela ne me donne que plus d'endroits où chercher.

Elle pivota de nouveau vers le bureau, rejoignit l'armoire de rangement et ouvrit le premier tiroir. Si l'Alliance avait un lien avec ParaGen – peut-être un projet spécial en rapport avec le commandement des Partials, comme l'avait laissé entendre Samm –, alors des sommes d'argent affectées à ce projet avaient forcément transité par ces bureaux financiers, et il en restait peut-être une trace. Elle dépoussiéra le bureau-écran et se mit à sortir des dossiers de l'armoire, puis à les examiner ligne par ligne, entrée par entrée, paiement par paiement. Lorsqu'elle avait terminé avec un dossier, elle le jetait par terre et passait au suivant. Elle continua ainsi pendant des heures, et ne s'arrêta que lorsque la tombée de la nuit l'empêcha de lire. L'air nocturne était froid, et elle envisagea de s'allumer un petit feu – sur un bureau, pour qu'il ne se propage pas –, avant d'y renoncer. Si ses feux de camp dans les rues étaient assez faciles à dissimuler, en revanche une lumière si haut perchée aurait été visible à des kilomètres à la ronde. Elle préféra donc se retirer dans le hall de l'accueil, en haut de l'escalier, refermant toutes les portes et installant son tapis de sol derrière le comptoir. Elle s'ouvrit une boîte de thon qu'elle mangea en silence dans le noir, avec ses doigts, en imaginant que c'étaient des sushis. Elle dormit d'un sommeil léger et, dès le matin, retourna tout droit se mettre au travail. En milieu de matinée, elle fit enfin une découverte.

« Nandita Merchant », lut-elle, secouée par un frisson après ses longues recherches. « Cinquante et un mille cent douze dollars payés le 5 décembre 2064. Versement direct. Arvada (Colorado). » La mention figurait sur un registre de salaires, énorme, qui rassemblait apparemment tous les employés de la multinationale. Kira fronça les sourcils et relut la ligne. Le poste occupé par Nandita n'était pas

indiqué, uniquement sa rétribution, et la jeune fille n'avait aucune idée de ce que représentait cette somme : était-ce un salaire mensuel ou annuel ? Ou bien un forfait unique pour une mission spécifique ? Fouillant dans les registres, elle dénicha celui du mois précédent et le feuilleta rapidement. « Cinquante et un mille cent douze dollars le 21 novembre », lut-elle, avant de trouver la même somme à la date du 7 novembre. *C'est donc un salaire bimensuel, ce qui fait qu'elle gagnait en un an... environ un million deux cent mille dollars. On dirait que c'est beaucoup.* Elle n'avait aucun cadre de référence concernant les salaires de l'ancien monde, mais en parcourant la liste des yeux, elle constata que 51 112 \$ était une des sommes les plus élevées à y figurer.

– Elle était donc une des huiles de la compagnie, marmonna Kira, qui réfléchissait tout haut. Elle gagnait plus que la plupart des gens, mais pour faire quoi, au juste ?

Elle aurait bien voulu chercher son père dans les archives, mais elle ne connaissait même pas son nom de famille. Son nom à elle, Walker, était un surnom dont l'avaient affublée les soldats qui l'avaient trouvée, après le Ravage, en train de déambuler sans fin dans une ville déserte, à la recherche de nourriture. « Kira Walker, Kira la Marcheuse. » Elle était si petite à l'époque qu'elle n'avait même pas retenu son vrai nom, ni l'endroit où travaillait son père, ni même dans quelle ville ils habitaient...

– Denver ! s'écria-t-elle soudain lorsque le nom lui revint. On habitait à Denver. C'est dans le Colorado, non ?

De nouveau, elle consulta le listing sur lequel figurait Nandita : Arvada (Colorado). Était-ce à côté de Denver ? Elle plia soigneusement la page et la fourra dans son sac, en se disant qu'elle chercherait plus tard un atlas dans une vieille librairie. Puis elle scruta le registre salarial en y cherchant cette fois le prénom de son père, Armin – mais les règlements étaient classés par ordre alphabétique de patronyme, et trouver un Armin parmi des dizaines de milliers de noms ne semblait pas valoir le temps qu'elle devrait y passer. Au mieux, la découverte de son nom aurait confirmé ce que suggérait déjà la photo : que Nandita et son père avaient travaillé au même endroit, dans la même compagnie. Cela ne lui dirait toujours pas ce qu'ils y faisaient ni pourquoi.

Une nouvelle journée de recherches ne lui apporta rien d'utilisable, et, dans un accès d'exaspération, elle précipita en grognant le dernier registre par la fenêtre brisée ; aussitôt après, elle se reprocha d'avoir pris le risque d'attirer l'attention de quiconque pouvait rôder dans la ville. Un risque mince, bien sûr, mais tenter le sort n'était tout de même pas bien malin. Elle resta à l'écart de la fenêtre, en espérant que si quelqu'un avait vu tomber le registre, il attribuerait cette chute de

papiers au vent ou à une activité animale. Puis elle passa à l'examen de l'étage du dessus.

Il s'agissait donc du vingt-deuxième étage, se remémora-t-elle en montant les marches. Cette porte-là, curieusement, tenait à peine fermée, et en la poussant elle déboucha dans un océan de petits postes de travail. Il n'y avait là aucun hall d'accueil, et seulement une poignée de bureaux fermés ; tout le reste était constitué d'un vaste espace ouvert, structuré par des demi-cloisons. La plupart des boxes étaient équipés d'un ordinateur, nota-t-elle immédiatement, ou au moins d'une station d'accueil sur laquelle on pouvait brancher un portable – pas de bureaux-écrans sophistiqués à cet étage –, mais son attention fut surtout attirée par les postes de travail où l'on ne voyait que des câbles débranchés. Des endroits où il aurait dû y avoir un ordinateur, mais où il n'y en avait pas.

Kira s'immobilisa et observa la grande salle avec méfiance. Cet étage était plus venté que celui du dessous, en raison de l'absence de cloisons. Des feuilles volantes et de petits tourbillons de poussière passaient de temps à autre devant les demi-cloisons, mais Kira n'en avait cure : elle observait les six bureaux les plus proches d'elle. Quatre étaient dans un état normal : écrans, claviers, agendas, photos de famille – mais dans les deux autres, l'ordinateur avait disparu. Non seulement cela, mais ces boxes avaient été mis à sac ; les agendas et photos avaient été repoussés de côté ou même jetés par terre, comme si la personne qui avait pris les ordinateurs avait été trop pressée pour faire attention au reste. Kira se baissa pour examiner le bureau le plus proche, où un cadre était tombé face contre terre. Une couche de poussière s'était accumulée dessus et autour et, avec le temps et l'humidité, des champignons y avaient poussé. Cela n'avait rien d'étonnant – après onze années d'accès à l'air libre, la moitié des immeubles de Manhattan étaient couverts d'une couche terreuse –, mais ce qui la frappa fut une petite tige jaunâtre, semblable à un épais brin d'herbe, qui dépassait de sous le cadre. Elle releva la tête vers les fenêtres, pour évaluer l'angle, et devina que, oui, pendant quelques heures chaque jour, cet endroit recevait abondamment le soleil, en tout cas assez pour nourrir une plante verte. D'autres herbes poussaient autour, mais une fois de plus, ce n'était pas la question. L'élément intéressant était la manière dont cette tige dépassait de sous la photo. Kira souleva le cadre, exposant une petite masse de coléoptères et de champignons, ainsi qu'une herbe rase et morte. La jeune fille se rassit, bouche bée, assommée par ses déductions.

On avait jeté cette photo par terre *après* que l'herbe avait commencé à pousser.

Ce n'était pas récent. Le cadre était suffisamment couvert de poussière et de saletés pour indiquer qu'il gisait là depuis plusieurs

années. Mais pas depuis onze ans. Le Ravage était passé par là, l'immeuble avait été abandonné, la terre et les herbes folles s'étaient installées, et ensuite seulement, le bureau avait été pillé. Qui avait bien pu faire cela ? Humain ou Partial ? Kira examina soigneusement l'espace sous le bureau : elle y trouva encore des câbles, mais aucun indice sur la personne qui s'était approprié l'ordinateur correspondant. Rejoignant à quatre pattes le poste d'à côté, lui aussi pillé, elle y découvrit des traces similaires. Quelqu'un avait grimpé jusqu'au vingt-deuxième étage, volé deux ordinateurs, et les avait emportés jusqu'en bas.

Pourquoi faire une chose pareille ? Kira s'assit pour réfléchir. Si quelqu'un désirait des informations, elle supposait qu'il était plus simple de descendre les ordinateurs que de monter un générateur électrique. Mais pourquoi ces deux-là et aucun autre ? Qu'avaient-ils de différent ? Regardant une fois de plus autour d'elle, elle nota que ces deux postes étaient les plus proches de l'ascenseur. Ce qui était encore moins logique que tout le reste : après le Ravage, en effet, il n'y avait plus de courant pour faire fonctionner les ascenseurs. Cela ne pouvait donc pas être le lien. Il n'y avait même pas de noms sur les cloisons : non, si quelqu'un avait visé spécifiquement ces deux machines, c'est qu'il connaissait ces bureaux de l'intérieur.

Kira se releva et arpenta tout l'étage, lentement, guettant le moindre élément qui puisse paraître déplacé ou pillé. Une imprimante était manquante, mais rien ne permettait de déterminer si on l'avait emportée avant ou après le Ravage. Lorsqu'elle eut passé en revue tout l'*open space*, elle fouilla les quelques bureaux fermés du fond et s'étrangla de surprise en constatant que l'un d'eux avait été complètement vidé : plus d'ordinateurs, plus rien sur les étagères, rien de rien. Il y avait là suffisamment de vestiges de la vie de bureau pour que l'endroit ressemble à un lieu de travail autrefois fonctionnel – un téléphone, une corbeille à papier, divers petits tas de feuilles, etc. –, mais rien d'autre. Or, ce bureau comportait bien plus d'espace de rangement que les autres. Tout était pourtant vide, et Kira se demanda quelle quantité de documents, exactement, avait été dérobée.

Elle s'arrêta pour contempler la table de travail dépouillée. Celle-ci avait autre chose d'inhabituel, mais la jeune fille n'aurait su dire quoi. Un petit agenda gisait par terre, comme c'était le cas dans les boxes vandalisés, ce qui semblait indiquer que cet espace avait été pillé avec la même précipitation que les autres. Les câbles débranchés pendaient tous de la même manière, bien qu'il y en ait beaucoup plus que dans les petits postes de travail. Kira se creusa la cervelle pour tenter de comprendre ce qui la perturbait, et finit par trouver : il n'y avait pas de photographies dans ce bureau. Dans la plupart de ceux qu'elle avait passés au peigne fin depuis deux jours, elle avait vu au moins une

photo personnelle, et souvent plusieurs : des couples souriants, des groupes d'enfants en tenues assorties, images préservées de familles mortes depuis longtemps. Dans cette pièce, en revanche, rien. Cela ne pouvait vouloir dire que deux choses : soit l'homme ou la femme qui avait occupé ces lieux n'avait pas de famille, ou ne s'en souciait pas assez pour l'exposer en photo ; soit – hypothèse plus séduisante – le voleur de matériel avait aussi emporté les photos. Et la raison la plus probable à cela était que ce bureau avait été le sien.

Kira alla voir le nom gravé sur la porte : AFA DEMOUX. Au-dessous, on pouvait lire : DI. Un surnom ? Cela ne paraissait pas formidable, comme surnom, mais elle n'avait qu'une connaissance très parcellaire de la culture de l'ancien monde. En observant les plaques vissées sur les portes, elle découvrit que toutes étaient rédigées selon le même modèle : un nom suivi d'une mention, bien que les autres soient plus longues : OPÉRATIONS, VENTES, MARKETING. S'agissait-il de titres ? De services ? DI était la seule mention écrite entièrement en capitales, et la seule aussi qui ne voulait rien dire en soi : de toute évidence, il s'agissait d'un sigle, mais Kira ignorait ce qu'il pouvait signifier. *Département... Innovations ? Inventions ?* Non. Ceci n'était pas un laboratoire, donc Afa Demoux n'était pas un scientifique. Qu'avait-il bien pu faire là ? Était-il revenu chercher son équipement ? Son travail était-il vital, ou dangereux, au point que quelqu'un ait dû revenir le récupérer ? Le pillage n'avait pas été mené au hasard : personne ne se serait coltiné vingt-deux étages pour trois ordinateurs, alors qu'il n'y avait qu'à se baisser pour s'en procurer au niveau du sol. Le voleur avait agi pour une raison précise : quelque chose d'important devait être logé dans ces machines. Mais qui était-ce ? Afa Demoux ? Quelqu'un d'East Meadow ? Un Partial ?

Qui d'autre vivait là ?

CHAPITRE 3

– La séance est ouverte.

Marcus, debout au fond de la salle bondée, se tordait le cou pour voir par-dessus les têtes. Il distinguait correctement les sénateurs – Hobb, Kessler, Tovar et un nouveau qu’il ne connaissait pas encore –, mais les deux accusés lui étaient cachés. L’hôtel de ville, autrefois utilisé pour ces séances, avait été saccagé par une attaque de la Voix du peuple deux mois plus tôt, avant que Kira n’ait découvert le traitement contre le RM et que la Voix n’ait réintégré la société civile. Privés de cette salle, ils s’étaient rabattus sur l’auditorium de l’ancien lycée d’East Meadow. Après tout, pourquoi pas, puisque l’établissement scolaire avait fermé ses portes peu avant ? *Il faut dire*, songea Marcus, *que ce bâtiment est bien ce qui a le moins changé depuis*. L’ancien leader de la Voix était devenu sénateur, tandis que deux anciens sénateurs se trouvaient aujourd’hui sur le banc des accusés. Le jeune homme se haussa sur la pointe des pieds, mais la salle était pleine de gens debout. Tout East Meadow, apparemment, était venu écouter le verdict du procès des sénateurs Weist et Delarosa.

– Je crois que je vais vomir, annonça Isolde en agrippant le bras de Marcus.

Celui-ci remit ses pieds à plat. Son sourire narquois – c’étaient les nausées matinales de la jeune femme qui l’amusaient – fut vite remplacé par une grimace, lorsque ses ongles lui entrèrent dans la chair.

– Arrête de te moquer de moi, gronda-t-elle.

– Je ne riais pas !

– Je suis enceinte : donc, mes sens sont aiguisés comme des superpouvoirs. Je renifle tes pensées.

– Tu les renifles ?

– Tout à fait. C’est un superpouvoir très spécial. Bon, mais sérieusement, emmène-moi respirer un peu d’air frais, ou c’est moi qui vais rendre cette salle encore plus irrespirable.

– Tu veux qu’on ressorte ?

Isolde fit non de la tête, fermant les yeux et soufflant lentement. Sa grossesse ne se voyait pas encore, mais ses nausées étaient terribles : elle avait perdu du poids au lieu d’en prendre, tant elle était incapable de garder la moindre nourriture le matin, et l’infirmière, Mme Hardy,

l'avait menacée de l'hospitaliser si son état ne s'améliorait pas bientôt. Elle avait pris une semaine de congé pour se reposer et cela lui avait fait un peu de bien, mais la politique la passionnait trop pour qu'elle manque un événement comme celui-ci. Marcus, en se retournant vers le fond, avisa un siège à côté d'une porte ouverte, et l'attira dans cette direction.

– Pardon, dit-il poliment, mon amie peut-elle s'asseoir là ?

Le type qui bloquait le fauteuil ne s'en servait même pas, il restait juste debout devant, mais il posa sur Marcus un regard contrarié.

– Premier arrivé, premier servi, répondit-il entre ses dents. Et taisez-vous, que j'entende.

– Elle est enceinte, répliqua Marcus, qui vit avec délice l'expression du bonhomme se transformer du tout au tout.

– Il fallait le dire !

Il s'effaça, offrit la place à Isolde et alla s'en chercher une autre. *Ça marche à tous les coups*, se dit Marcus. Même depuis l'abrogation de la loi Espoir, qui rendait naguère la grossesse obligatoire, les femmes enceintes étaient toujours considérées comme sacrées. Maintenant que Kira avait découvert un remède contre le RM, et qu'il existait un réel espoir pour que les nouveau-nés survivent bientôt au-delà de quelques jours, cette attitude était encore plus répandue. Isolde s'assit en s'éventant, et Marcus se plaça derrière son fauteuil afin de pouvoir dire aux gens de la laisser respirer. Puis il releva les yeux vers l'estrade.

– ... et c'est exactement le genre de choses que nous voulons éviter, était en train de déclarer Owen Tovar.

– Vous ne parlez pas sérieusement, dit l'autre nouveau sénateur – et Marcus tendit l'oreille pour mieux l'entendre. Vous étiez le meneur de la Voix du peuple. Vous menaciez de déclencher une guerre civile ; et, selon certaines interprétations, c'est ce que vous avez fait.

– Ce n'est pas parce que la violence est nécessaire de temps en temps qu'elle est une bonne chose. Nous nous battions pour empêcher des atrocités, pas pour les punir après coup...

– La peine capitale est, dans son essence même, une mesure préventive.

Marcus battit des paupières : il ne se doutait même pas qu'une exécution était envisagée pour Weist et Delarosa. Quand il ne reste que trente-six mille humains au monde, on ne se précipite pas pour les abattre, qu'ils soient criminels ou non. Le nouveau sénateur indiqua les prisonniers d'un geste.

– Lorsque ces deux-là auront payé de leur vie, dans une communauté si réduite que *tout le monde* en aura intimement

conscience, leurs crimes risqueront peu de se reproduire.

– Mais leurs crimes n'étaient que l'application directe du pouvoir sénatorial, insista Tovar. À qui essayez-vous d'envoyer un message, au juste ?

– À quiconque traite une vie humaine comme un jeton dans une partie de poker, rétorqua l'homme.

À ces mots, Marcus sentit l'assistance se crisper. Le nouveau sénateur fixait Tovar d'un regard froid, et même du fond de l'auditorium, le jeune homme déchiffrait facilement le sous-entendu menaçant : s'il l'avait pu, cet homme aurait fait exécuter Tovar en même temps que Delarosa et Weist.

– Ils ont pensé agir au mieux, avança la sénatrice Kessler, un membre de l'ancienne équipe qui avait réussi à esquiver le scandale et à conserver sa position.

D'après ce qu'avait vu Marcus et ce que lui avait appris Kira, Kessler et les autres étaient aussi coupables que Delarosa et Weist : ils avaient abusé de leur pouvoir et déclaré la loi martiale, transformant la minuscule démocratie de Long Island en État totalitaire. Ils l'avaient fait pour protéger le peuple, c'était du moins ce qu'ils prétendaient, et au début Marcus avait été d'accord avec eux : l'humanité risquait l'extinction, tout de même, et quand les enjeux sont si hauts, il est difficile de soutenir que la liberté passe avant la survie. Mais Tovar et la Voix du peuple s'étaient rebellés, le Sénat avait réagi, la Voix avait répliqué, et ainsi de suite jusqu'au jour où on s'était rendu compte que les sénateurs mentaient à leurs propres partisans, qu'ils avaient fait sauter leur propre hôpital et tué en secret leurs propres soldats en simulant une invasion de Partials, convaincus que la terreur créée restaurerait l'unité sur l'île. Le verdict officiel avait établi que Delarosa et Weist étaient les cerveaux de l'affaire et que les autres avaient simplement suivi les ordres : on ne pouvait pas punir Kessler pour avoir obéi à son chef, pas plus qu'on ne pouvait punir un soldat des Forces de défense pour avoir suivi Kessler. Marcus était encore partagé à propos de ce jugement, mais en tout cas, on voyait bien que le nouveau n'était pas d'accord du tout.

Marcus se baissa et posa une main sur l'épaule d'Isolde.

– Rappelle-moi qui c'est, celui-là.

– Asher Woolf, chuchota-t-elle. Il remplace Weist comme représentant de l'armée.

– Ah, ceci explique cela, lâcha le jeune homme en se relevant.

On ne tue pas un soldat sans se mettre à dos les autres militaires.

– « Ils ont pensé agir au mieux », répéta Woolf, qui observa la foule, puis de nouveau Kessler. Le « mieux » étant selon eux, dans ce cas, l'assassinat d'un soldat qui avait déjà sacrifié sa santé et sa sécurité à

la protection de leurs secrets. Si nous les obligeons à payer le même prix que ce jeune homme, la prochaine équipe de sénateurs ne pensera peut-être pas que prendre ce genre de décision revient à « agir au mieux ».

Marcus regarda le sénateur Hobb, en se demandant pourquoi il n'avait pas encore pris la parole. Il était le meilleur orateur du Sénat, mais le jeune homme avait aussi appris à le voir comme le plus creux : un manipulateur et un opportuniste. C'était également lui qui avait mis Isolde enceinte, et rien que pour cela, Marcus ne pourrait plus jamais le respecter. L'homme, en tout cas, n'avait jamais manifesté aucun intérêt pour son enfant à naître. Et maintenant, il affectait la même attitude détachée envers le verdict. Pourquoi n'avait-il pas encore choisi son camp ?

– Je crois que le message est passé, intervint la sénatrice Kessler. Weist et Delarosa ont été jugés et condamnés ; ils sont menottés, en route pour une ferme-prison, ils paient pour...

– Ils sont en route pour un domaine idyllique dans la campagne, où ils mangeront du steak et où ce monsieur aura tout le loisir d'engrosser les jeunes fermières esseulées, la coupa Woolf.

– Faites attention à ce que vous dites ! éclata la sénatrice, d'une voix si furieuse qu'elle fit sursauter Marcus.

Étant ami avec la fille adoptive de Kessler, Xochi, il avait déjà entendu cette fureur bien plus de fois qu'il ne l'aurait voulu, et il n'enviait pas la position de Woolf.

– Quelles que soient vos opinions misogynes sur nos fermes, continua-t-elle, les accusés ne sont pas envoyés dans un village de vacances. Ils seront incarcérés, et travailleront plus dur que vous ne l'avez jamais fait de votre vie.

– Parce que vous n'allez pas les nourrir, peut-être ?

Kessler bouillait de rage.

– Bien sûr que si, nous allons les nourrir.

Woolf plissa le front pour mimer la perplexité.

– Mais vous n'allez pas les autoriser à prendre un peu l'air ou le soleil ?

– Où voulez-vous qu'ils exécutent des travaux de ferme, sinon dehors, dans les champs ?

– Alors quelque chose m'échappe. Jusqu'ici, ce que vous me décrivez n'a rien d'un châtiment. Le sénateur Weist a froidement ordonné l'assassinat d'un de ses propres soldats, une jeune recrue placée sous son commandement, et son châtiment consiste en un lit moelleux, trois repas par jour, une nourriture plus fraîche que ce que nous avons ici à East Meadow, et toutes les filles qu'il pourrait

demander...

– Vous n'arrêtez pas de parler de « filles », le coupa Tovar. À quoi pensez-vous, exactement ?

Woolf se tut un instant, les yeux rivés sur Tovar, puis s'empara d'une feuille de papier qu'il parcourut du regard tout en parlant.

– J'ai peut-être mal compris la nature de notre moratoire sur la peine capitale. Nous ne pouvons pas exécuter parce que, je vous cite : « Il ne reste que trente-six mille personnes sur la planète, et nous n'avons pas les moyens d'en perdre d'autres. » (Il releva la tête.) Est-ce exact ?

– Nous avons un remède contre le RM, maintenant, dit Kessler. Cela signifie que nous avons un avenir. Nous pouvons moins que jamais nous permettre de perdre un seul individu.

– Oui, oui, car il nous faut perpétuer l'espèce, enchaîna Woolf avec une moue dédaigneuse. « Croissez et multipliez », tout ça. Bien sûr. Et, pouvez-vous me dire comment on fait les bébés, à moins que vous ne préféreriez que nous allions chercher un tableau noir pour que je vous fasse un dessin ?

– Mais enfin, le sexe n'a rien à voir là-dedans ! protesta Tovar.

– C'est ça, rien à voir.

Kessler leva les mains en l'air.

– Et si, simplement, on leur interdisait de procréer ? proposa-t-elle. Vous seriez content, comme ça ?

– S'ils ne peuvent pas procréer, nous n'avons aucune raison de les garder en vie, répliqua Woolf du tac au tac. Selon votre propre logique, nous devrions les abattre et en finir.

– Ils peuvent travailler. Labourer la terre, moudre du blé pour toute l'île, que sais-je encore...

– Ce n'est pas pour la reproduction que nous les gardons en vie, ajouta Tovar d'une voix douce, et pas non plus pour les réduire en esclavage. Nous les gardons en vie parce que la morale nous interdit de les tuer.

Woolf secoua vivement la tête.

– Châtier les criminels n'est...

– Le sénateur Tovar a raison ! lança soudain Hobb en se levant. Il n'est question ici ni de sexe, ni de reproduction, ni de travail manuel, ni d'aucun de ces sujets que nous venons d'évoquer. Il ne s'agit même pas de survie. L'espèce humaine a un avenir, comme nous l'avons dit. Bien sûr, le ravitaillement, les enfants, etc. : tout cela est très important pour cet avenir, mais ce n'est pas le principal. C'est le moyen de notre existence, mais cela ne peut en devenir la fin. Nous ne

pourrons jamais être réduits – ni nous réduire nous-mêmes – à la simple subsistance physique. (Il s'approcha de Woolf.) Nos enfants hériteront de bien plus que nos gènes ; de plus que nos infrastructures. Ils hériteront de notre morale. L'avenir que nous avons gagné en guérissant le RM est un cadeau précieux qu'il nous faut mériter, jour après jour et heure après heure. Voulons-nous que nos enfants s'entretuent ? Bien sûr que non. Alors nous allons leur apprendre, en leur montrant l'exemple, que chaque vie est précieuse. Tuer celui qui tue risque d'envoyer un message contradictoire.

– Traiter un tueur comme un coq en pâte l'est tout autant, souligna Woolf.

– Et ce n'est pas ce que nous allons faire. Non, ce que nous allons faire, c'est prendre soin de la communauté dans son ensemble : jeunes et vieux, captifs et citoyens libres, hommes et femmes. Et s'il se trouve que l'un d'entre eux a tué, eh bien, nous veillerons sur lui aussi. (Hobb eut un sourire sans joie.) Nous ne le laisserons pas récidiver, évidemment ; nous ne sommes pas idiots, tout de même. Mais nous ne le tuerons pas non plus, car nous nous efforçons d'être meilleurs que cela. Nous nous efforçons de vivre selon des principes plus élevés. Maintenant que nous avons un avenir tout neuf, ne l'inaugurons pas dans le sang.

Des applaudissements clairsemés résonnèrent dans la salle, mais Marcus les trouva un peu forcés. Quelques personnes, en revanche, crièrent leur désapprobation, mais l'atmosphère de la salle avait changé, et le garçon comprit que le sujet était clos. Woolf n'avait pas l'air ravi, mais après le discours de Hobb, il semblait avoir renoncé à réclamer la peine de mort. Marcus tenta d'apercevoir les réactions des accusés, mais il ne les voyait toujours pas. Isolde, elle, marmonnait entre ses dents, et il se baissa pour l'entendre.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Je dis : « Quel foutu salopard d'imbécile heureux. »

Marcus se redressa avec une grimace. Il ne voulait surtout pas se mêler de cette situation. Isolde soutenait toujours que sa liaison avec Hobb avait été consentie – elle avait été son assistante pendant plusieurs mois, et force était de reconnaître qu'il était bel homme, très séduisant –, mais elle ne cherchait plus à dissimuler sa rancœur envers lui.

– Il me semble inutile de délibérer plus longtemps, conclut Tovar. Procédons au vote : il est donc proposé que Marisol Delarosa et Cameron Weist soient condamnés aux travaux forcés à vie sur la ferme de Stillwell. Qui vote pour ?

Tovar, Hobb et Kessler levèrent la main. Un instant plus tard, Woolf les imita. L'unanimité. Tovar s'inclina pour signer la feuille posée

devant lui, et quatre soldats s'avancèrent pour escorter les prisonniers. Le brouhaha monta dans la salle : cent conversations s'engageaient, on commentait partout le verdict, la condamnation et toute la scène qui venait de se dérouler. Isolde se leva et Marcus l'aïda à rejoindre le hall d'entrée.

– Ne nous arrêtons pas, sortons, dit-elle. J'ai besoin de respirer.

Comme ils avaient devancé le gros de la foule, ils atteignirent les portes avant que ce soit la cohue. Marcus leur trouva un banc, et Isolde s'y assit avec une grimace.

– J'ai envie de frites, annonça-t-elle. Bien grasses, bien salées, par poignées entières. Je voudrais manger toutes les frites du monde, là, en ce moment.

– Mais tu disais que tu allais vomir, comment peux-tu même penser à manger ?

– Ne prononce pas ce verbe, souffla-t-elle rapidement en fermant les yeux. Je ne veux pas *manger*, je veux *des frites*.

– C'est trop bizarre, la grossesse.

– Tais-toi.

La foule se dispersait aux abords de la pelouse, et Marcus regarda hommes et femmes s'en aller d'un pas tranquille ou rester sur place par petites grappes pour discuter à mi-voix de la décision des sénateurs. Le mot « pelouse », d'ailleurs, est peut-être trompeur. Il y en avait bien eu une devant le lycée, à une époque, mais personne ne l'avait soignée depuis bien longtemps et elle s'était transformée en prairie parsemée d'arbres, traversée par des allées de ciment gondolé. Marcus se demanda un instant s'il avait été le dernier à la tondre, deux ans plus tôt, un jour où il avait été puni pour s'être montré dissipé en classe. Quelqu'un l'avait-il recoupée depuis ? Quelqu'un avait-il tondu quoi que ce soit d'autre depuis, d'ailleurs ? *Pas terrible, comme titre de gloire : le dernier être humain à avoir tondu une pelouse. Je me demande combien d'autres choses je serai le dernier à faire.*

Il se rembrunit et porta son regard de l'autre côté de la route, vers le complexe hospitalier et son parking plein. Le centre-ville s'était trouvé désert au moment de la fin du monde – peu de gens, en effet, ont envie de dîner au restaurant ou d'aller voir un film pendant que l'univers succombe à une épidémie –, mais l'hôpital, lui, avait été pris d'assaut. Résultat : le parking était rempli à ras bord de vieilles voitures, rouillées et affaissées, au pare-brise fêlé, à la peinture écaillée. Les voitures de centaines et de centaines de gens, de couples, de familles, qui avaient espéré en vain être sauvés du RM. Ils étaient venus à l'hôpital, étaient morts à l'hôpital, et tous les médecins

avaient péri avec eux. Par la suite, les survivants avaient nettoyé les locaux aussitôt qu'ils s'étaient installés à East Meadow – c'était un excellent hôpital, une des raisons pour lesquelles les rescapés avaient élu cette ville afin d'y établir leur communauté –, mais débayer le parking n'avait jamais été une priorité. Le dernier espoir de l'humanité était cerné sur trois côtés par un dédale de ferraille rouillée, mi-décharge, mi-cimetière.

Marcus, percevant soudain des éclats de voix, fit volte-face et vit Weist et Delarosa sortir du bâtiment, escortés par des soldats et par une foule de citoyens dont beaucoup protestaient contre le verdict. Marcus n'aurait su dire s'ils réclamaient un châtiment plus sévère ou au contraire plus clément, mais il supposa qu'il s'agissait sans doute de factions opposées se lançant des invectives. Asher Woolf ouvrait la voie en se frayant lentement un chemin dans le public. Un chariot attendait pour les emmener ailleurs : c'était un véhicule blindé à essieux libres, tiré par un attelage de quatre puissants chevaux. Ceux-ci tapaient du sabot avec impatience, soufflant et renâclant pendant que la rumeur de la foule se rapprochait.

– On dirait que ça va tourner à l'émeute, fit observer Isolde.

Marcus acquiesça. Quelques protestataires bloquaient les portes du chariot blindé, tandis que d'autres tentaient de les déloger et que les soldats s'efforçaient en vain de maintenir l'ordre.

Non, songea Marcus, perplexe, en se penchant en avant pour mieux voir. Ils ne s'efforcent pas de maintenir l'ordre, ils essaient de... de quoi ? Ils n'arrêtent pas la bagarre, ils la déplacent. J'ai déjà vu les militaires calmer des émeutes, et ils étaient bien plus efficaces que ça. Plus concentrés. Qu'est-ce qu'ils... ?

À cet instant, le sénateur Weist s'effondra au sol ; une tache rouge s'épanouit sur son torse, presque immédiatement suivie d'une détonation assourdissante. Le monde parut immobile un instant : la foule, les soldats et la prairie, figés dans le temps. Que s'était-il passé ? Pourquoi tout ce rouge ? D'où venait ce bruit ? Pourquoi l'homme était-il tombé ? Les pièces se mirent en place une par une dans l'esprit de Marcus, lentement, dans le désordre et la confusion : le bruit était un coup de feu, et le rouge sur la poitrine de Weist était du sang. On lui avait tiré dessus.

Les chevaux hennirent, reculant dans leur terreur et poussant contre le lourd chariot. Leur hurlement brisa la stupeur ambiante, et tout à coup le bruit et le chaos déferlèrent sur la foule. Tout le monde se mit à courir : certains pour se mettre à l'abri, d'autres pour se lancer à la poursuite du tireur, et chacun semblait vouloir s'éloigner le plus possible du corps. Marcus tira Isolde derrière le banc et la plaqua au sol.

– Reste là ! lui lança-t-il avant de courir à toutes jambes vers le prisonnier tombé.

– Trouvez le tireur ! beugla le sénateur Woolf.

Marcus le vit sortir un pistolet de son manteau, un semi-automatique noir et luisant. Les civils fuyaient à toutes jambes, et certains soldats aussi, mais Woolf et d'autres étaient restés près des prisonniers. Une volée d'éclats jaillit du mur en brique derrière eux et une nouvelle détonation, aussi forte que la première, traversa la cour. Marcus, sans quitter des yeux le corps affaissé de Weist, plongea au sol à côté de lui et prit son pouls presque avant d'avoir atterri. Il ne sentit pas grand-chose, mais le bouillonnement du sang dans la plaie lui apprit que l'homme était toujours en vie. Il appuya des deux mains sur la blessure, le plus fort possible, et poussa un cri de surprise lorsqu'on le tira en arrière.

– J'essaie de le sauver !

– C'est trop tard, dit un soldat derrière lui. Allez vous mettre à l'abri.

Marcus le repoussa d'un coup d'épaule et retourna en rampant vers le corps. Woolf se remit à brailler en pointant du doigt le complexe hospitalier, mais Marcus, sans écouter personne, appuya de nouveau sur la plaie. Les mains écarlates et poisseuses, les bras nappés du sang tiède vomi par une artère, il appela à l'aide.

– Qu'on m'apporte une chemise ou une veste ! La balle a traversé, il saigne devant et dans le dos, je ne peux pas tout arrêter avec mes mains !

– Ne soyez pas idiot, insista le soldat derrière lui. Il faut aller vous mettre en sécurité.

Mais en pivotant pour lui parler, Marcus découvrit la sénatrice Delarosa, toujours menottée, recroquevillée entre eux deux.

– Sauvez-la d'abord, plaïda-t-il.

– Il est là-dedans ! cria à ce moment Woolf, qui désignait toujours l'hôpital. Le tireur est là-bas, que quelqu'un fasse le tour !

Le sang coulait à gros bouillons entre les doigts du garçon, maculant ses mains et recouvrant tout le torse du prisonnier ; la plaie de sortie, elle aussi, se vidait à flot régulier dans son dos, formant une flaque et détrempant les genoux et le pantalon de Marcus. C'était trop de sang, trop pour que Weist puisse survivre, mais il maintint la pression. Voyant que le prisonnier ne respirait plus, il appela de nouveau à l'aide.

– Je suis en train de le perdre !

– Laissez tomber, je vous dis ! s'impacienta le soldat d'une voix plus

agressive.

Le monde entier apparaissait à Marcus imbibé de sang et d'adrénaline, et le garçon luttait pour garder le contrôle. Lorsque des mains surgirent soudain pour tenter d'endiguer l'hémorragie, il constata avec étonnement que ce n'étaient pas celles du soldat, mais celles de Delarosa.

– Du renfort, qu'on m'amène du renfort ! s'époumonait Woolf. Il y a un assassin quelque part dans ces ruines !

– C'est trop risqué, dit un autre soldat accroupi dans les taillis. On ne peut pas charger là-dedans si un sniper nous attend en embuscade.

– Il ne vous attend pas, il vise les prisonniers.

– Trop dangereux, s'entêta le soldat.

– Alors réclamez des renforts. Cernez-le. Faites quelque chose, ne restez pas planté là !

Marcus ne sentait même plus le cœur battre. Le sang stagnait dans la poitrine de la victime, le corps était inerte. Il maintint la pression, conscient que c'était vain mais trop sonné pour avoir une autre idée.

– Qu'est-ce que ça peut vous faire, de toute manière ? demanda le soldat. (Marcus vit qu'il parlait au sénateur Woolf.) Il y a cinq minutes, vous réclamiez son exécution, et maintenant qu'il est mort, vous voulez capturer celui qui l'a tué ?

Woolf fit volte-face et planta son visage à quelques centimètres de celui du militaire.

– Votre nom, soldat ?

Celui-ci se mit à trembler.

– Cantona, monsieur. Lucas.

– Soldat Cantona, qu'avez-vous juré de protéger ?

– Mais il est...

– Qu'avez-vous juré de protéger !

Cantona déglutit.

– Le peuple, monsieur. Et la loi.

– Dans ce cas, soldat, vous feriez bien de réfléchir la prochaine fois qu'il vous prendra la fantaisie de me suggérer d'abandonner les deux.

Delarosa regarda Marcus, les mains et les bras couverts du sang de son camarade de captivité.

– C'est toujours comme ça que ça se termine, vous savez.

C'étaient les premiers mots que Marcus entendait de sa bouche depuis des mois, et le choc le fit redescendre sur terre. Il prit conscience qu'il avait toujours les bras pressés contre le torse inerte de Weist. Il se redressa, pantelant, le regard fixe.

- Comment quoi se termine ?
- Tout.

CHAPITRE 4

– Moi, je pense que c’est un coup de l’armée, dit Xochi.

Haru grogna d’impatience.

– Tu crois vraiment que les Forces de défense auraient tué l’homme qui les représentait auparavant au Sénat !

– C’est la seule explication.

Ils étaient réunis au salon, en train d’achever leur dîner : cabillaud grillé et brocolis vapeur tout frais du jardin de Nandita. Marcus se fit la réflexion qu’il l’appelait toujours « le jardin de Nandita » alors que celle-ci avait disparu depuis des mois ; ce n’était même pas elle qui avait planté cette récolte, Xochi s’en était chargée à sa place. Il ne restait que Xochi et Isolde dans la maison, et pourtant, pour lui, c’était toujours le jardin de Nandita.

D’un autre côté, cette maison était toujours aussi « la maison de Kira », alors que la jeune fille était partie deux mois plus tôt. À vrai dire, Marcus y passait maintenant plus de temps qu’elle-même avant son départ, espérant chaque fois la voir à la porte. Ce qui n’arrivait jamais.

– Réfléchis, continua Xochi. La Défense n’a rien trouvé, pas vrai ? Deux jours de recherches, et ils n’ont pas dégouté le moindre indice pour les mener au tireur : pas une douille, pas une empreinte de pas, pas même une éraflure au sol. Je ne suis pas fan de l’armée, loin s’en faut, mais ce ne sont pas des nuls. Ils trouveraient s’ils cherchaient : c’est donc qu’ils ne cherchent pas. Ils étouffent quelque chose.

– Ou bien le tireur est simplement très compétent, la contredit Haru. Peut-on considérer que c’est une possibilité, au moins, ou faut-il vraiment sauter tout de suite à la théorie du complot ?

– Évidemment qu’il est compétent ! s’entêta Xochi. Il a été entraîné par l’armée !

– On tourne en rond, là, commenta Isolde.

– Weist était dans l’armée, dit Haru. Il la représentait au conseil. Si tu penses qu’un soldat pourrait tuer un autre soldat, c’est vraiment que tu n’y connais rien. Ils deviennent féroces quand un des leurs est agressé. Ils ne couvriraient pas une chose pareille, ils préféreraient lyncher le coupable.

– C’est exactement ce que je veux dire, insista Xochi. Quoi que Weist ait fait par ailleurs, il a tué un militaire de sang-froid – enfin, pas personnellement, mais c’est lui qui a donné l’ordre. Il a organisé

l'assassinat d'un soldat placé sous son commandement. L'armée n'aurait jamais laissé passer ça, tu l'as dit toi-même : ils l'auraient traqué et lynché. Isolde dit que le nouveau sénateur qui représente l'armée, Woolf ou je ne sais quoi, réclamait la peine de mort à grands cris ; mais vu qu'ils n'ont pas pu l'obtenir, ils se sont rabattus sur le plan B.

– Ou, plus probablement, soutint Haru, les choses se sont passées exactement comme le dit l'armée : c'était une tentative d'assassinat dirigée contre Woolf, ou Tovar, quelqu'un comme ça. Un des sénateurs toujours en poste. Il n'y a pas de raison de tuer un prisonnier condamné.

– Et le tireur aurait raté son coup ? Ce super-sniper incroyablement compétent, capable d'échapper à une enquête acharnée des Forces de défense, voulait se faire un des sénateurs mais pas de bol, il vise comme une patate ? Allons : soit c'est un pro, soit non, Haru.

Marcus tâchait toujours de rester en dehors de ces disputes – « ces » voulant dire « les disputes avec Haru ». Il avait vu de ses yeux comment les soldats avaient réagi à l'attaque, et il était toujours incapable de déterminer s'il s'agissait ou non d'un complot. Le soldat avait essayé de l'éloigner de Weist, mais était-ce par désir de le protéger, lui, ou pour l'empêcher de sauver le blessé ? Le sénateur Woolf, lui, avait paru presque vexé par l'agression, comme si l'assassinat du prisonnier avait été une insulte à sa personne, mais était-ce authentique ou jouait-il la comédie ? Haru et Xochi étaient passionnés, mais ils en arrivaient trop vite aux extrêmes ; or Marcus savait d'expérience qu'ils allaient argumenter ainsi pendant des heures, peut-être même des jours. Il les laissa à leur discussion, préférant se tourner vers Madison et Isolde qui s'émerveillaient toutes les deux du bébé de Madison, Arwen.

Arwen était le nouveau-né miracle : le seul enfant humain à avoir survécu aux ravages du RM en presque douze ans, grâce au remède rapporté par Kira de la zone des Partials, qui se multipliait dans son système sanguin. Elle était pour l'heure endormie dans les bras de Madison, bien emmitouflée dans une couverture en flanelle, pendant que sa mère parlait doucement à Isolde de grossesse et d'accouchement. Sandy, l'infirmière personnelle d'Arwen, observait la scène sans rien dire, dans un coin : l'enfant miracle était si précieuse qu'elle était soumise à une attention médicale constante. Sandy suivait la mère et la fille partout, mais elle ne s'était jamais réellement intégrée à leur petit groupe. Et elle n'était pas la seule à escorter Madison : pour protéger l'enfant, le Sénat leur avait attribué deux gardes du corps. Le jour où une pauvre folle – mère de dix bébés morts – avait tenté de kidnapper Arwen, la première fois que Madison l'avait emmenée au marché, la garde avait été doublée et Haru

réintégré dans les Forces de défense. Deux gardes étaient présents ce soir, un devant la maison et un derrière. La radio fixée à la ceinture de Haru émettait un petit bruit chaque fois que l'un d'eux se signalait.

– Et de ce côté-là, des progrès ? s'enquit Madison, arrachant Marcus à ses pensées.

– De quel côté ?

– Le traitement. Ça avance ?

Il fit la grimace, jeta un coup d'œil à Isolde, et secoua négativement la tête.

– Rien. On a eu l'espoir de faire une grande découverte avant-hier, mais en fait c'était une idée que l'équipe D avait déjà testée. Ils nous ont dit que c'était mort.

Il grimaça de plus belle, désolé par son propre choix de vocabulaire, même si cette fois il parvint à ne pas regarder Isolde ; mieux valait laisser cette expression malheureuse disparaître toute seule, terrassée par la honte, plutôt qu'attirer l'attention dessus.

Isolde baissa les yeux et caressa son ventre rond, comme l'avait fait Madison avant elle. Marcus travaillait tant qu'il pouvait – comme tout le monde dans les équipes qui se consacraient à découvrir le traitement contre le RM –, mais ils étaient toujours aussi loin de parvenir à synthétiser la molécule. Kira avait découvert en quoi consistait le remède et avait réussi à en soutirer un échantillon aux Partials qui vivaient sur le continent, mais Marcus et les autres médecins étaient encore loin d'arriver à le reproduire et à le fabriquer.

– Un nouveau bébé s'est éteint ce week-end, annonça Isolde à mi-voix.

Elle chercha des yeux une confirmation de Sandy, qui hocha tristement la tête. Isolde attendit un instant, la main sur le ventre, puis se tourna vers Marcus.

– Ce n'est pas tout, tu sais : la loi Espoir est abrogée, nos grossesses ne sont plus obligatoires, et pourtant il y en a plus que jamais. Tout le monde veut avoir un enfant, tout le monde compte sur vous pour produire le remède d'ici l'arrivée des bébés. (Elle baissa de nouveau les yeux.) C'est drôle... nous les appelions toujours « nouveau-nés », au Sénat, avant le remède, comme pour éviter de prononcer le mot « enfants ». Quand il n'y avait que des décès, nous ne voulions pas les imaginer comme des personnes, comme des enfants, comme autre chose que les sujets d'une expérience ratée. Mais maintenant que je suis... que j'en suis là, que je... que j'en fabrique un moi-même, qu'un être humain est en train de grandir en moi, tout est différent. Je ne peux pas l'imaginer autrement que comme mon bébé.

Sandy confirma de la tête.

– Nous faisons la même chose à l'hôpital. On le fait encore. Les décès sont encore trop frais, on essaie de tenir la mort à distance.

– Je ne sais pas comment vous y arrivez, murmura Isolde.

Marcus crut entendre un sanglot dans sa voix, mais, n'étant pas face à son visage, il ne vit pas si elle pleurait.

– Vous allez bien faire des progrès, quand même, reprit Madison. Vous avez quatre équipes...

– Cinq, la corrigea Marcus.

– Cinq équipes, maintenant, qui s'escriment toutes à synthétiser la phéromone des Partials. Vous avez l'équipement, les échantillons, tout ce qu'il faut. Ça... ça ne peut pas mener nulle part.

– Nous faisons tout ce qui est possible, répondit le jeune homme, mais il faut comprendre à quel point cette chose est complexe. Elle ne fait pas qu'interagir avec le RM, elle est intégrée dans le cycle de vie même du virus, et nous en sommes encore à tenter de comprendre comment tout cela s'organise. Je veux dire... on ne sait même pas encore pourquoi il en est ainsi. Pourquoi les Partials sont-ils porteurs de l'antidote ? Pourquoi est-il présent dans leur souffle, dans leur sang ? En plus, d'après le peu que nous avons pu en apprendre de Kira avant son départ, ils ne sont même pas conscients de l'avoir en eux : cela fait simplement partie intégrante de leur patrimoine génétique.

– Ça n'a aucun sens, commenta Sandy.

– Non, sauf s'il y a un plan plus vaste au-dessus de tout cela.

– Je me fiche qu'il puisse éventuellement exister je ne sais quel plan diabolique, dit Madison. Je me fiche de savoir d'où vient la phéromone, comment elle est arrivée ici et pourquoi le ciel est bleu. Tout ce que je veux, c'est que vous arriviez à la dupliquer.

– Mais pour faire ça, il faut d'abord comprendre le fonctionnement d'ensemble...

– On la prendra de force, le coupa Isolde.

Il y avait une tension dans sa voix que Marcus n'avait jamais entendue chez elle. D'étonnement, il haussa les sourcils.

– Tu veux dire, la prendre aux Partials ?

– Le Sénat en parle tous les jours. Il existe un remède, nous ne savons pas le fabriquer nous-mêmes, des bébés meurent chaque semaine. Tout le monde s'impatiente. Et pendant ce temps, juste de l'autre côté du détroit, il y a un million de Partials qui secrètent la solution à longueur de journée sans même lever le petit doigt. La question n'est pas : « Allons-nous attaquer les Partials un jour ? », c'est plutôt : « Qu'est-ce qu'on attend ? »

– J’y suis allé, de l’autre côté, dit Marcus. J’ai vu de quoi les Partials sont capables quand ils se battent : on n’aurait pas une chance contre eux.

– On n’est pas obligés de leur déclarer la guerre, insista Isolde. Il suffirait d’un raid : on y va, on en chope un et on rentre. Comme ont fait Kira et Haru avec Samm.

Ces derniers mots attirèrent l’attention de Haru, qui cessa de discuter avec Xochi et releva la tête.

– Quoi, moi et Samm ?

– On se demandait si la Défense allait un jour enlever un autre Partial, lui expliqua Madison.

– Bien sûr, répondit-il. C’est inévitable. Ils ont été idiots d’attendre si longtemps.

Super, songea Marcus. Me voilà entraîné dans une conversation avec Haru, que ça me plaise ou non.

– Pas besoin d’en enlever un, intervint Xochi. On pourrait simplement aller leur parler.

– Ils s’en sont pris à vous la dernière fois, objecta Haru. J’ai lu les rapports : vous avez eu de la chance d’en sortir vivants, et encore, c’était avec un Partial en qui vous aviez confiance. Je n’ai aucune envie de voir ce qui se passerait avec une faction totalement inconnue.

– On ne peut pas se fier à tous, reconnut Xochi, mais ce qu’il faut que tu voies aussi, dans les rapports, c’est que Samm a désobéi à son commandement pour nous aider. Il y en a peut-être d’autres qui raisonnent comme lui.

– S’ils étaient vraiment dignes de confiance, on ne serait pas obligés de s’en remettre à un élément isolé qui choisit la désobéissance. Je ne croirai pas à la paix avec les Partials tant que je ne les aurai pas vus faire un effort pour nous.

– Tu dis ça, ajouta Madison, mais même si tu le voyais, tu ne leur ferais pas confiance.

– Si tu te souvenais de la guerre des Partials, tu comprendrais, se défendit Haru.

– Nous voilà de retour à la case départ, soupira Isolde. Aucun responsable ne veut faire la paix avec eux, et aucun médecin de l’hôpital ne peut fabriquer le remède sans eux. La seule solution qui reste, c’est la guerre.

– Juste un petit assaut, précisa Haru. On y va discrètement, on en attrape un, et ils ne se rendront compte de rien.

– Et là, pour le coup, ce sera la guerre, éclata Marcus, désolé d’être entraîné dans le débat. Ils sont déjà en guerre les uns contre les autres,

c'est sans doute la seule raison pour laquelle ils ne s'en sont pas encore pris à nous. Le groupe qu'on a rencontré là-bas avait commencé à étudier Kira pour tenter de venir à bout de leur propre fléau, leur date d'expiration intégrée. Visiblement, une petite faction de Partials pense que les humains sont la solution : tout ce qu'ils veulent, ceux-là, c'est nous transformer en cobayes. Dès l'instant où ils auront gagné leur guerre civile, ils nous tomberont dessus, toutes armes dehors, pour nous tuer ou nous réduire en esclavage.

– Si c'est comme ça, la guerre est inévitable, conclut Haru.

– Presque aussi inévitable que Haru employant le mot « inévitable ».

L'intéressé ignore cette pique de Marcus.

– Alors raison de plus pour frapper. Et même, autant le faire tout de suite, pendant qu'ils ont d'autres soucis en tête ; on en capture quelques-uns, on en extrait suffisamment de remède pour tenir le temps nécessaire, on les bute, et on se tire de Long Island avant que leurs copains viennent se venger.

Sandy se rembrunit.

– Tu veux dire, quitter Long Island pour de bon ?

– Si les Partials relancent leur invasion, ce serait idiot de ne pas s'enfuir. D'ailleurs, on l'aurait déjà fait si on n'avait pas besoin d'eux pour fabriquer le remède.

– Laisse-nous juste un peu de temps à l'hôpital, dit Marcus. On touche au but, je le sens.

Le jeune homme s'attendait à ce que Haru proteste, mais Isolde fut plus rapide.

– On vous a déjà laissé du temps, lâcha-t-elle froidement. Je me fiche qu'on la synthétise, cette molécule, qu'on la vole, qu'on passe un traité ou tout ce que tu voudras ; mais ce que je sais, c'est que je ne perdrai pas mon bébé. Les gens ne vont pas revenir à la situation passée, maintenant qu'ils savent qu'un remède existe. Et on dirait bien que les Partials ne vont pas attendre éternellement. On aura de la chance si une nouvelle invasion ne nous tombe pas dessus.

– C'est une course de vitesse, renchérit Haru. Il faut absolument fabriquer des doses de remède, sans quoi la guerre sera inévitable.

– Ouais, lâcha Marcus en se levant. Tu l'as déjà dit. J'ai besoin de prendre l'air – savoir que l'avenir de toute l'espèce humaine repose sur mes épaules, c'est un peu beaucoup pour moi, là.

Il quitta la pièce, soulagé que personne ne se lève pour le suivre. Il n'était pas en colère, du moins pas contre ses amis ; l'avenir de l'espèce humaine reposait bel et bien sur lui, sur eux. Étant donné qu'il ne restait plus que trente-six mille humains sur Terre, il n'y avait

pas beaucoup de choix.

Il sortit dans l'air frais du jardin. Douze ans auparavant, avant le Ravage, il y aurait eu des réverbères allumés dans toute la ville, et leur lumière aurait éclipsé les étoiles ; mais ce soir-là, le ciel était empli de constellations scintillantes. Marcus les contempla en inspirant profondément, et identifia celles qu'il avait apprises à l'école : Orion était la plus facile à reconnaître, avec sa ceinture et son épée, et aussi la Grande Ourse. Il ferma un œil et prolongea du doigt le manche de la casserole pour chercher l'étoile Polaire.

– Tu t'y prends à l'envers, dit une voix de fille qui le fit sursauter.

– Je n'avais pas vu qu'il y avait quelqu'un, souffla-t-il en espérant n'avoir pas été trop ridicule.

Il se retourna pour voir qui était là, se demandant qui pouvait se cacher dans le jardin de Xochi, et poussa un petit cri de frayeur en voyant une femme se détacher de l'ombre, un fusil d'assaut dans les mains. Il recula en trébuchant tout en s'efforçant de retrouver sa voix – ou simplement, déjà, de digérer cette apparition inattendue –, mais l'inconnue porta un index à ses lèvres. Marcus se glissa sur le côté de la maison et s'appuya au mur pour reprendre son équilibre. Le geste de la femme, ainsi que le canon luisant de l'arme, lui firent refermer la bouche.

La fille s'avança avec un sourire de chat. Marcus voyait à présent qu'elle était plus jeune qu'il ne l'avait cru au premier abord : elle était grande et mince, avec des gestes pleins d'assurance et d'autorité, mais elle ne devait pas avoir plus de dix-neuf ou vingt ans. Ses traits étaient asiatiques, et ses cheveux de jais tirés en une tresse serrée. Marcus lui retourna un sourire nerveux, tout en gardant à l'œil non seulement le fusil mais aussi les deux poignards qu'il distinguait maintenant, fixés à sa ceinture. Pas *un* couteau : une paire. *Pourquoi lui faut-il deux couteaux ? Ça lui arrive souvent de devoir couper plusieurs choses en même temps ?* Il n'était pas franchement pressé de l'apprendre.

– Tu peux parler, lui dit-elle. Simplement, ne crie pas, n'appelle pas au secours. Je préférerais passer la soirée sans avoir à... tu sais, à supprimer quelqu'un.

– Excellente nouvelle, fit-il en déglutissant, la gorge serrée. Si je peux faire quoi que ce soit pour t'épargner de tuer du monde, n'hésite pas à me le dire.

– Je cherche quelqu'un, Marcus.

– Comment connais-tu mon nom ?

Sans répondre, elle lui tendit une photo.

– Ça te dit quelque chose ?

Le garçon scruta le cliché – trois personnes devant un immeuble –,

puis tendit la main pour le prendre, en regardant la fille pour s'assurer de sa permission. Elle hocha la tête, rapprocha encore l'image de lui. Il la lui prit et la leva dans le clair de lune.

– Il fait un peu...

Elle alluma une petite lampe torche qu'elle braqua sur la photo.

– ... sombre, merci.

Il regarda l'image de plus près, gêné de sentir le fusil de la fille à quelques centimètres de lui. On voyait donc trois personnes : un homme et une femme avec une petite fille entre eux, qui ne devait pas avoir plus de trois ou quatre ans. Derrière ces personnages se dressait un imposant bâtiment, dont Marcus se rendit compte avec un coup au cœur qu'il arborait une grande enseigne : PARAGEN. Il ouvrit la bouche pour faire un commentaire, mais prit conscience avec un nouveau choc que la femme était quelqu'un qu'il connaissait depuis des années.

– C'est Nandita, ça.

– Nandita Merchant, confirma la fille, qui éteignit sa lampe. Tu ne saurais pas où elle est, par hasard ?

Marcus pivota pour lui faire face. Il ne comprenait toujours rien à ce qui se passait.

– Personne ne l'a vue depuis plusieurs mois. Ceci est sa maison, mais... elle avait l'habitude de partir tout le temps faire de la récup et chercher des herbes pour son jardin. Et la dernière fois qu'elle est partie, elle n'est pas revenue.

Il observa de nouveau la photo, puis releva les yeux vers la fille.

– Est-ce que tu travailles pour Mkele ? Oh, oublions pour qui tu travailles... Qui es-tu ? Et comment sais-tu qui je suis ?

– On s'est déjà rencontrés, mais tu ne t'en souviens pas. Je suis très difficile à repérer quand je ne veux pas être vue.

– C'est vrai, j'ai cette impression. J'ai aussi l'impression que tu ne fais pas partie de la police d'East Meadow. Pourquoi est-ce que tu la cherches ?

La fille eut un sourire rusé et malicieux.

– Parce qu'elle a disparu.

– D'accord, tu m'as bien eu, concéda-t-il – tout en remarquant soudain à quel point elle était jolie. Je vais le formuler autrement : pourquoi as-tu besoin de la retrouver ?

La fille ralluma la lampe torche, aveuglant d'abord Marcus avant de diriger le faisceau vers la photo qu'il avait toujours à la main.

– Regarde mieux, dit-elle. Tu la reconnais ?

– Oui, c'est Nandita Merchant. Je viens de te...

– Pas elle. La petite, à côté.

Marcus regarda encore, tenant le cliché tout près de ses yeux, observant attentivement la fillette au centre. Sa peau était brun clair, ses couettes noires comme du charbon, ses yeux vifs et curieux. Elle portait une robe légère et bariolée, le genre de robe que portent les petites filles pour aller au parc par une belle journée d'été. Le genre de robe qu'il n'avait pas vue depuis douze ans. Elle paraissait heureuse, innocente, les traits légèrement chiffonnés, un œil plissé à cause du soleil.

Il y avait quelque chose dans cette manière de plisser un œil...

La bouche de Marcus s'ouvrit toute seule, et il faillit en lâcher la photo.

– C'est Kira. (Il releva les yeux vers l'inconnue, plus mystifié que jamais.) C'est une photo de Kira avant le Ravage.

Il l'observa encore, étudiant son visage ; elle était toute jeune, elle avait encore les rondeurs de l'enfance, mais c'était bien elle. On reconnaissait le nez de Kira, les yeux de Kira, et sa manière de plisser les paupières contre le soleil. Il secoua la tête.

– Mais qu'est-ce qu'elle fait avec Nandita ? Elles se sont rencontrées après la catastrophe.

– Précisément, dit la fille. Nandita était au courant, et elle n'en a jamais parlé à personne.

C'est une manière bizarre de dire les choses, songea Marcus. Pas « Nandita connaissait Kira », mais « Nandita était au courant. »

– Au courant de quoi ?

L'inconnue éteignit de nouveau sa lampe, la remit dans sa poche, et reprit la photo au garçon.

– Alors, tu sais où elle est ?

– Kira ou Nandita ? La réponse aux deux est non, alors ça n'a pas d'importance. Kira est partie chercher...

Kira cherchait les Partials, et il avait veillé à ne le dire à personne, mais il supposa que dans ce cas précis, cela ne comptait plus.

– Tu es une Partial, pas vrai ?

– Si tu vois Kira, passe-lui le bonjour de Heron.

Il hocha la tête.

– C'est toi qui l'as capturée, qui l'as amenée au docteur Morgan.

Toujours sans répondre, Heron rangea la photo et jeta un coup d'œil dans l'obscurité derrière elle.

– Les choses sont sur le point de devenir très intéressantes sur cette île, déclara-t-elle. Tu es au courant de la date d'expiration dont parlait Samm ?

– Parce que tu connais aussi Samm ?

– Kira Walker et Nandita Merchant ont une importance capitale dans la résolution du problème de la date d'expiration, et le docteur Morgan est déterminée à les retrouver.

Marcus, complètement perdu, fronça les sourcils.

– Quel rapport avec elles ?

– Ne te laisse pas distraire par les détails, lui conseilla la fille. *Pourquoi* le docteur Morgan veut les retrouver, ça n'a pas d'importance ; l'important, c'est qu'elle le veuille, et qu'elle y arrivera, et que les Partials n'ont que deux manières de faire les choses : la mienne, et celle de tous les autres.

– Je ne suis pas fana de ta manière, objecta Marcus en lorgnant le fusil. Faut-il vraiment que je connaisse celle des autres ?

– Tu l'as déjà vue. Ça s'appelait la guerre des Partials.

– Bon, d'accord, je préfère ta manière.

– Alors aide-moi, dit Heron. Trouve Nandita Merchant. Elle est quelque part sur cette île. Je m'y mettrais bien moi-même, mais j'ai autre chose à faire.

– En dehors de l'île. Tu cherches Kira, hasarda Marcus.

Elle sourit à nouveau.

– Et qu'est-ce que je dois faire si je retrouve Nandita ? s'enquit le garçon. À supposer que je la cherche, déjà, vu que tu n'as pas d'ordres à me donner.

– Trouve-la, c'est tout, dit la fille en reculant d'un pas. Crois-moi, cela vaut mieux que leur manière de faire.

Sur ces mots, elle tourna les talons et disparut dans l'ombre.

Marcus voulut la suivre, mais elle n'était déjà plus là.

CHAPITRE 5

Kira s'accroupit dans les taillis, l'œil rivé à sa nouvelle lunette de visée pour observer la porte du magasin d'électronique. C'était le quatrième qu'elle visitait, et pour l'instant tous ceux qu'elle avait vus avaient déjà été pillés. En temps normal, cela n'aurait rien eu d'étrange, mais les bureaux de ParaGen l'avaient rendue méfiante, et ses investigations avaient toutes prouvé la même chose : le pillard, quel qu'il soit, était passé récemment. Quelqu'un, dans les étendues sauvages de Manhattan, avait rassemblé des ordinateurs et des générateurs au cours des derniers mois.

Il y avait presque une heure et demie qu'elle observait cet endroit, concentrant son énergie, tâchant d'être aussi prudente dans la traque du voleur qu'elle l'était pour dissimuler ses propres traces. Elle resta encore quelques minutes en observation, scrutant la vitrine, les vitrines voisines, les fenêtres au-dessus : rien. Encore un coup d'œil dans la rue : déserte dans les deux directions. Il n'y avait personne ; elle pouvait y aller sans risque. Elle vérifia son packaging, serra sa carabine contre elle, puis traversa en courant la chaussée défoncée et franchit la vitrine saccagée sans un temps d'arrêt ; elle scruta les angles, le canon levé, prête à tirer, avant d'inspecter prudemment toutes les allées. Le magasin était petit : il vendait principalement des enceintes et des chaînes hi-fi, dont la plupart avaient sans doute été pillées dès l'époque du Ravage. Le seul être présent était le squelette du caissier, recroquevillé derrière le comptoir. Quand elle fut certaine qu'il n'y avait pas de danger, Kira raccrocha son arme à son épaule et se mit au travail, examinant le sol avec le plus grand soin. Il ne lui fallut que quelques minutes pour trouver ce qu'elle cherchait : des traces de pas, relativement fraîches, qui ne pouvaient avoir été faites que longtemps après l'explosion de la vitrine, une fois le magasin rempli de poussière et de débris. Les empreintes, ici, étaient parfaitement nettes, et elle en mesura une de la main : c'était bien la pointure énorme qu'elle avait déjà vue ailleurs, peut-être du 45 ou même du 48. Les traces étaient étonnamment bien conservées : le vent et l'humidité auraient dû les émousser avec le temps, surtout celles qui se trouvaient en plein centre des allées, et pourtant ce n'était pratiquement pas le cas. Kira se mit à genoux pour les examiner sans les abîmer. Toutes celles qu'elle avait vues jusque-là avaient été faites dans l'année ; celles-ci n'avaient peut-être pas plus d'une semaine.

Celui qui volait des générateurs était encore dans les parages, et

encore actif.

Kira reporta son attention sur les rayonnages pour tenter de déduire de leur état, et de la position des traces, ce que le pillard avait pris. La plus grande concentration d'empreintes se trouvait, sans surprise, dans le coin qui avait été celui des générateurs. Mais plus elle regardait, plus nettement elle voyait une déviation dans leurs motifs : l'inconnu avait fait au moins deux trajets jusqu'à l'autre côté de la boutique, l'un à pas lents, comme pour chercher quelque chose, et l'autre avec plus de fermeté, imprimant des traces plus profondes, comme s'il avait porté un objet lourd. Elle jeta un coup d'œil par-dessus les étagères et laissa glisser son regard au-delà des téléphones en plastique poussiéreux encore fixés aux cadres métalliques, au-delà des fines tablettes et des minuscules lecteurs de musique semblables à ceux que collectionnait Xochi. Elle remonta peu à peu la piste parmi les gravats pour enfin arriver devant un présentoir bas et vide, dans le fond. Le pillard mystère avait décidément pris quelque chose. Kira se baissa pour dépoussiérer l'étiquette du présentoir, et déchiffra avec effort le carton décoloré : VHF ? Qu'est-ce que c'était que ça ? Regardant de plus près, elle aperçut les contours d'un second mot, plus petit, devant le premier : RADIO. Une radio VHF, donc. Encore un acronyme qu'elle ne connaissait pas, comme DI.

Des ordinateurs, des générateurs, et maintenant des radios. L'inconnu rassemblait une sacrée collection d'objets technologiques de l'ancien monde – et il était certainement expert, puisqu'il avait su ce qu'était cette chose posée sur l'étagère sans avoir à nettoyer l'étiquette comme elle l'avait fait. De plus, il avait pris des objets très précis chez ParaGen, ce qui ne pouvait pas être une coïncidence. Il ne choisissait pas au hasard : il assemblait un équipement bien déterminé. Il s'appropriait de vieux ordinateurs de chez ParaGen, et les générateurs nécessaires pour accéder à leur contenu. Et maintenant, voilà qu'il prenait aussi de l'équipement radio, mais qui pouvait-il bien vouloir contacter ?

Manhattan était un no man's land, un désert, une zone tampon officieuse entre les Partials et les survivants humains. Personne n'était censé vivre là, non que ce soit interdit, mais parce que c'était dangereux. S'il vous arrivait quelque chose ici, les deux camps pouvaient vous capturer, et aucun n'était en mesure de vous protéger. Ce n'était même pas un terrain idéal pour un espion, puisqu'il n'y avait rien d'intéressant à observer et à rapporter – à l'exception, probablement, des fichiers de ParaGen. Elle les cherchait, et ce pillard faisait de même – mais il l'avait coiffée au poteau. Maintenant, à cause de lui, elle n'avait plus de générateurs à remonter dans les bureaux de ParaGen, et pas de garantie que les ordinateurs restés là-bas contenaient les informations dont elle avait besoin. Elle avait espéré

dégoter un générateur capable de rallumer les bureaux des directeurs de cette antenne new-yorkaise, afin de voir s'ils contenaient ce qu'elle voulait, mais le mystérieux voleur cherchait visiblement la même chose qu'elle et pourtant il ne s'y était pas arrêté. Conclusion : si elle voulait lire ces dossiers, elle allait devoir débusquer le pillard en personne.

Il fallait qu'elle sache ce qu'avait manigancé ParaGen avec les Partials, avec le RM, avec elle-même, mais si elle se trouvait là, c'était aussi pour une autre raison. La dernière note laissée par Nandita lui intimait de trouver l'Alliance – les chefs des Partials, les membres du haut commandement qui distribuaient les ordres à tous les autres – et, même si elle ne comptait pas tomber sur eux ici, elle pourrait peut-être dénicher des indices pour savoir où commencer ses recherches. D'un autre côté... pouvait-elle se fier à Nandita ? Kira soupira en considérant d'un œil noir la boutique dévastée. Elle avait toujours eu une confiance absolue en Nandita, mais savoir que celle-ci connaissait déjà son père avant le Ravage, qu'elle *la* connaissait, et qu'elle n'en avait jamais rien dit... Nandita l'avait trompée, et Kira n'avait aucun moyen de savoir quelles intentions l'animaient quand elle lui avait écrit de trouver l'Alliance. Cependant, c'était le seul élément qu'elle avait en main. Il fallait qu'elle continue de chercher des informations sur ParaGen, pillard ou non – c'était là que seraient les réponses, et c'était chez cet inconnu qu'elle devrait les chercher. Qu'il soit Partial, humain, agent double ou autre, cela n'avait pas d'importance : il fallait qu'elle le localise et lui soutire ce qu'il savait.

Une autre pensée la traversa alors : l'image mentale d'une colonne de fumée. Elle l'avait vue la dernière fois qu'elle était venue ici, avec Jayden, Haru et les autres : une fine écharpe s'élevant d'une cheminée ou d'un feu de camp. En allant voir cela de plus près, ils étaient tombés sur le groupe de Partials auquel appartenait Samm ; dans sa hâte de fuir, elle avait oublié qu'ils n'avaient jamais su précisément d'où émanait cette fumée. Elle avait supposé que c'était celle du campement des Partials, mais ce qu'elle avait vécu avec eux par la suite rendait cette idée presque risible : les Partials étaient bien trop futés pour donner un indice aussi flagrant de leur présence, et bien trop résistants pour avoir besoin de faire du feu. Il semblait désormais plus vraisemblable que cette fumée ait été émise par un tiers, et que les Partials soient venus voir de quoi il retournait en même temps que les humains ; leurs deux groupes s'étaient mutuellement combattus avant que l'un ou l'autre ait pu apprendre ce qui se passait. *Peut-être*. C'était tiré par les cheveux, mais c'était à peu près tout ce qu'elle avait pour continuer. Certainement mieux qu'épier les magasins d'électronique dans l'espoir vain que le pillard vienne justement se servir dans celui qu'elle surveillait.

Elle commencerait par le quartier où ils avaient mené leurs investigations à l'époque, et si l'inconnu avait déménagé – ce qui semblait probable, après le bruit qu'avait fait leur fusillade avec les Partials juste à côté de chez lui –, elle chercherait des indices pour tenter de comprendre où il était parti. Il y avait quelqu'un dans cette ville, et elle était bien décidée à mettre la main dessus.

Localiser la source de l'ancien panache de fumée fut plus difficile qu'elle ne l'aurait cru. D'une part, il n'était plus là, ce qui obligeait Kira à se fier à sa mémoire. Or, dans une cité aussi gigantesque, on ne pouvait pas se souvenir clairement de tout. Elle parcourut tout le chemin vers le sud, jusqu'au pont par où ils étaient arrivés, puis, à partir de là, tâcha de retrouver le même bâtiment et de regarder par la même fenêtre. De là, enfin, le paysage lui rappela quelque chose : elle distinguait la longue rangée d'arbres, les trois immeubles résidentiels, tous les signes qui l'avaient menée à l'affrontement avec les Partials, tant de mois auparavant. C'était là qu'elle avait rencontré Samm – ou plutôt, qu'elle l'avait assommé et capturé. Étrange, comme tout avait changé depuis. Si elle avait eu Samm à ses côtés, en ce moment... eh bien sa vie aurait déjà été plus facile.

Cependant, elle savait que ce n'était pas tout. Le regard perdu dans les étendues verdoyantes de la ville, elle se redemanda pour la centième fois si la connexion qu'elle avait ressentie entre eux était due au fameux lien phéromonal des Partials, ou à quelque chose de plus profond. Comment le savoir ? Était-ce même possible ? Et cela avait-il la moindre importance ? Une connexion était une connexion, et elle en était bien privée, ces temps-ci.

Le moment était toutefois mal choisi pour penser à Samm. Kira observa le paysage urbain en fouillant sa mémoire pour retrouver le point exact d'où était sortie la fumée et déterminer le chemin pour y retourner. Elle alla jusqu'à prendre son calepin et griffonner un plan sommaire, mais, ne sachant pas précisément combien de rues la séparaient du but et comment elles se nommaient, elle doutait que cela lui serve à grand-chose. Les tours étaient si hautes, et les rues si étroites, que les lieux évoquaient un labyrinthe, un dédale de canyons faits de brique et de métal. La dernière fois, ils avaient eu des éclaireurs pour leur montrer le chemin ; seule, Kira craignait de s'égarer définitivement.

Elle acheva son croquis tant bien que mal, notant les principaux points de repère susceptibles de faciliter sa navigation, puis descendit le long escalier et s'élança dans la ville. Les rues étaient difficilement praticables, encombrées de voitures défoncées et d'arbres minces aux feuilles agitées par la brise. Elle dépassa un ancien carambolage : au

moins une douzaine de véhicules encastrés les uns dans les autres, sans doute lors d'une tentative désespérée de fuir la ville ravagée par l'épidémie ; elle ne se souvenait pas de l'avoir vu auparavant, ce qui lui fit craindre de suivre le mauvais chemin, mais en franchissant un angle de rue, elle aperçut bientôt un de ses repères et continua tout droit avec davantage d'assurance. Le plus facile était de marcher au milieu des rues, qui était moins jonché de débris que les trottoirs, mais c'était aussi l'espace le plus dégagé, et Kira était trop paranoïaque pour ne pas rester à couvert. Elle rasait les murs, enjambant prudemment des amas de gravats glissants tombés des gratte-ciel. C'était lent, mais plus sûr – ou du moins, c'était ce qu'elle se répétait.

Ici et là, Kira remarquait un impact de balle dans une voiture ou une boîte à lettres qui lui confirmait qu'elle était sur le bon chemin. Ils avaient couru dans ces rues, poursuivis par un sniper ; Jayden avait même reçu une balle dans le bras. Penser à lui la dégrisa, et elle s'arrêta pour tendre l'oreille. Des oiseaux ; le vent ; deux chats en train de se battre. C'était absurde de craindre qu'il y ait encore un tireur embusqué dans les parages, mais c'était plus fort qu'elle. Elle se baissa derrière un escalier croulant, la respiration lourde, en se disant que c'était simplement la nervosité, mais elle ne pensait plus qu'à Jayden, blessé au bras – avant d'être touché en pleine poitrine à l'hôpital d'East Meadow et de se vider de son sang par terre, lorsqu'il s'était sacrifié pour lui sauver la vie. C'était lui qui l'avait poussée à continuer malgré la peur, à se relever lorsqu'elle était trop terrifiée pour bouger. Elle serra les dents et se remit debout pour avancer. Elle pouvait avoir peur tant qu'elle voulait, elle ne se laisserait pas arrêter pour autant.

Lorsqu'elle atteignit le groupe d'immeubles visé, le soleil était haut dans le ciel : il s'agissait de cinq tours, et non trois comme elle l'avait cru depuis son point d'observation dans le gratte-ciel. C'était bien le même endroit. Une large pelouse s'étendait entre les bâtiments et tout autour, désormais envahie par de jeunes arbres qu'elle écarta pour s'approcher. *On est passés d'abord devant celui-ci, puis entrés dans celui-là...* Elle fit le tour et leva les yeux : là, elle repéra le gros trou qu'ils avaient fait dans le mur, à trois étages de hauteur. Une liane se lovait autour d'une poutrelle qui pendait dans le vide, et un oiseau se percha sur un fer à béton tordu. Toute violence abolie, la nature reprenait ses droits.

Ils étaient venus là à la recherche de la source de la fumée, et ils avaient choisi cet immeuble parce qu'il donnait sur ce qu'ils avaient supposé être l'arrière de l'habitation occupée. Kira garda le canon de son fusil levé devant elle en avançant et franchit le premier coin, puis le suivant. Ce devait être la bonne rue, et si elle avait bien deviné d'après son plan, la maison qu'elle cherchait devait se trouver six

portes plus loin. Une, deux, trois, quatre... non. Kira s'immobilisa, bouche bée.

Il n'y avait plus de maison. Il n'y avait qu'un cratère. Tout avait sauté.

CHAPITRE 6

– La séance est ouverte, proclama le sénateur Tovar. Nous souhaitons officiellement la bienvenue à tous les intervenants du jour, et nous sommes impatients d'écouter leurs rapports. Avant de commencer, on me demande de signaler qu'une Ford Sovereign verte a gardé ses phares allumés dans le parking, alors si c'est la vôtre...

Il releva la tête, pince-sans-rire, et tous les adultes présents dans la salle s'esclaffèrent. Marcus, dérouté, fronça les sourcils, et Tovar eut un petit gloussement.

– Toutes mes excuses aux enfants de l'épidémie. C'était une blague de l'ancien monde, et pas très bonne, en plus. (Il s'assit.) Commençons par l'équipe médicale. Docteur Skousen ?

Ce dernier se leva et Marcus posa son classeur sur ses genoux, prêt à intervenir si jamais le médecin lui demandait quelque chose. Skousen s'avança, s'arrêta pour se racler la gorge, réfléchit, puis refit un pas en avant.

– Je déduis de votre hésitation que vous n'avez pas de bonnes nouvelles à nous annoncer, dit Tovar. Je suggère donc que nous passions au premier intervenant qui sera prêt à ne pas nous démoraliser d'entrée.

– Laissez-le parler, ordonna la sénatrice Kessler. Vous n'avez pas besoin de faire une plaisanterie chaque fois qu'il y a un silence à meubler.

Tovar arrondit un sourcil.

– Je pourrais en faire pendant que les gens parlent, mais ce serait mal élevé.

Kessler, sans l'écouter, se tourna vers Skousen.

– Docteur ?

– Le sénateur Tovar a raison, je le crains. Nous n'avons pas de bonnes nouvelles. Pas de mauvaises non plus, si ce n'est une absence continuelle de progrès... Hum, euh... Nous... nous n'avons pas subi de revers majeur, c'est ce que je voulais dire.

– En bref, vous n'avez pas fait un pas en avant pour synthétiser le remède contre le RM, conclut le sénateur Woolf.

– Nous avons éliminé certaines pistes qui ne menaient nulle part, précisa Skousen.

Les traits tirés, le front plissé, il baissa encore la voix.

– Ce n'est pas grand-chose, comme victoire, mais c'est tout ce que nous avons.

– Ça ne peut pas continuer ainsi, éclata Woolf en pivotant vers les autres sénateurs. Nous avons sauvé un enfant, un seul, et presque deux mois plus tard, aucun progrès n'est constaté. Nous avons perdu encore quatre nouveau-nés rien que la semaine dernière. Leurs décès sont déjà des tragédies en soi et je ne veux pas les minimiser, mais ce n'est même pas notre souci le plus pressant. Les gens savent que nous possédons un remède – ils savent que nous *pouvons* sauver des bébés, et ils savent que nous ne le faisons pas. Ils en connaissent la raison, bien sûr, mais cela ne les apaise pas pour autant. Avoir la solution ainsi à portée de main, si proche mais toujours inaccessible, cela ne fait qu'aggraver les tensions sur cette île.

– Alors que proposez-vous ? voulut savoir Tovar. Attaquer les Partials et leur voler davantage de phéromones ? Nous ne pouvons pas prendre ce risque.

Vous risquez bientôt de ne plus avoir le choix, pensa Marcus. *Si Heron dit vrai...*

Il se tortilla sur sa chaise en tâchant de ne pas imaginer la dévastation qu'entraînerait une invasion de Partials. Il ignorait où se trouvait Nandita, où était passée Kira, et il n'aurait certainement pas voulu les livrer à l'ennemi même s'il l'avait pu. D'un autre côté... une invasion de Partials pouvait signer l'extinction définitive de l'espèce humaine : pas dans un lent effacement dû à l'incapacité de se reproduire, mais par un génocide sanglant. Les Partials avaient prouvé, douze ans plus tôt, qu'ils ne craignaient pas la guerre. Mais un génocide ? Samm avait soutenu avec une telle énergie qu'ils n'étaient pas responsables du RM ! Qu'ils se sentaient coupables d'avoir provoqué, même sans le faire exprès, les horreurs du Ravage ! Les choses avaient-elles changé à ce point ? Étaient-ils désormais prêts à sacrifier une espèce entière pour se sauver eux-mêmes ?

Ils me demandent de faire la même chose. De sacrifier Kira, ou Nandita, pour le salut de l'humanité. Si on en arrivait là, le ferais-je ? Le devrais-je ?

– Nous pourrions leur envoyer un émissaire, proposa le sénateur Hobb. Nous en avons parlé, nous avons sélectionné l'équipe... allons-y !

– Envoyer un émissaire à qui ? demanda Kessler. Nous avons été en contact avec un seul groupe de Partials, et ils ont essayé de tuer les jeunes gens qui les ont rencontrés. Nous-mêmes avons essayé de tuer les Partials qui nous avaient contactés. S'il existe une solution pacifique dans notre avenir, je peux vous dire que je ne sais pas

comment l'atteindre.

Marcus se rendit compte, tout à coup, que c'étaient les mêmes arguments que ses amis et lui avaient échangés dans le salon, chez Xochi. Les mêmes propositions tournant en rond, les mêmes réponses évidentes, les mêmes chamailleries sans fin. *Les adultes sont-ils donc aussi perdus que nous tous ? Ou bien n'existe-t-il réellement aucune solution au problème ?*

– D'un point de vue médical, dit le docteur Skousen, je crains de devoir soutenir – contre ma volonté profonde – le... le prélèvement d'un nouvel échantillon. D'un nouveau Partial, ou au moins d'une certaine quantité de leur phéromone. Il nous reste un petit peu de la dose qui a été utilisée sur Arwen Sato, et nous avons certes les scans et les relevés de la structure et du fonctionnement de la phéromone, mais rien ne remplace un échantillon frais. Nous avons résolu ce problème la dernière fois en remontant à la source – les Partials eux-mêmes –, et je suis convaincu que si nous voulons de nouveau le résoudre, il faudra employer la même méthode. Que nous obtenions cet échantillon par la force ou par la diplomatie, cela ne compte pas autant que notre simple besoin de mettre la main dessus.

La salle s'emplit alors de murmures qui évoquaient des feuilles d'arbres remuées par le vent. « *Nous* » *n'avons pas résolu ce problème la dernière fois. C'est Kira qui l'a fait, et le docteur Skousen était un de ses plus farouches opposants.* Et voilà qu'il préconisait la même action sans même mentionner la jeune fille ?

– Vous voulez que nous prenions le risque de déclencher une nouvelle guerre des Partials, dit la sénatrice Kessler.

– Ce risque a déjà été pris, intervint Tovar. Nous avons déjà tiré sur les moustaches du tigre, comme on dit, et il ne nous a pas dévorés.

– Avoir de la chance ne signifie pas être hors de danger, objecta la sénatrice. S'il existe le moindre moyen de synthétiser ce remède sans avoir recours à l'action militaire, nous nous devons de l'explorer. Une nouvelle provocation à l'encontre des Partials serait...

– Nous ne les avons déjà que trop provoqués ! s'emporta Woolf. Vous n'avez qu'à lire les rapports : il y a des bateaux au large de North Shore, des navires de Partials qui patrouillent le long de nos frontières...

Hobb lui coupa la parole tandis que les murmures du public s'amplifiaient.

– Ce n'est pas le lieu pour évoquer ces rapports.

Marcus eut l'impression d'avoir reçu une balle dans le ventre : les Partials patrouillaient dans le détroit ! Eux qui s'étaient tenus tranquilles pendant onze années – une petite mission de reconnaissance ici et là, comme l'avait fait Heron, mais toujours

incognito, si bien que les humains ne s'étaient jamais doutés de rien. Et voilà qu'ils patrouillaient ouvertement ! Le garçon, se rendant soudain compte qu'il avait la bouche ouverte, la referma d'un coup sec.

– Le peuple doit savoir, protesta Woolf. Il ne tardera pas à s'en apercevoir lui-même, de toute manière : si les navires se rapprochent encore, tous les fermiers de North Shore les verront. D'après ce que nous en savons, de petites escouades ont déjà accosté ; notre ligne de défense, le long de cette côte, est loin d'être impénétrable.

– Alors comme ça, la guerre froide se réchauffe, murmura Skousen.

Il avait le teint gris et semblait fragile, comme ces anciens cadavres que l'on trouvait encore parfois le long des routes. Il resta muet, déglutit, et se laissa tomber sur sa chaise dans un geste mal contrôlé.

– Si vous voulez bien m'excuser, lança alors Marcus tout en prenant conscience qu'il s'était mis debout.

Il regarda le classeur qu'il avait entre les mains, ne sachant pas bien quoi en faire, puis le referma simplement et le tint devant lui, en regrettant que ce ne soit pas un bouclier. Il observa le Sénat et se demanda si l'un d'eux, ou un de leurs assistants, était un agent Partial. Oserait-il parler ? Pouvait-il se permettre de se taire ?

– Excusez-moi, recommença-t-il. Je m'appelle Marcus Valencio...

– Nous savons qui vous êtes, dit Tovar.

Le garçon acquiesça nerveusement.

– Je pense avoir plus d'expérience du territoire Partial que quiconque dans cette salle...

– C'est précisément pourquoi nous savons qui vous êtes, le coupa Tovar en l'encourageant d'un moulinet de la main. Cessez de vous présenter et venez-en au fait.

Marcus avala sa salive ; soudain, il ne savait plus trop pourquoi il s'était levé... il lui semblait que quelqu'un devait dire quelque chose, mais il ne se sentait pas du tout qualifié pour parler. Et pour dire quoi, au juste ? Il balaya la salle du regard, observant les visages des divers experts et politiciens réunis, se demandant lequel – à supposer qu'il y en ait un – était un traître. Il repensa à Heron, à sa recherche de Nandita, et comprit soudain qu'il était le seul à en savoir assez pour dire ce qu'il s'apprêtait à révéler. Le seul à avoir reçu l'avertissement de Heron. *Il faut juste que je trouve comment le formuler sans passer moi-même pour un traître.*

Il se lança enfin.

– Je voulais juste rappeler que les Partials que nous avons rencontrés procédaient à des expériences. Ils ont une date d'expiration

– ils vont tous mourir sous peu –, et ils se préoccupent autant de résoudre ce problème que nous nous préoccupons de guérir le RM. Et même davantage, peut-être, car l'échéance mortelle est plus proche pour eux.

– Nous sommes au courant de cette date d'expiration, dit Kessler. C'est la meilleure nouvelle que nous ayons entendue depuis douze ans.

– La meilleure avec le remède contre le RM, bien sûr, se hâta de préciser Hobb.

– Ce n'est pas une bonne nouvelle du tout, les contredit Marcus. Leur date d'expiration nous fait sauter de la poêle dans le... pire que dans le feu, dans le noyau en fusion de la Terre. S'ils meurent, nous mourrons ; nous avons besoin de leur phéromone pour nous guérir nous-mêmes.

– C'est bien pourquoi nous nous efforçons de la synthétiser, lui rappela Woolf.

– Mais ce n'est pas possible, dit Marcus en élevant son classeur devant lui. Nous pourrions passer deux ou trois heures à vous raconter tout ce que nous avons essayé, et toutes les raisons pour lesquelles ça n'a pas fonctionné, et vous en comprendriez à peine la moitié, d'ailleurs – sans vouloir vexer personne –, mais ce qu'il faut retenir, c'est que rien de tout cela n'a fonctionné. Les raisons de cet échec importent peu.

Il reposa le classeur sur une table, à côté de lui, et se tourna de nouveau face aux sénateurs. À les voir le fixer ainsi en silence, il eut soudain mal au cœur, et sourit pour le dissimuler.

– Ne sautez pas tout de suite de joie, j'ai aussi une mauvaise nouvelle.

Tovar pinça les lèvres.

– Si la première était une bonne nouvelle, j'ai hâte d'entendre la mauvaise.

Marcus, sentant que l'attention de la salle entière pesait sur lui, ravala son envie de lancer une nouvelle plaisanterie ; c'était un réflexe lorsqu'il était trop nerveux, et jamais de sa vie il ne l'avait été à ce point. *Je ne devrais pas être là, songeait-il. Je suis toubib, pas orateur. Je ne suis pas un polémiste, je ne suis pas un leader d'opinion, je ne suis pas...*

... Je ne suis pas Kira. C'est elle qui devrait se tenir ici.

– Monsieur Valencio ? s'impacienta Woolf.

Marcus acquiesça et tâcha de raffermir sa détermination.

– Eh bien, puisque vous l'avez demandé, voilà. La meneuse de la faction de Partials que nous avons rencontrée, celle qui a enlevé Kira, était une sorte de médecin ou de scientifique ; ils l'appelaient « docteur Morgan ». C'est la raison pour laquelle ils ont envoyé ce

peloton de Partials à Manhattan il y a plusieurs mois : ils ont kidnappé Kira parce que le docteur Morgan pense que le salut des Partials est lié d'une manière ou d'une autre au RM, et donc aux humains. Apparemment, ils ont déjà mené des expériences sur nos semblables à l'époque de la guerre des Partials, et s'ils pensent que cela peut leur sauver la vie, ils enlèveront autant d'humains que nécessaire, ce qui peut signifier reprendre Kira, mais aussi, a priori, n'importe lequel d'entre nous. Ils sont probablement en train de tenir le même genre de séance que nous en ce moment précis, de l'autre côté du détroit, pour tenter de déterminer comment capturer quelques humains afin de procéder à leurs expériences – ou, si ces rapports que vous avez mentionnés sont exacts, ils ont déjà eu leur réunion et mettent leur plan à exécution.

– Ce sont des informations classées secret défense, dit le sénateur Hobb. Il nous faut...

– Si vous permettez, je vais récapituler, l'interrompit Marcus. Nous avons donc un groupe de super-soldats (il se mit à compter sur ses doigts), entraînés spécifiquement à la conquête militaire, supérieurs en nombre, et je parle de peut-être trente contre un, suffisamment aux abois pour essayer n'importe quoi, et qui entendent capturer des humains en vue d'expérimentations médicales invasives (il déplaça son cinquième doigt et tint sa main ouverte devant lui). Sénateurs, l'information est peut-être classée secret défense, mais il y a fort à parier que les Partials vont lever le secret bien plus tôt que vous ne le pensez.

Le silence régnait à présent dans la salle, et tous les yeux étaient rivés sur Marcus. Un long et lourd moment plus tard, Tovar reprit enfin la parole.

– Vous pensez donc que nous allons devoir nous défendre.

– Ce que je pense, c'est que je suis mort de trouille, et qu'il faut que j'apprenne à me taire quand tout le monde me regarde comme ça.

– Nous défendre n'est pas une option viable, lâcha Woolf – et à ces mots, les autres sénateurs se raidirent de surprise. Les Forces de défense sont bien entraînées et aussi bien équipées que peut l'être une armée humaine. Nous avons des sentinelles postées sur toutes les côtes, nous avons des charges explosives sur tous les ponts encore debout, nous avons des embuscades sur le qui-vive à tous les points d'invasion probables. Et pourtant, quelle que soit la qualité de notre préparation, elle ralentira à peine les Partials s'ils décident d'envahir. C'est un fait incontournable, qui ne peut étonner personne dans cette salle. Nous patrouillons sur cette île parce que c'est tout ce que nous savons faire, mais si l'ennemi se décide réellement à passer à l'assaut,

nous serons vaincus en l'espace de quelques jours, sinon quelques heures.

– La seule nouvelle qui soit vaguement bonne, dit Marcus, est que leur société est, si vous me pardonnez la comparaison, encore plus divisée que la nôtre. Le continent était pratiquement une zone de guerre lorsque nous y avons débarqué, ce qui pourrait expliquer qu'ils ne nous aient pas encore attaqués.

– Donc, ils s'entretuent et notre problème se résout de lui-même, conclut Kessler.

– Sauf la question du RM, nuança Hobb.

– Si l'on tient compte de tout ce que nous a dit M. Valencio, ajouta Woolf, nous ne disposons que d'un moyen d'action susceptible de réussir, avec de la chance. Première étape, nous introduire furtivement dans cette zone de guerre sur le continent, en espérant ne pas être repérés, et capturer quelques Partials pour les expériences du docteur Skousen. Seconde étape, évacuer l'île et partir le plus loin possible.

Ses propos furent accueillis par un profond silence. Marcus se rassit. Quitter l'île était une idée folle : Long Island était leur seul abri, leur seul refuge protégé – c'était bien pour cela qu'ils s'y étaient installés –, mais... cela n'était plus tout à fait vrai, n'est-ce pas ? Au lendemain de la guerre des Partials, cette île avait été comme un sanctuaire ; ils avaient échappé à l'ennemi, trouvé là une nouvelle vie, et commencé à reconstruire. Sauf que cette sécurité n'avait pas grand-chose à voir avec l'île elle-même, maintenant qu'il y réfléchissait. Ils n'avaient dû leur salut qu'au désintérêt des Partials, qui les avaient laissés tranquilles. À présent que ceux-ci étaient de retour, à présent qu'il y avait des navires dans le détroit, et Heron cachée dans l'ombre, et l'horrible docteur Morgan décidée à tous les transformer en cobayes, cette illusion de sécurité fondait comme neige au soleil. Personne n'avait besoin de le dire tout haut, ou de prendre une décision officielle, mais Marcus savait que c'était déjà fait. Il le voyait sur tous les visages. L'évacuation avait été une éventualité, elle devenait une certitude.

Une porte s'ouvrit sur le côté de l'auditorium, et Marcus entra aperçut les soldats de la Défense qui montaient la garde de l'autre côté. Ils s'effacèrent pour laisser entrer un homme à la silhouette imposante : Duna Mkele, l'« officier du renseignement ». L'idée traversa Marcus qu'il ignorait pour qui, au juste, travaillait Mkele ; celui-ci semblait jouir d'un accès libre au Sénat et d'une certaine autorité sur l'armée, mais, pour autant que le garçon puisse en juger, il ne rendait de comptes à aucun des deux groupes. En tout cas, Marcus ne l'aimait guère. Sa présence n'augurait jamais rien de bon.

Mkele s'approcha du sénateur Woolf et lui glissa quelques mots à

l'oreille. Marcus aurait voulu essayer de lire sur leurs lèvres, ou au moins de déchiffrer leur expression, mais ils tournaient le dos au public. Un instant plus tard, ils s'approchèrent de Tovar et lui chuchotèrent quelque chose. Tovar écouta avec solennité, puis observa la foule attentive. Il se retourna alors vers Woolf et s'adressa à lui d'une voix forte et théâtrale, visiblement faite pour porter dans toute la salle.

– Ils en savent déjà la première moitié ; autant que vous leur annonciez le reste.

Marcus vit clairement l'expression grave qui passa sur les traits de Mkele. Woolf se retourna vers lui d'un air d'excuse, puis fit face au public.

– Il apparaît que notre emploi du temps se précipite, dit-il. Les Partials ont débarqué sur Long Island, près du port de Mount Sinai, il y a environ cinq minutes.

Un brouhaha sonore éclata dans l'auditorium, et Marcus sentit une peur terrible lui retourner l'estomac. Cela voulait-il dire... que la fin était venue ? S'agissait-il d'une force d'invasion, ou d'un simple raid visant à enlever effrontément des cobayes humains ? S'agissait-il du groupe du docteur Morgan, de ses ennemis, ou encore d'une tout autre faction ?

Samm était-il parmi eux ?

Et cela indiquait-il que le plan de Heron avait échoué ? Ils n'avaient pas pu retrouver Kira ni Nandita au moyen d'une enquête discrète, et passaient donc à l'invasion à grande échelle ? Marcus éprouva une bouffée de remords abominable, comme s'il était personnellement responsable de l'attaque entière, pour n'avoir pas écouté la mise en garde de Heron. Mais il n'avait pas vu Kira depuis plusieurs mois, et Nandita depuis plus d'un an ; qu'aurait-il pu faire ? Pendant que la foule s'égosillait de terreur et de confusion, et que la réalité de la situation s'insinuait lentement en lui, il se rendit compte que c'était sans importance. Il n'était pas prêt à sacrifier qui que ce soit ; il préférerait encore aller se battre plutôt que vendre son âme pour la paix.

Pour la seconde fois de la journée, il se leva spontanément.

– Je me porte volontaire pour faire partie de la force qui ira à leur rencontre, s'entendit-il annoncer. Vous aurez besoin d'un médecin... je veux en être.

Le sénateur Tovar le regarda, opina de la tête, puis se retourna vers Mkele et Woolf. La salle bourdonnait toujours de peur et de spéculations variées. Marcus se laissa retomber sur son siège.

Il faudrait vraiment que j'apprenne à la boucler, moi.

CHAPITRE 7

Kira avançait avec précaution parmi les ruines de la maison, dont il ne restait qu'un vaste chaos : murs écroulés, planchers et plafonds effondrés, fragments de meubles déchiquetés, dispersés, regroupés en tas épars. Bois, livres, papiers, vaisselle et débris métalliques tordus, soufflés par l'explosion, emplissaient le cratère et débordaient loin dans la rue.

Aucun doute n'était possible : les lieux avaient été habités, et récemment encore. Kira avait vu beaucoup de vestiges de l'ancien monde dans sa vie ; elle avait grandi au milieu d'eux, et y était habituée : cadres montrant des familles depuis longtemps disparues, petits boîtiers noirs dissimulant lecteurs multimédias et consoles de jeux, vases ébréchés emplis de tiges desséchées. Les détails variaient d'une maison à l'autre, mais l'impression était toujours la même : celle de vies et de personnes ayant sombré dans l'oubli. Mais les débris présents dans cette maison étaient différents, et résolument modernes : stocks de boîtes de conserve, désormais éventrées et pourrissant dans les gravats ; fenêtres condamnées par des planches et portes renforcées ; armes à feu, munitions et camouflage bricolé. Quelqu'un avait vécu ici, longtemps après la fin du monde, et lorsque quelqu'un d'autre – les Partials – avait envahi son intimité, cet inconnu avait fait sauter sa propre habitation. Les destructions étaient trop complètes, et trop précisément délimitées, pour être dues à une attaque extérieure. Un ennemi aurait utilisé soit un explosif moins violent pour créer une brèche dans le mur, soit une charge plus massive qui aurait également endommagé les maisons voisines ; l'auteur de cette explosion-ci, pour sa part, avait fait preuve de pragmatisme et d'une minutie dévastatrice.

Plus elle y pensait, plus le cratère lui rappelait une explosion similaire qu'elle avait vue l'année passée – avant la guérison d'Arwen, avant Samm, avant tout le reste. Elle effectuait une mission de récupération avec Marcus et Jayden, quelque part sur la côte nord de Long Island, lorsqu'un bâtiment piégé avait sauté. Il s'agissait d'un traquenard, apparemment tout à fait semblable à ceci : conçu non pas pour tuer, mais pour détruire des preuves. *Comment s'appelait ce petit patelin ? Asharoken ; je me rappelle que Jayden s'amusait de ce nom. Et pourquoi fouillaient-ils ce bâtiment, déjà ? Parce qu'il avait été signalé lors d'une reconnaissance préliminaire, et que les soldats y étaient retournés pour inspecter les lieux ; ils avaient des spécialistes avec eux, un*

informaticien, quelque chose comme ça. Une histoire d'électronique ? Elle cessa un instant de respirer lorsque le souvenir précis lui revint : l'endroit était une station de radio. Quelqu'un avait installé un émetteur sur la côte sauvage de North Shore, puis l'avait fait sauter pour ne pas révéler ses secrets. Et voici qu'on avait fait de même ici. S'agissait-il de la même personne ?

Kira recula par réflexe, comme si l'édifice démolí pouvait contenir une autre bombe. Fixant les décombres des yeux, elle rassembla tout son courage et entra, en faisant attention aux endroits où elle posait les pieds dans ces ruines instables. Elle tomba rapidement sur un corps : un soldat en uniforme gris – un Partial –, coincé sous un mur écroulé, cadavre brisé dans les restes cabossés de son armure en matériau composite. Son fusil gisait à côté de lui, et Kira le sortit des débris avec une facilité étonnante ; les pièces mécaniques étaient un peu grippées mais mobiles, et la chambre comprenait encore une balle. Faisant sauter le chargeur, la jeune fille constata qu'il était plein : le soldat n'avait pas tiré une seule cartouche avant de mourir, et ses camarades n'avaient ni récupéré ses affaires ni enseveli son corps. *Donc, la bombe les a pris par surprise,* songea Kira, *et elle les a tous tués. Il ne restait personne pour ramasser leurs dépouilles.*

Kira chercha encore, fouillant prudemment parmi les poutres et les briques qui jonchaient le sol, et tomba enfin sur un spectacle familier : les fragments noircis d'un émetteur-récepteur radio, exactement comme à Asharoken. La similitude entre les deux scènes était trop grande pour pouvoir être ignorée : dans les deux cas, un groupe d'éclaireurs enquêtait sur quelque chose de suspect, avait découvert une planque fortifiée remplie d'équipement de communication, et avait péri, victime d'un piège défensif. Kira et les autres avaient supposé que le site d'Asharoken appartenait à la Voix du peuple, mais Owen Tovar l'avait toujours nié. En seconde place sur la liste des suspects venaient les Partials, mais c'était un groupe de Partials qui avait été pris dans ce piège-ci. *Une autre faction, alors ?* songea Kira. *Mais laquelle est sous les ordres du docteur Morgan ? Celle qui a installé la station radio, ou les éclaireurs qui ont attaqué ? Ou ni les uns ni les autres ? Et quel rapport avec ParaGen ?* L'individu qui avait pris des ordinateurs dans les bureaux avait aussi volé des émetteurs radio dans les magasins, et voilà que des fragments des deux étaient réunis au même endroit. Il y avait forcément un lien. Il semblait probable que la faction qui avait rassemblé les radios soit la même qui installait ses stations émettrices dans les ruines. Mais que faisaient-ils, au juste ? Et pourquoi tuaient-ils si facilement pour les dissimuler ?

– Ce qu'il me faut, c'est un indice, dit Kira à voix haute en

contemplant les dégâts d'un air sombre.

Elle parlait de plus en plus souvent toute seule, ces derniers temps, et se sentit bête en entendant sa voix résonner dans la ville déserte. D'un autre côté, cette voix était la seule qu'elle ait entendue depuis des semaines, et elle avait un effet curieusement apaisant. La jeune fille secoua la tête.

– Bah, il faut bien parler à quelqu'un, non ? Même si ça me donne l'air pitoyable.

Elle se baissa pour examiner les morceaux de papier éparpillés dans les décombres. La personne qui avait établi les planques et installé les bombes courait toujours. Comment la retrouver, maintenant qu'elle avait fait sauter tous les indices ? Impossible ! Kira eut un rire sec.

– Je suppose que c'était l'idée, justement.

Elle ramassa un papier qui traînait à ses pieds ; c'était un fragment de journal de l'ancien monde, froissé et jauni, dont le gros titre était presque effacé. « UNE MANIFESTATION À DETROIT TOURNE À LA VIOLENCE », lut-elle. Les plus petits caractères qui constituaient l'article étaient à peine lisibles, mais Kira déchiffra les mots « police » et « usine », ainsi que plusieurs mentions des Partials.

– Alors cette faction qui rassemble des émetteurs radio rassemble aussi des articles sur la rébellion des Partials ?

Elle scruta le journal avec perplexité, puis soupira et le laissa retomber par terre.

– Soit ça, soit les journaux qui datent de juste avant le Ravage parlaient sans cesse des Partials, et ceci n'a aucune signification particulière. Il me faudrait une preuve en béton – comme ces gravats, tiens.

Elle donna un coup de pied dans un morceau de maçonnerie, qui s'en alla rebondir bruyamment contre l'antenne radio abattue.

Kira examina cette antenne ; elle était longue – elle devait avoir culminé à plusieurs mètres lorsqu'elle était encore debout –, et fine comme un câble. Certainement robuste à l'origine, mais l'explosion et la chute l'avaient tordue, coudée, recourbée. Kira tira dessus pour tenter de l'extraire du tas de briques et de plâtras dans lequel elle était à demi enfouie. Elle bougea d'environ un petit mètre avant de s'arrêter, coincée ; la jeune fille lutta, tira plus fort, mais l'antenne ne bougea plus. Kira, essoufflée, la laissa retomber et chercha encore... tout, n'importe quoi. Elle découvrit d'autres coupures de presse, trois corps de Partials en décomposition et un nœud de vipères niché sous un panneau solaire, mais rien qui puisse lui indiquer où étaient partis les poseurs de bombes, ni même s'ils disposaient d'une autre station de radio ailleurs dans la ville. Elle s'assit à côté d'un second panneau solaire pour se reposer un peu, sortit sa gourde... et une idée la frappa

soudain.

Pourquoi deux batteries de panneaux solaires ?

Les panneaux de ce type s'appelaient des Zoble, et Kira les connaissait bien ; Xochi en avait installé un sur le toit de leur maison pour alimenter ses lecteurs de musique, et il y en avait aussi à l'hôpital. Ils pouvaient produire beaucoup de courant et le transporter avec une grande efficacité, et ils étaient d'une rareté inouïe. Xochi n'avait pu obtenir les siens que grâce à sa mère adoptive et aux relations de cette dernière. En trouver un à Manhattan n'était pas nécessairement étrange – la demande était moindre, après tout, quand on n'était pas en compétition avec d'autres pillards –, mais en trouver deux branchés sur le même bâtiment indiquait des besoins en électricité anormalement élevés. Elle fouilla de nouveau le cratère, à quatre pattes cette fois, pour tenter de localiser l'accumulateur qui stockait toute cette énergie, mais ne trouva que les débris d'un troisième panneau Zoble.

– Trois Zoble, murmura-t-elle. Pourquoi as-tu besoin d'autant de jus, dis-moi ? Pour la radio ? Est-il possible que ça consomme autant ?

Chez elle, elle utilisait des talkies-walkies qui tenaient dans la main et fonctionnaient avec des piles minuscules. Quel genre d'équipement radio pouvait donc nécessiter trois panneaux Zoble et une antenne de cinq mètres ? Ça ne tenait pas debout.

Sauf si ces panneaux alimentaient davantage qu'une simple radio. Sauf s'ils faisaient fonctionner, mettons, une série d'ordinateurs volés chez ParaGen.

Kira promena son regard non plus sur le cratère, cette fois, mais sur la rue qui passait devant et sur les immeubles froids et inanimés au-delà. Elle se sentait exposée, comme si un spot venait d'être braqué sur elle, et elle recula dans l'ombre d'un mur effondré. *S'il y a vraiment eu quelque chose de précieux là-dessous, pensa-t-elle, celui qui protégeait ces lieux doit être déjà revenu le déterrer. Le courant supplémentaire servait à alimenter la radio et les ordi, et le pilleur était actif ces derniers mois : longtemps après l'explosion de cette maison. Donc, il est toujours dans les parages, et il mijote quelque chose de louche.*

Elle releva les yeux vers la ligne des toits et vers le ciel qui s'assombrissait. *Et tout ce que j'ai à faire pour débusquer cette personne, c'est trouver ce dont elle a besoin : une antenne géante et assez de panneaux solaires pour faire fonctionner sa radio. S'il existe d'autres sites de ce genre dans la ville, ce n'est pas d'ici, au ras du sol, que je les verrai.*

– Il est temps de prendre de la hauteur.

Le plan de Kira était simple : gagner le sommet de l'immeuble le plus haut qu'elle trouverait, offrant une vue dégagée sur la ville, et observer. Avec un peu de chance, elle remarquerait un autre panache de fumée, même si elle supposait que sa cible avait retenu la leçon de la dernière fois ; plus probablement, il lui faudrait simplement scruter l'horizon de son mieux, dans toutes les directions et sous tous les angles du soleil, en espérant apercevoir une antenne géante et un ou plusieurs panneaux solaires.

– Ensuite, il me restera à prendre des repères, situer l'endroit sur ma carte et aller voir en personne de quoi il retourne, dit-elle, se parlant toujours à elle-même, tout en montant un escalier. Et espérer ne pas sauter dans une explosion, comme tous les autres jusqu'à présent.

Le gratte-ciel qu'elle avait choisi était relativement proche de l'immeuble ParaGen, à un peu plus d'un kilomètre et demi vers le sud-ouest : un immense édifice en granit qui proclamait fièrement s'appeler l'Empire State Building. À l'extérieur, il était couvert de plantes grimpantes et de mousse, comme la majeure partie de la ville, mais la structure intérieure semblait encore assez stable, et Kira n'avait eu qu'un verrou à faire sauter d'une balle pour se retrouver dans l'escalier principal. Elle se trouvait à présent au trente-deuxième étage, et contournait lentement la rampe pour se diriger vers le trente-troisième ; à en croire les panneaux du hall d'entrée, elle en avait encore un peu plus de soixante à graver.

– J'ai trois litres d'eau, se dit-elle, récitant la liste de ses provisions en chemin. Six boîtes de thon, deux de haricots, et une dernière ration de combat trouvée dans la boutique de surplus militaire de la VII^e Avenue. Il faudrait que j'en trouve une autre, d'ailleurs. (Arrivée sur le palier du trente-quatrième étage, elle tira la langue et continua.) Cette nourriture a intérêt à durer un petit moment, parce que je ne veux pas me taper cette grimpe plus souvent que nécessaire.

Des heures plus tard – c'était du moins son impression –, elle se laissa enfin tomber au sol au quatre-vingt-sixième étage, cherchant son souffle et s'arrêtant pour boire avant de visiter son supposé « observatoire ». La vue était formidable, mais les parois étaient vitrées et presque entièrement brisées, si bien que l'étage entier était venté, glacial. Elle regagna l'escalier d'un pas traînant et termina son ascension jusqu'au cent deuxième étage, à la base d'une flèche immense qui se dressait encore sur une dizaine de mètres. Une plaque fixée sur la porte la félicitait d'avoir gravi 1 860 marches, et elle hocha la tête en reprenant son souffle.

– C'est bien ma veine, ronchonna-t-elle. Je vais avoir les fessiers les plus musclés de la planète, et il n'y aura personne pour les voir !

Si le quatre-vingt-sixième étage était vaste et carré, cerné d'une fine rambarde, le cent deuxième était circulaire et exigü, presque comme le sommet d'un phare. La seule protection se dressant entre les observateurs et les rues loin en contrebas était un cercle de fenêtres, pour la plupart intactes, mais Kira ne put s'empêcher de se pencher par l'une de celles qui étaient cassées pour sentir le souffle du vent et le frisson insensé de cette altitude vertigineuse. Elle avait toujours imaginé que les gens de l'ancien monde voyaient cela de leurs avions, lorsqu'ils pouvaient voler assez haut pour que le monde leur paraisse insignifiant. Plus important, ce lieu lui offrait un point de vue extraordinaire sur la ville : d'autres immeubles étaient plus hauts encore, mais ils étaient très peu nombreux, et elle n'aurait pas eu un meilleur panorama depuis leur sommet. Kira laissa tomber ses sacs par terre et en sortit ses jumelles, commençant par le sud et scrutant attentivement les antennes qu'elle repérait à l'horizon. Il y en avait beaucoup plus que ce à quoi elle s'attendait. Elle souffla longuement, lentement, en se demandant, dépitée, comment elle allait faire pour localiser le bon bâtiment parmi les milliers qui couvraient l'île. Elle ferma les yeux.

– La seule manière d'agir, se dit-elle à mi-voix, c'est... de passer à l'action.

Elle reprit son calepin dans son sac, choisit l'antenne la plus proche dans la direction du sud, et commença à prendre des notes.

CHAPITRE 8

L'antenne la plus éloignée que repéra Kira se trouvait si loin au nord qu'elle était peut-être située en dehors de l'île de Manhattan, dans la région dénommée « le Bronx ». La jeune fille espérait qu'elle n'aurait pas à faire tant de chemin, car la menace des Partials l'inquiétait toujours ; mais elle se jura que s'il le fallait, elle ne flancherait pas. Ce qu'elle avait à y gagner valait largement la prise de risque.

La plus proche était l'immense flèche qui coiffait son propre gratte-ciel, mais Kira était seule sur place. C'était du moins son impression, mais elle n'oubliait pas que la tour était gigantesque.

– Je suis peut-être un peu parano, songea-t-elle en montant voir l'antenne. Peut-être un peu *trop* parano, se corrigea-t-elle un instant plus tard. Une pointe de paranoïa est sans doute une très bonne chose.

Il s'avéra que l'antenne n'était branchée à rien du tout, et Kira s'étonna du soulagement intense qu'elle en conçut. Elle observa encore la ville en prenant des notes à chaque nouvelle antenne qu'elle repérait, et resta en observation pendant que le soleil couchant révélait un à un de nouveaux panneaux solaires, qui luisaient subtilement au moment où les rayons obliques les frappaient juste sous le bon angle, avant de sombrer de nouveau dans l'obscurité. Une fois la nuit tombée, elle redescendit de quelques étages pour se trouver une pièce fermée et se pelotonna chaudement dans son sac de couchage. À cette altitude, les édifices étaient d'une propreté remarquable : pas de terre apportée par le vent, pas de pousses qui bourgeonnaient, pas de traces de pattes dans la poussière. Cela lui rappela son île et tous les bâtiments qu'elle et les autres rescapés avaient nettoyés au prix d'un dur travail : sa maison, l'hôpital, l'école. Elle se demanda, et pas pour la première fois, si elle reverrait tout cela.

Le quatrième jour, se trouvant à court d'eau, elle redescendit jusqu'au niveau de la rue pour renouveler ses réserves. Un parc situé au bout d'un long bloc d'immeubles retint son attention, et elle trouva ce qu'elle cherchait : pas un bassin ni une mare, mais une bouche de métro dont les marches s'enfonçaient dans une eau sombre. Dans l'ancien monde, le métro servait au transport, mais il s'était retrouvé inondé ; ses tunnels étaient désormais une rivière souterraine, au flux lent mais régulier. Kira sortit son purificateur et pompa trois litres, remplissant ses bouteilles en plastique sans cesser de surveiller la ville autour d'elle. Elle localisa aussi une épicerie où elle commença à

prélever plusieurs boîtes de légumes, mais s'arrêta et fit la grimace lorsqu'elle en trouva une qui avait gonflé et éclaté : ces conserves étaient maintenant vieilles de plus de onze ans, la dernière limite pour la plupart des aliments en boîte. Si quelques-unes étaient déjà gâtées, mieux valait ne prendre de risques avec aucune. Elle soupira et les reposa en se demandant si elle avait le temps de chasser du gibier.

– Je pourrais au moins poser quelques collets, décida-t-elle avant d'installer de simples pièges en ficelle près de la bouche de métro.

Il y avait des empreintes autour de cette entrée, et elle comprit que les élans et les lapins des environs y venaient se désaltérer. Elle regagna le sommet de son gratte-ciel, posa encore quelques pièges à oiseaux et se remit au travail. Le surlendemain soir, elle put déguster de l'oie sauvage pour le dîner, rôtie sur un réchaud antifumée et embrochée sur de vieux cintres en fil de fer. C'était de loin son meilleur repas depuis des semaines.

Cinq jours et trois ravitaillements en eau plus tard, elle fit sa première observation prometteuse : une lueur à une fenêtre, une minuscule étincelle rouge qui dansa pendant une petite seconde et disparut aussitôt. Était-ce un signal ? N'avait-elle fait que l'imaginer ? Elle se redressa pour observer l'endroit à travers ses jumelles. Une minute s'écoula. Cinq minutes. Alors qu'elle était sur le point de renoncer, le phénomène se répéta : un mouvement, une flamme, une porte se refermant. Quelqu'un laissait échapper de la fumée ; peut-être avait-il du mal à contrôler son feu de camp. Elle se démena pour identifier le bâtiment avant que la nuit ne soit complètement tombée, et revit la flamme dansante à trois reprises au cours de la demi-heure qui suivit. Lorsque la lune se leva, elle guetta de la fumée, mais il n'y avait rien : la personne ou le vent l'avait dispersée.

Kira se leva, les yeux toujours braqués dans la direction du bâtiment désormais invisible dans le noir. C'était un des nombreux édifices qu'elle avait identifiés comme cibles possibles : son toit était couvert de panneaux solaires, disposés en cercle autour d'une antenne centrale si grosse qu'il avait dû s'agir d'une vraie chaîne de radio. Si quelqu'un avait remis ce vieil équipement en marche, il disposait d'un émetteur plus puissant que les deux dont elle avait retrouvé les vestiges explosés.

– J'y vais maintenant, ou j'attends demain matin ?

Scrutant les ténèbres, elle prit conscience qu'elle n'était pas encore certaine de son plan : savoir où se terrait l'adversaire ne lui apporterait rien si elle déclenchait une bombe aussitôt qu'elle mettrait

le pied à l'intérieur. Elle pourrait tenter de capturer un des inconnus, peut-être à l'aide d'une version agrandie de ses pièges à lapins, et l'interroger ; ou bien essayer de se glisser dans le bâtiment à un moment où la bombe ne serait pas armée – c'est-à-dire, supposait-elle, uniquement lorsque les mystérieux artificiers seraient eux-mêmes présents sur place. Ce qui n'avait rien de rassurant.

– Le mieux, chuchota-t-elle en se baissant encore un peu derrière la fenêtre, est encore de continuer exactement ce que j'ai fait jusqu'à présent : observer, attendre, et espérer découvrir quelque chose d'utile. (Elle soupira.) C'est avec cette méthode que je suis arrivée jusqu'ici.

Mais la question demeurerait : valait-il mieux qu'elle y aille dès ce soir ou qu'elle attende le matin ? Un trajet dans la ville serait plus dangereux dans le noir, certes, mais ses cibles avaient apporté la preuve de leur extrême prudence. Si les inconnus savaient qu'un éclair lumineux et un filet de fumée avaient révélé leur position, ils risquaient de se replier ailleurs en laissant derrière eux leur local piégé, et Kira perdrait leur trace. Le feu qu'elle avait aperçu était-il accidentel ? Si oui, l'incident était-il de nature à les faire fuir ? Kira n'avait aucun moyen de le savoir, et cette incertitude l'inquiétait. C'était un des rares cas où l'approche lente et prudente était trop risquée : elle avait déjà perdu cinq jours. Mieux valait partir tout de suite, décida-t-elle, plutôt que risquer de perdre sa seule et unique piste. Elle remballa donc ses affaires, vérifia son arme, et entreprit la longue descente dans les entrailles obscures de la cage d'escalier.

Des chats efflanqués rôdaient dans les étages inférieurs, cherchant leur pitance grâce à leur vision nocturne affûtée. Kira les entendait se déplacer dans l'ombre, guettant avant de bondir : les crachements des prédateurs, la fuite éperdue des proies.

Kira observa attentivement la rue avant de sortir de l'Empire State Building, puis avança à pas feutrés de voiture en voiture, en restant le plus possible à couvert. Le bâtiment où elle avait aperçu un feu de camp, à quelques kilomètres dans la direction du nord, était dangereusement proche de la vaste forêt de Central Park. La ville entière était peuplée de bêtes sauvages, mais c'était dans le parc que vivaient les plus grosses. Kira se déplaçait aussi vite qu'elle l'osait sans allumer sa lampe torche : son seul éclairage était le faible éclat de la lune. La lumière pâle rendait les ombres encore plus noires et menaçantes ; elle faisait aussi paraître le sol plus lisse qu'il ne l'était, et Kira trébuchait sur ce terrain accidenté chaque fois qu'elle essayait de presser le pas. Évitant d'entrer dans le parc, elle le contourna en direction de l'ouest tout en guettant les animaux, mais aucun ne se montra. C'était une mauvaise nouvelle : s'il y avait eu des biches, par exemple, cela aurait au moins donné aux prédateurs quelque chose de

mieux qu'elle à chasser. Les chats n'étaient pas les créatures les plus féroces de la ville, loin s'en fallait.

Une ombre bougea à la limite de son champ de vision, et Kira pivota vivement. Elle ne vit rien. Elle tendit l'oreille... oui... pas d'erreur possible. Un grondement sourd, presque trop grave pour être audible. Non loin d'elle, quelque chose de très gros respirait... non, ronronnait, feulait presque. Une créature experte en camouflage.

Kira était traquée.

Devant elle s'ouvrait une vaste place ronde au sol craquelé, défoncé et parsemé de touffes de hautes herbes sombres. Une statue se dressait au centre, solennelle et immobile. Sur toute la circonférence étaient arrêtées des voitures dont les pneus étaient à plat depuis belle lurette. Kira recula lentement contre un mur, de manière à couper la ligne d'attaque de son prédateur, et retint son souffle, l'oreille aux aguets. La respiration sourde était toujours là, un grondement de poumons géants qui s'emplissaient et se vidaient. Elle n'aurait su dire d'où venait ce bruit.

Il y a des panthères dans la ville, se dit-elle. J'en ai vu pendant la journée : des panthères, des lions et même, une fois, je jure que j'ai aperçu un tigre. Des réfugiés d'un zoo ou d'un cirque, grassement nourris par les troupeaux de cervidés sauvages et de chevaux qui errent dans Central Park. Il y a même des éléphants, je les ai entendus la première fois que je suis venue. Est-ce qu'ils mangent des biches, eux aussi ?

Concentre-toi. C'est toi qui finiras dévorée si tu ne trouves pas le moyen de filer d'ici. Par un lion, une panthère ou même pire.

Une panthère. Une pensée terrifiante la frappa soudain : Normalement, les panthères chassent de nuit, pourtant je n'en ai vu que dans la journée. Sont-elles naturellement devenues diurnes, ou bien cette chose qui se cache dans le noir est-elle dangereuse au point que les félins ont dû changer leurs habitudes pour lui échapper ? Suis-je traquée par une panthère nocturne, ou les panthères se cachent-elles pour échapper à la créature qui me pourchasse ? Des souvenirs de la brochure de ParaGen revinrent la hanter : dragons et chiens intelligents, lions génétiquement modifiés, et quoi d'autre encore ? Ils avaient créé les Partials pour en faire les soldats ultimes... avaient-ils aussi inventé le prédateur ultime ?

Kira jeta un coup d'œil dans la rue par laquelle elle était arrivée, dépitée par la longue file de voitures et camionnettes de livraison déglinguées ; cette créature pouvait être dissimulée derrière n'importe quel véhicule, à attendre qu'elle passe pour lui bondir dessus. Il en allait de même avec l'esplanade qui s'étendait devant elle. Son meilleur espoir se trouvait de l'autre côté de la rue, dans le hall de ce qui avait dû être un jour un centre commercial : on voyait là des

mannequins couchés sur le flanc, des affiches délavées montrant des corps et des visages, et une infinité de vêtements défraîchis sur des cintres. La bête sauvage pouvait aussi se trouver à l'intérieur – après tout, c'était peut-être son antre –, mais il y avait au moins des portes, à taille humaine et fermées : si elle parvenait à en franchir une et à la claquer derrière elle, elle serait sauvée. Sauvée jusqu'à ce que la créature s'en aille, sauvée jusqu'au matin s'il fallait attendre tout ce temps. Elle entendit de nouveau le grondement, plus proche encore, et releva fièrement le menton.

– C'est maintenant ou jamais.

Elle bondit alors sur ses pieds, chargea en direction du centre commercial, et se baissa derrière une voiture lorsque quelque chose la frôla par-derrière. Elle imagina des griffes énormes balayant le vide à quelques centimètres de son dos, et se remit péniblement sur pied pour traverser en courant la vitrine saccagée du bâtiment. Des débris dégringolèrent bruyamment dans son sillage – bien plus qu'elle n'aurait pu en déloger seule –, mais elle n'osa pas se retourner pour regarder ; elle pointa son fusil par-dessus son épaule et tira au hasard derrière elle, puis prit un nouveau virage lorsqu'elle eut atteint une colonne fissurée. L'intérieur du centre commercial était plus vaste qu'elle ne l'aurait cru : des escaliers mécaniques luisaient deux par deux côte à côte, et le rez-de-chaussée donnait sur un immense patio ouvert en contrebas. Il faisait trop noir pour qu'elle aperçoive le pied des escaliers. Trop sombre pour qu'elle y voie grand-chose, d'ailleurs. La porte qu'elle visait se trouvait de l'autre côté du patio ; elle prit à droite pour contourner la fosse, ramena le canon de son arme devant elle et en alluma la petite lampe. La créature semblait glisser sur le sol lisse. Kira fila droit vers la porte.

Le faisceau lumineux oscillait follement dans sa course, de haut en bas, d'avant en arrière, reflété par le sol carrelé, le cuivre des escaliers et les miroirs qui ornaient les murs. Dans un éclair, la paroi qui se dressait devant elle lui renvoya sa propre image ainsi qu'une forme noire et massive lui fonçant dessus par-derrière, puis la lumière sauta de nouveau et la scène disparut, cauchemar stroboscopique fait de lumière, d'ombre et de terreur mêlées. Elle fixa son regard sur la porte, courant comme elle n'avait jamais couru, et un instant avant d'y arriver elle rabaissa son arme, repéra la serrure et tira une rafale automatique. La serrure sauta, le battant pivota, et Kira s'y engouffra sans perdre une seconde, plaquant ses mains contre le mur de gauche pour se propulser vers la droite et vers une autre porte ouverte. Elle agrippa celle-ci en la franchissant, et s'y adossa juste à l'instant où quelque chose heurtait le battant depuis l'autre côté, le fendillant à grand bruit ; il tint bon, cependant, et alors que Kira s'y appuyait de tout son poids, la chose revint donner un nouveau coup de boutoir.

Kira regarda autour d'elle, fébrile, braquant maladroitement son arme pour éclairer la pièce, et avisa un grand bureau en bois. La créature griffait à présent la porte, sans parvenir encore à la détruire, et Kira prit le risque de bondir par-dessus le meuble pour le pousser de toutes ses forces contre l'issue. Les grattements furent remplacés par des coups ; la porte fut violemment secouée, puis soudain, un terrible rugissement éclata aux oreilles de la jeune fille. Elle en perdit l'équilibre, lâcha son fusil et se rua une nouvelle fois sur le bureau pour le plaquer contre la porte, à l'instant même où la créature s'y précipitait de tout son poids, secouant la pièce entière. Le bureau tint bon. Kira recula et tendit le bras vers la lampe du fusil, qu'elle releva pour éclairer la moitié supérieure de la porte, en partie déchiquetée et détachée de son chambranle. Quelque chose bougeait derrière, presque aussi haut que le plafond ; le faisceau se refléta dans un œil immense et ambré, dont la pupille devint une fente lorsque le rayon l'aveugla. Kira, impressionnée par sa taille, eut un mouvement de recul presque involontaire. Une patte énorme s'attaquait au trou de la porte. Ses griffes géantes brillèrent d'un éclat argenté dans le rayon de lumière, et Kira tira une rafale de cartouches. La créature, touchée à un doigt, rugit de nouveau, mais cette fois Kira rugit elle aussi, acculée et furieuse. Elle grimpa sur le bureau, visa tout droit à travers la porte brisée et tira dans le mur de fourrure et de muscles qui se dressait devant elle. La bête poussa un hurlement de rage et de douleur et se déchaîna contre le battant. Kira éjecta le chargeur vide, en enclencha un autre et tira encore. Cette fois, le monstre fit volte-face, s'enfuit et disparut dans la nuit.

Kira resta paralysée dans l'encadrement de la porte, les jointures des doigts blanches comme de l'os, crispée sur son arme. Une seconde s'écoula, puis une minute, puis deux : la bête ne revint pas. La poussée d'adrénaline passa et Kira se mit à trembler, d'abord imperceptiblement puis plus fort, plus vite, de manière incontrôlée. Elle descendit du bureau, faillit tomber au sol et s'écroula dans un coin, secouée par ses sanglots.

La lumière de l'aube n'entrait pas si loin dans le dédale du grand magasin, mais les bruits du matin – oiseaux chantant pour accueillir le soleil, abeilles bourdonnant parmi les fleurs de l'asphalte, et, oui, même le coup de trompette lointain d'un éléphant – parvinrent jusqu'à Kira. Elle se mit lentement debout pour aller jeter un coup d'œil par le trou de la porte. La lampe du fusil était toujours allumée, même si les piles commençaient à faiblir ; le sol du hall était couvert d'éclaboussures de sang, mais la créature n'était plus là. La jeune fille tira lentement le bureau en arrière et sortit de son refuge. Il faisait

plus clair dans le grand hall, et un rayon de soleil tombait sur le sol jonché de débris. Des traces de pas brun-rouge menaient jusqu'à la sortie, mais Kira ne prit pas la peine de les suivre. Elle but à sa gourde et se passa rapidement de l'eau froide sur le visage. Sortir de nuit avait été une grosse bêtise, elle le savait, et elle se promit de ne jamais recommencer.

Elle secoua la tête et remua ses bras, ses doigts et son dos ankylosés. Les inconnus qu'elle pourchassait étaient probablement trop éloignés pour avoir entendu la fusillade de la nuit, mais si elle n'avait pas eu cette chance, qui pouvait dire ce qui serait arrivé ? Cela ne changeait rien à ses plans : elle était déjà pressée de trouver leur cachette auparavant, elle l'était encore plus maintenant. Elle sortit sa carte de son sac à dos, se situa, localisa son objectif et détermina le meilleur itinéraire. Après un soupir et une autre gorgée d'eau, elle se remit en chemin.

Kira se déplaçait avec prudence : désormais, elle devait se méfier non seulement des patrouilles de Partials mais aussi de gigantesques monstres velus et griffus. Elle voyait des mouvements dans toutes les ombres, et dut se forcer à garder son sang-froid. Une fois atteint le quartier visé, elle mit quelques heures à identifier avec certitude l'édifice équipé de l'antenne, principalement à cause de sa crainte d'être vue. Elle finit par monter dans un autre bâtiment pour bénéficier d'une vue panoramique ; de là, elle repéra l'antenne sans difficulté. Les immeubles étaient moins hauts ici : la plupart ne comptaient que deux ou trois étages. Sachant ce qu'elle cherchait, elle n'eut pas de mal à déceler des indices subtils prouvant que la bâtisse était habitée : beaucoup de fenêtres étaient condamnées par des planches, surtout au deuxième étage, et de faibles traces dans la poussière montraient que quelqu'un était récemment passé sur les marches du perron.

Le plus difficile était à présent devant elle. Elle n'osait pas bouger avant de savoir qui vivait là, où se trouvaient les habitants et si les bombes étaient armées, prêtes à exploser. Le scénario le plus probable, à son avis, était qu'il s'agissait là d'une sorte de poste avancé pour une faction de Partials – et pas une faction amie du docteur Morgan, vu comme leur dernière rencontre, à l'autre avant-poste, avait été destructrice. Or, tous les Partials n'étaient pas bien disposés envers les humains, et Kira ne voulait surtout pas mettre le pied dans un piège. Elle allait observer, attendre, et voir ce qui se passerait.

Il ne se passa rien.

Kira surveilla l'immeuble toute la journée et toute la nuit, réfugiée dans l'appartement d'en face, de l'autre côté de la rue. Elle se nourrit de boîtes de haricots froids et se pelotonna sous une couverture

mangée aux mites, pour éviter de faire du feu. Personne n'entra ni ne sortit, et lorsque la nuit tomba aucune flamme ne brilla derrière les fenêtres, nulle fumée ne s'éleva entre les planches. Il ne se passa rien non plus le deuxième jour, et Kira commença à s'inquiéter : peut-être avaient-ils fui avant son arrivée ou s'étaient-ils faufilez par une porte à l'arrière. Elle descendit dans la rue et explora rapidement le périmètre, cherchant d'autres entrées et sorties, mais rien ne semblait utilisé, que ce soit en général ou tout récemment. Si ces gens étaient partis, ils l'avaient fait par la porte de devant. Elle se réinstalla dans sa planque pour reprendre sa surveillance.

Cette nuit-là, quelqu'un sortit.

Kira se pencha en avant, en veillant à éviter le clair de lune qui entrait par la fenêtre. L'homme était immense : il mesurait au moins deux mètres dix, avec une corpulence et un tour de taille à l'avenant. Il devait peser facilement cent kilos de plus qu'elle. Sa peau était sombre, mais sans doute pas plus que celle de la jeune fille : c'était difficile à dire dans la pénombre nocturne. Il ouvrit prudemment la porte d'entrée, souleva un petit chariot pour aller le poser en bas des marches du perron, puis remonta fermer soigneusement à clé. Le chariot était empli de récipients, et Kira devina que l'homme s'en allait chercher de l'eau. Il portait aussi un gros sac à dos plein de matériel impossible à identifier, et son arme n'était pas visible. *Mieux vaut donc supposer le pire*, se dit Kira, car un pistolet à gros calibre ou une mitraillette pouvaient très bien être dissimulés dans les plis de son large pardessus.

Kira ramassa sans bruit ses affaires, reboucla son sac dans le noir et descendit comme une ombre pour suivre l'homme. Il était déjà au coin de la rue lorsqu'elle sortit, et elle attendit qu'il l'ait franchi avant de se lancer à sa poursuite, se déplaçant le plus légèrement possible parmi les gravats. Passant la tête à l'angle, elle le vit qui marchait lentement en traînant son chariot derrière lui. Il avait une manière bizarre de se déplacer, presque comme un dandinement, et Kira se demanda si c'était juste à cause de son fardeau ou s'il y avait une autre raison à cela. Arrivé au bout du bloc d'immeubles, il s'engagea dans la rue suivante sans une hésitation, comme s'il ne craignait pas un instant d'être vu ou, pire, dévoré. Comment avait-il survécu si longtemps sans rencontrer le monstre nocturne ? Il disparut derrière un muret, et Kira le suivit en silence.

Debout devant une bouche de métro, il remplissait ses bidons en plastique à l'aide d'un long tuyau semblable au sien. Il soufflait en travaillant, comme si l'exercice l'épuisait, mais ses gestes experts trahissaient une longue habitude. Il avait fait cela assez souvent pour

s'y prendre à merveille.

Était-ce un Partial ? Kira demeura immobile dans l'ombre à l'observer, s'efforçant de... pas de l'écouter ni de le flairer, mais de le *ressentir*, de la même manière qu'elle avait réussi à sentir Samm. Le lien. Il était plus émotionnel qu'informatif ; à supposer qu'elle parvienne à se lier à cet individu, ce serait en éprouvant ce qu'il éprouvait. Elle examina attentivement ses propres émotions. Elle se sentait curieuse ; fatiguée ; sûre de son but. Y avait-il là-dedans quelque chose qui vienne de lui ? Que pouvait-il bien ressentir ? Il marmonnait dans sa barbe, pas avec colère mais pour se parler, simplement, tout comme elle-même avait pris l'habitude de le faire. Elle ne distinguait pas ses paroles.

Plus elle l'observait, en train de remplir méthodiquement ses bidons, plus elle se rendait compte que sa haute taille indiquait presque à coup sûr une nature humaine. Les Partials avaient été conçus pour faire des soldats, et pas n'importe quels soldats : les fantassins étaient tous de jeunes hommes, les généraux des messieurs d'un certain âge, et Samm avait dit que leurs médecins étaient des femmes, et leurs pilotes, des filles au corps menu, faites pour entrer facilement dans des véhicules étroits et des cockpits exigus. Les fournisseurs de l'armée avaient ainsi pu économiser des milliards en fabriquant des avions de chasse de taille réduite. De toute évidence, il y avait des exceptions : Kira ignorait par exemple quel rôle était censée tenir Heron, la grande fille superbe et toute en jambes qui l'avait capturée pour le docteur Morgan ; mais y avait-il eu des modèles tels que cet homme ? Il était immense, encore plus impressionnant maintenant que Kira ne le voyait plus d'en haut mais du niveau du sol. Une sorte de super-soldat parmi les super-soldats ? Un spécialiste des armes lourdes, peut-être, ou un expert du combat rapproché ? Samm n'avait jamais parlé d'individus de ce genre, mais il y avait beaucoup de choses qu'il n'avait pas mentionnées. Kira se concentra le plus fort possible pour tâcher de détecter ce géant par le biais de ce qui faisait chez elle office de lien, mais elle ne sentit rien.

En dehors de sa taille, sa fatigue manifeste était un autre indice. Il n'avait parcouru que deux blocs d'immeubles, et pourtant il soufflait comme s'il avait couru un marathon. Ce n'était pas possible pour un super-soldat physiquement parfait ; en revanche cela correspondait exactement à la réaction d'un humain en surpoids.

Il était assez bien éclairé, grâce à une grosse lune et à un ciel sans nuages, et Kira sortit silencieusement ses jumelles pour mieux l'observer. Elle se trouvait à moins de trente mètres de lui, accroupie derrière une voiture rouillée, mais elle voulait à tout le moins avoir confirmation de son armement. Il n'y avait rien sur ses jambes ni sur ses hanches, pas de holster ni de couteaux, et le chariot ne semblait

contenir que des bidons. L'homme acheva d'en remplir un et le souleva. Il se tourna vers elle lorsqu'il le déposa dans le chariot, et l'espace d'un bref instant son manteau s'ouvrit, offrant une vue dégagée sur son torse et ses flancs : pas d'arme là non plus, pas de holster ni rien de tel. Kira fronça les sourcils. Personne ne se déplaçait sans arme dans les espaces sauvages : la sienne devait donc être dissimulée, mais pourquoi la dissimuler quand on se croyait seul ?...

Avec un coup au cœur, Kira se rendit soudain compte qu'elle avait mis le pied dans un traquenard : cet homme, immense, lent et non armé, avait été envoyé dehors comme appât pendant que les autres l'encerclaient pour l'empêcher de fuir. Elle se laissa tomber au sol, baissant la tête au cas où on aurait voulu l'abattre sur place, et chercha fiévreusement l'ennemi des yeux. Il faisait trop sombre ; il pouvait y avoir des tireurs derrière toutes les fenêtres, les portes et les ombres qui la cernaient et qu'elle ne pouvait percer du regard. Son seul espoir était de prendre ses jambes à son cou, comme avec le monstre, au centre commercial. L'immeuble qu'elle avait dans le dos présentait une sorte de vitrine : un ancien comptoir de pizzas à emporter, peut-être. Il devait bien y avoir au moins une arrière-salle, probablement en sous-sol, et, avec un peu de chance, un escalier qui donnait accès au reste de l'édifice. Elle pourrait se glisser à l'intérieur, trouver une autre sortie et filer avant que ses adversaires aient une chance de refermer leur piège.

L'homme qui se tenait devant la bouche de métro s'étira, son sac à dos posé par terre à côté de lui. Se préparait-il avant l'assaut ? Il fallait qu'elle parte tout de suite. Elle se remit debout et se rua vers la vitrine, se préparant à l'impact des balles dans son dos. Au fond de l'ancienne pizzeria, il y avait une mince porte en bois, et au-delà, un bureau ; Kira y plongea et claqua la porte derrière elle, allumant sa lampe pour chercher une sortie. Il n'y en avait pas.

Elle était coincée.

CHAPITRE 9

Kira balaya d'un grand geste la surface qui occupait le centre de la pièce, dégageant d'épaisses piles de papiers et une poussière vieille de dix ans. Il y avait aussi un mince écran d'ordinateur, qu'elle renversa avant de coucher le bureau sur le côté et de plonger derrière pour s'abriter. Elle s'aplatit au sol contre cette barricade de fortune, sa carabine lui entrant dans la joue, le canon braqué droit sur la porte ; si la poignée avait le moindre frémissement, elle pourrait vider un chargeur entier sur la personne qui se tiendrait derrière. Elle attendit, osant à peine respirer.

Elle attendit.

Une minute passa. Cinq. Dix. Elle imaginait un tireur de l'autre côté de la porte, tapi dans l'ombre, aussi attentif qu'elle-même. Lequel d'entre eux craquerait le premier ? L'ennemi était supérieur en nombre, et il avait l'avantage ; en outre, il disposait de plus d'espace pour manœuvrer. Mais elle ne se rendrait pas si facilement. S'ils la voulaient, ils devraient venir la chercher.

Dix minutes s'écoulèrent encore, et Kira, ankylosée, fit passer son poids d'une jambe à l'autre. Elle cligna des yeux pour en chasser la sueur : ils étaient rouges et à vif, elle le sentait, mais elle refusait de faire le moindre geste. Elle avait la gorge sèche et douloureuse, les doigts crispés sur la crosse de son arme. Rien ne bougeait. Aucun bruit ne troublait la nuit.

Sa lampe clignota, n'émettant plus qu'une lumière jaunâtre et malade. Les piles étaient faibles depuis quelques jours, et la jeune fille n'en avait pas encore trouvé d'autres pour les remplacer. Dix minutes plus tard, la torche s'éteignit pour de bon et Kira ferma inutilement les yeux pour échapper à ces ténèbres pures et écouter de toutes ses forces : la poignée de porte, un grincement sur le plancher ou un crissement de chaussures, un cliquetis d'arme à feu se préparant à tirer. Encore dix minutes. Vingt. Une heure. Étaient-ils vraiment si patients ?

Ou bien n'y avait-il personne ?

Kira se frotta les yeux en repensant à l'attaque. Elle avait supposé l'existence d'un piège – c'était l'explication la plus logique –, mais en réalité elle n'avait vu personne. Était-il possible que l'homme, désarmé et retiré dans une ville morte pleine de monstres, soit complètement seul ? C'était hautement improbable, mais oui, c'était possible. Kira

était-elle prête à jouer sa vie sur cette hypothèse ?

Elle abaissa son arme, gémissant de douleur en sentant ses épaules raidies. Elle gagna le plus silencieusement possible un côté de la pièce, hors de portée des balles qui pourraient traverser la porte, et tendit de nouveau l'oreille. Silence total. Elle dressa une main en avant, s'appuyant au mur de l'autre, et ses doigts rencontrèrent la poignée de la porte. Personne ne lui tira dessus. Elle prit sa respiration, referma les doigts sur la poignée, ouvrit le battant d'un geste vif, retira brusquement sa main et s'éloigna de l'ouverture en roulant sur elle-même. Pas de fusillade, pas de cris, aucun bruit hormis le grincement des charnières. Elle contempla fixement l'ouverture béante, tâchant de trouver le courage de continuer, et décida d'essayer encore une ruse : elle ramassa l'écran qu'elle avait jeté au sol et le précipita de toutes ses forces à travers la porte ouverte, dans l'espoir de dévier les tirs si jamais quelqu'un était tapi de l'autre côté. L'écran retomba bruyamment par terre en se fissurant, et le silence revint.

– Ne tirez pas ! lança-t-elle avant de franchir lentement l'encadrement de la porte.

La boutique de pizzas était toujours aussi déserte, et dehors, dans la rue, les rayons de la lune se reflétaient sur les carcasses de voitures. Kira sortit sur la pointe des pieds, prête à faire feu, vérifiant tous les coins et guettant une embuscade, mais elle était bien seule. De l'autre côté de la rue se dressait la bouche de métro, et tout près, le chariot du gros homme, immobile, abandonné. Un bidon gisait non loin, renversé, vidé de son eau. À quelques pas, le sac à dos bourré à craquer était toujours appuyé contre l'entrée du métro.

Kira fit tout le tour du carrefour en courant d'une voiture à l'autre avant de s'approcher du sac. Il était énorme, presque aussi gros qu'elle, et elle ne put s'empêcher de repenser aux deux cratères d'explosions qu'elle avait déjà vus. Voulait-elle réellement ouvrir le sac d'un poseur de bombes ? Il pouvait l'avoir laissé là en guise de piège, pour la tuer... mais honnêtement, il avait eu tant d'occasions plus simples de l'abattre s'il avait voulu sa mort... À moins que les explosifs ne soient la seule arme qu'il connaissait ? Peut-être n'avait-il pas d'arme à feu du tout.

Elle contourna le sac avec méfiance, se frottant le visage du plat de la main, en s'efforçant de prendre une décision. Cela en valait-il la peine ? Le monstre nocturne la hantait encore : la seule fois où elle avait pris un gros risque, elle avait failli y rester. Mais sa prudence lui faisait perdre du temps, et le temps n'était pas une ressource qu'elle pouvait se permettre de gaspiller en ce moment. Les réponses à ses questions – *Qu'est-ce que l'Alliance ? Quel est le rapport entre les Partials et le RM ? Qui suis-je, et de quel plan fais-je partie ?* – étaient de celles

qui pouvaient sauver l'espèce humaine ou l'anéantir. Si périlleuses que soient ses décisions, il faudrait bien qu'elle les prenne. Elle bascula son fusil derrière son épaule, tendit la main vers le sac...

... et entendit une voix.

Elle se hâta de ramper à l'abri, derrière le muret de l'entrée du métro. La voix était douce, mais elle portait loin dans le silence de minuit : un faible marmonnement venu d'une rue latérale, à peut-être un demi-bloc de distance, et qui se rapprochait. Elle agrippa son arme, cherchant un endroit où fuir, mais l'espace autour d'elle était dégagé. Elle choisit donc de ramper lentement sur le côté en gardant toujours la bouche de métro entre elle et celui qui parlait. À mesure qu'il se rapprochait, son murmure devint plus distinct, jusqu'au moment où elle comprit enfin ses paroles.

– Ne jamais laisser le sac, ne jamais laisser le sac.

C'était la même phrase, répétée à l'infini : « Ne jamais laisser le sac. »

Risquant un coup d'œil, elle vit l'immense bonhomme qui remontait la rue avec son dandinement de canard.

– Ne jamais laisser le sac.

Ses mains tressaillaient, et ses yeux balayaient la rue à petits coups rapides.

– Ne jamais laisser le sac.

Kira ne savait pas bien ce que c'était, mais quelque chose dans sa démarche, ou sa façon de parler, ou la manière dont il frottait ses mains ensemble – probablement la combinaison de tout cela et d'autres indices encore – emporta sa décision. Assez perdu de temps, il fallait qu'elle agisse. Elle suspendit de nouveau son fusil à son épaule, écarta largement les mains pour montrer que celles-ci étaient vides, et sortit de sa cachette pour s'avancer entre l'homme et le sac à dos.

– Bonjour.

L'homme fit un bond de surprise, les yeux écarquillés d'horreur, puis tourna les talons et rebroussa chemin en courant. Kira fit quelques pas pour le suivre, sans trop savoir si c'était raisonnable, mais soudain il s'arrêta net et se plia en deux comme s'il était blessé, tout en secouant violemment la tête.

– Ne jamais laisser le sac, marmonna-t-il en se tournant vers elle. Ne jamais laisser le sac.

La revoyant, il refit quelques pas en courant, comme mû par un réflexe involontaire, mais s'arrêta une fois de plus, se retourna, lorgna le sac à dos avec une expression peinée, terrifiée.

– Ne jamais laisser le sac.

– Tout va bien, dit Kira, je ne vous veux aucun mal.

Elle se demandait bien ce qui se passait : elle s'était attendue à tout sauf à cela. Elle tâcha de prendre son air le plus inoffensif.

– J'ai besoin du sac à dos, gémit l'homme d'une voix tremblante de désespoir. Je ne dois jamais laisser le sac à dos, je l'emporte partout avec moi, c'est tout ce que j'ai.

– Il contient vos affaires ? demanda Kira en faisant un pas de côté.

Son déplacement permit à l'inconnu de mieux voir le sac. Il fit cinq pas dans sa direction, les mains tendues en avant comme pour l'attraper à quinze mètres de distance.

– Je ne suis pas là pour vous voler, dit lentement Kira. Je veux juste parler. Il y en a combien d'autres ?

– C'est le seul, gémit l'homme d'une voix suppliante. J'en ai besoin, je ne peux pas le perdre, c'est tout ce que j'ai...

– Je ne parlais pas du sac. Je voulais dire, combien de personnes ? Combien êtes-vous dans la planque ?

– Je vous en prie, rendez-moi le sac à dos, insista l'homme en avançant lentement.

Il sortit de l'ombre, et Kira crut voir briller des larmes dans ses yeux. Sa voix était rauque et pleine de désespoir.

– J'en ai besoin, j'en ai besoin, j'ai besoin du sac à dos. S'il vous plaît, rendez-le-moi.

– Ce sont des médicaments ? Vous avez besoin d'aide ?

– S'il vous plaît, rendez-le-moi, murmurait-il en boucle. Ne jamais laisser le sac.

Kira réfléchit un instant, puis s'écarta de cinq mètres, jusqu'à l'autre côté du chariot : assez loin pour qu'il puisse venir ramasser son sac sans risque. Il se rua en avant et s'écroula dessus, le serra dans ses bras en pleurant, et Kira chercha de nouveau des yeux une embuscade : des tireurs aux fenêtres, ou des hommes arrivant derrière l'homme dans la rue. Il semblait pourtant complètement seul. *Que se passe-t-il, ici ? Ce bonhomme peut-il être le poseur de bombes qui était si difficile à localiser, l'auteur de pièges si astucieux que même les Partials n'ont pas su les repérer avant qu'il soit trop tard ?*

Il ne semblait pas pressé de parler de quoi que ce soit en dehors du sac à dos, si bien qu'elle se concentra là-dessus.

– Qu'y a-t-il dedans ?

Il lui répondit sans même lever la tête.

– Tout.

– Votre nourriture ? Vos armes ?

– Pas d’armes, affirma-t-il en secouant la tête. Pas d’armes. Je suis un civil, vous ne pouvez pas me tirer dessus, je n’ai pas d’armes.

Kira fit un petit pas dans sa direction.

– Des provisions, alors ?

– Vous avez faim ?

À cette idée, il parut un peu ragaillardi et releva la tête.

Kira réfléchit avec prudence, puis fit oui de la tête.

– Un peu.

Elle fit un geste vers son propre paquetage.

– J’ai des haricots si vous en voulez, et de l’ananas en boîte que j’ai trouvé dans une épicerie.

– J’en ai plein, de l’ananas, dit-il en se remettant lentement debout.

Il se frotta les mains et enfila le sac à dos sur ses épaules.

– Ce que je préfère, c’est la salade de fruits : il y a de l’ananas et puis des pêches et puis des poires et des cerises. Venez chez moi, je vais vous montrer.

– Chez vous, répéta-t-elle en repensant aux cratères.

Elle était à présent certaine que ce type n’était pas un Partial ; à vrai dire, il ressemblait plutôt à un enfant géant.

– Qui d’autre y a-t-il là-bas ?

– Personne. Personne du tout. Je suis un civil, vous ne pouvez pas me tirer dessus. On va manger de la salade de fruits dans ma maison.

Kira prit encore un peu le temps de réfléchir, puis acquiesça. Si c’était un piège, c’était le plus bizarre qu’elle avait jamais vu. Elle lui tendit la main.

– Je m’appelle Kira Walker.

– Afa Demoux.

Il reposa le bidon renversé sur le chariot, ramassa sa pompe et commença à tracter le tout vers la maison.

– Vous êtes une Partial, et je suis le dernier humain sur Terre.

Il s’avéra qu’Afa vivait dans les locaux d’une ancienne chaîne de télévision, si ancienne qu’elle contenait des équipements remontant à l’époque d’avant les divertissements sur ordinateur. Kira avait déjà accompli des missions de récupération dans les locaux de quelques chaînes d’information locales, à Long Island. Leur matériel était mystérieux, mais de taille réduite : des caméras, des câbles, et des petits appareils informatiques qui envoyaient tout dans les nuages. Ici se trouvaient les mêmes objets – comme dans toutes les chaînes de

télévision, sans doute, étant donné l'obsession de l'ancien monde pour Internet –, mais il y avait aussi des appareils plus anciens : de larges consoles de mixage manuelles, et une pièce remplie d'émetteurs conçus pour expédier les programmes à travers les cieux afin qu'ils soient captés par des antennes lointaines, au lieu d'être transmis directement par liaison satellite. C'était pour cela que l'édifice était encore surmonté d'une immense antenne, et c'était aussi pour cela qu'Afa y avait élu domicile. Kira le savait parce qu'il le lui répéta sans relâche pendant presque une heure.

– Le nuage s'est désactivé, lui dit-il une fois de plus, mais la radio n'a pas besoin du nuage : c'est un système de liaison point à point. Il suffit d'un émetteur-récepteur, d'une antenne, et de suffisamment de courant. Avec ça, je peux émettre vers n'importe qui, et n'importe qui peut émettre vers moi : pas besoin de nuage ni de réseau ni de rien du tout. Avec une si grande antenne, je peux diffuser dans le monde entier.

– C'est formidable, mais avec qui communiquez-vous ainsi ? Qui vit là-bas ?

Il devait bien exister d'autres survivants hors de Long Island : elle l'avait toujours espéré, sans jamais oser y croire.

Afa secoua la tête – sa large tête basanée, porteuse d'une barbe broussailleuse, brune et largement parsemée de gris. Kira devina des origines polynésiennes, mais elle ne connaissait pas assez bien les îles pour déterminer de quel archipel il venait.

– Il n'y a rien, personne, admit-il. Je suis le dernier humain sur Terre.

C'était donc vrai qu'il vivait seul ; cela, au moins, était la vérité. Il avait fait de la chaîne de télévision un véritable dédale d'équipements empilés partout : générateurs, radios portables, stocks de nourriture et d'explosifs, et des piles et des piles de papiers. Il avait des tas de dossiers et de classeurs, des liasses de coupures de presse maintenues par de la ficelle, des boîtes de sorties imprimante jaunies qui côtoyaient d'autres boîtes pleines de bouts de papiers, de reçus et d'actes notariés. D'épais classeurs débordaient de photos, dont certaines sur papier glacé et d'autres imprimées sur du vieux papier de bureau ; d'autres photos encore débordaient de cartons ou se déversaient même par la porte de certaines pièces : des bureaux entiers remplis, du sol au plafond, de boîtes d'archives et d'armoires de rangement, et toujours, partout, plus de photos que tout ce que Kira aurait pu imaginer. Les rares murs qui n'étaient pas cachés par des placards, par des rayonnages ou par de hautes tours de cartons étaient entièrement couverts de cartes géographiques : des cartes de

l'État de New York et d'autres États, des cartes des États-Unis, des cartes de l'alliance militaire internationale appelée NADI, des cartes de la Chine, du Brésil, du monde entier. Et ces cartes étaient elles-mêmes couvertes d'un dense réseau de punaises, de fils, de petits fanions tordus : Kira avait le tournis rien qu'à les regarder. Et en permanence, sur chaque surface, et même craquant sous les pieds, partout il y avait des papiers, des papiers, encore des papiers. Papiers qui, selon toute apparence, définissaient et délimitaient l'existence d'Afa.

Kira posa sa boîte de fruits au sirop pour le presser de nouvelles questions.

– Que faites-vous ici ?

– Je suis le dernier humain sur Terre.

– Il y a des humains sur Long Island, vous savez.

– Des Partials, dit-il rapidement en agitant la main pour chasser cette idée. Rien que des Partials. Tout est là, tout est dans les dossiers.

Il fit un geste circulaire, comme si les tas de paperasses en désordre constituaient une preuve flagrante de la vérité universelle. Kira hocha la tête, absurdement soulagée par cet éclair de folie : la première fois qu'il l'avait traitée de Partial, cela l'avait effrayée, troublée au plus profond de son être. Il avait été le premier être humain à lui dire ces mots tout haut, et l'accusation – la conscience du fait que quelqu'un pouvait réellement le savoir, pouvait réellement le dire – l'avait remuée jusqu'à la moelle. Mais savoir qu'Afa était juste délirant, qu'il croyait le monde uniquement peuplé de Partials, rendait la chose plus supportable.

Kira insista encore, en espérant que des questions plus précises provoqueraient des réponses moins vagues.

– Vous êtes un ancien employé de ParaGen.

Il s'immobilisa, les yeux plongés dans les siens, le corps tendu, puis se remit à manger avec une nonchalance forcée. Il ne répondit pas.

– J'ai vu votre nom sur une porte, dans leurs bureaux. C'est de là que vous avez rapporté une partie de votre équipement. (Elle indiqua du geste les rangées d'ordinateurs et d'écrans.) C'est pour quoi, tout ça ?

Afa ne répondit pas davantage, et Kira s'immobilisa une fois de plus pour le regarder. Quelque chose ne tournait pas rond dans sa tête, elle en était convaincue : c'était visible à sa manière de bouger, de parler, même à sa posture lorsqu'il était assis. Il ne pensait pas aussi vite, ou du moins pas de la même manière, que les autres gens qu'elle connaissait. Comment avait-il fait pour survivre ainsi, tout seul ? Il était prudent, sans aucun doute, mais seulement à propos de certaines choses ; son logement était miraculeusement bien défendu, rempli de

pièges ingénieux et de dispositifs de sécurité qui lui permettaient de rester caché tout en protégeant son équipement ; d'un autre côté, il était sorti sans arme. *La meilleure explication*, raisonna Kira, *c'est qu'il y a quelqu'un d'autre avec lui. D'après ce que j'ai vu, c'est impossible qu'il soit capable de se défendre aussi bien, et absolument inimaginable qu'il ait su installer tout cet équipement. Il est comme un enfant. La personne qui dirige tout, dans cette maison, l'utilise peut-être comme assistant ?* Mais Kira avait beau essayer, elle ne parvenait pas à voir ni à entendre qui que ce soit d'autre dans ce bâtiment. S'il y avait quelqu'un, il se cachait bien.

Dès que je parle de ParaGen, il se referme comme une huître, remarquait-elle. *Il va falloir que j'essaie une autre tactique.* Voyant qu'il lorgnait sa boîte de fruits entamée, elle la lui tendit.

– Vous voulez le reste ?

Il s'en empara prestement.

– Il y a des cerises dedans.

– Oui, c'est vrai. Vous aimez les cerises ?

– Bien sûr que j'aime les cerises. Je suis un humain.

Kira faillit s'étrangler de rire, mais réussit à se retenir. Elle connaissait beaucoup d'humains qui détestaient les cerises au sirop. Mais peu importait : voyant que son offrande de fruits semblait apaiser le trouble créé par son allusion à ParaGen, elle tenta de lancer un nouveau sujet.

– C'est très courageux de votre part, de sortir comme ça dans le noir, avançait-elle. Il y a plusieurs nuits de cela, quelque chose d'énorme m'a attaquée ; je m'en suis tirée à un cheveu.

– C'était un ours, avant, précisa Afa la bouche pleine. Faut attendre qu'il ait attrapé quelque chose, c'est tout.

– Et que se passe-t-il quand il a attrapé quelque chose ?

– Il le mange.

– Oui, d'accord, mais je veux dire, pourquoi faut-il attendre que cela arrive ? Que voulez-vous dire, précisément ?

– Quand il a mangé, il n'a plus faim, lâcha Afa en regardant par terre d'un air absent. Faut attendre qu'il ait mangé, ensuite on peut sortir chercher de l'eau pendant qu'il digère. Comme ça, il ne vous mange pas. Mais toujours penser à prendre le sac à dos ! ajouta-t-il en pointant sa cuiller devant lui. Il ne faut jamais laisser le sac.

Kira s'émerveilla de la simplicité de son stratagème. Cependant, sa réponse entraînait une multitude de nouvelles questions : comment savait-il à quel moment le monstre avait mangé ? Et que signifiait : « C'était un ours, avant » ? Qu'y avait-il de si important dans le sac à dos ? Qui avait enseigné à Afa toutes ces stratégies ? La dernière de

ces questions était la plus pressante, décida-t-elle.

– Qui vous a dit de ne jamais vous séparer du sac ?

– Personne. Je suis un humain. Personne ne me commande, parce que je suis le dernier.

– Bien sûr que personne ne vous commande, concéda Kira, frustrée par cette conversation qui tournait en rond, mais qui est votre ami ? Celui qui vous a recommandé de ne pas perdre le sac à dos ?

– Pas d'amis, affirma Afa en secouant la tête d'une manière étrange, molle, qui fit remuer tout son torse par la même occasion. Pas d'amis. Je suis le dernier.

– Est-ce qu'il y en a eu d'autres avant ? D'autres gens avec vous, ici, dans cette planque ?

– Rien que vous.

Sa voix changea lorsqu'il le dit, et Kira commença à croire qu'il était peut-être bien seul, complètement seul... Elle était peut-être la première personne à qui il parlait depuis des années. Celui qui l'avait sauvé et lui avait enseigné la survie, qui avait installé tout ce dispositif et les autres stations de radio – et qui les avait bourrés d'explosifs – était probablement mort depuis longtemps, tué par des Partials ou des bêtes sauvages, mort de maladie ou par accident, laissant ce grand enfant quinquagénaire livré à lui-même dans les ruines. *C'est pour ça qu'il dit être le dernier*, pensa-t-elle. *Il a vu mourir son dernier compagnon.*

Elle s'adressa alors à lui avec douceur, presque avec tendresse.

– Est-ce qu'ils te manquent ?

– Les autres humains ? (Il haussa les épaules et dodelina légèrement de la tête.) C'est plus calme. J'aime bien le calme.

Kira se rassit, le front plissé. Tout ce qu'il disait ne faisait que la troubler davantage, et elle se sentait plus loin que jamais de saisir sa situation. Le plus incompréhensible de tout était qu'elle ait vu le nom de l'homme chez ParaGen : Afa Demoux avait eu un bureau, un bureau bien à lui. ParaGen ne faisait pourtant pas l'effet d'une entreprise qui aurait donné un emploi à un attardé mental. Il avait travaillé là-bas : à une époque, il avait dû occuper une fonction importante, être quelqu'un qui comptait.

Qu'y avait-il d'écrit sur sa porte, déjà ? Elle fit un effort de mémoire, puis hocha la tête lorsque le sigle lui revint : DI. *Direction des Imbéciles* ? Pouvait-il s'agir d'une blague cruelle ? Cela aurait expliqué qu'il ne veuille plus entendre parler de ParaGen. Mais non, cela n'avait pas de sens. Rien de ce que Kira savait de l'ancien monde ne laissait imaginer ce genre de comportements, du moins pas si officiellement, dans une grosse entreprise. Les lettres avaient

forcément un sens plus sérieux. Elle observa ses traits pendant qu'il terminait sa boîte de fruits, en essayant de deviner son état émotionnel. Pouvait-elle tenter d'aborder à nouveau le sujet de ParaGen, ou s'enfermerait-il encore dans le mutisme ? Peut-être que si elle ne prononçait pas le nom de l'entreprise, et ne parlait que des lettres...

– Tu as l'air de t'y connaître en... en DI.

Elle fit la grimace, espérant que sa question n'était pas complètement ridicule – ou pire, vexante. Mais le regard d'Afa s'alluma, et Kira frissonna.

– J'étais DI, oui, avoua-t-il. Je faisais tout, tu sais ! Sans moi, ils étaient perdus. (Avec un grand sourire, il embrassa d'un grand geste les ordinateurs disposés dans la pièce.) Tu vois ? Je m'y connais, ça oui, on peut le dire. Question informatique, je suis incollable.

– Je suis impressionnée, dit Kira, incapable à présent de réprimer son sourire : enfin, elle avançait. (Elle se pencha vers lui.) Parle-moi de tout ça. De... DI.

– Il faut savoir comment ça fonctionne. Il faut savoir où sont les choses ; certaines sont dans le nuage, certaines dans les disques durs, mais si ce ne sont pas les bons, il faut du courant. C'est pour ça que j'ai les Zoble sur le toit.

– Les panneaux solaires.

Afa confirma d'un hochement de tête.

– Les Zoble et les Hufong, même si c'est bien plus dur à trouver, les Hufong, et ça se casse beaucoup. J'ai converti les générateurs de la salle C en accumulateurs pour pouvoir faire marcher les Hufong, et ils peuvent tenir là-dessus pendant un moment, mais il faut les faire tourner en permanence, sinon ils tombent en panne. Mais voilà, ajouta-t-il en s'inclinant avec une modestie feinte : avec le bon type de courant, on peut accéder à tous les disques qu'on veut. L'essentiel de ce que j'ai ici est imprimé, mais les gros, là, ceux qui sont dans ce coin, ce sont des serveurs à disque – ils consomment beaucoup d'électricité, mais on peut y stocker bien plus de données, et c'est là que se trouvent la plupart des séquences.

Et il continua ainsi, parlant plus rapidement et avec plus d'animation que jamais. Kira était un peu assommée par cette soudaine avalanche d'informations : elle comprenait la plupart des mots, mais pas plus de la moitié des concepts ; l'homme parlait visiblement d'archives numériques et des différentes manières dont elles étaient stockées, alimentées et accessibles, mais il parlait si vite, et Kira avait si peu de bagage sur le sujet, que l'essentiel de ce qu'il disait lui passait loin au-dessus de la tête.

Ce qui la frappait surtout était sa compétence subite, presque

extraordinaire, aussitôt qu'il abordait ce sujet. Elle l'avait cru lent, trop puéril pour faire grand-chose de plus qu'aller chercher de l'eau sous les ordres de quelqu'un d'autre, mais elle comprenait à présent que sa première impression était complètement fausse. Afa avait ses bizarreries, sans aucun doute, et il avait indéniablement quelque chose qui ne tournait pas rond, mais dans un domaine au moins, il était brillant.

– Stop, dit-elle en levant les mains. Attends, tu vas trop vite. Commençons par le commencement : qu'est-ce que ça signifie, DI ?

– Direction informatique. C'était moi, le directeur informatique. Je faisais tourner les ordinateurs de tout le monde, j'installais les serveurs, je veillais à la sécurisation du nuage, et je supervisais tout ce qui passait par le réseau. (Il se pencha pour la regarder intensément, et tapota le plancher du bout de l'index.) J'ai *tout* vu. Ça s'est déroulé sous mes yeux.

Il se renversa en arrière et écarta les bras comme pour englober toute la pièce, peut-être le bâtiment entier.

– J'ai tout rassemblé ici, presque tout, et je le montrerai, tout le monde connaîtra l'histoire. Les gens sauront précisément comment c'est arrivé.

– Comment quoi est arrivé ?

– La fin du monde.

Afa déglutit et continua, son visage virant au rouge car il en oubliait de respirer.

– Les Partials, la guerre, le soulèvement, le virus. Tout.

Kira hocha la tête, tellement surexcitée qu'elle en avait des picotements dans les doigts.

– Et à qui vas-tu révéler tout ça ?

Les traits d'Afa s'affaissèrent d'un coup, et ses bras retombèrent sur les côtés.

– À personne. Je suis le dernier humain sur Terre.

– Non, c'est faux, assena fermement Kira. Il y a une communauté entière sur Long Island : il reste environ trente-six mille humains là-bas, et Dieu sait combien encore sur les autres continents. Il y en a *forcément* d'autres. Et moi, alors ?

– Tu es une Partial.

L'accusation, une fois de plus, la mit mal à l'aise, d'autant plus qu'elle ne pouvait pas la nier en bloc. Elle tenta une approche plus oblique.

– Qu'est-ce qui te rend si sûr que je suis une Partial ?

- Les humains ne viennent pas à Manhattan.
- Tu y es bien, toi.
- J’étais là avant, ce n’est pas la même chose.

Kira serra les dents, de nouveau entraînée dans les raisonnements circulaires d’Afa.

– Alors pourquoi m’as-tu laissée entrer chez toi ? Si les Partials sont si méchants, pourquoi me faire confiance, à moi ?

- Les Partials ne sont pas méchants.
- Mais...

Kira se renfroigna, exaspérée par ses réponses simples et directes qui semblaient n’avoir aucun sens.

– Tu es ici tout seul. Tu te caches, tu te protèges comme un fou, tu fais sauter tes stations de radio chaque fois que quelqu’un s’en approche un peu trop. Tu as une immense communauté à l’est, une immense communauté au nord, et tu ne rejoins ni l’une ni l’autre. Si les Partials ne sont pas méchants, pourquoi rester à l’écart ?

Tout en parlant, elle prit conscience que la question s’appliquait tout aussi bien à elle. Elle était seule dans les parages depuis des mois, évitant aussi bien les Partials que les humains.

Non, je ne les évite pas, se raisonna-t-elle, je les sauve. Je suis là pour sauver les deux espèces. Mais l’idée la dérangeait quand même.

Afa pêcha les derniers morceaux de fruits dans sa boîte.

- Je reste ici parce que j’aime le calme.
- Tu aimes le calme.

Kira eut un accès d’hilarité, plus désespérée qu’amusée, et se leva pour s’étirer et se frotter les yeux.

– Je ne te comprends pas, Afa. Tu rassembles des informations que tu veux et ne veux pas partager ; tu vis dans une immense tour de diffusion radiophonique, et pourtant tu n’aimes pas parler aux gens. Et pourquoi la radio, d’ailleurs ? Est-ce que ça fait simplement partie de ta collecte d’informations ? Tu essaies juste de tout savoir ?

– Oui.

– Et tu ne t’es jamais dit que ces informations que tu rassembles pourraient peut-être aider d’autres gens ?

Afa se mit debout.

- Il faut que j’aille dormir.
- Attends, dit Kira, intriguée par son embarras manifeste.

Quelques instants plus tôt, elle se disputait avec le brillant directeur informatique, lui criait presque dessus, emportée par son impatience ; mais voilà qu’elle se retrouvait de nouveau face à l’enfant, gauche et lent, un tout petit esprit dans un corps de géant. Elle soupira : elle

aussi était épuisée.

– Excuse-moi, Afa. Pardon de m'être énervée.

Elle tendit une main vers la sienne, hésitant tout en surveillant ses yeux. Ils ne s'étaient encore jamais touchés, Afa avait toujours timidement gardé ses distances, et elle se rendit compte, dans un torrent d'émotions, qu'elle non plus n'avait touché personne depuis des semaines. Pas un seul contact humain. Afa, si elle comprenait bien sa situation, n'avait approché personne depuis des années. Sa main resta un instant au-dessus de celle de l'homme, et elle vit dans ses yeux le même mélange de peur et de manque que ce qu'elle-même ressentait. Elle abaissa sa paume, la posa sur ses doigts, et il tressaillit mais ne retira pas sa main. Elle ressentit la pression de ses os, la douceur de sa chair, la texture tannée de sa peau, le battement tiède de son poul.

Elle sentit une larme monter et la chassa d'un clignement de paupière. Afa se mit à pleurer ; depuis dix ans, elle n'avait vu personne ressembler autant à un enfant perdu, et elle l'attira dans ses bras. Il lui rendit son étreinte, fort, en sanglotant comme un bébé – la broyant presque entre ses bras énormes. Kira laissa libre cours à ses larmes. Elle lui tapota doucement le dos, l'apaisa de son mieux, et s'adonna sans réserve à la simple présence d'une autre personne, réelle, chaleureuse. Vivante.

CHAPITRE 10

Marcus courait le plus vite possible dans la forêt, en tâchant de ne pas se cogner les pieds et la tête dans les branches basses et les poteaux couverts de lierre. Le soldat qui l'accompagnait tomba d'un seul coup, et une tache écarlate s'épanouit dans son dos : il était touché. Marcus faiblit un instant et se tourna instinctivement vers le soldat pour l'aider, mais Haru l'agrippa et le tira en avant, fonçant tête baissée entre les arbres.

– Il est fini, cria Haru. Ne ralentis pas !

D'autres balles leur sifflèrent aux oreilles, filant dans les feuillages et explosant contre des troncs et de vieilles planches. Cette zone de Long Island était déjà densément boisée avant le Ravage, et au cours des douze années qui s'étaient écoulées depuis, la nature avait reconquis les quartiers résidentiels, abattant les clôtures pourries et faisant tomber les toitures et les murs, emplissant les pelouses et les jardins d'une végétation nouvelle. Même les trottoirs et les rues étaient fissurés par le gel et le dégel, et des arbres avaient poussé dans chaque craquelure, dans la moindre crevasse. Marcus franchit d'un bond ce qui restait d'un mur de briques et suivit Haru à travers un living-room tellement envahi par les lianes et les arbustes qu'on le distinguait à peine du monde extérieur. Il se baissa pour éviter un arbrisseau qui avait crevé les lattes du parquet, et se crispa lorsqu'une nouvelle balle tirée par les Partials le frôla avant d'aller fracasser le verre d'une affiche encadrée, à moins de trois mètres devant lui. Haru vira dans un couloir, laissant tomber une grenade à l'angle, et les yeux de Marcus s'agrandirent de terreur lorsqu'il sauta par-dessus, puisant en lui-même une énergie qu'il ignorait posséder afin d'accélérer encore un peu. Il jaillit en roulé-boulé par l'autre bout de la maison au moment où la grenade explosait. Haru le hissa sur ses pieds avec un grognement d'impatience.

– S'ils sont aussi près de nous que je le crois, on a dû en avoir au moins un, dit-il, courant toujours, la respiration sifflante. En tout cas, ça va ralentir ceux qui sont entrés dans cette maison, et ils réfléchiront à deux fois avant de nous suivre dans la prochaine.

– Sato, ça va ? fit une voix de femme, nette et claire entre les arbres.

Marcus reconnut Grant, la femme sergent de cette escouade de l'armée.

Haru courut un peu plus vite pour la rattraper, et Marcus gémit

d'épuisement en tâchant de suivre.

– J'ai lâché une grenade offensive dans la dernière baraque. Le toubib et moi, on est indemnes.

– Les grenades, c'est marrant, mais elles te manqueront quand t'en auras plus, souffla Grant.

– Ce n'était pas du gaspillage, insista Haru.

Un autre soldat, à côté d'eux, se vrilla et chuta en pleine course, fauché lui aussi par une balle, et Marcus se baissa par réflexe avant de se précipiter de nouveau en avant. Ils couraient ainsi depuis près d'une heure, et la forêt était devenue un vrai cauchemar, un déferlement de mort étranger aux règles habituelles des rapports de causalité. Les balles surgissaient de nulle part, des gens bien vivants se retrouvaient morts d'une seconde sur l'autre, et il n'y avait rien à faire, à part courir.

– Il va falloir contre-attaquer, lâcha Haru.

Il était en meilleure forme que Marcus, mais la fatigue était audible dans sa voix.

Grant secoua la tête de manière presque imperceptible, concentrant toute son énergie physique sur la course.

– On a déjà essayé, tu te rappelles ? On a perdu la moitié de l'escouade.

– On n'avait pas de bon point d'embuscade. Si on peut trouver un emplacement correct, ou rejoindre d'autres soldats, alors on aura peut-être une chance. La seule chose qu'on ait réussie a été de bien voir leurs effectifs, et ils ne sont pas énormes. Nous sommes supérieurs en nombre, et nous connaissons mieux le terrain... on doit pouvoir y arriver.

Une autre balle siffla, et Marcus se retint de crier.

– Ton optimisme fait chaud au cœur, dit-il.

– Il y a une ferme de prisonniers pas loin d'ici, leur apprit Grant, sur le terrain d'un ancien golf. On pourra contre-attaquer de là-bas.

Ils redoublèrent leurs efforts, semant des grenades derrière eux sans cesser de courir, espérant gagner quelques précieuses secondes d'avance grâce à leurs explosions désordonnées. Marcus repéra l'enseigne du terrain de golf et s'émerveilla de la présence d'esprit de Grant : pour sa part, il était trop terrifié et paniqué pour observer les lieux, sans même parler de les reconnaître. Une voix descendue des arbres leur intima de s'arrêter, mais ils continuèrent d'avancer.

– Des Partials derrière nous ! cria Grant. Restez en position et faites feu !

Marcus suivit les soldats au-delà d'une file de voitures qui délimitait le bord du parking, et plongea au sol derrière le plus gros camion qu'il

trouva.

Un homme en tenue de travail s'accroupit à côté de lui, un fusil entre les mains.

– On a entendu les rapports à la radio, dit-il, les yeux écarquillés par la peur. Alors, c'est bien vrai ? Ils nous envahissent ?

Grant prépara son fusil d'assaut, vérifiant que le chargeur était plein avant de l'enclencher d'un coup sec.

– Une invasion à grande échelle, répondit-elle. La base militaire du Queens est partie en fumée, et les postes de guet de North Shore rapportent qu'ils débarquent sur toute la côte entre ici et Wildwood.

– Sainte mère de Dieu, marmonna le fermier.

– Ils arrivent ! brailla un soldat.

Grant et Haru ainsi que les autres reculèrent, s'abritant derrière les voitures pour tirer avec frénésie entre les arbres. Une dizaine de fermiers, déjà réunis grâce aux informations captées par radio, se joignirent à eux, la mine sombre. Marcus se couvrit la tête à deux mains et s'aplatit encore plus, conscient qu'il aurait dû combattre mais trop terrifié pour faire un geste. Les Partials tirèrent en retour, et les impacts de leurs balles secouèrent les voitures. Grant cria d'autres ordres, mais se tut en pleine phrase avec un gargouillement à vous lever le cœur et s'écroula dans une brume rougeâtre. Marcus fit mine de se porter à son secours, mais elle était morte avant même d'avoir touché le sol.

– Recule, cracha Haru entre ses dents.

– Elle est morte.

– Je sais bien ! Recule !

Haru vida son chargeur en direction de la forêt, puis plongea se mettre à couvert pour recharger. Il dévisagea Marcus d'un air farouche.

– La ferme se trouve quelque part là-bas derrière, et quiconque y est encore n'est pas un combattant : s'ils l'étaient, ils seraient déjà ici. Va les chercher et fais-les sortir.

– Et je les emmène où ? Grant disait que les Partials étaient partout.

– Dirige-toi vers le sud. On essaiera de vous rattraper, mais évacue déjà les civils. Tu auras besoin de toute l'avance possible.

– Aller vers le sud, ça ne suffira pas, objecta Marcus. Ceci n'est pas un raid, c'est une invasion. Même si on parvenait à rallier East Meadow, ils seraient sur nos talons.

– Tu préfères rester ici, peut-être ? Je ne sais pas s'ils sont là pour nous capturer ou pour nous tuer, mais ni l'un ni l'autre ne fait envie.

– Je sais, je sais.

Le jeune médecin jeta un coup d'œil vers les bâtiments de ferme, tâchant de trouver le courage de continuer. Haru se leva, pivota, et tira une nouvelle salve entre les arbres.

– On m'y reprendra, à me porter volontaire, grommela Marcus.

Et il partit en courant vers la ferme.

CHAPITRE 11

Afa dormait dans un lit king size, au sixième étage de l'immeuble, dans une pièce qui semblait être un ancien dressing destiné aux comédiens des shows télévisés. Kira le borda comme un enfant avant de se chercher une chambre. Elle finit par dénicher un ancien studio de tournage plongé dans la pénombre, avec des sièges à strapontin d'un côté et un décor évoquant un demi-living-room de l'autre. Un plateau de talk-show, devina-t-elle, même si le logo accroché au mur du fond ne lui disait rien. Elle connaissait l'existence des talk-shows parce que quelqu'un, chez elle, en regardait quand elle était petite – sa baby-sitter, peut-être –, mais elle n'aurait même pas reconnu le titre de celui-là. Afa avait couvert les sièges de cartons, tous soigneusement étiquetés, mais le canapé du décor était libre. Elle vérifia qu'il n'y avait pas d'araignées entre les coussins avant de dérouler son tapis de sol et de s'y endormir. Elle rêva de Marcus, puis de Samm, et se demanda si elle les reverrait un jour.

Il n'y avait pas de lumière naturelle dans le bâtiment – à cause d'Afa qui insistait, non sans raison, sur l'importance des rideaux noirs – et encore moins d'éclairage dans le studio, mais cela n'empêcha pas Kira de se réveiller en sursaut à la même heure que d'habitude. Elle trouva son chemin jusqu'à une fenêtre et jeta un coup d'œil à l'extérieur, où elle découvrit la même vue familière : des immeubles en ruine couverts de plantes grimpantes, teintés d'une lumière bleuâtre sous le ciel pâlisant.

Le silence semblait indiquer qu'Afa dormait encore, et Kira en profita pour fureter un peu dans ses dossiers, en commençant par les cartons entreposés dans le studio. Ils étaient numérotés de 138 à 427 : un carton par siège, et encore d'autres posés côte à côte au pied des murs, sans interruption, sur tout le pourtour de la pièce. Elle commença par le plus proche d'elle, le n° 221, et s'empara de la page du dessus : une sortie imprimante pliée et frappée d'un en-tête militaire décoloré.

« À qui de droit », lut-elle. « Je suis l'adjudant Corey Church, et j'appartenais au 17^e régiment de cavalerie armée lors de la Seconde Invasion nipponne. » La Première Invasion nipponne avait été l'une des premières défaites majeures des forces alliées du NADI lors de la guerre d'Isolation, la tentative ratée du monde occidental pour reprendre le Japon à une Chine soudain devenue hostile. Kira se

rappelait avoir appris cela à l'école à East Meadow, mais elle n'avait pas retenu les détails. La Seconde Invasion était celle qui avait réussi – celle où ils étaient revenus avec deux cent mille soldats Partials et avaient repoussé les isolationnistes sur le continent, donnant le coup d'envoi de la campagne qui avait mis fin à la guerre. C'était la raison pour laquelle les Partials avaient été créés. Kira continua un peu sa lecture de la lettre, une sorte de rapport de mission sur le terrain qui relatait l'expérience de l'homme aux côtés des Partials. Il en parlait comme de « nouvelles armes » et les décrivait comme « bien entraînés et précis ». Kira, pendant toute son enfance, n'avait connu les Partials que comme d'effrayants croque-mitaines, des monstres qui avaient détruit le monde, et même après avoir rencontré Samm – et en sachant qu'elle-même était plus ou moins une Partial –, c'était étrange de les voir mentionnés dans des termes si positifs. Et en même temps, de manière si clinique, comme s'ils avaient été un nouveau modèle de jeep envoyé par l'intendance. L'adjudant précisait qu'ils étaient « peu communicatifs », qu'ils restaient entre eux et ne parlaient pas aux soldats humains, mais ce n'était pas du tout un commentaire négatif – un peu inquiétant à la lumière de leur rébellion ultérieure, certes, mais pas immédiatement menaçant ni effrayant.

– C'est ainsi que ça a commencé, dit-elle à voix haute, posant la lettre et prélevant un autre document dans le même carton.

C'était encore un rapport de mission de combat, cette fois rédigé par un certain sergent-major Seamus Ogden. Il évoquait les Partials dans les mêmes termes, les présentant non comme des monstres mais comme des outils. Elle lut encore un autre document, puis un autre, et l'attitude était toujours la même : ce n'était pas que ces hommes aient considéré les Partials comme inoffensifs, non, mais on aurait dit qu'ils pensaient à peine à eux. Ce n'étaient que des armes, de même que les cartouches dans un chargeur, destinées à être utilisées et oubliées.

Kira passa à un autre carton, le 302, et en sortit une coupure d'un journal intitulé le *Los Angeles Times* : MANIFESTATION EN FAVEUR DES DROITS DES PARTIALS DEVANT LE CAPITOLE. En dessous, dans le carton, elle trouva un article similaire découpé dans le *Seattle Time*, et un autre du *Chicago Sun*. Les dates, dans cette boîte, remontaient toutes à la fin de l'année 2064, soit quelques mois avant la guerre des Partials. Kira allait avoir cinq ans. Il n'y avait rien d'étonnant à ce que les Partials aient fait la une de tous les journaux à l'époque, mais elle ne se souvenait pas d'avoir entendu son père en parler ; maintenant qu'elle savait qu'il avait été employé chez ParaGen, c'était plus compréhensible. S'il avait travaillé avec eux, et même peut-être contribué à leur création, il ne pouvait qu'avoir une position différente du reste du monde... une position sans doute assez impopulaire. *Du moins, j'espère qu'il avait une position différente*, songea-t-elle. *Sinon,*

pourquoi en aurait-il élevé une comme sa fille ? Elle avait aussi de vagues souvenirs de sa nounou, et d'une femme de ménage, mais celles-ci ne parlaient jamais des Partial non plus. Était-ce son père qui leur avait demandé de se taire ?

Savaient-elles, à l'époque, ce qu'était Kira ?

La jeune fille se tourna vers les boîtes portant les numéros les plus bas : elle localisa le carton 138 et en sortit le premier papier. C'était encore une coupure de presse, cette fois issue de la section « finances » d'un périodique intitulé le *Wall Street Journal*, qui décrivait dans des termes vagues la signature d'un énorme contrat militaire : en mars 2051, le gouvernement des États-Unis avait passé un accord avec ParaGen, une jeune compagnie de biotechnologie, qui devait produire une armée de « soldats biosynthétiques ». L'article ne s'intéressait qu'au coût financier du projet, à ses ramifications pour les actionnaires et à ses conséquences pour le reste de l'industrie biotechnologique. Il ne faisait aucune allusion aux droits civiques ou à des risques sanitaires, ni à aucun des énormes problèmes qui avaient fini par redessiner le monde juste avant le Ravage. Il n'était question que d'argent. Kira fouilla le reste du carton et y trouva d'autres documents de même nature : une interview du directeur financier de ParaGen ; un mémo interne de ParaGen à propos du contrat exceptionnellement juteux passé avec l'armée ; un magazine intitulé *Forbes* portant en couverture le logo de ParaGen et la silhouette bien nette d'un soldat Partial armé à l'arrière-plan. Kira feuilleta le magazine et y trouva toutes sortes d'articles parlant d'argent, de technologies utilisées pour produire encore plus d'argent, et du fait que la guerre d'Isolation, bien qu'étant une « terrible tragédie », contribuerait à redresser l'économie américaine. L'argent, encore l'argent, toujours l'argent.

L'argent avait sa place dans la société d'East Meadow, mais c'était une place extrêmement réduite. Presque tout ce dont on avait besoin était disponible gratuitement : si vous vouliez une boîte de conserve, un pantalon, un livre, une maison ou quoi que ce soit d'autre, il suffisait pour l'obtenir de sortir le chercher. L'argent était utilisé presque exclusivement pour se procurer des aliments frais, des denrées comme le blé des fermes et le poisson des villages côtiers – tout ce qui coûtait du travail –, et encore, tout cela s'obtenait souvent contre des dons en nature, par le biais d'un système de troc. Nandita et Xochi avaient monté une affaire florissante en échangeant des herbes contre des produits frais, grâce à quoi Kira avait toujours bien mangé. L'argent en tant que tel servait surtout à récompenser des heures de travail : des bons lui étaient accordés par le gouvernement en échange du temps passé à l'hôpital, ou en gratification pour un service vital qui ne produisait pas réellement une denrée échangeable. Cela lui suffisait

pour avoir du poisson frais et des légumes dans son assiette, mais pas grand-chose d'autre. L'argent était un aspect mineur, presque insignifiant, de sa vie. Les documents du carton 138 décrivaient au contraire un monde dans lequel il jouait un rôle essentiel : ce n'était pas seulement un moyen d'améliorer un peu l'ordinaire, mais une raison de vivre en soi. Elle tâcha de s'imaginer comblée par la guerre contre les Partials ou contre la Voix du peuple, se réjouissant parce qu'elle lui rapportait plus de bons d'achat, mais cette idée lui était si étrangère qu'elle en éclata de rire. Si c'était ainsi que fonctionnait l'ancien monde, si c'était la seule chose qui intéressait les gens à l'époque, c'était peut-être une bonne chose que ce monde-là se soit écroulé. Ou peut-être était-ce inévitable.

– Tu es réelle, dit soudain Afa.

Kira fit volte-face, surprise, et cacha aussitôt le magazine dans son dos d'un air coupable. Lui en voudrait-il d'avoir fouillé dans ses archives ?

– Tu viens de dire que j'étais... réelle ?

– J'ai cru que tu étais un rêve, clarifia l'homme, qui entra dans la pièce en traînant les pieds.

Il s'arrêta devant un carton et passa distraitement les doigts dessus, presque comme s'il caressait un animal.

– Il y avait tellement longtemps que je n'avais pas parlé à quelqu'un... Et voilà qu'hier soir il y avait quelqu'un chez moi, et j'ai cru que je l'avais rêvé, mais tu es toujours là. (Un hochement de tête.) Bien réelle.

– Oh oui, je suis bien réelle, le rassura-t-elle tout en reposant le magazine dans le carton 138. J'admire ta collection.

– Il y a tout. Presque tout. Même des vidéos, mais pas dans cette pièce. J'ai toute l'histoire.

Kira fit un pas vers lui, en se demandant combien de temps il serait d'humeur bavarder cette fois-ci.

– Toute l'histoire de la guerre des Partials et du Ravage, dit-elle.

– Ce n'est qu'une partie, ça, précisa Afa en s'emparant de deux liasses de papiers agrafées, examinant ses propres marques au stylo dans les coins supérieurs, puis les rangeant à nouveau dans le carton. Ceci est l'histoire de la fin du monde, de l'apogée et de la chute de la civilisation humaine, de la création des Partials et de la mort de tout le reste.

– Et tu as tout lu ?

Afa confirma de la tête, les épaules molles, tout en se déplaçant de carton en carton.

– Tout. Je suis le seul humain sur la planète.

– Alors je suppose que c'est logique.

Kira s'arrêta devant un autre carton – numéroté 341 –, et en sortit une sorte de décret ; une ordonnance de tribunal, tamponnée d'un cachet circulaire dans le coin. Elle voulait des réponses, mais elle hésitait à le presser, craignant de l'effaroucher en parlant de quelque chose qu'il ne voulait pas se rappeler. *Je vais rester vague pour l'instant.*

– Comment as-tu fait pour trouver tout ceci ?

– Je travaillais dans les nuages, avant, dit-il avant de se corriger aussitôt : dans *le* nuage. J'ai passé toute ma vie là-haut, je pouvais aller n'importe où et trouver n'importe quoi. (Il indiqua du menton un carton de documents poussiéreux.) J'étais comme un oiseau.

J'ai vu ton nom chez ParaGen, avait-elle envie de lui rappeler. Je sais que tu possèdes des informations sur l'Alliance, sur le RM, sur la date d'expiration, sur ce que je suis. Il y avait si longtemps qu'elle cherchait ces réponses, et voilà qu'elles étaient là, devant elle, rangées dans des cartons et coincées dans un cerveau déficient. *Est-ce simplement la solitude ? Peut-être que son cerveau fonctionne très bien, mais qu'il a oublié comment on fait pour communiquer, depuis le temps.* Elle aurait voulu le faire asseoir pour lui poser un million de questions, mais au point où elle en était, elle pouvait bien attendre encore un peu. *Gagne d'abord sa confiance, ne l'effraie pas, mets-le dans ta poche.*

Elle lut un passage du décret qu'elle tenait à la main : il y était déclaré que l'expression « Nation des Partials » était désormais un signe de sympathies terroristes. Les étudiants n'avaient plus le droit de l'écrire ni de la prononcer dans l'enceinte des campus, et quiconque serait surpris à la graffiter sur les murs serait poursuivi en justice pour atteinte à la sécurité nationale. Elle agita légèrement la feuille de manière à capter l'attention d'Afa.

– Tu possèdes beaucoup de choses sur la période qui a précédé la guerre, dit-elle. Tu as dû abattre un travail fou pour réunir tout cela. As-tu quoi que ce soit...

Elle se tut soudain, presque trop prudente pour poser la question. Elle voulait en savoir davantage sur l'Alliance, qui, d'après Samm, faisait partie de la gouvernance des Partials, mais elle craignait que si elle abordait le sujet sans ambages, comme elle l'avait fait avec ParaGen, il se referme comme une huître.

– ... quoi que ce soit sur les Partials eux-mêmes ? Sur la manière dont ils sont organisés ?

– C'est une armée, répondit Afa. Ils ont une organisation militaire.

À présent assis par terre, il examinait deux de ses cartons et les

papiers qu'ils contenaient ; tous les trois ou quatre documents, il fronçait les sourcils et passait au carton suivant.

– Oui, mais je veux dire... les dirigeants de l'armée, les généraux. Sais-tu où ils se trouvent en ce moment ?

– Celui-ci est mort, lui apprit Afa en brandissant un papier sans lever le nez de ses cartons.

Kira alla le lui prendre avec douceur ; c'était un article du *New York Times*, semblable à d'autres qu'elle avait vus, mais imprimé à partir d'un site Internet et non découpé dans un journal. Le titre était le suivant : « LA FLOTTE DU NADI COULÉE À LOWER BAY. »

– Ils ont coulé une flotte de Partials ?

– Les Partials n'avaient pas de marine, dit Afa, qui triait toujours ses papiers. C'était une flotte humaine, coulée par l'armée de l'air des Partials, juste devant Brooklyn. La plus grosse frappe militaire de la guerre, en représailles pour la mort du général Craig. J'ai un article sur lui, aussi.

Il tendit une autre page, que Kira lui arracha de la main pour se jeter sur les informations :

– « Le général Scott Craig, chef de la rébellion des Partials et ancien porte-parole du Mouvement pour les droits des Partials, a perdu la vie hier soir lors d'un assaut audacieux lancé par des commandos humains... » On l'a tué ?

– C'était la guerre.

– Et en représailles, ils ont détruit une flotte entière.

Elle compta les navires mentionnés dans l'article, une force massive faisant route vers le nord pour aller attaquer les forces Partials concentrées dans l'État de New York. Les humains étaient en sous-effectifs, les équipages étant déjà ravagés par l'épidémie.

– Vingt vaisseaux, et ils ont... tué tous ceux qui étaient à bord.

– C'était la guerre, répéta Afa en lui reprenant les papiers pour les remettre dans le carton.

– Mais cela aurait pu être évité, dit Kira en le suivant dans la pièce. Les Partials ne voulaient pas massacrer tout le monde : tu as dit toi-même qu'ils n'étaient pas foncièrement mauvais. Ils réclamaient l'égalité des droits, ils aspiraient à une vie normale, et ils auraient pu l'obtenir sans tuer ces milliers de marins.

– Ils ont tué des milliards de gens.

– En es-tu certain, Afa ? Tu possèdes tous ces documents, tous ces articles et le reste... As-tu quelque chose sur le RM ? Sais-tu d'où il est sorti ?

– Je suis le dernier humain sur la planète, clama le gros homme d'une voix forte, pressant le pas pour rester devant elle, et Kira se

rendit compte qu'elle lui avait presque crié dessus.

Elle se força à se calmer ; il détenait forcément des informations sur le virus, mais elle ne les obtiendrait jamais sans son aide. Il ne fallait surtout pas qu'elle l'énerve, ni qu'elle s'énerve, elle.

– Pardon. Pardon d'avoir parlé fort. Je suis très... (Elle inspira à fond pour se ressaisir.) Je suis à la recherche de réponses cruciales, et toi tu les as découvertes, c'est pourquoi je me suis un peu emportée.

– Tu es toujours réelle, murmura-t-il en reculant dans un coin. Tu es encore là.

– Je suis là et je suis ton amie, le rassura-t-elle avec douceur. C'est extraordinaire, ce que tu as fait... tu as rassemblé toutes les informations dont j'ai besoin. Mais je ne connais pas ton système de classement. Veux-tu bien m'aider à trouver ce que je cherche ?

Afa répondit lui aussi d'une voix douce.

– J'ai tout, déclara-t-il en dodelinant de la tête. J'ai presque tout.

– Peux-tu me dire qui a créé le RM, alors ?

Elle serra les poings en s'exhortant à ne pas hausser la voix ni devenir agressive.

– Ça, c'est facile ! C'est l'Alliance !

– Oui, souffla Kira en hochant la tête avec ardeur. L'Alliance. Continue. L'Alliance, c'est le commandement des Partials, les généraux, les amiraux, les gens qui prenaient les décisions, pas vrai ? Tu dis que ce sont eux qui ont fabriqué le RM ?

C'était exactement le contraire de ce qu'avait prétendu Samm ; il avait soutenu mordicus que les Partials n'avaient rien à voir avec le virus, mais elle avait déjà envisagé que ce soit un mensonge... pas de la part de Samm, mais raconté par ses supérieurs. Si le remède contre le RM était présent dans leur souffle, fabriqué par leurs propres corps, c'était bien que le lien entre les Partials et le virus était indéniable. De là à dire qu'ils l'avaient créé, puis diffusé simplement en respirant... il n'y avait qu'un pas.

Et pourtant, Afa secouait négativement la tête.

– Non, dit-il. L'Alliance, ce ne sont pas les généraux Partials. Ce ne sont même pas des Partials. Ce sont les savants qui ont fabriqué les Partials.

Kira en resta bouche bée.

– Les savants ? ParaGen ? Des humains ?

Elle ne trouvait même plus ses mots.

Afa acquiesça.

– Les généraux Partials obéissent toujours à l'Alliance ; je ne sais pas pourquoi. C'est auprès d'elle qu'ils prennent tous leurs ordres.

– L'Alliance, répéta Kira, hébétée. C'est l'Alliance qui a créé le RM.

Afa hochait toujours la tête, sans s'arrêter, et tout son corps oscillait lentement d'avant en arrière.

– Mais alors, ceux qui ont détruit l'humanité étaient... des humains ?

Elle tendit la main vers un siège, se rendit compte qu'ils étaient tous occupés par les documents, et se laissa tomber par terre.

– Mais... pourquoi ?

– Je sais tout, dit Afa, qui se balançait toujours sur ses pieds. *Presque* tout.

CHAPITRE 12

Kira regardait fixement Afa.

– Comment ça, tu sais presque tout ?

– Personne ne sait tout.

– Ça, c'est sûr, s'impatienta la jeune fille en faisant de gros efforts pour ne pas exploser. Je le sais bien, que tu ne sais pas *tout*, mais tu en sais déjà tellement... (Elle pêcha une poignée de documents dans le carton le plus proche et l'agita dans sa main serrée.) Tu as des centaines de cartons rien que dans cette pièce, et encore d'autres dans tout le bâtiment. Tu as des dossiers partout, tu as des armoires dans tous les couloirs, tu as au moins vingt ordinateurs récupérés, dans la salle où on a dîné hier soir. Comment peux-tu posséder tant de choses, l'histoire complète des Partials, et pas une bribe d'info sur ceux qui les ont créés ?

– Des bribes, ça, j'en ai ! la contredit Afa en levant une main. (Il sortit du coin où il s'était réfugié et trotta gauchement vers la porte la plus proche.) J'ai des bribes dans mon sac à dos... Je ne dois jamais laisser mon sac à dos.

Il partit en courant dans le couloir, criant par-dessus son épaule, et Kira lui emboîta le pas.

– Je ne dois jamais laisser mon sac à dos. Il y a tout dedans.

Kira le rattrapa dans la salle d'informatique, celle où ils avaient mangé de la salade de fruits la veille. Il s'accroupit devant son énorme sac à dos et l'ouvrit, révélant d'épaisses liasses de papier.

– C'est donc ça que tu avais dans ton sac ? s'étonna Kira. Encore des documents ?

– Les plus importants. Toutes les clés de l'histoire, les événements cruciaux, les personnages principaux.

Il feuilleta ses papiers à la vitesse de l'éclair, ses doigts étant visiblement guidés par une longue habitude.

– Et les personnages les plus importants de tous, c'était l'Alliance.

Il sortit une chemise en carton brun et la lui présenta avec emphase.

– L'Alliance.

Kira la prit avec hésitation, comme elle aurait touché un bébé dans l'ancienne maternité. Cette chemise était fine, contenant tout au plus vingt ou trente feuillets... d'une minceur pitoyable, comparée à

l'énorme masse de papiers qui débordait du sac. Elle l'ouvrit et constata que le premier feuillet était un e-mail imprimé, encadré par plusieurs rangées de symboles illisibles. En haut de la page s'étalait le nom qu'elle n'osait espérer lire un jour :

Armin Dhurvasula.

Armin.

Son père.

Le message électronique était daté du 28 novembre 2051, et la liste des destinataires était illisible : une suite de signes cabalistiques incompréhensibles. Elle lut le message, le souffle court.

– « C'est donc officiel. Le gouvernement a passé commande pour 250 000 BioSynths 3. Nous mettons sur pied l'armée qui provoquera la fin du monde. »

Elle releva les yeux vers Afa.

– Il savait ?

– Continue.

Afa semblait plus lucide à présent, comme si ce sujet qu'il connaissait bien avait régénéré ses neurones.

– « Un quart de million de soldats », poursuivit-elle. « Vous rendez-vous compte à quel point c'est grotesque ? La population d'une petite ville, constituée d'êtres entièrement nouveaux, pas réellement humains mais néanmoins intelligents, conscients d'eux-mêmes et capables de sentiments. C'était une chose de fabriquer quelques milliers de Chiens de garde, mais nous parlons ici d'une nouvelle espèce humanoïde. » C'étaient là ses mots... les propres mots de son père. Elle lutta contre les larmes pour continuer de les lire. « Le gouvernement – et même notre conseil d'administration – en parle comme de biens de consommation, mais ce n'est pas ainsi que les verront la majorité des gens, et ce n'est pas ainsi qu'ils se verront eux-mêmes. Au mieux, nous régressons jusqu'aux pires excès des théories du "sous-homme" et de l'esclavage humain. Au pire, nous rendons l'être humain complètement obsolète. »

Kira secoua la tête, les yeux rivés sur la page.

– Comment pouvait-il savoir tout cela ? Comment a-t-il pu tout voir venir et ne rien faire pour l'arrêter ?

– Continue, répéta Afa.

Kira ravalait ses larmes.

– « J'ignore comment tout cela se terminera, mais je sais qu'à ce stade nous ne pouvons plus rien faire pour empêcher que cela commence. Les rouages sont déjà en mouvement, les technologies ont fait leurs preuves – Michaels et le reste de la direction sont en mesure d'avancer avec ou sans nous. Nous ne pouvons pas l'arrêter, mais il

nous faut faire quelque chose pour perturber le processus. Je ne veux rien dire de plus ici, même sur un serveur crypté. Retrouvons-nous ce soir à 21 heures, bâtiment C. Mon bureau. La première chose que nous aurons à faire sera de déterminer précisément à qui nous pouvons nous fier, et avec qui nous pouvons former notre alliance. »

Kira resta muette, à lire et relire le message jusqu'à ce que les mots se brouillent et semblent perdre tout leur sens.

– Je ne comprends pas, soupira-t-elle.

– C'est là que le mot apparaît pour la première fois, dit Afa, qui se leva pour désigner la dernière phrase. Il dit qu'ils devaient savoir avec qui ils voulaient s'allier. D'après ce que j'ai pu comprendre, ils ont formé le groupe ce soir-là, pendant cette réunion secrète, et c'est là qu'ils ont commencé à employer « l'Alliance » comme nom de code.

– Il parle d'essayer de perturber un processus, se rappela-t-elle. Qu'est-ce que ça veut dire ? S'efforçaient-ils de saboter les plans des Partials ? Ou de saboter les Partials eux-mêmes ?

– Je ne sais pas, avoua Afa en lui reprenant la chemise cartonnée, après quoi il s'assit et se mit à étaler les papiers par terre. Tout ce qu'ils s'écrivaient était crypté – c'est ça, tout ce charabia, ici, et là. J'ai essayé d'en déchiffrer le maximum, mais ils étaient très prudents. (Il disposa soigneusement d'autres sorties imprimante devant lui.) Ça, là, c'est le suivant, mais ça ne dit pas grand-chose. Je suppose que c'est rédigé en code, mais pas un code créé par une machine, car j'aurais réussi à le décrypter. Ils se donnaient des mots de passe et des expressions à eux, pour se parler sans être compris de leurs patrons.

Kira s'assit face à lui et retourna le document vers elle. C'était encore un courrier électronique, émanant de son père comme le précédent, mais celui-ci évoquait les places de parking réservées aux employés. Afa avait encerclé plusieurs mots : Alliance. Parallèle. Sécurité.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Je suis quasiment sûr que « Parallèle » était le nom de leur plan. Celui qu'ils avaient esquissé ce soir-là. Ou peut-être un deuxième, conçu pour accompagner le premier. En ce qui concerne la « Sécurité », je ne suis pas certain, parce qu'ils en parlent de plusieurs manières : parfois ils essaient de créer un dispositif qu'ils appellent la « Sécurité », parfois ils ont l'air de travailler contre, et je n'y comprends rien.

– Alors, que dit cet e-mail ?

Afa le lui prit des mains et toucha un à un les mots encerclés.

– Si j'ai bien compris leur code, ils disent que le plan est en route, et qu'ils ont commencé à travailler sur la Sécurité, et que maintenant ils doivent garder un profil bas et attendre avant de se réunir une

nouvelle fois. (Il haussa les épaules.) Je ne peux pas en lire plus. Je suis le dernier humain en vie.

Kira reconnut à cette phrase que son moment de lucidité était en train de passer ; encore quelques minutes, et Afa serait de nouveau une pauvre épave bredouillante. Elle tenta de le presser pour en apprendre le plus possible avant qu'il ne lui échappe.

– Où as-tu trouvé ça ?

– Je l'ai sorti du nuage. C'était crypté, mais je connaissais la plupart des mots de passe.

– Parce que tu avais travaillé chez ParaGen.

Elle retint son souffle en priant pour qu'il ne se referme pas en entendant ce nom. Il s'immobilisa, le regard fixe, et Kira serra les poings, exaspérée.

– J'étais directeur informatique de l'antenne de Manhattan, dit-il, et elle poussa un soupir de soulagement. J'avais vu tout ça grandir depuis des années, pièce par pièce. Je ne savais pas où ça nous mènerait. Je ne savais pas jusqu'où ça irait.

– Tu as trouvé ces informations dans les ordinateurs du bureau, lui rappela Kira, en levant les yeux vers les PC alignés dans la cafétéria. Existe-t-il un moyen d'obtenir le reste ?

– Ce n'est pas dans ces ordinateurs, c'est dans les nuages. (Il se corrigea, et Kira vit une autre faille dans sa lucidité commencer à s'élargir.) Dans le nuage. Le réseau. Sais-tu comment fonctionne le nuage ?

– Dis-le-moi.

– C'est un nuage qui n'est pas dans le ciel, expliqua-t-il. Chaque donnée est rangée dans un ordinateur quelque part – un petit comme ceux-ci, ou un gros qu'on appelle un serveur. C'est comme... une fourmilière. Est-ce que tu as eu une fourmilière vitrée à observer, quand tu étais petite ?

– Non, dit Kira en lui faisant signe de continuer. Raconte.

– Tu vois, c'est comme s'il y avait des pièces, reliées entre elles par des tas de routes. Tu pouvais faire quelque chose sur un poste, et tout le monde pouvait le voir depuis les autres, parce que les données voyageaient en passant par les petites routes. Chaque poste avait une route qui menait jusqu'à lui. Mais le nuage est tombé.

Il regarda par terre et considéra les papiers comme s'il les remarquait pour la première fois. Il se mit à les ranger. Il garda le silence pendant trop longtemps, et Kira reprit la parole pour tenter de le sortir de sa torpeur.

– Si toutes ces choses sont dans le nuage, comment les en fait-on

redescendre ?

– On ne peut pas, lança-t-il d'une voix encore forte – encore « présente ». Il a disparu à jamais, en même temps que le réseau électrique. Le nuage ne fonctionne que si tous ses éléments fonctionnent : tous les ordinateurs entre ici et celui auquel tu veux parler. C'est comme une chaîne. Quand le courant a disparu, le nuage a disparu avec. Toutes les routes de la fourmilière se sont bouchées, et la communication entre les pièces a été coupée.

– Mais elles existent toujours, ces pièces, dit Kira. Les données sont toujours là, dans un ordinateur quelque part, à attendre qu'on le rallume. Si on trouvait le bon ordinateur et qu'on le branchait sur un générateur, tu pourrais lire ce qu'il y a dedans, pas vrai ? Tu connais le système des fichiers, et le cryptage, et tout ?

– Je sais tout, confirma-t-il. Presque tout.

– Alors, où est le serveur de ParaGen ? Par ici, quelque part ? Dans la tour de bureaux ? Allons le chercher... Je peux y aller tout de suite ! Dis-moi juste où le trouver.

Afa secoua la tête.

– Les bureaux de Manhattan n'étaient que le siège financier. Le serveur qu'il nous faudrait se trouve trop loin.

– Dans la campagne ? Écoute, Afa, je peux aller dans la campagne s'il le faut. Il faut absolument qu'on mette la main sur ces données.

– Je ne peux pas, insista Afa, serrant le dossier contre lui, le regard rivé au sol. Je suis le dernier humain en vie. Il faut que je veille sur les archives.

– Mais il faut déjà les trouver. Dis-moi où elles sont.

– Je suis le dernier humain...

– Je suis là, Afa, dit Kira en espérant l'inciter à retrouver sa cohérence. On peut y arriver ensemble. Tu n'es pas seul. Dis-moi juste où se trouve le serveur.

– À Denver, lâcha Afa. C'est à l'autre bout du continent. (Il regardait toujours par terre.) Ça pourrait aussi bien être à l'autre bout du monde.

« ... traverse en ce moment la zone d'atterrissage... »

La voix faisait surface dans une mer de crachotements électriques, telle une baleine montant respirer, qui se laisse apercevoir un instant avant de replonger dans les profondeurs. Le bruit blanc emplît de nouveau la pièce, une douzaine de signaux différents se fondant et se mélangeant dans les oreilles de Kira. Afa s'était complètement

refermé, trop effarouché par leur conversation – ou par les pensées que celle-ci lui avait mises en tête – pour songer à quoi que ce soit d'important. Elle l'avait accompagné dans le garde-manger et lui avait servi des fruits au sirop en espérant que cela le rassérènerait, puis l'avait laissé seul le temps qu'il se remette doucement. Elle avait fouillé pendant un moment dans ses archives, mais sans les explications d'Afa, le système de classement était impénétrable. Alors même qu'elle était en train d'explorer, les crépitements d'électricité statique l'avaient amenée jusqu'à la salle de radio, et elle écoutait, impuissante, un chuchotis de voix désincarnées. De petites ampoules luisaient comme de lointaines étoiles vertes sur la console, et des centaines de boutons, de cadrans et de curseurs se déployaient devant elle. Elle n'avait touché à rien.

Elle écoutait.

« ... dans la Compagnie B. Ne... jusqu'à ce qu... »

« ... ordres de Trimble. Ce n'est pas pour... »

« ... partout ! Dites-lui que je m'en... »

La dernière voix était humaine. Kira avait appris à faire la différence entre les communications radio humaines et Partials, ce qui n'avait rien d'un exploit : les Partials parlaient d'une voix plus professionnelle, froide et impersonnelle. Ce n'était pas qu'ils soient privés d'émotions, mais ils n'avaient pas pour habitude de les exprimer verbalement. Le lien transmettait de manière chimique leurs réactions émotionnelles, et leurs communications radio étaient trop disciplinées pour laisser la place à des émotions quelles qu'elles soient, de toute façon. Elles demeuraient toujours pragmatiques, même en plein combat. Et des combats, il y en avait. Beaucoup.

Les Partials avaient envahi Long Island.

La transmission radio humaine avait une tonalité désespérée, terrifiée, au point que Kira l'avait d'abord trouvée difficile à comprendre, hachée comme elle l'était en petites bribes dépourvues de sens ou de contexte. Les habitants de Long Island étaient tendus et épouvantés, sans que Kira sache précisément pourquoi. Mais bientôt, elle avait commencé à entendre des coups de feu dans le fond, des sifflements et des claquements de balles qu'elle ne reconnut que trop bien. Était-ce encore la Voix du peuple ? Une nouvelle guerre civile ? Plus elle avait écouté, cependant, et plus c'était devenu évident : la cause de cette terreur, c'étaient les Partials. Les voix avaient commencé à mentionner des lieux qu'elle connaissait, des villes qu'elle avait visitées sur Long Island, et l'ordre dans lequel ces endroits étaient mentionnés indiquait que l'ennemi progressait régulièrement depuis les rives de North Shore, en direction d'East Meadow.

Et Kira ne pouvait rien y faire. Elle ne pouvait qu'écouter.

Elle repensa à Afa, et aux moyens de le ramener à un état normal. Avec le recul, sa manière de prendre parfois congé de la réalité s'expliquait très naturellement : il avait passé presque douze années d'affilée seul depuis le Ravage, et faire comme s'il l'était à nouveau était peut-être l'unique moyen dont il disposait pour se calmer. L'ironie de la situation la fit rire : un homme qui savait précisément ce qu'elle avait besoin de savoir, mais si perdu, si fou, qu'il n'arrivait pas à en parler. Autour d'elle, les voix affluaient et refluaient toujours.

« ... plus de place, retournez au... »

« ... la ferme hier soir, nous n'avons pas compté... »

« ... renforts. Allez me chercher Sato... »

Kira rouvrit les yeux d'un coup, brutalement arrachée à sa rêverie. *Sato ? Ils parlent de Haru, là ?* Lorsqu'elle était partie d'East Meadow, il ne travaillait plus pour l'armée, ayant été déchu de ses fonctions militaires à cause du rôle qu'il avait joué dans l'enlèvement de Samm. Avait-il été réenrôlé ? Ou bien parlaient-ils d'un autre Sato ? *Pitié, pria-t-elle, faites que ce ne soit pas Madison. Faites que ce ne soit pas Arwen. Si elles ont des ennuis...* Elle ne voulait même pas y penser.

Elle observa la console de contrôle, qui n'était pas réellement un appareil unique mais plutôt un méli-mélo d'émetteurs-récepteurs récupérés à droite et à gauche, tous reliés les uns aux autres à l'aide de câbles et de chatterton. Il y avait une vieille station de radio, dans ce fatras, mais Afa l'avait apparemment reconstruite à partir de presque rien. Il faisait trop sombre pour que Kira y voie clairement, et elle essaya sa lampe torche, en vain, avant de s'approcher de la fenêtre, à bout de nerfs. Afa les avait toutes condamnées avec du carton et du contreplaqué, et Kira arracha une des plaques. La lumière du jour inonda la pièce. La jeune fille rejoignit alors en courant la console radio et l'étudia cette fois attentivement, en s'efforçant de comprendre duquel des nombreux amplis était sorti le message. *Qui a dit « Sato » ?*

Il était impossible de le savoir précisément, mais en procédant par élimination, elle se concentra sur deux appareils. Elle scruta leurs boutons de contrôle à la recherche de quelque chose qu'elle puisse reconnaître. Elle avait déjà utilisé des radios, bien sûr, des petits talkies-walkies pendant ses missions de récup, mais ils étaient très simples : un bouton pour le volume, un autre pour la fréquence. Parmi tout le bric-à-brac, il devait bien y avoir les deux aussi là-dessus, non ? Elle identifia quelque chose qui ressemblait à un bouton de fréquence, sur le récepteur qu'elle pensait être celui où on avait parlé de Sato, et le tourna avec précaution. Le bruit blanc continua de se déverser, inchangé, brisé ici et là par les bribes de communication des autres radios ; elle se pencha vers le haut-parleur, se concentrant sur le son au mépris de tout le reste.

« ... pas encore traversé, je répète, le troisième... »

Des Partials. Elle lâcha le bouton et passa à l'appareil d'à côté pour explorer la bande des fréquences. Un signal radio était chose délicate, une voix invisible tombée du ciel. Pour l'entendre clairement, il fallait qu'elle règle la radio sur la fréquence précise, avec suffisamment de courant, dans des conditions atmosphériques parfaites, et il ne lui restait plus qu'à espérer que l'appareil émetteur avait lui aussi suffisamment de puissance. Même la taille et la forme de l'antenne pouvaient jouer un rôle. Dénicher un faible signal isolé au milieu de tout ce vacarme était...

« ... sergent, montez sur cette butte immédiatement, nous devons couvrir le feu sur le flanc droit. À vous. »

« Reçu, on y va. Terminé. »

C'était la voix de Haru.

– Oui ! s'écria Kira, lançant le poing en l'air.

Le signal était encore faible – ils se servaient probablement de petites radios portatives, comme celles dont elle avait appris à se servir, qui n'avaient pas une puissance suffisante pour envoyer un signal clair à une si grande distance de l'île. *Ils doivent être assez proches, pensa-t-elle, quelque part du côté ouest de Long Island. La base militaire de Brooklyn, peut-être ? Est-ce là que les Partials ont attaqué en premier ?* Elle tâcha de se rappeler ce qu'elle avait appris en cours d'histoire sur les tactiques des Partials, se demandant quelles pouvaient être les conséquences d'un tel assaut. Un petit débarquement sur la côte nord, c'était une chose, mais s'ils s'en prenaient aux quartiers généraux de l'armée, c'était le signe qu'ils préparaient une attaque à grande échelle. Annihiler la défense, puis envahir l'île sans encombre. Elle écouta attentivement tout ce que disait l'équipe de Haru, puis continua de passer en revue les fréquences, captant des bribes d'émissions de Partials, jusqu'à ce que l'une d'elles retienne son attention.

« ... au sommet de la butte. Tireurs en position. »

Kira poussa un juron. Il s'agissait là d'une communication entre Partials, sortie d'un autre appareil. Tous les messages de Partials sortaient de radios différentes, y compris ceux qui avaient la même voix, dans la même bataille : ils changeaient sans cesse de fréquence pour éviter les oreilles indiscrètes, mais c'était compter sans l'installation paranoïaque et suréquipée d'Afa. Kira entendait tout. Ils savaient vers où se dirigeait l'unité de Haru, ils étaient en train de lui tendre une embuscade... et elle seule était au courant.

Elle tendit la main pour s'emparer d'un micro, mais ne trouva rien :

ni talkie-walkie, ni micro de plafond, rien. Elle chercha sous la console, puis derrière. Toujours rien ! On aurait dit qu'Afa les avait retirés exprès – ce qui, se dit-elle après réflexion, était sans doute le cas. Elle était furieuse. Il n'essayait pas de communiquer avec quiconque, mais juste d'écouter. Pour rassembler des informations.

« ... approche du sommet, la voie est libre... »

De nouveau, la voix de Haru. Kira jura, d'une voix forte cette fois : moitié cri, moitié grognement exaspéré. Elle se laissa tomber à genoux devant une pile de boîtes posée dans le coin et les déchiqueta pour y chercher un microphone. La première était vide, et elle la jeta sur le côté. La deuxième était remplie de câbles, qu'elle sortit brutalement, un nid géant d'épais cordons de caoutchouc, et aussitôt certaine qu'il n'y avait pas de micro là-dedans elle les balança par-dessus son épaule, encore emberlificotée dans les câbles. *Il faut que je l'avertisse.* La troisième boîte contenait des amplis, des prises et des manuels ; la quatrième et la cinquième abritaient de vieux émetteurs-récepteurs éventrés, dépouillés de leurs pièces détachées. Derrière Kira, un vacarme de coups de feu, de hurlements et de puissants grésillements explosa soudain dans les haut-parleurs, et Kira poussa une exclamation dépitée en fouillant la dernière boîte, où elle ne trouva rien : que des câbles, encore.

« ... essayons des tirs ennemis ! » hurla Haru. « Nous essayons des tirs au sommet de la butte ! J'ai perdu Murray et... » Le signal mourut avec un claquement et un rugissement d'électricité statique, et Kira s'effondra au sol.

« Sato ! Sergent Sato ! Vous m'entendez ? » La voix du commandant humain résonna dans la salle de radio, hachée, s'éloignant déjà.

Kira imagina Madison et Arwen, à présent veuve et orpheline. Cela n'avait rien de nouveau, évidemment : tout le monde, à East Meadow, était orphelin, et cela depuis plus d'une décennie... mais c'était précisément le problème. Les Sato étaient uniques, les premiers représentants d'une nouvelle génération : une vraie famille, enfin, après onze longues années. Ils représentaient l'espoir. Avoir perdu cela – et l'avoir entendu en direct – brisait le cœur de Kira. Elle sanglotait sur le sol, les mains crispées sur les rouleaux de câbles inutiles comme s'ils avaient le pouvoir de la reconforter ou de la protéger. Elle renifla et s'essuya le nez.

Je n'ai pas le temps pour ces bêtises.

Kira essayait encore de trouver quoi faire des renseignements glanés jusque-là. Une chose était claire : elle allait devoir sortir plus d'informations des archives d'Afa avant de pouvoir formuler sa prochaine action. Mais dans l'immédiat, tout ce qu'elle essayait de sauver subissait une nouvelle menace. Si les Partials et les humains

s'entretenaient avant qu'elle ait obtenu ses réponses...

Elle se remit péniblement debout, laissant tomber les câbles emmêlés. La console radio était compliquée, oui, mais pas indéchiffrable. Kira voyait à quoi correspondaient les boutons et les commandes, comment étaient faits les branchements. Quelque part sur le toit, il y avait une batterie d'antennes, chargées et prêtes ; chacun des émetteurs-récepteurs installés par dizaines en dessous était réglé sur une fréquence différente. Avec cet équipement, elle pouvait entendre toutes les radios présentes dans un rayon de presque deux mille kilomètres – même plus, si Afa avait autant de puissance qu'il le disait. Et dès qu'elle aurait trouvé un micro – pas *si* elle en trouvait un, mais *quand* –, elle pourrait communiquer en retour. Il y en avait sûrement au moins un dans l'immeuble, un vestige de l'ancien temps, et si Afa les avait tous détruits, alors il y en aurait bien un dans la ville, dans les magasins d'électronique et d'équipement stéréo. Quelque part, il y avait un micro. Forcément.

Kira allait mettre la main dessus. Et elle comptait bien s'en servir.

– Il me faut un micro.

Afa n'était pas prêt pour une nouvelle confrontation, mais Kira n'avait pas le temps d'attendre – des gens mouraient, il fallait qu'elle les aide. Le gros homme farfouillait dans ses provisions, scrutant ses boîtes de conserve de son regard de myope.

– Je ne parle pas aux gens, dit-il. J'écoute, c'est tout.

– Je sais, lui répondit Kira. Mais moi, si, je leur parle. Les Partials ont envahi Long Island, et j'ai des amis là-bas. Il faut que je les aide.

– Je n'aide pas les Partials...

– J'essaie d'aider les humains.

Elle passa la main dans ses cheveux, déjà fatiguée et usée. Elle se sentait déchirée, même par ce problème simple en apparence : elle ne voulait pas que les humains meurent, mais ne désirait pas non plus voir mourir les Partials. Elle aurait voulu sauver les deux espèces, mais maintenant que celles-ci étaient engagées dans une guerre ouverte, que pouvait-elle y faire ?

– Avec un micro et ton antenne, je pourrais leur donner des informations, les faire tourner en rond sans qu'ils se rattrapent les uns les autres. Du moins, le temps de trouver mieux.

Afa dénicha une boîte de haricots frits et partit en se dandinant vers la porte.

– Tu ne peux pas aider d'humains. Je suis le dernier...

– Mais non ! s'emporta-t-elle en lui barrant la route.

Il la dépassait de la tête et des épaules, et pesait plus de trois fois son poids, mais il se dégonfla devant elle comme un ballon de baudruche, les yeux baissés, le menton rentré, les épaules voûtées, prêt à endurer un coup. Elle adoucit sa voix mais continua de lui tenir tête.

– Il y a trente-six mille personnes sur Long Island, Afa, trente-six mille humains. Ils ont besoin de notre aide – besoin de ton savoir. Tout ce que tu as réuni ici pourrait leur servir. Ils essaient d'éradiquer le RM, et ils ne savent rien sur le virus, alors que toi tu en sais tant. Si ça se trouve, tu détiens la solution pour fabriquer le remède, ici, quelque part, pour résoudre le mystère de la date d'expiration des Partials, éviter une nouvelle guerre. Il reste toute une société humaine, Afa, et ces gens ont besoin de tes connaissances. (Elle le dévisageait sévèrement.) Ils ont besoin de toi.

Afa remua un peu d'un pied sur l'autre, puis pivota brusquement pour retourner dans le garde-manger, contourna une pile de boîtes et revint par l'allée d'à côté. Kira soupira et se déplaça pour lui barrer à nouveau le chemin.

– Où sont les micros ?

Afa s'arrêta encore, regardant nerveusement par terre, puis refit demi-tour et repartit dans la réserve. Kira resta à côté de la porte, sûre ainsi qu'il devrait repasser devant elle tôt ou tard.

– Tu ne pourras pas te cacher à jamais, lui dit-elle, et je ne parle pas seulement de cette pièce, je te parle du monde entier. Il faut avancer, ou reculer, enfin faire *quelque chose*. Tu as rassemblé toutes ces informations afin de pouvoir un jour les montrer à quelqu'un. Ce jour est venu, allons les montrer.

– Il n'y a personne à qui les montrer, répliqua-t-il, tournicotant toujours dans le dédale de caisses et de boîtes empilées. Je suis le dernier humain en vie.

– Tu sais ce que je pense ? demanda Kira d'une voix plus douce que jamais. Je pense que si tu répètes sans cesse que tu es le dernier, c'est parce que tu as peur de rencontrer quelqu'un d'autre. Si tous les humains sont morts, alors il ne te reste personne à qui parler, personne à aider, et personne que tu risques de décevoir.

Il était au fond de la pièce, plongé dans l'ombre.

– Je suis le dernier qui reste.

– Tu es le dernier directeur informatique, dit Kira. Du moins le dernier que je connaisse. Avec tout ce que tu sais sur les ordinateurs, les réseaux, la radio et les panneaux solaires... sérieusement, Afa, tu es une sorte de génie. Tu es un génie. Tu es seul depuis tellement longtemps... mais tu n'es plus obligé. Tu m'aides bien, moi, pas vrai ? Tu me parles, et je ne fais pas peur.

– Si, tu fais peur.

– Je suis désolée. J’essaie de ne pas t’effrayer. Mais il faut que tu voies les choses en face. De quoi te caches-tu, Afa ? De quoi as-tu peur ?

Afa garda le silence un moment, le regard fixe, avant de souffler sa réponse, d’une voix abîmée par des années de peine et de terreur.

– De la fin du monde.

– La fin du monde est déjà arrivée, lui rappela Kira. Le fléau est venu et reparti. (Elle avançait très lentement vers lui.) À East Meadow, on célèbre ce moment : pas la fin, mais le commencement. La reconstruction. L’ancien monde est mort et enterré, et je sais que c’est encore bien plus dur pour toi que pour moi. Je l’ai à peine connu, moi, ce monde-là. Mais celui-ci est devant nous. Il a tant de choses à nous donner, et il a tant besoin de notre aide. Cesse de t’accrocher à l’ancien monde, et aide-nous à en reconstruire un nouveau.

Le visage de l’homme était perdu dans l’ombre.

– C’est ce qu’ils disaient dans leurs e-mails.

– Qui ?

– L’Alliance.

Sa voix était encore changée : ce n’était plus le charabia confus et hésitant ni une de ses fenêtres d’intelligence et de clarté, mais un murmure distant, presque hanté, comme si l’ancien monde s’exprimait à travers lui.

– Dhurvasula, Ryssdal, Trimble et tous les autres : ils savaient qu’ils construisaient un monde nouveau, et ils savaient qu’ils détruisaient l’ancien. Ils l’ont fait exprès.

– Mais pourquoi ? insista Kira. Pourquoi avoir tué tout le monde ? Pourquoi avoir caché le seul remède possible dans la physiologie même des Partials ? Pourquoi avoir lié des humains aux Partials ? Et pourquoi nous laisser avec tant de questions ?

– Je ne sais pas, répondit Afa à voix basse. J’ai essayé de savoir, mais c’est raté.

– Alors tâchons de trouver, ensemble. Mais d’abord, il faut que nous les aidions.

Elle se tut, se rappelant soudain les paroles du sénateur Hobb, des paroles qui lui avaient paru inconcevables quand il les avait prononcées. Elle les répéta pourtant à Afa, abasourdie de voir à quel point sa situation s’était retournée.

– L’humanité a besoin d’un futur, et nous allons devoir nous battre

pour, mais nous ne pouvons pas faire cela sans sauver d'abord le présent. (Elle lui posa une main sur le bras.) Aide-moi à trouver un micro, que nous soyons sûrs d'avoir encore quelqu'un à qui donner toutes ces réponses.

Afa l'observait avec anxiété ; il n'était plus qu'une silhouette d'enfant dans le noir.

– Tu es une humaine ? lui demanda-t-il.

Kira sentit sa voix se coincer dans sa gorge, son cœur bondir dans sa poitrine. Qu'avait-il besoin d'entendre ? Cela l'aiderait-il si elle se prétendait humaine ? Entendre autre chose lui ferait-il peur au point de le faire rentrer dans sa coquille ?

Non. Ce qu'il avait besoin d'entendre, c'était la vérité. Elle respira à fond, serrant les poings pour trouver le courage. Elle ne l'avait jamais dit tout haut, pas même à elle-même. Elle se força à parler.

– Je suis une Partial.

Les mots lui semblaient justes et faux, vrais et interdits, terribles et merveilleux à la fois. Dire une vérité, en décharger sa poitrine, lui procura un frisson de libération, mais la nature de cette vérité la fit aussi trembler. Elle eut d'abord l'impression que c'était mal de le dire, puis culpabilisa aussitôt d'avoir honte de sa vraie nature. Elle n'avait pas à avoir honte.

– Mais j'ai donné ma vie entière, donné tout ce que j'avais, pour sauver l'espèce humaine. (Ses lèvres formèrent un fin sourire, elle faillit même éclater de rire.) Toi et moi, nous sommes le meilleur espoir qu'elle ait, en ce moment.

Afa posa la boîte de haricots qu'il tenait à la main, la reprit et la reposa. Il fit un pas, s'arrêta, hocha la tête.

– D'accord. Suis-moi.

CHAPITRE 13

Marcus s'accroupit à l'abri d'un mur de parpaings à demi effondré – celui d'un ancien garage, apparemment. Il y avait une voiture à l'intérieur, visible à travers un trou dans le mur, le squelette du conducteur toujours assis au volant. Marcus tenta d'imaginer pourquoi cet homme était mort là, dans sa voiture, à l'intérieur d'un garage fermé ; mais quoi qu'il en soit, cela n'avait plus aucune importance. Et si les Partials mettaient la main sur sa patrouille, Marcus serait bientôt aussi mort que ce squelette.

– On n'a pas les moyens de protéger les fermes, dit le soldat Cantona.

Sa voix n'était qu'un chuchotement, et il ne quittait pas la forêt des yeux. Marcus en était venu à le détester, mais il ne pouvait pas nier que c'était un soldat efficace.

– Et les fermiers non plus, acheva-t-il.

– On ne va pas les abandonner, cracha Haru entre ses dents.

Il avait repris le commandement depuis que Grant était tombée. Il jeta un bref coup d'œil aux quatre fermiers cachés derrière les soldats : deux hommes et deux femmes, absolument terrifiés.

– Pour ce que j'en sais, les Partials capturent tous les humains sur lesquels ils parviennent à mettre la main. Nous sommes là pour protéger les gens, alors c'est ce que nous allons faire : protéger ces gens et les ramener à East Meadow.

– Nous sommes là pour protéger les civils, nuança Cantona. Ça, c'était une ferme-prison : si ça se trouve, ceux-là étaient des repris de justice.

– Si les Partials les veulent, le contra Haru, je mourrai plutôt que de les livrer.

Marcus observa les fermiers, maigrement armés de trois pistolets à eux quatre. Il était improbable que des prisonniers aient accès à des armes, mais quand une armée de Partials vous tombait dessus, après tout, allez savoir ce qui pouvait arriver ? *Pour ma part, je les armerais tous et je croiserais les doigts*, se dit-il. *Quand l'ennemi est un Partial, tout humain est un allié.*

– Ils vont nous faire tuer, insista Cantona.

Leur unité, forte de vingt soldats au départ, était réduite à sept, plus les fermiers ; la moitié avaient été massacrés dans l'embuscade et les autres pendant la retraite, lorsqu'ils avaient couru tête baissée dans la

forêt pour garder un peu d'avance sur les envahisseurs.

– Ils sont capables de tenir le rythme, ce n'est pas le problème, dit Cantona. Le problème, c'est qu'ils sont bruyants. Ils ne savent pas rester discrets.

Les fermiers avaient le visage tanné et brûlé par le soleil, mais Marcus les vit pâlir en entendant les soldats débattre de leur sort. Il s'invita dans la conversation.

– Ils ne sont pas plus mauvais que moi dans ce domaine.

– Je ne vais pas abandonner notre médecin.

– Mais il a raison, dit Haru. Avec Marcus dans la troupe, on fera assez de bruit pour être retrouvés, qu'on ait des civils avec nous ou non.

– Hé, ho ! Je ne suis quand même pas si nul !

– De toute manière, c'est sans importance. S'ils ne nous ont pas entendus parler, nous sommes hors de danger pour l'instant : la nuit tombe, et ils n'ont aucune raison de pourchasser un groupe de militaires armés qui risquent de leur tendre un piège. Il est plus que probable qu'ils se soient regroupés et retirés, et je vous parie qu'ils sont en route pour une autre ferme.

– Alors on n'a plus besoin de protéger les civils, conclut Cantona. On n'a qu'à les relâcher, leur dire de se diriger vers East Meadow, et essayer de retrouver notre unité.

– Je n'arrive pas à la contacter par radio, dit Haru. Nous n'avons plus d'unité à rejoindre.

L'un des autres soldats, un gars corpulent nommé Hartley, leva la main, et le groupe se tut aussitôt. C'était un signe qu'ils ne connaissaient que trop bien, et Marcus tendit attentivement l'oreille en serrant son fusil. Les Partials avaient des sens plus développés que les humains – une meilleure ouïe, une meilleure vue – et pouvaient détecter le groupe de Marcus de bien plus loin, mais dans une forêt dense comme celle-ci, ils devaient tout de même se rapprocher pour engager le combat, et à cette distance les humains arrivaient parfois à les entendre se déplacer. Avertis ou pas, cependant, ils étaient incapables de rivaliser avec une troupe de Partials ; le seul ennemi qu'ils avaient réussi à abattre avait été distrait par des forces plus vastes. Marcus et son groupe avaient détalé, purement et simplement, et même ainsi ils avaient été décimés.

Ils restèrent immobiles et muets, l'oreille aux aguets, les armes prêtes. Un silence de tombeau régnait dans la forêt alentour.

Marcus entendit une des sentinelles pousser un juron, crier les premières syllabes d'une alerte, après quoi un petit disque noir claqua

contre le mur à ses pieds. Il baissa les yeux juste à temps pour le voir exploser dans un éclair aveuglant, et soudain la patrouille entière se mit à hurler. Marcus serra les paupières, saisi d'une douleur lancinante, ne voyant plus rien que des taches vivement colorées. Il y eut des coups de feu ; Haru poussa une exclamation ; d'autres braillaient ; Marcus perçut une éclaboussure de liquide chaud sur ses mains et se baissa vivement, puis se recroquevilla en tremblant contre le mur. Un corps s'écroula contre lui et il recula en rampant, le souffle court, terrifié. Lorsque sa vue s'éclaircit, le combat était terminé.

La sénatrice Delarosa se tenait debout devant lui, un fusil dans une main, une épaisse capuche rabattue sur la tête.

Marcus tâcha de réfléchir.

– Hein ?

– Vous avez de la chance qu'ils n'aient été que deux, lui dit Delarosa. Et que nous ayons eu l'avantage, ajouta-t-elle d'un air sévère. Et que nous ayons eu de si bonnes chèvres.

– Deux quoi ?

– Deux Partials, expliqua Haru tout en se tapant sur une oreille comme si elle sifflait fortement. Et ne nous traitez pas de chèvres, merci.

– Je ne vois pas quel autre nom vous donner, protesta Delarosa en retournant un corps avec son pied.

Marcus vit alors qu'il y en avait plusieurs : des soldats, une silhouette encapuchonnée comme Delarosa, et deux Partials inertes dans leur armure grise si reconnaissable. Celui qui était aux pieds de Delarosa gémit, et elle l'acheva d'une balle.

– Vous faisiez assez de bruit pour attirer tous les Partials à un kilomètre à la ronde.

– Vous nous avez utilisés comme appâts ! s'écria Haru en se remettant péniblement debout. (De toute évidence, les suites de la mystérieuse explosion le déséquilibraient encore.) Vous saviez qu'ils étaient ici ? Vous guettiez depuis combien de temps ?

– Assez longtemps pour être fin prêts quand ils sont arrivés, répondit Delarosa. Nous savions que vous finiriez par attirer une troupe ennemie, alors nous nous sommes cachés en attendant.

Elle s'agenouilla à côté du corps et le dépouilla rapidement de ses équipements utiles : cuirasse, chargeurs, et plusieurs sacs attachés aux épaules et au torse. Elle se retourna tout en travaillant pour désigner d'un coup de menton le disque noir qui gisait aux pieds de Marcus.

– Ça, c'est leur arme incapacitante. Comme ils vous croyaient

neutralisés, ils ont baissé la garde.

Marcus tenta de se lever, mais s'aperçut que, comme Haru, il avait le tournis. Il se raccrocha au mur. Un soldat glissa au sol à côté de lui, et Marcus se rendit compte que le malheureux avait reçu une balle en plein visage.

– Vous auriez dû nous prévenir.

Delarosa empila soigneusement l'équipement du premier Partial.

– Ils vous auraient trouvés quand même ; ainsi, au moins, ils sont arrivés trop tard.

– Nous aurions pu préparer une embuscade, s'entêta Haru.

Il promena son regard autour de lui pour évaluer les dégâts, et Marcus fit de même : trois soldats morts, plus un des hommes de Delarosa. Il y en avait au moins deux de plus dans les arbres, un peu plus loin, qui surveillaient le périmètre.

– Nous aurions pu être prêts et subir moins de pertes.

– Nous *étions* prêts, lâcha Delarosa en se déplaçant vers le second cadavre. Et *c'était* une embuscade. Nous avons la configuration idéale, la diversion idéale, et nous avons tout de même perdu quatre hommes, sans compter les deux fermiers blessés. (Elle les indiqua du geste.) Nous avons des conditions idéales et ils ont quand même tué deux fois plus que nous. Vous voudriez réessayer sans la diversion ?

– Votre diversion, c'étaient mes hommes !

– Vous comptez réellement discuter, là ? s'énerva Delarosa en se relevant pour lui faire face. Je viens de vous sauver la vie !

– Vous avez laissé mourir trois de nos hommes.

– Si je n'avais pas fait ce que j'ai fait, vous seriez tous morts à l'heure qu'il est. Ou pire, vous auriez été capturés. Nous affrontons un ennemi supérieur en nombre, mieux équipé, mieux entraîné, doté de meilleurs réflexes. Si vous voulez prendre le risque d'un combat à la loyale, c'est que vous êtes aussi aveugle que le Sénat.

– Le Sénat vous a condamnée aux travaux forcés, intervint Marcus, qui retrouvait enfin son équilibre. Envoyée dans une ferme-prison. (Il fronça les sourcils.) Dans cette ferme-ci ?

Delarosa se retourna vers le second Partial, empilant son équipement à côté du premier tas.

– À l'époque où c'était encore une ferme-prison, oui. Maintenant, ce n'est plus qu'une... scène de crime. Tout ce qui y restait de vivant a été dispersé.

– Vous êtes-vous évadée pendant l'attaque, ou avant, en volant une

arme ? voulut savoir Haru.

– Je ne suis pas ici pour tuer des humains, répliqua Delarosa qui se releva et se planta face à lui. C’est vrai, oui : j’ai été condamnée aux travaux forcés dans une ferme. Mais vous rappelez-vous pourquoi ?

– Pour avoir tué des êtres humains, dit Marcus. Ce qui mine un peu votre crédibilité.

– Pour avoir fait ce qu’il fallait, le corrigea-t-elle.

Elle indiqua un de ses compagnons, vêtu lui aussi d’un grand manteau à capuche, qui vint ramasser l’équipement des Partials.

– Nous faisons face à l’extinction de notre propre espèce, déclara-t-elle d’un ton sans appel. Voilà ce qui passe avant tout – avant la bonté, la moralité, la loi. Des choses que vous n’auriez jamais faites il y a douze ans sont en ce moment non seulement acceptables, mais indispensables. Elles constituent un impératif moral. Je tuerais cent Shaylon Brown plutôt que laisser la victoire aux Partials. J’en tuerais mille s’il le fallait.

– C’est exactement ce que je voulais dire, l’approuva Cantona. C’est le seul moyen de survivre à ce qui nous attend.

– Si vous tuez mille de vos semblables, les Partials n’auront même plus besoin de combattre, protesta Marcus. Vous faites leur travail à leur place !

Un oiseau poussa un trille strident dans la forêt, et Delarosa releva la tête.

– C’est le signal du départ. On dirait que ces deux-là avaient des renforts.

Elle rejoignit en courant l’orée de la clairière, mais Haru secoua la tête.

– On ne vient pas avec vous.

– Moi, si ! clama Cantona, qui préleva un second fusil sur la dépouille d’un soldat humain. Allez, Haru, vous savez bien qu’elle a raison.

– Je n’abandonnerai pas ces civils !

– En fait, dit alors un des fermiers, je crois que je vais partir avec elle, moi aussi.

C’était un homme d’un certain âge, amaigri et buriné par le travail. Il leva en l’air son fusil de chasse et prit une arme de poing sur le corps d’un autre soldat.

Cantona regarda Delarosa, qui hocha la tête et se tourna vers Haru.

– Nous ne vous utiliserons plus comme appâts, promit-elle.

Sur quoi elle tourna les talons et se fonda dans les bois. Ses hommes

disparurent avec elle, suivis du fermier, et enfin de Cantona. Ce dernier s'arrêta un instant, les salua de la main, et s'en alla à son tour.

Marcus regarda Haru, puis Hartley, puis les trois fermiers restants. Ils s'étaient approprié les fusils et les munitions trouvés sur les soldats morts.

- Deux d'entre vous sont blessés ?
- Nous pouvons marcher, dit une des femmes d'un air farouche.
- Formidable, grommela Haru, mais pouvez-vous courir ?

Ils firent halte dans une cour d'école, épuisés et pantelants. Les Partials à leurs trousses avaient fait deux victimes de plus, ce qui ne laissait que Marcus, Haru et deux civils – dont une femme aux cheveux châains prénommée Izzy, blessée. Elle s'appuya lourdement contre le mur, les yeux fermés, la respiration sifflante. Haru était à court de munitions, et Marcus lui tendit son dernier chargeur.

– Tu en feras un meilleur usage que moi, dit-il en reprenant son souffle avant de désigner Izzy. Elle n'ira pas beaucoup plus loin.

– Oblige-la à s'asseoir, lui intima Haru, caché dans les buissons. Elle va nous faire repérer.

- Si je fais ça, elle n'arrivera pas à se relever.
- Alors je la porterai.

Marcus et le dernier fermier, un dénommé Bryan, firent doucement asseoir la femme et l'adosèrent au mur, la tête entre les genoux. Marcus examina ses pansements : une balle lui avait traversé l'épaule, passant par miracle à côté des os et des artères vitales, mais la plaie n'était pas belle, et la femme avait perdu beaucoup de sang. Il avait déjà changé deux fois les compresses, à l'occasion de brèves haltes comme celle-ci, et lui avait donné tous les analgésiques qu'elle pouvait supporter sans perdre connaissance. Le bandage était trempé de sang, et tandis qu'il le changeait à nouveau, sa vision se brouilla sous le coup de l'épuisement.

– Je commence à regretter qu'on ne serve pas d'appât à toute une bande de guérilleros, en ce moment, dit Haru.

Marcus se renfrogna.

- Ce n'est pas drôle.
- Ça ne cherchait pas à l'être.

– Vous pourriez y arriver, intervint Bryan. Je parle de l'embuscade. Assez d'armes, des bois pour vous cacher, un champ de tir bien dégagé, et vous n'auriez même pas besoin d'appâts.

– On pourrait certainement, répondit Haru, toujours essoufflé. Sans doute, sans doute.

Il sortit sa radio et l'essaya une nouvelle fois, la voix rauque.

– Ici Haru Sato, j'ai avec moi un médecin et deux civils, sommes en détresse au niveau de... (Il releva les yeux.)... l'école élémentaire Huntsman. Je ne sais pas dans quelle ville. Si quelqu'un m'entend, n'importe qui, je vous en prie, répondez. Nous ignorons l'importance de l'attaque et nous ne savons pas où nous replier. Nous ne savons même pas où nous sommes.

Izzy toussa : une quinte râpeuse, douloureuse, qui secoua tout son corps jusqu'au moment où elle vomit par terre. Marcus s'écarta, puis acheva de lui bander l'épaule.

– Je crois que votre radio ne marche plus, dit Bryan. À quand remonte votre dernier appel, entrant ou sortant ?

– Il n'y a rien eu depuis les snipers, reconnut Haru en contemplant l'appareil d'un air démoralisé.

Celui-ci ne portait aucun impact de balle, mais il semblait en mauvais état. Marcus songea qu'il était sans doute en effet hors service.

– Laissez-moi y jeter un coup d'œil, dit Bryan en se levant pour le prendre.

Sa tête s'éleva au-dessus des taillis environnants et son corps tressaillit soudain tandis qu'une brume rouge jaillissait par son oreille.

Marcus et Haru se jetèrent immédiatement à plat ventre. Privée du soutien de Marcus, Izzy s'effondra au sol sans connaissance.

– Je crois bien qu'on y est, lâcha Marcus. Soit ta tueuse préférée arrive à la rescousse, soit on va bientôt dire bonjour au docteur Morgan.

– Tu me pardonneras d'espérer que ce sera la tueuse, comme tu dis.

– Tu vas adorer le docteur Morgan, répliqua Marcus. Elle hait les humains presque autant que tu hais les Partials.

Haru observait la cour de l'école.

– Il y a là presque un mètre de broussailles qui poussent à travers l'asphalte, et qui atteignent bien deux mètres de haut dans cette zone, sans doute l'ancien terrain de foot. (Il regarda Izzy.) Je ne pense pas qu'on puisse la transporter.

– Je la prends sur mon dos et je pars en courant, proposa Marcus. Tu me couvres. Ces arbres un peu plus touffus ne sont qu'à...

– Certainement pas, le coupa Haru. Mais c'est pourtant exactement ce qu'on va leur faire croire.

Il pointa le doigt derrière eux, le long du mur d'enceinte. Au pied de ce mur, à quelques pas de là, Marcus aperçut un rectangle sombre : un

soupirail aux carreaux cassés.

– Tu vas la traîner là-dedans, expliqua Haru tout en rassemblant de gros morceaux d’asphalte. Pendant ce temps-là, je ferai de mon mieux pour donner l’impression qu’on traverse le terrain de foot.

Marcus hocha la tête.

– Ça va nous faire gagner combien de temps ?

– Suffisamment. À supposer que ça marche. On trouvera une porte à l’intérieur et on sortira du bâtiment par l’autre côté.

Marcus souffla en observant la bouche noire et menaçante du soupirail.

– Va savoir ce qui vit là-dedans. Si je suis dévoré par des blaireaux ou quelque autre bestiole, il ne faudra pas te plaindre.

– Vas-y.

Marcus fit rouler Izzy sur le dos, lui passa les bras au-dessus de la tête, et prit ses deux poignets de la main gauche ; s’aidant du coude droit, il rampa sur le ventre à travers l’asphalte défoncé, en direction du soupirail. Il veillait à rester bien à plat et s’efforçait de ne pas faire remuer les taillis. Haru jeta des blocs sur le terrain, selon un arc très bas afin que les Partials ne les voient pas ; en retombant, ils agitaient les tiges des hautes herbes. Marcus constata que cela devait fonctionner, car un tir de sniper alla se perdre dans les buissons, inoffensif, à six ou sept mètres du mur.

Il atteignit le soupirail et jeta un œil à l’intérieur ; l’air y était humide comme dans une grotte, et sentait le chien mouillé. À moins qu’il n’ait été récemment abandonné, le sous-sol était devenu un antre d’animaux, même si les chiens n’utilisaient sans doute pas cette entrée. En effet, le sol autour était meuble, et non tassé par des passages multiples. Marcus, qui n’y voyait pas grand-chose, jugea qu’il ferait mieux de se glisser à l’intérieur avant de tirer la blessée à lui.

Il était à moitié entré lorsque Haru s’arrêta en dérapant à côté de la fenêtre, la respiration lourde.

– Je crois bien que les carottes sont cuites, dit-il – et au même moment, une balle vint s’enfoncer dans le mur de briques au-dessus de lui. Eh oui. Pousse-toi.

Marcus se tortilla pour finir d’entrer, se laissa tomber au sol et glissa immédiatement dans plusieurs centimètres de boue visqueuse. Il se remit debout et tira sur le corps inerte d’Izzy, tout en écoutant l’impact d’autres balles sur le mur. Aussitôt que le soupirail fut dégagé, Haru se précipita à l’intérieur pour atterrir dans la gadoue avec un gémissement étranglé.

– Ça pue le chien mouillé, là-dedans.

Marcus chercha une lampe dans ses poches, tout en retenant Izzy d'un bras.

– Et quelque chose me dit que ce n'est pas seulement de la boue, ajouta-t-il.

– N'allume pas, l'arrêta Haru. Suis-moi.

Il fit quelques pas mouillés, silhouette noire dans la pénombre, et Marcus le suivit avec toute la prudence possible. En plus d'une douzaine de centimètres de boue liquide, le sous-sol était encombré de bureaux métalliques, de piles de livres mangés par les vers et de multiples rangées d'ordinateurs, attachés par des câbles rouillés à des meubles sur roulettes. Haru ouvrit la route dans ce labyrinthe, et tandis que les yeux de Marcus s'accoutumaient à l'obscurité, une porte apparut dans le mur devant eux. Haru tira dessus, la poignée tourna, mais soudain les ténèbres devinrent encore plus noires : la source de lumière qui se trouvait dans leur dos venait juste d'être obstruée, et Marcus se jeta au sol.

Le sifflement des balles déchira le silence, des éclairs de mitraillettes illuminèrent la pièce, un vacarme assourdissant éclata. La fine porte en bois fut déchiquetée par l'attaque, et Marcus eut tout juste le temps de voir Haru plonger derrière l'armoire informatique la plus proche.

– Ils sont déterminés à aller jusqu'au bout, souffla Haru. J'ai déjà eu des envies de meurtre, mais jamais à ce point.

Il fit feu en direction du soupirail, et le tireur s'écarta vivement. Marcus en profita pour se ruer en avant, traînant Izzy de l'autre côté de la porte. Lorsqu'il fut en sécurité, Haru cessa le feu, soucieux de ne pas gâcher leurs dernières cartouches, et le tireur revint devant la fenêtre déverser dans la cave un épais tir de barrage. Haru tira ses dernières munitions, forçant le Partial à se remettre à l'abri, et s'engouffra à son tour par la porte en rampant dans les immondices.

– Je ne suis pas réellement convaincu moi-même de ce que je vais dire, chuchota Marcus, mais on est en sûreté ici. Du moins pour l'instant.

Haru acquiesça en essuyant son visage couvert de boue.

– Tant qu'on a encore des munitions – et tant qu'ils savent qu'on en a encore –, ils ne nous suivront pas ici. Mais tu peux parier qu'ils sont en train de faire le tour.

Il releva la tête, et Marcus sentit son regard le brûler même dans le noir.

– C'est le moment de se décider, Valencio. Tu préfères mourir planqué, ou en tirant tes dernières cartouches ?

– Y a pas une option « en me pissant dessus » ?

Haru eut un rire bref.

– Je suis sûr que c'est inclus dans les deux. (Il renifla.) D'ailleurs, on baigne déjà dans l'urine, même si ce n'est pas la nôtre. Personne ne verra la différence.

– Essaie quand même la radio, suggéra Marcus. On ne sait jamais.

Haru la tira de sa ceinture et la leva en l'air dans le noir.

– On a plus de chances de joindre directement Dieu le père que le moindre être vivant sur Terre, avec ce machin.

– Alors prions. (Marcus lui prit l'appareil et enfonça le bouton.) Ici Marcus Valencio, à supposer que quelqu'un m'entende. Je suis... caché dans un tunnel plein de boue et de pisse de chien, avec Haru Sato. Entre les deux, je ne sais pas ce qui est le pire. Nous avons un civil blessé avec nous, ainsi qu'une brigade entière de Partials assoiffés de vengeance à nos trousses, semblerait-il. Ils nous ont poursuivis sur des kilomètres, et il ne reste plus que nous deux sur une vingtaine de soldats. J'ignore s'ils cherchent à conquérir l'île, à la piller, ou juste à nous tuer pour le fun. Je ne sais même pas qui peut m'entendre... aussi bien, nous sommes les derniers humains en vie sur Terre.

Il lâcha le bouton, et l'appareil se mit immédiatement à grésiller.

– Si seulement je gagnais un dollar chaque fois que j'entends ça, en ce moment... fit la radio.

La voix était hachée et brouillée, et si inattendue que Marcus faillit en lâcher la radio. Haru se redressa, les yeux écarquillés.

– Qui est là ? demanda Marcus en regardant son compagnon d'un air incrédule.

Il rappuya sur le bouton à plusieurs reprises et essaya de nouveau.

– Qui est là ? Je répète, qui est là ? Nous réclamons une assistance immédiate, des renforts, et... quelqu'un pour nous sauver la vie.

Il lâcha de nouveau le bouton et eut un geste d'impuissance.

– Bon, j'espère qu'ils ne vont pas refuser sous prétexte que je n'ai pas respecté le protocole radio, ajouta-t-il.

L'appareil se remit à crachoter.

– Le trafic radio des Partials confirme qu'ils te cherchent spécifiquement, toi, Marcus. Le docteur Morgan veut te voir pour une raison précise.

Marcus se figea, comprenant soudain pourquoi cette voix lui semblait si familière.

– Kira ?

– Salut, bébé. Je t'ai manqué ?

– Que... quoi ? bredouilla Marcus. Mais où es-tu ? Qu'est-ce qui se

passé ? Et pourquoi est-ce que le docteur Morgan me cherche ?

– Probablement parce qu'elle me veut, moi, répondit Kira. La bonne nouvelle, c'est qu'elle ne sait absolument pas où je suis.

– Ah, quel soulagement, persifla Haru. Comme je suis content que Kira ne risque rien.

Marcus rappuya sur le bouton.

– Haru te passe le bonjour.

– Ne t'en fais pas, j'ai de bonnes nouvelles pour lui aussi : les Forces de défense avancent vers votre position.

– Ah oui ?

– Sortez de l'école et partez vers le sud. Vous allez tomber sur un bataillon qui arrive dans l'autre sens, à deux minutes au plus.

– Tirons-nous de ce merdier ! lança Haru.

Il souleva Izzy comme le font les pompiers et s'élança dans le couloir.

– Attends, dit Marcus à Kira tout en trotinant pour le rattraper. Où es-tu ? Que se passe-t-il ?

Mais comme la radio restait muette, il se hâta de regagner sa position précédente. Les ondes passaient sans doute mieux à cet endroit, car l'appareil se remit aussitôt à grésiller.

– ... de suite. Je répète, sortez tout de suite. Le bataillon a un petit arsenal de lance-roquettes, et il compte s'en servir pour démolir tout le bâtiment.

– Attends ! hurla Marcus. On n'est pas encore sortis !

– Alors grouillez-vous !

Il prit ses jambes à son cou, rattrapant Haru au pied de l'escalier qu'ils gravirent quatre à quatre avant de déboucher dans un large couloir d'école. Aucun Partial n'était en vue, et Haru désigna une paire de portes à demi arrachées de leurs gonds.

– Par là !

Ils sortirent par le côté sud du bâtiment, et traversèrent la rue à toutes jambes pour rejoindre le couvert d'une allée résidentielle. Aucun cri ne s'éleva derrière eux, aucune balle ne leur passa au-dessus de la tête. Marcus vira brusquement à un coin de rue, suivi de près par Haru qui portait Izzy en travers de ses épaules ; sans cesser de courir, il hurla dans la radio :

– Kira ? Kira, tu m'entends ? Qu'est-ce qui se passe ?

– J'avais quel âge quand on s'est rencontrés ? fit la voix de Kira. Remonte d'autant de canaux.

Cinq, pensa Marcus, *on s'est rencontrés à l'école l'année de notre arrivée ici. Il passa autant de canaux, puis réfléchit. Il n'y avait pas*

d'école la première année. On s'est rencontrés à six ans. Il tourna le cadran d'un cran.

– Alors, qu'est-ce qui se passe ?

– C'est un truc qui ne marchera pas deux fois, dit Kira. Ils écoutent vos fréquences, mais moi j'écoute les leurs ; je t'ai dit qu'il y avait un bataillon de la Défense pas très loin, et j'ai demandé à un ami de leur faire un faux rapport avec la même information. Les deux Partials qui vous pourchassaient ont battu en retraite, mais pas pour longtemps, et le bataillon qui approche par le sud est en fait à au moins dix kilomètres. Il va falloir le retrouver sans tarder, car les Partials te recherchent en personne, et ils vont vouloir te tomber dessus dès qu'ils comprendront qu'ils se sont fait avoir.

Marcus ralentit, tâchant de reprendre son souffle.

– Alors... qu'est-ce que je fais, maintenant ?

– Je vais faire tout mon possible pour t'aider, mais on n'a pas tellement le choix. Nous avons écouté les communications de Morgan, et voici la mauvaise nouvelle : ils ne font pas qu'envahir l'île, ils comptent la conquérir. D'ici à deux jours, tous les humains présents sur Long Island seront prisonniers des Partials.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE 14

La première alarme sonna à quatre heures du matin. Afa, en effet, avait équipé les portes et les fenêtres du rez-de-chaussée de petites alarmes électriques, reliées à sa chambre et aux principales salles d'archives, et la sonnerie réveilla instantanément Kira. Celle-ci dormait toujours sur le canapé du studio de télé, où elle venait de passer un peu plus d'une semaine : son campement le plus permanent depuis bien longtemps. Les alarmes étaient insistantes mais discrètes, conçues de manière à alerter les occupants sans apprendre aux intrus que quelque chose clochait. Kira fut sur pied en quelques secondes et enfila ses chaussures tout en empoignant son fusil. Si jamais il fallait fuir, cette arme était ce dont elle aurait le plus besoin. D'ailleurs, sachant qu'Afa était prêt à faire sauter tout le bâtiment si nécessaire, même une fuite pieds nus et sans arme n'était pas le pire scénario imaginable.

Kira le retrouva dans le hall, et tous les deux se gardèrent de faire le moindre bruit. Il éteignit les alarmes et tendit l'oreille. Si c'était une fausse alerte – un coup de vent, ou un chat grattant à la fenêtre –, le silence resterait complet. Kira écouta les yeux fermés, en priant pour que rien ne...

Bip. Bip.

Afa éteignit de nouveau l'alarme, définitivement cette fois, et trottina d'un pas lourd jusqu'au bout du couloir, où se trouvait une autre série d'interrupteurs. Les panneaux solaires installés sur le toit emmagasinaient d'énormes quantités d'électricité, plus qu'assez pour alimenter toute la nuit les systèmes de sécurité improvisés. Le gros homme réveilla un écran en veille juste à temps pour y voir une silhouette noire et entièrement cuirassée se glisser par la fenêtre. Le casque était rond et sans visage, caractéristique de l'armée des Partials, bien que son armure soit usée et abîmée à tel point que Kira se demanda si ce n'était pas une tenue récupérée quelque part. La silhouette fugacement dévoilée par le clair de lune trahissait un individu de sexe féminin, alors que l'autre forme qui se glissa derrière était probablement masculine. Kira lança un coup d'œil à Afa, dont le visage entier n'était plus qu'un rictus d'anxiété et d'indécision. Ses autres planques, il les avait simplement fait sauter lorsqu'une menace était apparue, mais il s'agissait ici de son quartier général, de sa bibliothèque principale de documentation, de l'œuvre de sa vie. Il ne voulait pas détruire cela.

D'un autre côté, on ne pouvait pas dire qu'il avait les idées très claires dans les moments de stress.

Kira et Afa se trouvaient au sixième étage, et deux niveaux entiers, truffés de systèmes de sécurité, séparaient encore les intrus des archives importantes. Le rez-de-chaussée était bourré d'explosifs, en quantité suffisante pour anéantir l'immeuble entier, et Kira, prudente, se positionna entre Afa et le détonateur manuel. Ils observèrent, sur l'image floue des caméras de surveillance, les deux intrus qui progressaient furtivement dans les pièces et les couloirs, passant d'écran en écran, les différents angles de vue donnant à leur cheminement l'aspect d'une trajectoire erratique et disjointe. De gauche à droite sur le troisième moniteur ; de droite à gauche sur le premier. De haut en bas sur le deuxième et le quatrième simultanément, l'un devant l'autre. Ils progressaient lentement, leurs armes braquées devant eux, silhouettes sans couleur dans la pénombre. Probablement guidées par des casques à vision nocturne augmentée, elles avaient des mouvements parfaitement coordonnés. Elles offraient le spectacle impeccable du lien en action. C'étaient des Partials, sans aucun doute possible.

Kira vérifia soigneusement ses munitions, sans quitter des yeux les écrans de surveillance ; elle parviendrait peut-être à toucher un des intrus si elle le prenait par surprise, mais les chances d'en vaincre deux coup sur coup étaient infimes. Si elle ne fuyait pas tout de suite, elle se réveillerait probablement dans le laboratoire du docteur Morgan, étendue sur une table d'opération tandis que la femme, tel un savant fou, l'ouvrirait pour découvrir ses secrets.

Elle fit un pas pour partir en courant, mais se força à s'arrêter. *Respire*, se dit-elle. *Respire profondément. Garde ton calme. Personne au monde n'est plus parano qu'Afa : il sait protéger son refuge. Laisse-lui un peu de temps. Il reste encore un étage entre nous.*

La dernière caméra les montra au pied de l'escalier, ouvrant la porte puis montant lentement. Il n'y avait aucun piège au rez-de-chaussée parce qu'Afa ne voulait pas que ses bombes soient déclenchées de manière intempestive par un animal errant, mais Kira espérait que les Partials interpréteraient cela comme une absence totale de dispositifs de sécurité. Seraient-ils, du coup, moins méfiants au premier étage ? Elle retint son souffle, et les pieds des intrus disparurent dans la pénombre au sommet de l'escalier. Il n'y avait pas de caméras au premier, uniquement des détecteurs de mouvement et des pièges mécaniques.

Une lumière rouge clignota sur le panneau de contrôle, et dans l'instant, un violent fracas secoua l'immeuble.

– Une mine antipersonnel, précisa Afa. Ça s'appelle une Betty-

Sauteuse : quand on passe à côté, la mine bondit à environ un mètre vingt de hauteur, et là elle explose, comme ça, en anneau. (Joignant le geste à la parole, il mima un halo de destruction s'élargissant à plat.) Des clous, des shrapnels et des chevrotines, à hauteur du ventre. Ils sont en armure, mais ça peut quand même faire beaucoup de dégâts sans toucher à la structure du bâtiment.

Kira hocha la tête, vaguement nauséuse, en guettant du regard le voyant suivant dans la rangée. Si la Betty-Sauteuse avait arrêté l'ennemi, plus aucun ne s'allumerait. La menace serait éliminée, et Afa et elle n'auraient plus qu'à nettoyer. Elle pria...

Le deuxième voyant s'alluma.

– Ils avancent dans le couloir côté est, constata Afa, les poings serrés devant lui comme un nouveau-né, faible, le visage ruisselant de sueur.

– Comment fait-on pour sortir ? lui demanda Kira.

Il y avait un escalier de secours extérieur, elle le savait, mais celui-ci aussi était bourré de pièges, et la jeune fille espérait qu'il existait un moyen plus rapide de descendre.

Afa déglutit, les yeux rivés sur les voyants, et Kira reposa sa question.

– Comment fait-on pour sortir ?

– Ils sont dans le couloir est, et se dirigent vers les fusils. Ceux-ci sont équipés de détecteurs de mouvement, et non déclenchés par des fils comme les mines... ils ne verront rien venir.

Le troisième voyant rouge s'illumina, et Kira entendit une détonation lointaine. Elle attendit, les dents serrées, les nerfs à vif, et le monde s'arrêta un instant.

Le quatrième voyant s'alluma.

– Non, souffla-t-elle.

Afa regardait d'un bout à l'autre du couloir, ses mains s'ouvrant et se refermant sur un outil imaginaire. Il n'avait pas d'arme à feu, et tolérerait tout juste celle de Kira ; il ne se servait que de pièges, distants et impersonnels. Si les intrus arrivaient jusqu'à lui, il serait totalement sans défense.

– Afa, dit Kira en l'attrapant par le coude. Regarde-moi.

Il continuait de chercher quelque chose du regard, et Kira se campa fermement dans son champ de vision.

– Regarde-moi : ils vont monter jusqu'ici et ils vont nous tuer.

– Non.

– Ils vont te descendre, Afa, tu comprends ce que je te dis ? Ils vont m'enlever, te tuer, puis incendier cet immeuble pour qu'il parte en

fumée...

– Non !

– ... et toutes tes archives avec. Tu comprends ? Tu vas tout perdre. Il faut qu'on sorte d'ici.

– J'ai mon sac à dos, dit-il en s'éloignant d'elle pour ramasser par terre l'énorme sac qui n'était jamais à plus de quelques pas de lui. Je ne laisse jamais mon sac à dos.

– Il faut qu'on le prenne et qu'on se tire, insista Kira en traînant Afa de force vers le studio d'enregistrement.

Elle n'avait que quelques secondes pour rassembler ses affaires, après quoi il leur faudrait fuir en courant le plus loin et le plus vite possible. Elle songea à la station de radio, en haut, à Marcus et à la manière dont elle l'avait aidé. Le docteur Morgan avait pris le contrôle d'East Meadow et de tous les centres peuplés de l'île. Utiliser la radio pour aider Marcus à conserver une longueur d'avance sur ses poursuivants, c'était la seule chose qu'elle pouvait faire... et voilà qu'elle était sur le point de tout perdre. Afa résistait, tirant en arrière pour retourner vers le panneau mural, et Kira courut sans lui jusqu'au studio afin de rassembler ses affaires en vitesse pour fuir.

– Ils ont dépassé la salle de réunion, annonça-t-il. Ils avancent lentement. Ils ont aussi passé la deuxième Betty-Sauteuse du couloir est et se dirigent vers... Il y en a d'autres, maintenant.

Kira releva la tête au-dessus de son sac, dans lequel elle était en train de ranger son équipement de survie.

– Quoi ?

– Un dans le couloir est, un dans le couloir ouest. Il y a un deuxième groupe, couina Afa d'une voix de plus en plus inquiète et haut perchée. Mais je n'ai vu personne d'autre entrer ! Je surveillais les écrans... Je les aurais vus arriver !

Kira referma son paquetage d'un geste sec, abandonnant sur place son tapis de sol, et repartit en courant dans le couloir.

– Il n'y en a pas plus, dit-elle. Ce sont toujours eux. (Elle indiqua du doigt le septième voyant.) Il y a bien un grand corridor central, là, non ? Le même à chaque étage. C'est un binôme de tueurs, comme j'en ai suivi une douzaine d'autres à la radio – ils n'ont pas besoin d'une seconde équipe, ils se sont simplement séparés...

Elle s'interrompt en pleine phrase.

– Ils se sont séparés, répéta-t-elle, mais sur un ton complètement différent. Ils sont seuls. Afa, à quel endroit se rejoignent les couloirs est et ouest, au niveau du deuxième étage ?

– Aux escaliers.

– Oui, dit Kira en se plaçant de nouveau dans son champ de vision. Je sais que c'est aux escaliers, mais j'ai besoin que tu sois plus précis. C'est toi qui as conçu tout ce système, Afa, donc tu sais où ils iront ensuite. Celui-ci, ajouta-t-elle en lui montrant un point rouge. À quel endroit atteint-il le deuxième étage ?

– L'escalier de derrière, dit-il, bégayant pratiquement de terreur.

Il tendit la main vers le détonateur, mais elle l'arrêta à temps.

– L'escalier de service, reprit-il. Ils remontent du dépôt de livraisons, à l'arrière.

– Parfait.

Kira lui fit reprendre son sac à dos et l'écarta doucement du panneau de contrôle.

– Il faut que tu sauves ce sac à dos, tu m'entends ? Ne fais pas sauter le bâtiment. Si tu le fais sauter, tu perdras ton sac.

– Je ne dois jamais perdre le sac à dos.

– Exactement. Tu vas trouver la sortie de secours que tu t'es ménagée pour les urgences et tu vas la prendre... cours très loin, et ne reviens pas pendant une semaine. Si les Partials s'en vont, je serai ici à t'attendre. Allez, file !

Afa s'éloigna au pas de course, tandis que Kira, saisissant son paquetage, s'en allait dans le sens contraire pour pratiquement se jeter dans l'escalier de service. Cinquième, quatrième étage. Si elle atteignait le deuxième avant eux, si elle y arrivait pendant que les Partials étaient encore divisés, encore seuls, exactement là où elle savait qu'ils se rendaient, elle pourrait prendre le premier en embuscade et fuir avant que l'autre n'arrive en renfort. Elle avait une chance de les tuer tous les deux, mais une seule. Troisième étage.

Deuxième.

Elle ralentit, posant soigneusement ses pieds en silence à chaque pas, tendant l'oreille à l'angle avant de prendre chaque virage. La cage d'escalier était déserte. Elle se laissa tomber à genoux, épaula son fusil et risqua un regard vers le palier du premier. Il faisait noir, et la moquette était moisie. La porte en acier avait été entièrement retirée et hissée à l'étage du dessus pour faire office de blindage autour d'un des mini-bunkers d'Afa : c'était là que Kira irait se cacher, décida-t-elle. Tuer le premier, se retirer dans un bunker, et attendre que le second commette une erreur. À supposer que les Partials soient faillibles.

Le premier étage était désert, mais les traces de désordre étaient évidentes. Une série de trous dans les murs et dans les rideaux noirs prouvait que les dernières Betty-Sauteuses avaient fonctionné exactement comme prévu, mais il n'y avait aucun corps en vue.

L'étage était vaguement éclairé par les déchirures dans les rideaux, et une petite flamme vacillait dans le mur, vers le fond. Kira attendit tout en tâchant de se rappeler où était installé le dernier piège de l'étage : un dispositif incendiaire, qui n'avait apparemment pas explosé. Le Partial était encore là.

Elle attendit au sommet des marches, l'arme en position. Aussitôt qu'un Partial apparaîtrait à la porte, il serait mort.

Elle attendit encore.

J'ai peut-être fait trop de bruit, s'inquiéta-t-elle. Il m'a entendue arriver et a rebroussé chemin... ou, pire, il m'attend. Je pourrais remonter par l'escalier, mais je perdrais mon avantage. Je ne peux pas affronter les deux Partials d'un coup. S'il y a une chance pour que j'arrive à piéger celui-ci, il faut que je coure le risque.

Jusqu'où est allé l'autre ? Ceci est l'escalier de service, mais l'autre couloir mène à l'escalier principal. Le Partial l'a-t-il déjà atteint ? Est-il monté ? Afa a-t-il réussi à s'enfuir ? Elle espérait que le bonhomme avait eu la présence d'esprit de partir, qu'il n'était pas encore assis dans le couloir, un doigt sur le détonateur, prêt dans sa paranoïa à détruire l'œuvre de sa vie – et Kira et lui avec –, juste pour empêcher les Partials de mettre la main dessus. *Il faut que je remonte, songea-t-elle, et il faut que je reste ici, et il faut que je me tire de là. Je ne sais pas quoi...*

Et tout à coup elle sut, avec la même certitude que si elle l'avait vu de ses yeux, qu'un Partial était en train de ramper vers elle au deuxième étage.

La porte du deuxième, comme celle du premier, avait été recyclée pour renforcer le bunker d'Afa. Le passage était ouvert, et le Partial l'aurait en ligne de mire aussitôt qu'il aurait franchi le coin. *C'est le lien, pensa-t-elle, il n'y a que comme ça que je peux le sentir si clairement. Le lien leur transmet tout ce que nous faisons. Je n'ai pas tous les capteurs que Samm décrivait, mais apparemment j'ai de quoi percevoir leur position... et peut-être aussi de quoi trahir la mienne.* Elle tapota sa veste, regrettant de ne pas avoir un projectile à leur jeter – une grenade, ou même un caillou pour faire diversion –, mais elle ne disposait que de son fusil, et le temps qu'elle vise avec, il serait déjà trop tard. Elle devait absolument bouger de là. Elle se redressa légèrement sur ses pieds, prête à dévaler les marches jusqu'au rez-de-chaussée, lorsqu'elle reçut une seconde impression, aussi claire que la première, l'informant qu'il y avait un autre Partial dans l'escalier en dessous d'elle. Ils n'avaient pas bêtement attendu de l'autre côté de la porte : prenant de l'avance sur elle, ils l'avaient complètement cernée. Elle ne pouvait plus fuir que dans les couloirs du premier étage, où il restait un piège

qui ne s'était pas déclenché. Elle bondit sur ses pieds et s'élança en courant.

Les Partials ne se crièrent pas d'indications, le lien leur permettant de rester parfaitement discrets, mais Kira ressentit néanmoins leur cri dans sa tête comme une clameur chimique : ELLE S'ENFUIT ! Des pas claquèrent sur les marches derrière elle, et la jeune fille tira un coup de fusil dans la cage d'escalier, vers le bas, empêchant ainsi le second ennemi de l'abattre lorsqu'elle se précipita en courant dans le piège mortel du premier étage. Elle franchit en roulé-boulé la porte béante et se remit aussitôt debout, cherchant frénétiquement des yeux le dernier piège – mais Afa l'avait trop bien caché. Un Partial surgit alors derrière elle, et elle fit volte-face en tirant droit vers son torse. L'intrus – la femme, apparemment, mais son visage restait invisible sous son casque – eut un bref temps d'arrêt en la voyant, mais profita de son élan pour exécuter une roulade acrobatique ; serrant son arme contre sa poitrine, elle se roula en boule et fit un saut périlleux sous le feu de Kira avant que celle-ci ait le temps de corriger son tir. La Partial se rétablit à quelques dizaines de centimètres d'elle, tira presque immédiatement, et Kira dut plonger sur le côté pour esquiver. L'ennemie la suivit avec une vitesse surnaturelle, pressant l'assaut, et lui fit sauter son fusil des mains au moyen d'un violent coup de pied. Kira entra en titubant dans une salle de réunion, retrouva son équilibre et fila derrière la table en bois pourrissant pour rejoindre une deuxième porte, au bout de la pièce, avec seulement trois pas d'avance sur l'adversaire. Elle se retrouva dans le couloir et se rua vers la sortie, mais s'effondra à grand bruit lorsque la Partial la plaqua par-derrière, lui coupant le souffle par la même occasion. Kira lutta pour respirer en se débattant comme une furie, parvenant même à lui assener un fort coup de coude dans le côté du casque. L'inconnue eut un mouvement de recul dont Kira profita pour s'éloigner en roulant sur elle-même, rampant sur quelques dizaines de centimètres encore avant que l'ennemie, déjà sur ses pieds, ne lui envoie un grand coup dans la cuisse. Elle poussa un cri de douleur et retomba sur le flanc, et lorsqu'elle releva la tête, la Partial se tenait à quelques pas d'elle, la botte levée au-dessus d'un mince câble, le doigt tendu vers un point situé au-dessus de la tête de la jeune fille. Celle-ci, levant les yeux, découvrit le bec du piège incendiaire d'Afa, un lance-flammes braqué droit sur elle. La Partial n'avait plus qu'à poser le pied pour qu'un jet de flammes la rôtisse toute vivante. Elle se crispa, les yeux rivés sur la visière anonyme de l'ennemie, et entendit une voix masculine pousser un cri.

– Kira !

Elle se figea. Elle aurait reconnu cette voix n'importe où. Elle resta bouche bée lorsqu'il surgit de la cage d'escalier, son casque entre les

mains.

– Samm ?

CHAPITRE 15

– Je n’allais pas la tuer, dit la femme.

Celle-ci s’éloigna du fil et retira son casque. Kira la reconnut alors, elle aussi : cheveux de jais, superbe visage de Chinoise, des yeux noirs illuminés par une intelligence terrifiante. C’était Heron, la Partial qui l’avait capturée et livrée au docteur Morgan. La fille arborait un sourire hautain, et dévisageait Kira comme quelqu’un aurait regardé un chaton perdu – quelqu’un qui n’aimait pas du tout les chatons.

– Je voulais juste lui faire peur.

Samm se baissa pour aider Kira à se remettre debout, et elle se leva avec des gestes hésitants, s’efforçant toujours d’assimiler ce qui lui arrivait.

– Samm ?

– Heureux de te revoir.

– Mais... qu’est-ce que tu fais là ?

– Il est là parce qu’on t’a enfin retrouvée, dit Heron en pointant le doigt vers le plafond. Tout le monde sait que tu communique par radio, mais nous sommes les seuls à avoir compris que tu étais à Manhattan. (Elle fit une petite courbette, avec un faux respect moqueur.) Nous avons préféré garder cette information pour nous, vois-tu.

Samm ramassa le fusil de Kira.

– Nous savions depuis quelques jours que cet immeuble était occupé, mais nous avons aussi reconnu les signes du poseur de bombes qui a déjà failli avoir notre peau à deux reprises, alors nous avons pris notre temps avant d’entrer. Nous n’étions pas certains que tu étais là, jusqu’à... (Il s’interrompt, inclinant la tête comme pour réfléchir.)... jusqu’à il y a trente secondes. Quand je t’ai vue en face.

Il lui tendit son arme.

Elle la prit, perplexe.

– Mais vous ne m’avez pas...

Elle se tut, comprenant soudain la gaffe qu’elle était sur le point de faire : avouer devant Heron qu’elle était une Partial. Elle avait failli demander à Samm pourquoi ils ne l’avaient pas sentie par le lien, alors qu’elle-même les avait si clairement perçus ; mais elle ignorait si Samm l’avait dit à la fille ou non. Elle lui poserait la question plus tard, en privé.

Repoussant ces pensées, elle regarda de nouveau Samm.

– Vous auriez pu simplement frapper...

Elle soupira. Non, ils n'auraient pas pu frapper, car s'ils s'étaient trompés, et s'étaient retrouvés face à n'importe qui d'autre qu'elle, ils auraient été exposés à un danger bien plus grand : une faction rivale de Partials, ou la mégatonne d'explosifs posés par Afa. *Je me demande jusqu'où il est allé, Afa, à supposer qu'il se soit réellement enfui.*

– Une meilleure réponse à ta question, dit Samm, c'est que nous sommes ici parce que nous avons besoin de te retrouver. Tu es en danger.

– Le docteur Morgan veut mettre la main sur toi, ajouta Heron, qui se tut ensuite juste assez longtemps pour mettre Kira mal à l'aise avant de continuer : On veut s'assurer qu'elle n'y arrivera pas.

Kira la regarda d'un air entendu.

– Parce que tu n'es plus dans son camp, maintenant ?

– Je suis dans mon propre camp, rétorqua Heron. Comme toujours.

– Mais pourquoi ?

La Partial jeta à Samm un regard bref, presque imperceptible, mais ne répondit pas.

– Heron m'aide, expliqua-t-il. Le docteur Morgan a mis le paquet pour te débusquer.

Kira acquiesça et formula sa phrase suivante avec le plus grand soin.

– Que sait-elle ?

– Je sais que tu es une Partial, dit Heron, si c'est ce que tu te demandes. Une espèce de Partial complètement farfelue, qu'aucun médecin n'a su identifier. (Elle eut un léger sourire.) Je présume que tu la boucles à ce sujet ? Tu n'en as pas parlé à tes amis humains avant de les quitter ?

– Ce n'est pas si facile.

– C'est la chose la plus facile du monde, la contra Heron, sauf si... Dis-moi, tu essaies toujours de jouer sur les deux tableaux, n'est-ce pas ? Partial et humaine à la fois ? Tu voudrais sauver les deux espèces, hein ? Je te le dis tout de suite, ça ne marchera pas.

Kira sentit la colère monter en elle.

– Parce que tu es une experte de ma vie, peut-être ?

Heron leva les deux mains, feignant de se défendre.

– Eh bien, la tigresse, d'où te vient toute cette hostilité ?

Kira faillit montrer les dents et grogner.

– La dernière fois que je t'ai vue, tu étais en train de m'attacher à une table d'opération. Tu travaillais pour le docteur Morgan, à ce

moment-là, et je ne vois pas pourquoi je devrais te faire confiance maintenant.

– Parce que je ne t’ai pas encore tuée.

– Je crois que tu ne comprends pas très bien la notion de confiance.

– Tu peux lui faire confiance parce que moi, je le fais, intervint Samm. À supposer que tu te fies encore à moi, ajouta-t-il ensuite après un court silence.

Kira l’observa attentivement, en se rappelant qu’il l’avait trahie... et qu’il l’avait sauvée. Se fiait-elle à lui ? En partie, oui, mais jusqu’à quel point ? Elle laissa échapper un long soupir et eut un geste d’impuissance.

– Donne-moi une raison de le faire.

– J’ai déserté la faction du docteur Morgan quand je t’ai libérée de son laboratoire, dit-il. Heron nous a suivis, a attendu que tu sois partie, et après avoir discuté avec moi de tout ce que nous avons vu, elle a proposé un plan : trouver nous-mêmes une solution contre la date d’expiration. C’est pour cela que nous avons rejoint la faction du docteur Morgan au départ, mais ses méthodes étaient devenues... discutables.

Kira haussa les sourcils.

– C’est peu dire !

– La date d’expiration nous tuera d’ici moins de deux ans, rappela Heron – et Kira perçut un éclair de colère dans sa voix. Tous les Partials jusqu’au dernier... morts. Dans ce contexte de génocide, les méthodes de Morgan ne paraissent pas si extrêmes.

Kira jeta un coup d’œil à Heron, puis revint à Samm.

– Et vous l’avez quand même quittée.

– Nous l’avons quittée à cause de toi, répondit-il.

Kira sentit une bouffée de tiédeur envahir son corps, mais se tut pour écouter Samm continuer.

– Découvrir que tu étais une Partial a tout changé. Kira... tu es littéralement, en ce moment même, ce que nous avons rêvé d’être pendant presque vingt ans.

– Perdue ?

– Humaine. Tu vieillis. Tu grandis. Tu n’es pas esclave d’un système de castes chimique. Les scans préliminaires de ton corps effectués par le docteur Morgan suggèrent que tu n’es même pas stérile.

Kira fronça les sourcils.

– Comment tu sais ça ?

– Nous l’avons espionnée depuis ton départ, en tâchant de garder toujours une longueur d’avance. Elle te cherche partout. Toute

l'invasion de Long Island n'est qu'un effort désespéré de sa part pour te retrouver et achever ses expérimentations.

– Mais comment peut-elle ne pas savoir ce que je suis ?

– Le docteur Morgan est convaincue que le secret de notre date d'expiration a un rapport avec toi, expliqua Samm. Elle procède toujours à des expériences sur des humains, mais reste concentrée sur deux objectifs : elle veut te retrouver, et elle veut trouver l'Alliance.

– Tu veux dire : ses collègues de l'Alliance.

Cette fois, ce fut le Partial qui afficha un air perplexe, et Kira s'expliqua.

– Le docteur Morgan fait partie de l'Alliance. McKenna Morgan, spécialiste des bionanotechnologies et des améliorations de l'humain. Elle a travaillé chez ParaGen pendant des années... J'ai son CV complet, là-haut.

Samm semblait toujours dubitatif.

– Comment pouvait-elle travailler chez ParaGen si elle fait partie de l'Alliance ? Les membres de l'Alliance ne sont pas des scientifiques humains, voyons ! Ce sont des généraux et des médecins Partials qui ont pris le commandement de nos troupes après le Ravage.

Kira pinça les lèvres.

– On ferait mieux de monter.

Afa était parti, ne laissant derrière lui qu'un trou fumant dans le mur du septième étage : il avait utilisé une petite charge pour percer une ouverture entre cet immeuble et celui d'à côté, et s'était enfui pendant que Kira se battait contre Heron et Samm. Il avait emporté son sac à dos mais n'avait rien détruit, et Kira savait qu'il reviendrait bientôt : il ne pouvait pas supporter d'abandonner trop longtemps sa bibliothèque. En attendant, elle guida les deux Partials jusqu'à l'une des salles d'archives, un ancien studio de prise de son garni d'une large table, et aux murs entièrement masqués par des armoires de rangement. C'était là qu'Afa stockait ses documents les plus complets et les plus précieux concernant le fonctionnement interne de ParaGen, et Kira les avait étudiés sans relâche lorsqu'elle n'était pas en train de communiquer par radio. À mesure que la prudence des Partials avait augmenté, et que l'armée humaine s'était retirée au-delà de la portée efficace des ondes radio, ces pauses étaient devenues de plus en plus longues et fructueuses.

– D'abord, ceci, dit-elle en suspendant sa lampe à huile à un crochet qui dépassait du mur pour déplier un vieil e-mail de la compagnie,

imprimé sur papier. Il s'agit d'une demande de rendez-vous émanant du directeur financier et adressé aux cadres dirigeants des laboratoires de ParaGen. Cette partie, en haut, c'est une liste d'adresses mail – un peu comme des noms de code, si vous voulez, utilisés par le système informatique pour distribuer les messages.

– On sait ce que c'est que le courrier électronique, s'impatienta Heron.

– Oui, bon, c'est nouveau pour moi, d'accord ? J'avais cinq ans quand vous avez tout fichu en l'air, je te rappelle.

– Continue, intervint Samm.

Kira regarda les deux Partials, remarquant pour la première fois à quel point ils étaient différents : Samm, comme toujours, allait droit au but ; il n'exprimait pas la moitié de ce qu'il ressentait, mais ce qu'il disait était direct et utilitaire. Il avait toujours expliqué que cette nature taciturne était un effet secondaire du lien : celui-ci transmettait l'essentiel des informations émotionnelles, qui du coup ne passaient pas par la parole. Les Partials se servaient de leur voix pour partager des idées, et de leurs phéromones pour communiquer le contexte de ces idées : comment ils les ressentait, s'ils étaient nerveux, détendus ou excités. Aux yeux d'un humain non connecté au lien, cela les rendait froids et comme robotisés. Heron, par contraste, était remarquablement douée pour la communication à visage humain : elle avait recours aux tics faciaux, à la modulation vocale, à l'argot et même au langage corporel, d'une manière que Kira n'avait jamais observée chez un autre Partial. *Du moins, chez aucun Partial à part moi. Mais je suis à peine capable de détecter le lien, et j'ai grandi sans y avoir accès du tout. Je parle comme les humains parce que j'ai communiqué avec eux toute ma vie.*

Et Heron, quelle est sa raison d'être ?

Comme Samm la regardait avec impatience, Kira se tourna de nouveau vers le feuillet imprimé.

– J'ai croisé la liste des destinataires de ce message avec d'autres archives que possède Afa ici, et je crois que ces six personnes constituent l'Alliance... peut-être pas dans son intégralité, mais je suis convaincue que la plupart des dirigeants de l'Alliance figuraient dans ce groupe. (Elle montra les adresses tour à tour en les énumérant.) Graeme Chamberlain, Kioni Trimble, Jerry Ryssdal, McKenna Morgan, Nandita Merchant, et... Armin Dhurvasula. Vous connaissez sans doute certains de ces noms.

– Le général Trimble commande la Compagnie B, dit Samm. Nous savons depuis un moment qu'elle a fait partie de l'Alliance... mais, comme je l'ai dit, l'Alliance est composée de Partials, pas d'humains. Quant à ce docteur Morgan... il y a sûrement plus d'un docteur

Morgan dans le monde, nous n'avons pas de garantie qu'il s'agisse de la même personne.

– Jette un œil à son profil, rétorqua Kira en lui tendant une petite liasse de papiers, imprimée à partir du site Web de la compagnie. Il y a une photo.

Heron s'empara des papiers, Samm lisant par-dessus son épaule pendant qu'elle les feuilletait. Ils s'arrêtèrent sur la photo et l'étudièrent attentivement ; elle n'était pas de la meilleure qualité, mais il n'y avait aucun doute possible. Même si Kira n'avait passé que quelques minutes avec le médecin, ses traits étaient gravés au fer rouge dans sa mémoire. Il s'agissait bien de la même femme.

Heron reposa les papiers.

– Le docteur Morgan est une Partial. Elle possède le lien, nous l'avons tous ressenti. Elle était déjà avec nous avant le Ravage. Elle est insensible au RM. Enfin, voyons ! Elle a survécu à une fusillade à bout portant au moment de ton évasion... un signe certain de réflexes augmentés, typiques des Partials. C'est impossible qu'elle soit humaine.

Kira hocha la tête et fouilla dans une autre armoire de rangement.

– J'ai ici un rapport émanant d'un enquêteur de la compagnie ; apparemment, certains membres de l'Alliance s'étaient administré des modifications génétiques propres aux Partials. Les dirigeants de la boîte ont pris peur quand ils l'ont su.

– Des modifs de Partials ? Mais qu'est-ce que ça veut dire ?

– Avant de se lancer dans le business des organismes biosynthétiques, expliqua Kira, ParaGen a commencé dans les biotechnologies, pratiquant des modifications génétiques sur les humains : ils réparaient les défauts congénitaux, amélioraient la force et les réflexes des gens, donnaient même dans la modif cosmétique, du type augmentation mammaire. À l'époque du Ravage, quasiment tous les individus nés aux États-Unis bénéficiaient de ces modifs, fabriquées sur mesure par ParaGen ou par une autre firme de biotechnologie. Ce rapport n'entre pas dans les détails, mais il y est spécifiquement précisé : « Modifications génétiques Partials. » Je pense que certains membres de l'Alliance utilisaient sur eux-mêmes les technologies fabriquées pour vous... pour nous.

– Ils se sont implanté le lien, et ensuite ils l'ont utilisé pour nous contrôler, conclut Heron d'une voix littéralement venimeuse.

– Mais alors, ils se sont transformés en... semi-Partials, dit Samm.

Il ne le montrait pas de manière aussi évidente, mais Kira vit clairement qu'il était tout aussi ébranlé que Heron, quoique peut-être pas autant en colère.

Il réfléchit, puis regarda Kira.

– Tu crois que ça pourrait être ce que tu es, toi aussi ?

– J'y ai pensé, mais je n'ai aucun moyen de le savoir sans aller voir de plus près le bioscan que Morgan a fait de moi. Cela dit, tous les médecins présents avaient quand même l'air assez certains que j'étais une Partial, pas simplement un hybride. Ils ont parlé de codes spécifiquement Partials gravés dans mon ADN. Mais je n'exclus rien à ce stade.

Heron reporta son regard sur la liste.

– Alors comme ça, Morgan fait partie de l'Alliance. Ainsi que ton amie Nandita.

Elle releva la tête pour fixer Kira, et celle-ci eut soudain l'impression d'être analysée – pas par un scientifique, mais par un prédateur. Elle s'attendait presque à ce que la Partial lui saute à la gorge.

Elle baissa les yeux, trop gênée pour soutenir ce regard inquisiteur.

– Nandita m'a laissé un message, dit-elle. (Elle sortit la photo de la poche de son sac à dos et la tendit à Samm.) J'ai trouvé ça dans ma maison il y a trois mois ; c'est la raison pour laquelle je suis partie. Elle, c'est Nandita, et là, c'est mon père. Armin Dhurvasula.

Cela faisait un drôle d'effet de le dire. Pour ce qu'elle en savait, ce n'était peut-être même pas son nom à elle. Elle n'avait jamais été officiellement adoptée, du moins elle le devinait, car tous les articles qu'elle avait lus datant de l'époque semblaient indiquer que les Partials n'étaient pas considérés par la loi comme des personnes à part entière. Elle ne pouvait pas davantage porter le nom de son père qu'un chien ou un téléviseur.

Samm scruta intensément la photo, ses yeux noirs balayant l'image, tandis que Heron, pour sa part, s'intéressait aux divers documents concernant l'Alliance qui étaient étalés sur la table.

– Donc, ton père t'a créée chez ParaGen, lâcha-t-il enfin. Il savait que tu étais une Partial. Et ta tutrice aussi, à Long Island.

– Mais elle ne m'en a jamais parlé, avoua Kira. Elle m'a élevée comme une humaine – et mon père aussi, je crois bien. En tout cas, je ne trouve dans mes souvenirs aucune raison de penser le contraire. Mais pourquoi ?

– Il voulait une fille, dit Samm.

– Tu faisais partie de leur plan, le contredit Heron. Comme nous tous. Simplement, nous ne savons pas encore en quoi il consistait, ni quel a été le rôle de chacun dans sa conception.

Elle brandit un autre e-mail, un que Kira avait lu la veille au soir.

– Il est mentionné ici que le docteur Morgan était chargée du volet « performances et spécificités ».

– Je crois que ça veut dire qu'elle programmat vos attributs de super-soldats, dit Kira. Chacun des membres de l'Alliance a apporté sa contribution à la création des Partials, et la sienne couvrait tous les gadgets supplémentaires qui font de vous ce que vous êtes : réflexes augmentés, vue améliorée, cicatrisation accélérée, puissance musculaire renforcée, et ainsi de suite. Le reste de l'équipe, de son côté, tâchait de vous rendre aussi humains que possible. C'est le docteur Morgan qui vous rendait plus... plus tout !

– Et elle continue à ce jour, ajouta Samm, qui posa la photo pour regarder Kira d'un air sombre. J'ai entendu des rapporteurs dire qu'elle trafiquait le génome des Partials, et Heron affirme qu'elle l'a vu de ses yeux.

Heron confirma sans cesser de parcourir les pages étalées sur la table.

– Apparemment, elle ne peut pas s'empêcher de bricoler.

– Est-ce qu'elle essaie simplement de lever la date d'expiration ? voulut savoir Kira. Peut-être que, n'arrivant pas à accéder aux gènes qui vous tuent au bout de vingt ans, elle ajoute de nouvelles modifs pour essayer de les inhiber.

– Peut-être, concéda Samm, à supposer qu'une telle chose soit possible. Mais principalement, elle pratique d'autres... bon, comme tu l'as dit : d'autres améliorations. Elle rend certains Partials plus forts ou plus rapides. On raconte qu'elle a mis au point une brigade capable de respirer sous l'eau. Plus ça va, plus elle s'éloigne du modèle humain.

– On dirait qu'elle a tourné le dos à l'humanité en cours de route, dit Kira. Ou peut-être qu'elle y a simplement renoncé.

– Elle avait de l'aide chez ParaGen, précisa Heron en ramassant une nouvelle feuille de papier. Regardez. Jerry Ryssdal était affecté au même projet, mais pour se charger d'une autre partie.

Kira hocha la tête, s'émerveillant de la capacité de Heron à trier les informations éparpillées devant elle. Alors qu'elle-même avait mis des jours à débusquer ces connexions, la Partial comprenait tout en quelques minutes.

– Je ne sais pas précisément quel était le rôle de Ryssdal, mais je pense que tu as raison. Certains d'entre eux travaillaient en binôme.

– Mais pas tous ? s'enquit Samm.

Kira haussa les épaules.

– Franchement, aucune idée. Nous parlons ici des plus grands secrets d'une compagnie incroyablement secrète, et d'un cercle interne encore plus secret qui semble avoir travaillé à la fois pour et contre la compagnie. Même les informations de base sont enfouies sous des épaisseurs de systèmes de sécurité et de messages électroniques codés,

et je ne peux pas savoir avec certitude si les indices que j'ai trouvés sont réels ou si c'est de la désinformation destinée à dérouter d'éventuels observateurs. Afa a passé des années là-dessus, même avant le Ravage, mais c'est simplement... incomplet. Nous n'avons pas les réponses. Il est... (Kira se tut un instant, hésitant sur les mots à employer pour décrire l'état du bonhomme.) Il est seul depuis très longtemps, disons-le ainsi. Je crois que ça lui a un peu endommagé la cervelle, mais même abîmé, ce type est encore un génie. Il a commencé à collecter des informations sur la fin du monde avant même qu'elle ne survienne. Il a du matériel sur la guerre d'Isolation, sur l'industrie biotechnologique, sur les Partials, sur... tout. Il travaillait chez ParaGen, il gérait en partie le système informatique de la boîte, et c'est de là que viennent la plupart de ces documents.

Elle embrassa la pièce du geste, et devina que Samm était impressionné.

Heron, pour sa part, accueillit ces informations de manière plus passive. Elle sembla s'en imprégner tout en étudiant une série entière de documents à la fois. Ses yeux se mouvaient de gauche à droite tandis qu'elle lisait les papiers étalés devant elle, et une grimace soucieuse envahit ses traits.

– Ce n'est pas bon, ça, lâcha-t-elle.

Samm releva vivement la tête.

– Quoi ?

– Morgan est membre de l'Alliance... Nous avons deux idées contradictoires de ce qu'est l'Alliance, mais dans les deux versions elle en fait partie. Et il semble que cette Alliance soit le groupe qui a créé les Partials.

– Ça, nous le savions déjà, dit Kira. Ce ne sont pas des nouvelles enthousiasmantes, mais ce n'est pas une catastrophe non plus.

– C'est parce que tu n'es pas attentive, la moucha Heron. Réfléchis un peu, tu veux ? Morgan a créé les Partials, mais elle ignorait tout de la date d'expiration jusqu'au moment où la première génération a commencé à mourir, il y a trois ans. Comment se fait-il qu'elle n'en ait rien su ? Le remède contre le RM est inclus dans le système phéromonal des Partials, et ça aussi, elle l'ignorait. Toi, tu es un genre de Partial dernier cri, et elle n'avait même pas conscience de ton existence.

Les implications frappèrent Kira comme un coup de poing dans le ventre, et elle se laissa tomber sur une chaise.

– En effet, ce n'est pas bon.

– Je ne comprends pas, dit Samm. Les trois choses que vous venez de mentionner n'ont rien à voir avec les améliorations physiques sur lesquelles elle travaillait. Ce n'est donc pas très étonnant qu'elle n'ait

pas été au courant. Pourquoi est-ce si important ?

– Parce que ça veut dire qu'ils ne sont pas comme nous le pensions, lui expliqua Kira. Ils ne sont pas ce que nous pensions qu'ils étaient. Je suis ici depuis deux mois, à essayer de trouver l'Alliance parce que je croyais qu'ils maîtrisaient l'ensemble du processus : que c'était une bande de génies ou je ne sais quoi, en possession d'un plan précis pour le fonctionnement exact des Partials. Guérison du RM, détails sur l'expiration, réponses sur mon statut dans le tableau général, tout. Mais maintenant que nous en savons enfin un peu plus sur eux, ils sont juste... (Elle soupira, comprenant enfin.) Si ce qu'est en train de dire Heron est vrai, alors ils sont aussi fragmentés que tout le monde. Ils se cachent des choses les uns aux autres ; chacun se mêle en secret du travail de ses camarades. Je comptais sur eux pour trouver des réponses, mais je commence à croire qu'ils ne les ont pas non plus.

– Et si eux ne les ont pas, compléta Heron, personne ne les a.

Samm resta muet, perdu dans ses pensées. Kira envisagea le problème sous des angles divers, repassant en revue tout ce qu'elle savait à propos de l'Alliance. Chacun de ses membres, séparément, devait bien être toujours détenteur de certaines réponses à ses questions, pas vrai ? Elle pouvait encore les retrouver, comme Nandita lui avait dit de le faire, et elle avait encore des choses à apprendre. S'il n'y avait pas de plan établi, elle pourrait en mettre un sur pied. Et peut-être existait-il un membre de l'Alliance, quelque part, qui savait tout, qui avait supervisé le projet, qui pourrait lui dire comment les éléments se combinaient. Et quelle était sa place.

Il fallait qu'elle y croie.

Ce fut Samm qui brisa le silence.

– Et les scientifiques qui ont travaillé directement sur ton cas ? demanda-t-il. Ton père, Nandita... quelle a été leur contribution ?

– Mon père s'occupait du système de phéromones, ce qui me paraît logique : je n'ai pas le lien complet, mais j'en possède une version. Il me l'a peut-être fabriqué sur mesure.

– Quelles parties du lien possèdes-tu ? s'enquit Heron.

– Aucune idée. J'ai su que vous m'attendiez dans l'escalier, et vous saviez que je vous attendais, mais en ce moment même, je ne reçois rien de vous.

Heron eut une expression mi-moqueuse, mi-curieuse.

– Nous avons su que tu étais dans l'escalier parce que tu es discrète comme un caribou. Aucune donnée sur toi ne nous est parvenue par le lien... pas plus que maintenant.

– Mais moi, je vous ai sentis. Je savais précisément où vous étiez.

– Intéressant, reconnut la Partial.

Kira pivota vers Samm.

– Et toi ?

Elle repensa à la connexion qu'elle avait ressentie avec lui au laboratoire, et s'inquiéta soudain.

– Est-ce que tu ressens quelque chose venant de moi ?

Elle se sentait bête de poser cette question, comme une écolière, et ne put se résoudre à en formuler la suite : *as-tu jamais ressenti quelque chose ?*

Il secoua négativement la tête.

– Rien... en ce moment.

– Et par le passé ? voulut savoir Heron.

– Je... je ne sais pas trop.

Que veut dire ce regard ? se demanda Kira. *Pourquoi faut-il que ces idiots de Partials soient si difficiles à déchiffrer ?*

– Peut-être qu'elle peut seulement recevoir, avança Heron, mais sans avoir la capacité d'émettre.

– À moins que la fonction émettrice n'ait été désactivée d'une manière ou d'une autre, suggéra Samm. Mais je ne vois pas pourquoi.

– Pour m'empêcher d'être repérée par les autres Partials, dit Kira, ou pour me protéger d'eux. Je n'ai jamais été soumise aux « ordres » dont vous parliez, non plus. Quand le docteur Morgan a voulu te forcer à lui obéir, je n'ai rien senti du tout.

Samm avait l'air sombre.

– Estime-toi heureuse.

– Je me demande si elle est un modèle espion, s'amusa Heron. Force et réflexes légèrement boostés, physique attrayant, intelligence accrue, talent pour la communication humaine, et apparemment, conçue pour l'indépendance. Ça colle.

– Parce que vous avez des modèles espions ? s'étonna Kira.

À ces mots, Heron éclata de rire, et Samm inclina la tête sur le côté, arborant l'expression de confusion la plus humaine que Kira lui avait jamais vue.

– À ton avis, quelle est la fonction de Heron ?

– Mais si je suis une espionne, quelle est ma mission ? Vous croyez que je vais me réveiller un jour avec un téléchargement de données me disant d'aller assassiner un sénateur ? Comment auraient-ils pu planifier une chose pareille cinq ans avant le Ravage ?

– Je n'en ai pas la moindre idée, avoua Heron. Je dis juste que c'est une possibilité.

– Bon, avançons, proposa Samm. Dhurvasula a conçu le programme

phéromonal. Et Nandita, alors ?

– Encore un grand point d’interrogation, reconnu Kira. Nandita et un dénommé Graeme Chamberlain travaillaient sur un élément appelé la Sécurité. De tout ce qui entrait dans la fabrication des Partials, c’est clairement l’élément le plus secret. Je n’ai absolument aucun document expliquant ce que c’était, ce que cela faisait, ni même qui l’avait exigé.

– Que sais-tu sur ce Chamberlain ? s’enquit Samm. Je n’ai jamais entendu parler de lui. Qu’est-ce qu’il est devenu ?

– Ça, je peux te le dire, mais je te préviens, ça va te faire flipper. (Elle ouvrit une chemise cartonnée dont elle sortit une feuille de papier unique : un certificat de décès.) Aussitôt après avoir achevé la conception de cette fameuse « Sécurité », il s’est suicidé.

Tous trois se turent. Kira avait étudié de long en large les archives d’Afa, et l’information dont ils avaient besoin n’y figurait tout simplement pas. Ces documents soulevaient des questions terriblement intrigantes, notamment à propos de Chamberlain, mais n’y répondaient pas. Les secrets les plus importants étaient toujours enfermés quelque part : qui étaient réellement les membres de l’Alliance ? Pourquoi avaient-ils créé le RM ? En quoi consistait leur dispositif appelé « Sécurité » ?

Et moi, que suis-je ? s’interrogea Kira. *Quelle est mon utilité dans tout cela ?* Sans informations supplémentaires, impossible de le savoir.

Ce fut Samm – toujours pragmatique, toujours direct – qui brisa une fois de plus le silence.

– Il faut que nous partions.

– Pour où ? lui demanda Kira.

– Chez ParaGen. Là où ils travaillaient lorsqu’ils ont pris ces décisions. Si les réponses ne sont pas ici, c’est le seul endroit où elles peuvent se trouver.

– Ça ne va pas être facile, commenta Heron.

Kira confirma de la tête.

– Le siège de ParaGen était à Denver. Je ne connais pas la géographie de l’ancien monde sur le bout des doigts, mais je suis à peu près sûre d’une chose : ce n’est pas la porte à côté.

– En effet, c’est loin, dit Heron, et la route pour s’y rendre, selon toutes les estimations, est un véritable enfer.

– Bah, nous sommes bien arrivés jusqu’ici, lança Kira avec un grand geste des bras. Est-ce que Denver peut vraiment être pire ?

– Pour être honnête, nous ne savons rien sur Denver, dit Samm en jetant un rapide coup d’œil à Heron. Mais la plus grande partie du

Midwest est impraticable, à cause de Houston. Il y avait là-bas la plus grosse raffinerie de pétrole et de gaz du monde, à l'époque du Ravage, et en l'absence de personnel pour l'entretenir, le site s'est dégradé. Il a fini par prendre feu – à cause de la foudre, peut-être, on n'en sait rien –, et il brûle toujours dix ans plus tard, créant un nuage de vapeurs toxiques large de mille cinq cents à deux mille kilomètres. Toute la région centrale des États-Unis est un désert empoisonné, partout où ces gaz sont soufflés par le vent du golfe du Mexique.

Kira écarquilla les yeux.

– Et tu veux nous emmener là-bas ?

Samm garda un visage de marbre.

– Je n'ai jamais dit que ce serait une partie de plaisir, mais si c'est la seule solution...

– Ce n'est pas la seule solution, protesta Heron. On pourrait faire venir le docteur Morgan sur-le-champ et mettre fin à l'affaire : la traque, la guerre, tout. Nous savons désormais que même s'il lui manque des connaissances sur le RM et sur l'expiration, elle en sait plus qu'elle ne veut bien le dire, et les informations dont nous disposons lui suffiraient peut-être pour trouver comment nous sauver. Nous n'aurions pas à traverser ce cauchemar empoisonné.

– Elle tuerait Afa, dit Kira.

– Probablement.

– Elle tuerait tout le monde, continua Kira avec dans la voix une fermeté d'acier. Ce qu'elle veut, c'est résoudre le problème de la date d'expiration...

– C'est exactement ce que je dis.

– ... mais moi, je veux résoudre les deux problèmes. L'expiration *et* le RM. Les deux sont liés par les Partials, et par ParaGen, et en mettant la main sur les archives de ParaGen, nous pourrions trouver les solutions. Alors que si nous renonçons en nous rangeant du côté de Morgan, c'est la fin de l'humanité.

– Les humains vivront, parce que Morgan cessera de les tuer en te cherchant.

– Alors cela prendra quelques décennies de plus, mais ils s'éteindront quand même. Le RM continuera de sévir, ils ne pourront toujours pas se reproduire, et l'espèce humaine s'éteindra.

– Il ne t'est jamais arrivé de te dire que l'heure de son extinction était peut-être venue ? demanda Heron.

Kira eut l'impression de recevoir un coup de poing en pleine figure.

– Peut-être que les humains ont fait leur temps, poursuivit la Partial, et que c'est aujourd'hui aux Partials d'hériter de la Terre.

Kira répondit les dents serrées.

– Je n'en reviens pas que tu dises une chose pareille.

– C'est parce que tu te prends encore pour une humaine.

– Non, c'est parce que je me soucie des gens et que je ne veux pas qu'ils meurent !

– Des Partials meurent tous les jours. Et eux, tu t'en fiches ?

– Je te l'ai dit, j'essaie de sauver tout le monde...

– Et si tu n'y arrives pas ? La traversée du continent est une expédition incroyablement dangereuse... Imagine, si on ne s'en sort pas ? Ou si on arrive là-bas, mais qu'on n'y trouve aucune solution ? Et si on met tellement longtemps que les Partials seront tous morts avant notre retour ? Je ne vais pas mettre leur existence en danger sous prétexte que tu n'arrives pas à choisir ton camp !

Les yeux de Heron flamboyaient de colère, mais Kira soutint son regard sans se troubler.

– J'ai choisi mon camp, affirma-t-elle avec le plus grand sérieux. C'est le camp de tous. Et c'est exactement qui je sauverai : tout le monde.

Heron la foudroyait du regard ; elle grondait presque comme un chien. Samm reprit la parole, avec son attitude toujours impassible.

– Si nous voulons partir, il faut le faire tout de suite : plus tôt on sera en route, plus vite on sera de retour. Et, Heron, nous avons besoin de toi. Sans toi, nous n'y arriverons jamais.

Kira les regarda tour à tour en rassemblant son courage.

– Si on fait ça, il faut le faire bien. Toutes les informations qui nous attendent là-bas seront certainement enfermées dans des ordinateurs, et lourdement cryptées. Vous savez comment contourner ce genre de dispositifs, vous ?

Samm fit non de la tête ; Heron se contenta d'un regard mauvais.

Kira souffla longuement, lentement.

– Bon. Il va falloir mettre la main sur Afa.

CHAPITRE 16

Heron retrouva Afa dans un drugstore du quartier, niché au fond d'un mini-bunker qu'il avait visiblement préparé des années plus tôt. Il refusa d'en sortir, répétant sur tous les tons qu'il était le dernier humain sur Terre et qu'il ne devait jamais abandonner son sac à dos. La Partial retourna chercher Kira – principalement parce qu'assommer Afa l'aurait obligée à le traîner jusque chez lui et que cela la fatiguait d'avance –, et Kira tenta de le convaincre sans perdre son calme. Leur petit groupe pouvait vraiment se passer d'une nouvelle crise.

– Nous avons besoin de ton aide, lui dit-elle.

Le drugstore, de taille réduite, était inclus dans un bâtiment plus grand. Il n'y avait plus rien de comestible dans ses rayons. Le sol était couvert de poussière et sillonné de traces d'animaux. Afa se terrait dans l'arrière-boutique, porte fermée, et avait apparemment poussé quelque chose de lourd contre le battant. Kira ne vit d'explosifs nulle part, mais cela ne signifiait pas qu'il n'y en avait pas.

– Ces gens sont mes amis, et ils ont besoin de ton aide. Il faut que tu nous dises comment faire pour aller à Denver.

– Il n'y a plus de Denver, répondit Afa.

Kira reconnut dans sa voix les inflexions distantes, l'expression détachée, à demi absente, qui indiquaient qu'il s'était retiré dans sa stupeur protectrice – peut-être plus loin qu'elle ne l'avait jamais vu. L'attaque de son immeuble l'avait profondément choqué.

– Je suis le dernier humain sur la planète.

– Les gens n'y vivent plus, dit Kira, mais la ville est toujours là. Les archives aussi. Nous voulons t'aider à achever ton œuvre – à trouver toutes les pièces manquantes qui concernent l'Alliance, les Partials, la Sécurité. Tu ne veux donc pas découvrir ce que tu ignores encore ?

Afa réfléchit.

– J'ai tout dans mon sac à dos, dit-il enfin. Je ne me sépare jamais de mon sac à dos.

– Tu as presque tout. Tu n'as pas l'Alliance : leurs plans, leurs formules, leurs secrets, leurs raisons, voilà ce qui te manque encore. Nous avons besoin de ces informations, Afa, c'est peut-être le seul moyen de nous sauver, les humains comme les Partials.

– Trop dangereux, marmotta Afa entre ses dents. Tu seras brûlée.

Empoisonnée.

Kira jeta un regard à Samm, puis se tourna de nouveau vers la porte.

– Nous prendrons toutes les précautions possibles. Mes amis sont les meilleurs guides que je connaisse pour partir dans la nature, et je suis moi-même très débrouillarde. Nous savons nous défendre, transporter notre eau, nous garder des animaux sauvages... nous pouvons y arriver. Crois-moi, Afa, nous pouvons obtenir les archives qui te manquent encore.

– Je crois que tu lui survends un peu la balade, chuchota Heron. La zone toxique sera un enfer, même avec la meilleure préparation.

– Il n'est pas obligé de le savoir, lui souffla Kira en retour.

La boutique était plongée dans le silence. Les trois Partials étaient suspendus aux lèvres d'Afa, qui réfléchissait. Des oiseaux voletaient à l'extérieur, entre les immeubles démolis, sous le regard attentif d'un chat perché sur une haute fenêtre. Le soleil matinal transformait les carcasses de voitures en ombres indistinctes le long des rues.

– Vous pourriez aller à Chicago, finit par lâcher Afa.

Kira tourna vivement la tête vers la porte.

– Quoi ?

– ParaGen se trouvait à Denver, mais les données étaient centralisées à Chicago. (Sa voix était maintenant plus claire, plus lucide et assurée.) Tu te rappelles ce que je t'ai dit sur le nuage, Kira ? Toutes les informations du nuage étaient stockées quelque part, physiquement, dans un ordinateur, et l'essentiel de ce stockage physique était fait dans des locaux immenses qu'on appelait des *data centers*, des centres de données. Celui de ParaGen était à Chicago.

– Mais pourquoi n'auraient-ils pas gardé leurs données dans leurs propres bureaux ?

– Parce que le nuage annulait les distances, expliqua Afa.

Kira entendit un loquet tourner, puis un autre, puis encore deux. La porte s'entrouvrit, mais l'homme resta caché derrière.

– Stocker les informations numériques à Chicago revenait au même que les stocker à Denver, à Manhattan ou je ne sais quelle ville encore, puisqu'on pouvait y accéder de n'importe où. En tant que directeur informatique, j'étais en liaison constante avec le centre de Chicago, pour gérer les autorisations, la sécurité, veiller à ce que personne d'autre que nous n'ait accès aux données. Je vous garantis que tout ce qui était dématérialisé se trouve dans ce centre-là.

– Si c'est si facile, s'enquit Samm, pourquoi n'es-tu pas allé chercher ces infos plus tôt ?

– C'est quand même à mille cent quarante-cinq kilomètres d'ici à vol

d'oiseau, encore plus quand on ne peut pas voler, comme vous et moi. Je ne peux pas aller si loin : il faut que je reste ici pour garder mes archives.

– Mais nous avons besoin de toi, Afa, insista Kira. Nous n'y arriverons pas sans toi.

– Je ne peux pas y aller.

– On n'a pas besoin de lui, trancha Heron d'une voix assez forte pour qu'il l'entende – et il sembla à Kira que c'était fait exprès.

– Les centres de données fonctionnent à l'électricité, bien évidemment, dit-elle. Il nous faudra donc réactiver le générateur auxiliaire, qui ne tiendra pas bien longtemps. Cela, déjà, sera difficile. Puis il faudra encore trouver quels serveurs contiennent les archives de ParaGen, puis quel serveur de ParaGen contient les dossiers de l'Alliance, et quels dossiers de l'Alliance contiennent les informations que nous voulons, le tout en contournant les protocoles de sécurité les plus puissants que l'argent de l'ancien monde pouvait acheter.

– Moi je sais déjà tout ça, fanfaronna Afa. Je trouverais facilement.

Heron sourit.

– Alors viens nous aider, répéta Kira.

– Je ne peux pas abandonner mes archives.

– Oh, j'y arriverai très bien toute seule, se vanta Heron avec un sourire malicieux, essayant de défier l'expertise d'Afa. On n'a pas besoin de lui.

– Vous n'y arriverez jamais, dit le gros homme.

– Pensez-vous ! Une fois qu'on aura trouvé les bons fichiers, il suffira de décoder les données et de télécharger le tout sur un portable avant que le générateur ne nous lâche. Nous n'aurons sûrement droit qu'à un essai. Ça va être quelque chose ! Extirper un fichier informatique des ruines d'une civilisation écroulée... Ce sera un peu comme pirater les pyramides d'Égypte !

La porte s'ouvrit un peu plus grand, et Heron eut un hochement de tête triomphal.

– Vous savez vous débrouiller dans la nature, déclara Afa. Vous êtes éclaireurs, c'est ce qu'a dit Kira. Mais vous ne connaissez rien à l'informatique.

– J'en sais bien assez.

La porte s'ouvrit encore un peu plus.

– Ah oui ? Vous savez contourner un pare-feu Nostromo-7, peut-être ?

Kira entendit la différence dans sa voix : Afa s'animait, réveillé par cette conversation. Elle avait cru que Heron tentait de jouer sur son amour-propre en prétendant être meilleure que lui, mais c'était en

réalité plus subtil que cela : elle lui présentait un défi tellement stimulant, et correspondant tellement à son domaine d'expertise, qu'il ne pouvait s'empêcher de s'y intéresser. Kira avait fait plus d'une fois la même chose avec Marcus, au cours de leurs recherches médicales.

– Ça ne me plaît pas. C'est dangereux de l'emmener, intervint Samm à mi-voix.

– Ce n'est pas sans danger non plus de le laisser ici, objecta Kira. Le docteur Morgan me cherche, aussi, tu sais ? Peux-tu affirmer qu'elle ne finira pas par trouver cette station de radio ? Elle ne sera pas tendre si elle trouve quelqu'un de dérangé comme lui ici.

– Il n'est pas seulement dérangé, dit Samm. C'est un poseur de bombes paranoïaque, imprévisible et incontrôlable. Si nous l'emmenons dans la nature avec nous, il y a autant de risques qu'il nous tue que de chances qu'il soit tué.

– Et quelles sont les autres solutions ? Nous ne pouvons pas simplement demander de l'aide à Morgan, primo parce qu'elle est méchante, et deuzio parce qu'elle ne sait rien sur mes origines, sur l'expiration ni sur la Sécurité. Si nous pouvions trouver Nandita, ce serait super, mais la population entière de Long Island la cherche depuis des mois et elle s'est volatilisée.

– On pourrait parler à Trimble, suggéra Samm. Si la Compagnie B ne nous tire pas dessus à vue.

– À supposer qu'il reste quelque chose de la Compagnie B, précisa Heron. Morgan les a débauchés en masse. Mais Trimble n'a rien à voir avec les phéromones, la Sécurité ou l'expiration, en tout cas rien dans les documents que tu nous as montrés ne l'indique. Elle n'en saura pas davantage que Morgan.

Kira, à ces mots, ouvrit des yeux ronds.

– Parce que tu sais où est Trimble ?

– Elle dirige la Compagnie B, répéta Samm. Morgan et elle sont les principales représentantes de l'Alliance depuis des années... désormais, nous savons qu'elle n'en est pas un simple porte-parole, mais qu'elle en fait partie.

– La Compagnie B est à couteaux tirés avec la Compagnie D, précisa Heron. L'essentiel de la guerre civile que tu as vue, ici sur le continent, est une guerre entre elles deux.

– Ce serait tout de même plus facile de sauver le monde si les gens qu'on essaie de garder en vie évitaient de s'entretuer, soupira Kira.

La porte d'Afa s'ouvrit encore un peu plus grand et il sortit la tête.

– Vous ne m'avez pas répondu à propos des Nostromo-7, j'en déduis que vous ne savez pas les contourner. Moi, si.

Samm le regarda.

– On ne devrait pas faire ça, chuchota-t-il.
– Il a un bon fond, lui assura Kira.
– Il est fou.
– Ça, je le sais ! Ça ne me plaît pas plus qu'à toi, mais que veux-tu qu'on fasse ? Heron, es-tu capable de faire une seule de ces choses dont tu parlais tout à l'heure ? Est-ce qu'au moins tu connais quelqu'un qui saurait ? Afa est imprévisible, oui, je le reconnais, mais quand sa tête travaille dans le bon sens, il se révèle absolument brillant.

– Quand sa tête travaille dans le bon sens, répéta Samm.
– On le surveillera ! On le tient éloigné des armes, de tout ce qui peut exploser, on fait le nécessaire pour qu'il soit toujours content, lucide et amical. (Un silence.) Il n'y a que comme ça que nous y arriverons.

Les Partials la regardaient fixement. Samm se retourna vers la rue.
– Il va nous falloir des chevaux.
– On ira plus vite à pied, objecta Heron.
– Toi et moi, oui. Mais pas Kira, et encore moins Afa. À l'écouter respirer, je dirais qu'il pèse au moins cent cinquante kilos.
– Tu peux deviner son poids en l'écouter respirer ? s'étonna Kira.
– Son souffle est laborieux et irrégulier. Il succombera à une crise cardiaque avant qu'on ait fait la moitié du chemin.

– Il y a un camp de Partials pas très loin au nord-est d'ici, dit Heron. Un poste de surveillance de la Compagnie A dans le Bronx. On ne peut pas dire que la Compagnie A soit franchement amie avec la D, mais elle ne cherche pas le conflit non plus. Samm et moi pourrions faire une incursion discrète chez eux, leur voler des chevaux et vous retrouver là-bas, sur le pont George Washington.

– Vous voulez entrer par effraction dans un poste de surveillance ?
– Il y a très peu de monde, si loin vers le sud. Ils ne sont là que pour garder un œil sur votre base militaire, de l'autre côté de la baie. Nous arriverons d'une autre direction, ils ne se douteront de rien.
– Ça me paraît quand même plus difficile que tu ne veux bien le dire. Vous êtes des Partials, d'accord, mais eux aussi.

– Oui, mais aucun n'est moi ! lança Heron, qui tourna les talons et s'en alla dans la rue, balançant son fusil sur son épaule. Si on est décidés, allons-y tout de suite. Rendez-vous demain, à midi, sur ce pont. Soyez prêts.

Et sur ces mots, elle partit.

– Midi, demain, dit Samm.

Il hésita, une main levée près du bras de Kira, puis suivit Heron.

Kira se retourna vers Afa, qui se cachait toujours derrière sa porte entrouverte.

– Tu as entendu ? lui demanda-t-elle. Nous avons une journée et demie pour nous préparer. Allez, c'est parti.

– Tu crois que je suis dérangé dans ma tête ?

Kira sentit ses joues s'embraser.

– Pardon, dit-elle doucement. Je ne savais pas que tu nous entendais.

– J'ai tout entendu.

– Je crois... (Elle s'interrompt, cherchant la meilleure manière de le dire.) Je veux qu'on soit réalistes, Afa. Tu es quelqu'un de brillant, et je l'ai dit également.

– J'ai entendu.

– Mais tu es aussi... incohérent. Incohérent dans tes compétences, je suppose. Je sais que c'est dur à entendre, mais...

– Je sais ce que je suis. Je fais de mon mieux. Mais je sais ce que je suis.

– Tu es mon ami, affirma Kira. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour t'aider.

Il sortit de sa cachette. Sa brillante lucidité l'avait quitté, et il ressemblait plus que jamais à un enfant géant.

– C'est mon sac à dos, dit-il en soulevant le sac pour le passer sur ses épaules. Je ne quitte jamais mon sac à dos.

Kira le prit par le bras.

– Rentrons chez toi remplir un sac pour moi.

CHAPITRE 17

Marcus courait d'un arbre à l'autre le long de l'ancienne rue de Kira, attentif à tout ce qui pouvait sortir de l'ordinaire : un froissement de feuilles mortes, un visage ou un corps, une porte ou une fenêtre brisée. L'armée des Partials se trouvait à une heure et demie à peine, en train d'écraser la dernière résistance des Forces de défense. Il fallait absolument qu'il s'en aille d'East Meadow, mais il avait une chose à faire avant.

La maison de Xochi, comme toutes les autres habitations de la ville, était fermée, les volets clos. Il frappa à la porte, sans cesser de surveiller les arbres avec suspicion – après tout, c'était dans ce jardin que Heron l'avait abordé.

Il entendit un loquet coulisser, et Xochi ouvrit.

– Entre, lui dit-elle à la hâte.

Elle se pressa de refermer au verrou derrière lui.

La maison baignait dans une odeur de basilic, de muscade et de coriandre, un vrai concert d'arômes luttant pour la suprématie. Xochi posa le fusil de chasse qu'elle avait dans les mains pour se remettre à faire ses bagages, et Marcus resta gauchement planté au milieu de la pièce.

– Qu'est-ce qui t'amène ici ? lui demanda la fille en relevant les yeux de son sac. Je t'aurais cru en route pour la planque, à cette heure-ci.

Xochi et Isolde avaient désigné un point central sur l'île où leur bande d'amis pouvait se réfugier si jamais la Défense abdiquait – ou plutôt, le jour où elle le ferait. Marcus ne répondit pas immédiatement, cherchant toujours par où commencer. Les questions ne manquaient pas, mais Xochi accepterait-elle seulement d'aborder le sujet ? Remarquant son indécision, elle fit un geste en direction de la cuisine.

– Tu as besoin de quelque chose ? De l'eau ? J'ai un cageot de citrons que je n'emporte pas, je pourrais nous préparer de la citronnade en vitesse.

– Non, ça va.

– J'en ai pour trente secondes, ça ne me dérange pas si tu...

– Non, merci.

Marcus remua la mâchoire et les lèvres, comme pour préparer sa bouche à la conversation qui allait venir, mais ce n'était qu'une

tactique pour gagner du temps. Il ne savait toujours pas comment s'y prendre. Il s'assit, puis se releva, nerveux, et indiqua le canapé à son amie.

– Assieds-toi.

Xochi fit ce qu'il lui disait.

– Que se passe-t-il, Marcus ? Je ne t'ai jamais vu comme ça, dit-elle d'un air grave.

– J'ai parlé avec Kira.

Xochi ouvrit de grands yeux incrédules, et il confirma d'un hochement de tête.

– La première fois, c'était il y a trois semaines, quand Haru et moi étions au front. Depuis, on s'est reparlé six, huit fois. Je ne sais pas où elle est, mais elle écoutait nos fréquences radio ainsi que celles des Partials et elle nous a donné des informations – pas assez pour nous faire gagner la guerre, évidemment, mais de quoi éviter que nous soyons tués, Haru et moi.

– Elle va bien ?

– Oui, ça va. Elle est en meilleure posture que nous, en tout cas, mais ça changera vite s'ils mettent la main sur elle. Et le docteur Morgan y consacre toutes ses ressources.

– C'est ce que m'a dit Isolde, confirma Xochi. Apparemment, cette invasion entière n'a pour seul objet que de la retrouver. Tu sais pourquoi ?

– Non. Kira refuse de me le dire. Elle se comporte bizarrement depuis qu'elle est revenue du laboratoire du docteur Morgan, comme si on lui avait fait quelque chose dont elle ne veut pas parler.

– C'était une expérience traumatisante.

– Je sais, je sais, mais enfin... Je peux te poser une question ? Quel est ton plus ancien souvenir de Kira ?

Xochi jouait avec les sangles de son sac : tout en répondant, elle les roula en cylindres serrés.

– C'était à l'école. L'ancienne, près de l'hôpital. Je vivais dans les fermes avec Kessler depuis deux ans, mais on se disputait comme des chiffonnières – déjà à l'époque ! –, alors quand j'ai eu huit ans, elle m'a envoyée à l'école à East Meadow.

Marcus sourit presque à l'évocation de ce souvenir.

– Tu as tabassé Benji Haul dès le jour de la rentrée.

Xochi haussa les épaules.

– C'était mérité. J'ai passé l'après-midi en retenue, et Kira était là aussi. Je ne sais plus ce qu'elle avait fait, peut-être mis le feu avec le phosphore des ampoules électriques, ou je ne sais quoi... en tout cas,

une de ces expériences maboules que vous faisiez tout le temps, elle et toi.

– Et Nandita ?

– Quoi, Nandita ?

– Quand as-tu fait sa connaissance ? Peu après ?

– Non, c'était au moins un an plus tard. Je ne venais jamais ici parce que je devais rester à l'école – sur l'ordre de Kessler –, et je ne voyais jamais Nandita là-bas parce que je courais me cacher chaque fois qu'il y avait des journées parents-professeurs ou ce genre de manifestations. J'avais déjà assez de problèmes comme ça avec ma fausse mère, je n'allais pas en plus me taper celles des autres. Mais pourquoi me parles-tu de Nandita ?

Marcus se pencha vers son amie.

– Je ne t'ai pas tout dit, avoua-t-il. Tu te souviens de la Partial qui a suivi Samm, quand on est partis du laboratoire de Morgan ? Une espèce de tueuse. Samm a dit qu'elle nous épiait quand on est montés dans le bateau pour rentrer.

– Je me rappelle, oui. Et alors ?

– Elle est venue ici. Il y a quatre ou cinq semaines. Dans le jardin.

– Ici ?

– Elle cherchait Kira, mais aussi Nandita. Elle avait une photo de Kira et Nandita ensemble, avant le Ravage, toutes les deux devant l'immeuble de ParaGen.

Xochi se figea.

– Nandita ne connaissait pas Kira avant le Ravage.

– C'est ce que je croyais, moi aussi. Est-ce qu'elles l'ont déjà dit, réellement ?

– Nandita racontait volontiers comment elle avait recueilli chacune des filles, bégaya Xochi. Elle avait toutes sortes d'anecdotes sur la manière dont elle les avait rencontrées...

– Et quelle était l'histoire, pour Kira ?

Xochi tira sur sa lèvre inférieure pour réfléchir.

– Elle l'avait trouvée sur le continent, dans un camp de réfugiés. Un vaste groupe de soldats – américains ou alliés, je ne sais plus – est arrivé un jour avec une poignée de survivants qu'ils avaient ramassés en route, et Nandita a vu Kira qui insultait un des gardes parce qu'il n'avait pas de dessert à lui donner.

Marcus haussa les sourcils.

– Elle l'insultait ?

Xochi pouffa de rire.

– Tu connais Kira, non ? C'est une boule d'énergie maintenant, et elle était déjà comme ça à l'époque. Nandita l'appelait « ma petite explosion », tu sais bien. D'autre part, elle avait cinq ans et elle venait de passer je ne sais combien de temps sans personne d'autre à qui parler que des soldats, alors tu imagines le vocabulaire qu'elle avait dû apprendre ! Le militaire se confondait en excuses à propos du dessert... devant cette petite maigrichonne qui remettait sérieusement en cause la moralité de sa mère, tu vois un peu le tableau ! Nandita est intervenue pour apprendre les bonnes manières à Kira. (Xochi eut un sourire lointain.) Je pense qu'en réalité, elle avait trouvé la situation trop adorable pour ne pas s'y arrêter, mais elle a toujours prétendu qu'elle avait fait ça pour l'éduquer.

– Pour l'éduquer ?

– Elle ne parlait que de ça, toujours : elle se devait d'éduquer ses filles. Je ne sais pas ce qu'elle voulait leur enseigner, pourtant : c'est à moi qu'elle a appris à herboriser.

– Si Nandita connaissait déjà Kira avant, réfléchit Marcus, pourquoi aurait-elle prétendu le contraire ?

– Tu m'as bien dit que la photo avait été prise devant un bâtiment de ParaGen ?

– Oui.

– Eh bien, si elle était impliquée avec ParaGen, je comprends qu'elle ne l'ait pas crié sur les toits. Plusieurs employés de ParaGen ont été lynchés dans les premiers jours qui ont suivi le Ravage, avant que le Sénat ne s'organise et ne commence à imposer l'ordre. Si j'avais travaillé pour la société qui avait donné le jour aux Partials, même comme femme de ménage, je l'aurais bouclée.

– Mais quel rapport avec Kira ?

– Je cherche... Voyons, réfléchissons. Aucun de ceux qui se sont retrouvés sur cette île ne connaissait les autres. La population des États-Unis était brusquement tombée de quatre cent cinquante millions à quarante mille individus. À peu près une personne sur mille deux cents... les chances pour que deux d'entre elles se connaissent étaient infimes, et dans les quelques cas existants, comme Jayden et Madison, le docteur Skousen et ses médecins les ont interrogés dans tous les sens pour essayer de leur trouver un facteur de survie commun. Si Nandita était arrivée en clamant que Kira et elle se connaissaient depuis un bout de temps, ils se seraient acharnés à lui extorquer toutes les informations jusqu'à la dernière. Et si une de ces infos était qu'elle avait travaillé chez ParaGen, elle avait sans doute peur, et non sans raison, d'être emprisonnée et interrogée, voire pire... peut-être tuée, étant donné la colère des gens.

- Toutes les informations jusqu'à la dernière, répéta Marcus, à moitié pour lui-même. Je regrette presque qu'ils ne l'aient pas fait.
- Quoi, tuer Nandita ?
- Non, qu'ils ne l'aient pas interrogée.

Il posa l'index sur la table basse, traçant des motifs sur le grain du bois.

– Recueillir la moindre bribe d'information sur les deux personnes que les Partials recherchent en ce moment, quitte à dévaster complètement notre île... Oui, je regrette un peu qu'ils ne l'aient pas fait.

– Il faut que tu parles au Sénat de ta conversation avec Heron.

– Je l'ai dit à Mkele, expliqua Marcus. Je ne suis pas complètement idiot, quand même. Mkele cherche Nandita, mais je ne suis pas pressé de raconter au Sénat que j'ai eu un contact avec l'ennemi. (Il suivit lentement de l'index les contours d'un nœud dans le bois.) Je suppose que nous avons toujours peur d'être lynchés. Peur d'être attrapés. Tu sais ce que m'ont dit les autres ?

– Quels autres ?

– Tes autres sœurs, Madison et Isolde. Elles ont été évacuées avec le premier groupe, pour protéger les enfants, et je n'ai pu leur parler qu'en coup de vent avant leur départ. Elles m'ont dit que Kira n'était pas la première fille adoptée par Nandita.

Xochi inclina la tête sur le côté.

– Ah oui ? À vrai dire, je n'avais jamais supposé qu'elle l'était. Mais maintenant que tu m'as parlé de cette photo, ça me paraît bizarre, en effet.

– À leur connaissance, lorsqu'elle a pris Kira sous son aile, elle avait déjà l'autre, dit Marcus. Ariel.

Xochi hocha lentement le menton, comme si cette information avait une profondeur particulière.

– Ariel est partie d'ici il y a plus de trois ans. Je n'étais pas encore arrivée. Je ne l'ai pas bien connue, mais je sais qu'elle ne s'est jamais entendue avec les autres. Elle haïssait Nandita, tu n'imagines pas à quel point.

Marcus les compta sur ses doigts.

– Ariel a été trouvée à Philadelphie, Kira – d'après Nandita – dans un camp de réfugiés, Isolde ici sur l'île, et Madison un an plus tard, quand Jayden a eu la varicelle : il était en quarantaine, Madison est venue ici, et elle s'est trouvée si bien qu'elle n'est jamais repartie. Elle disait que Nandita s'était battue comme une lionne pour obtenir qu'elle vive dans cette maison et non ailleurs.

– Pourquoi ?

– Aucune idée. Mais Madison se souvient de la première chose que Nandita lui a dite en l'amenant à la maison : « Maintenant, tu vas pouvoir m'apprendre des choses. »

Xochi afficha une mine perplexe.

– Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

– Je ne sais pas, répondit Marcus en se levant, mais il ne reste qu'une personne à qui le demander. (Il rejoignit la porte et ouvrit le verrou.) Va te planquer au point de rendez-vous. Moi, je pars à la recherche d'Ariel.

CHAPITRE 18

Kira et Afa attendaient sur le pont George Washington avec tout leur équipement lorsque Samm et Heron apparurent enfin en ramenant des chevaux, pas à midi pile mais très peu de temps après. Afa, bien sûr, était muni de son sac à dos, bourré à craquer d'originaux et de copies de ses documents les plus importants. Si jamais le pire se produisait, et que ses archives étaient volées ou détruites, il avait suffisamment de matière dans ce sac pour... Kira ne savait pas trop quoi. Pour écrire un excellent livre d'histoire sur la fin du monde. Ce qu'il leur fallait désormais, c'étaient les réponses qui donneraient un sens à tout cela : qu'était la Sécurité ? Pourquoi l'Alliance avait-elle détruit le monde ? Et quel usage pourraient-ils faire de ce savoir pour sauver ce qui en restait ?

– Ça fait trop de matériel, jugea Heron en arrêtant sa monture, qui hennit et souffla bruyamment. Il va falloir en laisser la plus grande partie.

– C'est prévu, dit Kira en indiquant certains cartons. Afa tenait à ce qu'on emporte davantage de documentation, mais je lui ai expliqué qu'on n'aurait sans doute pas la place. Si tu enlèves tout ceci, ce qui reste n'est pas trop lourd.

– Il nous faut un autre cheval, déclara Afa, bien qu'impressionné par les quatre bêtes qui lui faisaient face. Il nous faut un cheval de bât comme... comme remorque. Pour transporter mes cartons.

– Nous allons devoir laisser les cartons ici, intervint Samm en mettant pied à terre. (Il inspecta les autres provisions d'un air approbateur.) Nourriture, eau, munitions... Tiens, qu'est-ce que c'est que ça ?

– Une radio, expliqua Kira. Je tiens à ce que nous ayons un moyen de communication, si nécessaire.

– Elle est trop petite, commenta Heron. On ne joindra personne avec ce machin-là.

– Afa a installé des relais partout, dit Kira. Le bâtiment qui a sauté à Asharoken en était un, et celui près duquel nous avons rencontré Samm aussi.

– *Capturé* Samm, précisa Heron avec l'ombre d'un sourire.

– Attends une minute, dit Samm. Tous ces bâtiments piégés, toutes les explosions, c'étaient des relais de transmission radio ?

– C'est moi qui l'ai fait ! proclama Afa tout en réorganisant les tas

de matériel. Je voulais que personne ne les trouve.

Le visage de Samm était dur comme la pierre.

– Tu as tué tous ces gens pour du matériel radio ?

– Et des dépôts d'archives, ajouta Kira. La plupart étaient aussi des planques provisoires.

– Ce n'est pas une excuse.

– Tu savais déjà hier que ce type était un fou paranoïaque, lui rappela Heron. Quelle différence est-ce que ça fait ?

– C'est mal.

– Et ça ne l'était pas hier ?

– Pardon, dit Kira, mais moi aussi j'ai perdu des amis à cause de ces bombes...

– Ses bombes à lui, posées par lui.

– ... et cela ne me réjouit pas plus que vous, insista Kira. Il a péché par excès de zèle et tué des innocents, mais tu sais quoi ? Quel camp n'a pas tué des innocents dans cette guerre absurde ?

– Ce type n'est pas un camp. C'est un électron libre.

– Un électron libre dont nous avons besoin. On s'est mis d'accord hier, on ne va pas changer d'avis aujourd'hui. Il n'est pas armé... Empêche-le juste de poser des bombes, et tu ne risques rien.

Samm resta maussade, mais comme il n'opposait plus d'objection, Kira commença à charger l'équipement sur les chevaux.

– Il faudra installer un autre relais dans les Appalaches, dit Afa tout en posant soigneusement la radio sur sa propre sacoche de selle. Pour l'instant, il n'y a rien qui puisse capter un signal fiable par-dessus la chaîne de montagnes.

– Et celui-là aussi, tu comptes le bourrer d'explosifs ? demanda Samm.

– Comment sais-tu que j'ai pris des explosifs ? Kira m'a dit que je ne pouvais pas en emporter...

– Non, tu ne peux pas.

Samm fouilla énergiquement le matériel, et finit par extraire un pain de C-4 d'un paquet de nourriture. Il le brandit en direction de Heron.

– Tu vois ? Voilà dans quoi on est en train de s'embringer.

– Eh bien fouille le reste et assure-toi qu'il n'y en a plus, répondit la Partial en prenant l'explosif pour le jeter par-dessus le parapet du pont.

Ils étaient encore au-dessus de la ville et non du fleuve : la pâte atterrit avec un bruit mat sur la chaussée en contrebas.

Samm fouilla en détail l'intégralité des bagages, y compris le sac à

dos d'Afa. Une fois qu'il fut rassuré, ils montèrent en selle et s'en allèrent vers le couchant, passant le pont pour gagner les étendues sauvages de ce qui s'était jadis appelé le New Jersey. Kira se retourna vers les cartons d'archives abandonnés le long de la route.

– Des boîtes pleines d'e-mails de ParaGen, dit-elle. Une drôle de surprise pour celui qui les trouvera.

– Si quelqu'un les trouve, trancha Heron, on aura complètement raté notre départ secret.

Kira montait à cheval depuis des années, principalement à l'occasion des missions de récupération menées aux alentours d'East Meadow. Les premiers jours du voyage furent donc faciles pour elle ; Heron et Samm se révélèrent être eux aussi des cavaliers chevronnés. Afa, en revanche, ne l'était pas, ce qui n'étonna personne mais ralentit leur progression dès le départ. De plus, il tenait des conversations étranges et décousues du haut de sa selle, passant sans transition du sujet des chats à celui de la configuration des pare-feu sur Internet. Kira l'écoutait d'une oreille distraite, ayant appris au cours des trois dernières semaines qu'Afa avait simplement envie de parler tout haut ; il avait passé trop de temps dans la solitude pour s'attendre à des réponses, et elle commençait à comprendre qu'il aurait tout autant parlé s'il n'y avait eu personne pour l'entendre. Samm et Heron scrutaient l'horizon, surveillant la route devant eux et les immeubles sur les côtés, attentifs au moindre signe d'embuscade. Le risque était faible dans les parages : à leur connaissance, personne ne vivait de ce côté-là de la ville, ni peut-être ailleurs sur le continent – mais deux précautions valaient mieux qu'une. Ils passèrent la nuit chez un revendeur de pièces automobiles, en attachant les chevaux à de hautes piles de pneus. Heron prit le premier tour de garde, et Kira ne put s'empêcher de remarquer qu'elle se méfiait autant d'Afa et d'elle que des éventuels dangers extérieurs.

Kira se réveilla une nouvelle fois au milieu de la nuit, momentanément désorientée, mais le temps que ses yeux s'accoutument, elle se rappela où elle était. Elle constata que Samm montait à présent la garde, juché sur un bureau dans un coin. Elle s'assit et serra ses genoux contre elle dans le froid.

– Salut, souffla-t-elle.

– Salut, répondit Samm.

Elle resta à le regarder sans trop savoir quoi dire, ni comment le dire.

– Merci d'être revenu.

– C'est ce qui était convenu entre nous.

– Non, je veux dire, merci d’être venu me chercher. Tu n’étais pas obligé.

– Ça aussi, c’était convenu. On avait dit qu’on apprendrait ce qu’on pourrait, puis qu’on se retrouverait pour comparer nos notes.

– C’est vrai, reconnut Kira en reculant pour s’adosser au mur. Alors, qu’est-ce que tu as appris ?

– Je sais que nous sommes en train de mourir.

– Oui. La date d’expiration.

– Tu dis ça, mais est-ce que tu te rends vraiment compte de ce que ça implique ?

– Que les Partials s’éteignent au bout de vingt ans d’existence.

– La première vague de Partials est arrivée pendant la guerre d’Isolation, il y a vingt et un ans. Ils ont été créés l’année précédente. Tous nos dirigeants, tous nos anciens combattants du front, sont déjà morts. C’est-à-dire, ceux qui nous tenaient lieu d’ancêtres. (Il marqua une pause.) Je fais partie du dernier groupe fabriqué, et j’aurai dix-neuf ans dans quelques mois. Quant à Heron, ses dix-neuf ans sont passés depuis un petit moment. Sais-tu combien d’entre nous il reste ?

– Chez nous, on parle d’un million de Partials. J’ai toujours entendu dire : « Il y a un million de Partials de l’autre côté du détroit. » Alors, ce n’est plus vrai ?

– Nous en avons perdu plus de la moitié.

Kira serra ses genoux encore plus fort : elle avait soudain très froid. La pièce lui semblait petite et fragile, comme une cabane sur le point d’être soufflée par le vent.

Cinq cent mille morts, pensa-t-elle. *Plus de cinq cent mille*. L’énormité du nombre – près de quinze fois la population humaine entière – la terrifiait. Une autre pensée lui vint alors spontanément : *Dans peu de temps, nous serons quittes*.

Aussitôt, elle culpabilisa. Elle ne voulait plus qu’il y ait de morts, humains ou Partials ; et elle désirait encore moins la vengeance. Elle en avait voulu naguère aux Partials, avant de commencer à les comprendre, mais cette colère était derrière elle. N’est-ce pas ? Après tout, elle était des leurs. Elle prit soudain conscience qu’elle serait peut-être, elle aussi, confrontée à une date d’expiration – mais peut-être pas, vu combien elle différerait des autres Partials. La première idée la terrifia, la seconde la plongea dans un abîme de tristesse. *Je serai peut-être le dernier des Partials. L’ultime survivante de mon espèce*.

Quel clan est le mien ?

Elle contempla Samm, adossé au mur, une jambe pendant du bureau, son fusil posé à côté de lui. Il était un protecteur, un gardien, qui veillait sur eux tandis qu'ils étaient sans défense ; si quelqu'un venait à les attaquer, non seulement il serait le premier à le voir, mais aussi le premier à être vu. Il se mettait en danger pour protéger une fille qu'il connaissait à peine et un homme dont il se méfiait. Il était un Partial, et pourtant un ami.

C'est bien le problème, pensa-t-elle. Nous raisonnons toujours en termes de clans. Il ne peut plus y en avoir, désormais.

Elle eut soudain une terrible envie d'aller se pelotonner contre lui, de l'aider à monter la garde, partager un peu de chaleur humaine dans la nuit glaciale. Elle se retint, tira sa couverture sous son menton et se mit à parler.

– Nous résoudrons le problème, dit-elle. Nous allons trouver l'Alliance, rouvrir les archives, et découvrir non seulement pourquoi ils ont fait ça, mais aussi comment : comment lever la date d'expiration, comment synthétiser le remède contre le RM. Nous allons comprendre ce que je suis et quel est mon rôle dans tout cela. Ils savaient tout, à divers degrés, et une fois que nous le saurons aussi, nous réussirons à sauver tout le monde.

– C'est bien pour ça que je suis revenu, dit Samm.

– Pour sauver le monde ?

– Je ne saurais même pas par où commencer, murmura-t-il, le visage dans l'ombre. Non, je suis revenu pour t'aider, toi, à sauver le monde. Tu es la seule à pouvoir le faire.

Kira resserra sa couverture autour de ses épaules. *La confiance que les autres placent en vous, il n'y a pas pire pour vous mettre la pression,* songea-t-elle.

Ils se remirent en chemin aux premières lueurs de l'aube, après avoir veillé à ce que les chevaux soient nourris et abreuvés pour la journée de voyage. À midi, ils ne voyaient déjà plus la ville derrière eux, et ils passèrent l'après-midi dans la campagne, où d'épaisses forêts phagocytèrent lentement mais sûrement les petites villes nichées entre les collines. Même le bavardage continu d'Afa finit par se tarir, comme si les étendues sauvages l'intimidaient. Kira l'entendait de temps en temps marmonner quelque chose, mais ne distinguait pas ses paroles.

Elle ignorait, bien sûr, comment s'appelaient les chevaux volés. Pour passer le temps, elle tâcha de leur trouver des noms qui leur aillent bien. Comme celui de Samm semblait rebelle et têtue, elle fut tentée de le baptiser Haru, mais ses compagnons n'auraient pas compris la

blague. Et d'ailleurs, elle aurait aussi bien pu l'appeler Xochi, ou même Kira. Elle se décida finalement pour Buddy, le surnom d'un garçon qu'elle avait connu à l'école et qui s'opposait toujours aux professeurs, par principe, parce que c'étaient eux qui détenaient l'autorité : la monture de Samm, visiblement, partait du même principe. Celle de Heron, à l'inverse, semblait mettre un point d'honneur à lui obéir – mais peut-être était-elle simplement dirigée d'une poigne plus ferme. Puisant dans la même réserve d'anciennes connaissances, Kira baptisa l'animal Dug, du nom d'un interne particulièrement zélé qui avait fait ses études avec elle. Son propre cheval, un peu gaffeur et fumiste sur les bords, fut nommé Bobo. Quant à celui d'Afa, il reçut le sobriquet de Zarb, Zarbi, Zarbouille, ou autres variations suivant l'humeur de Kira. Si Heron était sans conteste la meilleure cavalière, Afa était pitoyable en selle, et la pauvre bête semblait parfois aussi embrouillée que lui, remuant la tête, partant de travers et exaspérant le gros homme qui se lançait dans des ronchonnements sans fin. C'en était presque drôle, mais cela les ralentissait, et Kira tentait de lui donner des petits conseils quand elle le pouvait. Ce qui ne semblait pas franchement l'aider.

La nuit tombait presque lorsqu'ils entendirent appeler à l'aide.

– Stop ! dit Samm en arrêtant son cheval.

Tous tendirent l'oreille dans le vent. Comme Zarbi tapait du sabot et soufflait par les naseaux, Heron foudroya Afa du regard. Kira, en se concentrant de toutes ses forces, réentendit la voix.

– À l'aide !

– Ça vient de cette direction, dit Samm en indiquant une ravine sur le côté de la route.

Il y avait des étangs partout entre ces collines, et de petits cours d'eau avaient tracé leur chemin entre eux depuis des siècles. La ravine en question était encombrée d'arbres et de taillis.

– On s'en fiche, trancha Heron. On n'a pas le temps de s'arrêter.

– Quelqu'un a des ennuis, protesta Kira. On ne peut pas le laisser comme ça.

– Si, on peut.

– C'est un Partial, affirma Afa. Je suis le dernier humain sur la planète.

– Non, ce n'est pas un Partial, le contredit Samm. Je ne capte rien par le lien.

– Il est peut-être trop loin, avança Kira.

– Ou en amont du vent, ajouta Heron. Quoi qu'il en soit, je n'aime pas ça : tout humain se trouvant sur notre chemin se ferait sûrement

une joie de tendre un piège à un groupe de Partials, et nous savons que notre faction n'est pas loin d'ici vers l'ouest.

– Je croyais que vous n'aviez plus de faction, fit remarquer Kira – réflexion qui lui valut un regard assassin.

– Heron a raison, reconnut Samm. On ne peut pas se permettre de prendre ce risque, et on n'a pas le temps.

– À l'aide !

Le cri était lointain et indistinct, mais on aurait dit la voix d'une jeune femme. Kira serra les dents. Elle savait qu'ils avaient raison, mais...

– Elle est peut-être en train de mourir, s'obstina-t-elle. Je ne veux pas m'endormir ce soir hantée par les cris de détresse d'une jeune fille poussant son dernier souffle.

– Tu veux survivre jusqu'à ce soir, au moins ? persifla Heron.

Cette fois, ce fut Kira qui la fusilla du regard.

– Avançons, suggéra Samm en talonnant doucement Buddy.

Son cheval se remit en marche, et Bobo, celui de Kira, lui emboîta le pas sans rien demander.

– À l'aide !

– J'y vais, décida Kira en tournant la tête de Bobo vers le côté de la route. Qui m'aime me suive.

– Pourquoi est-ce qu'elle n'arrête pas de dire « à l'aide » ? demanda Afa.

– Parce qu'elle a besoin d'aide, souffla Kira en mettant pied à terre sur le bas-côté.

La pente était raide et couverte de végétation, et elle ne pensait pas que son cheval puisse la descendre dans la pénombre du crépuscule. Elle attacha ses rênes à une borne et décrocha son fusil de la selle.

– Vous ne pensez pas qu'elle devrait plutôt dire quelque chose comme : « Il y a quelqu'un ? »

– Elle a entendu nos bruits de sabots, répliqua Samm. Bon, tant pis, Kira, je viens avec toi.

Heron, elle, resta sur son cheval.

– Je pourrai avoir vos affaires quand vous serez morts ?

– C'est toi l'espionne, lui répondit Samm en indiquant des collines, sur le côté. Fais le tour, prends-les à revers et... je ne sais pas, rends-toi utile.

– La nuit tombe, fit remarquer la Partial, et ils savent déjà que nous sommes ici, alors que nous ignorons totalement où ils se trouvent, combien ils sont, quel armement ils possèdent et ce qu'ils font là.

Comment veux-tu que je les prenne à revers ? Par un tour de magie, peut-être ?

– Eh bien, reste ici pour garder les chevaux, lui suggéra Kira. On revient tout de suite.

Elle franchit la glissière de sécurité qui longeait la route, suivie de près par Samm, et tous deux descendirent avec prudence dans la ravine. Les ronces s'accrochaient à ses bottes, et la pente était tellement escarpée qu'elle dut se retenir aux branchages pour descendre pratiquement sur les fesses. En bas, ce n'était guère mieux : les épais fourrés s'étendaient presque jusqu'au ruisseau.

Ils entendirent de nouveau le cri, tout au fond d'une gorge étroite. Kira décida alors qu'elle pouvait faire du bruit, puisqu'ils étaient certainement déjà repérés.

– Tenez bon, on arrive !

– Je ne sais même pas comment quelqu'un peut s'orienter là-dedans, dit Samm tout en se dépêtrant des ronces derrière elle.

Presque au même instant, Kira se retrouva sur un étroit sentier, et son compagnon la heurta par-derrière.

– Une sente d'animaux, constata-t-il. Des chevreuils ?

– Des chiens sauvages, conclut Kira en observant la terre écrasée. J'ai déjà vu ce genre de traces.

– Alors ça pourrait être une chasseuse blessée, mais qui suivait une trace de chiens ?

Ils réentendirent le cri, plus proche cette fois, et Kira se rendit compte que cette voix avait quelque chose d'anormal : elle était bizarrement discordante. La jeune fille pressa le pas. Le ravin longeait une immense falaise rocheuse qui se dressait à leur droite : en tournant au bout, ils découvrirent une petite clairière, large d'à peine plus de deux mètres, et au centre de cette clairière un grand chien jaune. Kira stoppa net, stupéfaite. Le chien l'observait calmement.

Samm surgit derrière elle, vit le chien et poussa un juron.

– Quoi ? chuchota Kira.

– À l'aide ! fit alors le chien, dont les babines s'étirèrent en un sourire épouvantablement humain. À l'aide !

– On se tire, souffla Samm.

Mais à cet instant, les taillis autour d'eux semblèrent exploser : ils vomirent une meute d'autres chiens, de lourds monstres musclés qui leur bondirent dessus pour leur faire perdre l'équilibre. Samm s'effondra sous le poids de deux molosses ; Kira, elle, parvint à se rattraper juste à temps et à rester debout, mais récolta une profonde morsure au bras. Un autre chien s'en prit à ses jambes, et elle tira un

coup de fusil au hasard en chutant. Le chien le plus proche se sauva en jappant, l'épaule couverte de traînées rouges, mais un autre se rua à sa place et fit claquer sa mâchoire en direction de la gorge de Kira.

– Samm, au secours !

Elle sentit des crocs acérés se refermer sur son mollet et d'autres s'en prendre à sa clavicule, arrêtés de justesse par son épaisse veste de voyage. À côté d'elle, les chiens qui s'attaquaient à Samm se chamaillaient, grognaient, entrechoquaient leurs dents pointues, et Kira se demanda pourquoi ils ne l'avaient pas encore immobilisé au sol comme ils faisaient avec elle. Elle voulut lever son fusil, mais s'aperçut que les molosses le bloquaient aussi : une bête énorme le pressait dans le sol sous son poids. Elle tira quand même, dans l'espoir de le faire fuir ; elle vit jaillir un panache de terre et un chien qui se trouvait à l'opposé de la clairière fit un bond de côté en jappant de douleur, mais l'énorme animal couché sur le fusil ne fit que la regarder en grondant, découvrant des crocs longs et recourbés comme des faucilles.

Le chien jaune qui les avait attirés dans la clairière bondit sur la poitrine de Kira, lui coupant le souffle, et chercha sa gorge pour l'achever. Mais au dernier instant, il retomba sur le flanc et Kira sentit un flot de liquide tiède lui couler sur le corps. Relevant les yeux, elle vit Samm debout au-dessus d'elle, privé de son fusil, un couteau de chasse sanguinolent à la main. Il tenta de poignarder le chien qui pressait sur l'épaule de Kira, mais la bête se jeta sur lui et le refit tomber. Kira en profita pour soulever son fusil : un autre molosse se précipita aussitôt pour le lui arracher et l'éloigner, les dents serrées sur le canon, appuyant ses grosses pattes à plat contre le torse de la jeune fille.

Pas de doute, ils étaient tombés dans un traquenard.

Un coup de feu résonna derrière Kira, et elle vit le chien qui était à ses pieds s'effondrer sans vie ; une autre cartouche traversa le dos de la bête couchée sur son fusil, qui roula sur elle, raide et massive comme un rocher couvert de pelage. Les yeux à hauteur des siens, la vie la quittant rapidement, elle souffla un mot unique, d'une voix horrible, inhumaine :

– Pitié.

Le chien mourut, les yeux encore ouverts à dix centimètres à peine de ceux de Kira. Elle le contemplait, terrifiée, ouvrant et fermant la bouche sans émettre un son, les mains cramponnées au fusil comme à une bouée de sauvetage. Il y eut encore une détonation, et soudain tous les chiens encore en vie cessèrent de grogner pour se mettre à aboyer, communiquant par cris brefs et hachés. La meute tourna les talons et s'enfuit, le plus gros des molosses ne s'arrêtant que pour leur

lancer une insulte – « Bâtards ! » – avant de disparaître entre les arbres.

Heron apparut alors, le fusil toujours en position contre son épaule. Elle hocha du menton en direction de Kira et repoussa d'un coup de pied le molosse qui pesait sur sa poitrine.

Même libérée, Kira ne pouvait toujours pas bouger.

– Est-ce que ce corniaud vient de me traiter de bâtard ? s'étonna Samm.

– Il faut qu'on se tire avant qu'ils ne rassemblent leurs forces, dit Heron. Allez, venez.

Kira retrouva enfin sa langue.

– Quoi ?

– Il faut partir tout de suite, confirma Samm en lui tendant sa main boueuse et ensanglantée. S'ils reprennent l'avantage, on est morts.

Kira saisit la main tendue et se remit péniblement debout.

– Mais qu'est-ce qui se passe, par ici ?

– Des Chiens de garde, lâcha Heron qui ouvrait la route, le long de la falaise. On s'en servait pendant la guerre.

– Des chiens hyperintelligents, dressés pour le champ de bataille, précisa Samm.

Il récupéra son fusil et se mit en route derrière Kira, marchant à reculons afin de couvrir leurs arrières.

– Ils sont plus gros, plus costauds que des chiens normaux, et dotés d'un vocabulaire de base. Ils nous servaient à tout. J'aurais dû les reconnaître aussitôt que j'ai entendu cette voix, mais ça fait trop longtemps.

– Vous aviez des chiens monstrueux parlants ?

– Fabriqués par ParaGen, dit Samm. Apparemment, ils sont retournés à l'état sauvage.

Kira se remémora la brochure qu'elle avait vue dans les bureaux : il y était question de Chiens de garde... et aussi d'un dragon. Elle regarda dans le ciel, mais rien ne descendit pour la déchiqueter entre des serres impitoyables.

Elle avait déjà vu ce mot ailleurs, aussi, « Chiens de garde », dans certains rapports de terrain trouvés dans les archives d'Afa. Elle secoua la tête, encore sonnée, tout en trébuchant sur le sentier des chiens. Ce n'était pas seulement le mot : elle se souvenait à présent d'autre chose, une scène se déroulant dans sa tête, un des seuls souvenirs qu'elle avait de son père. Un chien l'avait attaquée un jour, un chien énorme, et son papa s'était interposé pour la sauver.

S'agissait-il déjà d'un Chien de garde, ou d'autre chose ?

Pire encore : elle commençait à comprendre qu'elle ne différait pas fondamentalement de ces créatures – ces monstres inhumains, artificiels. Malgré son aspect humain, ses origines étaient plus proches de celles de ces Chiens de garde que de tous les humains qu'elle avait connus.

– Tu viens de passer presque douze ans à Long Island, lui rappela Samm. C'est un environnement clos. Le reste du monde a changé.

– Ils cherchent à nous encercler, dit Heron. Vite !

Pitié, avait imploré le chien mourant. L'expression de ses yeux était gravée dans la mémoire de Kira. Elle continua de remonter le talus.

CHAPITRE 19

Ariel McAdams s'était enfuie de chez Nandita des années plus tôt pour aller vivre seule dans le quartier sud d'East Meadow, mais après la mort de son nouveau-né – presque toutes les femmes de Long Island en avaient perdu un ou deux, en conséquence de la loi Espoir –, elle avait quitté la ville. Marcus avait trouvé une vague adresse dans le fichier de l'hôpital, et s'attarder dans les parages pour la chercher avait bien failli lui coûter sa liberté. Il gardait sur lui un appareil radio portable afin d'écouter les rapports militaires et de communiquer avec Kira si jamais elle le contactait, et les nouvelles, au moment où il partit d'East Meadow, étaient sombres. Il n'avait nulle part où aller, mais ne pouvait pas rester. Il vérifia une fois de plus l'adresse sur son morceau de papier : « Une crique du côté d'Islip. » Ce n'était pas grand-chose, mais c'était déjà mieux que rien.

Il avait appris via sa radio que les Partials avaient établi un périmètre armé autour d'East Meadow, capturant l'essentiel de la population avant qu'elle ait pu fuir, et envoyant des équipes passer l'île au peigne fin à la recherche d'éléments isolés pour les ramener dans ce lieu central. Long Island était néanmoins très vaste, et même cent mille Partials ne pouvaient pas la quadriller entièrement. Marcus cultivait la discrétion, n'allumant jamais de feu, ne traversant jamais d'espaces découverts. Il réussit ainsi à les éviter durant les premiers jours. *Ça ne va pas durer, se disait-il, mais si j'arrive à localiser Ariel et à me cacher chez elle au lieu de me déplacer, je pourrai tenir bien plus longtemps.*

Le deuxième soir, sa radio se mit à grésiller ; son cœur battit plus vite, mais il constata rapidement que ce n'était pas Kira, ni un rapport de l'armée en déroute. C'était le docteur Morgan.

« Ce message s'adresse aux habitants de Long Island », déclara-t-elle. « Notre intention première n'était pas de vous envahir, mais les circonstances nous ont forcé la main. Nous sommes à la recherche d'une jeune fille nommée Kira Walker, seize ans, un mètre soixante-quinze, cinquante à cinquante-cinq kilos. Type indien, peau claire, cheveux noirs qu'elle a pu couper ou teindre pour dissimuler son identité. Amenez-nous cette jeune fille, et l'occupation prendra fin sur-le-champ ; continuez de la cacher, et nous exécuterons l'un des vôtres chaque jour. Ne nous obligez pas à poursuivre cette action plus longtemps que nécessaire. Ce message sera diffusé successivement sur

toutes les fréquences, et cela en boucle jusqu'à ce que nos instructions soient suivies. Merci. »

Marcus, sous le choc, continua d'écouter le bruit blanc qui succédait au message. Après un moment de silence abasourdi, il tourna le bouton des fréquences pour chercher la suivante : le même communiqué y était à présent diffusé, et il le réécouta sans en croire ses oreilles. Il suivit ainsi la diffusion à cinq reprises, comme pour se convaincre que ce n'était qu'un rêve, que cela ne pouvait pas être en train d'arriver. Mais chaque répétition confirmait au contraire l'horrible réalité : les Partials voulaient Kira. Ils allaient tuer des innocents pour forcer les humains à la dénoncer. Et rien ne pourrait les arrêter.

Ce soir-là, Marcus fit les cent pas dans sa cachette en repensant au message. C'était donc cela, le but de toute cette invasion, depuis le début : ils recherchaient Kira, et ils étaient prêts à tout pour mettre la main sur elle. Qu'est-ce qui pouvait la rendre si importante ? Si nécessaire ?

Et pourquoi n'entrait-elle pas en contact avec lui ?

Il n'avait pas de panneaux solaires pour sa radio, le Sénat et l'armée les ayant tous réquisitionnés depuis les premiers jours qui avaient suivi le Ravage, mais il possédait une batterie à manivelle, qu'il actionnait avec frénésie. Les jours, identiques, commençaient à se mélanger dans son esprit : marcher toute la journée pour chercher Ariel, tourner la manivelle toute la nuit dans l'espoir de recevoir des nouvelles de Kira. Lorsqu'il atteignit enfin Islip, il trouva une maison d'aspect banal dans laquelle se cacher et brancha la radio sur un vélo d'appartement. Tout en pédalant, il écouta les ondes siffler et crachoter. Dans ses rêves les plus fous, il s'imaginait partant lui-même pour Manhattan afin de la retrouver, et échafaudait toutes sortes de scénarios horribles : elle avait été capturée par les Partials, dévorée par des lions, ou simplement broyée sous l'effondrement d'un immeuble. C'était idiot de voyager seule, et il avait été idiot de la laisser partir. Mais de toute manière, il n'avait jamais été capable d'arrêter Kira.

La radio bourdonnait, le vélo grinçait. Au coucher du soleil, il fit une pause pour boire un peu d'eau et croquer une pomme, cueillie sur un gros arbre dans le jardin, puis se remit immédiatement à pédaler. Il savait que la nuit était le moment le plus propice à un appel, car les déplacements devenaient dangereux et Kira se cachait probablement en attendant le matin. Il pédala jusqu'après minuit – jusqu'à avoir les jambes en feu, les pieds en compote et les mains presque brûlées par le guidon. Il se traîna ensuite jusqu'à son lit, la radio grésillant toujours à ses oreilles, et s'endormit.

Au matin, il pédala encore, puis, lorsqu'il ne supporta plus d'être enfermé entre quatre murs, sortit prendre l'air. Il massa ses mollets endoloris et alla faire un tour, cherchant toujours Ariel. *Une crique du côté d'Islip*. Islip était une ville immense, mais dont seule une petite partie touchait le bord de mer. Il l'arpenta toute la journée, sa radio dans son sac à dos, guettant le moindre signe de vie humaine. Le deuxième jour, il localisa une crique, et le troisième il tomba sur une maison occupée : une pelouse fauchée, un jardin cultivé, un porche en bois dont on voyait qu'il avait été un jour envahi par les plantes grimpantes, mais que quelqu'un avait nettoyé. Marcus gravit les marches gondolées et frappa à la porte.

Il ne s'étonna pas d'entendre cliqueter la culasse d'un fusil : cela ne le fit même pas tressaillir.

– Qui est là ?

– Je m'appelle Marcus Valencio. On se connaît, mais ça remonte à quelques années. Je suis un ami de Kira.

Un silence, puis :

– Dégage.

– Il faut que je te parle.

– J'ai dit : dégage.

– Nandita a disparu...

– Bon débarras.

– Ariel, écoute, je ne sais pas pourquoi tu es brouillée avec elles ; je ne sais pas pourquoi tu les hais à ce point. Je peux t'assurer qu'elles n'ont pas de haine envers toi. Mais ce n'est pas pour ça que je suis ici... ce ne sont pas elles qui m'envoient, je ne vais pas leur faire de rapport ni te dire d'aller les voir, rien de ce genre. Et je n'essaie certainement pas de trouver Kira pour la livrer à Morgan. J'essaie juste de comprendre quelque chose.

Pas de réponse. Marcus attendit. Et attendit encore. Au bout d'une minute entière, il se dit qu'elle vaquait simplement à ses affaires sans s'occuper de lui, et s'apprêta à partir. Mais en se retournant, il avisa un petit banc sur le porche ; pas une balancelle, non, juste un petit banc de bois, fait pour regarder passer le temps. Il le dépoussiéra quelque peu, s'y installa et se mit à parler.

– La première chose que je voudrais te demander, en supposant que tu m'écoutes, c'est comment tu as connu Nandita. J'ai parlé avec les autres filles qu'elle a adoptées, et toutes me disent que quand elles l'ont rencontrée, tu étais déjà avec elle. Isolde a mentionné Philadelphie, disant que c'est là-bas que Nandita t'a trouvée. Xochi aussi vient de là-bas, mais j'ignore si c'est révélateur de quelque chose.

Ce que je voudrais savoir, c'est... d'où tu viens, au fond. Comment as-tu fait connaissance avec Nandita ? Est-ce simplement l'histoire classique, du type : « Une petite fille perdue errait dans les rues » ? Il y en a beaucoup à Long Island – ça fait même chaud au cœur, d'une manière un peu bizarre. Ta famille est morte, tous tes voisins sont morts ; tu as faim, ou peur, ou je ne sais quoi, et tu sors chercher quelque chose. Pour moi, c'était du lait : nous avions des céréales plein la maison, et c'était la seule nourriture que je savais me préparer quand j'avais cinq ans, alors j'ai commencé par en manger à tous les repas, mais assez vite, je suis tombé à court de lait. J'ai essayé de me nourrir d'autre chose, de me tartiner du beurre de cacahuètes et de la confiture sur des chips de maïs, ce genre de choses. Je ne savais même pas me servir de l'ouvre-boîte. (Il rit, et écrasa une larme.) Enfin bref, je suis sorti chercher du lait. Je ne sais pas où je comptais en trouver, et le monde entier était comme posé là, tu vois ? Deux ou trois choses étaient en feu, genre une voiture et une boutique, mais c'était à Albuquerque, c'est désertique par là-bas : il n'y avait pas beaucoup de feuillages pour propager l'incendie. Deux ou trois tuyaux d'arrosage étaient ouverts, ils coulaient, coulaient, formaient un petit torrent dans un caniveau. Mais personne nulle part. J'ai marché jusqu'au magasin le plus proche que je connaissais – la boutique de mon oncle, une petite épicerie située à quelques rues de chez nous –, mais c'était fermé à clé et je n'ai pas pu entrer, alors j'ai continué de marcher, encore et encore, et toute la ville était déserte. Je n'ai pas croisé âme qui vive. J'ai fini par tomber sur un supermarché Walmart – dans une ville comme celle-là, il suffit de marcher un petit moment, on tombe forcément sur un Walmart –, je suis entré chercher du lait, et il y avait là un type, que je n'avais jamais vu de ma vie, en train de remplir une brouette de bouteilles d'eau. Il m'a regardé, je l'ai regardé, il m'a soulevé, déposé dans sa brouette, et m'a donné un paquet de viande séchée. Il a même déniché du lait au fond du magasin, du lait longue conservation qui était encore bon, et j'ai mangé un bol de céréales pendant qu'il rassemblait tout ce qu'il lui fallait. Il s'appelait Tray, c'était son prénom, je ne connais pas son nom de famille. Tray m'a porté jusqu'à Oklahoma City, où nous sommes tombés sur la Garde nationale. Je l'ai perdu de vue à ce moment-là, et à vrai dire je ne sais même pas s'il est finalement arrivé jusqu'ici – j'ai honte de l'avouer, mais je n'ai pas beaucoup pensé à lui ces dernières années. Je suppose que s'il est sur Long Island, il habite quelque part dans la nature et vit de la pêche ou de l'agriculture. S'il avait habité en ville, je l'aurais retrouvé. Et je ne sais pas pourquoi je t'ai raconté toute l'histoire, si ce n'est pour dire que c'est le genre de personnes dont nous avons besoin – le genre de personnes que nous sommes. On ne peut pas survivre à moins d'être solidaires, et c'est ce qui fait du RM et du Ravage les

processus de sélection naturelle les plus extrêmes de tous les temps. J'ignore comment Nandita t'a trouvée, mais elle l'a fait, elle t'a sauvé la vie, elle t'a amenée ici, et maintenant elle a disparu et j'essaie juste de comprendre ce qui se passe. Que savait-elle, que faisait-elle, pourquoi était-elle ici ? Et pourquoi les Partials la recherchent-ils ?

– Nandita ne m'a pas trouvée dans un supermarché, dit Ariel derrière la fenêtre.

Marcus avait fini par laisser sa propre voix le bercer, et celle de la jeune femme l'arracha brusquement à sa rêverie. Les rideaux étaient fermés, la voix assourdie, mais ses paroles étaient claires.

– Elle est venue chez moi. Mes parents étaient morts depuis peut-être vingt-quatre heures. Elle est entrée et elle m'a emmenée.

Marcus, étonné, s'efforça de reconstituer le puzzle.

– Tu veux dire qu'elle savait qu'elle te trouverait là ? Qu'elle est venue te chercher, toi, en particulier ?

– Ce que je veux dire, c'est qu'elle ne m'a jamais laissé le temps de leur dire au revoir.

Marcus pivota pour regarder Ariel, mais les rideaux étaient toujours tirés devant la fenêtre.

– Je suis désolé pour toi, dit-il.

Et au bout d'un petit instant, parce qu'il n'y avait rien d'autre à dire, il ajouta :

– C'est dur.

Ariel ne répondit pas.

– Les Partials veulent la capturer, poursuivit Marcus. Ils recherchent Kira à cause de ce qu'elle a fait il y a quelques mois, je crois, mais ils cherchent Nandita parce qu'ils pensent qu'elle sait quelque chose. Et ils n'ont pas tort... Ariel, j'ai vu une photo : Nandita et un type, avec Kira au milieu. Ils étaient devant des bâtiments de ParaGen. Quoi qu'elle sache, c'est forcément lié à Kira, et les Partials ont mis sur pied un assaut à grande échelle afin de découvrir ce que c'est. Si tu as la moindre information... je t'en prie, il faut que tu nous la donnes.

Il n'y eut aucune réponse, pendant un petit moment. Marcus entendait Ariel respirer rapidement derrière le rideau. Il attendit. De toute manière, il n'avait rien d'autre à faire.

– Nandita était chercheuse en biologie, lâcha enfin la jeune fille. Elle faisait des expériences.

– Sur Kira ?

– Sur nous toutes.

À l'intérieur, la maison d'Ariel, comme le découvrit Marcus,

regorgeait de bacs à plantes.

– Je ne savais pas que tu jardinais, dit-il pendant que ses yeux s'accoutumaient peu à peu à la pénombre.

Depuis que les Partials patrouillaient sur l'île, Ariel avait pris soin d'occulter toutes les fenêtres.

– J'ai grandi avec Nandita. Le jardinage est une des seules choses que je sache faire.

– C'est pour ça que tu la détestes ?

– Je t'ai dit pourquoi je la détestais, répondit Ariel d'une voix sourde.

– Les expériences. (Il la regarda.) Tu te sens prête à en parler ?

– Non, dit-elle en portant le regard au loin dans la rue. Mais ce n'est pas pour ça que ce n'est pas le moment de le faire.

Elle referma la porte, plongeant pour de bon la pièce dans les ténèbres.

Marcus attendit d'y être un peu habitué, et se concentra sur la silhouette d'Ariel.

– Quel genre d'expériences ? Pourquoi les autres n'ont-elles jamais rien dit ?

La voix de la fille se durcit.

– As-tu la moindre idée des efforts que j'ai dû fournir pour tourner la page ? Pour faire comme si j'avais une vie normale ? J'ai pris un emploi dont je n'avais pas besoin, simplement pour avoir quelque chose à faire de mes journées ; je suis tombée enceinte deux ans avant que la loi Espoir ne m'y oblige. Je vais jusqu'à soigner ces plantes idiotes parce que... parce que c'est ce que faisaient les gens, avant le Ravage. J'ai fait tout ce que je pouvais, même évité mes propres sœurs...

– Mais que s'est-il passé ? Qu'est-il arrivé de si terrible ?

– Ça a commencé par le petit déjeuner, se lança Ariel, la tête baissée. Nandita se levait tôt et nous préparait des tisanes : camomille, menthe poivrée, ce genre de choses. Étant herboriste, elle avait évidemment tout ce qu'il fallait à la maison et dans sa serre. Nous avions le droit de manipuler certaines tisanes, comme la camomille, mais elle avait d'autres produits, sous forme liquide, dans des petits flacons à compte-gouttes numérotés comme des échantillons. Ceux-là, nous avions interdiction d'y toucher. Je n'en pensais pas grand-chose à l'époque – on se faisait gronder rien que pour avoir joué dans la serre, alors ça n'avait rien d'étonnant –, mais un matin où je m'étais levée tôt et où j'étais descendue l'aider à préparer la tisane, je l'ai surprise à verser quelque chose au compte-gouttes dedans. Ce qui ne m'a pas spécialement perturbée, cela dit. Sauf que quand je lui ai demandé ce

qu'elle faisait, elle a eu l'air coupable – aussi coupable que moi quand elle me surprenait à faire une bêtise. Elle a éludé la question en me disant que c'était un nouvel arôme ou je ne sais quoi, mais je n'ai pas oublié son expression. Le lendemain, je suis redescendue en douce voir ce qu'elle fabriquait : elle recommençait son manège, avec d'autres compte-gouttes cette fois, en prenant des notes dans un carnet. Je me suis vite rendu compte qu'elle le faisait presque tous les jours, et j'ai cessé de boire les tisanes.

– Est-ce que tu as vu ce qu'il y avait dans ce carnet ?

– Une fois, oui, quand je suis entrée en secret dans la serre, mais elle a dû s'en apercevoir, parce que je n'ai jamais pu remettre la main dessus. Il n'y avait pas que des notes sur les tisanes, mais aussi et surtout des renseignements sur nous : croissance, état de santé, vue, ouïe, ce genre de choses. Elle nous faisait toujours jouer, par exemple à des jeux de coordination ou de mémoire, et après avoir vu ce carnet je n'ai plus jamais voulu m'y prêter. Elle ne jouait pas avec ses filles, en réalité. Elle nous testait.

– Peut-être qu'elle voulait juste... garder des traces de votre enfance, avançait Marcus. Je ne sais pas trop comment est censé se comporter un parent attentif, mais c'est peut-être normal.

– Ce n'était pas normal. Tout ce qu'elle nous faisait faire était un test, donnait lieu à une étude ou à une observation. Elle ne jouait pas à la balle : elle nous lançait des balles pour tester nos réflexes. On ne jouait pas à chat : on disputait des épreuves de vitesse dans la rue. Quand l'une de nous se coupait le doigt ou s'écorchait le genou, elle nous posait un pansement, mais pas avant d'avoir étudié la plaie de tout près pour noter le moindre détail.

– Mais pourquoi les autres n'ont-elles rien dit ? s'étonna de nouveau Marcus. Je leur ai posé toutes les questions possibles et imaginables sur Nandita : tout ce dont elles se souvenaient, c'est de ce qu'elles faisaient ensemble. Elles ne m'ont jamais rien raconté de ce genre.

– J'ai essayé plusieurs fois de leur en parler, mais elles ne m'ont pas crue. Elles n'ont jamais vu les flacons ni le carnet, elles. Elles croyaient qu'on faisait la course juste pour s'amuser.

– Mais toi, tu avais aperçu l'envers du décor et depuis, tu voyais tout sous un éclairage différent.

– Exactement.

– Mais... (Marcus prit soin de formuler la suite avec la plus grande prudence.) Ne serait-il pas possible... Je ne te traite pas de menteuse ni rien de ce genre, mais... ne serait-il pas possible que ce que tu as vu quand tu étais petite fille ait été complètement innocent, et t'ait rendue... paranoïaque... et qu'ensuite tu aies commencé à soupçonner le mal là où il n'y était pas ?

– Parce que tu imagines que je ne me suis pas posé la question cent fois par jour ? Mille fois par jour ? Je me suis dit et répété que j'étais folle, que j'étais une ingrate, que j'inventais tout. Mais chaque fois que je me raisonnais, je tombais sur un nouveau détail qui me rendait méfiante. Tout ce qu'elle faisait était une manœuvre tordue, perverse, pour nous contrôler, nous faire agir ou penser d'une certaine manière, je ne sais même pas comment.

– Comment peux-tu être certaine que c'était bien son intention ?

– Parce que je l'ai vu écrit noir sur blanc dans le carnet, affirma Ariel. Ça parlait de Madison, et c'était une étude de contrôle.

– Qu'est-ce que ça disait ?

– Il était écrit : « Madison : contrôle. » Pourquoi as-tu tant de mal à le comprendre ?

Marcus secoua la tête.

– Je suppose, parce que c'est tellement... tellement incongru par rapport à ce que j'ai connu d'elle ! Est-ce que tu en as parlé à quelqu'un d'autre ?

Ariel renifla d'un air ironique.

– Tu as déjà vu une gamine de huit ans expliquer à un adulte que sa maman essaie de la contrôler ?

– Mais tu as au moins essayé...

– Bien sûr que j'ai essayé ! J'ai essayé tout ce qui me venait en tête, et si j'avais su ce qu'étaient des attouchements sexuels, je l'aurais accusée de ça aussi... tout, n'importe quoi pour sortir de cette maison. Mais nous nous portions bien, mes sœurs étaient heureuses, et moi j'étais juste la petite Ariel qui faisait des histoires. Personne ne m'a crue, et en voyant que même mes sœurs ne m'écoutaient pas, je me suis dit que le contrôle fonctionnait peut-être déjà, qu'elles avaient subi un lavage de cerveau, voire pire. J'ai fait la seule chose qui me soit venue à l'esprit : j'ai détruit la serre.

Marcus, perplexe, repensa à la serre sophistiquée qui se trouvait dans le jardin de Xochi.

– Elle l'a reconstruite toute seule ?

– Tu penses à la nouvelle, le détrompa Ariel. Non, je te parle de celle de notre ancienne maison. Je l'ai saccagée avec un pied-de-biche. J'ai tout massacré jusqu'au dernier bout de verre, au dernier pot, au dernier bocal, au dernier compte-gouttes que j'ai pu trouver, même si je savais que tout n'était pas là. Nandita a explosé de fureur en rentrant – j'aurais adoré la voir exploser pour de bon, d'ailleurs. Je me suis enfuie jusqu'à une maison vide, à l'autre bout de la ville, et j'ai tenu presque un mois avant qu'on me retrouve. Je m'attendais à ce que Nandita... en fait, je ne sais pas ce que j'attendais, mais je ne

pensais pas qu'elle me reprendrait chez elle. Bah, elle avait eu le temps de se calmer, je suppose. Elle était toujours furax, mais elle m'a ramenée à la maison.

– Parce qu'elle t'aimait, dit Marcus d'un ton encourageant.

– Non, parce qu'elle avait besoin de moi pour ses expériences de folle. Elle ne pouvait pas recommencer avec quelqu'un d'autre. (Elle soupira et tambourina des doigts contre le plancher.) C'était l'hiver, et dès le printemps nous avons déménagé dans la nouvelle maison. Elle a prétendu que c'était à cause des fuites d'eau, alors qu'en réalité elle avait juste besoin d'une nouvelle serre pour cultiver ses herbes. J'ai encore fait plusieurs fugues, mais tu sais bien, « les enfants sont notre ressource la plus précieuse, etc. », alors il y avait toujours quelqu'un pour me ramener chez elle. Le jour où j'ai enfin eu l'âge légal pour partir, je me suis tirée, et je n'y ai jamais remis les pieds.

– Les expériences avaient peut-être un rapport avec le RM, hasarda Marcus. Tu as vécu là-bas jusqu'à quel âge, seize ans ?

– Oui.

– Donc elle a gardé la trace de tout, chaque changement physique, puberté comprise.

– Je suppose.

– Je réfléchis à un truc. Madison est la seule sur l'île à avoir un bébé en vie. Évidemment, c'est grâce à Kira qui a trouvé le remède, mais s'il y avait aussi autre chose ? C'est tout de même une sacrée coïncidence. Tu penses que ça pourrait être lié à une intervention de Nandita ? Un système immunitaire renforcé, ou un fœtus plus... Je ne sais pas, je réfléchis en parlant... C'était peut-être lié à la reproduction, ces expériences.

– Je n'en sais rien, reconnut Ariel. Ça fait des années que j'essaie de ne pas y penser.

– Et maintenant, Nandita a disparu. Volatilisée, effacée de la planète. Et tu sais ce que ça veut dire.

Ariel releva la tête.

– Quoi ?

– Ça veut dire qu'elle ne surveille pas sa maison. Elle a peut-être laissé des notes en partant.

Ariel plissa les paupières.

– C'est à East Meadow... une zone contrôlée par les Partials.

Marcus acquiesça, et un sourire malicieux lui monta aux lèvres.

– C'est là qu'ils jettent tous ceux qu'ils attrapent. Ce qui va sacrément nous faciliter le travail pour y retourner.

CHAPITRE 20

– Je ne dois pas perdre mon sac à dos, dit Afa. Je suis le dernier humain sur la planète.

– Il ne s'arrange pas, constata Samm.

Buddy le cheval était plus calme désormais, et il souffla par les naseaux tandis que le Partial lui flattait l'encolure. Kira était persuadée que Bobo et lui étaient frères, mais c'était peut-être juste parce qu'ils avaient la même robe. La petite troupe était en route depuis une semaine, et ils traversaient la chaîne montagneuse des Appalaches. Afa avait étudié les cartes sans relâche, entourant et soulignant de petites routes, villes, sommets, pour finalement soutenir qu'ils devaient faire un détour afin de franchir le mont Camelback, un géant imposant qui leur promettait une grimpette de trois cents mètres de dénivelée. Il y avait un relais radiophonique au sommet, clamait-il, et avec un de ses mini-panneaux solaires Zoble il pourrait le remettre en fonctionnement afin qu'ils gardent le contact avec les ondes émises depuis Long Island. Heron, il fallait lui reconnaître cela, n'avait pas fait d'objection, et ils gravissaient à présent une route en lacets qui desservait, selon toute apparence, une ancienne station de sports d'hiver. Malheureusement, le sommet leur apporta une grande déception : ce n'était pas du tout une cime mais le rebord d'un immense plateau qui s'étendait vers l'ouest à perte de vue – même avec des yeux de Partials. Heron fouilla les environs à la recherche de matériel utilisable, tandis qu'Afa s'effondrait dans un fouillis de cartes géographiques et de calculs faussés, soutenant que ce n'était pas possible, que la montagne se trouvait bien à sa place et que c'étaient eux qui n'étaient pas au bon endroit. Il leur fallut presque deux heures pour le calmer, et ensuite seulement ils se mirent d'accord pour bivouaquer sur place et brancher quand même le Zoble. Montagne ou plateau, peu importait au fond : il y avait bien un relais radiophonique, une structure en treillis métallique dont le gigantisme émerveilla Kira. Afa leur assura qu'il avait tout installé dans les règles de l'art, mais comme la nuit était tombée avant qu'il ait terminé, ils n'en auraient pas confirmation avant le lendemain matin. L'attente, l'impossibilité de faire quoi que ce soit de productif, mettait Kira sur les nerfs. Elle décida de brosser la robe de Bobo, et Samm se joignit à elle.

– Je sais que nous avons besoin de lui, dit le Partial à voix basse. Mais je me demande s'il va nous être bien utile à ce stade.

– C’est comme ça que tu le considères ? Comme une sorte d’outil ?

– Tu sais que ce n’est pas ce que je veux dire. Je te dis simplement que je m’inquiète. Nous sommes en route depuis une semaine, et il nous en faudra encore au moins trois pour atteindre Chicago. Le temps qu’on arrive là-bas, il sera fou à lier.

– Alors nous devons l’aider à se tranquilliser.

Comme par un fait exprès, Afa se leva à ce moment-là et s’approcha des chevaux, serrant toujours son sac à dos dans ses bras.

– Il faut qu’on rentre, dit-il en essayant de ramasser d’une main la selle de Zarbi. Toutes mes archives... tout ce qu’on cherche, je l’ai déjà trouvé, on n’a pas besoin d’aller au centre de données, il faut rentrer. Tout est là-bas, à l’abri...

– Calme-toi, Afa, lui murmura Kira en lui reprenant la selle le plus doucement possible.

Son agitation gagnait les chevaux, et Samm s’efforça de les apaiser.

– Viens ici, dit Kira en prenant le gros homme par la main et en le ramenant près du feu. Parle-moi de ta collection.

– Tu l’as vue, mais tu n’as pas tout vu. Tu n’as pas vu le studio d’enregistrement.

– J’ai adoré le studio d’enregistrement, le rassura-t-elle d’une voix monocorde pour mieux le bercer. C’est là que tu gardais tous les e-mails de ParaGen.

Elle s’efforça de le faire parler, espérant que le sujet lui remonterait le moral, et au bout de presque une demi-heure il sembla retrouver la paix. Elle déroula son tapis de sol pour lui, et il dormit en serrant son sac à dos dans ses bras comme un ours en peluche.

– Il ne s’arrange pas, insista Samm.

– Et ce n’est pas rien, ajouta Heron, vu l’état dans lequel il était déjà au départ.

– Je m’occupe de lui, assura Kira. Il tiendra le coup jusqu’à Chicago.

– Tu parles comme si le pire qui puisse arriver était qu’il devienne complètement bon à rien, protesta Heron. Ce que je crains, moi, c’est qu’il pique sa crise et nous massacre tous. Hier, il a cru que Samm voulait lui voler son sac à dos ; avant-hier, que tu essayais de lire dans ses pensées. Il m’a accusée deux fois d’être une Partial aujourd’hui.

– Ce qui n’est pas faux, pointa Samm.

– Raison de plus : je n’ai pas envie que ça lui donne des idées de violence. Ce relais radio contient au moins trois substances chimiques qui pourraient servir à fabriquer une bombe, et je vous garantis que cet idiot savant sait utiliser les trois. Il est absolument brillant, c’est

vrai, mais complètement fêlé aussi, et cette combinaison ne me rassure pas beaucoup pour voyager avec lui.

Kira observa Heron à la lueur du feu de camp, dans la danse des étincelles orangées et de l'obscurité brune. Elle paraissait fatiguée, et ce simple fait l'alarmait. Jusque-là, Heron s'était montrée invulnérable, plus efficace que Kira n'avait osé l'espérer. Mais si elle cessait de dormir de crainte d'être agressée par un fou...

– Que veux-tu faire ? lui demanda-t-elle à voix basse.

– Moi ? Je veux rentrer chez moi et sauver les Partials. Je croyais avoir été claire.

– Il a un ordi portable dans son sac, dit Samm, et un Tokamin pour le faire marcher... ce qui peut aussi expliquer ses problèmes mentaux, si les radiations l'ont contaminé. Enfin bref, il pourrait peut-être nous montrer maintenant ce que nous devons faire une fois arrivés à Chicago, au cas où il ne tiendrait pas jusque là-bas.

– Je lui en parlerai demain, dit Kira. Il est moins méfiant avec moi.

– Évite juste de lire dans ses pensées, persifla Heron. Il paraît que ça l'énerve.

Kira regarda les deux Partials – les deux *autres* Partials, dut-elle se corriger – et s'interrogea. Que se passerait-il une fois qu'ils seraient à Chicago ? La ville serait-elle infestée de Chiens de garde, ou de dragons, ou pire encore ? Afa les trahirait-il, ou Heron le ferait-elle ? Ils avaient beau discuter beaucoup, Heron gardait toujours une certaine froideur distante, se posait en observatrice plutôt qu'en participante. Mais qu'observait-elle, au juste ? Et pourquoi ?

Kira s'endormit contre un arbuste, dos au feu, les mains sur son fusil. Au matin, ils testèrent les panneaux solaires : le relais radiophonique s'alluma instantanément. Afa avait tout monté sans la moindre erreur. Samm hocha la tête et, même s'il ne dit rien, Kira eut la sensation très nette qu'il était impressionné – étonné, sans aucun doute, mais admiratif. Kira donna à Afa une tape dans le dos.

– Bien joué.

– Les Zoble sont increvables, répondit-il, d'une voix qui semblait un peu à côté de la plaque. Ils fonctionnent avec une matrice de vache folle dopée aux cristaux de silicone pour améliorer le rendement.

Kira acquiesça sans trop savoir si ce qu'elle venait d'entendre était du jargon scientifique ou du pur charabia. La face intelligente d'Afa commençait à se mélanger avec sa face enfantine, ce qui pouvait être bon ou mauvais à long terme. Kira craignait que le fragile échafaudage mental qui lui permettait de fonctionner ne commence à s'effondrer.

– Essayons la radio, proposa-t-elle.

Il s'exécuta, allumant l'appareil et tournant le bouton avec précaution, accomplissant avec aisance les tâches techniques qu'il connaissait sur le bout des doigts. Il tourna, écouta, tourna, écouta, jusqu'à tomber enfin sur un signal d'origine humaine – ou Partial. Kira se pencha pour mieux entendre pendant qu'Afa affinait le réglage.

« ... en retraite. Nos sources sur l'île disent que ce n'est... »

– Des Partials, conclut Heron.

– Saurais-tu reconnaître lesquels ? lui demanda Kira.

Afa les fit taire d'un geste, la tête inclinée vers les haut-parleurs.

« ... en tuer un par jour. »

– Ceux du nord. Les hommes de Trimble, de la Compagnie B.

– De quoi parlent-ils ?

Heron plissa les yeux.

– Probablement de la date d'expiration.

– Il faut qu'on trouve Marcus, dit Kira, qui éloigna doucement Afa du bouton des fréquences.

Marcus et elle avaient établi un programme de rotation des fréquences lorsqu'ils avaient communiqué pendant l'invasion, en espérant que cela les rendrait plus difficiles à espionner. Elle fit mentalement le compte des jours qui s'étaient écoulés, calculant sur quel canal ils étaient censés se parler ce jour-là et priant pour qu'il soit toujours à l'écoute. Elle fit son réglage et alluma le micro.

– Tête-Plate, ici Cruciforme, tu es là ? À toi.

Elle éteignit le micro et attendit une réponse.

Heron eut un rictus dédaigneux.

– Tête-Plate et Cruciforme ?

– C'était son surnom à l'école, Tête-Plate. Que veux-tu que je te dise ? Il a la tête un peu plate. J'ai commencé à l'appeler comme ça il y a quelques semaines, parce que je savais qu'il se reconnaîtrait, lui et personne d'autre. Encore une couche de précautions paranoïaques, ajouta-t-elle avec un haussement d'épaules. Du coup, Cruciforme est venu tout naturellement.

– Ce sont deux types de tournevis, précisa Afa. Il y a aussi le tournevis testeur, le dynamométrique, le...

– Oui, le coupa Samm en lui posant une main rassurante sur l'épaule. On sait.

– Ne me touche pas ! brailla Afa en bondissant sur ses pieds.

Samm recula et Afa se remit à crier, rouge de colère.

– Je ne t'ai jamais autorisé à me toucher !

– Tout va bien, Afa, s'interposa Kira. Tout va bien, calme-toi... Je

vais retenter un appel, j'ai besoin de silence.

Cette allusion à une nécessité technique sembla faire effet, et l'homme se rassit. Kira ralluma le micro.

– Tête-Plate, ici Cruciforme, est-ce que tu m'entends ? Allez, Tête-Plate. Je t'en prie, réponds. À toi.

Ils écoutèrent le bruit de friture.

– Et l'autobloquant, dit doucement Afa, et le tête-carrée, et le Pozi, et le Mortorq...

– Cruciforme, ici Tête-Plate.

La voix de Marcus grésillait, brouillée, et la main d'Afa surgit comme l'éclair pour régler la fréquence. La voix résonna par intermittence.

– ... très faible, où... toi depuis plus d'une semaine. À toi.

Le son devint soudain très clair, et Kira attendit que Marcus ait terminé avant d'actionner son micro.

– Pardon de ne pas avoir donné de nouvelles, Tête-Plate, on était un peu occupés. On a dû...

Elle se tut pour réfléchir au meilleur moyen de lui dire où ils se trouvaient sans rien révéler à des oreilles indiscretes.

– ... on a dû bouger. Déplacer notre camp de base ; ils étaient trop près de nous trouver. À partir de maintenant, nos communications seront plus espacées. À toi.

– Content de t'entendre, dit Marcus. Je commençais à m'inquiéter.

Il y eut un long silence, mais il n'avait pas dit « à toi » et Kira ne savait pas si elle devait parler ou pas. Au moment où elle allait appuyer sur le bouton, Marcus reprit la parole.

– Tu surveilles toujours le trafic radio ? À toi.

– On a un accès très intermittent, comme je te l'ai dit. Et toi, comment ça va ? À toi.

Il y eut encore un silence, et c'est d'une voix peinée que Marcus répondit.

– Le docteur Morgan a conquis toute l'île. Elle n'a pas pris le contrôle, pas comme Delarosa quand ils ont pris le pouvoir, non, c'est plutôt comme... comme un zoo, presque. Comme une ferme. Ils rassemblent tous les gens qu'ils trouvent, ils les enferment ici, à East Meadow, et ensuite ils les tuent. Une personne par jour. (Sa voix n'était plus qu'un chuchotement haché.) À toi.

Kira réprima une exclamation.

– C'est de ça que parlait l'autre personne qu'on a entendue, dit Afa.

Kira le fit taire d'un geste impatient. Elle pressa le bouton pour

parler, connaissant déjà la réponse à sa question, mais ne pouvant s'empêcher de la poser quand même.

– Pourquoi est-ce qu'ils tuent les gens ? – elle eut une hésitation avant d'ajouter : À toi.

– Ils recherchent Kira Walker.

Marcus refusait toujours de révéler son identité sur les ondes, mais elle entendit la douleur dans sa voix, et espéra que personne d'autre n'écoutait cette fréquence.

– Je vous avais dit que ça ne serait pas beau à voir, commenta Heron. Lui aussi, je l'avais averti, ajouta-t-elle avec un geste vers la radio.

– Tais-toi.

– Il faut que tu te rendes.

– Je te dis de te taire ! éclata soudain Kira. Laisse-moi une minute pour réfléchir.

– Je n'ai dit à personne où elle se trouvait, continua Marcus. D'ailleurs, je n'en sais rien, mais je n'ai dit à personne ce que je savais. Si jamais elle se livre... c'est à elle de décider. Je ne peux pas prendre cette décision pour elle. À toi.

Kira garda les yeux fixés sur la radio, comme si celle-ci allait s'ouvrir pour révéler quelque solution miraculeuse cachée à l'intérieur. *Elle tue une personne par jour*, se répéta-t-elle. *Une par jour !* Cela paraissait terrifiant, horrible, épouvantable, mais... était-ce réellement pire que ce qui arrivait au même moment aux Partials ? D'accord, ils ne se faisaient pas exécuter, mais ils mouraient quand même. Elle avait soutenu à Heron que la quête dans laquelle ils se lançaient passait avant le salut immédiat des Partials ; qu'il était plus important de trouver ParaGen, de comprendre ce qu'était la Sécurité. De voir quelles réponses se trouvaient là et de résoudre ce problème à jamais, pour les deux camps : pas avec un simple pansement, mais par un traitement véritable et permanent. Si elle était prête à abandonner les Partials qui s'éteignaient, elle devait être préparée à faire de même avec les humains, sans quoi tout cela n'aurait été qu'une mascarade. Un ramassis de mensonges.

Elle frémit, faible et nauséuse à l'idée de tant de morts.

– Je ne veux pas me trouver dans cette position, dit-elle à mi-voix. Je ne veux pas être celle que tout le monde pourchasse, celle qui décide de qui vivra et qui mourra.

– Tu peux continuer à pleurnicher sur ton sort, ou tu peux résoudre le problème, lui rappela Heron. Retourne là-bas tout de suite, et tu sauveras les deux camps : nous aurons une chance de stopper l'expiration des Partials, et Morgan cessera de tuer des humains.

– Mais ça ne ferait que les épargner temporairement. Moi, je veux les sauver pour de bon.

Elle se tut, les yeux toujours rivés sur la radio, puis se tourna vers Heron.

– Pourquoi es-tu là, toi ?

– Parce que tu es trop têtue pour faire demi-tour.

– Mais tu n'étais pas obligée de nous accompagner. Tu es contre cette mission depuis le début, et tu es venue quand même. Pourquoi ?

Heron regarda Samm, puis de nouveau Kira.

– Pour la même raison que toi. La raison pour laquelle tu m'as fait confiance : parce que Samm avait confiance en moi, et que ça t'a suffi. Eh bien, Samm a confiance en toi, et ça me suffit.

Kira hocha la tête sans cesser de l'observer.

– Et si on continue la route ?

– Je te trouverai idiote, mais si Samm considère que...

– Je perds le signal, dit soudain Marcus d'une voix presque inaudible. Où êtes-vous ? À toi.

– On ne peut rien te dire.

Je ne peux même pas te dire avec qui je suis.

– On cherche quelque chose, et j'aimerais bien t'en dire plus, mais... (Elle marqua une pause, ne sachant trop comment continuer, et finit par renoncer.) À toi.

Ils attendirent une réponse, mais en vain.

– Une perturbation météo passagère, expliqua Afa. La réception peut être temporairement améliorée ou brouillée par des nuages, des orages ou tout autre phénomène atmosphérique.

– Je te fais toujours confiance, dit Samm. Si tu penses que c'est ce qu'il faut faire, je te suis.

Kira le regarda, longuement, attentivement, en se demandant ce qu'il voyait en elle et qu'elle-même ne voyait pas.

– Et la Sécurité ?

– Quoi, la Sécurité ? demanda Samm.

– On ne sait pas ce que c'est, mais le mot évoque un dispositif prévu pour empêcher les choses de mal tourner – ou pour rattraper le coup si elles tournent mal. Peut-être que la Sécurité peut résoudre tous nos problèmes, qu'il nous suffit de la comprendre et de l'activer ?

Elle pensa alors à Graeme Chamberlain, le membre de l'Alliance qui avait travaillé dessus puis s'était suicidé aussitôt qu'il avait terminé, et frissonna malgré la chaleur.

– Mais si, au contraire, c'est quelque chose d'abominable, et que juste au moment où on croit avoir tout réglé elle revient tout ruiner

une fois de plus ? On ne sait pas de quoi il s'agit. Ça pourrait être n'importe quoi.

– Et qu'est-ce qui te fait croire que ça a la moindre importance ? voulut savoir Heron.

– C'est forcé. L'Alliance avait je ne sais quel projet. Le remède contre la maladie des humains est inclus dans les phéromones des Partials. Et puis il y a moi : une Partial d'un genre particulier, vivant en immersion dans une colonie humaine. Rien de tout cela n'est arrivé par hasard, et il faut que nous sachions ce que ça veut dire. Il le faut, tu comprends ? C'est exactement le différend que j'avais avec Mkele : le présent ou l'avenir. Parfois, il faut traverser l'enfer au présent pour obtenir le futur que l'on veut.

Kira porta la radio à sa bouche.

– On continue, lâcha-t-elle simplement. Terminé.

CHAPITRE 21

Une autre meute de Chiens de garde les suivit du mont Camelback au fleuve Susquehanna, mais sans jamais passer à l'attaque. Samm suspendait leurs provisions et leur équipement dans les arbres chaque soir, tandis que Heron et Kira faisaient de leur mieux pour protéger les chevaux. Afa cessa complètement de parler à Samm, et s'adressait à peine à Heron ; les rares fois où il le fit, les deux filles eurent l'impression qu'il la confondait avec Kira. Il était en meilleure forme le matin, l'esprit reposé, mais il devenait chaque jour plus suspicieux et cachottier. Kira commençait à voir émerger chez lui une troisième personnalité, un croisement dangereux entre l'enfant perdu et le génie psychopathe. Ce fut cette version d'Afa qui vola un couteau dans les affaires de Kira et tenta de poignarder Samm lorsque celui-ci s'approcha un peu trop de son sac à dos. Ils lui retirèrent le couteau, mais Kira craignait que cette lutte ne fasse encore plus de dégâts à long terme, alimentant la défiance et la paranoïa.

Tout en cheminant, Kira repensa à son expérience du lien : aux fois où elle avait ressenti quelque chose, et à celles où elle n'avait rien perçu du tout. Elle n'arrivait pas à comprendre comment cela fonctionnait. Ce qui ne voulait pas dire qu'il n'y avait pas de logique, mais simplement qu'elle ne disposait pas encore de tous les éléments pour y voir clair. Elle tâcha de se concentrer, de se forcer à capter les émotions de Samm ou de lui transmettre quelque chose, apparemment sans succès. Le sixième sens ne semblait fonctionner pour elle que dans les situations de stress intense, par exemple un combat. Au bout de quelques jours d'essais infructueux, elle s'en ouvrit à Samm.

– Je veux que tu m'apprennes à me servir du lien.

Il la regarda, apparemment impassible, mais elle se douta qu'il lui envoyait des données reflétant ses émotions. Était-il perplexe ? Sceptique ? Elle tâcha de humer l'air de son mieux, mais ne flaira rien du tout. Ou alors, elle ne faisait pas la différence entre les phéromones et sa simple intuition.

– Ça ne s'apprend pas, lui répondit-il. Ce serait comme... apprendre à voir. Soit tes yeux fonctionnent, soit tu es aveugle.

– Alors peut-être que je le fais déjà sans m'en apercevoir. Dis-moi quel effet ça fait, pour que je le reconnaisse quand ça m'arrive.

Samm chevaucha en silence pendant un moment, puis secoua la tête : un geste étonnamment humain, qu'il avait dû copier sur elle ou

sur Heron.

– Je ne sais pas précisément comment te le décrire, parce que je n’imagine pas en être privé. Je te le répète, ce serait comme être privé d’yeux. Tu te sers de tes yeux pour tout : la vue est si importante dans le fonctionnement des humains et des Partials qu’elle colore tous les autres aspects de nos vies. Même ceci, tiens : le verbe « colorer » pour parler du ressenti. C’est une métaphore visuelle utilisée pour décrire quelque chose qui ne l’est pas. Quand tu essaies de te figurer ce que doit éprouver un aveugle, voilà comment j’imagine quelqu’un fonctionnant sans le lien.

– Mais la vue nous trahit souvent, dit Kira. Pourtant, les aveugles parviennent à vivre en société, et je te parie qu’ils comprennent une métaphore comme le verbe « colorer ».

– D’accord, mais la cécité est quand même considérée comme un handicap. Du moins chez les Partials.

– Chez les humains aussi.

– Ah, tu vois. Et personne ne soutiendrait que la cécité est une simple nuance stylistique : c’est réellement une défaillance sensorielle.

– Regarde-moi, dit soudain Kira.

Elle écarquilla les yeux pour afficher une expression de surprise exagérée. Samm n’eut aucune réaction.

– Tu as vu ?

– Quoi ?

– Je viens d’ouvrir les yeux très, très grand.

– Tu fais ça tout le temps. Les parties de ton visage et de ton corps n’arrêtent pas de bouger quand tu parles. Heron aussi fait ça. Avant, je croyais qu’elle avait des tics.

Kira éclata de rire.

– C’est ce qu’on appelle le langage corporel, Samm. La plupart des indications sociales que tu communique par les phéromones, nous les communiquons par de petits mouvements du visage et des mains. Ceci veut dire que je suis sceptique. (Elle haussa un sourcil.) Et ceci, que je ne sais pas quelque chose. (Elle haussa les épaules et écarta les mains, paumes en l’air.)

– Mais comment...

Samm se tut, le temps qu’aurait mis un humain à froncer les sourcils ou pincer les lèvres – un signe indiquant la confusion –, et Kira supposa qu’il lui envoyait le message « je suis perplexe » avec ses phéromones.

– ... comment apprenez-vous tous ces signes ? Un nouvel arrivant

dans votre culture, ou un enfant... combien de temps met-il à apprendre tous ces curieux petits gestes ?

Il essaya d'imiter le haussement d'épaules, de manière raide et mécanique.

– Ça, c'est comme demander à un hispanophone pourquoi il s'embête avec tous ces mots bizarres alors que ce serait tellement plus simple de parler anglais. Et vous, devez-vous enseigner les données du lien aux nouveaux Partials ?

– Il n'y a pas eu de nouveaux Partials depuis des années. Mais non, bien sûr que non, et je crois que je commence à voir où tu veux en venir. Es-tu vraiment en train de me dire que ce « langage corporel » est aussi inhérent aux êtres humains que le lien l'est aux Partials ?

– C'est exactement ça.

– Mais alors... (Une fois de plus, il marqua une pause, et Kira ne put que s'interroger sur les données invisibles qu'il lui envoyait.) J'allais te demander : comment pouvez-vous vous comprendre par radio si la moitié de votre communication est visuelle ? Mais après tout, le lien ne passe pas non plus par radio, ce qui nous met à égalité de ce côté-là. En revanche, les Partials se comprennent dans le noir.

– Je te l'accorde, mais nous avons aussi beaucoup d'indices verbaux qui vous manquent. Écoute bien ces deux phrases : « Tu vas vraiment manger ça ? » Et maintenant : « Tu vas *vraiment* manger ça ? »

Samm la dévisagea, toujours aussi inexpressif.

– Je suppose que tu vas me dire que la différence de volume de certains mots nuance le sens de la phrase ? Nous nous servons du lien pour faire à peu près la même chose.

– Voilà qui nous donne un avantage dans la communication par radio, dit Kira en agitant les sourcils. C'est peut-être le secret pour gagner la guerre.

Samm s'esclaffa, et Kira se dit que le rire, au moins, semblait assez répandu chez les Partials. Ils n'en avaient probablement pas besoin, puisqu'ils avaient d'autres moyens d'exprimer la joie ou l'humour, mais ils riaient quand même. Peut-être était-ce inscrit dans la partie humaine de leur génome ? Ou bien une réaction archaïque, un brin d'ADN fossile ?

– Mais assez parlé de langage corporel, décida-t-elle. Je veux m'entraîner à ressentir le lien, alors vas-y, attaque.

– T'attaquer ne rendra pas le lien plus facile à détecter.

– C'est une façon de parler ! Je voulais dire : envoie-moi des données... Vas-y, émetts quelque chose. Je veux apprendre à le capter.

Ils passèrent les jours suivants à pratiquer cet entraînement, Samm lui envoyant des messages simples avec ses phéromones et Kira faisant son possible pour les capter et reconnaître les émotions qu'ils portaient. À deux ou trois reprises, il lui sembla percevoir quelque chose, mais la plupart du temps elle restait dans le brouillard le plus complet.

Ils traversèrent les Appalaches sur une large autoroute portant le numéro 80, endommagée et croulante à certains endroits, mais pour l'essentiel en assez bon état. Ils avancèrent plus vite une fois la rivière traversée, laissant loin derrière eux la meute de chiens et, ils l'espéraient, tout autre intrus qui aurait pu les épier. Craignant moins d'être agressés, ils pouvaient se déplacer plus ouvertement, mais les vastes étendues de terres agricoles ne faisaient qu'accentuer chez Afa les symptômes de ce qui était, comme Kira l'avait craint, une agoraphobie de plus en plus prononcée. Il voulut s'arrêter dans presque toutes les villes qu'ils traversaient, pour aller se réfugier dans une bibliothèque ou une librairie et y trier les volumes de manière obsessionnelle. Une grande partie de la région était couverte de longues collines basses, et il allait mieux lorsqu'ils pouvaient avancer entre deux de ces reliefs, rassuré par leur masse qui, au moins, limitait la portée de son regard. Kira espérait qu'ils rencontreraient ce genre de terrain jusqu'à Chicago, mais plus ils allaient vers l'ouest, plus le sol devenait plat. Lorsqu'ils eurent traversé la rivière Allegheny et que la vaste plaine du Midwest se déploya devant eux, les marmonnements d'Afa se firent plus sporadiques et désorganisés. Quand ils en furent à franchir la limite entre Pennsylvanie et Ohio, Kira se rendit compte qu'il ne faisait pas que parler mais qu'il se disputait, grommelant furieusement à l'encontre d'un chœur de voix qu'il était le seul à entendre.

L'unique réconfort d'Afa pendant la traversée du Midwest fut les villes, qui étaient là plus vastes et plus rapprochées ; Heron, en revanche, se montrait plus méfiante dans chacune, craignant toujours d'être attaquée par quelque ennemi invisible. Ils restèrent le plus possible sur la route 80, traversant Youngstown puis obliquant vers le nord jusqu'à une cité nommée Cleveland. Les deux étaient des villes lugubres et vides, dépourvues du kudzu qui donnait un aspect de jungle à la ville de Kira, sur la côte est. New York aussi était immobile et silencieuse, mais la végétation, au moins, lui conférait un peu de vie. Ici, en revanche, les avenues étaient mortes, nues et croulantes, érodées par le vent et les éléments, monuments s'éteignant dans une plaine infinie et monotone. Kira se sentait esseulée rien qu'à les regarder, et elle fut aussi soulagée que Heron de les quitter. Leur itinéraire leur fit ensuite longer la rive sud d'une mer grise et agitée, dont Samm soutenait que ce n'était qu'un lac ; même en le voyant sur

une carte, Kira eut du mal à croire que ce n'était pas simplement le prolongement de l'océan qu'elle avait laissé derrière elle. Elle n'avait jamais aimé cet océan, tant elle se sentait petite et exposée sur son rivage, mais à présent il lui manquait terriblement. Ses amis aussi lui manquaient – Marcus, en particulier. Bobo hennit doucement et secoua sa crinière, et elle lui caressa l'encolure avec reconnaissance. Comment l'ancien monde avait pu fonctionner sans chevaux, voilà qui dépassait son imagination. On ne pouvait pas caresser une voiture !

Dans une ville nommée Toledo, une large rivière qui serpentait depuis le sud se jetait dans le lac, et ils arrêtaient leurs chevaux au bord du vide, à quinze mètres au-dessus des eaux furieuses. La chaussée stoppait net devant eux : les décombres du pont de la route 80 s'entassaient dans le cours d'eau en contrebas.

– Que s'est-il passé ici ? s'étonna Kira. Ce pont a l'air trop neuf pour être tombé sans raison.

Le précipice donnait le vertige, et le vent fouettait ses cheveux.

– Regardez les poutres, dit Samm en désignant l'infrastructure métallique, complètement tordue, qui dépassait du béton à leurs pieds. On l'a fait sauter.

– Ça devrait te faire plaisir, glissa Heron à Afa.

Celui-ci tournait en rond sur son cheval sans faire attention à eux, grommelant des menaces dont Kira devinait qu'elles ne s'adressaient pas seulement à Zarbi.

– Il va falloir qu'on fasse le tour, conclut Samm en dirigeant la tête de Buddy vers la gauche pour faire demi-tour.

Kira resta au bord pour scruter l'autre rive. Le pont écroulé avait formé une sorte de barricade à travers le cours d'eau, pas assez haute pour arrêter son flux, mais suffisamment pour faire rouler et bouillonner la rivière par-dessus les débris avant qu'elle ne s'apaise à nouveau une fois l'obstacle franchi.

– Qui aurait pu faire ça ? demanda-t-elle.

– Il y a eu une guerre, tu sais, dit Heron. Tu ne dois pas t'en souvenir, tu étais trop petite.

Kira dut prendre sur elle pour ne pas lui lancer un regard haineux.

– Je le sais, qu'il y a eu une guerre. Mais je ne comprends pas quel camp pouvait avoir une bonne raison de faire sauter un pont. Tu m'as dit que les Partials se concentraient sur les cibles militaires, donc ça ne peut pas être eux, et les humains n'auraient pas détruit leurs propres infrastructures.

– C'est exactement l'attitude qui a déclenché la guerre, pourtant, lâcha Heron, surprenant Kira par la colère qui grondait dans sa voix.

– Je ne comprends toujours pas.

Heron la toisa avec un mélange de calcul et de dédain, puis se tourna vers la rivière.

– Votre façon de considérer que vous réglez sur tout. Ce pont appartenait autant aux Partials qu'aux humains, en réalité.

– Les Partials ont obtenu le droit de propriété en 2061, intervint Afa, qui regardait fixement la route sans cesser de tourner en rond sur le dos de Zarbi. Mais ce droit n'a jamais été reconnu par les tribunaux d'État, et de toute manière, les Partials n'arrivaient toujours pas à obtenir des prêts pour acheter quoi que ce soit. *New York Times*, édition du dimanche 24 septembre.

– La voilà, ta réponse, dit Samm en désignant la ligne de remous formée par les débris du pont. Là, dépassant de l'eau, à une vingtaine de mètres.

Kira suivit la direction indiquée par son doigt en protégeant ses yeux des reflets étincelants du soleil : à l'endroit que montrait Samm, une tige métallique crevait la surface, parmi les gravats. Elle sortit ses jumelles, fit le point, et comprit qu'il s'agissait du canon d'un char d'assaut. L'habitable formait une bosse juste en dessous des flots, logé entre deux gros amas de béton et d'acier. Sur le côté était inscrit le chiffre 328.

– Il y avait un char sur le pont quand il a sauté.

– Probablement des dizaines, ajouta Samm. Le 328^e était un peloton blindé de Partials. Je suppose que la milice locale a piégé le pont et l'a fait sauter au moment où ils traversaient, pour faire le plus de dégâts possible.

– Ils n'auraient pas fait ça.

– Ils ont fait ça et bien pire, dit sèchement Heron.

La voix de Samm était plus douce.

– À la fin de la guerre, ils étaient tellement aux abois qu'ils auraient fait n'importe quoi. La victoire Partial était déjà irrévocable, et la propagation du RM a encore envenimé la situation. Les humains mouraient par millions. Quelques-uns étaient décidés à faire sauter tout ce qu'ils pouvaient – leurs ponts, leurs villes, jusqu'à eux-mêmes –, du moment que cela pouvait tuer ne serait-ce que l'un d'entre nous.

– Belle mentalité, ironisa Heron.

– Et la flotte de la baie de New York, alors ? la moucha Kira en pirouettant pour lui faire face. J'ai vu ça dans les documents d'Afa : vingt navires humains coulés, pas un survivant, l'attaque la plus meurtrière de toute la guerre.

– Vingt-trois, précisa Afa.

- Légitime défense, lâcha Heron.
- Tu te fous de moi ? Contre quoi les Partials auraient-ils pu vouloir se défendre ?
- Heron arrondit un sourcil hautain.
- Pourquoi dis-tu ça sans arrêt ?
- Quoi ?
- Tu dis « eux » au lieu de « nous ». Tu es une Partial... tu es différente, mais tu es des nôtres. Et tu n'es certainement pas des leurs. Tu l'oublies sans arrêt, mais tes amis les humains, eux, ne l'oublieront pas. Ils finiront par découvrir la vérité.
- Et alors ? Quel rapport ?
- À toi de me le dire. Que pensera ton petit copain Marcus quand il saura ce que tu es ?

– Du calme, intervint Samm. Calmez-vous, toutes les deux. Cette dispute ne nous mènera nulle part.

– Ce pont non plus, maugréa Kira.

Elle fit faire demi-tour à sa monture. Elle avait envie de crier, de hurler aux oreilles de tous, même d'Afa – de leur dire que tout était leur faute, qu'ils avaient fait cette guerre et détruit le monde entier avant même qu'elle ait l'âge de le défendre. Mais pour la destruction du pont, elle ne pouvait même pas leur en vouloir. Et c'était le pire de tout.

– Trouvons un autre chemin.

Chicago était inondé.

Ils avaient mis presque un mois à rallier la ville, plus impatients à chaque jour qui passait. Ils avaient semé tous leurs panneaux solaires sur leur chemin afin d'alimenter une chaîne de relais radiophonique derrière eux. Ainsi, si les archives qu'ils découvriraient contenaient un moyen de lever la date d'expiration ou de synthétiser un remède contre le RM, ils pourraient transmettre l'information en quelques secondes au lieu de mettre encore un mois à la rapporter, à leurs risques et périls. Afa était devenu plus impatient lorsque la ville était apparue devant eux : une métropole gigantesque qui semblait encore plus immense que New York. Elle se trouvait au bord d'un autre lac géant, épousant la forme des rives est et sud, et s'étendait sur la plaine aussi loin que Kira pouvait voir : gratte-ciel vertigineux, métros aériens et monorails, vastes usines et entrepôts, alignements infinis de maisons, de bureaux et d'appartements.

Le tout à moitié effondré, se reflétant dans une eau huileuse et marécageuse.

– C'est à ça que c'est censé ressembler ? demanda Kira.

– Ça m'étonnerait, dit Samm.

Ils se tenaient au sommet d'un complexe de bureaux en bordure de la ville, et observaient la scène avec les jumelles du garçon.

– Tout n'est pas inondé, annonça-t-il, seulement la majeure partie ; on dirait qu'il y a des petits reliefs, mais rien d'énorme. Je parie que presque partout, il n'y a que quelques centimètres d'eau, peut-être un mètre ou deux dans les endroits les plus critiques. C'est simplement que le lac est un peu sorti de son lit.

– Des dizaines de canaux traversaient Chicago, leur apprit Heron. Certaines de ces rues que tu crois peu inondées seront en fait de profondes rivières, mais elles devraient au moins être faciles à repérer.

– Ces canaux constituaient le plus grand réseau de voies navigables artificielles sur Terre, clama fièrement Afa comme s'il les avait creusés en personne. Les ingénieurs de l'ancien monde ont carrément inversé le cours d'une rivière : eh oui, notre puissance allait jusque-là, à l'époque où l'homme contrôlait la nature d'une main de fer.

Il avait les yeux brillants, et Kira ne pouvait qu'imaginer ce que lui évoquait cette idée ; après quatre semaines passées dans une nature retournée à l'état sauvage, une ville si farouchement technologique devait lui faire l'effet d'une prière exaucée.

– Eh bien, la nature s'est rebiffée, rétorqua Heron. Espérons qu'elle n'a pas noyé ton centre de données.

– Voici l'adresse, dit Afa avec ardeur en sortant une feuille pliée de son sac à dos – encore un document imprimé, avec une adresse encerclée en rouge tout en bas. Comme je ne suis jamais venu ici, je ne sais pas où c'est.

Samm regarda la feuille, puis la cité gargantuesque.

– Cermak Road. Je ne sais même pas par où commencer à chercher. Il va nous falloir un plan de la ville.

– Cette tour doit être celle d'un aéroport, dit Kira en indiquant un haut pilier de béton, proche des rives du lac. Il y aura sans doute un vieux comptoir de location de voitures où on devrait pouvoir en trouver un.

Les autres acquiescèrent, et ils descendirent retrouver les chevaux. Les routes qui menaient à l'aéroport étaient à peu près sèches, mais quelques mares se révélèrent quand même problématiques. Certaines rues étaient couvertes d'une eau stagnante peu profonde, d'autres simplement boueuses, mais ici et là, une voie était transformée en torrent furieux. Certaines bouches d'égout refoulaient l'eau du lac qui empiétait sur la ville, la chaussée était par endroits soulevée par des canalisations fuyardes, et parfois des rues entières s'étaient affaissées,

l'asphalte balayé au loin, à cause des inondations souterraines. Une lourde odeur régnait dans l'air, mais c'était celle du lac, pas des égouts. L'humanité avait disparu depuis si longtemps que même ses mauvaises odeurs étaient parties. Il leur fallut toute la journée pour atteindre l'aéroport, et ils campèrent pour la nuit dans un bureau en rez-de-chaussée. Les chevaux furent attachés à une machine à rayons X rouillée. Comme Kira s'en était doutée, le comptoir des locations de voitures disposait d'un certain nombre de cartes des environs. Ils les étudièrent à la lumière de la lampe torche de Heron, planifiant leur itinéraire du lendemain.

– Voici le centre de données, dit Samm en indiquant un point proche de la côte, en plein milieu du quartier central le plus dense. Avec le lac ici, et les canaux des deux côtés, je pense qu'on aura de la chance si on ne finit pas par y aller à la nage. Reste à espérer que l'eau n'est pas empoisonnée, si près des friches industrielles toxiques.

– Les chevaux n'y arriveront jamais, prédit Kira.

Heron, pour sa part, consulta l'échelle inscrite en bas de la page pour évaluer la distance.

– Le trajet sera long, sans eux. Apparemment, on peut faire presque tout le chemin par la route 90 ; si elle est surélevée, comme certaines que nous avons vues, on ne devrait pas avoir de problèmes avec l'inondation jusqu'aux derniers blocs d'immeubles.

– Et ensuite ? fit Kira. On laisse les chevaux attachés sur l'autoroute ? Si Chicago ressemble un tant soit peu à Manhattan, ils seront dévorés par des lions dans les heures qui suivront. Ou par ces abominables chiens parlants.

Samm en sourit presque.

– Tu es encore terrifiée par ces bestioles, hein ?

– Je ne comprends pas comment vous faites pour ne pas l'être.

– Si on laisse aux chevaux la liberté de fuir les prédateurs, ils ne seront plus là à notre retour, dit Heron. Si vous ne voulez pas rentrer à pied, il va falloir prendre le risque.

– C'est à quelle distance ? demanda Kira en regardant la carte de plus près. On pourrait peut-être les laisser ici, ou à l'étage... enfermés, ils seront moins en danger, et on aura une chance de les retrouver.

– Moi, je ne veux pas marcher, lança Afa de l'autre bout de la salle tout en tripotant son ordinateur portable.

Kira ne s'était même pas rendu compte qu'il écoutait.

– Tu y arriveras très bien, lui dit-elle.

Mais Samm secoua la tête.

– Je n'en suis pas sûr. Il me semble plus faible qu'au début du voyage.

– S'il n'arrive pas à marcher jusque là-bas, il ne pourra jamais rentrer à New York non plus, dit Kira. On va laisser les chevaux en lieu sûr, et on les reprendra au retour.

Heron examina la carte, suivant l'itinéraire du doigt.

– On sort ici et on file sur la 90 ; c'est une route à péage, mais j'ai des pièces sur moi ! plaisanta-t-elle. Elle rejoint ici la 94, qui nous mènera directement au centre-ville. On en sort par ce gros échangeur, et de là c'est tout droit jusqu'à ParaGen : il doit y avoir à peine un kilomètre et demi de route au niveau du sol.

La carte, conçue avant tout pour les touristes et les hommes d'affaires, permettait difficilement de savoir quel genre de bâtiments longeaient la route. Quelques hôtels et centres de congrès importants étaient signalés, ainsi qu'une poignée de restaurants, mais rien qui paraisse correspondre à ce qu'ils cherchaient. Enfin, Heron repéra un édifice arrondi, juste à côté de l'autoroute, légendé : « US Cellular Field ». Un stade de base-ball.

– Il y aura forcément une bretelle d'accès, dit Heron, et plein de place pour enfermer les chevaux. Ils auront de quoi brouter, ils ne pourront pas s'enfuir et ils seront protégés.

Kira étudia la carte, puis hocha la tête.

– Je suppose que c'est notre meilleure option, et si les choses ne se passent pas comme prévu, eh bien on s'adaptera en route. Prenons un peu de sommeil, et partons demain à la première heure.

L'aéroport disposait de plusieurs restaurants, et ils réussirent à dénicher dans les cuisines différentes boîtes de conserve hermétiquement scellées – principalement de gros bidons de fruits au sirop, mais aussi des boîtes de poulet cuisiné, ainsi que d'autres de haricots et de sauce au fromage dans un restaurant mexicain. La plupart des fruits étaient pourris et les haricots dégageaient une odeur juste assez suspecte pour qu'ils décident de ne pas s'y risquer, mais le poulet et le fromage leur fournirent un repas goûteux, quoique pas très appétissant. Ils allumèrent un feu dans une poubelle métallique et réchauffèrent les plats dessus avant de les servir sur des plateaux en polystyrène – tellement bien conservés qu'ils avaient l'air neufs. Ils dégotèrent des cuillers en plastique dans un ancien stand de sandwichs. Afa, ignorant ses compagnons, garda les yeux rivés sur son écran, et ne consentit à manger que quand Kira déposa un plateau juste sous son nez. Il marmonnait quelque chose à propos de codes de sécurité, et les autres le laissèrent tranquille.

Kira assura le premier tour de garde, parlant d'une voix douce à Bobo qui grignotait des mauvaises herbes dans une jardinière d'intérieur. Afa était encore au travail lorsque Heron prit son tour à deux heures du matin, mais quand Kira se réveilla à sept heures il

dormait dans son fauteuil, effondré sur son écran en veille. Kira ne put s'empêcher de se demander s'il avait sombré naturellement dans le sommeil ou si Heron l'avait discrètement assommé.

Ils refirent leurs bagages et reprirent la route, suivant la carte et découvrant que Heron avait vu juste : l'autoroute était surélevée. Ils traversèrent ainsi Chicago pendant des kilomètres et des kilomètres, sur le long ruban d'asphalte comme jeté au-dessus d'un vaste marécage, regardant sous eux les maisons, les parcs et les cours d'école inondés et trempés, et la surface huileuse de l'eau qui miroitait vivement sous le soleil matinal. Ici et là, une vraie rivière circulait en pleine ville, trahissant un niveau hydrostatique extrêmement élevé, et Kira s'étonna que Chicago ait eu autrefois les pieds au sec. L'ancien monde avait dû fournir un effort immense pour maintenir à distance le lac, les rivières et même l'humidité du sol. La jeune fille éprouvait une étrange fierté, comme Afa la veille, à l'idée de descendre d'une civilisation aussi extraordinaire – une espèce si intelligente, si capable et si volontaire qu'elle avait su retenir la mer et inverser le cours des rivières, prendre cette côte marécageuse et la transformer en mégalopole. Il y avait de quoi s'enorgueillir.

Une autre partie d'elle-même, en revanche, songeait à l'orgueil démesuré de ces hommes. N'était-ce pas une tentation, pour une civilisation si évoluée, d'aller juste un peu trop loin ? De faire une chose qu'elle n'aurait pas dû ? Un sacrifice, un compromis ou une rationalisation de trop ? Quand on était capable d'édifier une cité si majestueuse, qu'est-ce qui vous empêchait de vouloir fabriquer un être vivant ? Quand on savait maîtriser un lac, qu'est-ce qui vous retenait de maîtriser une population ? Quand on pouvait subjuguier la nature elle-même, comment imaginer qu'un virus pourrait un jour échapper à votre contrôle ?

Kira pensa à l'Alliance : à leurs plans secrets, leurs intentions cachées. Elle pensa aussi à la Sécurité : qu'était-ce ? Avaient-ils voulu sauver le monde, ou le détruire ? Les réponses se trouvaient dans le centre de données, et le centre de données était presque à leur portée.

Ils suivirent la route 90 en direction du nord-ouest, jusqu'au moment où elle rejoignit la 94. À leur grand désarroi, celle-ci s'inclinait vers le bas, ne perdant pas seulement son élévation mais plongeant carrément sous le niveau de la ville – pas dans un tunnel, mais dans une large tranchée à ciel ouvert. À partir de là, ce n'était plus une route mais un fleuve paresseux, dont ne dépassait que le toit des plus gros camions.

– On va devoir faire demi-tour, constata Samm.

– Et puis quoi, partir dans les rues ? grommela Heron. Tu as vu les trous qu'on a dû franchir en allant à l'aéroport : avec autant d'eau

recouvrant tout, on ne saura jamais si on met le pied sur un sol ferme ou dans une fosse profonde.

Kira regarda derrière eux, scruta le paysage urbain, puis contempla de nouveau la rivière.

- C'est trop long pour que les chevaux continuent à la nage.
- Il y en a pour des kilomètres, renchérit Heron.
- Trouvons un bateau, proposa alors Afa.

Kira le regarda, stupéfaite.

- Tu parles sérieusement ?
- Tu as bien dit que cette route menait au *data center*, non ? On sait que c'est assez profond pour un bateau, alors laissons les chevaux ici et allons en chercher un.

Samm acquiesça.

– Je dois reconnaître que c'est une bonne idée. Trouvons quelque chose qui flotte et qui pourra nous porter.

Kira dirigea Bobo vers le côté et regarda par-dessus le parapet, observant la ville autour d'eux. À cet endroit, l'autoroute urbaine était d'une largeur inouïe, presque absurde – des dizaines de voies côte à côte –, et proche du niveau du sol. Du côté nord, on voyait une sorte de dépôt de chemin de fer, mais le sud ressemblait à un quartier résidentiel, et c'était sans doute le meilleur endroit où dénicher un petit bateau. Elle se laissa glisser du dos de son cheval, étira ses jambes et empoigna sa carabine.

– L'un d'entre vous va venir avec moi. Voyons ce qu'on peut trouver par là.

– Je t'accompagne, décida Samm.

Il mit pied à terre et la suivit, la rattrapant rapidement de ses grandes enjambées souples. Ils franchirent un parapet en ciment, puis un autre et encore un autre : un nombre incalculable de voies se croisaient et passaient les unes par-dessus les autres.

– C'est une bonne idée, dit-il.

Kira se hissa par-dessus un muret de séparation.

– Le bateau ? Oui. Afa n'est pas un imbécile, tu sais.

– Je crois que j'ai été injuste envers lui.

Kira sourit largement.

– Tu ne vas quand même pas t'en vouloir simplement parce qu'il a eu une bonne idée !

– Ce n'est pas seulement ça, c'est aussi tout le reste. Il est plus fort que je ne l'aurais cru. Ou du moins plus résistant.

Samm franchit à son tour le muret.

Kira hochait distraitement la tête, scrutant les frondaisons qui longeaient la route.

– Il a traversé beaucoup de choses.

– Presque douze années passées tout seul, dit Samm, à fuir et se cacher sans personne pour l'aider ni pour rien partager... Pas étonnant qu'il ait l'esprit en miettes. Ce n'est quand même qu'un humain, ajouta le Partial avec un haussement d'épaules.

Kira s'arrêta net et pivota vers lui.

– Minute. Tu es en train de dire que... que ce n'est pas grave qu'il soit fou, parce que ce n'est qu'un humain ?

– Je dis juste qu'il s'est bien mieux débrouillé que beaucoup de vos congénères.

– Mais tu penses qu'être humain est une faiblesse. Que d'une certaine manière, sa nature humaine excuse ses déficiences parce que, bah, on peut déjà s'estimer heureux qu'il ne fasse pas dans son froc en permanence.

– Ce n'est pas ce que j'ai dit.

– C'est ce que tu voulais dire. C'est ce que tu penses de moi, aussi ? Pas bête, *pour une humaine* ?

– Tu es une Partial.

– Tu ne le savais pas au départ.

– Nous sommes conçus pour être parfaits, lui rappela Samm. Nous sommes plus forts, plus intelligents et plus capables parce que nous avons été fabriqués ainsi – je ne vois rien de mal à le dire haut et fort.

Kira sauta par-dessus le dernier parapet, atterrissant de l'autre côté dans des éclaboussures de boue.

– Et vous vous demandez pourquoi les humains vous détestent !

– Attends, dit Samm, qui la suivait de près. Pourquoi cette colère soudaine ? Tu ne t'énerves pas comme ça, d'habitude.

– Et toi, d'habitude, tu ne fais pas de réflexions racistes sur la stupidité des humains.

– Heron ne s'en prive pas, elle. Et tu ne lui sautes pas à la gorge pour autant.

Elle se planta sous son nez.

– Alors tu devrais te sentir autorisé à nous détester, toi aussi ? C'est ça, le problème ? Tu me trouves injuste avec toi ?

– Mais ce n'est pas... Ah.

– Ah ? Quoi, « ah » ?

- Je vois ce qui ne va pas, et je te prie de m’excuser d’avoir abordé la question.
- Je t’ai dit ce qui n’allait pas. N’essaie pas de déplacer le problème, il repose bien sur tes épaules « parfaites ».
- Tu n’arrêtes pas de dire « nous » en parlant des humains, lui fit-il doucement remarquer. Tu t’identifies encore à eux.
- Bien sûr que je m’identifie à eux ! Ça s’appelle l’empathie, figure-toi. C’est ce qu’on fait, entre humains : on s’identifie les uns aux autres... on se soucie les uns des autres. Heron, visiblement, n’a pas de cœur du tout ; mais toi, je te croyais différent. Tu...
- La voix de Kira s’éteignit toute seule. Comment pouvait-elle expliquer son sentiment de trahison lorsqu’il parlait ainsi des gens qu’elle aimait ? Lorsqu’il continuait à ne pas comprendre ce que son attitude avait d’horrible ? Elle lui tourna le dos et se remit en marche.
- Je suis désolé, dit-il derrière elle. Mais Heron a raison : tu vas devoir décider de qui tu es.
- La jeune fille leva les mains en l’air et cria sans se retourner.
- Alors comme ça, je dois choisir mon camp ?
- Elle pleurait, à présent, et ses larmes lui brûlaient les joues.
- Si tu veux être heureuse, oui. Parce que là, tu te déchires en deux.

CHAPITRE 22

Ils mirent une heure à trouver une embarcation, en n'échangeant guère plus que des monosyllabes. Ici. Là. Non. Voilà. C'était un petit bateau à moteur, long d'environ quatre mètres, pas plus, posé sur une remorque et rangé dans une cour pleine de camions et de véhicules tout-terrain. Kira en fit le tour en pataugeant dans quelques centimètres d'eau, tâchant de comprendre comment il était attaché, comment le décrocher, à quel endroit ils pourraient pousser un camion ou briser une clôture pour le sortir de la cour. Il ne semblait pas y avoir d'issue. Elle bouillait toujours de rage, furieuse contre Samm, mais finit par s'adresser à lui sans le regarder.

– Je ne pense pas qu'on puisse le sortir d'ici.

– Je suis d'accord.

La voix du Partial était plate et dénuée d'émotions, mais il était toujours comme ça. Était-il aussi fâché contre elle qu'elle l'était contre lui ? Elle en doutait, ce qui la rendait encore plus furieuse.

– Celui qui vivait ici était apparemment un adepte du grand air, dit Samm en observant les vélos tout-terrain et les caravanes qui gisaient près du bateau impossible à déplacer. Il avait peut-être quelque chose de plus petit dans son garage.

– Il ou *elle*, le corrigea Kira.

Elle regretta aussitôt l'agressivité de sa voix. *Tu peux lui en vouloir sans pour autant te comporter comme une idiote, Kira.* Elle préféra se concentrer sur le problème immédiat, étudiant de nouveau les roues du camion, se demandant ce qui se passerait si elle essayait de le démarrer : les pneus étaient à plat, et l'essence qui restait dans le réservoir était vieille de douze ans. À supposer qu'il démarre, il n'irait pas bien loin. Jusqu'au bout de la rue ? De l'allée ? Ils ne se trouvaient qu'à un pâté de maisons de l'autoroute, là où elle se transformait en fleuve ; si seulement ils arrivaient jusque-là, ils pourraient mettre le bateau à l'eau et ramer sur le reste du trajet. Elle essaya d'entrer dans la maison, supposant que si les propriétaires étaient morts chez eux, les clés du camion seraient à l'intérieur. La porte était fermée, et Kira sortit son pistolet. Elle allait faire sauter la serrure lorsque, tout à coup, Samm surgit du garage en cognant bruyamment un petit youyou en aluminium contre l'encadrement de la porte.

– Il y a aussi des rames, annonça-t-il en lançant un regard derrière lui.

– C'est un peu petit, dis donc.

– C'est le mieux que j'ai trouvé. Je ne suis qu'un Partial, tu sais.

Il n'y avait pas de fiel dans sa voix, car il n'y en avait jamais, mais Kira crut recevoir une petite bouffée de colère qui aurait pu venir du lien... ou de son propre esprit plein de rage. Quoi qu'il en soit, Samm pensait encore à leur dispute, c'était évident, et cette révélation procura à Kira un étrange frisson de colère et de triomphe mêlés. Elle se força à garder un air détaché et alla chercher les rames.

Ils rejoignirent l'autoroute, d'abord en ramant le long de la rue puis en portant la barque dans une petite côte, et retrouvèrent Heron et Afa qui, debout l'un à côté de l'autre, les attendaient.

– J'ai attaché les chevaux dans le dépôt ferroviaire, annonça Heron.

– Elle m'a fait descendre de cheval, précisa Afa. Je déteste ce cheval.

– Alors tu devrais être content d'en être débarrassé, lui dit Kira, qui regarda ensuite Heron avec insistance. Ils sont en sécurité ?

– J'ai donné un flingue au tien, juste au cas où.

– Parfait ! Bon, tout le monde est prêt ?

Heron jeta un coup d'œil à Samm, puis revint à Kira, calculant en silence.

– Que s'est-il passé entre vous deux ?

– Rien, répondit Samm.

Heron sembla dubitative.

Ils remirent la barque à l'eau, aidant Afa à monter en le positionnant bien au milieu. L'embarcation s'enfonça sous son poids mais tint bon, et il serra son sac à dos contre sa poitrine.

– Il nous faudrait un plus gros bateau. J'ai emporté toute la sauce au fromage.

– Miam, fit Kira.

Elle avait envie de regarder Samm, pour voir s'il montrait des signes d'agacement ou de mépris envers le comportement puéril d'Afa, mais elle n'osa pas, et de toute manière elle savait qu'il n'aurait rien laissé paraître.

– Elle va être mouillée, la sauce, dit Afa.

– On va faire en sorte que ça n'arrive pas, le rassura Samm.

Ils poussèrent la barque là où l'eau était plus profonde, et Heron et Kira y montèrent à leur tour. Elles prirent les rames, puis Samm les poussa encore un peu avant de grimper à bord. Trempé jusqu'à la taille, il dégoûlait dans le fond du bateau ; Afa, l'air absent, fit mine de le repousser à l'eau, mais Kira retint son geste. Tous s'installèrent,

répartissant leur poids le mieux possible, et ils se mirent à ramer.

La rivière urbaine devint de plus en plus profonde à mesure qu'ils avançaient. Les files de voitures, arrêtées ou accidentées lors des derniers instants de leurs propriétaires, évoquaient de gros animaux courts sur pattes barbotant lentement dans leur trou d'eau : ici, l'une n'avait que les pneus mouillés ; une autre avait son moteur submergé ; d'une autre encore ne dépassaient que le toit et l'antenne. Ils ramèrent sans un mot, l'eau venant lécher les flancs de la barque, et bientôt même les semi-remorques diesel et les énormes poids lourds furent submergés : on ne voyait que le miroitement de leur toit affleurant sous l'eau, tels de raides bancs de sable métallisés.

Des deux côtés, cette rivière urbaine était bordée d'arbres. Libérés de la supervision humaine, ceux-ci avaient envahi les jardins, les parcs et même certaines portions de la route. Tous les huit cents mètres environ, la barque passait sous un pont, souvent couvert de mousse et de lianes : pas du kudzu, mais une espèce à feuilles plus petites et plus sombres que Kira ne connaissait pas. Arrachant un rameau au passage, elle constata que la plante était cireuse au toucher. Elle la frotta doucement entre ses doigts en se demandant quel était son nom, puis la laissa tomber dans l'eau.

Le plus grand danger, sous les ponts, venait des colonies d'oiseaux de mer qui y avaient élu résidence, couvrant les piliers en béton de fientes blanc jaunâtre. Sous le troisième pont, un groupe perché, dérangé par leur passage, prit son envol, plongeant d'abord vers le bas avant de remonter haut dans les airs. Afa les chassa à grands gestes, surpris par le spectacle et le bruit de cent volatiles grouillants, et faillit faire chavirer la barque, mais Kira passa sa rame à Samm et réussit à le calmer. Le chemin était long, plus long même que ce qu'ils avaient prévu, et Kira commença à se demander si leur carte était fiable. Juste au moment où elle allait proposer de faire demi-tour, certaine qu'ils avaient dû rater le virage, ils passèrent devant le stade que Heron avait repéré sur la carte. Kira annonça qu'ils étaient bientôt arrivés, et écouta Afa décrire les particularités techniques du *data center* en hochant la tête pour l'encourager.

La route ne remonta au-dessus du niveau de l'eau qu'à un endroit : le dernier échangeur avant de quitter l'autoroute et de pénétrer dans les rues. Ils durent porter le bateau, en profitèrent pour observer les environs, et Kira pointa du doigt l'immeuble qu'elle pensait être le centre de données : un gros bâtiment en brique doté de deux tours carrées. Une fois redescendus de l'autre côté de l'échangeur, ils remontèrent à bord, mais ne purent ramer que sur quelques blocs avant que la profondeur devienne trop faible pour que cela en vaille la

peine. Là, ils débarquèrent de nouveau et marchèrent les pieds dans l'eau sur le dernier kilomètre, tâtant le sol devant eux avec des bâtons de peur de tomber dans un trou. Il y en eut deux sur leur chemin, et ils durent contourner tout un bloc pour éviter le second. Lorsqu'ils eurent enfin atteint le centre de données, Kira sourit fièrement : c'était bien l'immeuble qu'elle avait repéré depuis le sommet de la bretelle. L'eau leur arrivait presque aux genoux, et Samm leva les yeux vers les étages.

– J'espère que l'ordinateur que vous cherchez ne se trouve pas au rez-de-chaussée, lâcha-t-il. Ni au sous-sol.

– Je ne le saurai que quand on les aura allumés, répondit Afa en pataugeant vers le coin de l'immeuble. Le générateur d'urgence doit être quelque part à l'extérieur. Trouvez-moi du diluant à peinture.

Kira jeta un regard à Samm, puis détourna aussitôt les yeux, dirigeant plutôt sa question vers Heron.

– Du diluant à peinture ?

Heron secoua la tête en signe d'ignorance.

– Il compte peut-être refaire la déco.

La réponse d'Afa se perdit lorsqu'il franchit l'angle du bâtiment, et Kira et les Partials se hâtèrent de le rattraper.

– ... ça liquéfie la résine, disait-il. Ce n'est pas une solution efficace à long terme, parce que ça dégage des vapeurs toxiques, mais ça devrait faire démarrer ce moteur.

Il était de nouveau en mode lucide, et même plus lucide et ardent que jamais : ici, dans son élément, on ne voyait que son génie, et l'enfant qui vivait en lui n'était plus là pour le ralentir. Par contraste, Kira avait l'impression que c'était elle qui était lente.

– De quoi parles-tu ? lui demanda-t-elle en trotinant pour le rattraper, tâtant toujours le sol devant elle avec son bâton.

– De ça ! dit Afa en contournant l'autre angle du bâtiment.

Derrière le centre de données se trouvait une série de poteaux électriques, de câbles et de blocs de ferraille géants, autrefois peints en gris mais désormais tachés de rouille. Il pataugea jusqu'au portail et se battit avec les serrures.

– Il faut qu'on les fasse démarrer, enfin au moins un. Et le mieux pour y arriver, c'est le diluant à peinture !

– Laisse-moi faire, lui intima Heron.

Elle tira de sa ceinture une paire de fines tiges métalliques, les inséra dans la serrure du portail, les fit légèrement pivoter, et la serrure s'ouvrit avec un claquement sec. Afa se rua à l'intérieur, si vite qu'il manqua de s'étaler dans l'eau. Les blocs métalliques étaient

marqués de symboles, étiquettes et avertissements variés. Même en les regardant, Kira ne comprenait pas bien à quoi ils servaient.

– Cet endroit était un des plus grands *data centers* du monde, expliqua Afa. S'il était tombé en panne de courant, la moitié de la planète aurait perdu ses données. Il tirait son électricité du réseau général, comme tout un chacun, mais il avait aussi ces systèmes de secours. Comme ça, s'il arrivait quoi que ce soit au réseau général, il y avait dix autres générateurs sur place pour prendre le relais. Ils fonctionnent au diesel, donc il suffit de trouver le... Mais... Je ne comprends pas.

Il pataugea dans une autre direction, et Kira lut les étiquettes du bloc le plus proche.

– Ce ne sont pas des générateurs d'électricité, dit-elle, ce sont des appareils pour faire... du froid ?

– Oui, c'est un système de refroidissement, lui cria Afa.

Il revint à grandes éclaboussures et faillit de nouveau tomber.

– Je n'en ai jamais vu de si gros. Mais où sont les générateurs, alors ?

– Allons voir à l'intérieur, proposa Heron.

Ils la suivirent. L'édifice était mieux décoré que Kira ne l'aurait cru, dans un style d'architecture ancien à base de brique, de plâtre et de boiseries, avec des plafonds voûtés. Le rez-de-chaussée n'était pas moins inondé que l'extérieur, à cause des vitres brisées et des joints abîmés des portes ; ils avaient de l'eau jusqu'au-dessus des genoux, et une couche de poussière et de débris flottait comme une croûte à la surface. On distinguait quelques bureaux, mais l'essentiel de l'espace était occupé par une salle immense remplie, d'un bout à l'autre, de rangées d'ordinateurs : pas des écrans, comme le petit portable qu'Afa transportait partout avec lui, mais des briques géantes, remplies de mémoire et de processeurs, chacune plus haute et plus large que Kira elle-même. Le rez-de-chaussée en comptait des centaines, alignées telles des obélisques, entourées de longueurs de câble et de matériau isolant qui flottaient sur l'eau.

– C'est mal parti, dit Samm. On n'arrivera jamais à les remettre en marche.

– Alors espérons que ce qu'on cherche se trouve à un autre étage, répliqua Afa qui dépassa une rangée de serveurs pour atteindre un gros réservoir en acier. Et espérons qu'il y en a d'autres comme ça là-haut.

– C'est un réservoir d'essence, comprit Kira.

Afa opina avec enthousiasme.

– Et le générateur est juste à côté. C'est là qu'on va avoir besoin de

diluant à peinture.

– Je ne pige toujours pas.

– L'essence se dégrade avec le temps, expliqua Samm. Le pétrole se fige et se transforme en résine, semblable à une gomme épaisse. C'est pour ça que les voitures ne marchent plus.

– Ça, tout le monde le sait, lâcha Kira.

– Et c'est pour ça aussi qu'Afa cherche du diluant. Cela liquéfie la résine et la retransforme en essence. Les vapeurs sont toxiques, comme il l'a dit tout à l'heure, mais le moteur démarre.

– Du moins le temps qu'on récupère nos données, compléta Afa.

Grimpant sur un escabeau, il commença à peser contre la valve du réservoir.

– Laisse, je vais l'ouvrir, dit Samm en poussant doucement le gros homme sur le côté. Vous deux, allez plutôt chercher du diluant.

– Oui chef, lança Kira d'un ton moqueur – elle se retint néanmoins de faire une révérence avant de tourner les talons.

Heron la suivit à l'extérieur et lui parla à mi-voix au moment où elles quittaient le bâtiment.

– Contente de voir que vous vous entendez si bien, tous les deux, ironisa-t-elle. Tu as quelque chose à me dire avant d'étriper Samm ?

Kira ne répondit pas, scrutant les vitrines à la recherche de la moindre boutique susceptible de vendre des articles de bricolage. Elle prit sa respiration et s'efforça de garder son calme.

– Est-ce que tu considères les humains comme inférieurs, toi ?

– Je considère tout le monde comme inférieur.

Kira pivota pour regarder la Partial avec dureté, puis reprit son chemin.

– Et tu crois que c'est la réponse que j'attendais ?

– C'est un fait, dit Heron. Les faits se moquent de ce que tu en penses.

– Mais toi tu es une personne, pas un fait. Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

– Les Partials vivent dans un système de castes. Les soldats sont les meilleurs combattants, les généraux les meilleurs dirigeants, les médecins les plus savants et les plus habiles de leurs mains. Nous sommes fabriqués comme ça – il n'y a pas de honte à savoir qu'on est moins malin qu'un général, puisqu'ils sont conçus dès le départ avec un intellect supérieur. (Elle s'inclina très légèrement, un sourire immodeste aux lèvres.) Mais moi, je suis un modèle espion, et nous sommes faits pour être meilleurs que tout le monde dans tous les domaines. Nous sommes des agents indépendants de la hiérarchie,

conçus pour affronter des problèmes de tout ordre et les surmonter sans assistance extérieure. Comment pourrais-je ne pas me sentir supérieure alors que, objectivement, je le suis ? (Elle marqua une pause et son sourire devint plus sérieux.) Quand j'ai émis l'idée que tu pouvais être toi aussi un modèle espion, c'était à peu près le plus grand compliment que je pouvais faire, vois-tu.

– Tu ne comprends pas, dit Kira. Ni toi, ni Samm, ni aucun Partial. (Elle s'arrêta une fois de plus et leva les mains, exaspérée.) Comment crois-tu que tout ça va finir ? Vous nous tuez, on vous tue, jusqu'à ce qu'il ne reste plus personne ?

– Je suis assez certaine que nous gagnerons.

– Et ensuite ? Deux ans de plus et vous aurez tous dépassé votre limite de vingt ans. Vous allez mourir. Et même si quelques-uns d'entre nous survivent à la guerre, nous périrons avec vous, parce que nous avons besoin de votre phéromone pour subsister. Et si on évite la guerre ? Si on trouve quelque chose dans ce centre de données, qu'on supprime le RM et la date d'expiration, et qu'on poursuit nos existences ? Nous resterons en vie les uns et les autres, et en nous haïssant mutuellement, et tôt ou tard il y aura une autre guerre, et on n'en sortira jamais à moins de changer notre façon de penser. Alors non, Heron, je n'aime pas tes faits ni ton attitude ni ton explication vertueuse de la raison pour laquelle c'est bien d'être un abruti de fachiste raciste. Bon Dieu, mais où sont les quincailleries dans cette ville ?

Elles tournèrent dans une autre rue, et Kira aperçut un panneau qui semblait prometteur. Elle s'y précipita, courant avec ses grosses chaussures remplies d'eau. Elle ne prit pas la peine de regarder si Heron la suivait.

Le magasin était curieux : une sorte de mélange d'animalerie et de boutique de bricolage. Mais il contenait bien du diluant, et Kira se chargea de quatre gros bidons de quatre litres. Lorsqu'elle fit demi-tour, Heron était juste derrière elle. Elle aussi prit quatre bidons. Elles rebroussèrent chemin, en veillant à emprunter le même itinéraire qu'à l'aller, au cas où il y aurait eu des effondrements ou des trous sur la route.

À leur retour, Samm et Afa avaient réussi à ouvrir le robinet d'essence, et Afa touillait le contenu du réservoir à l'aide d'un long fer à béton.

– C'est pratiquement pris en masse, dit-il. On risque d'en avoir pour un bout de temps.

– Il y a encore quelques bidons au magasin, en cas de besoin, lui apprit Kira en posant ses lourdes trouvailles sur la grille qui se

trouvait à côté du réservoir. J'ai aussi rapporté un entonnoir.

– Il faut d'abord qu'on s'assure que c'est le bon réservoir, dit Afa. Samm a visité les lieux : il y en a plusieurs autres au rez-de-chaussée et, vu l'aspect de ce câblage, sûrement d'autres encore dans les étages.

– Ça veut dire qu'on ne peut plus traîner, ajouta Samm. Il va falloir comprendre sur quel serveur se trouvent les données de ParaGen.

Afa confirma.

– Le registre des serveurs est sans doute dans un des bureaux de l'administration. Certainement dans les étages.

Ils gravirent l'escalier le plus proche ; Kira exulta lorsqu'elle eut enfin les pieds au sec. Le premier étage ne contenait que des serveurs, le deuxième aussi, mais au troisième ils trouvèrent une série de bureaux exigus, alignés contre une rangée de fenêtres brisées. Afa posa son sac et l'ouvrit. Il en sortit un Tokamin : une batterie pas plus grosse qu'un téléphone, qui fournissait une énergie presque perpétuelle mais seulement en petites quantités. Cet appareil ne manquait pas d'avantages, mais il avait aussi un inconvénient de taille : il était quelque peu radioactif. Pour cette raison, l'ancien monde n'était jamais allé au-delà du prototype, et bien que les survivants de Long Island aient joué avec l'idée d'en relancer la production, ils l'avaient jugée trop dangereuse pour un usage pratique. Quand on n'est plus qu'une poignée d'humains, on évite les inventions hautement cancérigènes. Afa, semblait-il, s'était bricolé le sien. Kira, d'instinct, s'en éloigna d'un pas, et elle remarqua que Samm et Heron faisaient de même. Afa appuya sur le bouton de mise en marche et Kira se crispa, s'attendant presque à une explosion d'énergie gazeuse verte, mais un petit voyant s'alluma au centre du boîtier et ce fut tout. Il le brancha sur l'ordinateur de bureau – un modèle vitrifié à cadre noir, comme ceux que Kira avait vus dans l'immeuble ParaGen de Manhattan –, et l'alluma.

Le bureau, un panneau de verre translucide d'un mètre cinquante de long, se mit à clignoter. Dans un dernier éclair de lumière bleue, sa surface s'illumina. Semblable, en plus grand, à l'écran portatif d'Afa, elle évoquait soudain une fenêtre ouverte sur un autre monde. La plaque de verre unie était remplacée par une vue de jungle verdoyante, si nette et si claire que Kira tendit la main pour la toucher. C'était pourtant toujours la même vitre, couverte de traînées de crasse et de poussière. Ici et là, l'image était légèrement pixellisée. Au centre s'ouvrit une petite fenêtre de dialogue qui exigeait un mot de passe. Afa essaya quelques mots simples avant de retourner à son sac à dos pour fouiller dedans.

– Cherchez des bouts de papier, dit-il avec un geste vague en direction du reste de la pièce. Soixante-dix-huit pour cent des

employés de bureau gardent leur mot de passe noté quelque part à côté de leur ordinateur.

Kira et Samm retournèrent toute la pièce à la recherche de papiers, même si douze années d'exposition aux éléments derrière les fenêtres brisées avaient mis un désordre qui laissait peu d'espoir de dénicher quoi que ce soit d'utile. Heron préféra s'intéresser aux quelques photos qui traînaient, les retournant pour voir si certaines portaient un nom inscrit au verso. Pendant qu'ils s'activaient, Afa prit une barre de mémoire dans son sac à dos et l'inséra dans un port dissimulé dans le cadre du bureau. Avant que quiconque ait pu trouver un mot de passe, il poussa un bref aboiement de rire.

– Gagné !

Kira releva la tête.

– Le mot de passe ?

– Non, mais ces bureaux disposent d'un mode « maintenance », et j'ai réussi à l'activer. Impossible de lire les données ou de modifier quoi que ce soit, mais je vais pouvoir consulter les réglages et, plus important, l'arborescence.

Sur l'écran, la jungle fit place à des lignes de texte qui se subdivisaient en branches et en pousses secondaires, tel un système racinaire composé de mots. Les doigts d'Afa volèrent sur cette liste, la développant ici, la réduisant là : il fit ainsi défiler des rangées innombrables de noms et de fichiers.

– C'est parfait.

– Alors tu vas pouvoir nous dire lesquels sont les serveurs de ParaGen ? s'enquit Samm.

Afa acquiesça, les yeux rivés à l'écran. Samm attendit encore un instant avant d'insister.

– Combien de temps est-ce que ça va prendre ?

– À moins d'un gros coup de chance, la plus grande partie de la nuit. Vous pourriez m'apporter encore un peu de sauce au fromage ?

CHAPITRE 23

Samm touilla le réservoir d'essence, et Kira entendit un clapotis satisfaisant contre les parois.

– On dirait que c'est prêt.

– Ça devrait nous donner assez de jus pour faire tourner l'étage entier pendant presque toute la journée, confirma Afa.

Samm revissa soigneusement la valve, ils reculèrent tous, et Afa pressa l'interrupteur. Au quatrième essai, l'appareil, encore grippé, toussa et hoqueta, et au septième il démarra dans un rugissement assourdissant. Presque immédiatement, l'éclairage d'urgence s'alluma – du moins les ampoules encore intactes –, et quelques instants plus tard les sirènes du plafond se mirent à hurler : deux d'entre elles claironnaient que l'alimentation électrique du centre de données était endommagée tandis que la troisième se contentait de siffler, le filet d'air soulevant au passage un nuage de poussière.

Les yeux de Heron se réduisirent à deux fentes.

– Ça va être pénible, ça.

– Allons-y, dit Afa. On n'a pas beaucoup de temps.

– Je croyais qu'on avait du courant pour la journée ou presque, s'étonna Kira. Ce n'est pas ce que tu viens de dire ?

– Du courant, oui, mais de la réfrigération, non. Tout le bâtiment d'à côté n'a pour seule fonction que de garder celui-ci au frais, et on ne pourra pas le remettre en route : même si on y arrivait, il fonctionne avec des produits chimiques rares qu'on ne trouvera pas chez le quincaillier du coin. Et sans système de refroidissement, ces serveurs risquent de griller assez vite.

Le serveur de ParaGen se trouvait à trois rangées de là, vers le milieu de l'étage, non loin du générateur qui l'alimentait et d'environ quatre-vingts autres machines. Même une fois le générateur allumé, les serveurs ne semblaient pas disposer d'assez de courant pour tourner. Afa envoya donc Kira et Samm éteindre tous ceux qui étaient branchés sur le même circuit. Kira mit un petit moment à comprendre lequel des nombreux câbles était celui de l'électricité, mais une fois qu'elle eut trouvé le premier, le reste alla tout seul. Elle en avait fait vingt, toujours sans parler à Samm, lorsqu'Afa poussa un cri de victoire.

– C'est bon !

Samm se mit debout pour aller le rejoindre, mais Kira poursuivit sa

tâche. Si débrancher la moitié des serveurs était utile, débrancher les autres le serait encore plus ; d'autre part, elle en voulait toujours à Samm comme à Heron, et n'avait aucune envie de rester près d'eux. Comment pouvaient-ils avoir l'esprit aussi fermé ? Le racisme avait complètement disparu après le Ravage : des humains de toute origine et de toute couleur travaillaient librement ensemble, vu qu'il n'y avait plus personne d'autre. Kira se rappelait un incident survenu dans un village de pêcheurs isolé, un homme qu'elle avait croisé lors d'une mission de récup et qui l'avait traitée d'enturbannée à cause de ses origines indiennes visibles. Mais c'était un bonhomme si seul et si aigri, et elle avait vécu si longtemps sans subir la moindre haine ethnique, que l'insulte avait glissé sur elle en la faisant presque rire. C'était une blague, une anecdote dont elle riait avec ses amis : *ça existe vraiment, des types comme ça ?* Sur Long Island, tout le monde travaillait main dans la main, tout le monde s'entendait, quelle que soit votre couleur de peau, l'essentiel étant que vous ayez figure humaine...

... sauf, bien sûr, si vous étiez un Partial.

Elle s'immobilisa, un câble débranché à la main, envisageant soudain la situation du point de vue opposé. De même que Samm et Heron se considéraient comme supérieurs de naissance, les humains voyaient tous les Partials comme monstrueux de naissance : si différents, et si inférieurs qu'ils ne pouvaient même pas prétendre à la qualité de personnes. Quelques mois plus tôt encore, elle ne pensait pas autrement. Mais tout avait changé lorsqu'elle avait rencontré Samm.

Samm.

C'était lui qui l'avait convaincue, en paroles et en actes, que les Partials étaient tout aussi intelligents, aussi empathiques, aussi désarmés et fragiles que... que les humains, en fait. Leur physiologie était différente, certes, mais leurs pensées et leurs sentiments étaient presque identiques à ceux de l'humanité. Elle-même en était la preuve vivante : elle s'était crue humaine pendant des années... et c'était toujours le cas. Qu'était-elle, à la fin ? Subitement, elle ressentit le poids de chaque kilomètre parcouru pour venir jusqu'ici, de chaque rivière qui la séparait de ses amis, de chacune des montagnes qui les empêchaient d'être ensemble. Les larmes lui montèrent aux yeux : elle se demandait soudain ce qu'elle faisait là, ce qu'elle essayait de changer. Ses amis, ses sœurs, Marcus, tous ensemble : cela avait été une époque heureuse et simple. Oui, ils avaient été heureux. Elle s'assit par terre, en sanglots, seule.

Le générateur cessa de bourdonner, et la pièce fut soudain replongée dans le noir.

De lourds souliers martelèrent le sol, et la voix alarmée d'Afa résonna.

– Je l'ai perdu !

Relevant la tête, elle le vit chercher dans les espaces entre les tours d'ordinateurs à la faible lueur de son écran. Elle ouvrit la bouche pour demander ce qui se passait, mais avant qu'elle ait pu proférer un son, une rafale de coups de feu déchira l'atmosphère et l'écran s'éteignit dans un tintement de verre brisé. Kira plongea au sol et se blottit derrière une tour de disques durs.

Les salles du centre de données étaient isolées de toute interférence extérieure ; elles n'avaient pas de fenêtre, si bien qu'en l'absence d'éclairage artificiel il y faisait un noir d'encre. Des bribes de données du lien, toujours plus faciles à détecter dans une situation de stress intense, assaillirent Kira pêle-mêle : la stupéfaction d'avoir été pris en embuscade, la confusion de ne pas savoir d'où provenait l'attaque, la peur d'un camarade blessé. Kira tâcha de comprendre. Ils étaient agressés par quelqu'un d'incroyablement compétent, mais qui ? Ils n'avaient rien vu indiquant que Chicago puisse être occupé. Un groupe se terrait-il dans la ville ? Ou bien les avait-on suivis ? Et si oui, des individus de quel type ? Humains ou Partials ?

Elle était encore terriblement débutante en déchiffrement des données du lien, mais elle s'efforça de repenser au moment où elle avait détecté la présence de Samm et Heron chez Afa, à New York, pour comparer. Tout ce qu'elle captait à présent lui semblait provenir d'eux, et non des agresseurs. Donc, ces derniers étaient soit des humains, soit des Partials munis de masques à gaz – une tactique répandue dans leurs rangs lorsqu'ils se battaient entre eux. Kira continua d'écouter sans bouger en essayant de déterminer la position de chacun. Quelqu'un avait éteint, ou même détruit, le générateur. Conclusion : un des attaquants était là, tout près. L'écran d'Afa avait également pris une balle : un des ennemis l'avait eu en ligne de mire, ce qui le plaçait sans doute à deux rangs vers la droite de Kira – mais devant ou derrière elle, ça, elle l'ignorait. Afa avait-il été touché, lui aussi ? Elle sentait par le lien qu'un de ses compagnons était blessé, mais elle ignorait lequel et où il se trouvait.

Quelqu'un bougea sur sa gauche : ami ou ennemi ? Impossible à dire. Elle tendit l'oreille, tâchant de comprendre dans quelle direction les pas se déplaçaient, et perçut un bruit de succion qui ne trompait pas. Une chaussure mouillée, mais celle de qui ? À moins d'être arrivés par le toit, les intrus avaient forcément les chaussures aussi mouillées que Samm et Heron. Peut-être même davantage, étant sortis de l'eau plus récemment. Cela pouvait être un indice en soi, mais sans informations supplémentaires, Kira ne pouvait rien en savoir. Elle-

même se déchaussa discrètement, puis se débarrassa de ses chaussettes trempées. Pieds nus, elle serait la seule dans la pièce à se déplacer sans un bruit.

Un autre éclair de données jaillit dans sa tête – ILS M'ONT TROUVÉ(E) – suivi, quelques secondes plus tard, par une rafale d'arme automatique. Un autre bruit résonna, un peu semblable à un coup de fusil, mais différent. Kira ne comprenait pas ce que c'était, mais l'arme cessa de tirer et un corps s'affala lourdement au sol ; Kira estimait qu'il devait être à un peu moins de dix mètres, derrière elle sur sa gauche. Elle éprouva soudain la sensation déroutante d'être en même temps ensommeillée et éveillée, et l'interpréta comme un nouveau message des phéromones : un de ses compagnons avait été drogué avec un somnifère. Compris ! L'espèce de fusil qu'elle avait entendu avait tiré une seringue de tranquilisant.

Ça veut dire qu'ils ne cherchent pas à nous tuer. Qui veut nous capturer ? Le docteur Morgan ? Mais comment a-t-elle su qu'on était là ?

Kira se remit debout, le dos pressé contre la tour de disques durs. Elle jeta un coup d'œil dans l'allée où elle se trouvait, ne vit rien, et se glissa le plus légèrement possible jusqu'à la suivante. Ses pieds nus ne firent aucun bruit sur le sol en ciment, mais elle sentit des gouttes froides tomber sur ses jambes et baissa les yeux, contrariée ; ses chaussures étaient restées derrière elle, mais son pantalon était encore trempé, et elle laissait une trace d'eau qui trahissait sa position. Elle perçut encore un couinement mouillé derrière elle, à sa droite cette fois. Quelqu'un se rapprochait. Elle s'accroupit en silence et essora son pantalon, tordant l'étoffe le plus fort possible afin de la débarrasser de l'excès d'eau. C'était presque impossible, avec ses jambes à l'intérieur. Le bruit se rapprocha : l'inconnu n'était plus qu'à trois mètres. Elle serra les dents, essora de son mieux sa deuxième jambe de pantalon. Encore un bruit mouillé. Elle se remit debout. Son pantalon était froid contre ses jambes mais ne coulait plus, et elle fila discrètement jusqu'à la rangée suivante. Cette fois, elle ne laissait aucune trace. Elle dépassa encore une allée, puis une autre, se faufilant de profil, tâchant de mettre autant de distance que possible entre elle et l'ennemi et de partir dans la direction à laquelle il s'attendait le moins.

Un grand vacarme éclata de nouveau dans la pièce : des cris, des armes automatiques, et le claquement sec des balles s'enfonçant dans les tours informatiques. Deux corps tombèrent cette fois, et Kira perçut encore une faible bouffée de sensations : sommeil, douleur et victoire. Son dernier compagnon était tombé, mais il avait abattu au moins un attaquant dans le processus. Kira demeurait seule, et elle ignorait combien d'ennemis la traquaient.

Elle entendit des pas pressés, mais sans savoir d'où ils venaient. Une

voix, trop basse pour être comprise. Une soudaine détermination pragmatique l'assaillit : trouver la dernière cible et achever la mission. Mais était-ce venu d'elle, ou de l'ennemi ? Kira était frustrée de ne pas maîtriser le lien assez bien pour le comprendre. Elle inspira à fond, recroquevillée dans le noir, et tâcha de faire le tri dans ses connaissances limitées : si cette dernière information était une donnée du lien, alors les ennemis étaient bien des Partials, et au moins un d'entre eux avait retiré son masque à gaz. Les Partials travaillaient en général par groupes de deux – elle avait constamment entendu leurs binômes à la radio pendant le raid sur Long Island –, mais ils pouvaient constituer des équipes plus nombreuses si la mission l'exigeait. Kira était peut-être confrontée à un combattant isolé, ou alors à une douzaine. Le silence qui régnait dans le bâtiment laissait penser que seule une toute petite équipe s'y était infiltrée ; s'il y en avait d'autres, ils devaient attendre dehors.

Elle réfléchit encore à tout ce qui pourrait lui donner un avantage. Son fusil était resté de l'autre côté de la pièce, mais elle avait toujours son arme de poing sur elle. Celle-ci avait-elle la moindre utilité ? Les soldats Partials bénéficiaient d'une vue perçante, surtout de nuit ; il était raisonnable aussi de penser, puisqu'ils avaient commencé l'attaque en détruisant l'éclairage, qu'ils avaient un moyen supplémentaire de voir dans le noir, peut-être des lunettes de vision nocturne. Dans ce cas, Kira était nettement lésée, mais peut-être pourrait-elle tourner ce fait à son avantage en les aveuglant avec le faisceau de sa lampe ; elle pouvait espérer avoir une chance, alors, de toucher la cible avant que celle-ci ne retrouve ses esprits. Elle saisit son pistolet de la main droite. De la gauche, elle empoigna sa lampe torche et visa droit devant elle, le doigt sur l'interrupteur.

Une botte écrasa quelque chose, et le bruit résonna dans le silence. Un des ennemis avait marché sur un débris, probablement un fragment de l'écran d'Afa. Comment allait Afa, d'ailleurs ? Elle secoua la tête. *Reste concentrée, Kira.* Si quelqu'un avait marché sur les morceaux de son écran, alors elle savait où il se trouvait, et elle pouvait le débusquer. Elle se faufila d'une tour à l'autre en se baissant pour ne pas être aperçue. Un instant plus tard, le lien lui envoya une réponse retardée : PAR ICI. Pas de doute, c'était un Partial, voire probablement deux, qui se servaient de leurs phéromones pour se coordonner en silence. Deux contre une, et tous deux des Partials. Ils allaient la cerner, la piéger, la bourrer de tranquillisant et l'amener au docteur Morgan.

À moins que...

Kira se rappela ce que Samm et Heron lui avaient dit après leur arrivée dans l'immeuble d'Afa : elle les avait sentis grâce au lien, mais pas eux. Elle commençait tout juste à apprendre à l'utiliser, mais il

était possible qu'elle ne dispose que de récepteurs, et qu'elle-même n'émette rien. Cette faiblesse, en ce moment, était son plus grand avantage. Elle pouvait tout percevoir, et eux rien du tout.

Sauf les mouvements, songea-t-elle en regrettant son manque d'entraînement à la discrétion. *Heron m'a facilement localisée sans le lien, rien qu'à l'oreille*. Par conséquent, elle résolut de bouger le moins possible. Elle chercha à tâtons un chargeur dans sa ceinture et, avec mille précautions, en sortit une balle. Celles-ci étaient compressées par un ressort, de manière à se glisser en place d'un coup sec chaque fois qu'une autre était tirée, et Kira se servit de son doigt pour empêcher ce ressort de se détendre brusquement. Elle le fit remonter avec lenteur, puis fourra la balle dans sa poche et recommença avec la suivante, l'oreille toujours aux aguets. Une troisième balle. Une quatrième. Elle les mit chacune dans une poche différente pour les empêcher de s'entrechoquer. Enfin, avec la même précaution, elle éleva la première dans sa main et la lança haut au-dessus des tours, vers le mur du fond. La balle heurta le plâtre avec un bruit mat et rebondit avant de rouler puis s'arrêter au sol. Le lien informa Kira que ses ennemis s'y intéressaient vivement, alertés par le bruit, puis une fraction de seconde plus tard, lui transmet un avertissement tactique : C'EST UNE RUSE. Elle eut envie de soupirer : comment avait-elle pu croire qu'ils tomberaient dans le panneau ? Mais aussitôt après, elle eut une nouvelle idée. Elle sortit la deuxième balle d'une poche et la lança légèrement sur la tour la plus proche d'elle, l'écoutant rebondir sur la paroi puis sur le ciment. Le lien s'activa de nouveau, envoyant le même message : ENCORE UNE RUSE.

Les pas s'éloignèrent d'elle. Sa double astuce avait fonctionné.

Elle se vrilla sur le côté pour regarder derrière les disques durs qui l'abritaient. Une des tours, peut-être à dix rangées d'elle, avait une forme bizarre dans le noir : une bosse en dépassait. Le genou ou le coude d'un ennemi, pensa-t-elle. Elle s'allongea à plat ventre, préparant de nouveau sa lampe torche et observant la forme. Celle-ci bougea, grandit, et adopta un contour vaguement humain lorsque le Partial sortit de derrière les disques durs. Il s'éloignait de Kira, un fin canon dressé devant lui : le pistolet à tranquillisants. Kira se remit debout et le prit en chasse, se déplaçant sans un bruit sur ses pieds nus. Il avança de deux rangées, elle fit de même ; si elle parvenait à continuer ainsi, elle serait bientôt assez proche pour lui tirer dessus. Mais il y en avait un autre, et celui-là, elle ignorait où il se trouvait. Chaque fois qu'elle franchissait la largeur d'une allée, elle courait le risque de s'exposer.

Au pas suivant, son pied se posa sur quelque chose et elle se figea, ne voulant pas appuyer son poids dessus. Elle baissa les yeux et entrevit des lignes dans le noir : des courbes et des méandres évoquant

de minuscules serpents. Elle jura intérieurement. *C'est une des rangées qu'on a débranchées. Le sol est couvert de câbles.* Elle déplaça son pied sur le côté. Le sol, à cet endroit, n'était plus qu'un labyrinthe de fils électriques qui formaient des boucles en tous sens, ce qui la forçait à poser ses pieds de manière stratégique pour les éviter : ici, tourné comme ceci, orienté comme cela. Chaque pas semblait lui prendre une heure.

Pendant ce temps, sa proie s'éloignait. Kira sortit sa troisième balle et la jeta contre le mur devant le Partial. Il s'immobilisa, et elle en profita pour regagner du terrain. La conversation entre les deux ennemis entraînait à flots dans son cerveau : J'AI ENTENDU QUELQUE CHOSE. C'EST ENCORE UN PIÈGE. UN PIÈGE, VRAIMENT ? L'inconnu comprit une demi-seconde trop tard. Il fit volte-face juste au moment où elle s'avavançait derrière lui. Elle enfonça le canon du semi-automatique dans la fente entre son casque et sa cuirasse et fit feu. Il s'écroula au sol, tirant une seringue inoffensive dans le plafond. Instantanément, Kira reçut un message phéromonal lancinant – LA MORT ! – et entendit des pas courir vers elle. Elle plongea sur le côté, lâcha sa lampe, prit son chargeur dans sa ceinture et fit tomber les balles dans ses mains à toute allure, sans plus se soucier du bruit. Elle jeta toute la poignée en l'air, le dos appuyé contre une tour de disques durs, puis s'enfuit à la hâte lorsque les balles retombèrent en pluie, masquant ses mouvements sous leur cacophonie métallique. Elle reçut des bribes de données courroucées : UN HOMME À TERRE. CIBLE PERDUE. COLÈRE.

Kira se rendit compte qu'elle avait égaré sa lampe torche, et que, ayant jeté toutes ses balles, elle n'avait plus de piège à tendre au Partial. Elle tâta ses poches pour y chercher tout ce qui pourrait lui servir, n'importe quoi...

TROUVÉE. ELLE VA MOURIR.

Elle grinça des dents. Comment l'avait-on retrouvée ? Elle n'émettait pas par le lien ; le premier n'avait rien senti, à moins d'un mètre d'elle !

MOURIR.

Elle l'éprouva de nouveau, ce sentiment écrasant de mort imminente, et jura en silence. *C'est moi, pensa-t-elle. Les données du lien sont constituées de phéromones – des particules microscopiques – et j'étais juste à côté de lui quand il en a relâché tout un nuage. Les particules de mort permettent à son copain de me suivre à la trace.* Elle regarda son pistolet, trop petit pour venir à bout d'un Partial en alerte lors d'un assaut direct. C'était tout ce qu'elle avait. *Si seulement je n'avais pas perdu ma lampe !*

La botte de l'ennemi cliqueta sur le sol, plus proche qu'auparavant. Il était presque sur elle. *Je n'ai qu'une chance et une*

seule. Elle ferma les yeux et visualisa la disposition de la pièce, en espérant qu'elle n'était pas désorientée. Puis elle les rouvrit et partit en courant.

Elle entendit un souffle d'air et quelque chose passa juste à côté d'elle, la ratant de quelques centimètres. Elle se baissa, vira dans une allée, puis se baissa de nouveau. Encore un souffle d'air, encore une seringue qui alla s'enfoncer dans une tour juste au moment où elle passait devant, assez près d'elle pour la faire tressaillir. Elle sauta par-dessus un corps, sentant plutôt que voyant qu'il s'agissait de Samm. Des pas couraient derrière elle, martelant lourdement le sol, chargeant à haute vitesse. *J'y suis presque.* Le Partial savait qu'elle était à sa merci, qu'elle n'avait plus nulle part où aller. Une volumineuse forme ronde gisait là, dans le noir, et elle se glissa tout contre, cherchant frénétiquement à tâtons l'épais levier du générateur. Elle le trouva, l'abassa d'un seul coup, et recula dans l'allée.

La pièce s'illumina et le Partial trébucha, à moins de deux mètres d'elle, ébloui par ce soudain déferlement de lumière qui saturait ses lentilles de vision nocturne. Kira leva son pistolet et tira trois fois dans le casque : une balle pour le fendre, une pour l'ouvrir et une qui traversa la tête de l'ennemi. Lequel s'effondra comme un sac de sable.

MORT.

CHAPITRE 24

Afa avait reçu une balle dans la cuisse – le seul véritable coup de feu tiré par les attaquants, les autres projectiles ayant été des seringues de tranquillisant conçues pour neutraliser leurs victimes de manière temporaire. C'était la même balle qui avait fracassé l'écran de son ordi, et Kira se demanda qui avait été la vraie cible : l'homme ou les données ? Les Partials les avaient-ils suivis ici pour les capturer, ou pour les empêcher d'accéder au contenu des ordinateurs ? Ou bien les deux ?

Kira ne pouvait se défaire de l'idée que ce n'était peut-être ni l'un ni l'autre. Elle jeta un coup d'œil à Heron, qui reprenait lentement connaissance sur le sol. Était-ce elle qui avait tiré sur Afa ? Ou Samm ? Quel motif pouvaient-ils avoir de faire une chose pareille, et pourquoi maintenant ? S'ils étaient de mèche avec les agresseurs, pourquoi avoir fait semblant d'être endormis par les seringues ? Cela ne tenait debout que s'ils savaient déjà qu'ils perdraient contre elle. Mais dans ce cas, pourquoi lancer une attaque ? Non, ce n'était pas possible, et elle le savait ; l'explication la plus simple était que les intrus étaient venus dans le but de supprimer Afa et de capturer les autres. Pourtant, Kira avait toujours des soupçons. Comment les Partials avaient-ils pu les localiser, si personne ne leur avait donné l'information ? Elle s'en voulut de ne pas en avoir gardé un en vie pour l'interroger, mais force était de constater qu'elle avait déjà eu du mal à sauver sa peau en les tuant tous les deux.

Elle acheva de panser la plaie d'Afa pendant qu'il était encore inconscient, puis s'approcha de chacun des agresseurs et prit leurs armes pour compter les munitions. Une balle manquait bien dans un de leurs pistolets. Kira était incapable de déterminer à quand remontait le dernier coup tiré par cette arme, mais il paraissait improbable qu'un soldat entraîné entreprenne un combat avec un chargeur incomplet. Il devait donc bien s'agir de la balle qui avait blessé Afa. C'était vraisemblable. Mais elle restait pleinement consciente que « vraisemblable » ne veut pas toujours dire « vrai ».

– Tu récupères des munitions ? demanda Heron.

Kira, se retournant brusquement, découvrit l'espionne derrière elle, un peu échevelée mais alerte. Kira remit le chargeur en place et laissa tomber l'arme sur le torse du Partial.

– C'est celui-ci qui a tiré sur Afa, dit-elle en se levant. À ton avis, pourquoi lui ont-ils réservé une balle alors qu'ils ont tiré sur nous avec des seringues ? interrogea-t-elle en s'efforçant d'afficher une curiosité tranquille.

– Ils visaient sans doute l'écran pour supprimer toute lumière. Ils étaient préparés pour le noir et pas nous... C'est une procédure d'embuscade standard. Ces seringues n'ont pas un pouvoir de pénétration suffisant pour briser une plaque de verre comme celle-là.

– Ça se tient, reconnut Kira.

Et c'était vrai... peut-être. En tirant dans l'écran, ils pouvaient difficilement éviter Afa.

– Mais s'ils essayaient de nous avoir vivants, insista-t-elle, pourquoi prendre le risque de lui envoyer un projectile mortel ?

Heron eut un sourire narquois et retira le casque de la Partial à terre. Celle-ci avait des traits chinois, comme elle, et elle était d'une beauté tout aussi saisissante.

– Un modèle espion. Il n'y avait pas de risque.

– Combien étaient-ils ? demanda soudain Samm.

Il apparut au coin d'une tour de disques durs, encore tremblant des effets du sédatif ; il était groggy, la bouche pâteuse. Kira ajouta « se remettre d'une sédation massive » à la longue liste des choses que Heron faisait mieux que les autres Partials. *Elle ne plaisantait pas en disant qu'elle était conçue pour être supérieure.*

– Trois, dit Kira en observant le corps de la fille. Une espionne et deux soldats, je crois, bien qu'évidemment je ne connaisse pas aussi bien les différents modèles que... ouah !

Elle s'agenouilla : elle avait aperçu quelque chose d'étrange sous les cheveux de la fille. Les repoussant, elle révéla trois fentes ondulées dans son cou.

– Heron, est-ce que tu as des branchies, toi aussi ?

Heron s'accroupit et fit pivoter la tête de la fille pour mieux voir.

– Ce sont des modèles créés par Morgan, dit-elle. Des agents spéciaux, dotés de récentes « adaptations » de son cru. Allez voir les autres.

Ils retirèrent les casques des deux mâles et y trouvèrent les mêmes branchies. Heron siffla.

– Ce ne sont donc pas des soldats ordinaires. Et tu en as tué deux, Kira ?

– Par miracle. Dites, regardez : on dirait des combinaisons de plongée, sous leurs cuirasses. Vous pensez qu'ils sont venus à la nage ? On est au bord du lac Michigan, et à moins qu'il n'existe aussi des requins d'eau douce parlants que vous n'avez pas mentionnés, voyager

par les eaux est sans doute bien moins dangereux qu'en surface. En passant par les rivières et les lacs, ils auraient pu faire quasiment tout le trajet de New York à ici.

– Une partie du chemin, oui, reconnu Samm. Mais dans ce cas il faut quand même traverser le Michigan à pied.

– Ils semblent parfaitement capables de respirer dans l'atmosphère, dit Kira. Ils ont pu faire les deux.

– Ça ne colle pas, objecta Heron. S'ils nous avaient suivis depuis Manhattan, ils ne se seraient pas embêtés à envoyer des agents amphibies, puisqu'ils n'auraient pas su à l'avance quelle était notre destination : pour ce qu'ils en savaient, nous partions vers la plaine, ou à l'ouest, dans le désert toxique. En revanche, si Morgan avait eu des agents sur place – une sorte de poste avancé à Chicago –, quoi de mieux que ces modèles pour surveiller une cité inondée ?

Kira acquiesça.

– C'est vrai. Ou alors...

Elle s'interrompt aussitôt, ne voulant pas proposer si brutalement l'autre explication possible : *Ou alors, l'un de vous est un espion, et il les a tenus informés de nos déplacements par radio.*

– Ou alors quoi ? la pressa Heron.

– Rien.

Kira observa de nouveau les branchies pour éviter le regard de la Partial, même si un léger contact phéromonal lui donnait une idée de ses sentiments. MÉFIANCE. RESTER SUR SES GARDES.

PERPLEXE. Kira était presque sûre que cela venait de Samm, et en fut intensément soulagée. S'il était perplexe, c'est qu'il ne comprenait pas. Elle devrait trouver un moyen de lui parler en privé avant que Heron la devance.

– Prenez leurs affaires, dit-il. Je balancerai les corps dans une armoire à l'étage.

Heron et lui se mirent en devoir de faire disparaître les traces de l'affrontement, mais Kira, pour sa part, retourna voir Afa. Il respirait mieux, grâce aux antalgiques qu'elle lui avait administrés, mais il n'avait pas repris connaissance. Les débris de son écran étaient éparpillés autour de lui, et l'appareil encore branché au serveur. Comme pour le bureau qu'ils avaient allumé un peu plus tôt, la partie en verre n'était que l'écran ; le processeur et la mémoire, eux, étaient logés dans la poignée latérale de cet écran. Quant au serveur, il paraissait intact et rien n'empêchait de penser que le transfert de données était toujours en cours, déversant les secrets de ParaGen dans la poignée en question. Seulement, sans écran, ils ne pourraient pas les lire.

Nous sommes dans un centre de données, raisonna-t-elle. Ce bâtiment est bourré d'ordinateurs, et puisque tous ceux qui y travaillaient étaient sûrement des dingues de technologie comme Afa, il doit être plein d'équipements variés. On va bien trouver un écran de rechange quelque part. Elle regarda de nouveau le gros homme afin de s'assurer qu'il allait bien, et éloigna de lui les éclats de verre avant de remonter dans les bureaux. Elle commença par ceux qui avaient plusieurs fenêtres, espérant que leur prestige supplémentaire irait de pair avec un ou deux ordinateurs de plus, mais ne trouva rien d'intéressant : plusieurs stations d'accueil, oui, mais pas les écrans qui allaient avec. *Tout est conçu pour les portables. Ceux qui en possédaient les emportaient sans doute chez eux.* Elle continua de chercher, vérifiant tous les bureaux un par un avant de s'attaquer aux plus petits boxes. Cela lui rappela les locaux qu'elle avait fouillés à Manhattan, et ce souvenir lui donna une idée. Sur une intuition, elle délaissa les boxes et chercha, dans les couloirs et les pièces du fond, la moindre plaque portant la mention « DI ». Direction informatique. Elle finit par trouver le bureau correspondant au rez-de-chaussée, où l'eau lui arrivait aux genoux. Le directeur informatique était encore là, mort derrière son bureau, le haut du corps recouvert d'une matière visqueuse et le bas dénué de toute chair, un squelette bien net. Elle retint son souffle le temps de passer ses étagères au peigne fin, et finit par dénicher un écran légèrement plus petit que celui d'Afa dans le tiroir du bureau. Elle ressortit à toutes jambes, prise de spasmes nauséeux, referma la porte derrière elle, et veilla à se rincer dans l'eau plus claire avant de remonter au premier, où elle découvrit qu'Afa était réveillé.

– Mon écran a pris une balle, dit-il.

Sa voix était faible et hébétée : de nouveau, il n'était plus qu'un enfant perdu. Kira soupira, sachant bien que c'était inévitable après une telle frayeur, et s'assit à côté de lui pour le réconforter. Il la regarda d'un air inquiet.

– Où est mon sac à dos ?

– Juste ici, tout près, répondit-elle en prenant son poulx – un peu rapide, mais pas anormal. Comment te sens-tu ?

– Mon écran a pris une balle, répéta-t-il en essayant de se lever.

Aussitôt que son poids porta sur sa jambe, il poussa un cri de douleur et retomba lourdement.

– Oublie l'écran, j'en ai trouvé un autre. Mais toi aussi, tu as reçu cette balle. Il faut que tu te ménages.

– Je veux mon sac à dos.

– Tu as pris une balle, Afa, là, dans la cuisse...

– Je veux mon sac à dos !

Il avait les larmes aux yeux, et Kira alla lui chercher son sac, en se demandant s'il n'avait pas un autre écran dedans et si elle n'avait pas passé tout ce temps avec le cadavre du directeur informatique pour rien. Elle traîna le sac jusqu'à lui, et il le serra contre son torse pour se balancer d'avant en arrière.

– Je ne dois jamais laisser mon sac à dos. Je suis le dernier humain sur la planète.

– Il n'a pas l'air bien, commenta Samm.

Kira confirma d'un hochement de tête, trop épuisée pour se soucier de ce que Samm pensait d'Afa ; et d'ailleurs, il avait raison.

– Il s'est retranché dans sa tête. Il faudra un petit moment pour l'en faire ressortir.

Samm indiqua du menton le serveur et la poignée de l'écran qui y était toujours reliée.

– On a obtenu quelque chose ?

Kira leva la poignée en l'air. Un voyant vert luisait toujours sur le côté.

– Aucune idée. Je n'ose pas le débrancher, au cas où les données seraient encore en cours de transfert.

– Ça va prendre encore combien de temps ?

Kira haussa les épaules et fit un geste en direction d'Afa.

– Le seul qui le sache est en train de chanter une berceuse à son sac à dos. Et il perd du sang, et je n'ai pas les antibiotiques qu'il me faudrait pour l'aider, et mon pantalon est trempé de jus de cadavre, et je commence vraiment à regretter que tout ça ne se soit pas passé autrement.

Elle inspira à fond, étonnée de son propre mouvement d'humeur.

– Tu es très stressée, constata Samm.

Kira sentit les larmes monter et en chassa une du coin de son œil.

– Non, tu crois ?

Samm garda le silence un instant, et ramassa l'écran qu'elle avait rapporté du rez-de-chaussée.

– Tu crois qu'on pourrait brancher celui-ci à la place de l'autre ?

– Il n'y a qu'une prise, dit Kira en s'essuyant de nouveau les yeux et en se redressant. On ne pourra connecter le nouvel écran qu'après avoir débranché le serveur, et je ne veux pas y toucher si c'est encore en train de charger.

– Alors nous allons sécuriser le périmètre et nous installer pour la nuit.

Samm promena son regard dans la pièce : les tours de disques durs obstruaient la vue dans toutes les directions.

– Mais nous ne pouvons pas rester ici : il n'est pas possible de monter correctement la garde, et en plus le générateur a été endommagé dans la bataille. Le conduit de ventilation aussi : il est en train de remplir le bâtiment de vapeurs de diluant.

– Super, lâcha Kira. C'est vrai que la vie n'était pas encore tout à fait assez difficile.

Samm se mit debout et lui tendit la main. Elle la prit, se leva et se retrouva face à lui. Ils ne se détournèrent pas. Elle le regarda dans les yeux et ressentit... *quelque chose*. Le lien était encore difficile à interpréter.

Samm fut le premier à baisser les yeux.

– Je prends les bras, dit-il en allant se placer derrière Afa. Emmenons-le en sûreté quelque part.

Kira se réveilla en sursaut à trois heures du matin, certaine que quelque chose ne tournait pas rond. Elle lança des regards fébriles autour d'elle et empoigna son fusil.

– Qui est là ? Est-ce une attaque ?

– Du calme, lui dit Heron. Le générateur vient de s'éteindre. C'est sans doute l'arrêt du bruit de fond qui t'a réveillée.

– Je vais aller voir.

– Il doit être en panne sèche, et on n'est pas près de le faire redémarrer.

– Alors je vais chercher l'ordi. Si on a récupéré tout ce qu'on pouvait, je préfère le savoir ici, avec nous, que sans surveillance en bas.

– Prends ton arme, lui recommanda Heron. Au cas où il y aurait encore des monstres aquatiques.

Son expression était indéchiffrable dans le noir, et le lien, pour ce qu'en ressentait Kira, était muet.

– Merci.

Elle prit le pouls d'Afa et vérifia sa respiration, presque par réflexe à ce stade, puis descendit. Ils avaient découvert que le gaz toxique était plus lourd que l'air : l'endroit le plus sûr était donc le dernier étage. Kira alluma la lampe de son fusil, réconfortée que son canon ouvre la marche, au cas où il y aurait réellement quelqu'un en bas. Les corridors étaient plongés dans le noir, les escaliers déserts, l'immeuble restait silencieux à l'exception d'un faible clapotis de gouttelettes et de

vaguelettes. Les tours de disques durs qui culminaient autour d'elle projetaient de longues ombres lorsque le faisceau de la lampe dansait dessus. Les taches de sang laissées par la bataille ajoutaient à cette ambiance déjà lugubre quelque chose de menaçant, et Kira marcha à pas feutrés, retenant son souffle lorsqu'elle traversait les allées. Les vapeurs méphitiques s'enroulaient en volutes autour de ses chevilles et de ses mollets, et l'air avait un goût amer. Elle localisa l'ordinateur, le débrancha du serveur, et remonta le plus vite qu'elle l'osa. Lorsqu'elle eut regagné leur bivouac, elle s'assit sur son tapis de sol, saisit le nouvel écran et le brancha sur la poignée.

– Tu vas lire ça maintenant ? s'enquit Heron.

– Pourquoi attendre ?

– Tu n'as pas tort.

Et la Partial s'assit à côté d'elle pour voir par-dessus son épaule.

Kira battit des paupières, éblouie, quand l'écran s'anima, et baissa le réglage de la luminosité jusqu'à un degré tolérable. Une icône au centre de l'écran lui indiqua qu'il était encore en train de se connecter, et elle retint son souffle pendant que le petit hexagone tournait sans fin. Il s'arrêta, puis repartit.

– Allez, s'impacienta-t-elle.

Une minute plus tard, il s'immobilisa. CONNEXION RÉUSSIE. Elle ouvrit le dossier des téléchargements et fit défiler la liste. Celle-ci était énorme. Elle finit par renoncer et cliquer simplement dans la boîte de recherche.

– Qu'est-ce que je cherche, au juste ?

– L'Alliance ? suggéra Heron. Le RM ? L'expiration ? Ton nom ?

Kira tapa son prénom et cliqua sur « rechercher ». Le petit hexagone tourna, tourna, mais ne trouva rien.

– Mais...

– Tu y es peut-être sous un autre nom.

– Je vais essayer mon père.

Elle entra son patronyme : D-H-U-R-V-A-S-U-L-A. L'hexagone tournoya encore, la machine réfléchit à toute vitesse, et elle ne tarda pas à recracher des résultats. Les fichiers défilaient si rapidement que Kira n'arrivait même pas à en lire les titres. Elle arrêta au bout de 3 748 résultats et annula la recherche.

– Il va falloir donner des critères plus précis. Que dis-tu de...

Elle réfléchit en se mordillant la lèvre, puis tapa un nouveau mot :

– S-É-C-U-R-I-T-É.

L'hexagone reprit sa danse tournoyante. Douze résultats. Ouvrant le

premier fichier de la liste, Kira découvrit que c'était un e-mail adressé à son père par Bethany Michaels, directrice financière de ParaGen. Elle le lut à voix haute.

– « Le Comité des chefs d'état-major de l'armée nous a fait part d'une dernière exigence concernant l'armée des BioSynths : il réclame un dispositif de sécurité. Vous avez beau nous assurer de la loyauté sans faille des BioSynths – elle fait partie intégrante de leur cerveau, etc. –, cette demande m'apparaît parfaitement fondée, étant donné leurs capacités. En aucun cas nous ne pouvons négliger cet aspect.

» Parallèlement à cette armée artificielle, il nous faut prévoir la conception d'un virus de synthèse activable à distance, de sorte qu'en cas de dysfonctionnement des troupes, ou de rébellion, ou si la situation nous échappait d'une manière ou d'une autre, il nous suffirait d'appuyer sur un bouton pour les neutraliser. Il nous faut un virus capable de détruire les BioSynths sans faire de mal à quiconque ni détruire quoi que ce soit, hormis eux-mêmes. Je suis certaine que votre équipe n'aura aucune difficulté à le créer et à les en doter. »

Kira contemplait l'écran, médusée.

– La Sécurité, c'est le RM, dit Heron. C'est votre gouvernement qui l'a commandé.

– Et il s'en est pris à la mauvaise cible, compléta Kira dans un souffle.

CHAPITRE 25

Se faire capturer par les Partials avait été un jeu d'enfant. Ariel et Marcus avaient bouclé leurs bagages, étaient partis à pied le long de l'autoroute la plus large qu'ils avaient trouvée, et s'étaient fait ramasser par une patrouille dans les deux heures. Le binôme de Partials les avait fouillés, désarmés, et escortés dans la direction d'East Meadow ; quelques kilomètres plus loin, ils avaient rencontré un camion, déjà à demi plein de prisonniers humains, dans lequel ils avaient fait le reste du trajet. Les humains étaient assis en silence à l'arrière, le visage hagard de terreur, et Marcus n'avait pas eu besoin de feindre sa propre peur d'une occupation par les Partials. Ils s'étaient fait prendre volontairement, mais ils ignoraient quel sort leurs geôliers leur réservaient. Une fois arrivés à East Meadow, ils avaient de nouveau été fouillés et interrogés. Les Partials ne parurent pas reconnaître Marcus – ou s'ils l'avaient identifié, ils s'en moquaient. Peu avant minuit, Ariel et lui furent relâchés dans la ville sans rien d'autre sur eux que les vêtements qu'ils avaient sur le dos. Ils dégotèrent une maison vide et s'y cachèrent jusqu'au matin.

Craignant d'être suivis, ils attendirent la nuit suivante pour se risquer à gagner la maison de Nandita. Ils découvrirent que les Partials l'avaient déjà saccagée, et qu'ils avaient tout retourné jusqu'au moindre recoin.

– Ça m'étonnerait qu'ils aient laissé passer quoi que ce soit, dit Marcus.

Ils se mirent quand même à la tâche, au cas où les Partials auraient raté un indice révélateur sur les projets de Nandita. Ils ne savaient pas précisément ce qu'ils cherchaient.

Ils passèrent leurs journées dans la maison vide, en la fouillant le plus prudemment et le plus silencieusement possible, et leurs nuits dissimulés dans les habitations du voisinage, une différente chaque nuit, s'efforçant de rester invisibles.

Les gens qui attiraient trop l'attention sur eux se retrouvaient invariablement victimes de l'exécution du soir.

Ils commencèrent par la chambre de Nandita : tous ses tiroirs, ses placards, les boîtes rangées sous son lit, l'espace entre la penderie et le grand miroir en pied, le dessous des matelas, les poches de ses vêtements. Ils explorèrent aussi la serre, même si Xochi l'avait largement investie depuis la disparition de Nandita et s'il ne restait

que très peu d'endroits qui ne soient pas envahis par sa collection d'herbes et de pousses. N'ayant rien trouvé, ils se mirent à fouiller le reste de la maison, regardant d'abord dans les meubles avant de finalement arracher les lames du parquet, éventrer le capitonnage des fauteuils et même creuser des trous dans le jardin. Ils restèrent bredouilles.

– Voyons les choses en face, dit Marcus au bout de plusieurs jours, appuyé d'un air las au comptoir de la cuisine. Soit ces notes d'expériences n'existent plus, soit elles ne sont plus là.

– Elles existent. Je les ai vues.

– Nandita a pu les emporter avec elle.

Marcus contemplait le trou béant qu'ils venaient de pratiquer dans le mur de la cuisine ; Nandita y avait réparé une section de placage un an plus tôt, chose que les Partials ignoraient, mais en l'ouvrant ils n'y avaient trouvé que quelques clous égarés.

– C'est peut-être même pour ça qu'elle est partie, pour poursuivre ses études ou analyser les résultats, je ne sais pas.

– Ou pour les cacher, dit Ariel. Ou même pour simplement les détruire. Mais je me demande ce qui aurait pu la pousser à le faire.

Marcus secoua la tête.

– Tu pars du principe qu'elle est partie de son plein gré. Et si on l'avait enlevée ? Elle et ses notes ? Ça paraît... (Il ralentit et eut un rire sec.) J'allais dire que ça paraît inutilement paranoïaque, mais au vu des circonstances, ça pourrait bien être vrai. Je ne m'étonne plus de rien.

– S'ils l'avaient enlevée, ils ne seraient pas revenus à sa recherche, tu ne crois pas ?

– Les Partials sont très divisés. Il s'agissait peut-être d'une faction ennemie de Morgan.

– Nandita et le docteur Morgan ont toutes les deux étudié la physiologie de Kira. Pour ce qu'on en sait, elles travaillaient peut-être ensemble.

– J'ai nettement eu l'impression qu'elle travaillait pour Morgan quand Heron est venue me parler, c'est vrai, dit Marcus. D'un autre côté, Heron n'est pas franchement la plus fiable des sources. Quand même, réfléchis à ça : c'est peut-être par pure coïncidence que Morgan a fait des expériences sur Kira. Elle voulait une fille humaine, et à ma connaissance elle n'a pas fait d'efforts pour en obtenir une en particulier.

– À ta connaissance.

– À ma connaissance, en effet. Mais j'étais là. J'ai vu Kira vivre

toute l'histoire, prendre ses décisions à sa manière très personnelle. Si Morgan avait voulu quelqu'un en particulier, il lui suffisait d'envahir l'île comme elle le fait maintenant, au lieu de mettre sur pied un stratagème ridiculement compliqué pour la pousser à se rendre sur le continent.

– Mais que fais-tu de cette photo dont tu m'as parlé ? Tu as vu Kira et Nandita ensemble avant le Ravage, ce qui est déjà assez bizarre en soi, mais devant l'immeuble ParaGen, en plus ? Et ça ne te fait pas l'effet d'un gros voyant rouge te disant qu'il se passe des choses étranges ? Il y a forcément autre chose dans cette relation.

– Oui, mais quoi ? Bien sûr que c'est un gros voyant rouge, mais indiquant quoi ? Ça fait des semaines que j'essaie de tout démêler, c'est pour ça que nous venons de démanteler ton ancienne maison, mais qu'est-ce que ça veut dire ? Le fait que je les aie vues devant les bureaux de ParaGen signifie-t-il que Kira est différente ? La plupart d'entre nous ont subi des modifications génétiques à la naissance – Kira en aurait-elle une d'un genre particulier ? Je suis de ton côté, Ariel, mais très franchement, je n'y comprends rien.

Ils entendirent alors un grondement, et reconnurent aussitôt le bruit d'un moteur, probablement assez gros. Les Partials avaient apporté des véhicules motorisés à East Meadow, riches en ressources et en énergie comme ils l'étaient, et les humains avaient appris à guetter le bruit de la « police » des Partials en approche. Ils se jetèrent au sol, tâchant de se rendre aussi invisibles que possible. Cela fonctionna.

– C'était la plus chaude alerte que j'aie jamais connue, dit Ariel. Je pense qu'ils savent que nous sommes ici – que nous nous servons de cette maison, je veux dire.

– Les documents que tu as vus dans la serre de Nandita, lança Marcus. Tu ne te rappelles rien d'autre à leur sujet ?

– Je te l'ai déjà dit. Il était écrit : « Madison : contrôle. » Il y avait beaucoup de notes physiques : taille, poids, tension artérielle, ce genre de choses, avec leur évolution dans le temps. Madison et moi devions avoir dix ans, peut-être bientôt onze, notre puberté commençait tout juste, alors il y avait beaucoup de changements à suivre. Mais au moins la moitié des notes, probablement plus, parlaient de substances chimiques : elle avait aussi griffonné des choses sur les différentes propriétés de chaque herbe, et les différents dosages dans ses compte-gouttes d'une fois sur l'autre. Elle essayait de trouver la bonne recette pour... quelque chose. Je ne sais pas. Le « contrôle », quoi qu'elle ait voulu dire par là.

– Oh, merde, souffla Marcus, les yeux rivés au sol. (Il ferma les paupières en secouant lentement la tête, comprenant peu à peu.) Merde, remerde et remerde.

Ariel sourit.

– Attention à votre langage, monsieur Valencio.

– Il ne s'agit pas de contrôle, dit-il en relevant la tête vers elle. Tu as des notions de méthodologie scientifique ?

– Je suis sûre de ce que j'ai vu.

– Oui, d'accord, mais tu avais dix ans et tu ne savais pas l'interpréter. Vois-tu, quand un scientifique lance une expérience, il a toujours au moins deux sujets : le sujet d'expérimentation, qu'il traficote, et le contrôle, auquel il ne fait rien. C'est un repère, un sujet non modifié, qui n'est là que pour fournir un élément de comparaison avec ce qui arrive au sujet de l'expérience. Nandita a pu utiliser Madison comme sujet de contrôle, afin de mieux comprendre ses observations sur Kira.

Ariel commençait à voir où il voulait en venir.

– Elle n'avait jamais élevé d'enfants. Si Kira avait un comportement bizarre, elle n'avait aucun moyen de savoir si c'était parce que les enfants sont parfois bizarres, ou si c'était à cause de... de cette fichue particularité qu'on ignore sur elle. Donc... nous étions toutes des sujets de contrôle... Trois contrôles pour un sujet d'expérience. (Elle fronça les sourcils.) Ça se tient, je suppose, mais ça ne résout rien. On ne sait toujours pas sur quoi portaient ses tests, pourquoi elle les faisait, ni quel rapport cela avait avec ParaGen.

Marcus haussa les épaules.

– Il n'y a que trois personnes qui le sachent. Kira, Nandita et le docteur Morgan. Je te parie tout ce que tu veux que Morgan connaît au moins une partie de l'histoire, sans quoi elle ne serait pas en train de mettre cette île en pièces pour retrouver les deux autres.

– Oui, eh bien je ne vais pas aller le lui demander.

– Et Kira ne veut rien me dire. J'ai de ses nouvelles environ une fois par semaine, et jamais pendant plus de quelques secondes. Je ne sais pas où elle est, mais le signal radio est très, très faible.

Ariel contempla la maison saccagée.

– S'il restait une trace de Nandita ici, les Partials l'ont trouvée avant nous. Même si on découvrait un indice sur sa destination, nous aurions des semaines de retard sur eux, et ils sont bien plus nombreux que nous. Nous ne retrouverons jamais Nandita avant eux.

– Ne baisse pas les bras tout de suite, dit Marcus en agitant son appareil radio. La plupart des nouvelles que je reçois là-dessus émanent de batailles entre Partials : une autre de leurs factions s'en prend toujours à celle qui occupe l'île.

– Tu veux dire que nous sommes pris entre deux armées de

Partials ? Et moi qui croyais que tu voulais me remonter le moral !

– Ce que je veux dire, c'est qu'ils sont perturbés. Ils ne peuvent pas consacrer toute leur énergie à retrouver Nandita, parce qu'ils passent la moitié du temps à se battre contre d'autres Partials.

– Et nous, on passe tout notre temps à se cacher des Partials. Ils ont quand même l'avantage.

Marcus, songeur, poussa un profond soupir.

– J'essayais juste de voir le bon côté des choses, mais en effet, ça devient difficile.

Il jouait avec les débris de Placoplâtre, les soulevant du bout du pied. Une pensée lui vint peu à peu.

– En fait, peut-être que si.

– Si quoi ? Il y a un bon côté ?

– Il y a une seconde armée de Partials.

Ariel lui lança un regard incrédule.

– C'est le pire bon côté que j'aie jamais entendu.

– Non, s'échauffa Marcus. Réfléchis : le docteur Morgan a levé une énorme armée de Partials, expressément pour envahir notre île et nous prendre en otages, et une autre armée de Partials s'en prend à elle à cause de ça. Les Partials n'attaquent pas sans raison : ce sont des soldats, pas des... barbares. Et la seule raison qu'ils aient de traverser le détroit et de s'en prendre aux forces de Morgan, c'est de vouloir les arrêter, et s'ils veulent arrêter cette invasion, c'est qu'ils sont en désaccord.

Ariel se rembrunit, visiblement sceptique.

– Tu veux dire que le deuxième groupe de Partials serait de notre côté ?

– Si A déteste B et que C déteste B, alors A et C sont des alliés. C'est là... la propriété transitive de l'éthique du champ de bataille, un concept que je viens d'inventer. Mais qui est vrai.

– Les ennemis de mes ennemis sont mes amis, résuma Ariel.

– Ah, voilà ! Je savais bien qu'il existait un dicton de ce genre.

– Et en quoi ça nous aide ? À la rigueur, l'un de nous pourrait réussir à sortir d'East Meadow et à franchir les patrouilles de Morgan, pour peu que les autres les distraient suffisamment, mais ensuite ? Partir vers le nord en traversant le territoire le plus lourdement occupé de l'île, en pleine zone de bataille inter-Partials, et espérer reconnaître les bons des méchants ? Tu serais ramené ici *manu militari* en moins de vingt-quatre heures, en imaginant que tu survives à tout ça.

– Nous allons quitter l’île, dit Marcus. On laisse les soldats se battre entre eux, et on les contourne pour aller parler au commandement, à l’arrière.

– Tu veux te pointer sur le continent, tout seul, et trouver un groupe de Partials...

Marcus éclata de rire.

– Tu me prends pour qui ? Pour Kira ? Je ne vais pas faire ça tout seul, je vais aller en parler au Sénat.

– Le Sénat a fui East Meadow au début de l’invasion, dit Ariel. Qu’est-ce qui te fait croire que tu vas le retrouver ?

– Le fait que le sénateur Tovar soit l’ancien chef de la Voix du peuple. Et que je connaisse les anciennes planques de la Voix. Aide-moi juste à m’échapper, il faut que j’aille à l’aéroport JFK.

CHAPITRE 26

Kira regarda ses trois compagnons, hochant la tête comme pour se convaincre elle-même qu'elle disait vrai.

– La Sécurité, c'était le RM. Créé par ParaGen, sur instruction du gouvernement, comme moyen de contrôle de l'armée des Partials.

Le visage de Samm était solennel.

– Le RM devait tuer des Partials ?

– C'était un disjoncteur, dit Heron. Si jamais les Partials échappaient au contrôle, boum ! Activez la Sécurité, problème réglé.

– C'est une très bonne idée, commenta Afa, bien assommé par les antalgiques mais encore relativement lucide.

Ses pensées semblaient claires, mais il avait la langue pâteuse et disait tout ce qui lui passait par la tête.

– À part le côté génocide, bien sûr, précisa-t-il. Ne le prenez pas mal.

– Bien sûr que non, pensez-vous ! lui dit Heron sur un ton qui démentait complètement ses paroles.

– Alors comme ça, la Sécurité était présente en nous dès le départ, reprit Samm. C'était un dispositif d'autodestruction biologique.

– Qui n'a pas tué les bonnes personnes, précisa Afa.

– Je ne crois pas que ce soit ça, dit Kira.

Elle redressa l'écran et fit défiler l'arborescence, cherchant un fichier en particulier ; lorsqu'elle le trouva, elle le montra à tous.

– Voici un e-mail datant des tout débuts de l'épidémie de RM, avec en pièce jointe un article de presse sur une mystérieuse maladie surgie de nulle part ; les archives ne disent pas précisément quand la Sécurité a été activée ni par qui, mais je devine que cela remontait à environ trois jours. Ce courrier est de Nandita, et adressé à mon père. (Elle retourna l'écran vers elle et lut la pièce jointe à haute voix.) « Un nouveau supervirus fait sept morts à San Diego. Des dizaines d'autres cas apparaissent. » (Elle releva les yeux.) Dans le corps de l'e-mail, Nandita a écrit : « Plus rapide qu'on ne le pensait. » Pas : « Oh non, il ne s'attaque pas aux bons ! » Juste : « Plus rapide qu'on ne le pensait. »

– Ils auraient volontairement visé les humains ? s'étonna Samm. Ça n'a... absolument aucun sens.

– Non, en effet, et c’est pourquoi je n’adhère pas encore complètement à l’idée. Je fais juste remarquer que c’est une possibilité.

– Et est-ce que tu vas spéculer comme ça sur toutes les informations ? s’enquit Heron. Ou juste sur celle-ci ? Prévenez-moi quand je pourrai à nouveau m’intéresser à ce que tu racontes.

Kira eut envie de lever les yeux au ciel, mais s’abstint.

– C’est ça, le problème, dit-elle. La plupart des autres informations sont relativement claires. On n’a pas trouvé de formule virale ni rien de ce genre, mais il y a là-dedans des documents qui détaillent presque tout le reste. Nous savons comment ils ont procédé : ils ont conçu les glandes phéromonales de telle manière qu’elles diffusent des spores virales lorsqu’elles sont stimulées par une substance chimique particulière. Nous savons pourquoi ils l’ont fait : parce qu’ils craignaient que l’armée des Partials ne se soulève un jour, ou pire, et qu’ils voulaient avoir un moyen simple de l’anéantir. Ce n’est pas la décision la plus éthique qu’ils aient prise, mais enfin c’est comme ça. (Elle posa une main sur l’écran qui luisait doucement.) Il y a là-dedans des documents dans lesquels ils en débattent, d’autres dans lesquels ils planifient tout, d’autres encore dans lesquels ils analysent les détails spécifiques de la contagion, pour tâcher de prévoir à quelle vitesse elle se propagerait. Mais toutes ces discussions concernent les Partials. Le virus s’en est pris aux humains, et pourtant pas un mail dans le lot ne s’étonne de cette bizarrerie. Aucun de ceux de l’Alliance, en tout cas. Il y a bien un message de Noah Freeman, le PDG de ParaGen, adressé au conseil d’administration, qui laisse penser que c’est plus compliqué. (Elle afficha le message en question.) « Nous n’avons pas de preuve formelle que l’équipe responsable des Partials ait le projet de saboter le dispositif de Sécurité. Toutefois, dans le souci de parer à toute éventualité, nous avons engagé de nouveaux ingénieurs pour l’installer sur les derniers modèles. Ainsi, même en cas de trahison de l’équipe scientifique, la Sécurité se déploierait tout de même. »

– Ce qui semble confirmer ce que tu viens de dire, commenta Samm.

– Voilà. On sait que l’Alliance a inclus le RM dans le génome des Partials, et cet e-mail nous indique que la direction de ParaGen connaissait cette partie de l’histoire. Mais nous savons aussi que l’Alliance a prévu l’antidote en même temps que le virus. Et cela en secret, puisque ce n’est jamais mentionné dans le moindre échange de mails entre l’Alliance et la direction. Comme le prouve ce message-ci, le PDG savait que l’Alliance essayait de saboter la Sécurité, même s’il ignorait par quel moyen. Le « sabotage » en question devait donc être l’antidote. Il n’est mentionné que deux ou trois fois dans les messages entre membres de l’Alliance, et seulement de manière lourdement

cryptée. Sans Afa pour faire sauter les protections, nous n'aurions jamais pu les lire.

L'intéressé se redressa.

– Ils se servaient d'un codeur Paolo-Scalini niveau six avec des dynamiques de...

– On s'en fiche, le coupa Heron. L'important est que c'était secret. C'est bizarre. En définitive, ils cachaient à leurs patrons qu'ils étaient en train d'inventer un deuxième dispositif pour annuler le premier.

– Mais dans ce cas, dit Samm, la première Sécurité – le RM – a dû être conçue volontairement pour s'attaquer aux humains. Si c'était dû à une mutation de la souche, l'antidote serait impuissant à la neutraliser.

– Absolument, l'approuva Kira. Tout se goupille un peu trop bien pour que ce soit un hasard.

– Et l'expiration ? demanda Heron. C'est bien l'autre raison de notre présence ici, pas vrai ? Avez-vous trouvé comment y mettre fin ?

– Ça aussi, c'était sans doute secret, répondit Kira. Messages cryptés et tout et tout. Certains membres de l'Alliance étaient au courant ; d'autres, comme Morgan, apparemment pas. Comme je n'ai pas eu le temps de lire toutes leurs conversations, je ne peux pas vous dire au juste pourquoi.

– Sans doute parce qu'ils n'étaient pas tous d'accord, intervint Samm. Tu as dit qu'il y avait eu débat à propos de la Sécurité, pas vrai ? Je suppose donc que certains s'y opposaient ?

Kira acquiesça.

– Certains, oui. Mon père, par exemple, trouvait qu'à partir du moment où l'on créait de nouvelles formes de vie, il était immoral de prévoir de les tuer sur commande.

Elle ne put s'empêcher de sourire de cette manifestation de bonté chez son père, heureuse de savoir qu'il s'était opposé à une chose qu'elle-même haïssait si fort. Même si elle n'avait pas de lien biologique avec lui, ou peut-être justement parce qu'elle le savait, les points communs entre eux n'en avaient que plus de poids.

Afa hocha la tête, de manière presque compulsive, dessinant des motifs dans la poussière en parlant.

– Donc, l'Alliance avait un plan qu'elle cachait à la direction de ParaGen, mais ses membres n'étaient pas d'accord entre eux, ou chacun avait son propre projet qu'il cachait aux autres. Peut-être les deux, ou peut-être quelque chose entre les deux.

– C'est ça, dit Kira. Il y avait un plan... au moins un.

– Mais la date d'expiration, dans tout ça ? insista Heron. Tu as dit qu'il y avait quelque chose là-dedans... quoi donc ?

– Rien que des théories et des projections, répondit Kira en lui tendant l'écran. Tu peux lire ça toi-même si tu veux : de longs discours sur la nécessité d'une date d'expiration, et sur la durée de vie qu'il fallait leur accorder, la manière dont elle devrait fonctionner, qui allait s'en charger. Ça continue sans fin. Mais pas de formules, pas de codes génétiques, pas le moindre détail purement médical.

– Comme pour le virus, fit remarquer Samm. Je croyais que tous les dossiers de ParaGen se trouvaient dans ce centre de données ?

Afa dessinait toujours avec son doigt.

– Moi aussi.

– Alors, où est le reste ? s'interrogea Kira. Sur un autre serveur ? Je ne sais pas si on réussira à rallumer le générateur.

– Non, j'ai bien étudié le registre, dit Afa. Tout ce qui appartenait à ParaGen est sur ce disque dur.

– De toute évidence, ce n'est pas vrai, le contredit Heron. Où peut être le reste ?

– Je ne sais pas.

– Il faudrait peut-être vérifier le registre, suggéra Samm.

Mais Kira secoua la tête.

– Ils ne voulaient certainement pas que les pièces les plus importantes de leur plan secret se baladent « dans le nuage », comme dit Afa. À mon avis, ces archives-là se trouvent exactement là où on le pensait dès le début. (Elle prit sa respiration, pleine d'appréhension.) Et nous allons y aller.

– Tu ne veux quand même pas parler de Denver, souffla Heron.

– Bien sûr que si, je veux parler de Denver.

– On ne va pas à Denver, trancha Heron. On a essayé ceci, ça n'a pas marché, maintenant il est temps d'être raisonnables et de rentrer chez nous.

– Plus rien ne nous attend chez nous.

– Si, la vie ! s'emporta la Partial. Le salut, la raison ! On en a déjà parlé...

– Et on a décidé d'aller à Denver, la coupa Kira. C'était le projet depuis le début. On a cru pouvoir tout récupérer ici, mais c'est raté. On a joué, on a perdu. Maintenant, il faut continuer.

– J'ai la jambe cassée, lui rappela Afa.

– Je sais.

– La balle a touché le tibia...

– Je sais ! Je sais, et je suis désolée. Mais que pouvons-nous faire d'autre ? Tourner les talons, renoncer, simplement parce qu'on a fait un pari fou et qu'on l'a perdu ?

– Le pari fou, c'était Denver, affirma Heron. Chicago était la seule partie raisonnable du projet.

– Nous avons fait ce chemin pour tenter de trouver l'Alliance, argumenta Kira. Pour trouver ParaGen, les plans, les formules, et le tout afin d'éliminer ces maladies...

– C'est en rentrant chez nous qu'on pourra les éliminer, soutint Heron.

– Non, on ne pourra pas. À la rigueur, on parviendra à en différer l'issue, à contourner temporairement le problème ; peut-être qu'avec beaucoup de chance, en m'étudiant, le docteur Morgan arrivera à bricoler quelque chose contre la date d'expiration. Mais le RM sera toujours là, les bébés humains continueront de mourir, et nous serons toujours aussi impuissants.

Heron répondit d'une voix froide comme la glace.

– Donc si tu ne peux pas sauver les deux espèces, tu vas laisser mourir les deux.

– Je peux sauver les deux. Nous pouvons sauver les deux, ensemble, en allant à Denver et en mettant la main sur les dossiers.

– Et s'ils n'y sont pas ?

– Ils y sont.

– Et on ira où, après ? Jusqu'à la côte ? Au-delà de l'océan ?

– Ils y sont, je te dis.

– Mais s'ils n'y sont pas ?

– Alors on continuera ! explosa Kira. Parce qu'ils sont quelque part, je le sais !

– Tu ne sais rien du tout. C'est juste ta pauvre cervelle embrouillée qui se raccroche à cette idée, par pur désespoir.

– C'est la seule explication qui fasse le lien entre tout ce que nous avons trouvé jusqu'à présent. Je ne baisserai pas les bras, et je ne ferai pas demi-tour.

Le silence s'abattit sur la pièce. Kira et Heron se défiaient du regard, farouches comme des lionnes.

– Je ne veux pas traverser l'enfer, geignit Afa.

– Tu vas tous nous faire tuer, ajouta Heron.

– Tu n'es pas obligée de venir.

– Alors là, tu serais tuée à coup sûr, et si tu es la clé pour comprendre comment lever la date d'expiration, ça revient au même.

– Viens avec nous, dans ce cas. On peut y arriver, Heron, je te le jure. Tout ce qu'a fait l'Alliance, les formules utilisées, les génomes qu'ils ont créés, tout ça nous attend là-bas. Nous le retrouverons, et

nous le rapporterons, et nous sauverons tout le monde. Les deux espèces.

– Les deux espèces, répéta Heron, qui inspira à fond. Tu as intérêt à te démener, alors, parce que si jamais un seul camp doit survivre, je t'assure que ce sera le nôtre. (Elle tourna les talons et sortit d'un pas furieux.) Si on doit partir, partons tout de suite : à chaque minute qui passe, quelqu'un meurt chez nous.

Kira elle-même respira profondément, les veines encore saturées d'adrénaline. Afa regarda Heron partir, puis parla trop fort.

– Je ne l'aime pas tellement.

– C'est le dernier de ses soucis, le rassura Kira. Samm, on ne t'a pas entendu pendant tout ce temps.

– Tu connais ma position, répondit-il. J'ai confiance en toi.

Kira sentit monter des larmes, qu'elle essuya sur sa manche.

– Pourquoi ? fit-elle en reniflant. Je me trompe souvent.

– Oui, mais si tu as une chance même infime de réussir, tu es prête à déplacer des montagnes pour y arriver.

– Tout est si simple, avec toi.

Samm soutint son regard.

– Simple ne veut pas dire facile.

– On devrait d'abord appeler chez nous, dit Afa. Ce type à qui tu parles toujours : il faut le prévenir qu'on rentrera en retard.

– Non, déclara Samm en se levant. On vient de se faire attaquer... Je ne sais pas si c'étaient des gardes postés à Chicago ou s'ils nous ont suivis, mais quoi qu'il en soit, nous sommes plus en danger que nous ne le pensions. Nous ne pouvons laisser personne savoir que nous sommes en vie, et encore moins où nous allons.

– Pas besoin de dire où, précisa Afa. On pourrait utiliser un nom de code. Comme « Mortorq » : c'est un tournevis.

– Non, insista Kira. Quoi que nous disions, ce sera un indice de trop. On y va, et en secret. (Elle regarda l'écran dans sa main, puis le fourra dans son sac à dos.) Tout de suite.

CHAPITRE 27

Les ruines de l'aéroport JFK étaient entourées d'une large étendue de tarmac qui obligeait tout intrus à approcher à découvert. Un assaut ciblé, mené avec des véhicules blindés, l'aurait facilement conquis, mais il restait peu de blindés dans le monde, et l'armée de guérilla du docteur Morgan n'en possédait aucun. Du temps de la rébellion, la Voix du peuple avait réussi à tenir l'aéroport contre les Forces de défense avec juste une poignée de guetteurs et de snipers ; à présent, les hors-la-loi et l'armée unissaient leurs forces contre les Partials. Marcus traversa les pistes exposées, mal à l'aise, en priant pour que les défenseurs le reconnaissent comme un humain. Et pour qu'ils prennent la peine de l'identifier, déjà.

L'accès à l'aéroport avait été dynamité, ainsi que l'essentiel du terminal 8, afin de laisser le moins de cachettes possible à une force d'invasion. Marcus préféra se diriger vers le terminal 7. Tout en avançant, il distingua des tireurs dans l'ombre, qui le suivaient lentement de la pointe de leurs canons.

– Halte-là, cria une voix.

Marcus s'arrêta.

– Jette tes armes.

– Je n'en ai pas.

– Alors jette tout le reste.

Marcus n'avait pas grand-chose sur lui : rien qu'un sac à dos qui contenait des bonbons durs comme des cailloux et deux litres d'eau. Il le posa par terre et s'en éloigna, tendant les mains devant lui pour montrer qu'il n'avait rien dedans.

– Tourne-toi, fit la voix, et Marcus s'exécuta.

– Je ne suis rien qu'un petit Mexicain maigrichon, dit-il. Oh, attendez ! J'oubliais.

Plongeant la main dans la poche de son jean, il en sortit un papier plié et un crayon usé. Il les tint devant lui pour inspection, puis les posa par terre avec précaution.

– Tu te moques de nous ? fit la voix.

– Oui.

Il y eut un long silence, jusqu'au moment où, enfin, un homme lui fit signe dans l'encadrement d'une porte. Il trotta jusque-là et

découvrit des soldats de la Défense qui l'attendaient avec des mitraillettes. Il les regarda avec appréhension.

– Vous êtes bien des humains, hein ?

– Jusqu'au bout de mes ongles de tueur de Partials, répondit le soldat qui lui avait fait signe. Tu es un des gars de Delarosa ?

– Quoi ?

– La sénatrice Delarosa. Tu travailles pour elle ? Tu as un message ?

Marcus afficha un air perplexe.

– Attendez, vous voulez dire qu'elle est encore...

Il se rappelait l'avoir rencontrée dans la forêt, alors que Haru et lui fuyaient la première attaque de Partials. Elle se cachait dans les bois et attaquait les patrouilles.

– ... elle se bat encore contre les Partials ?

– Avec le soutien total de l'armée, dit le soldat. Et elle le fait fichtrement bien, en plus.

Marcus soupesa cette idée : il l'avait toujours vue davantage comme une terroriste que comme une combattante pour la liberté. *Je suppose qu'il vient un moment où tout se rejoint*, pensa-t-il. *Quand la situation est suffisamment désespérée, tout est bon...*

... Non, ce n'est pas vrai, se reprit-il fermement. *À la fin de la guerre, il faudra que nous soyons aussi bons que quand nous l'avons commencée.*

– Je ne suis qu'un type comme ça, dit-il. Pas de message ni de livraison spéciale, rien.

– La zone des réfugiés est en bas, l'informa le premier soldat. Essaie de ne pas trop manger, il ne nous reste pas grand-chose.

– Ne vous en faites pas, je ne vais pas rester longtemps. Est-ce que par hasard je pourrais parler au sénateur Tovar ?

Les soldats se consultèrent du regard, puis le premier se retourna vers Marcus.

– M. Mkele aime débriefer les nouveaux arrivants. Tu le verras d'abord.

Ils guidèrent Marcus dans l'aéroport, quittant presque immédiatement la surface pour descendre dans le vaste réseau souterrain qui sillonnait le complexe entier. Marcus s'étonna de découvrir un véritable camp de réfugiés dans les sous-sols : il n'était pas le premier à avoir eu l'idée de venir ici !

– Les Partials savent-ils que vous êtes regroupés là ? s'enquit le garçon. Ils seraient prêts à tuer pour mettre la main sur cet endroit.

– Ils ont envoyé deux ou trois patrouilles. Jusqu'à présent, on a réussi à leur rapporter plus d'ennuis qu'on n'en valait la peine.

– Ça ne durera pas.

– Ils sont attaqués par Delarosa sur un flanc, et par une autre faction de Partials sur l'autre. Ça occupe trop leurs forces pour qu'ils s'embêtent avec nous.

– C'est exactement pour ça que je suis venu ici, confirma Marcus.

Le soldat l'emmena jusqu'à un petit bureau et frappa à la porte. Marcus reconnut la voix de Mkele lorsque celui-ci leur dit d'entrer. Le soldat obéit.

– Un nouveau réfugié, annonça-t-il. Il dit qu'il veut parler au Sénat.

Mkele releva la tête, et Marcus éprouva un pincement de fierté malicieuse en voyant s'agrandir les yeux de l'expert en sécurité.

– Marcus Valencio ?

Surprendre un homme qui se flattait de tout savoir était vraiment un plaisir sans prix.

Mais la fierté fit aussitôt place au découragement : voir que Mkele était dépassé par la situation était, d'une certaine manière, plus inquiétant que tout.

– Bonjour monsieur, lui dit Marcus en entrant. J'ai une... une requête à vous soumettre. Ou plutôt une proposition, je dirais.

Mkele jeta un coup d'œil incertain au soldat, puis revint à Marcus et lui indiqua une chaise.

– Asseyez-vous.

Le soldat s'en alla en refermant derrière lui, et Marcus inspira à fond pour calmer ses nerfs.

– Il faut que nous fassions une incursion sur le continent, annonça-t-il.

Mkele ouvrit de grands yeux, et Marcus éprouva de nouveau le même sentiment de triomphe et de gêne en voyant qu'il venait encore d'étonner le chef du renseignement. Au bout d'un bref instant, celui-ci hocha la tête, comme s'il comprenait.

– Vous voulez aller chercher Kira Walker.

– Sûr que j'aimerais bien la trouver, mais ce n'est pas elle le but. Il nous faut envoyer un groupe vers le nord, une ville appelée White Plains, pour discuter avec les Partials qui s'en prennent au docteur Morgan.

Mkele ne réagit pas.

– Je ne sais pas précisément de quelle faction il s'agit, continua Marcus, mais je sais qu'ils combattent celle de Morgan. Ils ont lancé un assaut contre l'hôpital dans lequel Kira était prisonnière, il y a quelques mois : c'est ce qui nous a permis de la libérer, pendant qu'ils s'entretuaient. Maintenant, ils s'en prennent de nouveau aux forces de

Morgan : ils les ont suivies à travers le détroit, ce qui laisse entendre qu'ils cherchent à stopper cette invasion.

– Et vous pensez que cela en fait nos amis.

– A est égal à B, qui est égal à... bon, écoutez, Ariel formulait ça bien mieux que moi, je ne me rappelle plus. Mais oui, nous avons un ennemi commun avec eux, et nous pourrions sans doute obtenir leur aide.

Mkele l'observa encore un moment, puis parla lentement.

– Je reconnais qu'il a pu nous venir des idées du même ordre, mais nous ne savions pas où ni comment prendre contact avec eux. Êtes-vous sûr que c'est bien à White Plains qu'il faut aller ?

– Sûr et certain. Samm nous en a parlé : ils ont un réacteur nucléaire qui fournit du courant à toute la région, si bien qu'ils restent sur place pour l'entretenir. Si nous parvenons jusque-là, ce qui, je l'admets, ne sera pas facile, ils seront peut-être disposés à s'associer avec nous pour mettre fin à l'occupation, voire à nous donner certaines réponses avant qu'il ne soit trop tard. Ça vaut la peine de tenter le coup.

– Des coups, c'est exactement ce que vous récolterez, objecta Mkele. Vous me parlez d'une mission à l'aveugle, en territoire hostile, sans garantie de sécurité. Si vous persévérez dans ce sens, vous serez tué.

– C'est bien pour ça que je suis venu vous voir. Je ne suis pas Kira... Je ne suis pas prêt à prendre le commandement d'une expédition pareille, je ne fais que proposer l'idée.

– Comme ça, lorsqu'il y aura un mort, ce sera moi au lieu de vous.

– Dans l'idéal, personne ne mourra, répliqua Marcus, mais vous faites ce que vous voulez. Je vous recommande quand même de rester en vie assez longtemps pour réussir.

Mkele tambourina des doigts sur le bureau, un geste étonnamment banal qui humanisa un peu cet homme aux yeux de Marcus.

– Il y a un an, je vous aurais châtié pour votre irresponsabilité, dit-il. Aujourd'hui, il se trouve que nous sommes prêts à tout essayer, ou presque. J'avais une unité de soldats qui se préparait déjà pour une mission sur le continent, et maintenant que vous nous donnez un objectif clair, nous pouvons déclencher les opérations. Il se trouve aussi que nous avons besoin d'un médecin, et d'une personne ayant déjà une expérience derrière les lignes des Partials.

– Et je suppose que vous désirez un volontaire, bien sûr.

– Nous sommes les Forces de défense, dit Mkele. Nous n'attendons pas que les gens se portent volontaires. Vous partez demain matin.

CHAPITRE 28

Kira et ses compagnons étaient en route pour Denver.

Ils avaient quitté le centre de données aux premières lueurs du jour, après avoir bandé la jambe blessée d'Afa le plus serré possible, puis l'avoir aidé à patauger sur un bon kilomètre dans l'eau immonde. Ils retrouvèrent la barque là où ils l'avaient laissée et ramèrent en silence jusqu'à leurs chevaux, Samm donnant de longs et puissants coups d'aviron tandis que Heron et Kira surveillaient les arbres en surplomb, guettant les signes d'une attaque. Un chien solitaire les regarda passer depuis un pont, mais il ne parla ni n'aboya, et Kira n'aurait su dire s'il s'agissait d'un Chien de garde ou d'un simple cabot errant.

Les chevaux étaient indemnes mais terrifiés, et Samm et Heron mirent plusieurs minutes à les apaiser suffisamment pour qu'ils se laissent seller. Kira refit le pansement d'Afa avec des bandages secs, et ils unirent leurs forces pour le hisser sur le dos de Zarbi, où le changement de pression sur son muscle déchiqueté le fit chanceler et grimacer de douleur. Kira se mordit la lèvre, contrariée qu'ils soient obligés d'emmener Afa encore plus loin de chez lui – elle n'était pas fâchée contre lui, ni contre personne, mais juste en colère. *Fâchée que la vie soit si dure*, pensa-t-elle. *Nandita m'a élevée mieux que ça*. « *Si tu as la force de geindre, tu as la force d'y faire quelque chose.* »

Chicago se situait à peu près à mi-distance de Denver et de Long Island, et il leur faudrait encore deux grands mois pour ramener Afa chez lui ; deux mois qu'ils n'avaient pas. Ils ne pouvaient pas le laisser sur place, évidemment : ils étaient donc obligés de l'emmener, quelles que soient les conditions. *D'autre part*, songea-t-elle, *s'il y a encore un système informatique dans les labos de Denver, nous aurons besoin de lui pour y accéder. Il est le seul à savoir comment s'y prendre. Il ne nous reste plus qu'à nous débrouiller pour le garder en vie.*

Une fois qu'ils furent tous en selle, prêts à partir, Kira les mena non vers l'autoroute mais vers un grand hôpital situé de l'autre côté du dépôt ferroviaire.

– « Saint-Bernard », lut-elle sur un panneau délavé, à l'entrée du parking.

– Faut-il aller chercher des antibiotiques dans la pharmacie ? s'enquit Heron. Ou un gros chien poilu avec un petit tonneau accroché au collier ?

– Du moment que ce ne sont pas des chiens qui parlent, tout me va,

répondit Kira.

Ces créatures l'épouvantaient encore, elle en avait fait des cauchemars la nuit précédente : dans son rêve, elle vivait avec eux, sauvage et féroce, rejetée par les deux sociétés, humaine et Partial. Elle savait que c'était injuste de sa part de les haïr. Comme elle, ils n'étaient pas responsables de ce qu'ils étaient. Elle chassa ces pensées de sa tête et entra dans l'hôpital, montrant à Samm comment trier les médicaments dont ils avaient besoin tandis que Heron surveillait Afa et les chevaux. Ils remplirent une mallette entière d'antibiotiques et d'analgésiques, puis remontèrent en selle pour se mettre en route vers l'ouest.

Vers le vaste désert empoisonné.

Le moyen le plus rapide de quitter la ville était une voie ferrée qui traversait l'autoroute inondée et partait en ligne droite vers le sud-ouest, perchée sur des rails surélevés qui la maintenaient largement au-dessus de l'inondation. Ils la suivirent sur des kilomètres, dépassant des dépôts de chemin de fer, des cours d'école, de vieilles maisons effondrées, des églises inondées et des bâtiments écroulés, et franchissant une rivière en crue. Les rails étaient rectilignes et le chemin essentiellement sec, mais les cailloux du ballast ralentissaient les chevaux. Ils n'avaient pas encore rejoint la route que déjà il faisait trop sombre pour voyager. Ils s'abritèrent dans une ancienne bibliothèque municipale, laissant leurs montures brouter les hautes herbes qui poussaient sur un terrain marécageux avant de leur faire prudemment gravir la rampe d'accès pour les mettre au sec à l'intérieur. Kira inspecta le bandage d'Afa, lui fit une grosse piqûre d'analgésiques, puis nettoya sa plaie pendant qu'il dormait. Heron attrapa des grenouilles et des lézards dans les marais, dehors, et les fit rôtir sur un feu de vieilles chaises et de magazines. Les livres de la bibliothèque étaient vieux, pourris, et il ne restait personne au monde pour les lire, mais Kira veilla à ce qu'aucun ne finisse dans les flammes. Il lui semblait que ç'aurait été mal.

Au matin, ils se rendirent compte qu'ils se trouvaient à courte distance de la route 80, la grande voie rapide qu'ils avaient suivie depuis Manhattan, mais environ cent cinquante kilomètres plus à l'ouest que quand ils l'avaient quittée en entrant dans Chicago par l'est. Ils revinrent dessus, la trouvant plus haute et plus sèche que la voie de chemin de fer, et bien plus confortable pour les chevaux. Ils la suivirent toute la journée. La ville s'étirait toujours à l'infini où que l'œil porte : une vaste étendue d'immeubles, de rues et de ruines. Les banlieues passèrent et disparurent – Mokena, New Lenox, Joliet, Rockdale –, leurs limites théoriques se fondant en une métropole

unique. Lorsque la nuit tomba de nouveau, ils atteignaient les abords de Minooka, que la route contournait en s'incurvant vers le sud. Là, Kira vit pour la première fois une plaine herbeuse qui s'étendait sans fin en direction de l'ouest. L'horizon était plat et informe : un océan de terre, d'herbe et de marécages. Ils dormirent dans un hangar géant, dans ce que Kira supposa être une vieille salle de repos pour les camionneurs transcontinentaux, et écoutèrent une pluie d'orage tambouriner furieusement sur la vaste toiture en tôle. La plaie d'Afa n'allait pas mieux que la veille, mais au moins elle ne s'était pas infectée. Kira se pelotonna sur son tapis de sol et lut à la lueur de la lune un roman à suspense qu'elle avait pris à la bibliothèque. *D'accord, le héros est pourchassé par des démons, se dit-elle, mais lui, au moins, il peut prendre une douche chaude le matin.*

Elle s'endormit le nez dans le livre, et s'éveilla bien bordée dans une couverture. À la porte, Samm, qui regardait le soleil se lever sur le paysage urbain, lui jeta un coup d'œil avant de se retourner vers le ciel pâlisant.

Kira s'assit, étira son dos et ses épaules et fit craquer sa nuque.

– Bonjour ! lança-t-elle. Merci pour la couverture.

– Bonjour, lui répondit Samm sans bouger. De rien.

Elle se leva et prit le temps d'aller suspendre sa couverture au dossier d'une chaise avant de s'accroupir pour ouvrir son paquetage. Heron et Afa dormant encore, elle parla à voix basse.

– Qu'est-ce qui te plairait, pour le petit déjeuner ? J'ai du bœuf séché, une autre marque de viande séchée à l'arôme indéfinissable, et... des cacahuètes. Rien que des victuailles pré-Ravage, récupérées dans ce magasin où on s'est arrêtés en Pennsylvanie. Il ne nous reste plus grand-chose, comme provisions.

– On devrait aller au ravitaillement en ville avant de repartir, suggéra Samm. On n'est pas loin de la zone toxique, et je ne sais pas s'il faut se fier à ce qu'on trouvera là-bas.

– On est passés devant une épicerie hier soir, dit Kira, qui sortit du sac tous les aliments qu'elle avait mentionnés pour les poser sur une table, à côté de Samm, puis s'assit de l'autre côté et ouvrit le paquet de cacahuètes. On pourra y retourner avant de lever le camp, mais en attendant, sers-toi.

Samm étudia la nourriture, choisit un sachet de bœuf au hasard et le déchira. Il le renifla méticuleusement avant d'en sortir un morceau de viande noir, tordu, dur comme de la semelle.

– Que faut-il faire à la viande pour qu'elle soit toujours bonne au bout de douze ans ?

– Qu'entends-tu par « bonne » au juste ? Tu vas devoir mâchouiller ce truc toute la journée avant qu'il soit assez mou pour être avalé.

Il en déchira une lanière, longue, fine, et filandreuse au point que c'en était presque drôle.

– Il va falloir la faire bouillir, observa-t-il en remettant les fibres dans le sachet. Mais quand même... une substance comestible presque aussi vieille que nous ! Ce bœuf avait peut-être déjà notre âge quand il est mort, et cet arbre n'existait même pas encore. (Il indiquait un peuplier haut de cinq mètres qui avait crevé l'asphalte du parking.) Et pourtant, on peut encore le manger. Nous n'avons rien, dans le monde d'aujourd'hui, qui permette de conserver la nourriture si longtemps. Ça n'existera peut-être plus jamais.

– Je ne sais pas si c'est souhaitable, pointa Kira. Parle-moi plutôt de la bonne viande fraîche de Riverhead.

– C'est juste que... tout se dégrade, une chose après l'autre. Des voitures qui ne roulent plus. Des avions qui ne reverront plus jamais le ciel. Des systèmes informatiques que nous pouvons à peine utiliser, et encore moins recréer. On dirait que... que le temps s'est inversé. Nous sommes des archéologues préhistoriques fouillant les ruines du futur.

Kira ne dit rien, mastiquant les arachides ramollies tandis que le soleil pointait au-dessus des sommets de la ville, loin derrière eux. Elle déglutit avant de parler.

– Je suis désolée, Samm.

– Ce n'est pas ta faute.

– Pas pour l'histoire des hommes préhistoriques, ni pour le bœuf séché ou... Non, je suis désolée de m'être fâchée contre toi. Je regrette d'avoir dit les choses qui font que tu m'en veux.

Il observa le soleil sans rien dire, et Kira essaya, en vain, de flairer ses pensées.

– Moi aussi, je regrette, lâcha-t-il enfin. Je ne sais pas comment réparer.

– Nous sommes en guerre. Nous ne sommes même pas dans une guerre que nous pouvons gagner – les humains et les Partials s'entretuent, et se tuent eux-mêmes, et tuent tout ce qui leur tombe sous la main, parce que c'est la seule manière qu'ils connaissent de résoudre les problèmes. « Si on ne se bat pas, on mourra. » Ce que nous devons voir en face, c'est que nous mourrons même si nous nous battons, et nous ne voulons pas affronter ça parce que c'est trop terrifiant. Il est plus facile de retomber dans les vieux schémas de haine et de vengeance, parce qu'au moins, comme ça, on fait quelque chose.

– Je ne te hais pas, dit Samm, mais je t'ai haïe. Quand tu m'as capturé, quand je me suis réveillé et que je t'ai vue, et que j'ai compris

que tous ceux de mon unité étaient morts. Tu étais là, et donc je t'ai haïe avec une force dont je ne me croyais même pas capable. Je suis désolé pour ça, aussi.

– Ce n'est pas grave. Je ne suis pas complètement innocente non plus. (Elle sourit.) Ce qu'on devrait faire, c'est envoyer tous les humains et les Partials dans une équipée mortelle comme celle-ci, pour qu'ils apprennent à se faire confiance et à se comprendre.

– Je suis content qu'il existe une solution aussi simple.

Samm demeurerait impassible, mais Kira crut percevoir, par le lien, comme une impression de sourire. Elle se mit dans la bouche une autre poignée de cacahuètes.

– C'est ce que tu veux vraiment, n'est-ce pas ? lui demanda-t-il.

Elle le regarda avec curiosité.

– Un monde uni, poursuivit-il, le regard toujours perdu au-dehors. Un monde dans lequel les Partials et les humains vivraient ensemble en paix.

Il lui jeta un regard en coin.

Kira acquiesça, tout en mâchonnant d'un air pensif. Oui, c'était exactement ce qu'elle voulait – ce qu'elle voulait depuis... depuis qu'elle avait appris ce qu'elle était. Une Partial, élevée en tant qu'humaine, reliée aux deux groupes sans vraiment faire partie d'aucun.

– Parfois, je me dis...

Elle s'interrompit. *Parfois, je me dis qu'il n'y a que comme cela que je serais acceptée. Je n'appartiens plus à aucun groupe, mais si les deux s'unissaient, je ne serais plus un phénomène de foire. Je ferais partie du tout.* Elle soupira, trop gênée pour le dire tout haut.

– Parfois je me dis que c'est le seul moyen de sauver tout le monde, reprit-elle à mi-voix. De tous nous rassembler.

– Ce sera bien plus difficile que simplement guérir nos maladies.

– Je sais. Nous allons trouver le labo de ParaGen, trouver les plans et les formules, nous vaincrons le RM et la date d'expiration... et rien de tout cela ne comptera, parce que nos deux peuples ne se feront jamais confiance.

– Un jour, il le faudra bien, dit Samm. Quand il n'y aura plus le choix qu'entre la confiance ou l'extinction, la confiance ou la disparition totale, ils verront qu'il le faut bien, et ils se feront une raison.

– C'est une des choses que j'aime chez toi, Samm. Tu es un optimiste invétéré.

À partir de là, pendant plusieurs jours, la route fut absolument rectiligne et plate, à un point presque perturbant. On voyait parfois, d'un côté ou de l'autre, des fermes reconquises par la prairie et restituées aux troupeaux de chevaux et de bovins sauvages, mais le panorama ne changeait pas : c'était toujours la même ferme répétée à l'infini, jusqu'au moment où Kira finit par avoir l'impression de faire du sur-place. De temps en temps, la rivière Illinois, au sud, pouvait être aperçue depuis la route, et Kira commença à l'utiliser comme repère. Ils avançaient lentement, en veillant à nourrir et abreuver les chevaux et à bien donner ses médicaments à Afa. Sa plaie cicatrisait très mal, et Kira faisait de son mieux pour lui remonter le moral.

Trois jours après être sortis de la banlieue de Chicago, ils atteignirent une ville entourée d'eau, au confluent de deux rivières ; ils traversèrent la Rock River pour entrer dans une agglomération nommée Moline, qu'ils trouvèrent marécageuse même s'ils pouvaient y circuler. Au centre de la ville, toutefois, un autre fleuve les arrêta net. C'était le Mississippi, et les ponts n'étaient plus là.

– Ça va mal, dit Kira en observant l'imposant cours d'eau.

Elle avait entendu parler du Mississippi, large de plus d'un kilomètre et demi à certains endroits. Ici, il était moins énorme, mais semblait tout de même avoir au moins huit cents mètres d'empan en certains points. C'était beaucoup trop pour que les chevaux s'y engagent à la nage, surtout avec Afa.

– Vous croyez que c'est dû à la guerre, ou juste à l'usure du temps, cette fois ? demanda Kira.

– Difficile à dire, répondit Samm.

Heron eut un rire dédaigneux.

– Quelle importance, de toute manière ?

Kira, qui regardait l'eau bouillonner, soupira.

– Aucune, je suppose. Bon, qu'est-ce qu'on fait ?

– On ne peut pas faire traverser Afa sans pont, affirma Samm. Et puis on mouillerait la radio, et même si elle est censée être étanche, je ne m'y fie pas trop. Je propose qu'on suive la rive jusqu'à trouver un pont intact.

– Vers le nord ou vers le sud ? s'enquit Heron. Ça, par contre, c'est important.

– D'après notre carte, nous sommes encore légèrement au nord par rapport à Denver, dit Kira. Partons vers le sud.

Ils tournèrent bride, Kira murmurant des encouragements à Bobo et lui caressant l'encolure. La rive était impraticable sur une largeur de

plusieurs mètres, parfois même sur presque un demi-kilomètre : le sol était soit trop escarpé, soit trop marécageux, soit trop boisé, voire les trois à la fois. Ils suivirent une petite route étroite autant qu'ils le purent, même s'ils découvrirent plus d'une fois qu'elle s'approchait trop du fleuve et plongeait soudain dans le courant. Lorsque cette route prit un grand virage, ils en empruntèrent une autre. Là, c'était la même chanson, parfois pire, mais ils n'avaient pas le choix. Le premier pont qu'ils dénichèrent rejoignait la ville la plus grande qu'ils avaient vue depuis Chicago, mais il était tombé, comme le précédent. Le deuxième jour, ils se retrouvèrent coincés à un endroit où les flots avaient complètement emporté la route, flanqués d'un côté par le fleuve et de l'autre par un lac, et durent rebrousser chemin sur plusieurs kilomètres. Là, le terrain détrempé s'étendait sur plus d'un kilomètre et demi, peut-être même trois, entre fleuve et lac : Kira ne savait plus si cette estimation était juste ou si elle émanait de sa frustration impuissante. L'endroit était superbe, plein d'oiseaux, de fleurs et de libellules qui décrivaient des cercles paresseux au-dessus des marais, mais l'obstacle était infranchissable. Ils trouvèrent une nouvelle route, prièrent pour qu'elle les mène à un pont, et la suivirent en direction du sud.

Au bout de deux jours, ils arrivèrent au village de Gulfport, qui avait plus de surface sous l'eau qu'au-dessus. De gros piliers de pierre marquaient l'emplacement d'un pont qui avait autrefois traversé jusqu'à la ville bien plus grande située de l'autre côté, mais à part quelques poutrelles solitaires qui dépassaient au-dessus des rapides, il n'en restait rien. Kira poussa un juron et Afa s'effondra douloureusement sur sa selle. Même Zarbi, d'habitude toujours content d'errer pendant leurs pauses à la recherche de pousses vertes à grignoter, semblait trop déprimé pour bouger.

– C'est forcément le fleuve qui a emporté le pont, dit Samm. Ces patelins étaient trop petits pour avoir la moindre importance stratégique pendant la guerre. Je crois que le Mississippi est simplement... trop puissant pour son bien.

– Pour le nôtre, surtout, souligna Heron.

– Quelqu'un a bien été le premier à le traverser, non ? dit Kira.

Elle talonna légèrement Bobo pour le mener plus près du bord de l'eau, scrutant la courbe des arbres le plus loin possible vers le sud.

– Je veux dire, quelqu'un les a bien construits, ces ponts, et avant cela, quelqu'un a traversé.

– Pas avec Afa, souligna Heron.

Le ton de sa voix semblait sous-entendre qu'ils devaient l'abandonner pour sauver la mission, mais Kira ne prit même pas la peine de la regarder. Elle jeta cependant un coup d'œil à Afa qui

dodelinait de la tête, plus ou moins endormi, attaché à sa selle, reprenant parfois conscience pour retomber aussitôt dans sa stupeur, ballotté entre l'effet des analgésiques et sa position inconfortable.

– On pourrait construire un radeau, dit Kira. Il y a des arbres partout, et en fouillant dans cette ville submergée, ça ne doit pas être bien difficile de trouver des planches. Avec un radeau assez grand, on pourrait faire traverser les chevaux, et Afa aussi.

– Le courant est bien plus puissant qu'il n'y paraît... commença Samm, mais Kira lui coupa la parole.

– Je sais, dit-elle, plus sèchement qu'elle ne l'aurait voulu. C'est pourquoi nous n'avons pas essayé de traverser avant, mais avons-nous le choix ? Le temps pressait déjà avant qu'on perde deux jours à faire un détour. Notre destination se trouve à l'ouest, alors... allons vers l'ouest ! C'est ça ou continuer vers le sud pendant encore au moins deux semaines.

– Tu n'as pas tort, concéda Samm, mais ne construisons un radeau qu'en dernier recours, et si on en arrive à ce point, ce sera vraiment le signe que tout est décidément contre nous. Mais ça ne devrait pas être nécessaire : regarde l'autre rive. Toutes les villes comme celle-là étaient des ports de commerce, car le fleuve servait à transporter de la marchandise. Il nous suffit de repérer un bateau qui flotte encore, et de grimper à bord.

– Sauf que jusqu'à présent, toutes les grandes villes que nous avons vues étaient sur l'autre rive, fit remarquer Heron. À moins que tu ne veuilles refaire deux jours de route pour remonter à Moline. Je ne me souviens pas d'avoir vu de grosses embarcations là-bas.

– Alors continuons vers le sud, décida Samm, poussant déjà son cheval. Au point où nous en sommes, autant continuer.

– Est-ce vraiment une bonne raison pour continuer ? protesta Heron. Mais oui, c'est vrai, on est tellement doués pour l'échec, surtout ne changeons rien !

– Tu sais que je ne comprends pas bien l'ironie, la moucha Samm.

Heron émit un grognement de rage.

– Alors je vais dire les choses plus clairement : c'est complètement idiot, ton idée. Kira a ses raisons de venir ici, mais moi, je suis là à cause de toi. Je t'ai fait confiance, et je fais tout mon possible pour te conserver cette confiance, mais regarde-nous. Nous sommes en plein marécage, perdus dans un pays mort, en train d'attendre la prochaine attaque, ou la prochaine blessure, ou la prochaine petite route bourbeuse pour tomber dans la rivière et nous noyer.

– Tu es la meilleure d'entre nous, répliqua Samm. Tu peux survivre à tout.

– Je survis parce que j’ai assez de cervelle pour ne pas me fourvoyer. Parce que je ne me mets pas dans des situations où je risque la mort, et franchement, c’est tout ce que nous connaissons depuis des semaines.

– On peut y arriver, assura Kira. Mais pour ça, il va falloir vous calmer un peu.

– Je le sais, qu’on peut y arriver, soupira Heron. J’ai beau râler, je ne suis pas idiote. Je le sais bien, qu’on peut traverser ce fichu fleuve. Je voudrais juste que tu me prouves que c’est la bonne chose à faire.

Kira voulut répondre, mais Heron ne lui en laissa pas le loisir.

– Ce n’est pas à toi que je parlais. C’est à Samm. Et je t’en prie, dis-moi que ce n’est pas à cause de cette... cette je-ne-sais-quoi ! conclut-elle avec un vague geste en direction de Kira.

Samm regarda Heron, puis tourna les yeux vers l’autre rive.

– Ça ne suffit pas, tu comprends ? De suivre, simplement ; de faire confiance à quelqu’un de plus grand, plus malin et mieux informé que soi. C’est ainsi que nous sommes faits, c’est ainsi que sont fabriqués tous les Partials – suivre les ordres et se fier au commandement –, mais ça ne suffit pas. Ça n’a jamais suffi. (Il pivota de nouveau vers Heron.) Nous avons obéi à nos chefs, et parfois ils gagnent, parfois ils perdent ; nous faisons ce qu’ils disent et nous jouons notre rôle. Mais au bout du compte, la décision nous appartient. C’est notre mission. Et quand nous aurons terminé, la victoire ou la défaite sera la nôtre. Je ne veux pas échouer, mais si c’est le cas, je veux pouvoir regarder en arrière et dire : « Voilà ce que j’ai fait. J’ai raté. J’assume tout. »

Kira l’écouta en silence, s’émerveillant de la force de ses paroles et de la puissance de ses convictions. C’était la première fois qu’il s’exprimait réellement – au-delà de ses simples : « Je fais confiance à Kira » –, et il en ressortait l’opposé de « Je fais confiance à n’importe qui. » Il était là parce qu’il voulait rester maître de ses décisions. Était-ce donc si important pour lui ? Était-ce vraiment si rare ? Et comment cela pouvait-il faire douter Heron, elle qui était déjà si farouchement indépendante ? Kira était peut-être une Partial, comme eux, mais Samm, en ce moment, faisait appel à une expérience commune qui lui échappait – elle s’en rendait soudain compte. Samm et Heron se regardèrent longuement, et Kira ne put que deviner les données muettes qui circulaient entre eux.

– D’accord, dit enfin Heron, qui tourna bride pour le suivre.

Ils se mirent en route vers le sud, Zarbi les talonna, et Kira ferma le cortège, perdue dans ses pensées.

Le Mississippi les mena vers d’autres agglomérations inondées, dont

la plupart étaient encore plus minuscules que Gulfport : Dallas City, Pontoosuc, Niota. À Niota, les vestiges d'un pont se tendaient vers les premiers reliefs notables qu'ils avaient vus depuis des semaines : un promontoire et une ville nommée Fort Madison. Niota était en moins mauvais état que les trois derniers villages rencontrés, et ils pataugèrent le plus loin qu'ils l'osèrent en guettant du regard tout ce qui pouvait être susceptible de les aider à traverser. Samm repéra bien une moitié de péniche qui dépassait à l'oblique de la surface, mais à part cela, rien qui puisse encore flotter. Le courant était effectivement plus fort que Kira ne l'aurait cru, et elle sortit de ces eaux sinistres aussitôt qu'elle le put.

– Bien, dit Heron en se laissant tomber dans l'herbe derrière elle. Nous sommes toujours coincés, mais en supplément, nous voilà trempés. Rappelle-moi en quoi c'est un progrès, déjà ?

– Ne t'en fais pas. Il fait chaud, on va sécher en un rien de temps, mais je suis sûre que tu vas trouver un nouveau prétexte pour te plaindre d'ici quelques minutes.

– Allons rejoindre Afa et les chevaux, dit Samm. Nous pouvons encore avancer de quinze kilomètres aujourd'hui, si nous ne perdons pas de temps.

– Attends, souffla Kira, qui observait les vestiges inondés de la ville.

Quelque chose avait bougé. Elle scruta attentivement, une main en visière pour se protéger des éclats de lumière reflétés par les eaux. Une vague déferla et le mouvement se répéta : cela venait d'une grosse masse noire sur fond d'eau scintillante.

– La péniche bouge.

Samm et Heron regardèrent aussi, et Kira leur chuchota d'attendre, attendre, attendre... enfin, une nouvelle vague vint s'écraser dessus et elle remua encore, presque avec légèreté.

– Elle flotte toujours, constata Samm. Je la croyais plantée dans le fond.

– Exact, elle bouge trop librement pour être envasée, dit Heron. Elle est peut-être simplement amarrée ?

– Et en la détachant, termina Kira, on pourrait naviguer dessus.

Abandonnant leurs armes et leur lourd équipement, ils retournèrent patauger dans la ville, continuant cette fois à la nage lorsqu'ils n'eurent plus pied. Le courant était puissant, mais ils prirent soin de se tenir en aval des bâtiments, s'accrochant une main après l'autre aux toits qui dépassaient pour s'approcher de la péniche. Celle-ci oscillait faiblement, ballottée par les eaux. C'était une des choses les plus éloignées du rivage. Ils se hissèrent sur la maison la plus avancée pour

l'observer depuis le toit.

– Pas de doute, elle bouge, confirma Kira. Dès qu'on l'aura libérée, elle va remonter d'un coup et partir dans le courant.

– Avant tout, il va falloir l'amarrer à autre chose avec un cordage plus long, dit Samm. De toute manière, nous n'irons pas là-bas sans nous encorder.

– Je vous préviens, ce n'est pas moi qui m'y colle, annonça Heron. Mais je veux bien aller vous chercher une corde. Il y avait un magasin de bricolage dans le dernier bâtiment que nous avons dépassé.

Elle redescendit dans l'eau et Kira la suivit, soucieuse de ne laisser personne – même pas une fille dont elle se méfiait vaguement – entrer seul dans un édifice en ruine et inondé. Aussitôt qu'elles se détachèrent du mur, le courant les entraîna vers le sud, entre d'autres maisons, alors même qu'elles s'efforçaient de progresser vers l'est pour se raccrocher à un mur. Heron agrippa une gouttière rouillée d'une main et tendit l'autre à Kira, la saisissant au passage. Kira sentit quelque chose de solide sous ses pieds, probablement le toit d'une voiture ou la cabine d'un camion, et s'en aida tandis que Heron la tirait vers le magasin de bricolage. Kira s'accrocha à l'appui de la fenêtre, soulagée qu'il n'y ait pas d'éclats de verre, et plongea sous l'eau pour passer à l'intérieur.

Il y avait environ trente centimètres d'air dans le bâtiment, entre la surface du fleuve et le plafond. Une faible brise ainsi qu'un rai de lumière indiquaient que cet air était renouvelé, grâce à au moins un trou dans la toiture. L'humidité ambiante avait couvert de mousse le plafond et la portion visible des murs, et Kira était occupée à en retirer de ses cheveux lorsque Heron fit surface à côté d'elle.

– Je crois bien que le fleuve a tout emporté, lui annonça Kira.

Il était clair, en effet, que la plus grande partie du revêtement mural, ainsi que tout ce qui y avait été fixé, avaient disparu depuis longtemps.

– Il doit bien rester des choses plus bas, grommela Heron.

Elles se dirigèrent vers la portion la plus large du mur sud – à cet endroit, les objets, ainsi qu'elles-mêmes, risquaient moins d'être entraînés vers l'aval. Heron plongea la première et resta sous l'eau assez longtemps pour que Kira commence sérieusement à s'inquiéter. Mais elle finit par crever la surface et écarter ses cheveux de jais.

– Pas de corde, annonça-t-elle, mais je crois que j'ai trouvé des chaînes.

– Je vais aller voir.

Kira plongea à son tour le long du mur. Elle tenta d'ouvrir les yeux,

mais l'eau était trop sombre et boueuse pour qu'on y voie quoi que ce soit. Elle tâta quelque chose de lourd, lové, plus glissant que de la corde mais plus lisse qu'une chaîne, et tenta de le soulever. Cela bougea vaguement, mais c'était bien trop pesant pour qu'elle le remonte seule. Elle regagna la surface et s'accrocha au mur.

– Je pense que c'est un tuyau d'arrosage.

– Assez solide, tu crois ?

– Il devrait faire l'affaire, pourvu qu'il soit suffisamment long.

Heron dégaina son couteau, l'ouvrit, et le prit entre ses dents avant de replonger. Presque une minute plus tard, elle était de retour, le couteau dans une main et l'extrémité du tuyau dans l'autre.

– Combien de temps peux-tu retenir ta respiration ? l'interrogea Kira.

– Biologiquement supérieure, lui rappela Heron. Je me tue à te le dire. Prends ça, l'autre bout est toujours fixé à l'étagère.

– Ça explique qu'il n'ait pas été emporté, dit Kira.

Mais Heron était déjà repartie.

Elle reparut un petit moment plus tard et hocha la tête : gagné. Kira commença à lover le tuyau, mais cessa au bout d'une vingtaine de tours.

– Il doit mesurer au moins trente mètres.

– Alors allons-y, dit Heron, qui empoigna une portion du tuyau tandis que Kira ressortait par la fenêtre.

Elle fut emportée plus loin vers le sud qu'elle ne l'aurait voulu, et chercha des yeux Samm qui l'observait depuis son toit. Souriait-il de la voir ? Bien sûr, il s'était inquiété, les sachant parties depuis si longtemps, mais Kira se surprit à espérer qu'il s'était fait du souci spécialement pour elle, plutôt que pour le succès ou l'échec de leur mission.

Elle repoussa cette pensée et brandit un bout du tuyau.

– Tuyau d'arrosage, dit-elle simplement, essoufflée, en luttant contre le courant.

Elle remonta peu à peu jusqu'au toit où se tenait Samm, et il la hissa à côté de lui. Heron grimpa derrière elle, l'air nettement moins épuisée que Kira. Samm hissa aussi les longueurs de tuyau et les lova de nouveau sur les tuiles moussues. Il désigna la rive, derrière le village englouti, où le cheval de Heron les regardait d'un air solennel.

– Je pense que c'est le meilleur endroit pour essayer, expliqua-t-il. L'espace est dégagé, et bien sûr il nous faut un peu de profondeur, mais la péniche a l'air assez plate, donc ça devrait passer. Retournons

là-bas et attachons un bout de ce tuyau à... (Il se tut un instant pour observer les vestiges de mobilier urbain qui dépassaient de l'eau...)... à ce lampadaire. De là, je rejoins la péniche à la nage, je l'attache à l'autre bout du tuyau, puis je n'aurai plus qu'à couper ce qui la retient et on la hissera jusqu'à la rive.

– C'est aussi simple que ça, hein ? fit Kira.

– À moins qu'elle ne soit amarrée avec des chaînes en métal, oui. Le plus difficile sera de la manœuvrer, chargée des chevaux, sans qu'elle aille se coincer entre les bâtiments.

– Il faut dire que nous sommes sûrement les premiers à tenter de piloter une péniche en pleine rue, ironisa Heron. Je doute que la ville ait été conçue pour ça.

– On se repoussera contre le fond avec des perches, proposa Kira. Contre le courant ravageur, destructeur de ponts, du puissant fleuve Mississippi.

– C'est aussi simple que ça, hein ? fit Samm.

Kira, relevant la tête, vit qu'il souriait – un sourire hésitant, comme s'il essayait une nouveauté. Elle le lui retourna.

– Eh oui ! Aussi simple que ça.

Cela ne l'était pas. Une fois noué autour du lampadaire, le tuyau n'atteignait pas tout à fait la péniche, si bien qu'il fallut la faire pivoter pour la rapprocher. Puis, une fois qu'elle fut solidement arrimée, Samm eut toutes les peines du monde à lutter contre le courant pour plonger vers les amarres – car il n'y en avait pas une, comme ils l'avaient espéré, mais cinq. Il passa presque une demi-heure sous l'eau, à trancher tant qu'il pouvait, ne remontant que de temps en temps pour reprendre une rapide goulée d'air. Kira ne le voyait pas très bien, mais tout de même assez pour se rendre compte qu'il avait perdu toute couleur et grelottait de froid. Chaque fois qu'il replongeait, elle se surprenait à retenir sa respiration, par solidarité et aussi pour voir combien de temps elle arrivait à tenir. Chaque plongée lui paraissait plus longue que la précédente. La dernière s'éternisa à tel point que Kira finit par être certaine qu'il s'était noyé. La péniche bougea brusquement, de plus en plus instable à mesure qu'elle était libérée de ses amarres, et Samm ne remontait toujours pas. Kira compta jusqu'à dix. Rien. Elle entra dans l'eau, compta encore jusqu'à dix, jusqu'à vingt, et bientôt Heron fut à ses côtés, se retenant au tuyau d'arrosage tendu presque à craquer. La péniche bougea de nouveau, tournoya jusqu'à aller heurter les bâtiments situés en aval, et Samm jaillit enfin du fleuve, cherchant désespérément de l'air. Kira le rattrapa dans ses bras et tint sa tête au-dessus de l'eau le temps qu'il se remette.

– C'est fait, dit-il en claquant des dents. Il n'y a plus qu'à la haler

jusqu'à la rive.

– Il faut d'abord qu'on te réchauffe, protesta Kira. Tu es au bord de l'hypothermie.

– Ce tuyau va se rompre si on attend encore, intervint Heron.

– Samm est en danger de mort, insista Kira.

– Ça va aller, dit le garçon en frissonnant. Je suis un Partial, tu sais.

– Allez, on y retourne, déclara Heron. Sinon, on aura fait tout ça pour rien.

Ils regagnèrent le bord en se tenant au tuyau de caoutchouc, Kira observant Samm et priant pour que ses grelottements ne deviennent pas des convulsions. Aussitôt qu'ils purent se tenir debout sur la rive, elle lui frictionna le dos et le torse, avec des gestes rapides et énergiques qui firent sûrement plus de bien à sa conscience à elle qu'à l'état physique de Samm. Ce contact avec les contours fermes de son torse musclé lui donna un petit frisson, et cela lui parut si terriblement déplacé qu'elle laissa aussitôt retomber ses mains, effarouchée par ce sentiment incongru. Elle était médecin, pas collégienne : elle devait pouvoir toucher les pectoraux d'un homme sans se pâmer ! Comme il tremblait toujours et claquait des dents, elle lui administra une nouvelle friction, passant les mains de bas en haut sur sa poitrine et son sternum pour forcer un peu de chaleur à entrer en lui.

Un instant plus tard, tous trois empoignèrent le tuyau et commencèrent à tirer la péniche dans la rue principale. Afa, assis au sec, les regardait avec indifférence. Il était presque trop étourdi par les antalgiques pour se tenir debout. La péniche glissa lentement vers eux, et lorsqu'ils eurent gagné sept ou huit mètres de mou, Kira détacha le tuyau du lampadaire et alla en pataugeant l'arrimer au suivant. Ils progressèrent de la sorte, en répétant ce manège. La péniche raclait contre les maisons, et s'accrocha une fois si fermement que Heron dut aller à la nage la déloger à l'aide d'une vieille planche. Au bout de plus de deux heures d'efforts, ils avaient presque assez rapproché l'embarcation de la terre ferme pour y faire monter les chevaux. Ils avaient parcouru à peine cent mètres.

Ils la détachèrent une dernière fois. À ce moment-là, le tuyau cassa et ils faillirent la perdre ; Samm enroula le bout qui traînait autour d'un de ses bras et agrippa un mur en brique de l'autre, le visage rougi par l'effort et la douleur, tandis que Kira et Heron s'empressaient de rattacher solidement l'embarcation. Une lourde porte en bois, arrachée à son chambranle, fit office de passerelle escarpée pour embarquer, et ils y guidèrent les chevaux un à un, Kira les encourageant avec des mots doux tandis que Samm et Heron les encadraient sur les côtés pour qu'ils restent bien dans l'axe. Samm grelottait toujours, ce qui rendit son cheval Buddy nerveux : l'animal piétina et recula si

brutalement que la porte se fendit. Ils l'encouragèrent à monter avant qu'elle ne se brise complètement, puis durent en trouver une autre pour faire embarquer Zarbi après lui. Afa fut le dernier à passer, le visage mou, ses bras énormes serrés sur son sac à dos comme sur une bouée trop gonflée.

– Je ne dois pas laisser mon sac à dos, dit-il. Je ne dois pas laisser mon sac à dos.

– On ne va pas le laisser, le rassura Kira. Assieds-toi là, ne bouge pas, et tout ira bien.

Après qu'ils eurent récupéré leur propre matériel et leurs armes, Heron trancha leur amarre de fortune et se hâta de gagner la proue, sur le côté, l'atteignant juste à temps pour empoigner une planche et la pousser contre la rangée de bâtiments dans lesquels le courant voulait les encastrier. Samm était du même côté, la main et les bras encore livides de froid. Kira se tenait au milieu pour calmer les chevaux ; ils hennissaient, effarouchés par l'instabilité de la péniche qui tanguait comme la terre ferme ne le fait jamais, et s'effrayèrent encore plus lorsque l'embarcation heurta le petit magasin de bricolage.

– Essaie d'éviter les bâtiments ! cria Kira tandis que Bobo tentait de s'enfuir en lançant des ruades.

– Va te faire voir ! grinça Heron en retour, les dents serrées, sans cesser de lutter pour empêcher la péniche de se fracasser une seconde fois contre la boutique.

Le courant implacable les emportait entre les maisons de la ville, pas très vite, mais avec puissance ; ce n'étaient pas des rapides, mais Kira commençait à se rendre compte qu'un fleuve, même paresseux, lorsqu'il était si vaste, déployait une puissance incommensurable. Samm alla rejoindre Heron, qui était passée à l'arrière, et ils unirent leurs forces pour empêcher la poupe d'accrocher le dernier bâtiment qui leur barrait la route. Soudain, sans transition, ils furent libres : libérés de la ville engloutie, des débris qui encombraient les rives, mais aussi de la relative stabilité que les constructions leur avaient offerte. La péniche tournoya lentement sur les eaux, et les chevaux renâclèrent et tapèrent du pied. Samm courut aider Kira à les contrôler tandis que Heron se déplaçait le long du bordage de manière à rester toujours du côté de l'aval.

– Un banc de sable ! cria-t-elle en s'agenouillant pour se retenir à la coque.

Le choc de l'impact secoua la péniche, bousculant Kira qui faillit

tomber. Afa bascula sur le flanc, fermant les yeux et serrant plus fort son sac à dos. Samm et Kira se séparèrent, chacun prenant deux chevaux par les rênes et les écartant les uns des autres. Le banc de sable les envoya tourner dans le sens opposé, après quoi la barge se stabilisa un instant. Kira retrouva son équilibre et resserra les doigts sur les rênes des chevaux. Heron cria de nouveau.

- Un pont écroulé !
- Quoi ? brailla Kira.
- Cramponnez-vous !

Et tout à coup, la péniche heurta violemment une barrière de poutrelles d'acier tordues, à peine visible à fleur d'eau mais immuable et meurtrière sous la surface. Les chevaux hurlèrent, et la péniche hurla avec eux, métal contre métal. L'embarcation s'inclina dangereusement d'un côté, puis bascula de l'autre, ballottée autour des vestiges du pont. Kira luttait toujours pour garder le contrôle de ses chevaux.

- Il nous faudrait un gouvernail ! clama-t-elle.
- C'est vrai, cria Samm, il faudrait, mais ce n'est pas au programme pour l'instant.

– Attention, ça va recommencer ! annonça Heron.

Kira s'accrocha tandis que la péniche tanguait, roulait et se faisait secouer en tous sens. Ils se trouvaient maintenant au centre du fleuve : le courant y était encore plus rapide et profond, et Kira vit avec détresse qu'il semblait les emporter droit vers les autres débris du pont. Ils flottaient comme un bouchon, précipités d'une roche à l'autre, d'une poutre d'acier à la suivante. Un coup particulièrement rude provoqua un grand fracas, et Kira lança des regards frénétiques autour d'elle pour voir si rien n'avait été brisé. Heron traversa la péniche à quatre pattes et releva la tête avec colère.

- On prend l'eau.
- De mieux en mieux, répondit Kira. Fais quelque chose !

Heron lui lança un regard meurtrier, mais dénicha une planche inutilisée et tenta de boucher le trou. Par chance, celui-ci se situait au-dessus de la ligne de flottaison, sans quoi ils auraient sans doute sombré presque immédiatement. La planche n'étant d'aucune utilité, Heron tâcha plutôt de s'en servir comme gouvernail. La péniche n'en tint aucun compte et continua de suivre la volonté du fleuve. Ils furent secoués par un nouvel impact, puis par un autre, et Kira poussa un cri lorsque le sol se mit à onduler sous ses pieds. *Ce n'est pas normal, ça.*

- Le sol bouge, dit-elle.

Samm tenait fermement ses deux chevaux, qui semblaient pourtant prêts à l'écarteler.

- Il bouge ou il se tord ?
- Je crois que c'était juste...

Un nouveau choc : la structure métallique du bateau protesta en gémissant.

– Il se tord, dit Heron, appuyant sa planche contre le sol pour se stabiliser. Ça va mal finir.

– Mal comment ? demanda Kira. J'espère au moins qu'on se retrouvera du bon côté du fleuve ?

– Très mal. On va perdre du matériel, peut-être presque tout. Un cheval si on n'a pas de chance, Afa si on en a.

– Pas question de perdre Afa, protesta Samm. Je le tirerai jusqu'à la rive moi-même s'il le faut.

– Il le faudra. Ce tas de rouille est en train de se disloquer sous nos pieds, et le fleuve fait tout ce qu'il peut pour accélérer le processus.

– Essaie de nous rapprocher de la berge, dit Kira.

Heron la regarda avec de grands yeux incrédules.

– Et qu'est-ce que tu crois que j'essaie de faire, depuis cinq minutes ?

– Tu ne fais rien en ce moment.

– J'espère pour toi que tu sais nager, lui rétorqua Heron avec un regard glacial en bondissant de nouveau vers le bordage, parce que Samm va être occupé à sauver Afa, et il ne faut pas que tu comptes sur moi.

Elle replongea la planche dans l'eau, atténuant un peu leur tournoiement mais échouant à guider le bateau dans une direction particulière. Ils faillirent percuter un promontoire sur l'autre rive, mais le courant qui les avait éloignés du côté est travaillait maintenant à les empêcher d'atteindre le côté ouest. Même lorsqu'ils eurent enfin dépassé le champ de débris, leur embarcation grinçait toujours, s'enfonçait et demeurait à la merci du puissant courant. L'eau léchait déjà les pieds de Kira. Observant vers l'aval, celle-ci découvrit alors un large coude qui s'incurvait vers l'est.

– Tiens bon la barre ! cria-t-elle à Heron. On a une chance d'être jetés sur la bonne rive grâce à ce virage, droit devant.

– Ce n'est pas une rive, c'est un quai en dur, ajouta Samm. Ça va faire mal.

– Occupe-toi de... de sauver Afa, dit Kira, les yeux rivés sur la berge.

Le fleuve se déplaçait avec une lenteur étonnante pour quelque chose de si puissant, et il sembla mettre une éternité à les emmener jusqu'au virage. Kira craignait qu'ils n'aient pas assez d'élan pour dériver dans toute sa largeur, mais la rive ouest se rapprocha peu à

peu, leur péniche alourdie par les voies d'eau ayant juste assez d'inertie pour être projetée dans la bonne direction. *On va accoster*, se dit-elle. *En plein milieu de cette petite bourgade !* Elle était assez proche pour la voir, à présent : des maisons et des quais dépassant de la berge envahie par la végétation, masqués par les arbres et par de hauts roseaux. La ville paraissait stratégiquement placée pour rattraper tout ce que le fleuve charriait dans ce virage, et Kira se demanda si elle n'avait pas été bâtie là précisément dans ce but. Ses réflexions s'accéléchèrent à mesure que la berge se rapprochait, et l'espoir de toucher la rive se mua en certitude de s'écraser contre le quai qui grossissait devant eux. Le petit port était inondé, comme ceux de toutes les cités du bord du fleuve, et Kira devina que leur trajectoire les précipiterait droit dans un enchevêtrement de bateaux, de troncs et d'autres débris mêlés à un fouillis de vieux magasins et bâtiments.

– Est-ce qu'on peut encaisser encore un choc ? demanda-t-elle.

– Non, on ne peut pas, dit Heron, qui se leva et jeta son gouvernail de fortune dans l'eau. Sauvez ce que vous pouvez !

Elle arracha à Kira les rênes de Dug, et parut préparer le cheval à sauter par-dessus bord. Samm, anticipant le choc imminent, lâcha les deux brides qu'il tenait pour courir auprès d'Afa. Les chevaux libérés reculèrent en caracolant nerveusement, et le soudain changement de répartition du poids tordit l'embarcation déjà endommagée, faisant tomber Kira et expédiant Zarbi dans l'eau. Kira se raccrochait aux rênes de Bobo pour tâcher de se remettre debout lorsque la péniche entra en collision avec la masse de débris et fut broyée comme une maquette en fer-blanc. Kira chuta, et le fleuve l'engloutit.

CHAPITRE 29

La mer clapota contre les flancs du navire lorsque les soldats le repoussèrent du quai. Marcus agrippa le bastingage de ce qui avait été un yacht de luxe, reconverti par la Défense en vaisseau militaire et équipé d'un réservoir rempli de l'essence la plus propre qu'ils avaient pu se procurer. Ils étaient dix à bord, y compris Marcus et le sénateur Woolf – que tous les hommes présents appelaient « commandant Woolf » : Marcus voyait qu'il était bien plus dans son élément ici, en tant que soldat, que dans son rôle de politicien. Ils sortaient en ce moment d'une baie industrielle située à l'extrême pointe sud-ouest de Long Island et appelée Gravesend Bay, ce qui ressemblait à un mauvais présage¹. Marcus tâcha d'oublier ce genre d'associations d'idées.

Leur plan était simple. Quelques Partials hostiles pouvaient éventuellement être postés à Manhattan, mais tout ce qu'avait dit Samm suggérait qu'ils ne s'étaient jamais aventurés plus loin vers le sud, étant trop occupés à sécuriser leurs avant-postes dans l'État de New York et dans le Connecticut, deux zones situées au nord. L'itinéraire établi par le commandant Woolf passait très au sud, à travers Lower Bay, c'est-à-dire à des kilomètres des sentinelles de Manhattan, en contournant la côte sud de Staten Island pour rejoindre l'embouchure du canal Arthur Kill. De là, ils remonteraient cap au nord à travers les ruines du New Jersey, hors de vue de tout observateur placé à Manhattan, et cela jusqu'au pont de Tappan Zee, d'où ils pourraient rejoindre White Plains par la terre. Si les Partials de Morgan les repéraient, ils étaient morts ; si l'autre faction de Partials les voyait au mauvais moment ou sous un mauvais éclairage, ou simplement dans un instant d'humeur meurtrière, ils étaient morts. Les soldats de la Défense étaient armés jusqu'aux dents, mais Marcus était conscient que cela n'aurait aucune importance s'ils tombaient sur un peloton de Partials mal lunés. C'était précisément pour cela qu'ils faisaient un si grand détour : afin, si possible, de n'en rencontrer aucun.

Le détroit de Lower Bay était un véritable labyrinthe de mâts, de structures métalliques et d'antennes radar, qui dépassaient des eaux telle une forêt de ferraille incrustée de berniques. Leur pilote, le meilleur qu'ils avaient pu trouver sur l'île, naviguait dans la zone avec une concentration intense qui lui blanchissait les jointures des doigts. Leur yacht n'était pas le plus maniable des navires, et les commandes

étaient grippées. Marcus traversa le pont étroit – un acte plus courageux qu'il n'aimait à l'admettre – pour aller empoigner le bastingage à côté de Woolf, lequel observait les épaves entre lesquelles ils se faufilaient.

– Je vous en supplie, dites-moi que ces débris ne sont pas tout ce qui reste de vos missions précédentes, souffla Marcus.

– D'une certaine manière, si, admit Woolf. Mais ces missions ont échoué il y a douze ans de cela. Ce que vous voyez là était la grande flotte du NADI, voguant vers le nord pour assaillir une place forte de Partials dans l'État de New York – peut-être bien celle vers laquelle nous nous dirigeons, à White Plains. Les avions des Partials l'ont envoyée par le fond avant même qu'elle ait quitté les eaux libres.

– Et elle est restée là, comme ça ? s'enquit Marcus, songeur. Certains de ces navires dépassent tellement de l'eau que je ne sais même pas si on peut les compter comme coulés : on dirait plutôt qu'ils sont échoués.

– La baie, par ici, n'avait qu'une douzaine de mètres de profondeur – et un peu plus au milieu, là où on l'a draguée pour dégager une route maritime – et probablement beaucoup moins aujourd'hui, parce qu'elle s'est envasée pendant dix ans. Les vaisseaux les plus importants se trouvent là-bas, dit Woolf en pointant le doigt vers le sud-est. Posés sur un haut-fond, juste au sud de Long Island. Tous ceux qui étaient trop gros pour remonter jusqu'ici.

– Mais au fait, pourquoi essayaient-ils de remonter ainsi ? tenta de comprendre Marcus. Même s'ils ne s'étaient pas dirigés vers une rivière étroite, une flotte de cette taille, c'était un peu écrasant, non ?

– Écraser, j'imagine que c'était exactement ce qu'ils voulaient faire, lâcha Woolf en observant un autre monstre d'acier rouillé le long duquel ils passaient lentement. Je sais que c'était le cas pour mon unité, en tout cas.

Les débris évoquaient des tentacules géants, vestiges immobiles d'un kraken rouillé.

Ils quittèrent la zone la plus encombrée en contournant Staten Island par le sud pour passer de Lower Bay à Raritan Bay. Mais même là, il y avait encore des épaves et des obstacles. Le pilote scrutait la rive, au nord, de son œil entraîné. Il les fit pénétrer dans une petite embouchure qui s'étrangla rapidement dans une sorte de marécage.

– Pourquoi est-ce qu'on s'arrête ? demanda Woolf.

– On y est, dit le pilote. Le canal Arthur Kill.

– Ça, un canal ? Vous êtes sûr ?

On aurait plutôt dit un parc traversé par une rivière sinueuse, et non l'ample voie maritime dessinée sur la carte.

– Faites-moi confiance, répondit le pilote. J’habitais par ici, avant. Là-bas, à l’ouest, c’est la rivière Raritan... et ceci est le canal Arthur Kill. Fabriqué de main d’homme. Avant le Ravage, ils devaient le draguer tous les ans pour qu’il conserve sa profondeur. Maintenant qu’il n’est plus entretenu, je suppose qu’il s’est tout simplement rempli de vase...

– Oui, assez pour que les roseaux y poussent. Pouvons-nous quand même passer ?

– Je peux toujours essayer, répondit le pilote, qui baissa les gaz pour avancer à vitesse réduite.

Ils remontèrent presque tranquillement dans l’étroit passage, parmi les oiseaux des marais qui criaient, chantaient et caquetaient autour d’eux. Marcus se sentait comme en safari dans un immense canyon artificiel : les immeubles qui se dressaient des deux côtés avaient un aspect industriel oppressant. Ce n’étaient pas là les tours autrefois brillantes de Manhattan, mais les raffineries et usines de la zone appelée « la côte de la chimie ». Partout autour d’eux, l’eau était couverte d’un film irisé, et Marcus se demanda comment les oiseaux survivaient là-dessus. Un poisson énorme bondit devant eux pour attraper quelque chose près de la surface, et Marcus ne put s’empêcher d’imaginer des crocodiles mutants géants tapis dans les roseaux.

Le pilote les conduisit ainsi jusqu’à l’embouchure de la rivière Rahway avant de faire un détour ; la Rahway injectait assez d’eau dans l’ancien canal pour que celui-ci soit relativement limpide vers le sud, mais les affluents situés plus loin vers le nord avaient sans doute de meilleurs exutoires pour leurs eaux que ce fossé artificiel, et le goulet qui les séparait encore de la baie de Newark semblait complètement bouché par les plantes et les sédiments. Ils virèrent donc vers l’ouest, s’engageant dans la Rahway, cernés à présent par de hauts silos de produits chimiques, et serpentèrent ainsi jusqu’à passer sous une série de ponts énormes : une voie de chemin de fer et une autoroute tellement large qu’il fallait quatre chaussées parallèles pour lui faire franchir la rivière.

– L’autoroute du New Jersey, annonça le pilote en passant dessous. J’habitais juste à côté de la sortie 17E.

Woolf lui enjoignit de gagner la rive. Les soldats rassemblèrent leur équipement, sautèrent du bord et commencèrent à rejoindre la berge, de l’eau jusqu’aux genoux. Marcus surveilla encore une fois les roseaux avec méfiance, s’attendant toujours plus ou moins à voir surgir un saurien féroce, après quoi il leur emboîta le pas.

L’autoroute du New Jersey filait droit à travers la ville qui se trouvait sur la rive, une métropole géante séparée de Manhattan par

une autre.

– Soit ils ne surveillent pas si loin vers l'ouest, dit Woolf, soit ils nous verront quoi que nous fassions. Je propose donc qu'on oublie la discrétion et qu'on avance le plus vite possible.

Note

1. « Gravesend » pourrait se traduire par « du côté des tombes ». (*Note de la traductrice*)

CHAPITRE 30

- Plus que quelques minutes, dit Haru. Ils seront au rendez-vous.
- Et les Partials avec eux, ajouta le soldat Kabza.
- Ça va aller. Combien de fois avons-nous fait ce genre de livraison, et combien de fois avez-vous été tué par des Partials ?
- Ce n'est pas tout à fait honnête, comme manière de décrire les...
- Je vous dis que tout ira bien, le coupa Haru. Reprenez des nouvelles de l'arrière.

Kabza envoya un bref message codé par radio à leur garde posté en arrière, chuchotant dans le micro puis écoutant attentivement la réponse. Il mit fin à l'échange et se retourna vers Haru.

– La voie est toujours libre. Je répète qu'on devrait lâcher tout ce bazar et fuir le plus vite possible ; la Voix pourra le trouver toute seule sans qu'on soit là pour le lui donner en main propre. On n'est pas payés pour faire ça, à la fin.

- Vous avez dit « la Voix » ? s'offusqua Haru.
- Évidemment ! Vous les appelez comment, vous ?
- Delarosa haïssait la Voix du peuple. Elle ne reprendrait cette appellation pour rien au monde.

La radio clignota et Kabza la porta à son oreille. Au bout d'un instant, il souffla un rapide « Confirmé, terminé » et regarda Haru.

– La sentinelle les a repérés. Ils devraient être ici dans quelques minutes.

- Sont-ils poursuivis par des Partials ?
- Il n'a pas précisé, répondit Kabza d'un ton pincé. Je pense qu'il nous en aurait touché deux mots s'il y avait eu un problème, mais je peux le rappeler pour lui demander s'il a oublié. C'est ça que vous voulez ?
- Du calme, lança Haru. Tout se passe comme je vous l'ai dit. On s'en tirera très bien.
- Fantastique. Non, vraiment, je suis content que vous fassiez une confiance aveugle à cette bonne femme. (Il se tut, scruta la forêt.) À propos, on peut savoir pourquoi vous êtes si sûr d'elle ? Je croyais que vous ne pouviez pas la voir en peinture.
- Delarosa et moi... avons nos différends, admit Haru. Dans les premiers temps de sa fuite, elle utilisait des civils innocents comme

appâts – y compris moi-même : vous comprendrez que cela m'ait mis en rage. Mais je suis complètement en phase avec ses principes fondamentaux : l'idée que nos côtes ont besoin de protection, que les Partials doivent être détruits, et que notre époque désespérée appelle des mesures désespérées. Delarosa est prête à faire le nécessaire, et elle sait que tant qu'elle n'exposera pas trop d'humains à des risques superflus, elle aura mon soutien.

– Précisez-moi ce que vous entendez par « superflus ». Je viens de passer trois jours en territoire hostile, à me tourner les pouces en espérant que personne ne déciderait de me canarder, tout ça pour livrer à Delarosa du matériel que nous aurions simplement pu laisser en dépôt. C'est superflu, ça, par exemple ?

– Elle a demandé quelque chose de... d'inhabituel, cette fois, dit Haru en scrutant entre les arbres. Ça m'intéresse de savoir ce qu'elle compte en faire.

Un instant plus tard, la sentinelle postée sur le périmètre leur fit un signe de la main, et Haru et Kabza regardèrent trois silhouettes encapuchonnées sortir du couvert des arbres. Delarosa baissa sa capuche et s'immobilisa pour attendre en silence. Haru se leva et alla à sa rencontre.

– Vous êtes en retard.

Delarosa garda un visage de marbre.

– Vous êtes bien impatient. Vous avez mon équipement ?

Sur un signe de Haru, Kabza et un autre soldat apportèrent deux lourdes caisses pleines de matériel de plongée : masques, palmes, combinaisons, et quatre bombonnes d'air comprimé, récemment remplies.

– Les bouteilles sont presque à l'état neuf, précisa Haru. Vous ne trouverez pas meilleure qualité sur tout Long Island. Prélevées à mon grand péril personnel dans les ruines de l'armurerie des Forces de défense.

Delarosa fit signe à son escorte d'avancer, mais Haru s'interposa pour leur barrer la route.

– Avant que vous les emportiez où que ce soit, je veux savoir à quoi elles vont servir.

– À respirer sous l'eau.

Haru n'eut aucune réaction, et Delarosa inclina la tête sur le côté.

– C'est bien la première fois que vous m'interrogez sur mes projets.

– Parce que jusqu'à présent, tout ce que vous m'avez demandé avait un emploi évident. Munitions, explosifs, panneaux solaires, matériel radio : tout cela est complètement standard pour une bande de

guérilleros. Mais vous connaissez mes règles, et vous savez à quelles conditions je vous apporte ces surplus. Vous devez donc m'assurer qu'aucun civil n'aura à souffrir de vos actions.

– Des civils souffrent à chaque seconde que nous perdons, en ce moment même, répliqua Delarosa.

Mais Haru ne baissa pas les yeux.

– À quoi doit servir l'équipement de plongée ?

– À faire de la récupération, répondit simplement Delarosa. En douze ans, nous avons en grande partie ratissé cette île, mais il reste bien des choses à trouver au large. En me fournissant ceci, vous pouvez être sûr que je n'aurai plus à vous demander tant de faveurs à l'avenir.

– Qu'est-ce qui pourrait être encore utile après douze années passées sous l'eau ? insista Haru. Il me semble que du matériel ou de l'armement immergé pendant si longtemps doit être oxydé depuis des lustres.

– Eh bien, nous verrons.

Haru la dévisageait fixement, sans bien savoir ce qu'il en pensait. Il finit par se détourner et s'éloigner.

– Ne me faites pas regretter de vous avoir aidée.

Il alla rejoindre ses hommes et leur indiqua qu'il était temps de partir. Le soldat Kabza lui emboîta le pas.

– C'est un soulagement, dit-il. Plus ils chercheront du matériel eux-mêmes, moins nous aurons à nous mettre en danger comme ça.

– Peut-être, convint Haru, qui pensait toujours à ce que lui avait dit Delarosa et à la manière dont elle l'avait dit.

– Qu'est-ce que vous allez faire, maintenant ?

Haru plissa le front, formant déjà un plan dans sa tête.

– Nous allons les suivre.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE 31

Kira et ses compagnons avaient perdu l'essentiel de leur équipement dans le naufrage : le fusil de Samm, la radio d'Afa, et presque tous leurs vivres. Afa demeura fermement accroché à son sac à dos, mais les documents qu'il contenait furent rendus illisibles par l'eau qui les imprégnait : le papier se désintégrait et l'encre détrempée dégoulinait. Son ordinateur, par chance, survécut au voyage, mais la batterie Tokamin qui l'alimentait fut emportée par les flots. Kira savait que c'était peut-être la perte la plus grave, mais ce ne fut pas celle qui l'attrista le plus. Car le cheval de Heron, Dug, eut les deux membres antérieurs brisés par le choc. Il survécut, mais ne pouvait que hennir de douleur et de frayeur, le souffle frénétique et la bouche pleine d'écume. Samm dut mettre fin à ses souffrances d'une balle dans la tête.

Ils reprirent leur route aussitôt qu'ils furent suffisamment remis de leurs émotions. Samm, Heron et Kira se relayaient pour monter Buddy et Bobo tandis qu'Afa, toujours blessé et presque délirant, dut être attaché sur la selle de Zarbi pour ne pas tomber. Kira étant convaincue que sa jambe s'était infectée, ils pillèrent toutes les pharmacies qu'ils trouvèrent sur leur route pour tenter de remplacer les médicaments perdus. En chemin, Kira fut étonnée par sa propre capacité à tenir le rythme des autres : non seulement leur vitesse, puisqu'il fallait marcher aussi vite que les chevaux, mais aussi leur endurance. Elle avait toujours su qu'elle était forte, et elle avait mis cela sur le compte d'une existence entière passée dans des conditions de survie – elle avait dû travailler pour obtenir tout ce qu'elle avait –, mais elle comprenait à présent qu'il y avait autre chose. Elle égalait les Partials pas après pas, kilomètre après kilomètre. C'était une surprise divine, mais perturbante aussi. Encore une preuve de sa nature profondément inhumaine.

Leur itinéraire les emmena vers le nord sur plusieurs kilomètres, jusqu'à l'autoroute 34, sur laquelle ils s'engagèrent pour filer droit vers l'ouest. Le paysage, ici, ressemblait davantage à ce qu'ils avaient traversé à l'est du Mississippi : une plaine à perte de vue, semée de bouquets d'arbres ou de taillis qui dessinaient des lignes sombres marquant un ravin, un fossé, une vieille ferme. Kira trouva cela joli, surtout lorsque le soleil commença à se coucher et que la scène entière, terre et ciel, s'embrasa de tons rouges, jaunes et orange flamboyants. Elle se tourna vers Samm, trop éblouie par cette beauté

pour ne pas partager son émotion, mais il avait le regard sombre et le visage morose. Elle amena son cheval vers lui et attira son attention.

– Qu'est-ce que tu as ? lui demanda-t-elle.

– Quoi ? Rien.

– Samm.

Il dirigea ses yeux vers elle, puis vers le magnifique coucher de soleil.

– Rien, juste... tout ça.

Kira suivit son regard.

– C'est sublime.

– Oui, mais aussi... J'ai été en poste ici, ou peut-être que j'ai juste traversé la région, pendant la révolution. C'était... (Il se tut de nouveau, apparemment bouleversé par un souvenir douloureux.) Tu sais, chez nous, dans l'est, tout est cassé, effondré, les bâtiments sont en ruine, couverts de kudzu et d'herbes folles, et tout a l'air... vieux, tu vois ? Nous sommes entourés, à chaque minute de notre vie, par les preuves de ce que nous avons fait, de ce que nous avons détruit. Alors qu'ici... (Il marqua encore un silence.)... Regarde ça. Pas une habitation sur des kilomètres, rien qu'une route plate qui est encore en assez bon état. C'est comme si la guerre n'était jamais passée par là.

– Et ça te manque, les rappels de la destruction ?

– Non, ce n'est pas ça, mais... Avant, je pensais que le monde avait souffert de ce que nous avions fait, nos deux espèces. Mais ici, j'ai l'impression qu'il n'en a rien à faire, de ce que nous sommes. Ou de ce que nous étions. Nous sommes venus et repartis, la vie suit son cours, et la terre qui existait avant nous sera encore là bien longtemps après notre mort. Les oiseaux continueront de voler. La pluie continuera de tomber. Le monde n'a pas pris fin, en fait. Il s'est juste... réinitialisé.

Kira garda le silence, pensive. Ces paroles étaient si pures, d'une certaine manière, si inattendues venant du Samm qu'elle croyait connaître... Il était soldat, c'était un guerrier, un mur de stoïcisme, et pourtant il montrait là un aspect plus sensible, une facette presque poétique, dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence. Elle l'observa longuement en chevauchant à côté de lui : il avait le physique d'un garçon de dix-huit ans, comme tous les fantassins, mais cela faisait dix-neuf ans qu'il avait dix-huit ans. Cela voulait-il dire qu'il avait en fait... trente-sept ans ? Ces calculs lui faisaient des nœuds dans la tête : elle n'arrivait pas à se figurer quel âge il avait intérieurement, comment il se voyait lui-même, et comment il la voyait, elle.

Ses pensées indésirables étaient de retour, et Kira s'ébroua en grognant pour les chasser. *Qu'est-ce que Samm pense de moi ? Qu'est-ce que je pense de Samm ?* Elle se répéta que c'était sans importance,

qu'ils avaient des problèmes bien plus pressants, mais son cœur ne semblait pas s'en soucier. Elle se dit encore qu'il était inutile de tenter de déchiffrer leurs relations puisque, ne sachant même pas ce qu'elle en attendait, elle n'avait aucun cadre de référence. Son cœur, cependant, ignorait tous ses raisonnements. Sa tête travaillait furieusement de son côté, réfléchissant à la personnalité de Samm, à ce qu'il était, d'où il venait, ce qu'il voulait et quel rôle elle, Kira, la fille qui l'obligeait sans cesse à risquer sa vie, jouait dans tout cela. Il parlait du monde qui se régénérait, et tout ce qu'elle souhaitait, c'était exister dans ce monde avec lui. Elle avait eu cent fois cette discussion avec Marcus, et chaque fois elle avait aspiré à autre chose. Mais avec Samm...

Non. Je ne suis pas là pour ça. Ce n'est pas ce que je suis en train de faire. Penser à un avenir avec Samm, alors qu'il sera tué d'ici un an par la date d'expiration, est un exercice dénué de sens. Trouve les réponses. Résous les problèmes. Tu n'auras pas de vie tant que tu n'en auras pas créé une qui vaille la peine d'être vécue.

Chevauchant toujours, elle regarda le soleil disparaître, le ciel écarlate virer au rose tendre, puis au bleu, et enfin au violet sombre le plus somptueux qu'elle avait jamais connu. Elle vit les étoiles s'allumer et scintiller jusqu'à illuminer la prairie entière. Ils campèrent en plein champ, firent rôti des lapins que Heron avait pris au collet, et Kira ferma les yeux pour imaginer que la fin du monde n'avait jamais eu lieu, que ce n'était que le début, que lorsqu'elle se réveillerait au matin le monde entier serait comme ce lieu : sain et complet, vierge de toute interférence humaine, de toute rébellion de Partials et de tout signe de civilisation. Elle s'endormit et rêva des ténèbres.

Le lendemain, ils virent le premier arbre empoisonné.

Le temps changeait, la longue brise d'est soufflée par les Grands Lacs étant peu à peu remplacée par des vents de sud qui remontaient du golfe du Mexique. La situation n'était pas encore dramatique, mais cet arbre tordu, rabougri, d'un blanc immaculé, était la première indication que les beaux jours étaient derrière eux. Ils pénétraient dans le désert toxique.

Le deuxième jour, ils le flairèrent dans l'air – rien qu'une bouffée, un petit coup de vent apportant un relent jusqu'à leurs narines : la puanteur aigre, presque métallique, de l'air empoisonné. Un mélange de soufre, de fumée et d'ozone. Rien qu'un soupçon, et puis plus rien. Le lendemain, Kira fut tirée de son sommeil par cette odeur, qui perdura presque toute la journée, et ici et là il y eut d'autres arbres décolorés, dressés tels des squelettes dans les bosquets qui longeaient

parfois la route. L'herbe qui s'accrochait aux débris des piquets de clôture était plus pâle, plus clairsemée et triste, et cela ne fit qu'empirer de jour en jour. L'agglomération suivante qu'ils atteignirent s'appelait Ottumwa, un lieu désolé où ils trouvèrent les rues, les murs, les toits striés de résidus chimiques, comme si le ruissellement de la pluie elle-même était acide et mortel. Un cours d'eau traversait le centre, bien moins immense que le Mississippi mais, par conséquent, doté de ponts bien moins imposants. Tous s'étaient effondrés, sans que Kira puisse deviner si c'était à cause de sabotages anciens ou de la nature sans pitié. L'eau, au moins, semblait fraîche, coulant du nord où la nature était plus propre. Ils firent une halte de quelques heures, fouillant les magasins et restaurants délabrés à la recherche de médicaments et de la moindre boîte de conserve qui paraisse encore valable. Heron était assez bonne chasseuse, mais maintenant qu'ils voyageaient dans la zone toxique, il aurait été dangereux d'absorber du gibier. Kira examina une fois de plus la plaie d'Afa, laquelle n'allait ni mieux ni plus mal que depuis le naufrage, et lui murmura des paroles rassurantes à l'oreille.

– On va traverser, maintenant, dit-elle doucement en laissant couler le peu d'eau fraîche qui lui restait dans la blessure. Il va falloir y aller à la nage, mais ça n'a rien à voir avec la dernière fois. Ce sera facile.

– On va bousiller la radio, objecta Afa, le regard brouillé par le mélange de douleur et d'analgésiques. Il ne faut pas la mouiller, sinon elle sera fichue.

– Nous avons déjà perdu la radio. Ne t'en fais pas pour ça.

– On en trouvera une autre.

– Mais oui, dit-elle calmement en enduisant la plaie de Néosporine. Une fois la rivière traversée.

– Je ne veux pas traverser la rivière, on va encore faire naufrage.

Et leur dialogue se poursuivit ainsi, tournant en rond pendant que Kira serrait un bandage autour de sa jambe, puis la couvrait de sacs en plastique et de bande adhésive, faisant de son mieux pour la rendre étanche. Une fois qu'elle eut terminé, elle alla rejoindre Samm.

– Il ne sait même pas où nous sommes, dit-elle. Il ne faut pas l'emmener plus loin... nous n'en avons pas le droit.

– Mais on ne peut pas le laisser comme ça...

– Je le sais bien, qu'on ne peut pas le laisser, s'énerva-t-elle avant de baisser à nouveau la voix. Je sais qu'on fait tout ce qu'on peut pour lui, mais ça ne me plaît pas, c'est tout. Quand « tout ce qu'on peut faire pour lui » consiste à le traîner de force dans un désert empoisonné, c'est qu'il y a quelque chose de sévèrement tordu dans la

décision qui nous a amenés ici.

– Si c'était à refaire, que voudrais-tu changer ?

Kira lui envoya un bref regard noir, contrariée par son infatigable sens pratique, mais concéda sa défaite.

– Rien, je suppose, à part peut-être ne pas me faire attaquer au centre de données. Et nous n'avions aucun contrôle là-dessus. Ça me déplait de devoir lui faire subir tout ça, et d'ailleurs ça ne me plaisait pas de devoir l'emmener, dès le départ, mais nous ne pouvons pas réussir sans lui, et il ne peut pas survivre sans nous. Simplement... je me sens mal pour lui. Pas toi ?

Elle dévisageait Samm, cherchant sur ses traits une trace de compassion.

– Si, répondit-il. C'est plus fort que moi.

Kira regarda la rivière avec un petit sourire narquois.

– On pourrait pourtant croire qu'ils auraient conçu ces super-soldats sans aucun sentiment, pour en faire de meilleurs... tueurs, je suppose. De meilleurs guerriers.

– À vrai dire, ils ont fait exactement le contraire. Tu ne savais pas ? dit-il en voyant son air perplexe. C'est un des premiers principes qui ont guidé ParaGen dans la conception des BioSynths de type militaire. Afa trimballe une copie de la résolution des Nations unies dans son sac à dos – sans doute illisible, à l'heure qu'il est. Ils avaient eu des problèmes avec des drones et autres véhicules militaires entièrement automatisés qui avaient pris sur le terrain des décisions... moralement discutables, disons. À partir de là, les seules entreprises autorisées à passer des contrats pour fabriquer du matériel militaire autonome ont été les firmes de biotechnologie capables de créer des armes dotées de réactions émotionnelles humaines.

Kira hocha la tête.

– Je suppose que c'est logique. Je veux dire, je me sens toujours complètement humaine, du point de vue des émotions, alors...

Elle haussa les épaules, ne sachant plus trop où elle voulait en venir. Elle se tut, puis fronça les sourcils et le regarda de nouveau.

– Si tu... si nous avons été conçus pour différencier le bien du mal et tout ça, cela doit nous rendre moins susceptibles de franchir la ligne rouge, au combat.

– Ils nous ont enseigné le bien et le mal, puis ils nous ont mis dans des situations où le mal était terriblement présent. La rébellion a été la plus humaine de toutes nos actions, je pense. Il faut que tu comprennes... Pense à ta vie, c'est le meilleur exemple. Tu te sens poussée, à chaque instant, à faire le bien : tu vois des gens en difficulté, il faut que tu les aides. Tu t'es sentie obligée de m'aider,

même quand tout le monde, y compris toi-même, me prenait pour un ennemi juré, impardonnable. Nous n'avons pas seulement été créés avec une conscience, Kira, nous avons reçu une conscience hyperactive, un sens de l'empathie augmenté qui se déclenche automatiquement pour nous faire sauver des vies, réparer les torts, aider les opprimés. Alors, le jour où nous sommes devenus les opprimés, comment voulaient-ils qu'on réagisse ?

Kira opina de nouveau, mais, comprenant peu à peu les implications de ce qu'il disait, elle le regarda bouche bée, stupéfaite.

– Ils vous ont donné une empathie amplifiée, et ensuite ils vous ont envoyés à la guerre ?

Ce fut au tour de Samm de détourner les yeux vers la rivière.

– Ce n'est pas très différent d'envoyer des humains au combat, en réalité. Je suppose que c'était tout l'intérêt.

Heron s'approcha à ce moment-là et laissa tomber un paquet de matériel au sol entre eux deux.

– C'est tout ce qui nous reste : poulet et thon en boîte, légumes déshydratés, et un nouveau purificateur d'eau. Il était encore sous emballage, le filtre m'a l'air comme neuf.

– Parfait, dit Samm. Il est temps de repartir.

Ils fourrèrent leurs paquetages dans des sacs-poubelle trouvés à l'épicerie, en double et triple épaisseur pour obtenir une protection maximale, et les scellèrent de leur mieux à l'aide d'un rouleau d'adhésif. Ils hissèrent ensuite Afa sur la selle de Zarbi, l'attachèrent, et chargèrent leurs affaires sur le dos de Buddy et de Bobo. L'eau était froide, mais le courant relativement faible, et la traversée ne leur réserva aucune mauvaise surprise. De l'autre côté, l'herbe était verte et saine, nourrie par le cours d'eau propre, mais à six ou sept mètres de la rive la végétation redevenait déjà jaune et malade. Les bâtiments étaient tout aussi rongés par les produits chimiques que sur l'autre berge. Kira vérifia la jambe d'Afa, constata que son pansement était resté étanche, et décida de laisser le plastique en place pour l'instant.

Les nuages s'amoncelaient, et Kira craignait qu'il ne pleuve. Ils étaient sortis de la ville depuis peut-être deux heures, toujours sur l'autoroute 34, lorsque tomba la première goutte.

Elle siffla en s'écrasant sur la chaussée.

Les trois Partials allaient à pied, laissant les chevaux porter les sacs. Kira se baissa pour tâter la température de l'asphalte : la route était à

peine tiède. Le soir approchait, et le ciel couvert avait permis au sol de conserver une relative fraîcheur.

– Le sol n'est pas brûlant. Je ne comprends pas ce sifflement de vapeur, dit-elle en se relevant.

Une nouvelle goutte descendit du ciel, suivie d'une autre.

– Ce n'était pas de la vapeur, répliqua Heron. C'est de l'acide.

Une goutte tomba sur Zarbi, qui poussa un hennissement de douleur. Aussitôt après, Kira sentit une vive brûlure sur son bras : elle y trouva une petite marque rouge, de plus en plus cuisante. Elle releva la tête vers le ciel.

– Ces nuages viennent du sud, c'est bien ça ?

– Fuyons ! cria Samm en saisissant la bride de Zarbi.

Afa hurla de souffrance et de terreur, les bras serrés sur son sac à dos détrempé. Kira chercha sa veste des yeux, mais elle l'avait enlevée pour traverser la rivière : le vêtement était enfermé, avec tout le reste, dans les sacs plastique que portaient les chevaux. Elle attrapa Bobo et partit en courant à la suite de Samm, tirant le cheval derrière elle et tâchant de le maîtriser tandis que la pluie acide lui brûlait la tête et les flancs. Heron les dépassa en traînant Buddy, et Kira s'efforça de garder le rythme. La pluie devenait plus dense, et la jeune fille eut bientôt les bras et le visage cinglés par l'acide. Les démangeaisons et les brûlures apparurent en quelques secondes. De sa main libre, elle détacha sa queue-de-cheval et secoua ses longs cheveux afin qu'ils forment une protection sur ses oreilles et ses épaules. Elle en tira aussi devant sa figure, terrifiée à l'idée de recevoir des gouttes dans les yeux, et avança ainsi presque à l'aveuglette.

Samm avait repéré un bâtiment de ferme à quelque distance de la route. Il tenta de forcer la clôture de barbelés qui longeait le champ tandis que Zarbi tirait follement ses rênes, hennissant à pleins poumons, pressé d'échapper à cet atroce déluge. Heron les rejoignit et bouscula Samm en lui tendant la bride de son propre cheval ; elle avait fait comme Kira avec ses cheveux, mais Samm, qui ne jouissait pas de ce luxe, avait le visage strié de longues traînées rouges, les yeux injectés de sang. Heron prit un couteau dans chacune de ses mains et trancha les barbelés d'un grand geste furieux, coupant les quatre fils d'un coup pour ouvrir un passage dans la clôture. Kira fonça dans l'ouverture avec Bobo, empoignant les rênes de Buddy au passage. Heron suivit avec Zarbi et Afa, et Samm rattrapa Kira pour lui reprendre les rênes de Buddy.

– Laisse-moi t'aider ! lui cria-t-il. Tu ne peux pas contrôler les deux à la fois.

Les chevaux ruaient avec fureur, mais Kira ne lâcha pas et repoussa le garçon avec son pied.

– Va t’abriter ! Tu vas finir aveugle !

– Je ne te laisserai pas ici !

– Ouvre cette baraque, qu’on entre !

Elle le poussa une nouvelle fois, et, après une dernière hésitation, il pivota et fila vers le bâtiment, trébuchant dans le champ en jachère. Kira serra les dents en se demandant comment il pouvait y voir et tira les chevaux de toutes ses forces, prenant appui sur l’un pour garder l’autre en ligne, et espérant que ses épaules survivraient à cette épreuve. Au bout d’une courte lutte, ils parurent comprendre qu’elle les exhortait à avancer, et aussitôt entrés dans le champ, ils prirent le large, rentrant la tête et galopant à fond de train vers la ferme. Kira fut entraînée dans leur sillage ; la traction des rênes la poussa vers les sabots tambourinants de Buddy, si bien qu’elle lâcha, partit en roulé-boulé et finit par s’arrêter dans la boue toxique. Les chevaux faisaient la course pour atteindre le bâtiment, chacun luttant pour gagner une encolure d’avance, et Kira bondit sur ses pieds pour les suivre, comprenant pendant sa course qu’elle hurlait – moitié cri de douleur, moitié cri de guerre.

Kira atteignit la ferme juste au moment où Samm et Heron attrapaient les chevaux, et elle franchit la porte en proie à une douleur atroce. La pièce du devant contenait un canapé et un fauteuil relax, chacun garni d’un squelette qui contemplait un vieux téléviseur fixé au mur. Kira se sentait brûlée par l’acide sur chaque centimètre de sa peau. Baissant les yeux, elle constata que la pluie avait percé un trou dans son chemisier. Elle le retira vivement et, trouvant encore une demi-douzaine de trous dans le dos, jeta le vêtement à travers la pièce. Samm et Heron étaient entrés aussi, claquant la porte derrière eux pour empêcher les chevaux de fuir sous la pluie. Les bêtes, encore terrifiées, lançaient des ruades et saccageaient tout dans la pièce : la télé, les meubles, même les squelettes furent piétinés sans relâche. Kira voulut aider Afa, toujours attaché sur la selle de Zarbi, mais ne parvint pas à s’approcher. Heron fit le tour de la pièce en guidant Samm, qui avait le visage cramoisi et les yeux hermétiquement fermés, plongeant en avant quand les chevaux laissaient une ouverture et reculant lorsqu’ils revenaient s’ébrouer devant elle. Quand elle eut rejoint Kira, celle-ci prit également Samm par le bras et l’entraîna par la porte du fond, dans la cuisine, à l’écart des sabots meurtriers. Kira entendait encore l’acide grésiller sur leurs vêtements. Elle arracha la chemise de Samm, qui se déchira comme du papier mouillé, déjà à demi consumée par la pluie, et fut jetée de côté. Heron aussi se

déshabillait, et leurs hardes formèrent bientôt un tas fumant dans un coin de la pièce. Leur peau était mouchetée de taches écarlates. Samm, qui serrait toujours les paupières, triturait sa ceinture sans arriver à rien. Kira l'aida à retirer son pantalon avant d'enlever le sien propre. Ils se retrouvèrent tous trois en sous-vêtements, le souffle court, tâchant de réfléchir à ce qu'ils allaient faire tandis que les chevaux se déchaînaient toujours dans la salle de séjour.

Afa hurlait sans interruption, secoué de sanglots hystériques, mais au moins, il était toujours en vie. Kira fouilla du regard la cuisine, à la recherche de tout ce qu'elle pourrait utiliser – des serviettes pour essuyer les chevaux ou de la nourriture pour les apaiser –, et vit que l'évier avait deux robinets, l'un normal et l'autre étrange : on aurait dit une pompe à main de type industriel. Elle l'observa, intriguée, puis comprit.

– On est dans une ferme ! cria-t-elle en filant vers les placards. Il y a un puits !

– Quoi ? fit Heron.

– C'est trop loin de la ville pour être relié au réseau d'eau, donc il y a un puits. Ils avaient leur propre nappe phréatique, et leur propre pompe pour y accéder.

Faisant claquer les portes des placards, elle en sortit le plus grand seau qu'elle put trouver et se rua sur l'évier.

– J'en ai déjà vu deux ou trois dans des fermes, chez nous : ce sont les seuls endroits de l'île où il y ait l'eau courante. Ces pompes sont complètement isolées : celle-ci devrait encore fonctionner.

La jeune fille s'activa sur la poignée, mais sans résultat : elle était grippée. Ouvrant le réfrigérateur, Kira en sortit un bocal de cornichons rances, et versa le jus odorant sur la pompe. Elle la manœuvra de nouveau, de haut en bas, de bas en haut. Heron vint l'aider, et soudain, l'eau jaillit dans le seau. Kira le remplit tandis que Heron en prenait un autre, et lorsqu'il fut plein elles le soulevèrent ensemble pour jeter l'eau sur les chevaux, rinçant une partie de l'acide. Elles répétèrent l'opération et déversèrent un grand nombre de seaux sur les animaux, jusqu'au moment où Kira fut sûre que le puits allait se tarir. Petit à petit, les chevaux se calmèrent, débarrassés de l'acide, et les deux filles coururent libérer Afa pour le traîner, encore sanglotant, jusqu'à la cuisine. Ses vêtements étaient presque entièrement rongés et son dos n'était qu'une masse de cratères, de brûlures et de cloques. Heron pompa encore un seau d'eau, et Kira retourna auprès des bêtes pour les débarrasser des selles et des sacs, et surtout récupérer la trousse à pharmacie. Afa, la voix trop brisée pour crier encore, ne faisait plus que se balancer d'avant en arrière sur le sol. Samm, pour sa part, semblait inconscient, ou plongé dans une méditation visant à

contrôler la douleur, et Kira se demanda jusqu'à quel point ses yeux étaient brûlés. Elle s'arrêta, épuisée, et regarda Heron.

Celle-ci lui rendit son regard, tout aussi exténuée, et secoua la tête.

– Tu penses toujours avoir pris la bonne décision, Kira ?

Non, songea-t-elle, mais elle se força à répondre le contraire.

– Oui.

– Espérons. On n'a encore parcouru qu'une trentaine de kilomètres dans cette région empoisonnée. Plus que sept cents, et on est arrivés.

CHAPITRE 32

Marcus et les soldats voyageaient toujours vers le nord, traversant les ruines de Jersey City et de Hoboken ainsi que la vaste métropole qui s'étendait à l'ouest de l'Hudson. Désireux de rester à bonne distance des éventuels avant-postes de Partials présents à Manhattan ou dans le Bronx, ils s'obligeaient à faire un grand détour avant de retraverser l'Hudson dans l'autre sens. Au nord de Manhattan, le fleuve s'élargissait de manière significative, au point de ressembler davantage à une baie qu'à un cours d'eau, et le pont qu'ils finirent par atteindre le traversait presque à son point le plus large. Une longue flèche blanche suspendue à l'horizontale au-dessus des eaux : c'est à cela que ressemblait le pont de Tappan Zee. Marcus n'en avait jamais vu d'aussi rutilant ; il devina que sa construction avait précédé de peu le Ravage. Il était long de plusieurs kilomètres, et sa traversée à pied prendrait sûrement presque une journée. Qu'il ait tenu était en soi stupéfiant ; qu'il ait toujours un aspect neuf après toutes ces années était un témoignage de la splendeur de l'ancien monde. Le garçon se demanda si les générations futures, à supposer qu'elles existent un jour, considéreraient cet exploit architectural avec la même déférence et la même admiration que les pyramides d'Égypte ou la Grande Muraille de Chine. Une chaussée dans le ciel. *Ils trouveront sûrement quelque explication religieuse absurde, se dit-il, du genre : ces hommes ont bâti une route pour monter au paradis, et chaque pile représente un aspect de leurs croyances, et la longueur du pont multipliée par sa hauteur indique l'équinoxe de printemps.* Le pont était couvert de voitures, dont beaucoup étaient couchées sur le flanc ou inextricablement entremêlées, si bien qu'ils durent avancer avec lenteur dans ce chaos, s'arrêter, repartir, escalader les reliques de métal brûlant, complètement cuites par le soleil.

La ville située au bout s'appelait Tarrytown, et, alors qu'ils descendaient du pont vers ses rues, une voix puissante s'éleva des ruines.

– Halte-là !

Les soldats levèrent leurs fusils, mais le commandant Woolf leur fit signe de les rabaisser.

– Nous venons en paix ! annonça-t-il en réponse. Nous sommes venus pour vous parler !

– Vous êtes des humains, constata la voix.

Woolf confirma de la tête, empoigna son fusil par le canon et le brandit en l'air, montrant le plus clairement possible qu'il ne touchait pas à la détente.

– Nous ne portons des armes que pour nous défendre, ajouta-t-il. Nous ne souhaitons pas nous battre. Nous voulons parler à votre commandement.

Il y eut un long silence, et lorsque la voix inconnue résonna de nouveau, Marcus la jugea... hésitante.

– Dites-moi ce que vous voulez.

– Un Partial, une femme nommée Morgan, a attaqué notre colonie et pris notre peuple en otage. Or, nous savons qu'elle est votre ennemie autant que la nôtre. Nous avons un vieux dicton humain qui dit : « Les ennemis de mes ennemis sont mes amis. » Nous espérons que cela nous rendrait assez sympathiques à vos yeux pour que vous consentiez à nous écouter une minute.

Il y eut encore un long silence, après quoi la voix répondit.

– Déposez vos armes et éloignez-vous-en.

– Faites ce qu'il dit, ordonna Woolf en se baissant pour poser son fusil au sol.

Marcus s'exécuta et tous les autres autour de lui suivirent son exemple, certains avec plus de réticence que d'autres. Ils étaient dix, plus Woolf et Marcus, mais les trois Partials qui sortirent de leur cachette pour venir à leur rencontre sur le pont semblaient persuadés de pouvoir affronter douze humains sans problème. Et d'ailleurs, Marcus n'en doutait pas. Le premier était un jeune homme de l'âge de Samm – mais Marcus se rappela que c'était normal : les fantassins Partials étaient tous figés définitivement à l'âge de dix-huit ans. *Je suppose qu'on rencontrera les généraux une fois arrivés à White Plains.*

– Je m'appelle Vinci, annonça le Partial.

À sa voix, Marcus reconnut celui qui les avait hélés quelques minutes auparavant.

– Nous souhaitons négocier un traité, dit Woolf. Une alliance entre votre peuple et le nôtre.

Si Vinci était surpris, il n'en montra rien – mais Marcus avait toujours trouvé les Partials difficiles à cerner. L'homme jeta un coup d'œil à leur troupe, puis revint à Woolf.

– Je crains que nous ne puissions rien faire pour vous.

Marcus en sursauta d'étonnement.

– Comment ? C'est tout ? fit Woolf. Vous nous entendez, mais vous ne voulez même pas réfléchir à nos propositions ?

– Je ne suis pas là pour réfléchir. Je suis sentinelle, pas général ni diplomate.

– Alors présentez-moi aux généraux et aux diplomates. Amenez-nous jusqu'à quelqu'un qui voudra bien nous écouter.

– Je crains de ne pas pouvoir faire cela non plus.

– Est-ce parce que vous ne devez laisser personne pénétrer sur votre territoire ? Dans ce cas, envoyez un messenger – nous camperons ici, même sur le pont si vous préférez –, mais informez un responsable de notre présence et de notre proposition. Je vous en prie, faites au moins cela.

Vinci réfléchit, sans laisser paraître s'il songeait à accepter ou s'il cherchait juste une autre manière de dire non.

– Je suis navré, trancha-t-il enfin, c'est simplement trop dangereux en ce moment. La guerre contre les forces de Morgan est... est en train de nous échapper.

– Nous sommes prêts à prendre le risque, insista Marcus.

– Pas nous.

– Mais pourquoi refusez-vous de nous écouter ? s'emporta Woolf en s'avançant.

Aussitôt, les Partials levèrent leurs canons.

Woolf bouillait de rage. Marcus vit qu'il était prêt à engager le combat, en espérant qu'il lui reste assez d'hommes ensuite pour chercher quelqu'un de plus coopératif. Le jeune homme se creusa la cervelle pour trouver comment désamorcer la crise ; il pensa à Samm, à sa manière de parler, à ce qui fonctionnait ou non avec lui. Le Partial était un indécrottable pragmatique, et d'une loyauté sans faille envers ses chefs, même quand il n'était pas d'accord avec eux. Marcus repensa à tout cela, puis bondit devant Woolf juste au moment où le vieil officier semblait sur le point de passer à l'action.

– Un instant ! dit le jeune homme d'une voix inquiète en s'attendant presque à recevoir un coup de poing en pleine figure – ou venu de derrière. Je m'appelle Marcus Valencio. Je suis un peu leur consultant en relations avec les Partials. (Cela s'adressait autant à Woolf qu'aux autres : il espérait que l'étonnement les ralentirait, et qu'il aurait ainsi une chance de parler.) Si vous me permettez de poser une question politiquement sensible : que voulez-vous dire, au juste, quand vous prétendez ne pas pouvoir nous aider ?

– Qu'il ne *veut pas* nous aider, gronda Woolf.

Vinci ne répondit pas, mais finit par acquiescer d'un hochement de tête.

– Moi, voyez-vous, je ne pense pas que ce soit réellement le problème.

Vinci, qui le regardait déjà avant, se concentra cette fois sur lui avec

une précision de laser : différence d'intensité qui ne pouvait échapper à Marcus. Il eut un sourire nerveux en se répétant que ce regard féroce était un bon signe : il y avait bien un secret là-dessous, et Vinci était trop loyal pour l'admettre.

– Vous êtes en train de mourir, reprit-il. Pas vous personnellement, du moins pas encore, mais votre peuple. Vos dirigeants. Tous les Partials ont une durée de vie limitée à vingt ans, et vous n'en saviez rien jusqu'à la première vague de décès. À ce jour, vous avez perdu une deuxième, une troisième, peut-être même une quatrième génération, et si je devine correctement, cela inclut presque tous vos généraux. Tous les responsables.

Vinci ne confirma pas, mais ne nia pas non plus. Marcus observa attentivement ses traits, guettant le moindre changement d'émotion, mais leurs visages étaient tellement inexpressifs qu'il ne devina pas ce que pensait celui-ci. Il poursuivit.

– Ce que vous êtes en train de nous dire, c'est que nous ne pouvons pas négocier une alliance parce qu'il ne reste personne chez vous qui ait autorité pour le faire.

La troupe ne disait mot. Marcus continua de scruter le visage de Vinci, sans oser jeter un coup d'œil derrière lui pour connaître la réaction de Woolf. Le vieil homme poussa un soupir et parla à mi-voix.

– Bon Dieu, mon gars, si c'est ça votre problème, laissez-nous vous aider...

– Nous n'avons pas besoin de votre aide.

– Vous êtes une nation sans tête, une nation de jeunes hommes...

– ... de jeunes hommes qui vous ont vaincus, s'échauffa Vinci, et qui n'hésiteront pas à recommencer si vous leur donnez des raisons de le faire.

– Loin de nous cette idée, intervint Marcus en s'avançant entre eux.

Il était sur ses gardes, anticipant une attaque qui pouvait venir d'un côté comme de l'autre, mais il tint bon, les traits crispés, en espérant qu'ils se maîtriseraient.

– Vinci, mon commandant ici présent n'a jamais voulu sous-entendre que vous étiez incapables de décider par vous-mêmes et que vous aviez besoin d'un vieux bonhomme humain pour venir tout régenter chez vous. (Il envoya un regard entendu à Woolf.) Il sait très bien que ce serait une ingérence intolérable, et jamais il ne dirait ou n'insinuerait une chose pareille. Pas vrai, commandant ?

Woolf acquiesça, vaguement penaud, mais Marcus entendit ses dents grincer avant qu'il reprenne la parole.

– Absolument. Je ne voulais pas vous offenser.

– C'est gentil, dit Marcus, qui jeta un bref regard à Vinci avant de se retourner vers son supérieur. Maintenant, et de surcroît : commandant Woolf, Vinci ici présent n'a pas voulu insinuer que leur aide était entièrement inenvisageable, ni qu'il aimerait mieux déclencher un nouveau génocide plutôt que former une alliance avec vous.

– Vous ne pouvez pas parler en son nom, objecta Woolf.

Marcus pivota vers Vinci.

– Est-ce que je me trompe ? Vous ne vouliez pas du tout dire ce genre de choses, n'est-ce pas ? Je veux dire, vous vous rendez compte que ce serait une agression tout aussi insupportable, pas vrai ?

Vinci inspira à fond, donnant ainsi son premier signe de communication non verbale, et secoua négativement la tête.

– Nous ne voulons pas d'une nouvelle guerre avec les humains.

– Alléluia ! s'écria Marcus. Et maintenant, pensez-vous tous deux être capables de mener une conversation courtoise, ou faut-il que je fasse le médiateur d'un bout à l'autre ? Parce que je peux vous dire que je ne suis pas loin de mouiller mon froc, là.

Vinci regarda Woolf.

– Vous n'avez pas mieux, comme conseiller diplomatique ?

– Il est original, certes, mais efficace, répondit le commandant en se frottant le menton. Mais est-ce vrai, ce qu'il a dit ? Que vos officiers sont tous décédés ?

– Pas tous, admit Vinci – et Marcus entendit dans sa voix hésitante qu'il lui en coûtait de formuler la suite. Mais la plupart d'entre eux, oui. Il nous en reste un, ou plutôt une. Comme ont dû vous l'apprendre nos opérations sur Long Island, nous sommes engagés dans une guerre à petite échelle avec la faction de Morgan. Nous voulons tout autant qu'elle faire disparaître cette « date d'expiration », comme vous dites. Mais ses méthodes sont devenues trop extrêmes.

– Le temps presse, pourtant, dit Marcus. Nous pensons pouvoir vous aider : nous avons parmi nous certains des meilleurs médecins du monde – au sens propre –, qui travaillent d'arrache-pied sur un traitement contre notre propre extinction. Avec votre aide, nous pourrions vaincre le RM en l'espace de quelques semaines, du moins nous le pensons, après quoi toute cette intelligence médicale pourra se focaliser entièrement sur votre date d'expiration. Nous pouvons nous sauver les uns les autres.

– Mais il nous faut parler à cet officier que vous avez mentionné, ajouta Woolf. Pouvez-vous nous emmener auprès de lui – ou d'elle, comme j'ai cru le comprendre ?

– Je peux vous emmener la voir, concéda Vinci, mais je ne garantis pas le résultat.

Woolf se rembrunit.

– Est-elle mourante, elle aussi ? Son... son heure est-elle venue ?

– Elle fait partie de l'Alliance, répondit Vinci. Ce sont nos chefs et, pour ce que j'en sais, ils n'expirent pas. Mais le général Trimble est... enfin, vous verrez. Suivez-moi, mais ne prenez pas vos armes. Et c'est dangereux, comme je vous l'ai dit : sans vouloir vous vexer, un groupe d'humains n'est qu'un poids mort sur un champ de bataille Partial. Si vous voyez ou entendez quoi que ce soit qui ressemble à des coups de feu, cachez-vous.

Woolf fit la grimace.

– Nous cacher, c'est tout ?

Vinci haussa les épaules.

– Cachez-vous et priez, si vous préférez.

White Plains ne ressemblait à rien de ce que Marcus connaissait, même si le trajet pour y aller aurait dû le préparer : ils ne le firent pas à pied ni en chariot, mais à l'arrière d'un camion ! Un vrai camion, avec un moteur. Le chauffeur était une Partial nommée Mandy, sans doute une de ces femmes pilotes dont Samm leur avait parlé, et elle les lorgna avec méfiance pendant tout le voyage, bien qu'ils aient été désarmés, fouillés et même dépouillés de quasiment tout leur équipement. Marcus avait déjà vu des véhicules automobiles en marche, bien sûr, mais qu'ils soient utilisés si couramment était stupéfiant. À East Meadow, on ne s'en servait que pour les urgences, lorsque la vitesse était un élément capital. Ici, on cheminait dans ces engins comme s'il n'y avait rien de plus banal au monde.

Ils en croisèrent un sur la route, puis un autre.

Et ensuite, ils atteignirent la ville elle-même.

Marcus avait passé tellement d'années dans une cité en ruine qu'en voir une en parfait état lui fit un choc. C'était une expérience troublante. Au lieu de piétons, les rues étaient pleines de voitures ; au lieu de bougies et de lampes à pétrole, les habitations étaient éclairées à l'électricité : des ampoules extérieures, des réverbères, des plafonniers, et même des enseignes lumineuses sur les bâtiments. La ville entière en était tout illuminée. Plus subtil, mais plus extraordinaire une fois qu'il l'eut remarqué : toutes les constructions étaient dotées de vitres. Les vitres avaient été une des premières choses à disparaître après le Ravage : les cycles de gel et de dégel avaient voilé les fenêtres des bâtiments non chauffés, et les oiseaux et autres animaux avaient achevé le travail. À East Meadow, seules les

maisons occupées étaient vitrées, ainsi que les étages inférieurs de l'hôpital, où l'on travaillait à les entretenir. Partout ailleurs, carreaux et vitrines étaient en miettes. Presque toutes les fenêtres qu'ils avaient vues à Brooklyn, à Manhattan et dans le New Jersey l'étaient aussi. Mais ici, non. On aurait dit une ville d'avant le Ravage transportée dans le temps, épargnée par l'apocalypse qui avait anéanti le reste du monde.

Mais même cela, nota Marcus, n'était pas entièrement vrai. Les Partials constituaient une armée, et ceci était une cité en guerre, sans un civil en vue. *Sauf moi*, se dit-il. *Je suis le premier non-combattant que cette ville ait connu en douze ans. Eh bien, j'espère le rester assez longtemps pour terminer cette mission et me tirer d'ici.*

Mandy les conduisit jusqu'à un vaste bâtiment situé dans le centre-ville, cerné de barricades de sacs de sable et surmonté de projecteurs et de tireurs d'élite. L'ambiance était lugubre. Tout le monde semblait guetter quelque chose – une attaque, probablement, même si Marcus ne pouvait que redouter ce qui rendait des Partials si inquiets. Vinci les fit entrer en expliquant à chaque barrage – et il y en eut un certain nombre – qu'il amenait des émissaires humains désireux de parler au général Trimble, et qu'il leur avait déjà confisqué leurs armes. Marcus, à l'inverse, se sentait moins rassuré à chaque poste de garde franchi, comme s'ils étaient en train d'entrer en prison et non dans un bâtiment gouvernemental. Un éclairage indirect luisait doucement dans les murs et le plafond, conférant au lieu une ambiance irréelle qui ne le rassura pas davantage. Vinci les amena jusqu'à une vaste pièce située au dernier étage, une sorte d'esplanade intérieure dotée de banquettes et de tables basses, donnant sur une série d'appartements, et surmontée d'une large verrière en treillage métallique. Un garde referma la porte à clé derrière eux.

– C'est ici que vous logerez, dit Vinci. Ce n'est pas un lieu de séjour idéal, mais à la réflexion, c'est sans doute mieux que ce dont vous avez l'habitude.

– Sans aucun doute, convint Marcus. Où est la fontaine de chocolat ? Franchement, je vais être un peu déçu si elle n'est pas attachée sur le dos d'un ours polaire magique.

– Nous ne comptons pas rester, intervint Woolf. Nous sommes venus voir Trimble. Est-elle présente ?

– Elle est occupée, répondit Vinci. Vous attendrez ici qu'elle puisse vous recevoir.

– Combien de temps ? s'enquit Marcus. Une heure ? Deux heures ?

L'une des portes du pourtour s'ouvrit, révélant un appartement petit mais propre et bien rangé dont sortit une femme d'un air enthousiaste. Enthousiasme qui se volatilisa lorsqu'elle les vit.

– Vous n’êtes pas les hommes de Trimble ?
– Et vous, vous n’êtes pas Trimble ? répliqua Woolf sur le même ton.
Vinci, que se passe-t-il ?

– Moi, j’attends depuis hier, déclara la femme.

Elle s’approcha d’eux, et Marcus devina qu’elle devait friser la soixantaine : encore en forme et séduisante, comme l’étaient apparemment tous les Partials, mais très éloignée des jeunes femmes pilotes comme Mandy ou des tueuses en série top-modèles du genre Heron. Cela indiquait, à sa connaissance, que cette femme était médecin, et il lui tendit la main.

– Bonjour docteur.

Elle ne prit pas la main tendue, se contentant de les regarder avec sévérité.

– Vous êtes des humains.

– Vous attendez depuis hier ? lui demanda Woolf avant de se tourner vers leur guide. Vinci, Morgan tue nos congénères, nous mourons, sur le terrain et dans nos hôpitaux, chaque jour. Chaque heure. Il faut que vous nous obteniez une audience plus vite que ça.

– Mais pas avant moi, dit la femme médecin. Nous avons tous des affaires qui ne peuvent pas attendre. Vous ! (Elle s’adressait à Vinci.) Vous êtes son assistant. Vous pouvez lui faire passer un message ?

– Je ne suis qu’un simple soldat, madame.

– Mais elle n’est pas ici ? demanda Marcus. Je veux dire, elle est au front ou quelque chose comme ça ? Dans une autre ville ? Nous pouvons aller à elle, si c’est plus simple.

– Elle est bien ici, dit la femme en indiquant une double porte dans le mur nord. Simplement, elle n’est pas... visible pour l’instant.

– Que peut-elle bien faire qui l’empêche de nous écouter ? demanda Woolf. Elle est occupée ? À qui peut-elle parler, si elle ne veut pas recevoir ceux qui ont besoin d’elle ?

– Nous sommes en pleine guerre, répondit Vinci. Elle dirige les opérations depuis une plate-forme centrale ; elle ne peut pas s’en absenter chaque fois que quelqu’un désire lui parler.

L’un des soldats humains, une montagne d’homme aux muscles saillants, ricana.

– On pourrait entrer de force, suggéra-t-il.

– Ce n’est pas la meilleure tactique quand on essaie d’être diplomate, le contredit Woolf.

– Vous ne pourriez pas faire quelque chose pour activer un peu ? insista Marcus. Je veux dire, j’imagine que vous avez déjà pensé à tout, mais... je ne sais pas, ne pourrait-on pas lui faire passer un message ? Lui faire savoir pourquoi nous sommes ici ? Nous sommes

les premiers humains à mettre le pied dans la ville depuis douze ans, nous venons proposer un traité de paix et une alliance médicale... Ça doit bien avoir un peu de poids, tout de même.

– J’ai conscience que c’est important, dit Vinci. C’est pour cela que je vous ai amenés ici. Mais je vous ai prévenus que ce serait difficile et que vous devriez vous montrer patients.

– C’est juste, concéda Marcus. Nous attendrons.

– Sauf que c’est exactement ce qu’on m’a dit hier, lança la femme médecin. Mon rapport est d’une importance tout aussi vitale, voire probablement plus, mais Trimble reçoit les gens quand ça lui chante, et pas avant.

– Alors nous attendrons, répéta Woolf. Le temps qu’il faudra.

Marcus se demanda combien de gens allaient mourir, ici comme chez lui, pendant qu’ils attendraient.

CHAPITRE 33

La femme se présenta : docteur Diadem, mais elle n'en dit pas plus. Son hostilité envers Marcus et l'ensemble des humains était palpable et, apparemment, pas seulement due au fait qu'ils l'avaient doublée dans la file d'attente pour voir Trimble. Ajoutez à cela la surveillance constante des gardes armés, plus la menace de guerre imminente : l'ambiance dans la salle évoquait de plus en plus une cocotte-minute. Marcus avait peur que les soldats humains qui l'accompagnaient n'exploient si Trimble tardait encore à les recevoir.

Les minutes devinrent des heures. À chaque sonnerie de la pendule, ils levaient les yeux au ciel ou poussaient un soupir, tant le temps passait lentement ; chaque fois qu'une porte s'ouvrait, toutes les têtes se redressaient brusquement pour voir si leur tour était enfin venu de rencontrer Trimble. Le soleil traçait lentement son arc par-dessus la verrière, et des soldats Partials entraient et sortaient en échangeant à voix basse des propos anxieux dont Marcus ne pouvait que deviner la teneur. Et ce qu'il devinait n'avait rien de joyeux. Le commandant Woolf devenait comme fou : il faisait les cent pas et s'efforçait, en vain, de demander aux gardes ce qui se passait. Ceux-ci ne le laissaient même pas les approcher, le chassant d'abord d'un geste de la main, puis, lorsqu'il se faisait plus insistant, le menaçant de leurs fusils. L'activité de fond augmentait, et Marcus ressentait la tension présente dans la pièce comme un esprit en colère, échauffé et vociférant. Il essaya de réengager la conversation avec le docteur Diadem, lui demandant ce qui se passait, mais elle ne fit que regarder fixement les soldats avec une expression que Marcus baptisa, en son for intérieur : « le mauvais œil Partial ».

– Ils se préparent au combat, finit-elle par lâcher. La guerre arrive à White Plains.

– Mais toutes les forces de Morgan sont à Long Island, s'étonna Marcus. Contre qui vont-ils se battre ?

Diadem refusa de répondre.

Quand la nuit commença à tomber, Marcus en était à désespérer de voir un jour Trimble. Il se jura de ne pas s'endormir, de peur de laisser passer sa chance en pleine nuit. Il s'occupa en examinant les divers objets technologiques présents dans la pièce – des objets si mystérieux qu'il avait du mal à les identifier, mais que les Partials semblaient utiliser au quotidien. Sur une petite table, il trouva une sorte de bâton en plastique et le ramassa, certain d'avoir su un jour ce que c'était

mais incapable de s'en souvenir... quelque chose qui datait de son enfance, il le savait, mais quoi ? L'objet était couvert de touches, et il en pressa deux ou trois pour voir ce qui se passait : rien. Diadem l'observait avec le regard calculateur d'un insecte affamé.

– Vous voulez regarder quelque chose ? finit-elle par lui demander.

– Non merci. J'essaie de comprendre ce que c'est que ce machin.

– C'est ce que je voulais dire. Ceci est une télécommande, pour regarder l'holovid.

– Ah, je savais que j'en avais déjà vu ! Il y a des postes muraux dans presque toutes les maisons d'East Meadow, qui étaient activés à la voix ou au mouvement... quand il y avait encore du courant ; je n'avais pas vu une télécommande manuelle comme celle-ci depuis l'enfance.

– J'ai un poste mural chez moi, dit Diadem, apparemment encline à bavarder un peu, ce qui retint toute l'attention de Marcus. Mais la salle d'attente est tellement vaste... Il y a trop de monde pour que des capteurs de voix ou de mouvement puissent servir. C'est assez amusant d'utiliser ces antiquités primitives, d'ailleurs. Du moment que ça marche...

– Ce que vous appelez « primitif », moi, j'appelle ça « futuriste », répondit Marcus, les yeux toujours rivés sur la télécommande. Vous avez des centrales nucléaires qui vous donnent plus d'énergie que vous n'en aurez jamais l'usage. Nous, une poignée de panneaux solaires qui permettent à peine de faire fonctionner notre hôpital. Mon amie a un lecteur de musique, mais je n'ai pas vu marcher un holovid depuis douze ans.

Il se leva soudain, cherchant un projecteur.

– Où est-il ?

– Vous marchez dessus.

Diadem, se levant à son tour, lui prit la télécommande et la pointa en direction de la verrière ; d'une pression sur un bouton, elle rendit le verre opaque, et d'une autre, elle fit apparaître une brume holographique lumineuse, projetée par des centaines de minuscules loupottes logées dans le treillis métallique. Marcus et Diadem se tenaient au milieu de cette brume photonique qui bougeait doucement, différentes icônes vidéo se mouvant avec lenteur, tels des sédiments dans un étang. Marcus sortit de la zone pour mieux voir l'ensemble et sourit d'une oreille à l'autre, comme un petit garçon, lorsqu'il reconnut d'abord un titre, puis un deuxième. Il réalisa avec amusement que tous les titres qu'il connaissait étaient ceux de programmes pour enfants – *Soufflevent le Dragon*, *L'École des cauchemars*, *Robots mais pas trop* –, ceux dont il gardait un vague souvenir d'avant le Ravage. Le menu proposait en majorité des films

« pour les grands » : les polars, romances médicales et histoires terribles d'invasions extraterrestres que ses parents ne l'avaient jamais laissé regarder. Pendant qu'il faisait défiler les titres, les autres humains s'étaient agglutinés autour de lui, partageant sa fascination. Marcus se rendit compte qu'ils devaient être parfaitement risibles : une bande de crétins à l'œil torve, abasourdis par un gadget banal, et il se demanda si Diadem avait allumé l'holovid uniquement pour s'amuser de leur réaction. Mais dans le même temps, il se rendit compte aussi qu'il s'en fichait complètement. Ceci était une partie de sa vie qu'il avait perdue, et la revoir lui brisait presque le cœur.

– Que voulez-vous regarder ? lui demanda-t-elle.

Sa première impulsion fut de réclamer *Soufflevent*, son dessin animé préféré quand il était petit, mais avec tous ces soldats qui attendaient derrière lui, il se sentit un peu ridicule. Il chercha un film d'action dans la brume mouvante, mais avant qu'il ait pu trouver son bonheur, le soldat qui se tenait à côté de lui, le géant de tout à l'heure, sourit largement et dit :

– *Soufflevent* ! J'adorais ce dessin animé.

Il est soldat maintenant, pensa Marcus, *mais il n'avait que sept ou huit ans quand le monde s'est écroulé.*

Diadem manœuvra la télécommande, dispersant la brume holographique et attrapant l'icône de *Soufflevent*. Alors, un mignon dragon violet, immense, emplit le centre de la pièce, bondissant au milieu du générique. La chanson retentit : « Soufflevent ! » et Marcus joignit sa voix à celle des soldats pour chanter la suite en chœur : « Ouvre tes ailes et vole dans le vent ! » Ils regardèrent l'épisode entier, poussant des rires et des acclamations. Le temps d'une courte demi-heure, ils revécurent l'enfance qu'ils avaient perdue... mais, minute après minute, la magie sembla se tarir. Les couleurs étaient trop vives, la musique trop forte, les émotions trop grandes, les coups de théâtre trop prévisibles. C'était creux et sirupeux, comme un excès de sucre, et Marcus n'arrêtait pas de se répéter : *C'est vraiment ça qui me manquait ? Ce n'était que ça, l'ancien monde ?* La vie depuis le Ravage était dure, et les problèmes qu'ils rencontraient étaient douloureux, mais au moins étaient-ils réels. Enfant, il avait gobé des heures d'holovid, enchaînant les programmes, gavé de platitudes et d'effets faciles. L'épisode se termina, et lorsque Diadem l'interrogea du regard, la télécommande pointée pour faire apparaître la suite, il déclina d'un mouvement de tête.

Elle éteignit.

– Vous avez l'air terriblement triste pour quelqu'un qui vient de regarder un gentil dragon mauve précipiter un sorcier dans un lac de guimauve fondue, lui fit-elle remarquer.

– Oui, sans doute. Désolé.

Elle rangea la télécommande.

– Vous avez semblé apprécier au début, mais plus à la fin.

Marcus, avec une grimace, se laissa tomber sur le canapé.

– Pas vraiment, non. C'est juste que... Comment le formuler ? Ce n'est pas réel.

– Bien sûr que non, ce n'est pas réel, c'est un dessin animé. (Elle vint s'asseoir à côté de lui.) Un dessin animé en 3D dans des décors photoréalistes, mais quand même... ce n'est qu'une histoire.

– Je sais, dit Marcus en fermant les yeux, ce n'est pas le bon mot, mais comment dire... J'adorais voir le méchant sorcier se faire châtier. Toutes les semaines, il avait un nouveau plan diabolique, et toutes les semaines Soufflevent l'arrêtait. Ni une ni deux, problème réglé en vingt-deux minutes. Je trouvais ça fantastique, mais... ce n'est pas la réalité. Le gentil est toujours gentil, et le méchant sorcier est toujours, eh bien... méchant. Ça fait même partie de son nom.

– Vous savez, il n'y avait pas beaucoup de programmes pour enfants qui soient ambigus, parlant de dilemmes moraux insolubles, dit Diadem. Je ne pense pas que la plupart des enfants de cinq ans aient été prêts pour cela.

Marcus soupira.

– Je pense que personne ne l'était.

Vinci revint leur parler à la nuit, s'excusant qu'ils ne puissent toujours pas voir Trimble, et apportant des nouvelles du monde extérieur : la guerre se présentait très mal et se rapprochait toujours plus de la ville.

– Mais qui se bat contre qui ? redemanda Woolf. Toutes les forces de Morgan sont à Long Island !

– Il y a d'autres... problèmes, lâcha Vinci.

– Des problèmes ? répéta Marcus. Je croyais que vous alliez dire « d'autres factions » ! Qu'est-ce que ça veut dire, « d'autres problèmes » ?

Vinci ne répondit rien, et Marcus n'arriva pas à deviner s'il réfléchissait à une réponse ou s'il refusait juste de s'exprimer. Ils attendaient en essayant de déchiffrer ses réactions, lorsqu'une voix s'éleva de l'autre bout de la salle.

– Trimble va vous recevoir.

Tous levèrent la tête et bondirent sur leurs pieds. Diadem rejoignit en toute hâte le garde en faction devant la double porte, mais il l'arrêta d'un regard et, sans doute, d'une salve de phéromones.

- Pas vous. Les humains.
- J'étais là avant.
- C'est eux que Trimble veut voir. (Il regarda Vinci.) Amenez-moi leur commandant et leur « conseiller diplomatique », et suivez-moi.

Le couloir sur lequel donnait la double porte était large et propre, presque dépouillé, conformément à ce que Marcus commençait à reconnaître comme le style pragmatique des Partials : ils n'avaient nul besoin de plantes vertes, de tableaux ou de jolies petites tables dans ce corridor, donc il n'y en avait pas. Au bout se trouvaient d'autres portes, dont une laissait passer un vacarme étonnamment sonore ; Marcus entendait des éclats de voix et... *oui, et des coups de feu. Pourquoi des coups de feu ?* Le garde ouvrit justement cette porte-là, et une énorme cacophonie les enveloppa aussitôt : des cris, des pleurs, des chuchotements, de la bagarre. Marcus identifia un mélange chaotique de radios qui émettaient toutes à la fois, le son poussé au maximum. Les murs de la salle étaient couverts d'écrans muraux, d'écrans portables et de haut-parleurs de toutes tailles et de toutes formes ; il y avait même, dans un coin, un autre holovid qui projetait une immense carte lumineuse de l'État de New York, comprenant Long Island ainsi que certaines portions du New Jersey, du Connecticut, du Rhode Island et d'autres régions situées plus loin encore vers le nord. Il s'était trompé : ce n'était pas une multitude de transmissions radio, mais de transmissions vidéo. Des points rouges clignotaient sur la carte, des visages et des corps traversaient les écrans en tous sens, des jeeps, des camions et même des chars franchissaient des murailles, des villes et des forêts télévisées. Et au centre de tout, baignée dans la lumière et le bruit de cent écrans différents, une femme se tenait seule à un bureau circulaire.

– C'est elle, dit le garde, qui s'écarta et referma derrière eux. Attendez qu'elle vous parle.

Woolf et Vinci s'avancèrent ; Marcus, plus intimidé, s'attarda à côté du garde. Comme la femme leur tournait le dos, Woolf se racla bruyamment la gorge pour attirer son attention. Soit elle ne l'entendit pas, soit elle l'ignora ouvertement.

Marcus regardait les écrans accrochés aux murs. Beaucoup montraient la même scène, souvent vue depuis la même perspective, mais il devinait que la centaine d'écrans devaient bien se partager une douzaine de transmissions distinctes. La plupart décrivaient des scènes de bataille, et il supposa que c'était du direct ; Trimble suivait le déroulement de la guerre depuis une plate-forme centralisée, comme l'avait fait Kira avec ses radios. Kira... Il se demanda pour la millième fois où elle était partie et s'il la reverrait un jour. La plupart des gens d'East Meadow la considéraient comme morte, personne ne s'était

présenté pour mettre fin à l'occupation meurtrière de l'île par la Compagnie D, mais il s'accrochait encore à l'espoir – probablement vain, il le savait –, qu'elle ait survécu.

Sur l'un des plus grands écrans se répétait en boucle une scène unique : un soldat courait, il y avait une explosion de boue et d'herbe, après quoi l'image se rembobinait en accéléré : on voyait l'homme couché être soulevé, voler vers l'avant, atterrir en douceur sur ses pieds et courir à reculons pendant qu'au sol la terre se refermait. Puis, sans transition, la séquence reprenait du début, l'homme courait, le sol explosait sous lui et le projetait sur le dos. Au bout de quatre cycles, Marcus prit conscience que la vitesse et les points d'arrêt variaient légèrement à chaque reprise : ce n'était pas une boucle, quelqu'un manipulait ces images, en avant, en arrière, cherchant... quelque chose. Il s'avança dans la pièce en obliquant un peu sur le côté, et vit que Trimble était assise devant un écran de bureau faiblement lumineux, ses doigts glissant sur une série de cadrans et de curseurs digitaux. Elle zoomait, dézoomait, rembobinait la vidéo, la faisait rejouer, et chaque fois le jeune homme était tué par l'explosion, encore et encore et encore.

– Excusez-moi, dit Woolf.

– Attendez qu'elle vous parle, lui souffla le garde.

– J'ai déjà bien assez attendu, rétorqua Woolf en s'avançant d'un pas décidé.

Le garde fit mine de le suivre, mais Vinci l'arrêta d'un geste.

– Général Trimble, je m'appelle Asher Woolf, je suis commandant dans les Forces de défense de Long Island et sénateur dans le gouvernement de l'île. Je me présente devant vous en tant que représentant dûment appointé de la dernière population humaine sur Terre, afin de négocier avec vous un traité de paix et de partage des ressources.

Trimble n'eut aucune réaction, et ne sembla même pas avoir conscience de sa présence. Il fit encore un pas.

– Les vôtres sont aux abois, dit-il en embrassant du geste toute la destruction qui s'étalait sur les écrans muraux. Mon peuple aussi, et nous savons l'un comme l'autre que ce n'est pas seulement au combat qu'ils périssent. Nous sommes stériles et malades, vous comme nous. Encore quelques années et nous serons tous morts, quoi que nous fassions – quels que soient les guerres gagnées ou perdues, les coups tirés ou rendus, les armes déposées. Votre population n'en a plus que pour deux ans, à ce que je comprends ; la mienne vivra plus longtemps, mais ne s'éteindra pas moins au bout du compte. Il va nous falloir travailler ensemble si nous voulons changer les choses. (Il fit encore un pas.) M'entendez-vous ?

Le garde sursauta et se crispa, surpris par cet éclat de voix, mais Vinci courut rejoindre Woolf.

– Merci beaucoup de nous recevoir, général, dit-il. Nous comprenons que vous êtes très occupée à coordonner tant de guerres à la fois...

– Elle ne coordonne rien du tout ! trancha le commandant avec un geste dédaigneux vers l'écran de Trimble. Elle ne fait que regarder.

– Faites attention à ce que vous dites, ou je devrai vous demander de sortir, l'avertit le garde.

– Vous voudriez que je reste là sans rien dire ? C'est hors de question. J'ai déjà patienté pendant une journée et une nuit, nous n'avons plus le temps...

– Taisez-vous, lâcha soudain Trimble à mi-voix.

Marcus recula de surprise, tandis que Vinci et le garde chancelaient sous le poids de sa volonté. Le garde retrouva l'équilibre et fixa Woolf en silence ; Vinci ouvrit la bouche, le visage rougi par l'effort, mais fut incapable de prononcer un mot. Marcus avait assisté au même phénomène entre le docteur Morgan et Samm : le chef donnait les ordres, et le lien ne laissait pas le choix aux Partials. Ils ne pouvaient qu'obéir.

– Nous ne sommes pas des Partials, dit Woolf. Vous ne pouvez pas faire plier notre esprit avec votre « lien ».

– Moi non plus, lâcha Trimble.

Ces trois mots clouèrent le bec de Woolf. Il était perdu. Marcus le vit chercher la bonne réaction et s'avança avec la première réflexion qui lui venait en tête. Tout était bon pour la faire parler.

– Vous êtes humaine ? demanda-t-il.

– Je l'étais.

– Qu'êtes-vous, maintenant ?

– Coupable, dit Trimble.

Cette fois, ce fut Marcus qui garda un silence stupéfait. Il chercha quelque chose à ajouter, et, ne trouvant rien, alla simplement se placer entre Trimble et son écran, pour la forcer à le regarder. C'était une femme d'un certain âge, la soixantaine bien tassée, peut-être, le même âge que Nandita, et dotée de la même couleur de peau. *Nandita est l'autre raison pour laquelle je suis ici*, pensa-t-il. *Il faut qu'on la retrouve, elle aussi, comme Kira*. Il se raccrocha à cette idée, et lorsque leurs regards se croisèrent enfin, il parla à voix basse.

– Je cherche une amie, dit-il. Une humaine, comme nous. Une femme nommée Nandita Merchant. La connaissez-vous ?

Un éclair s'alluma dans l'œil de Trimble, et Marcus repensa à l'aveu qu'elle venait de faire : elle avait bien été humaine. Aucun des Partials qu'il avait rencontrés n'était visuellement expressif. Ses mains montèrent jusqu'à son visage, couvrant à demi sa bouche, et ses yeux s'agrandirent.

– Nandita est en vie ?

– Je ne sais pas, dit doucement Marcus, encore étonné que la femme ait l'air de savoir qui était Nandita. Il y a des mois que nous ne l'avons pas vue. Savez-vous... quoi que ce soit sur elle ? Peut-être avez-vous vu quelque chose sur vos écrans qui pourrait nous aider à la retrouver ?

Il observa les traits de la femme, vit ses yeux se mouiller de larmes. Il décida de pousser son avantage.

– Nous ne savons pas non plus où se trouve Kira Walker.

Une expression étrange passa sur le visage de Trimble, comme si elle était plongée dans un souvenir longtemps refoulé.

– Nandita n'avait rien à voir avec Kira, dit-elle en inclinant la tête sur le côté. La sienne s'appelait... Aura, je crois. Aria. Non, Ariel ; c'est ça, Ariel.

Marcus ouvrit des yeux comme des soucoupes, mille questions se pressant dans sa tête, si nombreuses qu'aucune ne parvint à sortir. Ariel ? Trimble savait des choses sur Nandita et Ariel ? Cela ne pouvait signifier qu'une chose : Nandita avait été en contact avec elle à un moment donné. Peut-être même était-elle venue ici. Et pourtant, Trimble avait demandé si Nandita était en vie, sous-entendant que même si elle était déjà venue ici, elle n'y était plus. Tandis qu'il cherchait ses mots, une alarme résonna, et Trimble, pivotant sur sa chaise, enfonça un bouton de sa console qui envoya une cascade ondulante sur les murs d'écrans. Vingt vidéos et images nouvelles apparurent : un tonnerre d'artillerie, des bâtiments s'écroulant, de longues listes de noms et de chiffres défilant si vite que Marcus ne pouvait même pas espérer les lire.

– Un nouvel assaut, constata le garde, apparemment remis de son silence forcé.

Il s'avança pour allumer lui-même une petite console, et jeta un coup d'œil à la carte en holovid qui apparut.

– À l'intérieur de la ville, cette fois, ajouta-t-il.

– Un assaut, ici ? demanda Woolf.

Il porta la main à sa ceinture pour attraper un objet qui n'y était pas, et Marcus se surprit à faire de même : chercher son arme, par réflexe. Si une armée de Partials passait à l'attaque, leur troupe

d'humains serait prise entre deux feux sans même un bâton pour se défendre.

Et ils ne nous ont toujours pas dit qui attaquait, pensa Marcus. Savoir qu'ils cachaient quelque chose lui faisait plus peur que tout.

– Ceci n'est pas censé arriver, dit Trimble, le regard vague. Rien de tout cela n'est censé arriver.

– Il faut que vous nous aidiez ! l'implora Woolf. Nous devons nous entraider !

– Laissez-moi.

Aussitôt qu'elle eut lâché ces mots, les Partials se dirigèrent vers la porte, saisissant Woolf et Marcus au passage. Leur poigne était de fer, et ils traînèrent les humains au-dehors comme des enfants ; Woolf et Marcus se débattirent à grands cris sur tout le chemin, mais en vain. Les gardes refermèrent solidement la porte derrière eux, et Marcus vit à présent que Vinci était pantelant. Il ouvrait et refermait ses mains vides, le regard rivé au sol ; Marcus n'aurait su dire si c'était de la colère, de l'épuisement ou autre chose. De la haine ? De la honte ?

– Je suis navré, balbutia le Partial. J'avais espéré... vraiment, désolé. Je vous avais prévenus, mais tout de même, j'espérais autre chose.

CHAPITRE 34

– Laissez-nous y retourner ! gronda Woolf.

– Nous sommes en pleine guerre, répondit Vinci. On se bat dans la ville... et si les choses se passent mal, on se battra ici, dans ce bâtiment. Elle n'a pas le temps de vous parler.

– Mais elle ne fait rien, insista Marcus. (Il tourna les yeux vers les autres, et les Partials évitèrent son regard.) Nous l'avons tous vu, c'est un cas typique de stress traumatique. Elle n'est pas concentrée, elle agit machinalement, la moitié du temps elle ne semble même pas consciente de ce qui se passe autour d'elle. Vous ne pouvez quand même pas la laisser diriger vos troupes !

Les Partials restèrent muets.

– Elle a dit qu'elle était humaine, fit remarquer Woolf. Pire, elle a dit qu'elle *avait été* humaine. Qu'est-ce que ça signifie ? Je croyais qu'elle était un général Partial.

– Sauf que tous les généraux Partials sont de sexe masculin, nuance Marcus, qui se rappelait les explications de Samm sur le système des castes. Chaque modèle a été cultivé en vue de son métier idéal. Les femmes Partials d'un certain âge sont toutes médecins.

– Ce que nous avons vu là n'était pas une femme Partial, dit Woolf, le regard brûlant. Elle est humaine... ou l'a été. Dites-nous ce que vous savez.

– Je suis navré d'avoir dû vous faire sortir, s'excusa Vinci. Nous n'avions pas le choix.

– Vous auriez pu désobéir.

– Non, ils ne pouvaient pas, comprit soudain Marcus. Elle s'est servie du lien. Elle leur a intimé de sortir et ils ont été forcés d'obéir, qu'ils le veuillent ou non.

Woolf fronça les sourcils.

– Quel genre de femme humaine devient général chez les Partials et peut utiliser le lien phéromonal ? s'interrogea-t-il. (Il regarda Vinci et son collègue.) Que se passe-t-il, enfin ?

Lorsque Vinci ouvrit la bouche pour parler, l'autre lui posa une main sur le bras pour l'arrêter ; Vinci répondit quand même.

– Il y a un moment qu'elle est comme ça. Nous combattons Morgan depuis des années, principalement dans de petites échauffourées, qui

découlaient toutes du même désaccord fondamental : que faire de vous, les humains de Long Island ? Fallait-il considérer votre existence comme une menace, ou au contraire comme une nécessité ? Avions-nous le droit d'exterminer votre espèce, ou était-il dans notre intérêt de maintenir une population en vie... Mais quand la date d'expiration est arrivée et que nos semblables ont commencé à tomber, la situation s'est dégradée. Morgan a voulu utiliser les humains comme cobayes, faire des expériences sur eux, et Trimble trouvait que c'était mal. Ou du moins, elle ne pensait pas que ce soit le bon moment. Mais tandis que Morgan devenait de plus en plus forte, ralliait de plus en plus de Partials à sa cause et adoptait des méthodes de plus en plus violentes, Trimble s'est mise à refuser d'agir. Les rares fois où elle s'exprime, c'est pour dire qu'elle ne veut pas cautionner un comportement qui risque d'aboutir à l'éradication de l'espèce humaine. Mais elle ne propose aucune alternative, pas la moindre stratégie, et comme des Partials continuent de mourir chaque jour, sa prudence commence à ressembler plutôt à de la peur et à de l'indécision. Nous avons eu une hémorragie de soldats qui se sont ralliés à Morgan, et elle ne fait toujours rien pour l'empêcher. Marcus, nous voulons vous aider. Nous avons envoyé autant de brigades que possible pour harceler les forces de Morgan sur leur flanc droit, pour la perturber et empêcher l'élimination de la dernière population humaine, mais sans véritable commandement de la part de Trimble...

Sa voix s'éteignit, et Marcus entendit une explosion au loin.

– Mais qui combattez-vous ici, alors ? Ça ne peut pas être la compagnie de Morgan, vous nous l'avez déjà confirmé.

– Ils se battent entre eux, dit Woolf à voix basse.

Marcus le regarda avec étonnement, puis se retourna vers les deux Partials. Qui gardèrent la tête baissée sans répondre.

– Votre faction se bat contre elle-même ?

Les conséquences terrifiaient Marcus, qui n'avait pas oublié les émeutes d'East Meadow, lorsque le conflit entre le Sénat et la Voix du peuple avait fini par éclater. Il se rappelait comme c'était devenu affreux quand des amis s'étaient soudain retournés les uns contre les autres, enflammés par des différends idéologiques.

– La bataille qui nous arrive dessus, dit-il, c'est une révolution ? Des soldats de votre compagnie qui soutiennent à présent Morgan ? Cette ville va se déchiqueter elle-même !

– Nous sommes en sûreté ici, répondit Vinci, qui eut une hésitation avant de poursuivre. Enfin, en principe. Tous ceux qui se trouvent dans ces locaux sont fidèles au général Trimble.

Woolf se renfrogna.

– Pourquoi ? Même si vous êtes en désaccord avec Morgan...

Trimble est hors d'état de commander.

– Nous sommes fidèles parce que nous avons été fabriqués ainsi. Parce que c'est ce que nous sommes.

Une nouvelle explosion secoua l'immeuble, et Vinci et le garde adoptèrent une posture attentive dans laquelle Marcus avait appris à reconnaître une attitude de communication : ils se concentraient sur le lien pour savoir ce qui se passait. Marcus entendit des coups de feu.

– Les combats se rapprochent, dit Vinci. Allez rejoindre vos hommes, il faut que je parle à ceux qui défendent les lieux.

Ils enfilèrent le corridor à la hâte.

– Nous pouvons vous aider, proposa Woolf. J'ai dix soldats entraînés avec m...

– Je vous en prie, le coupa Vinci. Ceci est une bataille entre Partials. Vous ne feriez que nous gêner.

Il les raccompagna jusqu'à la salle d'attente et les y laissa avant de s'enfoncer plus loin dans le complexe. Le garde de Trimble referma soigneusement les portes à clé derrière eux. Seul un des soldats de Woolf était encore là, à côté de l'appartement qui leur avait été attribué ; aussitôt qu'il les vit, il leur fit signe.

– Vite, commandant ! cria-t-il d'une voix pressée, il faut que vous voyiez ça.

Woolf et Marcus coururent dans sa direction, et il les fit entrer ; les autres, agglutinés comme des enfants à la fenêtre, observaient la ville dans un silence subjugué.

– Éloignez-vous d'ici, dit Woolf, les combats se...

Il n'acheva pas sa phrase : les soldats lui avaient fait une place à la fenêtre, et il vit ce qu'ils regardaient. Des milliers de Partials, apparemment sans ordre de bataille, couraient, criaient et s'entretuaient dans la ville en contrebas, dans les rues, sur les toits. La fenêtre se trouvait à quinze étages de hauteur, offrant une vision d'ensemble sur la bataille et sa terrible ampleur : elle faisait rage littéralement à perte de vue. Mais ce qui était plus terrifiant encore que sa taille, c'était sa nature. Même le plus petit, blessé et mal équipé des Partials accomplissait des exploits qui auraient fait d'un humain le héros incontesté des Forces de défense. Marcus, médusé, regarda un fantassin courir le long d'un toit, tirant d'une main vers des snipers postés sur l'immeuble d'à côté. Lorsqu'il atteignit le bord, il bondit sur un autre toit situé à dix mètres de lui et atterrit sur un nid de mitrailleuses qui tirait dans une autre direction. Et plus impressionnants encore étaient les individus qu'il visait et qui, malgré sa précision sans faille, réussirent à s'écarter avec une vélocité

surhumaine, esquivant les balles de quelques millimètres et ripostant d'un air presque tranquille. Le nid de mitrailleuses devint une tornade de couteaux et de baïonnettes, chacun manipulé avec une fureur contrôlée qui fit blêmir Marcus, et chaque coup fut détourné avec une aisance presque dédaigneuse. C'était une guerre de surhommes, si bien que chacun était à la fois trop précis pour rater sa cible et trop rapide pour être touché.

Marcus pointa le doigt vers les aéronefs qui stationnaient ou filaient dans le ciel au-dessus de la ville, chasseurs monopilotes ou appareils mitrailleurs transportant chacun cinq hommes. Ils évoquaient un essaim d'abeilles excitées.

– Ils ont des Rotors ?

Il n'avait pas vu un véhicule volant depuis le Ravage.

– Cette ville ne nous apporte que des révélations plus horribles les unes que les autres, grogna Woolf.

Comme pour lui donner raison, un autre Rotor, bien plus gros que les autres, apparut au coin d'un haut immeuble.

– Celui-ci est un véhicule de transport, dit le commandant en reculant de la fenêtre. Il vient vers nous... il doit en avoir après le général Trimble.

Les soldats s'éloignèrent de la fenêtre. Une balle solitaire transperça la vitre et fit un gros trou dans le mur au-dessus de la tête de Marcus, qui se jeta à plat ventre par terre.

– Debout, sortons ! lança Woolf. Replions-nous dans la salle d'attente.

Les soldats franchirent la porte au pas de course, en formation, le corps voûté, et se mirent à couvert avec une fluidité et une compétence qui avaient toujours rassuré Marcus, mais qui ne ressemblaient plus qu'à une pâle imitation de la précision supérieure des Partials. Il les suivit en restant proche de Woolf, regrettant de ne pas être armé tout en sachant que cela ne lui aurait rien apporté.

Un petit Rotor fila au-dessus de la verrière, tirant avec ses mitraillettes, et Marcus entendit une explosion : l'appareil ou sa cible avait été abattu. Il ignorait lequel des deux, et ne savait même pas à quelle faction appartenait chacun. Impossible de distinguer les engins à leur couleur, ils lui paraissaient tous semblables. Il entendit encore une explosion, dans une autre partie de la ville, et le fracas des canons et de l'artillerie afflua et reflua en bruit de fond. Marcus se sentait aveugle et impuissant, blotti derrière une banquettes, conscient qu'il se passait quelque chose sans savoir qui tirait sur quoi, ni pourquoi ni où.

Un autre Rotor léger passa au-dessus de la verrière. Un gros appareil mitrailleur suivit un instant plus tard, sur une trajectoire perpendiculaire. Une ombre noire tomba sur la salle d'attente, et une

vibration puissante venue d'au-dessus fit trembler tout le bâtiment.

– Ne restons pas là, dit Woolf.

Le gros Rotor de transport apparut à leur vue, emplissant l'espace de la verrière, et Marcus comprit trop tard qu'il descendait, rapide et puissant. Sa coque de métal fracassa la verrière à l'instant même où les portes du fond s'ouvraient et où les défenseurs de l'immeuble faisaient irruption dans la salle. Une tourelle installée sur l'engin volant projeta une grêle de feu sur les défenseurs, mais ils s'étaient déjà écartés sur le côté une seconde plus tôt. Des portières s'ouvrirent dans les flancs de l'appareil avant même qu'il ait touché le sol, et des Partials cuirassés en sortirent, mitraillant à tout va.

– À terre ! cria Woolf.

Les soldats plongèrent au sol derrière les tables et les canapés, tâchant de regagner l'appartement dont ils venaient de sortir. Marcus remarqua une confusion passagère chez les assaillants, une brève pause le temps qu'ils évaluent la nouvelle situation. Pour une raison inconnue, ils semblèrent identifier les humains en fuite comme une menace. Une demi-seconde plus tard, ils les mitraillaient avec une férocité glaçante. Les soldats tremblèrent et hurlèrent lorsque les agresseurs déchiquetèrent leur troupe, et Marcus ferma les yeux pour ne pas voir ses compagnons retomber sans vie autour de lui.

D'autres renforts surgirent des entrailles du bâtiment, tandis que les Partials continuaient de se déverser du Rotor en un flot ininterrompu. Marcus jeta un œil à la bataille, fut épouvanté par ce qu'il vit et se cacha de nouveau la tête, en espérant qu'il pourrait continuer de faire le mort jusqu'à ce que le combat soit terminé. Le bruit était assourdissant, des dizaines d'armes automatiques tirant toutes en même temps au point qu'il craignit de perdre définitivement l'audition. Lorsqu'une main lui agrippa la jambe, il ne put retenir un cri de terreur. Roulant sur lui-même pour voir qui l'avait attrapé ainsi, il reconnut le commandant Woolf. L'homme lui parlait, mais Marcus n'entendait rien. Derrière lui, il y avait encore deux soldats humains accroupis, un canapé leur offrant sa médiocre protection. Woolf dit autre chose, puis fit signe à Marcus de le suivre et se mit à ramper vers la porte la plus proche. Les soldats firent de même, et Marcus les imita. Une balle toucha celui qui se trouvait devant lui : il retomba tel un sac de viande, et Marcus continua de ramper, éperonné par une peur infinie, prêt à tout pour atteindre la porte ouverte. Il perçut une brûlure cinglante dans son bras, puis franchit la porte, haletant et ahanant tandis que Woolf et le dernier soldat repoussaient le battant derrière eux.

Woolf dit encore quelque chose que Marcus ne put entendre, tant ses tympanes carillonnaient. Ils allèrent s'accroupir derrière un mur,

espérant mettre le plus de barrières possible entre la fusillade et eux-mêmes. Marcus ne pouvait plus se servir de son bras droit. En l'examinant, il découvrit une longue entaille dans la chair de son triceps : une trace de balle qui avait effleuré la surface et déchiré le muscle, mais sans atteindre l'os. Il se releva, hébété, et voulut aller chercher une trousse de premiers secours, mais Woolf le tira en arrière en criant quelque chose que Marcus n'entendit pas. Il désigna ses propres oreilles en secouant la tête pour faire savoir au commandant qu'elles étaient hors d'usage ; Woolf eut l'air perplexe, puis poussa une exclamation visiblement rageuse et fouilla dans sa poche de poitrine : il en sortit une paire de bouchons d'oreilles orange qu'il pressa dans la paume de Marcus. Woolf et le dernier soldat, un dénommé Galen, se consultèrent, et Marcus enfonça les boules de mousse dans ses oreilles.

Nous allons mourir, se dit-il. Pas moyen d'en sortir... quelle que soit la faction qui gagnera la bataille de la salle d'attente, la ville entière est une zone en guerre. Il réfléchit encore à la force qu'ils affrontaient : une armée de soldats parfaits. Les humains sont moins agiles, ils ont des réflexes plus lents, sont moins coordonnés, dépourvus de lien...

– Nous n'avons pas le lien ! cria-t-il soudain en agrippant Woolf par le bras.

Le commandant le regarda sans comprendre, et Marcus lui exposa son idée. Sa propre voix lui paraissait distante et assourdie.

– Le lien... le système de phéromones dont ils se servent pour communiquer... Ils pratiquent tous la télépathie. Mettons que l'un d'eux prenne son fusil pour tirer : sur un champ de bataille il tire et tue sa cible. Mais dans des lieux exigus comme celui-ci, l'adversaire est assez proche pour capter ses données, il est prévenu que l'autre s'apprête à tirer, et il s'écarte. C'est pour ça qu'ils n'arrivent pas à se toucher les uns les autres.

Woolf répondit quelque chose, mais Marcus, encore sourd, continua sur sa lancée.

– Les Partials se servent du lien pour se pourchasser ; s'ils veulent se cacher ils utilisent des masques à gaz. Quand les phéromones sont filtrées, ils peuvent avancer masqués. Au pays des Partials, tant qu'ils ne nous voient pas, nous sommes... indétectables.

Un éclair de compréhension alluma enfin le regard de Woolf, qui se retourna vers Galen pour lui parler rapidement. Marcus ne l'entendit pas, mais constata que son ouïe revenait peu à peu. Le rugissement sourd qui peu avant ressemblait à un bruit blanc était redevenu un concert de coups de feu : les échos de la bataille qui se déroulait dans la salle d'à côté. Il se baissa au sol, tâchant d'imaginer comment tourner à leur avantage leur absence de lien et s'enfuir. Samm avait dit que le lien faisait tellement partie d'eux qu'ils avaient oublié, au

bout de douze ans, comment combattre un ennemi qui ne l'avait pas.
Il y a forcément un moyen...

Woolf l'attrapa par son bras intact et fit un geste en direction de leurs paquetages entreposés à l'autre bout de la pièce. Marcus se pencha vers lui, une main en coupe autour de l'oreille, et Woolf cria dedans.

– Nous avons des pelles dans notre équipement de survie... nous allons essayer de percer le mur.

– Qu'y a-t-il de l'autre côté ?

Woolf fit un croquis dans la moquette avec son doigt, représentant quelque chose qui ressemblait vaguement à la salle d'attente et aux portes qui se trouvaient autour.

– Si mes calculs sont bons, nous ne sommes qu'à deux pièces de distance du couloir de Trimble. Traverser est le moyen le plus rapide de sortir de l'immeuble.

Marcus hocha la tête.

– Et si les murs sont blindés ?

– Alors nous trouverons autre chose.

Les trois hommes rejoignirent leurs affaires en courant, le dos courbé. Les petites pelles de survie comptaient parmi les rares objets qu'on les avait autorisés à garder ; ils n'auraient pas pu faire grand mal aux Partials avec, mais ils pouvaient très certainement provoquer des dégâts dans les murs. La bataille faisait toujours rage dans la grande salle, et Woolf profita de la cacophonie pour masquer son assaut contre la cloison.

– Allez, c'est parti.

Il donna un grand coup de pelle dans le mur...

... elle s'y enfonça comme dans du beurre.

– Ce n'est que du Placo, se réjouit Woolf.

Il retira sa pelle, donna un nouveau coup, et arracha un gros bloc du mur. À l'intérieur, il y avait une couche d'isolant rose, et derrière, une autre plaque de plâtre. Woolf dit une chose que Marcus n'entendit pas – apparemment, une exclamation triomphante et grossière –, et tendit d'autres pelles à Galen et à Marcus. Personne n'apparut à la porte pour les arrêter ; les Partials étaient trop occupés pour les chercher, et sans le lien pour trahir leur présence, ils pouvaient travailler en toute impunité. Marcus se mit à l'ouvrage sur le mur, et ils ne tardèrent pas à dégager un trou assez grand pour pouvoir se faufiler de l'autre côté.

La pièce dans laquelle ils débouchèrent était vide, intacte à l'exception d'une série d'impacts de balles qui avaient tout traversé depuis le site de la bataille. Ils rejoignirent en courant la paroi du fond

et se mirent aussitôt au travail dessus, ménageant une ouverture irrégulière par laquelle Woolf jeta un coup d'œil. Il fit un grand sourire.

– C'est le couloir, et il est désert. Allez !

Ils s'activèrent de toutes leurs forces sur la cloison. Marcus frappait maladroitement de la main gauche, la droite pendant toujours inerte (et douloureuse) le long de son corps. Il aurait bien voulu s'arrêter pour bander son bras, ou au moins s'administrer une piqûre d'antalgiques, mais le temps leur manquait. Il déchiqueta le mur comme s'il devait s'évader de l'enfer, poursuivi par tous ses démons.

Ils rampèrent dans le corridor, se remirent debout et coururent en direction de la salle de Trimble, en tenant leurs pelles comme des haches. Le vacarme de la bataille était encore puissant dans leur dos. Vinci, qui se tenait au bout du couloir, caché derrière un abri blindé, les héla en les voyant approcher.

– Où allez-vous comme ça ?

– Ils ont posé un Rotor de transport dans la salle d...

– Je sais.

À ce moment-là, justement, la double porte s'ouvrit d'un coup et Vinci leur fit signe d'approcher, oubliant ses questions pour leur tendre des pistolets.

– Pas le temps ! cria-t-il. Repliez-vous avec Trimble et enfermez-vous bien !

Woolf attrapa Marcus par son bras blessé. La douleur fut atroce, et il se laissa traîner par le commandant dans le QG de Trimble. Woolf se retourna pour verrouiller la porte et Vinci, semblant se raviser, se faufila finalement à l'intérieur tout en passant son fusil sur son épaule. Ils claquèrent le battant et poussèrent le verrou à fond. Presque aussitôt, ils entendirent tambouriner de l'autre côté.

– Ces portes tiendront encore quelques minutes, mais il nous faut une autre issue, dit Vinci.

– Est-ce qu'il y en a une, au moins ? s'enquit Woolf.

– Espérons.

– Super, gémit Marcus. Le seul type qu'on trouve pour nous aider n'a pas mieux comme stratégie que : « Espérons un miracle ! »

– Général Trimble ! cria Vinci en trotinant jusqu'au centre de la pièce.

La femme hagarde était toujours assise au même endroit, occupée à regarder sur des centaines d'écrans la révolution ravager la ville, vue sous des dizaines d'angles et de points de vue différents.

– Il faut qu'on vous fasse sortir d'ici !
– Vous avez bien une issue de secours, ajouta Woolf, juste derrière Vinci.

Marcus se hâta de les rejoindre et tendit l'oreille.

– Il y a un Rotor dans la pièce au-dessus, souffla Trimble.

Sa voix était faible, au point que Marcus faillit ne pas saisir. Elle paraissait encore plus déconnectée de la réalité que tout à l'heure, et s'exprimait dans une brume de confusion.

– Il faut que vous arrêtiez ça, dit-il.

Il se débattait tout en marchant avec un bandage pris dans la trousse médicale, tâchant d'envelopper son bras pour stopper l'hémorragie.

– Ne fuyez pas, faites quelque chose. Envoyez des ordres, coordonnez les combats, faites... quelque chose, quoi !

Il s'arrêta devant elle, et les yeux de la femme firent plus ou moins le point sur lui. Elle paraissait hébétée, ou peut-être plongée dans un demi-sommeil.

– Ces gens vous sont fidèles depuis des années, ils attendent de vous que vous les guidiez. Ils font preuve d'une abnégation que je n'avais jamais même imaginée... s'ils étaient humains, ils vous auraient envoyée balader depuis des années, mais ce sont des Partials, et les Partials sont loyaux envers la chaîne de commandement. À un point ridicule, d'ailleurs : voyez où ils en sont, à cause de ça. Ils sont prêts à vous suivre n'importe où, mais encore faut-il que vous les meniez quelque part.

La tête de Trimble pivota lentement, et Marcus se rendit compte qu'elle lui accordait toute son attention, une attention intense et vague à la fois.

– J'ai déjà détruit le monde une fois, dit-elle. Je ne cautionnerai pas une stratégie qui le détruirait à nouveau.

– Ne pas agir n'est pas moins criminel qu'agir en se trompant, intervint Woolf – mais la seconde moitié de sa phrase fut noyée par une détonation soudaine : c'était la porte verrouillée qui explosait.

Des Partials se déversèrent par l'ouverture, prenant leurs positions avec une précision sans faille. Lorsque Vinci épaula son fusil pour tirer, une douzaine de canons se braquèrent sur lui. Marcus se laissa tomber au sol et sa vie entière défila réellement devant ses yeux en un éclair : son travail à l'hôpital ; Kira ; l'école ; le Ravage. Ses parents, plus clairs en ce moment que pendant toutes ces années.

– Pardon, maman, dit-il. Je crois que je vais te revoir bientôt.

Les Partials rebelles mugirent une sentence de mort contre Trimble.

Vinci voulut la protéger de son corps ; Woolf et Galen dégainèrent leurs pistolets.

Trimble se leva, pivota pour faire face aux envahisseurs Partials, et proféra un mot unique.

– Arrêtez.

Marcus eut l'impression qu'une vague invisible les frappait, déferlant sur la troupe et arrêtant net leurs gestes. À peine immobilisés, ils étaient devenus rigides comme des statues. Même Vinci était cloué sur place : on aurait dit que sa chair s'était pétrifiée.

Le lien, songea Marcus. Je ne l'ai jamais vu si puissant.

– J'ai un Rotor dans la pièce du dessus, dit Trimble en se tournant vers lui. Sauriez-vous le piloter ?

– Moi, oui, lança Woolf.

– Alors allons-y. Il n'a pas beaucoup d'autonomie, mais il devrait pouvoir vous conduire au moins à Manhattan. (Elle tapa un code sur l'écran le plus proche.) Personne ne vous suivra.

– Et vous ? s'enquit Marcus.

Elle indiqua d'un hochement du menton les Partials statufiés.

– Ils me tueront.

– Mais ils ne peuvent même pas bouger.

– J'espérais les commander, mais je ne peux que les retenir momentanément. Je ne suis plus capable que de cela. Allez, partez, maintenant.

– Et Vinci ? demanda Marcus. Vont-ils le tuer, lui aussi ?

– Je ne pourrai pas les en empêcher.

Marcus regarda Woolf, qui hocha la tête.

– Nous allons l'emmener, décida le commandant.

– Dépêchez-vous, souffla Trimble.

Marcus empoigna sa trousse de secours et se dirigea vers un escalier, dans un coin de la salle. Woolf et Galen soulevèrent Vinci, dont le corps était raide comme une planche, et le portèrent pour gravir les marches. Marcus s'arrêta au sommet.

– Merci.

– Si vous trouvez Nandita, souffla Trimble à mi-voix, dites-lui... que j'ai essayé.

– Nous n'y manquerons pas.

Franchissant une porte, il entra dans un petit hangar et attendit que Woolf et Galen apparaissent avec Vinci pour refermer derrière eux. Le Rotor était petit, mais semblait pouvoir emporter quatre personnes à

condition qu'elles se serrent un peu. Vinci, pendant qu'ils tâchaient de l'installer, devint soudain tout mou, chercha de l'air et croassa une supplique.

– Il faut qu'on y retourne.

Un chœur de voix s'élevait derrière eux, signe que les autres Partials aussi étaient libérés.

– Il faut aller l'aider, ils sont en train de...

Des coups de feu éclatèrent derrière la porte, et Vinci baissa brutalement la tête.

– Tant pis, oubliez, murmura-t-il. Ouvrez les fenêtres et répandez les données. Faisons savoir à tous qu'un général est tombé.

CHAPITRE 35

Tout en cheminant, Kira gardait un œil sur le ciel pour guetter la pluie, et l'autre sur la route et les champs autour d'eux. En théorie, ils n'auraient jamais dû s'éloigner d'un abri dans ce désert toxique ; mais dans les grandes plaines du Midwest, ils étaient souvent loin de tout.

La première averse d'acide leur avait coûté encore un cheval. *Mais non*, se répéta Kira, *nous n'avons pas perdu Buddy sous l'averse, nous l'avons perdu dans la maison... la maison dans laquelle je l'avais amené.* Les folles ruades des bêtes, qui avaient tout saccagé de leurs sabots pendant que l'acide leur brûlait les chairs, avaient détruit la pièce et tout ce qu'elle contenait. Le temps qu'elle parvienne à les rincer et à les calmer, Buddy avait pris trop de coups, trop fort ; il avait une jambe antérieure cassée, deux côtes brisées et la mâchoire broyée. C'était Kira elle-même qui avait mis fin à ses souffrances. *Je n'aurais rien pu faire d'autre*, se dit-elle pour la centième fois. *C'était soit l'amener à l'intérieur, soit le laisser mourir brûlé par l'acide, et je n'allais tout de même pas lui faire ça.* Cela n'apaisait pas sa conscience, mais elle tenta quand même d'oublier. Sans compter que ce n'était même pas le pire de ses soucis.

Kira et Heron avaient toutes les deux des brûlures, bien que les cloques se soient transformées en simples rougeurs au bout de quelques jours. Samm était bien plus mal en point. Il avait été quasiment aveugle pendant trois jours avant que la régénération accélérée des Partials ne permette à ses cornées de se réparer. Afa, le seul humain du groupe, était celui qui avait le plus souffert : il avait survécu au quart d'heure épouvantable qu'il avait passé attaché sur son cheval déchaîné, mais pendant ce temps, son dos, ses bras et ses jambes avaient été atrocement rongés par l'acide, et ses yeux, encore plus brûlés que ceux de Samm, ne montraient aucun signe de cicatrisation. Kira s'arrêtait dans chacune des agglomérations qu'ils traversaient pour chercher des pommades et des antalgiques, mais la plupart du temps ils le gardaient drogué et attaché sur le dos de Zarbi et tâchaient d'alléger au maximum ses souffrances. Ils ignoraient ce qu'ils trouveraient dans le complexe ParaGen de Denver, mais Kira espérait qu'il y aurait là-bas, au moins, un abri correct et une clinique qu'ils pourraient piller. Afa méritait mieux que le peu qu'ils lui donnaient en route.

L'autoroute 34 leur fit traverser l'Iowa, un vaste et plat damier d'exploitations agricoles dont les limites n'étaient plus marquées que

par des clôtures blanchies et des arbres malades et jaunâtres. Le vent empoisonné soufflait régulièrement du sud, interrompu de temps en temps par une averse acide ou, encore plus terrifiant, par d'énormes tornades de poussière, noires, qui traversaient les terres comme des vols de criquets, cachant le soleil et arrachant les dernières feuilles des rares buissons assez robustes pour avoir puisé leur force dans le sol toxique. Kira avait d'abord essayé d'utiliser leur purificateur d'eau avec les ruisseaux jaunes et huileux qui traversaient le pays ici et là, mais ils abandonnèrent quand le filtre lui-même commença à être rongé par les produits chimiques. Ils préférèrent alors retourner toutes les épiceries et tous les centres commerciaux qu'ils virent à la recherche d'eau en bouteilles, en chargeant le plus possible sur leur dos et utilisant Bobo, désormais leur seul cheval avec Zarbi, pour porter les dernières affaires qui leur restaient. Le fourrage propre pour les chevaux était encore plus difficile à dénicher, et Kira se voyait forcée de passer de plus en plus de temps, pendant leurs haltes, à les empêcher de brouter les herbes toxiques qui dépassaient de la poussière. Leurs bons vêtements de voyage étant restés en un tas fumant sur le sol de la première ferme, ils avaient revêtu les hardes de la famille des fermiers. Celles-ci étaient trop grandes, mais Kira disait en plaisantant qu'au moins, maintenant, ils étaient correctement vêtus pour la région rurale qu'ils traversaient. Il lui semblait que c'était le genre de blague que Marcus aurait faite.

Lorsque la rivière Missouri apparut devant eux, marquant une frontière large et traîtresse entre l'Iowa et le Nebraska, Heron gémit.

– Si je ne revois plus une seule rivière de mon vivant, ce sera encore trop tôt.

– D'un point de vue linguistique, ça n'a aucun sens, fit remarquer Samm, mais Kira lui coupa la parole.

– C'est une expression, dit-elle en contemplant fixement le cours d'eau. (Elle soupira.) Et pour cette fois, je suis d'accord.

Le Missouri était épais et putride, avec des eaux glauques striées de jaune et de rose. Il dégageait une odeur de détergent brûlé, et l'air aux alentours avait une saveur étrangement métallique.

– Ce cours d'eau n'est pas aussi large que le dernier, mais je n'ai pas trop envie de prendre des risques, non plus. Où est le pont le plus proche ?

– Je cherche, dit Samm.

Il avait trouvé une nouvelle carte dans une librairie, pour remplacer celle qu'ils avaient perdue en traversant le Mississippi, et il la dépliait soigneusement en ce moment même. Kira flatta l'encolure de Bobo, l'apaisant d'une voix douce, puis se rapprocha de Zarbi et d'Afa. Le gros homme dormait, oscillant en équilibre précaire dans le harnais

qu'ils avaient bricolé pour l'attacher à la selle. Il n'était pas encore tombé, mais Kira vérifia quand même les sangles tout en parlant doucement à Afa.

– Vous voulez aller vers le nord ou vers le sud ? demanda Samm en scrutant sa carte routière. Il y a un point de traversée au nord, à Omaha, et un autre au sud, à Nebraska City, et nous sommes à peu près à mi-chemin entre les deux.

– Omaha, c'est plus grand, dit Heron. Il y a plus de chances pour que les ponts aient tenu.

– Mais cela nous détourne du but, objecta Kira tout en vérifiant le bandage de la jambe encore cassée d'Afa. Il faut que nous quitions la plaine le plus vite possible, sans quoi Afa mourra. De toute manière, nous devons obliquer vers le sud à un moment ou à un autre, alors je suis pour le faire maintenant.

– Si nous n'avons pas le temps de faire un détour, dit Heron, nous aurons encore moins le temps de remonter vers le nord une fois que nous aurons trouvé le pont de Nebraska City au fond de l'eau. Il vaut mieux jouer la sécurité.

– Prendre vers le nord nous oblige à traverser une deuxième rivière, intervint Samm, qui étudiait toujours la carte. La Platte se jette dans le Missouri à quelques kilomètres au nord d'ici, et si on va à Omaha, il faudra franchir les deux.

– Bon, vers le sud, alors, concéda Heron. La deuxième rivière peut aller se faire voir.

– Tout à fait d'accord, conclut Samm en repliant la carte. Nebraska City m'a l'air quand même assez grand, et s'il n'y a plus de ponts, on pourra pousser jusqu'à Kansas City. Les ponts étaient énormes, là-bas. Sûrement.

– Sauf si quelqu'un les a fait sauter pendant la guerre des Partials, dit Kira.

Elle passa les mains dans ses cheveux – qui étaient gras, après des semaines de voyage sans eau claire pour les laver. Elle était trop épuisée pour réfléchir.

– J'espère juste que la pollution ne va pas empirer vers le sud.

Le pont de Nebraska City, heureusement, était toujours là, et Kira dit une prière de remerciement silencieuse pendant qu'ils le traversaient. Une sorte de digue, légèrement en aval, avait ramassé tous les débris, si bien que la rivière avait enflé sous le pont jusqu'à former un petit lac qui empestait les produits chimiques et sur lequel flottait une couche de mousse stagnante. Le seul fait de respirer l'air au-dessus faisait mal aux bronches, et Kira noua une chemise sur sa

bouche – et sur celle d'Afa – pour tâcher de le filtrer un peu. À la moitié du pont, ils se trouvèrent coincés par un amas de voitures encastées de telle manière qu'elles coupaient complètement la route. Kira et Samm les poussèrent de toutes leurs forces pendant que Heron partait devant en éclaireuse, et le temps qu'ils aient dégagé un passage assez large pour les chevaux, la Partial était de retour, rapportant que certaines portions du pont étaient instables, rongées par la rivière ou par la pluie au point que des morceaux avaient commencé à s'en détacher. Ils avancèrent avec la plus grande prudence, en retenant leur souffle ; à un moment, Kira put même regarder par les fissures entre ses pieds et voir les eaux multicolores glisser lentement, iridescentes sous le pâle soleil. Elle retenait les rênes de Zarbi d'une poigne ferme, espérant qu'il n'y aurait plus de trous comme ceux-là. Ils atteignirent l'autre rive au bout d'une demi-heure, et si la terre n'avait pas été toxique, Kira l'aurait embrassée.

Ils n'auraient pas imaginé que ce soit possible, et pourtant : le paysage à l'ouest de la rivière était encore plus monotone qu'à l'est. Ils suivirent la carte pour rejoindre la route 80 au niveau d'une bourgade appelée Lincoln, et avancèrent rapidement sur une portion d'autoroute tellement rectiligne qu'elle ne dévia pas de plus de deux centimètres en plusieurs jours. Ils rejoignirent la rivière Platte mais n'eurent pas à la traverser, et lorsque la route s'incurva vers le nord ils la quittèrent et plongèrent vers le sud, pour finir par retrouver la route 34 sur les berges de la rivière Republican. Ils continuèrent de cheminer entre ces deux cours d'eau, avançant dans un large corridor de champs décolorés et de villes oxydées. Pendant la journée, le soleil rôtiissait les substances toxiques sur le sol et une fumée âcre s'élevait en fines volutes, comme des spectres flottant sur les prés. La nuit, le pays était plongé dans un silence lugubre, dénué de criquets, d'oiseaux et de loups hurlants. Il ne restait que le vent, qui soufflait sur les herbes livides et soupirait à travers les fenêtres brisées des maisons dans lesquelles ils campaient. Kira guettait la pluie sans relâche, en pensant à Buddy et au visage enflé d'Afa.

Ce dernier passait désormais l'essentiel de ses jours endormi, avec ou sans sédatifs, et Kira était plus soucieuse que jamais. Sa jambe cassée refusait de cicatriser, comme si toutes les forces de son corps étaient occupées par un autre objectif. Dans une ville du nom de Benkelman, la jeune fille usa presque toute leur eau à le laver, de la tête aux pieds, nettoyant ses cheveux et les plaies dues à l'acide avant de lui faire une énorme injection d'antibiotiques ; elle ignorait si cela aurait un effet quelconque, car les plaies de surface, à tout le moins, ne semblaient pas infectées, mais de toute manière elle ne voyait pas

quoi faire d'autre. À l'hôpital d'East Meadow, elle aurait eu davantage de choix, mais dans un bâtiment de ferme croulant au milieu de nulle part, il n'y avait plus qu'à espérer. Elle le banda serré et l'emmitoufla dans des couvertures, et le lendemain ils le rattachèrent sur sa selle pour repartir en direction du couchant, quittant la route – qui traversait la rivière, sauf qu'il n'y avait plus de pont – pour chevaucher à travers champs. Ils franchirent un patelin nommé Parks, une agglomération plus grande nommée Wray, après quoi la rivière se réduisit à rien et les champs s'étirèrent dans le néant de tous côtés, comme si le monde était complètement à court de paysage et qu'il ne restait que la terre nue et le ciel, des limbes perdus remplis d'un néant immuable.

Afa mourut quelques jours plus tard, alors que les voyageurs étaient encore perdus dans la friche jaune pâle.

Ils l'inhumèrent dans une terre qui dégageait une odeur de batterie crevée, et s'accroupirent dans un abri en fibre de verre pendant que la pluie acide s'abattait pour dissoudre sa chair et blanchir ses os.

– Qu'est-ce qu'on fait là, bon sang ? demanda Heron.

Samm releva la tête vers elle ; Kira, trop épuisée pour bouger, reposait dans un coin, les yeux clos.

– On sauve des gens, répondit Samm.

– Et qui donc ? fit Heron.

Kira leva les yeux, la tête molle sur son cou, tremblante et mal coordonnée après ces semaines de malnutrition, de fatigue extrême et de peur.

– Avons-nous sauvé qui que ce soit ? Jusqu'ici, nous avons tué un homme. Et deux chevaux. Afa avait réussi à survivre douze ans par ses propres moyens, complètement seul, dans un des lieux les plus dangereux du monde, et maintenant il est mort. (Elle cracha par terre et s'essuya la bouche sur sa manche.) Voyons les choses en face : c'est un échec sur toute la ligne.

Samm scruta dans la pénombre sa carte aux plis usés, qui tombait en pièces. La pluie empoisonnée tambourinait sur la fibre de verre, au-dessus de leurs têtes.

– Nous sommes arrivés dans le Colorado, dit-il. Nous y sommes depuis plusieurs jours. Je ne sais pas où exactement, mais en me fondant sur notre vitesse de déplacement, je dirais que nous sommes... ici.

Il indiqua un point sur la carte, éloigné de toute route et de toute ville.

– Youpi, lâcha Heron sans même regarder. J'ai toujours rêvé d'y aller.

– Heron est fatiguée, dit Kira.

Elle-même était au bord des larmes, broyée par la mort d'Afa. Mais elle ne pouvait pas abandonner maintenant. Elle s'assit pour prendre la carte à Samm. Ce simple effort fit trembler sa main.

– Nous sommes tous crevés, dit-elle. Nous sommes par essence des super-soldats parfaits, créés pour tenir dans les conditions les plus dures, et nous pouvons à peine bouger. Il nous faut préserver nos forces si nous voulons arriver jusqu'à Denver.

– Tu plaisantes ? s'offusqua Heron. Tu ne comptes pas t'acharner dans cette mission absurde, quand même ? Samm ! Tu le sais, toi, qu'il est temps de faire ce qu'on aurait dû faire il y a des semaines. Demi-tour.

– Si je ne me trompe pas, répondit-il, nous sommes à peine à une journée de trajet de Denver. Nous pourrions y être demain.

– Et pour faire quoi ? Trouver encore un bâtiment en ruine ? Risquer nos vies à faire démarrer un générateur ? Nous taper la tête contre l'ordinateur parce que tout ce que nous voulons lire est bloqué par des pare-feu, des cryptages, des mots de passe et je ne sais quels dispositifs de sécurité ? Afa était le seul à savoir contourner tout ça ; sans lui, nous ne savons même pas comment naviguer dans le système de classement.

– On est trop près du but pour renoncer maintenant.

– On n'est près de rien du tout. On va y aller, et on ne trouvera rien, et ce voyage entier aura été une perte de temps pour tout le monde. On ne guérira pas le RM, on ne résoudra pas le problème de la date d'expiration, on ne fera que crever dans une friche perdue.

Elle bondit sur ses pieds.

– Je ne vais même pas le dire, ajouta-t-elle.

– Dire quoi ? s'emporta Kira. « Je vous l'avais bien dit ? » « On aurait dû faire demi-tour après Chicago ? » « On n'aurait jamais dû quitter New York ? »

– Choisis, ça m'est égal.

Kira se leva avec difficulté, essoufflée par l'effort.

– Tu te trompes. On est venus ici avec une tâche à accomplir. Si on renonce, Afa sera mort pour rien. Comme nous tous. Et la planète entière périra avec nous.

– Allons, dit Samm.

Mais les filles ne l'écoutaient pas. Heron fut sur Kira avant même que celle-ci ait compris qu'elle bougeait, et son poing s'écrasa comme un marteau de forgeron dans le menton de la jeune fille. Kira recula en titubant, se préparant déjà à contre-attaquer alors que son esprit n'avait pas encore accusé le coup, mais avant qu'elle ait pu faire quoi

que ce soit, Samm s'interposa entre elles.

– Ça suffit ! Arrêtez ça tout de suite.

– Elle est folle, cracha Heron. On aurait eu une chance si on était repartis vers l'est après Chicago. On serait allés voir le docteur Morgan, on aurait même pu aller trouver Trimble. N'importe quoi nous aurait donné de meilleures chances que ceci. Qu'est-ce que tu cherches, hein, Kira ? lança-t-elle par-dessus l'épaule de Samm. Quel est ton but, au fond ? S'agit-il seulement de sauver notre espèce ? Ou les humains ? Ou bien toute cette expédition insensée doit-elle juste te servir à comprendre ce que tu peux bien être ? Espèce de petite garce égoïste.

Kira n'en revenait pas. Elle n'avait qu'une envie : cogner la tête de Heron par terre, mais Samm se tenait fermement entre elles. Il se tourna face à Heron d'un air solennel, tout en retenant Kira de son bras.

– Pourquoi nous as-tu accompagnés ? lui demanda-t-il.

– Tu disais que tu lui faisais confiance ! grogna Heron. Tu m'as dit de venir, alors je suis venue.

– Depuis que je te connais, tu ne t'es jamais soumise à mes ordres. Tu fais ce que tu veux, quand tu veux, et si quelqu'un se met sur ton chemin, tu t'en débarrasses. Tu aurais pu nous arrêter à n'importe quel moment. Tu aurais pu me neutraliser, enlever Kira, l'amener à Morgan et tout faire exactement comme tu le voulais, mais ce n'est pas ce qui est arrivé. Dis-moi pourquoi.

Heron le toisa d'un air farouche, puis se tourna vers Kira.

– Parce que je l'ai sincèrement crue, lâcha-t-elle. Elle parlait d'étudier les archives de ParaGen pour trouver un traitement. Et moi, comme une idiote, j'ai cru qu'elle était sincère.

– Mais c'est vrai, je l'étais, protesta Kira bien qu'elle ait perdu toute envie de se battre.

Elle se sentait vidée, aussi creuse que l'abri dans lequel ils se trouvaient.

– Et toi, cracha Heron en regardant Samm. Je n'en reviens pas que tu prennes encore sa défense. Je te croyais plus intelligent que ça... Je croyais pouvoir me fier à toi. Voilà comment je suis récompensée d'avoir cru en quelque chose.

Les paroles de Heron étaient de toute évidence destinées à blesser profondément Samm, et cela brisa le cœur de Kira de les entendre, sachant l'effet qu'elles devaient avoir sur lui. Mais s'il en fut affecté, il ne le montra pas. Au lieu de cela, il leva une main pour la faire taire et pivota face à Kira, les yeux assombris par la fatigue.

– Tu viens de dire que tu étais sincère. Est-ce que tu penses toujours

pouvoir réussir ?

Kira, encore sous le choc des accusations de Heron, se sentit plus épuisée que jamais en cherchant quoi répondre. Était-elle vraiment en train de faire cela – de leur faire traverser cet enfer, affamant ses amis, torturant les chevaux et tuant Afa – uniquement pour des raisons égoïstes ? Elle ne savait plus quoi dire, et ils restèrent figés, dans un silence tendu, pendant une éternité.

– Des intentions, c’est tout ce qui me reste, finit-elle par déclarer. Nous allons nous rendre là-bas, et quoi que nous trouvions, ce sera toujours plus que ce que nous avons maintenant. Au moins, il y a une chance. Au moins...

Elle était à court de mots.

– Tu es complètement cinglée, conclut Heron.

Mais elle se tut lorsque Kira se laissa mollement tomber assise. Ses jambes ne la portaient plus. Elle s’allongea par terre et regretta de ne plus avoir de larmes.

CHAPITRE 36

Haru Sato se faufila dans le dédale de tunnels qui s'étendait sous l'aéroport JFK, restant à distance des autres soldats quand il le pouvait et leur adressant un vague signe de tête lorsque l'étroitesse des corridors l'y obligeait. Il gardait son vieux chapeau tiré bas sur son front, évitant de croiser les regards, en espérant que personne ne lui parlerait ni ne lui demanderait où il allait comme ça. Si on découvrait qu'il avait fui son unité, il serait arrêté, voire pire. L'époque était mal choisie pour faire preuve d'indiscipline.

Le bureau de M. Mkele était desservi par un long couloir. C'était apparemment un ancien local de courrier, à présent reconverti pour devenir le dernier centre nerveux de la civilisation humaine aux abois. Les forces de Morgan avaient conquis East Meadow et emprisonné tous les humains qu'elles avaient trouvés sur l'île ; d'ici quelques jours, elles s'en prendraient à cette cachette et c'en serait fini de l'humanité. Son règne en tant qu'espèce dominante touchait à sa fin. Et le peu de résistance pitoyable que les hommes pouvaient opposer à cela était géré depuis ce bureau moribond.

Ou plutôt, pensa Haru, depuis ce bureau et le camp de base ambulante de Delarosa. Et Delarosa est plus dangereuse que nous ne l'avons jamais imaginé.

Un soldat montait seul la garde devant la porte fermée, en uniforme sale et chiffonné. L'heure n'était plus aux finasseries. Haru jeta un regard rapide vers les deux extrémités du corridor, et constata qu'il était relativement désert. Les derniers soldats de leur camp se trouvaient presque tous en haut, en position de défense, ou à l'extérieur, en train d'attaquer les flancs de Morgan. Pour le moment, Haru et le garde étaient seuls. Haru observa une fois de plus les environs, affirma sa résolution, et s'approcha du soldat.

– M. Mkele est occupé, lui annonça ce dernier.

– Laissez-moi vous poser une question, dit Haru en s'arrêtant tout près de lui.

À la dernière seconde, il pivota vers la droite et leva le bras, comme pour désigner quelque chose. Au moment où le garde tournait la tête, Haru lui enfonça son genou dans le ventre tout en rabattant son bras gauche derrière lui pour saisir le fusil suspendu à son épaule. Le jeune homme voulut le rattraper, toujours plié en deux et trop stupéfait pour respirer, mais Haru le fit prestement pivoter pour lui assener un

nouveau coup de genou, cette fois en plein visage. L'homme s'effondra. Haru ouvrit la porte, poussa le garde inconscient à l'intérieur et entra à sa suite. Mkele bondit sur ses pieds, mais Haru avait déjà refermé.

– N'appellez pas, dit-il. Je ne vous veux aucun mal.

– À mon garde, par contre...

– J'ai déserté hier soir, expliqua Haru. Je ne pouvais pas prendre le risque qu'il donne l'alerte. (Il étendit l'homme avec douceur dans un coin.) Accordez-moi cinq minutes.

Le bureau de Mkele était rempli de documents – pas encombré, comme celui de quelqu'un qui ne sait rien jeter, mais plein à craquer et, apparemment, organisé avec une grande efficacité. Cet homme utilisait son bureau non pour le spectacle ou pour accumuler des papiers, mais pour y passer de longues heures d'étude. Mkele avait une carte de Long Island étalée devant lui sur sa table de travail, sur laquelle étaient indiqués les sites d'attaques Partials, des contre-attaques de la Défense et – Haru ne put s'empêcher de le remarquer – de quelques-unes de ses activités supposément secrètes avec Delarosa et ses combattants clandestins. *Je suppose que je ne suis pas aussi discret que je le croyais. Peut-être qu'il sait déjà.*

Non. S'il savait ce que prépare Delarosa, il ne serait certainement pas aussi calme.

– Vous êtes venu pour vous rendre, dit Mkele.

– Si vous voulez voir les choses ainsi. Je viens livrer des renseignements ; et si certains de ces renseignements sont à mon désavantage, je suis prêt à en assumer les conséquences.

– Ça doit être très important.

– Que faisiez-vous avant ? demanda Haru. Avant le Ravage ?

Mkele le dévisagea un instant, comme pour décider de sa réponse, puis indiqua la carte déployée devant lui.

– Ceci.

– Du renseignement ?

– De la cartographie, répondit Mkele avec un léger sourire. Dans le sillage de l'apocalypse, nous devons trouver de nouveaux domaines d'excellence.

Haru hocha la tête.

– Connaissez-vous la Dernière Flotte ? J'ignore son vrai nom, j'avais sept ans quand c'est arrivé. La flotte qui est entrée dans le port de New York et qui a été bombardée et plongée dans un véritable enfer par les Partials – et dont la disparition a signé la fin de la guerre.

– Je sais cela, dit Mkele.

Son visage était calme : attentif sans paraître nerveux. Haru pressa son avantage.

– Savez-vous pourquoi les Partials l'ont détruite ?

– Nous étions en guerre.

– C'est pour cela qu'ils l'ont attaquée, dit Haru. Mais savez-vous pourquoi ils l'ont pilonnée avec une force tellement écrasante qu'ils ont coulé tous les bateaux et tué tous les marins à bord jusqu'au dernier ? Ils n'avaient jamais rien fait de tel au cours de toute la guerre. J'ai entendu mille fois les récits des vétérans des Forces de défense, racontant que les Partials, qui s'étaient toujours bien plus intéressés à la pacification et à l'occupation, ont soudain décidé d'anéantir une flotte entière. Ils prétendent que c'était un message, une manière de dire : « Cessez le feu maintenant, ou vous le regretterez. » Cela m'avait toujours paru sensé, c'est pourquoi je ne l'avais jamais remis en question. Mais hier, j'ai appris la vérité.

– De la bouche de qui ?

– De Marisol Delarosa. Elle s'était mise à me réclamer du matériel étrange, des choses qui ne cadraient pas avec ses méthodes habituelles, si bien que je l'ai suivie.

– Quel genre de matériel ?

– Du matériel de plongée. Des torches à acétylène. Des choses sans aucun rapport logique apparent entre elles, mais qui ont commencé à pointer vers une même idée.

– Récupération sous-marine, déduisit Mkele en hochant la tête. Je suppose qu'elle explore la Dernière Flotte, donc ?

– La destruction de la Dernière Flotte n'était pas un message, dit Haru. Cette flotte transportait un missile nucléaire.

Le visage de Mkele se tendit immédiatement, et Haru continua.

– C'était la « solution finale » du gouvernement des États-Unis : lancer une bombe nucléaire sur le quartier général des Partials à White Plains et balayer la majorité de leurs opérateurs militaires en une seule frappe, quitte à rayer de la carte une des zones les plus densément peuplées de tout le pays. Ils devaient s'approcher tout près pour contourner les systèmes de défense antimissiles des Partials ; c'était une mission suicide. Un vieil homme de l'équipe de Delarosa était aumônier dans la marine avant le Ravage, et il en a parlé. C'est ce qui a donné l'idée à Delarosa. Il lui a appris toutes sortes de choses une fois qu'elle a commencé à lui poser les bonnes questions. Le missile se trouvait sur un destroyer de classe Arleigh Burke – le *Sullivan*. (Haru se pencha en avant.) J'ai essayé de vous avertir par radio, mais mon groupe a pris le parti de Delarosa. Je ne peux pas

l'arrêter seul, c'est pourquoi je suis venu aussi vite que je l'ai pu. Si rien ne rate dans leur opération, ils auront la tête nucléaire en main d'ici à ce soir.

– Dieu tout-puissant, ayez pitié de nous, souffla Mkele.

CHAPITRE 37

Ils virent d'abord les montagnes : des pics immenses qui s'élevaient au-dessus des plaines du Midwest tel le mur du bord du monde des légendes antiques. Les cimes étaient blanches de neige, bien que l'on soit en été. Ils atteignirent peu après les faubourgs de la ville : une bourgade appelée Bennett, décolorée par les pluies acides, aux rues teintées en jaune de soufre et à la végétation brune, sèche, cassante. Les plaines mortes venaient lécher le bord de la ville comme une mer d'herbes empoisonnées, et aucun oiseau n'était perché sur les poutres ou les fils électriques. Les cités que Kira avait connues jusque-là, même énormes comme Chicago et New York, se dressaient tels des monuments aux morts dans un cimetière envahi par la végétation, marquant le site des décès mais couverts de lianes, de mousse et de signes de vie nouvelle. Denver, par contraste, était un mausolée, mort et nu.

Les voyageurs avaient réparti leur matériel sur les chevaux, Kira menant Bobo tandis que Samm tenait la bride de Zarbi. La jument semblait morose sans Afa attaché sur son dos, et Kira se demanda si le régime de légumes en boîte et de flocons d'avoine instantanés auquel étaient soumises les bêtes – la seule nourriture propre qu'ils trouvaient dans cette immensité toxique – ne commençait pas à leur coûter. S'ils avaient perdu Afa à Chicago, ou l'avaient renvoyé tout seul, ils auraient pu libérer les chevaux et leur auraient épargné les horreurs de ce voyage, mais les lâcher dans le désert empoisonné aurait été le comble de la cruauté, et Kira ne voulait pas en entendre parler. Ils avaient perdu Afa, mais elle sauverait son cheval même si elle devait le payer de sa vie.

Sauf que je sais que c'est faux, se dit-elle. Si on en arrivait là, je sais que je sauverais ma peau. Cette idée lui donnait des remords et la rendait nauséuse, et elle se força à penser à autre chose.

L'agglomération dans laquelle ils étaient entrés semblait encore plus vaste que Chicago. La banlieue de Bennett se fondit, à l'ouest, dans celle nommée Nieveen, puis Lawrence, Watkins, Watkins Farm et ainsi de suite : un océan de lotissements, de centres commerciaux et de parkings. Une brise lugubre soufflait sur les tas de feuilles sèches et de verre pilé qui s'amassaient contre les constructions croulantes. Heron était partie en éclaireuse loin devant, plus par habitude que par nécessité, revenant vers eux à intervalles réguliers pour rapporter qu'ils approchaient d'abord d'un aéroport, puis d'un autre, puis d'un

terrain de golf. Il n'y avait rien de particulier à raconter ; rien à voir hormis les squelettes blanchis et les cadres métalliques oxydés des millions de personnes et d'édifices anéantis par le Ravage. Samm avait trouvé une autre carte routière dans une station-service déglinguée et l'avait dépliée sur le capot d'une voiture vide. Les routes s'entremêlaient sur la page, semblables à un réseau de terminaisons nerveuses.

– D'après les archives d'Afa, dit Kira, le complexe ParaGen se trouvait ici, au pied des montagnes. (Elle désigna une zone, à l'extrémité ouest de la ville, dont elle lut le nom sur la carte : Arvada.) Réserve naturelle de Rocky Flats. Pourquoi aurait-on bâti des installations industrielles dans une réserve naturelle ?

Samm identifia leur position actuelle et mesura la distance.

– C'est à soixante-quinze kilomètres d'ici. C'est fou ! Quelle taille fait donc cette ville ?

– Soixante-quinze kilomètres de large, dit Heron. On va la traverser à pied d'un bout à l'autre. Elle fait au moins le double dans l'axe nord-sud, alors réjouissons-nous d'être arrivés par l'est.

Kira regarda le ciel pour estimer la position du soleil.

– Il est déjà... 3 heures de l'après-midi ? 3 heures et demie ? Nous n'allons pas parcourir soixante-quinze kilomètres d'ici à ce soir.

– Ni même d'ici à demain soir, si les chevaux ne se réveillent pas un peu, renchérit Heron. Je vous dis qu'il vaudrait mieux les abandonner et avancer.

– Pas question de les abandonner, protesta Kira.

– Tes remords ne feront pas revenir Afa, tu sais.

– Et ton indifférence ne raccourcira pas les distances, trancha Samm en repliant la carte. Allez, marchons.

Kira avait vaguement espéré que le paysage serait moins toxique ici, peut-être protégé par les montagnes, les immeubles ou quelque particularité hydrologique, mais la ville se révéla plus dangereuse que les terres sauvages précédemment traversées. Des fuites d'acide s'amassaient dans les nids-de-poule et les creux de la route, formant des lacs caustiques là où les grilles d'évacuation étaient trop bouchées par les ordures pour drainer cette boue. Les remorques de camions ouvertes aux quatre vents avaient formé des salines miniatures, distillant la pluie pour concentrer les particules empoisonnées en un cycle sans fin, jusqu'à se remplir de masses cristallines qui se dressaient dans le vent et brûlaient les yeux et la gorge des voyageurs ; ils s'enroulèrent le visage dans des vêtements en ne laissant qu'une fente pour les yeux, toujours attentifs au danger. Certains des produits chimiques qui saturaient la ville étaient inflammables : des feux se consumaient ici et là sur le passage des

voyageurs, parfois rallumés par la chaleur, et diffusant le poison dans l'air via un courant sans fin de fumée et de cendres.

Ils firent halte pour la nuit dans les ruines d'un hôtel de luxe ; la riche moquette verte de la réception était décolorée dans les coins et couverte de poussière apportée par le vent. Ils firent franchir aux chevaux une large double porte et montèrent leur camp dans l'ancien restaurant cinq étoiles de l'établissement, en scellant bien les issues pour éviter le plus possible le vent toxique. Samm construisit aux chevaux un enclos en vieilles tables d'acajou, et ils les nourrirent grâce à un énorme stock de compote de pommes qu'ils trouvèrent à la cuisine. Kira mangea du thon en boîte, qu'elle mélangea à du bouillon de bœuf pour en masquer le goût ; si elle ne revoyait jamais une boîte de thon de sa vie, elle s'estimerait heureuse. Ils ne prirent pas la peine d'établir des tours de garde, et s'écroulèrent sur l'épaisse moquette sans même étaler leurs tapis de sol.

En se levant le lendemain matin, Kira s'aperçut que Heron était déjà partie, sans doute en éclaireuse, à moins qu'elle ne les ait complètement abandonnés. Elles ne s'étaient plus beaucoup parlé après leur dispute, et si Heron avait paru se résigner à les accompagner jusqu'à Denver, elle n'avait plus été la même depuis.

Samm fouillait les réserves empilées le long du mur de la cuisine, à la recherche de tout ce qu'ils pourraient emporter.

– La plupart des conserves ont tourné, dit-il en jetant vers Kira une boîte de sauce tomate enflée. De toute manière, les hôtels, c'est toujours nul : ils utilisaient trop de produits frais, et quand ils ont des boîtes, ce sont des formats énormes pour collectivités.

Kira indiqua d'un coup de menton le bidon de vingt litres de sauce tomate posé sur la table à côté de lui.

– Ah bon, tu n'as pas envie de traîner ça sur cinquante bornes aujourd'hui ?

– Eh non, si incroyable que ça paraisse.

Il s'interrompit dans son travail pour se tourner vers elle.

– Je suis désolé pour Afa.

– Moi aussi.

– Non, ce que je veux dire, c'est que je suis désolé d'avoir été si... prétentieux. Au début.

– Tu n'as jamais été prétentieux.

– Arrogant, alors, si tu préfères. La société des Partials est tellement hiérarchisée... Nous savons toujours à qui rendre des comptes et qui doit nous en rendre, qui est au-dessus de nous et qui est en dessous. Je

ne l'ai pas traité en égal parce que... je suppose que je ne suis pas habitué au concept.

Kira eut un rire creux et se laissa tomber sur une chaise.

– D'accord, c'est vrai que ça sonne un peu prétentieux !

– Tu ne me facilites pas la tâche pour m'excuser.

– Je sais, dit Kira en baissant la tête. Je sais, et j'en suis navrée, et je ne le voulais pas. Tu t'es rendu plus qu'utile, et Afa n'était pas franchement la personne la plus facile à prendre au sérieux.

– Ce qui est fait est fait, conclut Samm, qui se remit à chercher des provisions.

Kira le regarda s'activer, pas seulement parce que c'était intéressant mais aussi parce qu'elle n'avait pas envie de détourner la tête.

– Tu crois qu'on va trouver ce qu'on cherche ? demanda-t-elle.

Samm continua de traquer les boîtes de conserve utilisables.

– Ne me dis pas que tu commences à écouter ce que raconte Heron.

– Avant, je pensais qu'il devait y avoir un plan. Que même si j'ignorais comment le RM, l'expiration et tout ça s'articulaient ensemble, ils le faisaient d'une manière ou d'une autre. Mais s'il y a vraiment eu un plan, je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il a raté il y a bien longtemps.

Samm posa les boîtes et alla la rejoindre.

– Ne dis pas ça. On n'en saura rien tant qu'on ne sera pas chez ParaGen. Inutile de douter dès maintenant. Pour info, moi, je n'ai jamais douté.

Kira sourit, en dépit de tout. Elle avait commencé à se demander si Heron n'avait pas raison, en effet : était-elle motivée par l'envie d'apprendre si toute son existence était issue d'un accident, d'un plan diabolique ou d'un mensonge, plutôt que par le désir de sauver les deux peuples ? Et pourtant, Samm lui conservait toute sa confiance. Elle ne savait plus quoi dire. Il tendit une main vers sa joue.

Un bruit résonna du côté de la réception, et Samm eut son arme en main avant même que Kira se rende compte qu'il la portait sur lui. Il l'abaissa aussitôt, toutefois, quand Heron apparut. Elle s'arrêta un instant sur le seuil en les voyant ensemble. Mais un instant seulement.

– Rassemblez vos affaires, dit-elle. On se tire tout de suite.

Samm la regarda en silence, puis se leva prestement pour achever d'emballer les provisions. Kira suivit Heron dans la grande salle du restaurant, où elle se mit à seller Zarbi.

– Tu as vu quelque chose ? lui demanda-t-elle.

Heron serra fermement la sangle du cheval et passa à Bobo.

– Du vert.

– Comment ça, « du vert » ?

– La couleur. Tu en as déjà vu, je suppose ?

– Tu as vu du vert ? Tu veux dire, de la verdure ?

Heron acquiesça, et Kira en resta abasourdie.

– Tu es allée loin ?

– Vingt étages, dit Heron en terminant de seller le cheval. Tu vas m'aider, ou quoi ?

– Bien sûr, souffla Kira qui alla chercher son tapis de sol et rassembla ses maigres affaires aussi vite que possible. Continue juste d'expliquer, que je n'aie pas à m'arrêter toutes les cinq secondes pour te poser des questions.

– Ceci est un des plus hauts immeubles des environs. Donc, au lieu de partir dans la ville, je suis montée au sommet, histoire de voir ce que je pourrais découvrir. Eh bien, j'ai vu du vert – des arbres, de l'herbe, tout – dans la direction de Rocky Flats. Une petite tache de verdure nichée au pied des montagnes.

– Justement là où ParaGen est censé se trouver ? demanda alors Samm.

– Je ne saurais dire, avoua Heron en hissant son paquetage sur son dos. Mais je suis à peu près certaine d'avoir vu de la fumée là-bas, aussi.

– Il y a de la fumée partout, commenta Kira. La moitié de la ville est en feu.

– Ce sont des feux chimiques. Celui-là ressemblait étonnamment à un feu de camp. C'est pourquoi je veux être sûre d'arriver avant la nuit : s'il y a des gens là-bas, ils nous trouveront avant que nous ne les trouvions, et cela pourrait être un problème. Vous pouvez essayer de tenir mon rythme, mais je ne vais pas vous attendre.

Sur ces mots, elle empoigna son fusil et sortit d'un pas vif dans la ville.

Kira regarda Samm.

– Des gens ?

– Je ne sais pas.

– Eh bien allons voir.

Ils achevèrent fiévreusement leurs préparatifs, grimaçant lorsque leurs muscles raides et courbaturés protestaient, et s'en allèrent dans les rues. Il avait plu pendant la nuit, et la cité n'en était que plus dangereuse : des filets d'eau acide dégouлинаient des toits, et des

plantes tordues, inconnues, s'étaient épanouies telles des tumeurs dans les fentes de l'asphalte, absorbant le poison comme des éponges et infligeant des brûlures cruelles aux jambes qui les effleuraient.

Ils calèrent leur route sur le meilleur point de repère qu'ils trouvèrent : une haute tour sombre qui semblait s'élever plus ou moins dans la bonne direction. À mesure que la journée avançait, ils commencèrent à soupçonner le gratte-ciel en question d'être justement l'immeuble ParaGen : niché solitaire au pied des montagnes, il paraissait leur faire signe. Samm et Kira se hâtèrent le plus possible, poussant leurs montures au-delà de leurs limites, mais lorsque la nuit retomba, ils n'étaient encore qu'à la périphérie d'Arvada. La cité, à cet endroit, était aussi rongée d'acide et désolée que partout ailleurs.

– On ne peut pas s'arrêter maintenant, dit Kira. On y est presque !

Elle désigna la tour noire et les montagnes au-delà, si proches qu'elles semblaient les toiser.

– Je ne peux pas m'installer pour la nuit en sachant que ce qu'on a tant cherché est devant nous, sous notre nez, ajouta-t-elle. Il faut continuer.

– On n'y voit rien, objecta Samm en indiquant vaguement les innombrables lampadaires, inutiles dans un monde privé d'électricité. Il fait noir, les chevaux sont à bout de forces, et ces nuages annoncent de la pluie.

Kira gronda de frustration et serra les poings en se retournant, cherchant n'importe quoi qui puisse résoudre son problème. Elle repéra une supérette et traîna Bobo dans cette direction.

– Tiens, regarde. On va laisser les chevaux ici et partir à pied.

Ils retirèrent les selles dans une salle de repos située au fond du magasin, remplirent un baquet en plastique de toute l'eau en bouteille qu'ils dégotèrent, et refermèrent la porte pour empêcher les bêtes de se sauver. Kira vida aussi presque tout son packaging pour n'emporter que l'essentiel : de l'eau, une bâche épaisse afin de se protéger, et l'ordinateur portable privé d'énergie, qui renfermait toutes les données prélevées à Chicago. Hors de question de s'en séparer. Samm prit son fusil et plusieurs chargeurs pleins, et Kira comprit qu'elle devait faire de même. Enfin prêts, ils se glissèrent dans la nuit. Le ciel se dégageait, et la lueur des étoiles rendait la cité plus blafarde et livide que jamais.

Arvada était moins industriel que la plupart des quartiers qu'ils avaient traversés, et offrait un spectacle encore plus déprimant sous les retombées toxiques : au lieu de bâtiments délabrés, ils traversèrent des parcs desséchés et poussiéreux, des rues résidentielles pleines de

maisons penchées et d'arbres rabougris, malformés. Samm semblait plus inquiet qu'impatient, mais son humeur changea lorsqu'ils tombèrent sur un vaste lac d'eau fraîche – pas seulement douce mais littéralement fraîche, complètement exempte de poisons et de produits chimiques. Une brise soufflait des montagnes, et Kira flaira de l'air propre pour la première fois depuis des semaines : une odeur de feuilles vertes, de fruits frais et... *Oui*, songea-t-elle, *comme un fumet de pain sortant du four*.

Que se passe-t-il, par ici ?

Au-delà du lac poussait de la verdure – ils n'en voyaient rien, mais ils le reniflaient dans l'air et le percevaient au moelleux du sol sous leurs pas. Contre toute logique, il y avait au pied des montagnes une tache d'herbe saine, qui commençait à la clôture marquant les limites de la réserve de Rocky Flats. Kira fronça les sourcils et s'approcha prudemment de cette clôture. Si rouillée et délabrée soit-elle, la nature qu'elle renfermait était riche et verdoyante, cela se sentait même dans le noir. Une oasis de vie florissante au milieu de la désolation. La tour noire barrait le ciel telle une grande balafre. Des lumières vacillaient entre les arbres, et Kira, prudente, leva son fusil.

Samm donna un coup de menton vers la droite, et ils suivirent la clôture le plus silencieusement possible, se glissant entre l'herbe grasse et les taillis qui entouraient le mystérieux complexe. Ils atteignirent bientôt un large portail, ouvert et désert, et l'observèrent cachés dans l'ombre pendant presque dix minutes avant d'être sûrs qu'il n'était pas gardé. La végétation qui poussait avec vigueur au-dessous donna à Kira l'impression qu'il n'avait pas été fermé depuis des années.

– Est-ce que quelqu'un vit là ? chuchota-t-elle.

Samm semblait à court de mots.

– Je... Je n'en ai pas la moindre idée.

– Tu crois qu'il y a un avant-poste ? Une sorte de... de base de Partials ou...

– Si je savais quelque chose, je te l'aurais dit.

– Alors, qui ça peut être ?

Ils observaient encore le portail ouvert, tâchant de rassembler assez de courage pour entrer.

– On n'a toujours pas retrouvé Heron, dit Samm. Elle est peut-être là-dedans, ou peut-être cachée à nous attendre.

– Il n'y a qu'un moyen de l'apprendre.

Kira rampa en avant, le fusil prêt à tirer. Elle ne comptait pas renoncer, pas à présent qu'ils étaient si proches, pas même si une colonie de Partials occupait les lieux. Au bout d'un instant, Samm sembla se faire une raison et la suivit.

Ils franchirent la clôture pour pénétrer dans cet étrange paradis. Kira s'émerveillait, abasourdie par la vie végétale intense qui les entourait, et elle revit les lumières : des feux, elle en était certaine, mais à la différence des désastres fumants éparpillés dans la ville, ceux-là semblaient petits et contrôlés, comme Heron l'avait dit. Des feux de camp, ou des feux de joie. Ils rampèrent dans le noir... et bientôt, ils entendirent.

Des voix. Des voix joyeuses, riant et chantant, avec un autre bruit au milieu, une chose que Kira avait cru ne jamais réentendre de sa vie. Elle se mit à courir, oubliant toute prudence, et en les voyant elle tomba à genoux, trop submergée par l'émotion pour fuir, parler ou même penser.

Des enfants.

Le feu craquait et bondissait au milieu d'une clairière entourée de bâtiments bas et d'une foule de gens qui dansaient, et entre eux s'ébattaient les enfants : des petits et des préadolescents, des gamins de dix ans et des bambins. Des dizaines d'enfants de tout âge et de toute taille qui riaient, criaient et tapaient dans leurs mains, chantant au son d'un petit orchestre de flûtes et de violons à la lueur des flammes. Kira se laissa tomber dans l'herbe et pleura à chaudes larmes tout en essayant de parler, mais sans pouvoir former le moindre mot. Samm s'agenouilla à côté d'elle et elle s'accrocha à lui, le retenant, désignant les enfants. Il tentait de l'en éloigner mais tout ce qu'elle voulait était se rapprocher, les regarder de près, les toucher, les prendre dans ses bras. Ils l'avaient vue, à présent : les enfants, les adultes, tout le monde. La musique avait cessé, ainsi que les chants, et ils se haussaient pour mieux voir, stupéfaits et choqués. Samm tenta encore de hisser Kira sur ses pieds, et elle réussit enfin à parler à la foule d'inconnus qui se rapprochait d'elle peu à peu.

– Vous avez des enfants.

Un demi-cercle d'étrangers se forma devant eux, et Kira remarqua qu'ils avaient des lances, des arcs et, de-ci de-là, un pistolet. Une jeune femme qui devait avoir l'âge de Kira s'avança avec un fusil de chasse, qu'elle braqua expertement sur sa poitrine.

– Lâchez vos armes.

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE 38

– Qui êtes-vous ? demanda Samm.

La fille garda son fusil braqué sur la poitrine de Kira.

– J’ai dit : lâchez vos armes.

Samm laissa tomber la sienne par terre. Kira, fascinée par les enfants, était encore trop médusée pour bouger ; Samm décrocha son fusil de son épaule et le jeta dans l’herbe.

– Nous ne sommes pas là pour vous faire du mal, déclara-t-il. Nous voulons juste savoir qui vous êtes.

La fille abaissa légèrement le canon du fusil de chasse ; elle ne les tenait plus vraiment en joue, mais le gardait quand même pointé dans leur direction. Elle avait de longs cheveux blonds attachés en queue-de-cheval, et sa veste en cuir paraissait grossière, faite main.

– Vous d’abord, dit-elle. D’où venez-vous ? Personne n’a traversé la montagne depuis douze ans.

Kira retrouva enfin sa langue.

– Nous ne sommes pas venus par la montagne, mais par la plaine. Nous arrivons de New York.

La blonde écarquilla les yeux et la foule qui l’entourait murmura, incrédule. Une femme d’un certain âge s’avança alors, un petit enfant dans les bras, et Kira dévisagea le garçonnet comme s’il avait été un miracle sous forme humaine : trois ans à peine, dodu, les joues roses, le visage maculé de poussière et encore poisseux de son dîner. Il observa Kira avec un air de parfaite innocence, comme si elle était la chose la plus normale au monde, et s’illumina de joie lorsqu’il capta son regard. Kira ne put que lui retourner son sourire.

– Alors ? insista la femme. Allez-vous répondre ?

– Vous disiez ? demanda Kira.

– J’ai dit que vous ne pouviez pas avoir traversé la région des Badlands, car ce n’est plus qu’un désert toxique.

Samm posa une main sur l’épaule de Kira.

– J’ai l’impression que tu es partie très loin de nous en regardant cet enfant.

– Oui, pardon, murmura-t-elle en se levant.

La foule recula, tout en gardant ses armes prêtes à servir. Kira se raccrocha à la main de Samm.

– C’est simplement que... nous avons beaucoup de choses à

expliquer, apparemment. Des deux côtés. Re commençons du début. (Elle s'adressa à la blonde.) Commençons par le principal : êtes-vous des humains ou des Partials ?

La femme âgée plissa les paupières, exprimant une colère indéniable. Kira sut immédiatement qu'elle était humaine. *Mieux vaut faire comme si nous l'étions, nous aussi.*

– Je m'appelle Kira Walker, et voici Samm. Je suis médecin dans la colonie humaine de Long Island, sur la côte est. Jusqu'à il y a cinq minutes, nous pensions être les derniers humains sur Terre, et je suppose que vous pensiez la même chose de votre côté. Nous n'avions aucun moyen de savoir qu'il y avait des survivants ici, mais... vous voici. Et nous voilà. (Elle tendit la main à la fille.) Salutations de la part de...

Elle s'interrompt juste avant de dire *d'un autre être humain*, et éprouva soudain dans ses tripes un sentiment de perte. Elle ne pouvait plus dire cela. Elle déglutit et bredouilla une fin de phrase alternative.

– ... d'une autre communauté humaine.

Kira garda une main tendue et écrasa une larme de l'autre. Les colons armés la fixaient en silence. Au bout d'un moment, la blonde donna un coup de menton en direction de l'est.

– Vous avez traversé les Badlands ?

– Oui, c'est bien ça.

– Vous devez être affamés.

Elle abaissa complètement son arme et prit la main de Kira ; leurs deux paumes étaient aussi calleuses l'une que l'autre.

– Je m'appelle Calix. Venez près du feu manger quelque chose.

Samm ramassa leurs fusils, et Kira et lui suivirent Calix en direction du feu de joie ; certaines personnes les observaient encore d'un air méfiant, mais avec plus de curiosité que de peur. Kira ne put s'empêcher de tendre la main vers l'enfant le plus proche, une fillette âgée d'une dizaine d'années, mais la retira avant de toucher ses cheveux noirs et frisés. La petite vit son geste, sourit, et lui prit spontanément la main.

– Je m'appelle Bayley, dit-elle.

Kira éclata de rire, trop submergée par la joie pour savoir comment réagir.

– Enchantée de te connaître, Bayley. Tu me rappelles ma sœur. Elle s'appelle Ariel.

– C'est un joli prénom, dit Bayley. Moi, je n'ai pas de sœurs, rien que des frères.

Tout, en ces lieux, semblait magique : que Kira soit en train de parler à une enfant, que cette enfant ait des frères.

– Combien ? lui demanda Kira avec ardeur.

– Trois. L'aîné, c'est Roland, mais maman dit que je suis plus responsable que lui.

– Je n'en doute pas une minute.

Kira s'assit sur un banc devant le feu. Une poignée d'enfants coururent observer les nouveaux arrivants, puis s'égaillèrent, trop débordants d'énergie pour tenir en place. Un homme replet portant un tablier grasseyant lui tendit une assiette de purée de pommes de terre abondamment garnie d'ail et de fines herbes, et couverte d'une cuillerée de fromage fondu fumant. Avant qu'elle ait pu le remercier, il versa dessus une louchée de chili riche en sauce et en viande. L'odeur des piments forts lui chatouilla le nez et elle se mit à saliver, mais elle était encore trop assommée pour avaler une bouchée. Une autre fillette lui servit un verre d'eau fraîche, que Kira engloutit avec gratitude. Samm remercia aimablement tout le monde et prit quelques bouchées polies, mais resta concentré sur les gens et sur l'espace qui les entourait, toujours sur ses gardes.

Calix et la femme plus âgée qui leur avait parlé approchèrent un banc et s'assirent devant eux. Le garçonnet qu'elle tenait dans ses bras se tortilla pour descendre et courut rejoindre les jeux de ses camarades.

– Mangez, dit la femme, mais essayez aussi de parler entre deux bouchées ! Votre arrivée est... eh bien, c'est comme vous l'avez dit. Nous ne pensions pas qu'il restait d'autres humains. Et ce n'est pas parce que nous partageons notre repas avec vous que nous vous faisons confiance. Du moins, pas encore. (Elle eut un sourire contraint.) Je m'appelle Laura ; je suis un peu le maire de cette communauté.

Kira posa son assiette.

– Désolée pour tout à l'heure, Laura... Je ne voulais pas vous manquer de politesse, mais c'est juste que... comment faites-vous pour avoir des enfants ?

Laura éclata de rire.

– Comme tout le monde, ma foi !

– Mais justement : nous, nous ne pouvons pas.

Une pensée soudaine la fit bondir sur ses pieds, terrifiée par ce qu'elle risquait d'avoir apporté dans cette colonie.

– Vous n'êtes pas porteurs du RM ?

– Bien sûr que si, dit Calix. Nous le sommes tous.

Elle marqua un silence et regarda Kira, les sourcils froncés.

– Êtes-vous en train de me dire que vous n'avez pas le traitement ? s'enquit-elle.

– Comment avez-vous fait ? souffla Kira. Est-ce la phéromone ? Vous avez réussi à la synthétiser ?

– Quelle phéromone ?

– La phéromone des Partials ; c'était notre meilleure piste. Est-ce ainsi que vous y arrivez ? Je vous en supplie, il faut me le dire... il faut que nous rapportions ça à East Meadow...

– Une phéromone de Partials ? Certainement pas ! s'exclama Laura. Eux aussi sont tous morts. (Elle regarda alternativement Samm et Kira.) À moins que vous n'ayez des mauvaises nouvelles pour accompagner les bonnes.

– Je ne les qualifierais pas nécessairement de mauvaises... commença Samm, mais Kira lui coupa la parole avant qu'il puisse en révéler davantage : ces gens étaient déjà assez méfiants, pas la peine de leur annoncer de but en blanc que leurs nouveaux hôtes étaient des Partials.

– Certains sont encore en vie, dit Kira. Pas tous, peut-être un demi-million, grosso modo. Il y en a qui sont... plus gentils que d'autres.

– Un demi-million, répéta Calix, visiblement choquée par ce nombre énorme. C'est...

Elle se renversa en arrière, comme si elle ne savait plus quoi dire.

– Et combien d'humains ? demanda Laura.

– Je le savais plus précisément avant, mais ces jours-ci je dirais environ trente-cinq mille.

– Dieu merci, souffla Laura.

Kira vit des larmes rouler sur les joues de la femme. Même Calix semblait contente, comme si le second chiffre compensait le premier. On aurait dit que la jeune fille ne comprenait pas réellement la portée de ces nombres.

Kira se pencha en avant.

– Et vous, combien êtes-vous ici ?

– Presque deux mille, lui apprit Laura avec une fierté teintée d'amertume. Nous devrions franchir la barre dans quelques mois, mais... trente-cinq mille ! Je n'aurais jamais rêvé qu'il y en ait tant.

– Comment est-ce, là-bas ? s'enquit Calix. (La question était adressée à Kira, mais elle lançait sans cesse des regards à Samm.) À quoi ressemble le monde au-delà de la réserve ? Nous avons un peu exploré les montagnes, et nous avons tenté de visiter les Badlands, mais c'est trop vaste. Nous pensions que le désert toxique couvrait le monde

entier.

– Non, juste le Midwest, la détrompa Samm. Et encore, pas totalement. L'espace entre ici et le Mississippi, à peu près.

– Parlez-moi du remède, dit Kira, tâchant de remettre la conversation sur les rails qui l'intéressaient le plus. Si vous ne le tenez pas des Partials, qu'est-ce que c'est ? Comment le fabriquez-vous ? Et comment, au départ, avez-vous survécu au Ravage ?

– Ça, c'est l'œuvre du docteur Vale, répondit Laura. Calix, cours voir s'il est encore réveillé, il voudra faire connaissance avec nos visiteurs.

La blonde se leva, lança un dernier regard à Samm et partit en courant dans la nuit. Laura pivota vers Kira.

– C'est lui qui nous a sauvés quand le RM s'est mis à sévir... enfin, pas tout de suite. Au bout de quelques semaines, vers le moment où tout le monde a commencé à comprendre que c'était réellement la fin. Il a rassemblé tous les gens qu'il a pu trouver, des amis d'amis et tous ceux qui étaient encore en vie. Et il nous a administré son traitement : une recette de son invention, je suppose. Ensuite, nous nous sommes terrés ici, dans la réserve.

– Vous avez l'antidote depuis tout ce temps ? s'étonna Kira.

Elle bafouilla pendant une minute, ne sachant comment formuler la question suivante sans être impolie. Elle finit par renoncer aux précautions oratoires pour la poser directement.

– Pourquoi ne l'avez-vous dit à personne ? Pourquoi n'avez-vous pas sauvé le plus de gens possible ?

– C'est ce que nous avons fait. Je vous l'ai dit, nous avons rassemblé tous ceux que nous avons trouvés, jeunes et vieux, tous ceux qui n'avaient pas déjà été tués par la guerre ou par le virus. Nous avons sillonné la ville pendant des semaines, envoyé des camions dans toutes les directions. Nous avons ramené tous ceux que nous trouvions, mais il n'en restait déjà plus beaucoup. Je ne vous ai pas menti, Kira, nous pensions sincèrement être les derniers humains vivants au monde.

– Nous sommes tous partis vers l'est, dit Kira. Le peu qui restait de l'armée nous a rassemblés en un même lieu.

Laura secoua la tête.

– Apparemment, ils en ont raté quelques-uns.

– Et qu'est-ce qui vous a fait croire que les Partials étaient morts ? s'enquit Samm.

Sa voix était dénuée d'émotion, comme toujours, mais Kira sentait que quelque chose le perturbait, et cela depuis leur arrivée dans la réserve. Elle fit son possible pour flairer ses sentiments, mais, hors des situations de combat, ses sens étaient trop faibles.

– Et qu'est-ce qui aurait pu nous faire croire le contraire ? s'étonna

Laura. Le RM les tuait aussi sûrement que nous.

– Attendez... Quoi ? s'exclama Kira.

Voilà qui était nouveau... pas seulement nouveau, mais absolument stupéfiant.

– Le RM n'affecte pas les Partials, continua-t-elle. Ils sont immunisés contre. C'est... c'est tout le problème, justement.

Elle connut alors un accès de panique : si cette partie du monde abritait une souche mutante du virus qui tuait les Partials, ses camarades et elle-même couraient un terrible danger.

Mais si c'était le cas, alors ils y étaient déjà exposés. Mieux valait garder son calme et apprendre ce qu'ils pourraient.

– C'était vrai au début, reconnut Laura, mais ensuite le virus a muté. C'est arrivé ici, à Denver : une nouvelle souche apparue de nulle part, qui s'est propagée dans l'armée des Partials comme un feu de brousse.

Kira ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil à Samm, mais il restait plus impassible que jamais. L'attention extrême avec laquelle il écoutait cette histoire lui fit penser qu'il l'entendait pour la première fois, mais elle ne pouvait en être certaine. Quoi qu'il en soit, elle ne pouvait pas lui poser la question devant tout le monde. Elle la garda pour plus tard, et se tourna vers Laura.

– Si une nouvelle souche a frappé Denver, ils ont dû isoler leurs troupes cantonnées ici pour prévenir la contagion. Sur la côte est, personne n'a entendu parler d'une souche qui s'attaquait aux Partials.

Calix revint en courant dans la lumière du feu.

– Le docteur Vale est réveillé, annonça-t-elle en reprenant son souffle. Il désire vous voir.

Kira se leva d'un bond. Si ce docteur Vale avait éradiqué le RM, peut-être en savait-il plus qu'elle sur la physiologie des Partials et sur celle des humains ; peut-être avait-il déjà trouvé les documents qu'ils étaient venus chercher, et pourrait-il leur en dire davantage sur l'Alliance, et sur la date d'expiration, et peut-être même sur ce qu'était Kira. Elle courut presque devant Calix, qui les guidait à travers le village. En fait de village, il s'agissait d'un vaste campus composé d'immeubles de bureaux convertis en appartements. Il y avait là des gens qui ne s'étaient pas rendus autour du feu, mais la nouvelle s'était apparemment répandue, et Kira se retrouva observée par des centaines d'yeux curieux, sur les pas des portes, aux fenêtres et aux coins des rues. Ils fixaient Kira et Samm avec le même étonnement que ce qu'elle-même avait ressenti en les voyant pour la première fois, et elle leur fit des signes amicaux en passant. Il existait d'autres gens, et ils détenaient un remède, et ils vivaient dans un paradis ! C'était peut-être le plus bel espoir qu'elle avait jamais eu de toute son existence.

Au loin, derrière les anciens immeubles de bureaux, s'élevait une tour immense, aussi haute que celles de Manhattan. Elle était d'un noir d'encre, tel un trou dans le ciel nocturne, et Kira ne la voyait que comme une tache de ténèbres se déplaçant sur fond de montagnes enneigées. Elle crut que c'était là que Calix les emmenait, mais celle-ci s'arrêta devant un bâtiment bas qui semblait avoir été autrefois un entrepôt, reconverti en hôpital.

– Il est là, dit la fille en ouvrant la porte.

Kira vit que celle-ci était en verre, et prit subitement conscience que presque toutes les fenêtres de la réserve étaient encore vitrées : un signe classique d'occupation humaine, et un phénomène que Kira n'avait jamais observé qu'à East Meadow. Elle se sentit décidément chez elle, et pénétrer dans un hôpital ne fit que renforcer cette impression. Samm, en revanche, traînait derrière. Après un instant d'hésitation, Kira fit demi-tour pour aller le chercher.

– Viens, lui dit-elle, on y est. C'est ce que nous sommes venus chercher, tu te rends compte ?

– On a abandonné les chevaux, rechigna-t-il à voix basse. On ne devrait pas les laisser seuls toute la nuit... allons les chercher, et nous parlerons à ce type demain.

– C'est ça qui t'ennuie ? s'étonna Kira en le tirant par le bras. Allons, les chevaux sont très bien là où ils sont, on ira les chercher demain matin.

– Ils nous ont laissé nos armes, souffla Samm. Je sais que ça peut donner l'impression qu'ils nous font confiance, mais c'est trop bizarre, ça me fiche les jetons... Ils n'ont aucun moyen de savoir si nous disons vrai. Donc, cela indique que derrière leurs sourires et leurs amabilités, il y a un niveau supérieur de sécurité que nous ne voyons pas, et ça ne me dit rien qui vaille, vraiment. Revenons demain, je te dis.

Kira prit le temps de le dévisager attentivement. Elle crut percevoir son inquiétude. Pour qu'elle puisse la sentir, il fallait que celle-ci soit très puissante.

– Tu as vraiment peur, hein ?

– Pas toi ?

Kira regarda autour d'elle ; ils étaient encore observés, et Calix les attendait à la porte. Personne n'était assez proche pour les entendre – du moins pas avec des sens humains. Elle se pencha vers lui pour lui parler tout bas.

– Ce que je vois, moi, c'est un groupe de gens qui sont en vie, qui ont trouvé un remède. Et ces gens vivent autour du bâtiment qui détient les secrets du RM, de l'expiration et de ce que je suis, Samm...

C'est exactement ce que nous cherchions.

– Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond, ici.

– Personne ne nous a menacés...

– Et où est Heron ? Elle est partie devant nous, pour observer précisément cet endroit, et pourtant elle n'est pas ici... Ce qui ne peut avoir que deux explications : soit elle a vu quelque chose qui ne lui a pas plu et elle reste en retrait, soit ils l'ont repérée les premiers et l'ont abattue. Je veux dire qu'ils n'ont rien pu lui faire de bon s'ils nous font croire qu'ils ne l'ont pas vue. Et je ne veux pas me jeter dans les bras d'un ennemi qui est capable de voir Heron le premier et de la neutraliser.

Il a raison, comprit Kira. C'est suspect, c'est dangereux, c'est trop beau pour être vrai. Et pourtant...

– Ils ont le remède. Quels que soient leurs mensonges, ils ne mentent pas sur ce point-là... Il y a des enfants partout. Et s'ils ont ça, ils ont peut-être bien davantage. Il faut que j'entre dans ce bâtiment, Samm, il le *faut*. Si tu veux m'attendre dehors, ça me va.

– Je ne vais pas te laisser seule, trancha-t-il en contemplant l'hôpital éclairé devant eux. Entrons, alors.

CHAPITRE 39

Calix les guida dans les couloirs, et Kira découvrit que l'hôpital n'était pas un ancien entrepôt mais un ancien laboratoire, bourré d'équipement sophistiqué : sans doute le matériel de ParaGen. Les corridors étaient relativement déserts, mais le cœur de Kira bondit dans sa poitrine lorsqu'elle entendit des pleurs de bébés. Pas des nouveau-nés malades et mourants comme ceux qu'elle avait toujours connus à East Meadow, mais des nourrissons heureux et en pleine santé, et des mères attendries. Elle eut envie de courir les voir, mais ravala ses larmes d'émotion et suivit Calix. Il lui fallait d'abord le remède ; ensuite seulement, elle s'occuperait du reste.

Samm se raidit soudain et tourna la tête comme pour chercher quelque chose. Par réflexe, Kira se mit en position de combat. Samm inspira à fond sans cesser de scruter le couloir, puis croisa son regard. Elle voulut parler, mais il secoua la tête et indiqua discrètement Calix. La blonde, qui s'était arrêtée devant la porte d'un bureau, les regardait bizarrement.

– Est-ce que tout va bien ?

Kira ne put s'empêcher de remarquer que Calix adressait sa question à Samm. Celui-ci ouvrit la bouche pour répondre, mais elle ne lui en laissa pas le loisir.

– C'est son bureau ? s'enquit-elle.

– Oui, dit Calix avant de frapper.

Une voix bourrue les pria d'entrer, et ils suivirent leur guide à l'intérieur. Le docteur Vale était de petite taille, doté d'un physique banal, pas jeune mais en forme. Kira n'aurait su dire s'il était plus vieux ou non que le docteur Skousen, et se demanda s'il bénéficiait des modifs génétiques de longévité que certaines personnes riches et âgées s'étaient fait administrer avant le Ravage. Si c'était le cas, il n'existait pas vraiment de moyens de connaître son âge, qui pouvait aller de soixante à cent vingt ans. Samm l'observa fixement un instant, et Kira fut traversée par un soupçon fugace. Son compagnon n'aimait pas le médecin, elle n'avait même pas besoin du lien pour le voir. Elle s'éclaircit les idées et se prépara pour la conversation, prête à faire face à tout ce qui pourrait survenir.

– Je vous en prie, asseyez-vous, dit le docteur Vale en indiquant les chaises disposées devant son bureau.

Calix fit mine de s'asseoir avec eux, mais il l'arrêta d'un sourire

aimable et esquissa un geste en direction de la porte.

– Auriez-vous la gentillesse d'attendre dehors, ma chère ? Nos hôtes vont avoir beaucoup de questions à me poser, et je veux m'assurer qu'ils ne seront pas dérangés.

Calix ne sembla pas ravie de cette demande, mais soupira et quitta la pièce – non sans envoyer un bref sourire à Samm au passage. Ce dernier ne parut même pas s'en rendre compte tant il était concentré sur Vale, et Kira en conçut une satisfaction inexplicable.

Calix referma la porte derrière elle, et Vale regarda Samm et Kira.

– Alors, dit-il. Vous êtes les deux voyageurs venus de par-delà les Badlands.

– Oui, docteur, confirma Kira. Nous avons fait le chemin jusqu'ici pour chercher... des réponses. Il nous faut trouver un traitement contre le RM, et nous croyons comprendre que vous en avez synthétisé un.

– En effet, en effet. Dites-moi, combien êtes-vous, déjà, là-bas ?

– Humains ou Partials ?

Vale sourit.

– Les deux.

– Trente-cinq mille humains, dit Kira. À peu près. Et environ un demi-million de Partials.

Vale semblait éclater de joie.

– Cette rencontre est donc en demi-teinte, n'est-ce pas ? Apprendre en une petite seconde que toute votre image du monde est obsolète, c'est un choc. Je reconnais que je n'étais pas préparé à cette révélation, et pourtant je me vante d'être toujours prêt à tout.

– Je vous en prie, parlez-nous du traitement.

– Il fonctionne, dit Vale avec un haussement d'épaules satisfait. Que dire d'autre ? Nous inoculons tous les enfants à la naissance, et le RM ne peut plus jamais leur faire de mal. Ce n'est pas la meilleure solution à long terme, je vous l'accorde – je déteste l'idée que dans cent ans nous en soyons toujours à piquer chaque nouveau-né qui vient au monde –, mais après tout, c'est ce que nous faisons déjà avant le Ravage, n'est-ce pas ? Les vaccins, les antibiotiques, un vrai ragoût chimique. Même avant le RM, le monde était devenu bien plus hostile envers notre espèce que nous n'aimons à le reconnaître.

Il y avait dans l'attitude de cet homme quelque chose de bizarre que Kira n'arrivait pas bien à définir. Elle avait été interne en médecine, avait passé toute sa vie au contact des médecins, et ce docteur Vale était... différent. Il ne s'exprimait pas comme un docteur.

– Ce qu’il nous faut, continua-t-il avec un geste en direction de la fenêtre noire, derrière lui, c’est un traitement qui fonctionnerait comme notre réserve.

– Que voulez-vous dire par là ?

Il sourit une fois de plus.

– Le paradis dans lequel nous vivons était autrefois si mortel que l’accès en était interdit : l’endroit était vide non seulement d’humains, mais aussi de faune et de flore. Ce n’était qu’une friche désolée, très semblable à celle que vous venez de traverser. Mais à présent, c’est autre chose, n’est-ce pas ? Ce que le nucléaire a détruit, les biotechnologies l’ont ressuscité.

Les traits de Kira se chiffonnèrent. Elle était perdue.

– Cet endroit a reçu une bombe nucléaire ?

– Non, non non, ou du moins pas comme vous le pensez. La centrale de Rocky Flats était une usine d’armement nucléaire construite pour la Seconde Guerre mondiale, le premier site choisi pour produire des bombes à hydrogène. Il est passé par ici plus de matériau radioactif que dans toute la ville d’Hiroshima ! Mais la technologie, comme nous l’avons vu, a tendance à échapper au contrôle de ses créateurs. Le site a fini par représenter un tel danger sanitaire qu’il a été complètement démantelé, et après des décennies d’efforts de nettoyage, il a finalement été déclaré habitable – pas par des humains, bien sûr, ce n’était pas sain à ce point... mais je vous le demande, qui s’intéresse aux chevreuils ? Du moment que nous ne leur payons pas une assurance médicale, qui se soucie qu’ils attrapent des cancers ? Et c’est comme ça qu’est née, en l’an 2000, la réserve naturelle de Rocky Flats. Et elle est restée ainsi pendant des décennies : assez propre pour apaiser notre conscience, sans toutefois être réellement nettoyée. Ainsi va l’altruisme humain.

– Vous avez parlé de biotechnologies, dit Kira. C’est là qu’intervient ParaGen, j’imagine.

Elle ne voyait pas bien où il voulait en venir, mais au moins, il parlait. Kira tenta de le pousser dans ses retranchements pour en apprendre davantage.

– C’est bien deviné. ParaGen, le leader d’une industrie toute nouvelle. Notre siège n’a pas toujours été ici – nous avons démarré dans le sud, à Parker –, mais notre première incursion dans le domaine de la biotechnologie était une série de micro-organismes affamés, conçus pour dévorer ce dont personne d’autre ne voulait...

– Vous étiez employé chez ParaGen ? s’étrangla Kira.

– Naturellement. (L’homme jeta un regard à Samm, qui se tenait toujours raide sur sa chaise, puis revint à Kira.) Ce sont mes connaissances en biotechnologie qui ont rendu le remède possible.

Kira dut faire un effort pour ne pas bondir de sa chaise. Un ingénieur en biotechnologie travaillant pour ParaGen ? Mais alors... faisait-il partie de l'Alliance ? Elle débordait de questions, mais ne savait pas encore quelle approche adopter : si elle se dévoilait et l'interrogeait franco sur les Partials, la date d'expiration, la Sécurité ou autre, lui répondrait-il ? Se fermerait-il au contraire comme une huître ? Se mettrait-il en colère ? Elle préféra continuer à le faire parler, le temps de mieux cerner sa personnalité.

– Vous avez fabriqué des micro-organismes ?

– Des microbes mangeurs de déchets, oui, dit-il, enivré par son sujet. Affamés de radiations. De métaux lourds. De substances toxiques. Toutes choses très différentes, mais chacune constituant à sa manière une parfaite source d'énergie pour un organisme conçu à cet effet. Quelques contrats avec l'État, quelques années pour laisser les micro-organismes accomplir leurs miracles, et voilà que soudain la pauvre région désolée de Rocky Flats est devenue un jardin d'Éden. Une réussite comme celle-là apporte d'autres contrats, de plus grands projets, des fonds plus importants. Encore quelques succès, et vous pouvez commencer à signer vos propres chèques. L'un d'eux s'avéra être pour la réserve elle-même : une vaste étendue de terrain parfait, dont personne d'autre ne voulait. Notre récompense karmique pour l'avoir sauvé ! Et à ce jour encore, les microbes prolifèrent dans le sol : ils maintiennent le désert toxique à distance et entretiennent notre petit coin de paradis.

Il adore parler de tout ça, songea Kira. Comment faire pour le pousser encore un peu plus loin ? Elle s'éclaircit la gorge.

– Si je comprends bien, vous faisiez partie d'une équipe de chercheurs qui a créé des organismes entièrement nouveaux.

– En effet.

Vale jeta un autre regard à Samm, qui demeurerait froid et muet comme une statue. Kira se demanda ce qui n'allait pas, mais le médecin lui adressa un bon sourire.

– Je suis généticien, du moins dans la mesure où il est possible de faire de la génétique de nos jours. Le remède que je possède est exploitable pour le moment, mais ce qu'il me faudrait, ce serait une molécule qui fonctionne comme ces microbes : une entité autonome, capable de se propager spontanément, et qui nous protégerait sans intervention extérieure. Et qui se transmettrait de la mère à l'enfant.

– Mais ce que vous avez actuellement est tout de même un remède, dit Kira. Cela fonctionne. Là d'où nous venons à New York, nous n'avons pas vu un enfant vivre plus de trois jours depuis le Ravage. Nous avons réussi à en guérir un il y a quelques mois, mais c'est tout.

Nous avons un enfant miracle, alors que vous en avez des centaines. Nous avons essayé de dupliquer notre remède et nous n'y arrivons pas. Mais vous, vous pourriez nous donner un avenir. Je vous en prie, je suis médecin, je me suis formée toute ma vie pour ce moment précis. Emmenez-moi dans votre laboratoire, montrez-moi comment vous procédez, et nous pourrions sauver des dizaines de milliers d'enfants. Une génération entière. Nous aurions de nouveau un avenir, conclut-elle, les larmes aux yeux.

– Le remède n'est pas transportable, lâcha Vale.

– Quoi ? Mais comment est-ce possible ?

– Vous verrez.

Kira se leva.

– Tout de suite.

– Un peu de patience, déclara le médecin en lui faisant signe de se rasseoir, ce qu'elle ne fit pas. Je suis disposé à vous aider, mais il nous faut être prudents.

– Comment ça, prudents ?

– L'équilibre de la réserve est une chose délicate. Je vous aiderai, mais je dois le faire sans compromettre cet équilibre.

– Alors laissez-nous vous aider, répondit-elle avec enthousiasme. J'ai étudié le RM, nous avons traversé la friche toxique, nous connaissons le terrain, la politique et tout le reste. Que désirez-vous savoir ?

– Rien pour ce soir, trancha Vale. Je vous reverrai demain.

Kira, exaspérée, serra les poings.

– Et la date d'expiration ? lança-t-elle.

L'homme releva la tête, les yeux écarquillés, comme s'il ne comprenait pas.

– La date d'expiration des Partials, répéta-t-elle, le mécanisme présent dans leur génome qui les tue au bout de vingt ans. Savez-vous quelque chose là-dessus ? Avez-vous trouvé comment cela fonctionne ?

– Les autres vous trouveront un endroit où loger, dit Vale en se levant pour les raccompagner à la porte.

Sa voix était soudain moins assurée, sa joie de parler des microbes remplacée par un balbutiement hésitant.

– Il va pleuvoir ce soir, et, microbes ou non, mieux vaut ne pas être dehors quand ça tombe.

– Pourquoi refusez-vous de me répondre ?

– Je vous répondrai demain. Suivez Calix, et je vous enverrai chercher à la première heure.

Il ouvrit et leur indiqua le couloir.

– À la première heure demain matin, insista Kira. Promettez-le-nous.

Samm se leva pour la suivre.

– Bien sûr. À la première heure.

Calix, qui les attendait assise par terre dans le couloir, bondit sur ses pieds en les voyant.

– Il faut faire vite, dit-elle. Les pluies acides arrivent ; les autres sont déjà tous rentrés. (Elle regarda Samm.) Vous pouvez dormir chez moi, tous les deux, mais dépêchez-vous.

Kira jeta un regard en arrière à Vale : son sourire exaspérant était toujours plaqué sur son visage.

– À la première heure, répéta-t-elle, après quoi elle suivit Calix qui courait dans le couloir.

Ils rejoignirent la porte d'entrée et leur guide sortit prudemment la tête pour observer les gros nuages d'orage qui emplissaient le ciel.

– Il ne pleut pas encore. Venez.

Elle sortit en courant. Kira voulut la suivre, mais Samm la rattrapa par le bras.

– Attends, dit-il avant de se pencher vers elle. Tu l'as senti ? souffla-t-il alors, d'une voix si basse qu'elle eut du mal à l'entendre.

– Quoi donc ?

– Le docteur Vale. Je l'ai senti par le lien. C'est un Partial.

CHAPITRE 40

Calix vivait à quelques bâtiments de là, et ils arrivèrent juste avant que les premières gouttes d'acide ne s'écrasent au sol. Un grand costaud qui se trouvait sur le pas de la porte la leur tint ouverte, et les réprimanda d'avoir pris un tel risque.

– Tu cherches à te faire tuer, Calix ?

– Je n'ai encore jamais pris une goutte, répondit-elle en lui donnant une tape affectueuse sur le bras. Merci pour la porte.

– Mais je t'en prie. Alors ? Ce sont eux, les voyageurs ?

Samm observa le hall de l'immeuble, qui était empli de curieux. Il reporta son regard sur l'homme et acquiesça.

– C'est nous, oui. Nous aurions besoin d'une chambre pour la nuit, si vous en avez.

– Il veut dire « s'il vous plaît », ajouta Kira. Et merci beaucoup pour votre hospitalité.

– J'ai toute la place qu'on veut, les rassura Calix en appelant l'ascenseur.

Kira la dépassa, cherchant l'escalier, et sursauta légèrement lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrirent.

– Oh, c'est dingue !

Calix haussa les sourcils.

– Est-ce que tout va bien ?

– Là d'où je viens, je... (Kira se ressaisit et la suivit d'un pas prudent dans la cabine.) Nous n'avons pas assez de courant pour faire marcher les ascenseurs. Je n'en ai jamais pris un.

– Moi non plus, dit Samm.

Kira savait que c'était un mensonge. Il s'efforçait sans doute d'éviter qu'on se pose des questions sur son passé. Calix appuya sur un bouton dans la paroi de la cabine – celui du dernier étage – et les portes coulissèrent.

– Le complexe entier est alimenté en électricité, constata Kira. Pas seulement l'hôpital, mais tous les bâtiments. D'où tirez-vous le courant ?

– ParaGen est devenu complètement autosuffisant quelques années avant le Ravage, expliqua Calix. Nous avons l'électricité, l'eau courante, et bien sûr la réserve elle-même pour nous protéger du désert toxique. Il y aurait même assez de place pour élever du bétail,

si seulement nous trouvions des bêtes en vie.

– Il y avait du bœuf dans le chili du dîner.

– En fait, c'était de la biche, leur apprit la fille en décochant à Samm un regard fier. Je l'ai chassée moi-même. Je suis chasseuse à part entière depuis deux ans.

Samm hocha la tête : une manifestation d'émotion intense, chez lui.

– Impressionnant.

Kira tâcha de ne pas boudier. Ce n'était pas comme si Calix avait chassé un monstre du genre de celui qui l'avait poursuivie à New York, tout de même.

L'ascenseur les déposa au dernier étage, dans lequel Kira reconnut immédiatement d'anciens bureaux, même si la plupart des postes de travail avaient été retirés. Les tables qui restaient étaient poussées le long des murs et couvertes de plantes en pots, de livres et de jeux de société. Il y avait des ballons et des balles en caoutchouc dans les coins.

– Ceci est la salle commune, expliqua Calix. Chez moi, c'est là-bas : la salle de réunion n° 2.

Chacun des bureaux et des salles qu'ils longèrent avait été transformé en petit appartement. Beaucoup étaient occupés, et Calix salua familièrement ses voisins en passant devant eux. Les voisins en question observèrent les nouveaux venus avec une curiosité non dissimulée, mais n'approchèrent pas. La salle de réunion n° 2 était aménagée de manière plus rudimentaire que la plupart des autres, et Kira se demanda si Calix s'intéressait simplement moins à la décoration intérieure, ou si elle avait moins d'expérience, ou s'il se pouvait qu'elle soit plus pauvre. Leur société ne semblait pas utiliser d'argent, mais elle commençait à comprendre que presque rien, ici, n'était tel qu'il y paraissait.

Comme le fait que leur médecin soit un Partial.

Il y avait un lit une place, que Calix proposa gracieusement à Kira, mais celle-ci insista pour dormir par terre – à l'autre bout de la pièce, où Samm et elle pourraient se parler en privé lorsque leur hôtesse dormirait enfin. Sauf qu'après une heure de questions passionnées sur le monde en dehors de la réserve, Kira se rendit compte que Calix avait toutes les chances de tenir éveillée bien plus longtemps qu'eux. Au bout de la deuxième heure, elle était trop épuisée pour s'en soucier, et elle sentit ses yeux se fermer tandis que Samm continuait de répondre sans lassitude apparente.

Elle sombra lentement dans le sommeil, pelotonnée dans ses couvertures, à quelques centimètres seulement de Samm. Sa respiration devint profonde et régulière, et là, elle sentit quelque chose toucher ses doigts.

Il avait posé la main sur la sienne.

Le lendemain matin, elle se réveilla en sursaut, s'assit toute droite et tendit instinctivement le bras vers quelque chose, sans même se rappeler quoi. Le soleil filtrait entre les rideaux, et le lit de Calix était vide. Samm dormait, raide comme un cadavre, par terre à côté de Kira. Elle se leva, jeta un coup d'œil dans le couloir, puis referma la porte avec soin et secoua son compagnon.

– Samm !

Il se réveilla comme un prédateur, adoptant aussitôt une attitude de combat, si vite qu'elle dut se baisser pour esquiver un coup. Il s'immobilisa, observant la pièce, puis regarda Kira.

– Désolé, dit-il. Cet endroit me met les nerfs en pelote.

– À moi aussi. Il faut que l'on comprenne ce qui se passe ; on est seuls pour l'instant, mais je ne sais pas dans combien de temps Calix va revenir.

– Le médecin n'est pas un Partial, affirma Samm sans transition.

– Tu m'as dit le contraire hier.

– Il ne correspond à aucun modèle que je connaisse. J'y ai réfléchi toute la nuit : ce n'est ni un général, ni un médecin, ni rien d'autre, ce qui ne laisse que deux possibilités. Soit c'est un modèle dans ton genre, un que nous n'avons jamais vu et qui n'a pas été produit en masse. Je pense que c'est improbable, principalement parce que toi tu n'émet pas de données par le lien alors que lui oui, et puis toi tu vieillis : il ne pourrait pas être si vieux s'il était né bébé, comme toi, il y a une vingtaine d'années. Le deuxième scénario, le plus probable, c'est qu'il est comme Morgan : un humain doté de modifs génétiques lui permettant d'utiliser le lien. Ce qui nous mène à une conclusion évidente.

– C'est aussi un membre de l'Alliance, souffla Kira. Étant donné ce qu'il nous a dit sur son historique avec ParaGen, c'est tout à fait vraisemblable ; il travaillait chez eux depuis le début. Il était sans doute un de leurs scientifiques les plus chevronnés.

– Cela signifie aussi qu'il peut me neutraliser s'il en a envie, lâcha Samm. (Sa voix était calme et pragmatique, malgré la gravité de ce qu'il énonçait.) Il ne m'a pas donné d'ordres hier soir, mais si jamais il décide de le faire, je ne sais pas si je pourrai lui désobéir.

– Tu as bien désobéi à Morgan.

– Et il m'a fallu plusieurs minutes pour y arriver, au prix d'une concentration extrême. Leur contrôle est presque impossible à

surmonter, celui de l'Alliance encore plus que celui des officiers normaux. S'il s'y applique vraiment, en position rapprochée, je ne suis pas sûr de pouvoir y faire quoi que ce soit. Même dans le meilleur des cas, il serait capable de me neutraliser assez longtemps pour s'attaquer à toi.

– Et dans le scénario catastrophe, il peut me contrôler aussi. À supposer qu'il sache ce que je suis.

– Morgan l'ignorait. Mais ça ne veut rien dire : évidemment, ton père et Nandita savaient que tu étais une Partial, et pas Morgan. Nous ignorons ce que sait Vale.

– Je commence à me rendre compte que l'Alliance n'était pas très... hum... soudée, dit Kira. On dirait qu'il y avait dès le début au moins deux groupes animés d'intentions opposées.

Samm acquiesça.

– Ce qui explique en partie l'existence de preuves contradictoires, mais pas ce que signifient ces preuves. Il nous faut plus d'informations.

– Qui se trouvent probablement dans cette tour centrale, compléta Kira. Le bâtiment dans lequel nous étions hier semblait exclusivement consacré à la médecine. Si Vale essaie encore de se payer notre tête, cette tour sera notre prochaine priorité.

Samm indiqua qu'il était d'accord, puis resta songeur un instant.

– Est-ce que Nandita t'a jamais contrôlée ?

– Tu veux dire avec le lien ?

– Oui, acquiesça Samm. As-tu jamais eu l'impression d'être forcée à faire quelque chose ?

– Pas que je me souviens.

Kira le regarda, envahie par une bouffée de tristesse pour les épreuves qu'il avait traversées.

– Quelle impression est-ce que ça fait ? voulut-elle savoir.

Il soupira.

– Ça peut être difficile à sentir, avoua-t-il, après quoi l'ombre d'un infime sourire lui retroussa les lèvres. Bien sûr, chez quelqu'un de si pathologiquement indépendant que toi, ça se remarque peut-être davantage.

Kira lui donna une tape sur le bras.

– Je ne savais pas que les Partials pouvaient être taquins.

– J'apprends vite.

– Quoi qu'il en soit, je ne pense pas que Nandita m'ait jamais contrôlée par le lien, et j'ignore si Vale essaiera. Mais qu'il soit ou non au courant pour moi, il sait forcément que tu es un Partial, non ?

ajouta-t-elle, soudain inquiète.

– Je ne peux pas imaginer le contraire, mais en même temps, je ne peux pas imaginer non plus pourquoi il n'en a rien dit. Qu'a-t-il à gagner en gardant le secret ? Sauf si... peut-être sait-il que nous sommes tous les deux des Partials, mais sans savoir si nous savons qu'il sait ?

Kira jeta de nouveau un coup d'œil à la porte : toujours fermée.

– C'est très possible. Je pense que nous devrions partir du principe qu'il cache quelque chose, ne serait-ce que pour sauver sa peau. Il ne pourrait pas révéler qu'il connaît ta nature de Partial sans révéler publiquement qu'il fait partie des savants qui nous ont créés. Les gens qui vivent ici ne sont pas aussi remontés contre les Partials que nous le sommes à East Meadow, mais ils ne semblent pas les apprécier non plus. S'ils découvriraient que leur médecin a contribué à construire l'armée rebelle, ils ne le prendraient sans doute pas très bien.

– C'est ce que je me dis aussi. Mais quoi qu'il en soit, ce sont des mauvaises nouvelles pour nous. Tout roule pour lui ici, une parfaite petite société, et notre arrivée – voire notre existence – menace l'ensemble. Si des Partials nous suivent jusqu'ici, il est cuit. Si des humains nous suivent, il est cuit aussi. Si la vérité sur toi ou sur moi ou sur lui sort un jour, tout son secret s'écroule et il est cuit. Ses meilleures options sont encore de nous tuer ou de nous garder ici à jamais. C'est peut-être pour ça qu'il n'a pas proposé de nous aider à comprendre le remède contre le RM hier.

Kira plissa le front, troublée par une incohérence apparente.

– Sauf s'il était sincère avant. Il a dit que le remède n'était pas « transportable ». Cela peut signifier qu'il doit être réfrigéré, par exemple : dans ce cas, en effet, on ne pourrait pas traverser tout le continent avec. Cela dit, il pourrait au moins nous donner la formule, ou me montrer le processus de fabrication. Pourtant, il a refusé. Quoi qu'il se passe, tu as raison, nous sommes en danger.

– Et nous ne savons toujours pas où est Heron.

– Exact. (Kira tambourina des doigts sur le sol, tâchant de démêler ce fouillis d'éventualités.) Si elle s'est trop approchée, il l'a détectée. Il a peut-être utilisé le lien pour la capturer.

– Heron se situe bien plus haut que la plupart d'entre nous dans la hiérarchie du lien. Une grande part d'autonomie est incluse dans les modèles espions.

Il réfléchit en silence, puis soupira : un comportement distinctement humain, qu'il avait dû acquérir à force de passer du temps avec Kira. Elle trouva cela fascinant.

– Mais quand même, poursuivit-il, elle était subordonnée à Morgan, et j'imagine que Vale jouit de la même autorité. Alors, oui, c'est possible qu'il l'ait emprisonnée quelque part.

– Possible aussi qu'elle l'ait repéré la première et qu'elle soit restée à l'écart. Connaissant Heron, ça me paraît plus probable. Pour ce qu'on en sait, elle est peut-être en train d'essayer de trouver les réponses dans une autre zone du complexe.

– La tour centrale. Puisque tous les bâtiments ont l'électricité, elle pourrait assez facilement accéder aux ordinateurs. Mais ça ne veut pas dire qu'elle soit en mesure de récupérer les informations. Sans Afa pour contourner les systèmes de sécurité, je ne vois pas du tout comment on va arriver à faire ça.

– Elle a dû commencer par les archives sur papier. Du moins, si le docteur Vale ne les a pas détruites : s'il s'efforce de dissimuler son identité, il se peut qu'il ait fait disparaître beaucoup de vieux documents.

– À supposer, déjà, qu'il se cache, précisa Samm. Il y a toujours une chance pour que nous ayons interprété complètement de travers tout ce qui se passe ici. Peut-être que tout le monde sait qui il est. Nous pourrions en apprendre beaucoup plus si nous avions une personne de confiance à qui demander des réponses claires.

– Je ne me fie pas à Calix, se hâta de dire Kira de peur qu'il ne fasse cette suggestion. Elle est clairement dévouée à Vale.

– Il est leur chef. Pourquoi ne lui serait-elle pas dévouée ?

– C'est exactement ce que je dis. Je ne prétends pas qu'elle soit un espion ni rien de ce genre, mais simplement que... si nous posons beaucoup de questions, cela reviendra aux oreilles de Vale.

– Alors maintenant, tu envisages carrément un complot. Ce n'est pas parce que Vale n'est pas net que tout le monde ici est notre ennemi, non plus. Le plus probable est que chacun ici soit content de sa vie et se fiche du reste.

Kira secoua la tête.

– Probable, mais pas garanti. Je ne veux faire confiance à personne tant que je ne sais pas ce qui se passe.

– Et c'est la seule chose à laquelle cette société ne soit pas préparée, dit Samm.

Elle releva la tête vers lui, mais il lui sourit, juste un peu, du coin de la bouche.

– Tu es une rebelle, Kira Walker. Même quand il n'y a rien contre quoi se rebeller.

Elle lui retourna son sourire.

– Peut-être que j'ai été fabriquée comme ça. Est-ce que ça existe, des

modèles de Partials rebelles ?

– Nous avons déclenché la guerre des Partials, lui rappela-t-il simplement. La rébellion est ce que nous avons de plus humain en nous.

La poignée de la porte cliqueta et Kira releva aussitôt la tête, momentanément terrifiée à l'idée d'être prise la main dans le sac, avant de se rendre compte que rien de ce qu'ils faisaient ne pouvait paraître suspect. Pourquoi les deux nouveaux venus n'auraient-ils pas discuté entre eux ? Elle espérait seulement que leurs propos n'avaient pas été entendus.

Calix poussa la porte d'un coup de hanche, les mains chargées de deux assiettes généreusement garnies d'œufs brouillés et de galettes de pomme de terre, le tout assaisonné de piments verts et rouges. Après le chili de la veille, Kira eut la nette impression que le cuistot local adorait manger épicé.

– Vous voilà réveillés, constata Calix.

Elle posa les assiettes sur une sorte de console bricolée – visiblement taillée dans l'immense table de réunion qui avait autrefois occupé la pièce –, sortit des fourchettes de sa poche et leur présenta leur repas avec emphase.

– Le petit déjeuner est servi ! Et j'ai invité un ami, si ça ne vous dérange pas ; je ne pouvais pas tout porter toute seule.

Comme par un fait exprès, au même instant, on frappa doucement à la porte. Calix la rouvrit pour révéler un jeune homme de petite taille, au visage large et au sourire malicieux. Il avait les bras chargés de gobelets en plastique et d'une lourde bombonne d'eau.

– Merci, Cal. Salut ! Je m'appelle Phan.

– Bonjour, dit Kira.

Son estomac gargouilla, et elle eut un sourire embarrassé.

– Pardon. Il y a des mois que nous n'avons pas eu de vraie nourriture. Ça m'a l'air fameux.

Phan éclata de rire.

– Pas de problème, attaquez !

Il dévissa le bouchon de la bombonne et leur servit à boire. Kira se rendit compte qu'en dépit de sa petite taille, il avait à peu près son âge.

– Désolé de m'incruster dans votre petit déj', mais vous êtes ce qui nous est arrivé de plus formidablement intéressant depuis, euh... depuis toujours, en fait.

Kira rit doucement.

– Je pourrais dire la même chose de vous. Nous avons toujours espéré qu'il y ait d'autres survivants, mais n'avions jamais réussi à en

contacter.

– Asseyez-vous et mangez, intervint Calix en guidant Samm jusqu'à la table avec une légère pression sur son bras. Ne vous en faites pas pour nous, on a déjà déjeuné.

– Mais mangez à tour de rôle pour pouvoir parler, ajouta Phan en distribuant les gobelets d'eau. Commencez par raconter comment vous avez bien pu traverser le désert toxique. Pour notre part, nous n'avons jamais dépassé le Kansas. On s'est toujours dit que si on trouvait une colonie, ce serait à l'ouest, de l'autre côté des montagnes.

Kira avala sa bouchée de pommes de terre – incroyablement pimentées, mais la cuisine de Nandita l'avait bien préparée à cela – et posa une question de son cru.

– Est-ce que quelqu'un est déjà allé là-bas ?

– Si oui, il n'en est jamais revenu, dit Calix. On est allés assez loin pour savoir que les déchets toxiques ne s'étendent pas tellement vers l'ouest. Les montagnes font barrage au vent et maintiennent l'essentiel des poisons ici, sur la plaine. Mais même sans les pluies acides, les montagnes sont dangereuses. Il faut franchir des cols en altitude, et la plupart des routes ont été emportées.

– Le mieux serait de partir en excursion vers le nord, ajouta Phan, et de traverser le Wyoming pour contourner la chaîne par là-haut, mais Vale ne veut pas. C'est aussi désert qu'ici, et il n'y a pas de lieux sûrs pour s'abriter de la pluie. Il est obligé d'édicter ce genre de règles, vu que des gens comme Calix seraient assez idiots pour essayer.

– Tais-toi ! s'exclama Calix en lui jetant à la tête une chaussette roulée en boule.

– Devez-vous toujours faire ce que dit Vale ? demanda Kira. Je croyais que le maire était Laura.

– Je ne suis pas devenu chasseur en ignorant les bons conseils, expliqua Phan. Vale, Laura, les autres adultes, ils s'efforcent simplement de nous garder en vie.

Samm se mit une grosse tranche de piment dans la bouche, apparemment indifférent à sa saveur brûlante.

– Parce que toi aussi, tu es chasseur ?

– C'est moi qui lui ai tout appris, précisa Calix.

– Et ensuite, je me suis amélioré, rétorqua Phan avec un grand sourire. Et toi ? demanda-t-il à Samm.

– Nous n'avons pas vraiment de chasseurs, du moins pas en tant que caste. Je suis soldat.

Calix fronça les sourcils.

– La situation est-elle terrible à ce point ? Avec les Partials, je veux dire... Ils vous attaquent assez souvent pour que vous ayez besoin

d'une armée à plein temps ?

– Nous sommes obligés de garder une sorte de force de défense, se hâta d'intervenir Kira, mais la plupart d'entre nous exercent un autre métier : fermiers, médecins, ce genre de choses. Nous n'avons pas le remède, comme vous, si bien qu'une grosse partie de notre activité consiste à en chercher un.

– Comment faites-vous pour être en vie si vous ne l'avez pas ? s'enquit alors Phan.

– Comme vous, nous sommes juste immunisés. Ce sont les nouveaux-nés qui ont besoin d'un traitement.

– Vous êtes immunisés ? s'étonna Calix. Comme ça, sans rien faire ?

Kira inclina la tête, intriguée.

– Pas vous ?

– Non, tous les membres de la réserve ont été inoculés il y a douze ans, peu après le Ravage. Nous n'avions jamais entendu parler d'une... d'une immunité naturelle. Je croyais que le RM tuait tout le monde.

Kira n'en revenait toujours pas que les personnes vivant ici aient disposé d'un antidote depuis si longtemps – pas parce qu'il aurait été possible de l'obtenir d'elles, ce qui n'était pas le cas, mais le simple fait de savoir qu'il était là, qu'il existait, que tous les nouveaux-nés qu'elle avait vus mourir auraient pu être sauvés lui brisait le cœur.

– Si des gens sont naturellement insensibles au virus, il se peut qu'il existe des survivants ailleurs, réfléchit Phan. On pourrait en faire venir de tout le continent... du monde entier, même.

Kira jeta un bref regard à Samm.

– Vous accepteriez des nouveaux ? Si nous amenions du monde ici ?

– Tu plaisantes ? s'exclama Phan. Ce serait un rêve ! On tisserait un tapis rouge rien que pour pouvoir vous le dérouler !

– Mais nous n'avons jamais eu le droit d'explorer trop loin, ajouta Calix.

Son visage et sa voix étaient plus sombres, soudain, et elle regardait Kira en parlant – c'était pratiquement la première fois qu'elle le faisait au lieu de s'adresser à Samm, depuis leur arrivée.

– On réclame sans cesse de pouvoir monter d'autres expéditions dans les Badlands, surtout la jeune génération, mais les chefs n'aiment pas ça. Ils tiennent à ce qu'on ne s'éloigne pas, qu'on reste en sécurité. Ils disent que nous avons tout ce qu'il nous faut sur la réserve, mais... vous deux, vous êtes la preuve vivante que ce n'est pas vrai. C'est pour ça qu'il faut que vous nous disiez ce qu'il y a là-bas, et qui y vit, pour qu'on arrive à les convaincre de nous laisser partir en exploration. Paradis ou non, nous ne pouvons pas rester ici à jamais.

– J’ai déjà entendu ça quelque part, s’amusa Samm.

Kira ne répondit pas. Pour gagner sa confiance, Calix devrait donner plus de gages qu’une vague méfiance envers les autorités.

– Parlez-nous des Partials, dit Phan. On nous a raconté des tas d’histoires sur eux quand nous étions petits et que nous nous cachions ici après le Ravage. C’est vrai qu’ils sont assez forts pour soulever une voiture ?

CHAPITRE 41

Marcus et les soldats fuirent le plus loin possible dans le Rotor volé, mais l'armée des Partials ne les lâchait pas d'une semelle. Un projectile les toucha à l'aile gauche quelque part au-dessus de New Rochelle, et Woolf réussit à arracher encore quelques kilomètres à l'aéronef avant qu'une batterie antiaérienne postée sur la côte ne les force à effectuer un atterrissage d'urgence à Pelham Bay. Vinci voulait partir vers le sud-ouest et traverser le pont de Throgs Neck pour rejoindre Long Island, mais Woolf objecta que c'était trop dangereux : les ponts étaient couverts de mines et d'explosifs, il était impossible de les franchir sans risquer sa vie. Ils dénichèrent un bateau à moteur à City Island, y entassèrent autant de bonne essence qu'ils purent en trouver, et firent ainsi la traversée ; les Partials les visèrent depuis la rive, mais sans les toucher. Ils accostèrent dans le Queens, non loin des ruines de la base des Forces de défense, dont il ne restait qu'une coquille vide et noircie, bombardée jusqu'à l'annihilation complète et carbonisée jusqu'au sol.

– Bienvenue dans le dernier refuge humain, ironisa Woolf. Comme vous pouvez le voir, nous ne sommes pas bien équipés pour recevoir des visiteurs...

– Formidable, commenta Galen. Nous avons échappé à une armée de Partials pour finir derrière les lignes d'une autre.

– Mais au moins, nous avons réussi à fuir, lui rappela Marcus. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

– Il me semble raisonnable de penser que la faction pro-Morgan a gagné la guerre civile, là-bas, dit Vinci. Une fois débarrassée de Trimble, elle a pu consolider son autorité sur la région, mais il y a d'autres factions, qui sympathiseront peut-être avec nous : même si elles n'ont pas pris parti avant, les exactions de Morgan peuvent les faire pencher en notre faveur.

– Suffisamment pour mettre sur pied un mouvement de résistance ? s'enquit Woolf.

– Peut-être, peut-être pas. Tout dépend de la rapidité avec laquelle nous pourrions unir toutes les factions restantes – et si certaines se sont déjà ralliées à Morgan. J'ai bien peur de ne pas avoir de renseignements fiables là-dessus.

– Alors il faut retourner vers White Plains, conclut Marcus. Il faut les localiser, et les recruter.

– À condition qu'elles s'opposent encore à Morgan, précisa Woolf. Vinci, il y a douze ans, vos semblables ont bien failli exterminer notre espèce lors d'une rébellion. Croyez-vous vraiment qu'ils s'allieraient à des humains, maintenant ? Contre leur propre peuple ?

Vinci réfléchit avant de répondre.

– J'ai récemment appris à choisir mes alliances en fonction de critères idéologiques plutôt que raciaux. C'est une leçon que vous m'avez enseignée. Je suis en désaccord avec le docteur Morgan, et j'ignore si je serai d'accord avec le vainqueur de la guerre civile de White Plains, mais en tout cas, je suis de votre côté. Vous avez dit que vous vouliez coopérer avec nous pour nous guérir de tous nos maux – notre date d'expiration comme votre maladie. Est-ce que ça tient toujours ?

Woolf ne répondit pas, mais Marcus hocha vigoureusement la tête.

– Absolument. Nous ferons le maximum.

– Alors je suis avec vous pour l'instant. (Il s'adressa ensuite à Woolf.) Nous avons déclenché une guerre, mais nous n'avons jamais eu l'intention de provoquer la fin du monde. Le virus ne vient pas de nous. Nous avons énormément de remords pour ce qui est arrivé depuis douze ans. Il reste beaucoup de Partials qui cherchent peut-être une raison de refaire confiance aux humains, ou au moins une raison de vivre en paix avec eux. L'enfer auquel nous venons d'échapper devrait vous le prouver amplement. (Il tendit la main.) Je ne peux pas parler au nom de chacun des Partials, mais si vous êtes prêt à m'accorder votre confiance, je suis prêt à vous accorder la mienne.

Woolf hésita, le regard rivé sur la main de Vinci. Marcus observa les yeux du vieux soldat, imaginant la bataille de souvenirs, de haine et d'espoir qui devait faire rage dans sa tête. Enfin, il prit la main tendue et la serra, avant de regarder l'autre bien en face.

– Je n'aurais jamais cru voir ce jour arriver. En tant que commandant des Forces de défense et sénateur de la dernière nation humaine, je vous prie de considérer ceci comme un traité officiel.

– Vous avez mon soutien, lui assura Vinci, et celui de tous les autres Partials que nous pourrions recruter.

– Je voudrais vous embrasser tous les deux, lança Marcus, mais cette scène touchante ne voudra rien dire tant que nous n'aurons pas plus de monde dans nos rangs. Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

Woolf contempla les ruines.

– Avant d'essayer de lever une armée de Partials, nous devrions au moins reprendre contact avec les forces humaines : nous avons été absents assez longtemps pour ne même plus savoir ce qui se passe par ici. Mais même si nous trouvions une radio, je ne sais pas ce que nous pourrions communiquer. Les forces de Morgan écoutent toutes les

fréquences, et il ne faut surtout pas qu'elle se doute que nous levons une armée mixte.

– Dans ce cas, où aller ? s'enquit Vinci. Avez-vous encore une base que Morgan n'ait pas conquise ?

– Franchement, je n'en sais rien. Le Sénat a fui pour se réfugier dans une vieille planque de hors-la-loi, mais si je devais deviner, je dirais que Morgan l'a déjà prise. Notre meilleur atout est encore une combattante embusquée, nommée Delarosa.

– Vous êtes sûr ? s'inquiéta Marcus. Elle risque de mal prendre la présence de Partials dans nos rangs.

Vinci se tourna vers Woolf.

– Vous voulez faire alliance avec une raciste ?

– Plutôt une extrémiste, précisa Woolf. Après l'invasion, ses méthodes radicales ont fait d'elle une de nos forces les plus efficaces sur le terrain. Elle connaît l'île mieux que les envahisseurs, et si quelqu'un a réussi à rester libre, ce sera elle.

– Et vous êtes certain de pouvoir lui faire confiance ? Sûr qu'elle ne va pas tirer à vue dès que je vais me pointer ?

– C'est une grande pragmatique. Elle utilisera les armes dont elle dispose, et cela avec toute l'efficacité possible. (Woolf donna à Vinci une grande tape dans le dos.) Et quelle meilleure arme pourrait-elle désirer qu'un Partial ?

CHAPITRE 42

Calix écarta largement les bras pour indiquer la totalité de la réserve.

– Que voulez-vous voir en premier ?

– Le docteur Vale, répondit Kira.

– Ce ne sera pas avant cet après-midi. J’ai vérifié avec l’hôpital, il a une naissance ce matin.

Cette nouvelle emplît de joie le cœur de Kira. Elle aurait bien voulu assister en personne à l’inoculation du remède, mais se força à rester concentrée. Ils avaient bien d’autres choses à étudier.

– Alors cette grande tour noire, au milieu, là.

– Trop dangereux, intervint Phan. C’était le bâtiment principal de ParaGen, et les Partials l’ont bombardé comme des dingues pendant la rébellion. Je m’étonne que ce truc tienne encore debout.

Bah, ça valait le coup d’essayer, se dit Kira. Mais si Heron n’a pas été capturée, c’est sûrement là qu’elle se cache.

Samm se baissa pour examiner l’herbe, la tâtant prudemment du doigt avant d’appuyer toute sa main dessus.

– Comment l’herbe résiste-t-elle aux pluies acides ? s’enquit-il.

– Grâce aux micro-organismes qui prolifèrent dans le sol, expliqua Calix. Ils absorbent le poison avant qu’il puisse abîmer la végétation.

Kira aussi s’agenouilla pour passer ses doigts dans l’herbe riche et douce.

– Elle n’est même pas décolorée. Ces microbes doivent remonter jusqu’au bout des feuilles.

– Possible. Je ne suis pas une scientifique, tu sais, j’ignore totalement comment ça marche.

– Mais on vous enseigne bien les sciences, s’étonna Kira en se relevant. Je veux dire, vous avez une école, n’est-ce pas ?

– Bien sûr. Ça vous dit de la visiter ?

Kira jeta encore un regard vers la haute tour centrale, qui dominait la réserve tel un noir monument funéraire. C’était là qu’elle voulait se rendre, mais il leur faudrait attendre le bon moment. Elle se sentait sur le point d’exploser de frustration, mais inspira profondément et espéra que Calix et Phan ne percevaient pas son stress et son impatience. *L’heure viendra, se répéta-t-elle. Il nous faut avant tout*

gagner leur confiance.

– D'accord, allons voir l'école.

– L'école, c'est super, approuva Phan en lui emboîtant le pas.

Jamais elle n'avait vu un individu plus débordant d'énergie : il partait en avant, revenait en arrière, souriait et saluait tout le monde, inspectait chaque arbre et chaque mur devant lequel ils passaient, tout en poursuivant la conversation.

– On apprend d'abord les bases : lire, écrire, calculer, tout ça. Vale a sauvé une poignée d'enseignants, ils savent ce qu'ils font. D'ailleurs, j'étais avec les instituteurs au moment du Ravage. Je me trouvais au jardin d'enfants, et nous nous sommes tous cachés dans un abri anti-bombardements après une attaque de Partials, pendant la première vague de la guerre. Les frappes ont été si soudaines qu'ils n'ont même pas eu le temps de fermer les écoles, si bien que je ne sais pas ce qu'est devenue ma famille. Mais c'est sans doute à cet abri que je dois la vie. Mes parents n'ont pas eu cette chance, vu qu'ils n'étaient pas à l'école et que nous ne les avons jamais retrouvés après... mais si vous dites que certaines personnes sont naturellement immunisées, il y a un espoir qu'ils aient survécu quelque part. C'est génial ! C'est la meilleure nouvelle du monde !

Kira ne put s'empêcher de sourire ; elle avait du mal à suivre le rythme étourdissant de sa conversation.

– Je suis désolée que tu aies perdu tes parents.

Phan la regarda d'un air perplexe.

– Tu as encore les tiens, toi ?

– Non, tu as raison... Je pense que nous avons tous perdu nos parents.

– Certains ont encore les leurs, dit Phan avec un haussement d'épaules. Des familles que Vale a réussi à dénicher et à inoculer toutes ensemble. Mais ça ne me dérange pas : je n'aurais jamais tenu pendant douze ans si j'avais passé tout mon temps à pleurer les morts. Il faut tourner la page et avancer.

Kira jeta un coup d'œil à Samm et Calix, qui étaient plongés dans une conversation du même ordre. Elle espéra que Samm parviendrait à ne pas gaffer sur son identité ; Calix faisait en tout cas de son mieux pour le distraire, souriant, riant, lui touchant le bras ou l'épaule, juste un peu. Kira eut une petite poussée de paranoïa, convaincue que Calix tâchait de le séduire pour apprendre la vérité. Mais au moment même où elle le pensa, elle se rendit compte que c'était idiot. Calix était simplement étourdie par l'irruption soudaine d'un adolescent sexy dans un groupe très limité de gens qu'elle connaissait déjà par cœur.

Ce qui, d'une certaine manière, ne fit que la mettre encore plus en colère.

– Chasseur n'est peut-être pas le poste le plus capital, continua Phan, mais c'est tout de même important, car la chasse est une de nos seules sources de protéines. De protéines qui ne soient pas des œufs, je veux dire. Il y a des cervidés dans les Rocheuses, des élans et des cabris, et c'est ici qu'ils trouvent les meilleurs herbages, si bien que nous gardons les portails ouverts et avons même arraché une partie de la clôture, afin qu'ils entrent. Ça paraît facile de les capturer comme ça, mais parfois ils ne viennent pas, et nous avons aussi des loups qui enlèvent les poules ou les enfants. Alors, ce sont les chasseurs qui posent des pièges, qui suivent les traces et qui veillent à ce que la chaîne alimentaire fonctionne dans le bon sens.

Il y avait quelque chose d'incroyablement joyeux dans sa manière de parler : il ne semblait pas arrogant ni prétentieux, mais juste fier de ce qu'il faisait et authentiquement heureux de le faire, et son enthousiasme pour tous les nouveaux sujets de conversation était plus contagieux que pénible. Kira renonça assez vite à placer un mot dans le torrent de ses bavardages, et l'écouta parler de tout, des fientes de loup à la survie dans le désert toxique en passant par des questions plus pointues comme la conversion d'espaces de bureaux en logements. Ils dépassèrent encore plusieurs gros édifices, et même une fontaine dans une cour herbue, et Kira s'émerveilla de l'étrange mélange d'opulence et de survie qui imprégnait leur société : ils avaient l'eau courante et l'électricité, des douches et même une équipe de jardiniers, qui tondaient les pelouses et taillaient les buissons avec minutie, mais d'un autre côté, ils ne disposaient pas du matériel de récup avec lequel Kira avait grandi. Tous les magasins de vêtements du coin avaient été ravagés par des pluies acides ou carbonisés dans des incendies chimiques, si bien que les gens se vêtaient de tricots faits main, de peaux de bêtes et de hardes bricolées, taillées dans de vieux draps ou rideaux. Kira se rendit compte que s'ils étaient venus chez elle, ils auraient trouvé sa culture tout aussi bizarre : un défilé de gravures de mode s'éclairant à la bougie et au poêle à bois dans d'immenses demeures croulantes. Existait-il encore un endroit au monde où la vie soit normale ? L'adjectif « normal » avait-il même encore un sens ?

L'école se trouvait dans un autre immeuble de bureaux dont elle occupait les deux niveaux inférieurs, qu'elle emplissait de joyeux cris d'enfants. Le cœur de Kira battit plus vite à l'approche de ce bruit : elle n'était pas encore remise de leur existence, et encore moins du nombre d'enfants présents sur la réserve. *C'est pour ça que j'ai travaillé*

toute ma vie, se dit-elle. *Ce bruit... ce chaos fou et merveilleux. Une nouvelle génération découvrant le monde et se l'appropriant.* Les larmes lui montèrent aux yeux, et elle fut tiraillée entre le désir de s'arrêter pour savourer, pour absorber le bonheur le plus lentement possible afin de le faire durer, et celui de courir, pousser les portes et se noyer dans la joie d'avoir tant d'enfants autour d'elle. Sa rêverie fut tranchée net par Samm.

– Entre, lui dit-il. Je vais aller chercher les chevaux.

Kira le regarda avec étonnement.

– Tout seul ? Laisse-moi y aller avec toi, les ruines sont trop dangereuses pour un individu seul.

– Ça ira, répondit-il. Je vois bien que tu veux rester avec les enfants. Calix va m'accompagner : à si courte distance de la réserve, elle connaît bien les ruines.

Calix souriait, et Kira fut tellement stupéfaite qu'elle ne sut pas déchiffrer son expression. La jeune fille était-elle contente ? *Trop* contente ? Victorieuse ? Kira bafouilla pour tâcher de former une réponse. D'un côté, Calix connaissait certainement mieux le terrain qu'elle, en effet, et pour cette raison elle serait une meilleure compagne de voyage. De l'autre côté, une expédition dans les ruines aurait offert à Kira et Samm une nouvelle chance de se parler en privé et de chercher Heron – ou d'être contactés par elle. Si la Partial tenait à rester invisible, elle n'approcherait pas Samm en présence de Calix. Et puis... Kira ne faisait pas confiance à Calix, pour des raisons qu'elle n'arrivait pas bien à cerner. Bon, elle n'allait pas continuer à se mentir : le coup de cœur évident de la jeune fille pour Samm ne lui faisait pas plaisir. Mais il y avait aussi autre chose.

– Tout ira bien, dit Calix. Je suis allée là-bas des dizaines de fois. Je crois savoir exactement dans quel magasin vous les avez laissés. Et je n'ai pas revu un cheval depuis l'époque d'avant le Ravage. Je meurs d'envie de les caresser.

– Le ciel est dégagé, ajouta Phan. Si vous partez tout de suite, vous serez de retour pour le déjeuner... Je parie que ces canassons vont être contents de brouter de la vraie herbe, pour changer, après la traversée de la friche. Combien de temps avez-vous passé là-dedans ?

– Euh... Trois ou quatre semaines, répondit Kira.

Elle s'efforçait toujours de formuler une objection plausible, mais déjà Samm et Calix s'éloignaient.

– Viens, entrons, lui dit Phan. C'est super, tu vas voir, tu vas adorer. Ils jouent une pièce aujourd'hui, tous les enfants de huit à neuf ans. Une histoire de fées, je crois : ils font ça tous les ans.

Il entraîna Kira dans l'école, et elle le suivit comme un automate, tout en lorgnant Samm et Calix qui disparurent au coin du bâtiment.

La ville d'Arvada n'avait plus le même aspect à la lumière du jour : elle paraissait encore plus désolée, sous le soleil qui brillait dans un ciel sans nuages. Samm inspirait profondément, à l'affût du moindre signe de la présence de Heron par le lien, mais il ne flairait que de la poussière, du soufre et du chlore. L'odeur de la friche empoisonnée.

Calix le guida jusqu'à un vaste carrefour brumeux, pointant le doigt vers de pâles volutes de fumée qu'elle repérait d'un œil expert.

– Des vapeurs dangereuses, dit-elle. La pluie d'hier soir entre en réaction avec certains produits chimiques secs qui se rassemblent dans les cuvettes comme celle-ci, ce qui dégage des gaz toxiques. Quand le vent est mal orienté, il les souffle jusque dans la réserve, mais par un jour calme comme celui-ci, on peut les contourner.

Elle continua d'avancer, parlant parfois à mi-voix de la ville – de ses dangers comme des occasions qu'elle offrait – ou marchant simplement en silence. Sa connaissance de la pollution et de son fonctionnement était impressionnante, et Samm se dit qu'elle aurait été bien utile pendant leur long trajet. Ils auraient voyagé avec beaucoup plus de facilité, et auraient peut-être même réussi à préserver la vie d'Afa. *Je me demande si elle aimerait rentrer avec nous, songea-t-il. Elle a dit qu'elle avait déjà essayé de partir, et elle serait un atout sur la route : elle est forte pour survivre dans le désert. Bien sûr, elle ne voudrait peut-être pas venir si elle savait comment c'est là-bas. Ce serait un grand changement pour elle, de passer du bonheur de la réserve aux horreurs de la guerre sur la côte est. Je demanderai son avis à Kira avant de le lui proposer.*

– C'est ça, là-bas, non ? demanda-t-elle en indiquant une large rue délabrée.

Samm reconnut le centre commercial du bout de la rue et acquiesça.

Ils avancèrent aisément, sans craindre d'ennemis ni de prédateurs puisqu'il n'y en avait aucun dans les environs. *Le désert ravagé qui les emprisonne les protège aussi de toute autre menace. Il leur permet de rester en sûreté et d'avoir la vie facile, mais si jamais un vrai danger apparaît, ils ne seront pas prêts à l'affronter.* Il observa la manière dont elle marchait, sûre et confiante mais se méfiant toutefois de certains dangers très spécifiques : elle savait repérer les gaz toxiques, par exemple, mais pouvait passer devant un site parfait pour une embuscade sans même s'en rendre compte. *Ils ne tiendraient pas une journée contre un véritable ennemi. Ils ont intérêt à prier pour que le*

docteur Morgan ne les trouve jamais.

Les chevaux hennirent avec appétit à l'approche de Samm ; ils n'avaient plus rien à manger, et presque plus d'eau non plus. Il leur parla simplement en s'efforçant d'imiter les intonations apaisantes de Kira, mais ses paroles étaient encore trop directes et terre-à-terre.

– Pardon d'avoir disparu depuis hier, dit-il. Nous avons trouvé des gens au complexe ParaGen. Ils ont de la vraie herbe et un verger de pommiers, et de l'eau claire à boire. Nous sommes venus vous chercher pour vous amener là-bas. Elle, c'est Calix. C'est une amie.

Les chevaux le contemplèrent de leurs yeux sombres et profonds, en tapant du sabot avec impatience.

– Ils sont immenses, dit Calix. Plus grands que tous les élans que j'ai vus.

– Ils ont faim, et ils ont envie de sortir. Ils détestent être enfermés avec leur crottin, celui-ci surtout.

Il caressa le chanfrein de Zarbi et le repoussa doucement.

– Celui-ci s'appelle Zarbi, et celui-là, Bobo. C'est Kira qui leur a donné leurs noms.

Il lui montra comment les calmer, puis comment les charger de l'équipement : d'abord une couverture, puis la selle, sanglée assez serré pour tenir mais sans les pincer ni leur faire mal. Ils avaient maigri depuis le départ de New York, et Samm espérait qu'un petit séjour dans la réserve leur permettrait de reprendre du poil de la bête. Ils en auraient besoin pour le voyage du retour.

Calix pensait apparemment la même chose, car elle lui posa une question tout en sellant Bobo.

– Combien de temps allez-vous rester ?

– Je ne sais pas, répondit-il, bien que la question l'ait miné depuis qu'ils avaient trouvé la colonie – mais il devait faire attention à tout ce qu'il lui révélait. Nous ne pouvons pas rester longtemps. Nous sommes venus à la recherche du siège de ParaGen dans l'espoir de trouver un remède contre le RM, et maintenant que nous savons que ce remède existe, il faut que nous le rapportions le plus vite possible chez nous. Notre peuple est en guerre, et nous avons besoin... (Il hésita, désireux de ne pas donner trop d'informations.)... Pour être honnête, nous cherchons davantage que le traitement contre le RM. Il nous faut des informations sur les Partials eux-mêmes. Nous essayons de...

Jusqu'où se confier ? Jusqu'à quel point Calix était-elle préparée à l'entendre ? Les habitants de la réserve ne semblaient pas avoir d'idées bien arrêtées sur les Partials, mais ils leur en voulaient sûrement encore pour le Ravage. Comment réagirait-elle à l'idée de faire la paix

entre les espèces ? Elle le regardait attentivement, les yeux pleins de... de confiance ? D'amitié ? Il ne savait pas déchiffrer les émotions des humains, et se demanda une fois de plus comment ceux-ci arrivaient à se comprendre sans le lien. Il avait déjà vu cette expression sur ses traits, sur ceux de Kira aussi, mais ne savait pas précisément ce qu'elle signifiait.

Il résolut d'être direct, du moins en partie. Peut-être Calix était-elle plus digne de confiance que ne le croyait Kira.

– Nous essayons d'aider les Partials, avoua-t-il. Ils ont eux-mêmes un problème, une maladie qui les tue, et si nous parvenons à la guérir, cela peut constituer une chance d'arriver à la paix entre nos espèces. C'est pour ça que nous sommes venus chez ParaGen, pour voir si nous y trouverions quelque chose qui puisse nous aider... et les aider aussi.

– Il faudra que tu en parles au docteur Vale, répondit Calix. Il sait des tas de choses sur le RM et sur les maladies. Il est peut-être au courant de ce qui arrive aux Partials.

– Nous avons des médecins très semblables chez nous, dit Samm, qui pensait à Morgan.

Vale et Morgan se connaissent-ils ? Vale fait-il véritablement partie de l'Alliance ?

– Sauf que le docteur Vale a éradiqué le RM depuis au moins douze ans. Vos médecins à vous n'ont pas encore été capables de faire ça.

– Et ça ne te paraît pas un peu bizarre ? s'enquit Samm. Qu'il ait trouvé une parade contre le RM presque aussitôt que le virus est apparu ? En l'espace de quelques semaines ?

– Je suppose que personne ne lui a posé la question. Je ne vois pas bien où tu veux en venir... Tu insinues qu'il avait de mauvaises intentions ? Quel mal peut-il y avoir à sauver la vie des gens ?

Eh bien, par exemple, s'il avait déjà un antidote tout prêt avant le Ravage, et l'avait gardé pour lui et sa « réserve ». Mais le reste de l'Alliance ne l'avait pas, n'est-ce pas ? Morgan, Nandita, Trimble de la Compagnie B... Où était leur remède, à elles ? Cela n'avait aucun sens, et Samm trouvait cette incohérence intensément troublante. Il se passait plus de choses qu'il ne pouvait l'appréhender, et cela ne lui disait rien de bon.

– Je suis désolée que vous ayez dû vivre si longtemps sans traitement, dit Calix s'éloignant de Bobo pour s'approcher de Samm. Immunité naturelle ou non, ça a dû être horrible de voir mourir tous ceux que vous connaissiez, de regarder ces bébés, année après année...

– Oui, sûrement, la coupa Samm.

Il se rendit compte aussitôt de ce qu'il venait de dire : par sa formulation, il s'excluait de la société humaine. Mais Calix ne parut pas s'en apercevoir ; au contraire, elle prit sa main dans la sienne,

rêche et calleuse mais aussi tiède et tendre.

Il tâcha de masquer son erreur sous une affirmation plus nette.

– Tous les nouveau-nés conçus depuis le Ravage sont morts.

– Vous n’avez pas d’enfants du tout ? Pas étonnant que Kira ait eu l’air si bouleversée, dit la jeune fille, le regard voilé d’une profonde tristesse pendant qu’elle imaginait la vie à East Meadow. (Elle marqua une pause en observant la main de Samm.) Est-ce que vous êtes... ? Toi et Kira... ?

– Quoi, prêts à repartir ?

– Ensemble ? Est-ce que vous êtes... mariés ? Est-ce que c’est ta copine ?

Samm répondit par la négative. Mais avant qu’il ait pu ajouter un mot, Calix déjà l’embrassait, pressant ses lèvres douces et moelleuses contre les siennes et son corps tiède contre le sien, un bras passé derrière sa tête, l’attirant à elle. Samm se figea de surprise. La sensation de ces lèvres le fit fondre, mais il reprit le contrôle et la repoussa doucement.

– Désolé, dit-il, je ne suis pas très doué pour ça.

– Je pourrais t’apprendre.

– Je veux dire que la communication n’est pas mon fort. Je ne comprends pas toujours... Bah, c’est sans importance. Ce que je veux dire, c’est... pardon si je... si je t’ai... donné des idées fausses.

Les traits de Calix exprimaient un mélange d’étonnement et de confusion.

– Excuse-moi, souffla-t-elle. Tu paraissais... intéressé.

– Je suis navré, insista-t-il. Je crois que je suis amoureux... Je ne pense même pas qu’elle le sache.

Calix eut un rire, un bruit creux qui parut plus triste qu’amusé. Elle chassa une larme de ses yeux et rit à nouveau.

– Bon. J’ai vraiment l’air d’une parfaite idiote, là, pas vrai ?

– C’est moi l’idiot. Tu n’as rien fait de mal.

– C’est très gentil de me dire ça, lâcha-t-elle en écrasant une nouvelle larme. Si tu pouvais me faire la faveur de ne dire à personne que je, euh... que je t’ai sauté au cou comme une andouille, ce serait sympa, aussi.

– Bien sûr.

Samm, soudain gêné de la regarder, chercha quelque chose pour occuper ses yeux. Il choisit le sol, et le contempla d’un air gauche.

– Tu es bien plus directe qu’elle.

– Apparemment ! s'exclama Calix.

Du coin de l'œil, il la regarda rejoindre les chevaux.

– Vous avez traversé tout le continent ensemble, et ni l'un ni l'autre n'a fait le premier pas pendant tout ce temps ? (Elle eut un autre rire bref.) Je ne m'étonne plus que vous n'ayez pas d'enfants.

– Ce n'est pas la raison... commença-t-il, mais elle le coupa d'un nouvel éclat de rire nerveux.

– Je sais, je sais, ce n'était qu'une blague idiote. Pardon. J'ai vraiment le chic pour me ridiculiser, aujourd'hui, pas vrai ? Ah là là, cette bonne vieille Calix !

– Tu es très attirante, dit Samm.

– Ce n'est pas ce que j'ai envie de t'entendre dire, là, gémit-elle.

Samm se sentait horriblement mal, d'abord parce qu'elle-même était mal, et encore plus parce qu'il ignorait comment lui parler. *Fichu lien, pensa-t-il. Je sais comment m'y prendre avec les filles Partials, mais les humaines sont tellement... C'est bien simple, on dirait une tout autre espèce !* Il s'en voulait d'avoir envoyé des signaux d'encouragement à Calix sans le savoir, et voilà qu'il était incapable de la consoler.

– J'aimerais savoir quoi te dire, avoua-t-il. Comme je te l'ai expliqué, je suis nul en communication. Je ne suis pas doué pour parler aux...

– Ça ne fait rien, souffla-t-elle rapidement.

– Si, c'est ennuyeux. J'en ai marre. Je voudrais m'améliorer, mais je ne suis tout simplement pas fait pour. Je n'ai pas voulu traverser un continent entier avec Kira sans rien lui avouer, mais c'est pourtant ce que j'ai fait, parce que je ne sais pas comment le dire. Il y a beaucoup de choses que je garde en moi, mais... Je suis désolé, vraiment.

Relevant les yeux, il vit que Calix avait cessé de travailler avec les chevaux et le dévisageait fixement. Elle lui parla d'une voix douce.

– Qu'est-ce que tu veux dire à Kira ?

Samm resta immobile, émettant mille données différentes dont Calix ignorait jusqu'à l'existence. Ce n'était pas le moment de parler sentiments avec Kira, ils avaient plus important à faire. Et pourtant... *Kira me prend pour une statue, pensa-t-il. Un mannequin dépourvu d'émotions.* Il imita délibérément les attitudes indiquant la tristesse et la résignation, telles qu'il les avait observées chez les humains, inspirant de l'air pour le rejeter lentement : un soupir.

– Je ne sais pas ce qu'elle veut, finit-il par avouer. Tu as été très claire avec tes émotions. Kira, elle, est un mystère pour moi.

– Tu ne sais pas si elle t'aime.

– Nous sommes trop différents, dit Samm. (C'était difficile de parler sans en révéler trop.) Je ne sais pas si elle voudrait de... ce que je suis.

– Bien sûr, répondit Calix. Si ça se trouve, elle ne peut pas encadrer les garçons qui sont beaux, compétents, sympas et adorables.

– Tu es très gentille.

– Pour ce que ça me rapporte... soupira la jeune fille à son tour avant d'aller s'asseoir sur une vieille table usée. Écoute. Kira et toi, ce n'est pas la relation dont j'espérais parler aujourd'hui, mais j'ai fait ça je ne sais combien de fois avec Phan et je suis assez sûre d'avoir des tuyaux que tu pourrais utiliser. Tout d'abord, tu dis que tu ne sais pas ce qu'elle veut ? Je vais te le dire, moi : elle partage exactement tes sentiments – elle ne m'en a pas parlé ni rien, mais je te le garantis. C'est du béton ! Je t'observe depuis que tu es arrivé chez nous, et tu n'as jamais donné la moindre indication qu'elle t'intéressait. C'est pour ça que j'ai tenté ma chance. Si moi je n'ai rien vu, elle n'a pas pu voir quoi que ce soit non plus.

– Je suis nul en commu...

– Je sais. Je commence même à le savoir par cœur. Nous sommes d'accord là-dessus, alors avançons. Étape deux : tu m'as remerciée d'être si franche au sujet de mes sentiments, et je te remercie d'avoir été franc à propos des tiens. Du moins une fois que je t'y ai obligé. J'aime mieux savoir clairement ce que tu ressens plutôt qu'espérer, me torturer, me faire des idées pendant des semaines... c'est-à-dire exactement ce qu'elle fait.

– Tu ne peux pas en être certaine, objecta Samm.

– Bien sûr que si. Tout le monde n'est pas aussi empoté que toi, Samm. Il suffit d'avoir des yeux pour voir qu'elle craque pour toi.

Samm restait absolument figé, mais toute tentative de liaison phéromonale avec lui aurait été coupée net par l'intensité de ses émotions. Il se demandait si c'était bien vrai, si Kira avait réellement des sentiments amoureux pour lui, un Partial, un de ceux qui avaient agressé son peuple, un garçon qui l'avait trahie pour obéir à une folle, et lui avait apporté plus d'ennuis qu'il ne voulait y penser. Un homme à qui il restait à peine un an à vivre avant que sa date d'expiration n'efface sa vie et son avenir d'un seul coup. Il ne pensait pas que ce soit possible.

– Elle a un copain, dit-il. Il est médecin, comme elle, à New York.

– C'est loin, New York.

– Mais on va y retourner.

– Et si tu fais toute la route sans rien lui dire, tu mérites de la perdre.

Samm ne pouvait qu'être d'accord.

– Marcus la fait rire, ajouta-t-il. J'en suis incapable.

– Tu n'as qu'à essayer de l'embrasser, dit Calix avec un sourire

penaud. Ça n'a pas trop bien marché pour moi, mais on ne sait jamais.

- Je ne crois pas que ce soit mon style.

- Ton style, c'est le célibat silencieux, et je te garantis que ça ne marchera pas non plus. Parle-lui !

- Je lui parle tout le temps.

- Mais sans lui dire ce qu'elle veut entendre. Il serait temps de t'y mettre !

CHAPITRE 43

– Vale ne veut toujours pas nous recevoir, annonça Kira.

Ils étaient assis dans un petit jardin : quelques tables à pique-nique dans un bosquet d'arbres, à l'intérieur de la réserve. Samm et Calix étaient rentrés à temps pour le déjeuner, et Calix les avait abandonnés presque aussitôt pour aller jouer au football avec un groupe d'adolescents, sur le terrain tout proche. Phan aussi jouait dans l'équipe, et entre les parties il revenait essayer de les convaincre de se joindre à eux, mais Kira avait trop de choses à voir avec Samm et se félicitait de cette intimité relative. Samm, pour sa part, semblait encore plus réservé que d'habitude, mais Kira prit cela pour une concentration renouvelée sur la tâche qui les attendait. Il lui assura que Calix n'avait manifesté aucune intention cachée, mais ne dit pas grand-chose d'autre sur leur expédition dans les ruines.

– C'est évident que Vale dissimule quelque chose, continua Kira, et même si on reste sagement à attendre qu'il nous accorde l'entretien promis, il va sans doute encore nous balader. Ses cachotteries ne me plaisent pas, et nous n'avons toujours aucune nouvelle de Heron. J'en ai ma claque de tout ça. Il est temps d'entrer dans le Saint des saints. (Elle jeta un coup d'œil à la haute flèche noire qui dépassait derrière les autres bâtiments.) Phan m'a emmenée visiter le complexe tout à l'heure, et certains bâtiments sont tout proches de la tour. On pourrait faire presque tout le trajet sans attirer les soupçons, et ensuite, je ne sais pas... essayer de s'y faufiler sans être vus. Honnêtement, je ne sais pas si quelqu'un s'en soucierait : Phan dit que la structure est fragile depuis les bombardements Partials, mais les gens ne paraissent pas non plus très inquiets de vivre juste à côté. On dirait qu'ils n'y pensent pas du tout.

– Est-ce qu'il y a une clôture ?

– Une sorte de muret, ou plutôt une barricade de détritiques et de vieux meubles. Ils tâchent d'empêcher les enfants d'aller jouer par là, mais ils ne semblent pas protéger activement les lieux. C'est assez typique de cette société dans son ensemble, d'ailleurs : ils ne s'attendent pas du tout à une attaque, ni à des rebelles, ni à ce que quelqu'un enfreigne la loi, et apparemment, ça n'arrive jamais.

– Et naturellement, ça te rend méfiante.

– Ça rendrait n'importe qui méfiant, dit Kira. Une société parfaite, ça n'existe pas : il y a forcément toujours de l'agitation, ou de la

criminalité, ou de mauvaises intentions quelque part. Peut-être que Vale utilise je ne sais quelle forme de contrôle mental pour garder tout le monde dans le rang. Une sorte de lien, mais pour les humains.

Samm fit un réel effort pour exprimer visuellement son scepticisme, ce qui donna une grimace assez comique. Elle réagit par un sourire narquois.

– Je ne sais pas, c'est une idée comme ça.

Une clameur triomphale s'éleva du terrain de football, et Kira, relevant la tête, vit la moitié des joueurs bondir de joie. Un jeune homme gisait à terre, gémissant doucement, le ballon posé à côté de lui, et Calix s'éloignait de ce qui avait dû être une violente mêlée. Elle avait une petite griffure à la joue.

– Eh bien ! Je ne me doutais pas qu'elle pouvait être si brutale, s'étonna Kira.

– Elle a des problèmes à régler, dit Samm en scrutant le terrain. J'espère qu'elle n'a fait de mal à personne.

– C'est notre chance ! souffla Kira en lui posant une main sur le bras. Attends qu'ils commencent une nouvelle mi-temps, et ensuite, suis-moi. En passant derrière ces arbres et en tournant à gauche vers ce bâtiment, on sera hors de vue avant qu'ils aient remarqué notre absence.

– Et si quelqu'un d'autre nous voit ?

– Bah, on ne nous a jamais spécifiquement défendu d'aller par là-bas. Si quelqu'un nous voit, on jouera les idiots et on le remerciera de nous avoir prévenus que cette tour était dangereuse. Et on y retournera de nuit. Mais si on a une chance d'y entrer dès maintenant, je veux au moins essayer.

– D'accord. Tu es armée ?

– J'ai mon semi-automatique à la ceinture.

– Et moi un holster de cheville. Espérons qu'on n'en aura pas besoin.

Ils restèrent assis sans rien ajouter, observant le match ; Phan se plaça dans l'alignement de la mêlée, cette fois sans s'arrêter comme il l'avait fait à plusieurs reprises pour inciter Kira et Samm à venir jouer. Les autres s'alignèrent également, le quart-arrière mit le ballon en jeu, et les deux Partials s'éclipsèrent. Ils avaient franchi le coin avant même que la mêlée se soit disloquée.

– Par ici, souffla Kira en ouvrant la marche le long du bâtiment, vers le centre du complexe.

La tour apparut derrière, si haute qu'elle était visible de pratiquement partout dans la réserve. Des gens les saluaient ici et là, mais personne que Kira reconnaisse après sa brève visite en compagnie de Phan. Elle leur rendit leurs salutations en espérant

qu'aucun ne s'arrêterait pour bavarder. Deux bâtiments plus loin, ils étaient au bord de la large clairière centrale. Au-delà se trouvait le muret de protection, un méli-mélo de tables et d'armoires déglinguées, et ici et là un rocher ou un tronc d'arbre. Derrière cette limite se dressait l'énorme édifice noir. Le revêtement extérieur ressemblait à ceux de beaucoup d'autres gratte-ciel que Kira avait déjà vus : autrefois couvert de vitres, désormais damier de verre brisé et de débris accrochés à une armature squelettique. Mais à la différence des autres bâtiments, celui-ci avait été directement attaqué, puis noyé sous des années de pluie corrosive, si bien que des portions entières en étaient noircies, tordues ou criblées de cratères grotesques. Il avait aussi une forme bizarre, s'amincissant avec des saillies et des angles étranges qui avaient peut-être un jour été modernes et magnifiques, mais ajoutaient désormais à son aspect menaçant et lugubre. Kira imaginait presque voir des lumières à l'intérieur, et se figura un instant que c'étaient les fantômes des anciens employés de bureau, trimant sans fin dans leur tombe oubliée. Elle se réprimanda pour sa bêtise, et réfléchit à des explications plus plausibles. Le courant qui alimentait le complexe était-il aussi en service dans la tour ? Et à quoi servirait-il ? La clairière était envahie par une végétation sauvage, comme si personne n'y était entré depuis des années.

– Heron est venue ici, annonça Samm.

– Et elle y est toujours ou elle est repartie ?

– Les données sont trop faibles pour que je puisse le dire.

– Maintenant, on est sûrs que Vale cache quelque chose, ajouta Kira. Si on arrive à franchir ce muret, on sera complètement dissimulés par les buissons. Ça doit être possible d'entrer sans être vus.

– Mieux vaudrait attendre la nuit.

– Et avoir de nouveau Phan et Calix sur les bras ? Non, ceci est la meilleure occasion qui se présentera jamais. (Elle jeta un regard circulaire.) Je ne vois personne... ils sont tous en train de pique-niquer, ou de jouer au foot, ou de faire ce que font les gens dans cet endroit sinistre.

– Ça s'appelle « vivre une existence normale ».

– Et c'est peut-être juste un show rien que pour nous, dit Kira.

– Tu crois vraiment... Bah, laisse tomber. Allons-y.

– Pardon pour tout ça, souffla Kira, qui sentit soudain le poids de leur quête interminable peser sur ses épaules. Désolée de t'avoir entraîné là-dedans.

– Tu sais que j'y crois autant que toi, la rassura-t-il. La vie normale des autres est ce qui fait que nos vies de dingues valent la peine d'être vécues.

Kira fut traversée par un torrent d'émotions.

– Je te promets que dès qu'on aura fini de sauver le monde, on pique-niquera et on jouera au foot.

– Marché conclu.

Kira leva les yeux vers la flèche.

– Prêt ?

– Essaie de me suivre ! dit Samm.

Il lança des regards prudents autour de lui, puis releva la tête vers le sommet de la tour et plissa les yeux.

– Go !

Ils traversèrent à toute allure la clairière à découvert, évitant les souches d'arbres tombés qui parsemaient la prairie. Samm fut le premier à atteindre le muret et bondit par-dessus pour retomber dans les hautes herbes ; Kira le suivit de près et atterrit à côté de lui dans les taillis. Ils s'immobilisèrent, guettant des cris d'alarme ou des bruits de poursuite, mais Kira n'entendit rien.

Samm était essoufflé.

– Tu fatigues ? lui chuchota Kira. Je croyais que ça ne pouvait pas t'arriver.

– On est encore affaiblis par la traversée de la plaine toxique. Nos corps ne sont pas au top de leurs capacités.

– Moi, ça va, dit Kira.

– Moi aussi. Allons-y.

Ils rampèrent parmi les taillis, restant hors de vue dans les hautes herbes. Samm semblait avoir retrouvé un état normal, et Kira avança tête baissée, déterminée à atteindre la tour le plus rapidement possible : cachés ou pas, ils risquaient encore d'être découverts tant qu'ils ne seraient pas à l'intérieur, à l'abri des regards indiscrets. Elle craignait que leur déplacement furtif ne soit trop long, et se redressa un peu pour jeter un coup d'œil au-dessus des herbes. Le complexe paraissait calme et silencieux. Elle se remit à quatre pattes et fila plus rapidement vers l'avant, la tour étant désormais presque à sa portée. Samm la suivit, le visage sombre et volontaire. Lorsqu'ils arrivèrent au pied de la tour, il respirait encore d'une manière inhabituelle : il ne haletait pas, mais inspirait à longues goulées lentes.

– Ça va, tu es sûr ?

– Je me sens bizarre. Épuisé, comme si j'avais enchaîné plusieurs nuits blanches.

Kira ne put s'empêcher de culpabiliser. *Moi, je ne suis pas fatiguée du*

tout... Samm s'est-il réellement dépensé bien plus que moi ? Aurais-je fait tellement peu d'efforts pendant ce voyage, sans même le savoir ?

– Tu as besoin de te reposer ?

– Pas ici. Il faut qu'on entre.

Les hautes broussailles s'étendaient pratiquement jusqu'au pied de l'édifice, où ils pourraient pénétrer par n'importe laquelle des baies vitrées réduites en miettes par l'attaque des Partials. Presque tout le rez-de-chaussée, soutenu par une série de piliers, était ouvert aux quatre vents. Il ne restait que le bureau de la réception et une zone d'attente ; s'il y avait des dossiers à trouver, ils étaient probablement dans les bureaux des étages, et Kira repéra la porte entrouverte d'une cage d'escalier. Elle la montra à Samm, qui hocha la tête en respirant sur un rythme lent et délibéré. Elle compta à voix basse : « Un, deux, trois », après quoi ils bondirent et coururent, filant sur le sol couvert de débris. Kira fut la première à atteindre la porte, avec plusieurs pas d'avance sur Samm, et lorsqu'il l'eut franchie en titubant, elle la claqua derrière lui. Il s'adossa lourdement au mur, cherchant de l'air, les yeux fermés.

– Je ne pense pas qu'on nous ait vus, dit Kira. On peut se reposer ici une minute avant de monter.

– Si je me repose, je vais m'endormir, objecta Samm.

Il voulut rouvrir les yeux, mais ses paupières lourdes ne réagirent pas.

– Continue d'avancer, souffla-t-il.

– Mais toi, ça va aller ?

– Il faut qu'on avance, de toute manière, donc ça n'a pas d'importance.

Kira tenta de protester, de dire qu'ils pourraient revenir plus tard, mais il ne voulut rien entendre.

– Nous n'aurons pas d'autre essai. Je peux y arriver.

Il empoigna la rampe à deux mains et leva une jambe lourde comme le plomb. Kira se glissa sous un de ses bras et le prit par la taille pour l'aider à rester debout. Il respirait plus fort à présent, presque comme quelqu'un qui dort profondément. Ses pas étaient arythmiques, et il lui fallait parfois trois ou quatre tentatives pour trouver la bonne hauteur.

– Tu te débrouilles bien, l'encouragea Kira tout en sachant que quelque chose n'allait pas du tout. *Mais que lui arrive-t-il, bon sang ?* Plus que quelques marches.

Elle le tenait fermement, portant presque tout son poids pour grimper avec lui.

– C'est ça, on y est presque.

Arrivée au premier étage, elle ouvrit la porte et il la franchit en

s'effondrant au sol. Une odeur de terre et de plantes emplissait l'atmosphère, et elle vit des empreintes de pattes de chats et d'oiseaux dans la poussière qui couvrait la moquette. Personne ne pouvait les repérer de l'extérieur : c'était une cachette qui en valait une autre.

– Samm, est-ce que ça va ? Samm, parle-moi.

– Pas...

Sa voix était lente et faible, comme s'il devait faire passer chaque mot de force à travers un lourd écran de toile, et qu'ils n'avaient plus de force en ressortant de l'autre côté. Sa tête roulait d'avant en arrière et il ouvrit les yeux le plus grand possible, luttant pour ne pas perdre conscience. Elle attendit qu'il termine sa phrase, mais lorsqu'il reparla enfin, ce fut pour dire autre chose.

– Heron... ici. (Encore un silence.)... Vais dormir.

Il tourna la tête vers elle, mais son regard était flou, hébété.

– Trouve... le.

– Trouve-le ? Trouver quoi ?

Elle le secoua et lui parla farouchement à l'oreille, mais rien ne put le réveiller. *Il dort... Il m'a dit qu'il dormait. Et d'après lui, Heron est ici quelque part.* Kira rassembla toute sa concentration pour utiliser le lien, pour détecter des phéromones en provenance de Heron dans l'air qui l'entourait. Elle n'avait jamais réussi à le faire sur demande ; elle ne pouvait compter sur ce sens qu'en plein combat, quand l'adrénaline amplifiait ses effets. *Mais j'ai une bonne poussée d'adrénaline en ce moment,* pensa-t-elle. *Ce qui arrive à Samm me fiche une frousse terrible, et pourtant je ne détecte rien. Les phéromones produites pendant un combat sont-elles simplement plus fortes ? Ou bien est-ce moi qui suis conçue pour détecter seulement celles-là et aucune autre ?*

Elle vérifia le pouls et la respiration de Samm : il n'y avait rien d'inquiétant. Maintenant qu'il s'abandonnait au sommeil sans plus résister, ses fonctions vitales paraissaient s'être normalisées. Kira se leva en réfléchissant à ce qu'elle devait faire : rester auprès de lui en attendant qu'il se réveille ? Le laisser sur place et continuer ? La dernière option semblait être la seule viable, mais elle ne lui plaisait pas : et si quelque chose arrivait à Samm pendant son absence ? Elle le traîna pour l'appuyer dos au mur, sur le flanc, retenu par deux tours d'ordinateurs trouvées dans des boxes de travail non loin. Son sommeil était si profond qu'elle craignait qu'il ne réagisse pas en cas de vomissements, et qu'il s'étouffe jusqu'à la mort. Elle pouvait au moins le protéger de cela.

On dirait presque qu'il a reçu des sédatifs, pensa-t-elle. *Mais pourquoi est-ce qu'on lui aurait fait ça... et comment ? Calix lui aurait-elle fait absorber une substance ? Et pourquoi le droguer puis le quitter ? Bah, je le lui demanderai quand il se réveillera. Pour l'instant, je suis dans les lieux,*

au terme de notre quête, et je ne sais pas combien de temps il nous reste avant qu'on nous cherche. Si nous partons maintenant, Samm a raison, il n'y a aucune garantie que nous ayons une autre occasion de trouver ce que nous voulons. Il faut que je mette la main sur les archives.

Elle lui fit des excuses muettes, puis fouilla les bureaux de l'étage à la recherche d'un répertoire, d'un plan, d'un indice pour savoir par où commencer. Évidemment, l'Alliance ne serait mentionnée nulle part sous cette appellation, du moins elle ne le pensait pas, mais elle connaissait désormais la liste de la plupart de ses membres. Elle les répéta une nouvelle fois dans sa tête : Graeme Chamberlain, Kioni Trimble, Jerry Ryssdal, McKenna Morgan, Nandita Merchant, Armin Dhurvasula. *Mon père.* Elle dénicha un petit répertoire et y chercha ces noms, en vain.

Elle décida d'approcher le problème sous un angle différent : quels indices avait-elle déjà rassemblés, et que savait-elle ? Il lui fallut un moment pour organiser ses pensées ; elle avait été trop occupée à autre chose au cours des dernières semaines, où elle n'avait songé qu'à la survie ou presque. Elle dut se remémorer les mystères qu'elle s'efforçait d'élucider. Morgan avait été chargée de concevoir les incroyables attributs physiques des Partials : leur force, leurs réflexes, leur résistance aux maladies et leur étonnante faculté de cicatrisation. Jerry Ryssdal avait travaillé sur leurs sens. Le père de Kira avait créé le lien ainsi que tout le système de communication par les phéromones. Elle ignorait quel avait été le rôle de Trimble. Enfin, Graeme Chamberlain et Nandita avaient été chargés du projet Sécurité. L'épidémie meurtrière connue sous le nom de RM. Samm et Kira avaient appris à Chicago que la Sécurité avait été conçue pour exterminer les Partials si jamais ils échappaient au contrôle humain – à la demande du gouvernement des États-Unis, et sous la supervision des directeurs de ParaGen, et que cette demande semblait être l'incident déclencheur qui avait poussé les principales têtes pensantes scientifiques de l'entreprise à former l'Alliance. Et, pour une raison inconnue, lorsque le virus était apparu, il avait tué les humains à la place des Partials. Cela ne pouvait pas être le vœu de l'Alliance : Kira ne pouvait se résoudre à imaginer que quiconque – et encore moins son père et la seule figure maternelle qu'elle avait jamais eue – aurait volontairement, en toute conscience, assassiné tant de gens. Et Graeme avait mis fin à ses jours, ce qui ne lui apprenait rien mais la perturbait néanmoins profondément.

Tout de même, se dit-elle, l'Alliance était divisée, même pendant qu'ils élaboraient leurs plans. Le docteur Morgan, par exemple, ignorait tout de la date d'expiration, et pourtant quelqu'un avait bien dû la

programmer dans leur ADN, quelqu'un qui avait une idée derrière la tête. Il y en avait d'autres, aussi : les noms que Morgan avait prononcés lorsqu'elle avait pris Kira pour une espionne : Cronus, Prométhée. *Étaient-ce des noms de code pour désigner certains des membres de cette liste ? Ou d'autres personnes encore ? Et où intervenait le docteur Vale dans tout cela ?*

Kira se tourna de nouveau vers le répertoire, cherchant tout mot-clé qui aurait pu être lié au plan de l'Alliance : expiration, Sécurité, virus, virologie, pathologie, épidémiologie... Elle chercha sous tous les synonymes qui lui venaient en tête. Elle chercha à « laboratoire », « recherche », « génétique », et même à « RM »... *Minute. Elle relut. Il n'y avait pas de RM, mais une entrée « RD, niveau C ». Serait-ce une référence au virus ? Peut-être une version antérieure ? Mais non, ce n'est pas possible que quelque chose de si secret figure dans un registre si général, qui ne contient même pas les noms des directeurs scientifiques.* Elle se rappela le temps qu'elle avait mis à comprendre le terme DI, et le fait qu'il s'agissait en fait d'un acronyme : directeur informatique. *RD, c'est peut-être la même chose, peut-être... Références des données ? Recherche de direction ?*

Recherche et développement.

Si l'Alliance se trouvait quelque part, c'était là. Mais où se situe le niveau C ? Les étages sont numérotés. Elle chercha un plan des locaux, ouvrant rageusement tous les tiroirs qu'elle voyait, mais à son troisième passage dans le couloir principal, elle s'arrêta au sommet de l'escalier, le regard attiré non par les marches mais par les portes, juste à côté. Trois rangées de doubles portes, côte à côte.

Des ascenseurs.

Le site entier jouissait d'une alimentation électrique en état de marche et autonome. Les ascenseurs des autres bâtiments fonctionnaient toujours. S'ils étaient en service ici, trouver le niveau C devrait être aussi facile que lire les boutons. Et l'atteindre, aussi facile qu'appuyer sur un de ces boutons. Elle fit un pas, le doigt hésitant au-dessus du bouton d'appel, et appuya.

Loin dans les entrailles de l'édifice, un moteur s'anima en bourdonnant, et Kira sentit le sol vibrer sous l'impulsion des rouages et des engrenages. Des claquements et des gémissements s'élevèrent de la cage, et Kira recula lorsque la porte située devant elle s'ouvrit avec un grincement strident. La cabine n'était pas complètement alignée avec la porte, laissant un large trou ténébreux en bas. *Ce n'est pas parce qu'ils ont du courant pour les faire marcher qu'ils les ont entretenus depuis douze ans.* C'était déjà stupéfiant que les ascenseurs fonctionnent encore, même mal. Les portes tentèrent de se refermer, mais elles s'étaient trop tordues en s'ouvrant. Kira hésita sur le seuil,

tâchant de décider si elle se fiait assez à la stabilité de la machinerie pour monter à bord et regarder les boutons. Elle jeta un coup d'œil prudent dans la fosse en dessous, et aperçut des lumières rouge sombre au pied d'un puits qui semblait descendre sur au moins sept étages. *Ça fait cinq niveaux en sous-sol, réfléchit-elle. Il doit y en avoir un pour l'entretien, peut-être deux. Et trois étages enfouis.*

A, B et C.

Elle résolut finalement d'éviter l'ascenseur, et préféra regarder dans le puits et dans les coins à la recherche d'une échelle de maintenance. Elle en repéra une qu'elle pouvait atteindre avec une relative facilité, mais elle éprouva tout de même un instant de vertige terrible en se penchant au-dessus de la fosse noire. Une fois les mains fermement accrochées aux échelons, elle ramena le reste de son corps dans le vide, trouva l'échelle avec son pied, et commença à descendre. Les étages étaient indiqués, et elle soupira de soulagement lorsque, après le 0, elle trouva le A en dessous. Elle continua jusqu'au niveau C, puis chercha une sortie. À côté de l'échelle se trouvait une porte réservée à l'entretien ; elle tourna la poignée, et le battant pivota sans résister.

Le couloir sur lequel donnait cette porte était violemment éclairé. L'air y était frais et bien renouvelé. Au loin, faible écho dans tout ce vide, elle perçut un bruit de pas.

Son cœur lui bondit dans la gorge, et elle se retrouva paralysée par la terreur. Était-ce Heron ? Quelqu'un d'autre ? Avait-on entendu le raffut de l'ascenseur ? Y avait-il une personne, ou plusieurs ? Arrivant ou partant ? Elle n'en savait rien, et c'était trop terrifiant pour qu'elle puisse faire un geste. Au bout d'un moment, elle se força à se raisonner. *Quoi que ce soit, il faut que je continue. Je ne peux pas simplement tourner les talons : ceci est peut-être ma seule chance de découvrir ce que je suis.* Elle hésita, tâchant de se donner du courage et se demandant s'il y avait à l'intérieur un système de sécurité qui s'en prendrait à elle. Elle n'avait déclenché aucune alarme en ouvrant la porte. Elle inspira à fond et la franchit.

Il faisait clair dans le couloir, pas seulement en raison de la lumière mais aussi parce que les murs, le sol et le plafond étaient entièrement blancs, comme à l'hôpital. Kira ressentait une faible vibration dans le sol, comparable à celle de la machinerie de l'ascenseur mais constante, comme un bourdonnement de fond. *Le générateur électrique ? Ou bien une ventilation.* Il y avait bien un léger courant d'air, ni chaud ni froid, simplement de l'air en mouvement. Elle entendit encore des pas, faibles, qui ne devaient pas venir de plus d'une personne. Elle se concentra sur le lien, tâchant de savoir s'il s'agissait de Heron, mais ne sentit toujours rien. Elle fouilla sa ceinture pour chercher son pistolet, qu'elle prit en main ; elle vérifia la chambre et le magasin pour

s'assurer qu'il était chargé et prêt à tirer. Puis elle le tint devant elle avec prudence et avança sur la pointe des pieds. Elle entendait quelqu'un marcher, mais elle était bien décidée à ne pas être entendue, elle.

Le niveau C était un vaste laboratoire, beaucoup mieux conservé que les étages supérieurs. Quoi que les Partials aient fait à cet endroit, la destruction n'avait pas pénétré si profond. Kira passa devant des bureaux et des salles de réunion, des laboratoires et des douches, de vastes salles blanches emplies de matériel qu'elle n'identifiait même pas. Était-ce là que Vale fabriquait son traitement ? C'était probable : l'immeuble ParaGen était sans aucun doute le mieux équipé de la réserve. Était-ce la raison pour laquelle l'antidote n'était pas « transportable » ? C'était peut-être Vale qu'elle entendait dans les parages. Elle accéléra.

Elle entendit de nouveau les pas, et, se rapprochant, perçut une voix, un murmure indistinct, quelqu'un qui parlait bas. Kira avança le plus silencieusement possible, redoutant toujours ce qu'elle risquait de découvrir et ce qu'il ou elle serait en train de faire. S'en prendraient-ils à une intruse ? Considéreraient-ils sa présence comme une menace ? Quel matériel utilisaient-ils, et de quelle manière ? Iraient-ils jusqu'à la tuer pour protéger leur secret ?

Peu importe. J'ai fait tout ce chemin, il faut que j'en aie le cœur net.

Elle prit un dernier virage et entra dans une vaste pièce. Là, elle réprima un cri. Alignées devant elle, en deux longues rangées, se trouvaient dix tables métalliques. Sur chacune était étendu un homme émacié, presque squelettique. Tous étaient branchés sur un amas de tubes, de fils électriques et de câbles fixés au plafond, dont certains injectaient au goutte à goutte des nutriments dans les corps tandis que d'autres évacuaient apparemment des déchets ou du sang recyclé. Leurs visages étaient découverts, mais un petit tuyau dépassait du cou de chacun, traversant directement la peau et se recourbant vers l'enchevêtrement de tubes suspendu au-dessus d'eux. Dans n'importe quelles autres circonstances, elle les aurait crus morts, mais elle voyait le mouvement régulier et frêle de leurs torsos, voyait leurs cœurs battre lentement dans leurs poitrines fragiles. C'étaient des cadavres vivants, inconscients et perdus pour le monde. Ils semblaient être là depuis des années.

– Que se passe-t-il, ici ? souffla-t-elle.

– Ce sont des Partials, répondit le docteur Vale.

Kira, relevant les yeux, le découvrit à l'autre bout de la pièce ; elle braqua son arme sur lui dans un geste presque involontaire, et il dressa les mains en l'air.

– Vous vouliez savoir comment je synthétisais le traitement, dit-il.

Je ne le synthétise pas... je le récolte à la source. (Il embrassa les tables d'un grand geste.) Je vous présente... le traitement contre le RM.

CHAPITRE 44

Kira en resta estomaquée.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Le salut, répondit Vale. Tous ceux que vous avez rencontrés ici, chacun des enfants que vous avez vus, que vous avez qualifiés de miracles... Ils sont là grâce à ces dix Partials.

– Mais c'est...

Elle s'arrêta, fit un pas, et secoua la tête, luttant toujours pour digérer ce qu'elle voyait.

– Est-ce qu'ils dorment ?

– Ils sont sous sédatifs, dit Vale. Ils ne peuvent pas vous voir ni vous entendre, quoique nos voix s'insinuent probablement dans leurs rêves.

– Parce qu'ils rêvent ?

– Peut-être. Leur activité cérébrale n'est pas un élément important dans le processus ; je n'y ai pas fait particulièrement attention.

Kira fit encore un pas vers eux.

– Ils ne se réveillent jamais ?

– Pour quoi faire ? Je peux les cultiver plus facilement dans leur sommeil – c'est bien moins de souci.

– Vous ne les « cultivez » pas. Ce ne sont pas des plantes.

– D'un point de vue strictement biologique, non, en effet, mais la comparaison est pertinente.

Vale s'approcha d'un spécimen pour vérifier le bon état des tubes et des câbles qui le reliaient à l'appareillage suspendu sous le plafond.

– Ce ne sont pas des plantes, reprit-il, mais ils sont un jardin, et je les cultive avec soin pour obtenir la récolte qui maintient l'espèce humaine en vie.

– La phéromone.

– La particule 223, selon son appellation technique – même si j'ai pris l'habitude de l'appeler « l'Ambroisie ». (Il sourit.) L'aliment de la vie !

– Vous ne pouvez pas faire ça, se surprit à dire Kira.

– Bien sûr que si.

– Bien sûr, oui... nous avons toujours su que c'était une possibilité, mais... c'est mal.

– Allez dire ça aux milliers de vies qu'ils ont sauvées, et aux centaines d'autres qu'ils sauveront rien que cette année. (Vale cessa de sourire pour adopter une expression plus solennelle.) Dix pour deux mille, cela fait deux cents vies chacun. Nous devrions tous être aussi utiles que cela.

– Mais... ce sont des esclaves ! Pire que des esclaves, ils sont... votre horrible jardin humain.

– Pas humain, assena fermement Vale, ce sont des choses. Des choses vivantes, oui, mais l'humanité utilise des organismes vivants comme outils depuis sa première pensée consciente. Un buisson dans la nature n'est qu'un buisson ; soumis aux soins humains il devient une haie, un mur protecteur. Les baies deviennent de l'encre et des teintures, les champignons des médicaments. Les vaches nous donnent du lait, de la viande et du cuir, les chevaux tirent nos charrues et nos carrioles. Même vous, vous vous êtes servis de chevaux pour traverser le désert empoisonné : un emploi qu'ils n'auraient pas choisi d'eux-mêmes, j'en suis sûr.

– Ce n'est pas la même chose.

– C'est absolument la même chose. Un cheval, au moins, fait partie intégrante du monde. Ils existent aujourd'hui parce qu'un million d'années de sélection naturelle n'a pas réussi à les tuer. Ils ont gagné le droit de vivre. Tandis que les Partials ont été cultivés en laboratoire, fabriqués par et pour l'humanité. Ce sont... des pastèques sans graines, des plants de maïs transgénique. Ne vous laissez pas abuser par leurs visages humains.

– Il n'y a pas que leurs visages, s'échauffa Kira, mais aussi leur conscience, leur esprit. Vous ne pouvez pas parler à l'un d'eux et me dire que ce n'est pas une personne à part entière.

– Même les ordinateurs parlaient, sur la fin. Cela ne faisait pas d'eux des gens.

Kira ferma les yeux et soupira de colère et de frustration. Elle était tellement révoltée par cette révélation qu'elle arrivait à peine à réfléchir.

– Vous devez les libérer.

– Et ensuite ? s'enquit Vale.

Il embrassa d'un large geste non seulement le laboratoire, mais toute la réserve, peut-être le monde entier.

– Voulez-vous que nous revenions à votre façon de vivre ? Lutter en vain pour guérir une maladie incurable, voir mourir vos enfants par milliers afin que dix hommes – dix ennemis, qui se sont rebellés et vous ont massacrés – n'aient pas à souffrir, c'est ça que vous voulez ?

– C'est plus compliqué que ça.

Vale hochla la tête.

– C'est exactement ce que je dis. Vous prétendez que c'est cruel de les maintenir dans cet état, inconscients et amaigris ; je dis que ce serait encore plus cruel, et pour davantage de gens, de les libérer. Savez-vous comment je les garde endormis ? Venez par ici.

Il rejoignit le bout de la première rangée. Le Partial allongé sur la dernière table était semblable aux autres, mais son équipement était différent. Au lieu du tuyau pointant sous sa mâchoire, sa gorge entière était équipée de ce qui ressemblait à un poumon artificiel. Kira s'approcha lentement, son pistolet oublié dans sa main, et put constater qu'une petite série de ventilateurs était installée dans son cou.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Un système de ventilation. J'appelle ce Partial-ci Williams, il a été ma dernière création avant que le temps et l'usure n'aient raison de notre équipement de modification génétique. Au lieu de produire de l'Ambroisie, il sécrète une autre particule de mon invention, un sédatif extrêmement puissant qui n'affecte que les Partials. La biomécanique à l'œuvre derrière tout cela est monumentale, je peux vous l'assurer.

Kira en resta coite, songeant à Samm, et Vale hochla la tête comme s'il devinait avec précision ce qu'elle pensait.

– Je suppose que votre ami Partial est quelque part en haut, profondément endormi ? (Il eut un geste vers le plafond.) Le système de ventilation installé dans la tour fonctionne encore admirablement, il diffuse le sédatif Partial dans tout le bâtiment et peut même le souffler sur toute la réserve. Cela m'intéresserait de savoir jusqu'où il a tenu avant de succomber ; ce Williams pourrait bien devenir notre principal système de défense si jamais les autres Partials dont vous avez parlé venaient nous attaquer.

Kira réfléchit : Samm n'avait pas ressenti les effets de la molécule avant qu'ils n'approchent de la clairière centrale – à cinquante mètres de la tour, maximum –, mais il s'était montré étrangement léthargique tout l'après-midi. Était-ce dû au sédatif, ou à autre chose ?

Et à quelle distance devrait-elle l'emmener avant que ses effets ne faiblissent ?

Elle releva les yeux vers Vale.

– Vous ne pouvez pas faire ça.

– Vous vous répétez.

– Vous ne pouvez pas simplement transformer une personne en arme.

– Mon enfant. À votre avis, que sont les Partials ?

– Eh bien... oui, bien sûr, c'est ce qu'ils sont, et regardez comment

cela s'est terminé. N'avez-vous donc rien appris de la fin du monde ?

– J'ai appris à protéger la vie humaine à tout prix, dit Vale. Nous avons dansé trop près du gouffre, parce que nous voulions le beurre et l'argent du beurre.

– Vous ne faites pas ceci pour protéger les humains, cracha Kira, qui recula et releva son pistolet. Vous le faites pour le pouvoir. Vous contrôlez le remède, donc vous contrôlez tout, et tout le monde doit marcher droit.

Vale éclata de rire, de manière si inattendue et avec un amusement si authentique que Kira ne put s'empêcher de reculer d'encore un pas. *Quelque chose m'échappe, mais quoi ?* se demanda-t-elle.

– Avez-vous vu le moindre signe d'oppression par ici ? s'enquit-il. Quel talon de fer ai-je au pied, que personne ne peut voir ? Les habitants de la réserve seraient-ils malheureux ?

– Ça ne veut pas dire qu'ils soient libres.

– Bien sûr qu'ils le sont. Ils peuvent aller et venir à leur guise, nous n'avons ni gardes ni police. Nous n'avons pas de couvre-feu, hormis les dangers inhérents aux pluies acides ; nous n'avons pas de murs, hormis l'étendue mortelle des Badlands. Je n'exige aucun tribut, je ne contrôle pas l'école, je ne cache aucun secret... à part celui-ci, conclut-il en indiquant les Partials dans le coma.

Kira se hérissa.

– Phan et Calix prétendent que vous refusez de les laisser partir.

– Évidemment, je leur ai dit de ne pas s'en aller. C'est dangereux. Phan, Calix et tous les autres chasseurs ont une importance vitale pour notre communauté. Mais ils sont tout de même libres de partir quand ils le souhaitent. Ce n'est pas parce que je ne leur recommande pas ce choix que je suis un tyran. Même vous, vous êtes libres de partir depuis le début, vous, la nouvelle arrivante provocatrice de trouble et son dangereux copain Partial. Personne ne vous a empêchés de partir, personne n'a suivi vos déplacements. Dites-moi, Kira : contre quoi vous révoltez-vous, au juste ?

Elle secoua la tête, perdue et sur la défensive.

– Vous contrôlez ces gens.

– Selon une interprétation très large, oui, je suppose. Vous venez d'une région où le contrôle, d'après ce que j'ai compris, s'exerce à coups de fusil, et où le gouvernement achète votre obéissance en organisant la pénurie. En maîtrisant ce qu'il cache et retient. Moi, je maintiens l'ordre en donnant aux gens précisément ce qu'ils veulent : un remède contre le RM, le logis et le couvert, une communauté à laquelle appartenir. Ils acceptent que je les dirige parce que je le fais bien, avec efficacité. Toute figure d'autorité n'est pas nécessairement

maléfique.

– Voilà un discours bien vertueux de la part d'un homme qui se trouve dans un laboratoire secret plein de prisonniers à demi morts.

Vale soupira et la regarda longuement. Il finit par se détourner pour s'approcher d'une console, et emplit une seringue d'un liquide translucide pris sur un plateau.

– Venez avec moi, Kira, je veux vous montrer quelque chose. (Il gagna une porte qui se trouvait au fond de la pièce. Après un instant d'hésitation, elle le suivit.) Tous les bâtiments de ce complexe sont reliés entre eux par des souterrains. Avant que nous allions rejoindre les autres, permettez-moi de vous rappeler qu'ils ignorent tout de l'existence de ces Partials. J'apprécierais votre discrétion sur ce point.

– Parce que vous en avez honte ?

– Parce que beaucoup d'entre eux réagiraient comme vous l'avez fait, et que d'autres tenteraient de châtier encore plus gravement les Partials.

– Vous ne me connaissez pas très bien, docteur, mais je ne suis pas vraiment du genre à me taire quand je vois quelque chose qui ne me plaît pas.

– En revanche, vous êtes du genre à garder des secrets.

Elle le regarda de travers.

– Vous parlez de Samm ?

– Vous en avez d'autres ?

Elle l'observa un instant pour tenter de deviner s'il savait, ou même s'il soupçonnait, ce qu'elle était. *Sans doute pas*, conclut-elle, *sinon il m'aurait déjà demandé pourquoi je ne suis pas affectée par le sédatif. Sauf s'il en sait plus que moi sur ma physiologie...*

Bien sûr qu'il en sait plus, se dit-elle ensuite, *il fait partie de l'Alliance. Il sait tout ce que nous sommes venus apprendre ici. Je ne peux pas l'arrêter seule, pas maintenant, mais si j'obtiens les réponses qu'il me faut, je n'aurai peut-être pas à le faire.* Elle réfléchit encore avant de répondre.

– Je protégerai votre secret – pour l'instant –, mais vous devez me donner quelque chose en échange.

– Le remède ? Comme vous le voyez, c'est celui que vous avez déjà découvert – et, comme je vous l'ai déjà dit, il n'est pas exactement transportable.

– Non, pas le remède. C'est une abomination, et tout ce que vous pourrez me montrer ne me fera pas changer d'avis.

– C'est ce que nous verrons, dit Vale.

Kira persista.

- Ce que je veux, ce sont des informations.
 - Quel genre d'informations ?
 - Tout. Vous avez contribué à créer les Partials, ce qui signifie que vous étiez au courant pour le RM et pour la date d'expiration, et aussi pour la Sécurité. Je veux savoir quels étaient vos projets et comment tout cela se goupille.
 - Toutes mes informations sont à vous. En échange, comme vous me l'avez promis, du secret.
 - Entendu.
 - Très bien, dit Vale, qui s'arrêta devant une porte dans le couloir. Mais d'abord, montons.
- Kira lut la plaque fixée sur la porte.
- Bâtiment 6. C'est celui que vous avez converti en hôpital.
 - En effet.
 - J'ai déjà vu l'hôpital.
- Vale ouvrit la porte.
- Ce que vous n'avez pas vu, c'est le bébé qui est né aujourd'hui. Suivez-moi.

Il gravit une volée de marches et Kira lui emboîta le pas, soudain nerveuse. Bien sûr qu'il y avait un nouveau bébé : pourquoi, sinon, serait-il allé chercher une seringue d'antidote dans la tour ? Son ventre se crispa involontairement : elle avait passé une telle portion de sa vie à l'hôpital d'East Meadow, trimant à la maternité pendant que des nouveau-nés mouraient et que des mères hurlaient de désespoir, qu'elle se raidissait déjà contre la douleur. Pourtant, cette situation était différente : Vale avait le remède. Cet enfant n'aurait pas à mourir. Sauf qu'elle savait d'où venait le traitement. Elle ferma les yeux et revit les visages émaciés, livides, des Partials. C'était mal de les garder ainsi, quelles que soient les excuses de Vale. *Et pourtant...*

Ils débouchèrent dans un nouveau corridor et refermèrent soigneusement la porte derrière eux. Des gens passaient en tous sens, et Kira vit avec un choc que la plupart d'entre eux étaient joyeux : ils riaient, parlaient et souriaient en câlinant de petits paquets tièdes dans leurs bras. Des mères et des pères, des frères et des sœurs. Des familles, réelles, des familles génétiquement unies, comme elle n'en avait jamais vu. La maternité où elle avait travaillé était un lieu de mort et de chagrin, un lieu de luttes épuisées contre un ennemi impitoyable, implacable. Elle n'avait jamais rien connu d'autre. Ici, en revanche, tout était différent. Les mères qui venaient accoucher savaient que leur enfant vivrait. C'était un lieu plein d'espoir et de réussite. Kira dut s'arrêter un instant pour s'appuyer contre le mur. *C'est tout ce que j'ai toujours désiré, se dit-elle. C'est exactement ce que je*

veux créer chez nous, c'est ce que je veux leur apporter. L'espoir et le succès. Le bonheur.

Et pourtant...

Derrière toute cette activité résonnait un bruit que Kira ne connaissait que trop bien : le vagissement d'un enfant mourant. Elle savait précisément comment le virus allait progresser, elle connaissait cela par cœur ; elle savait comment il attaquerait l'enfant d'un instant à l'autre. Si le petit était venu au monde quelques heures plus tôt, comme semblait l'indiquer Vale, alors le RM était en train de se propager dans son système sanguin. L'enfant avait de la fièvre, mais pas encore à un degré mortel ; le virus se dupliquait lentement, cellule par cellule, fabriquant de plus en plus de spores virales, dévorant le petit corps de l'intérieur jusqu'à ce qu'enfin – demain, peut-être –, le bébé finisse par être consumé tout vivant et cesse de résister. À ce stade précoce, la douleur pouvait être tenue à distance, la fièvre contrôlée, mais le processus ne pouvait être stoppé. Sans le remède à base de phéromones, la mort était inévitable.

Vale parcourut tout le couloir en direction des vagissements en saluant poliment de la tête les gens qu'il croisait. Kira le suivait toujours, hagarde. Était-ce là ce qu'il voulait lui montrer ? L'antidote en action, en train de sauver une vie innocente ? Elle ignorait ce qu'il comptait prouver ainsi – elle connaissait déjà les enjeux, probablement mieux que lui, du fait d'avoir vécu si longtemps sans remède aucun. Cela ne la ferait pas changer d'avis sur la captivité des Partials, n'achèterait pas son silence ni sa complaisance. Le docteur Vale poussa la dernière porte, entra dans la chambre, et la mère faillit tomber à la renverse, toute à sa joie de le voir arriver. Le père, non moins reconnaissant et inquiet, serra la main du médecin avec ardeur. Vale le rassura de quelques propos anodins et d'un sourire, puis prépara la seringue, et pendant tout ce temps Kira resta le dos au mur, à regarder le bébé hurler et se tordre dans son berceau. Les parents lui jetèrent un coup d'œil mais se désintéressèrent aussitôt d'elle, pour consacrer toute leur attention à l'enfant. Kira les observa prendre le petit dans leurs bras : ils ressemblaient trait pour trait à Madison et Haru. Et à tous les couples de parents qu'elle avait vus dans sa vie.

Ça n'empêche, s'entêta-t-elle. Ils ne peuvent pas justifier ce qui est fait à ces hommes, au sous-sol. Si ces parents savaient que des êtres vivants souffrent de la sorte, seraient-ils si heureux de voir arriver le traitement ? L'accepteraient-ils ? Elle avait envie de leur dire, de tout leur raconter, mais elle était comme paralysée.

Vale acheva de préparer l'injection et se retourna vers les parents pour les chasser de la chambre.

– Je vous en prie, dit-il doucement, nous devons rester un instant seuls avec votre enfant.

La peur agrandit les yeux de la mère.

– Est-ce qu’il va s’en sortir ?

– N’ayez nulle crainte, la rassura Vale, j’en ai pour un instant.

Ils hésitaient à sortir, mais ils semblaient se fier à lui, et après s’être encore un peu fait prier et avoir jeté un dernier regard dubitatif à Kira, ils quittèrent la pièce. Vale ferma la porte au verrou derrière eux et s’approcha avec la seringue – pas de l’enfant, mais de la jeune fille. Il la lui tendit comme un cadeau.

– Je vous ai dit que je dirigeais ces gens en leur donnant ce qu’ils voulaient. Maintenant, je fais de même avec vous. Prenez-la.

– Je ne veux pas de votre traitement.

– Je ne vous donne pas le traitement. Je vous donne le choix : la vie ou la mort. C’est bien ce que vous vouliez, non ? Décider pour tout le monde de ce qui est bien ou mal. De ce qui est justifiable et de ce qui est impardonnable. (Il lui présenta de nouveau la seringue en l’élevant tel un calice.) Parfois, aider une personne requiert de faire du mal à une autre. Ce n’est jamais agréable, mais il nous faut le faire parce que l’alternative serait pire. J’ai détruit dix vies pour en sauver deux mille : un meilleur rendement, je crois, que ce que peuvent espérer la plupart des nations. Nous ignorons la criminalité, la pauvreté, ne connaissons aucune souffrance à part la leur. Et la mienne, ajouta-t-il, et maintenant la vôtre. (Il lui tendait toujours la seringue.) Si vous croyez savoir mieux que moi comment peser une vie contre une autre sur la balance, si vous pensez devoir décider de qui vit et qui meurt, alors faites. Sauvez cet enfant ou condamnez-le à mort.

– Ce n’est pas juste.

– Ça ne l’est pas non plus quand c’est moi qui dois le faire, répliqua Vale avec dureté. C’est pourtant nécessaire.

Kira regarda la seringue, et le bébé hurlant, puis la porte fermée qui lui cachait les parents.

– Ils sauront, dit-elle. Ils sauront quel choix j’ai fait.

– Bien sûr, confirma Vale. Ou bien seriez-vous en train d’insinuer que votre choix serait différent s’ils l’ignoraient ? La morale ne fonctionne pas ainsi.

– Ce n’est pas ce que je dis.

– Alors décidez-vous.

Kira regarda de nouveau la porte.

– Pourquoi les avez-vous fait sortir alors qu’ils sauront, de toute manière ?

– Pour que nous puissions avoir cette conversation sans qu'ils vous hurlent dessus. Allez, faites votre choix.

– Ce n'est pas à moi de le faire.

– Cela ne vous dérangeait pas, il y a dix minutes, quand vous me disiez que ce que je faisais était mal. Vous m'avez affirmé que les Partials devaient être libérés. Qu'est-ce qui a changé depuis ?

– Vous le savez bien ! éclata Kira en pointant le doigt vers l'enfant hurlant.

– Ce qui a changé est que votre moralité supérieure est soudain confrontée à ses conséquences. Eh oui, toute décision implique des conséquences. Nous affrontons la menace de l'extinction de l'humanité, et cela rend les choix encore plus douloureux, les conséquences plus lourdes. Et parfois, avec des enjeux si hauts, une décision que l'on n'aurait jamais prise avant, que l'on n'aurait envisagée en aucun cas, devient la seule solution morale. Le seul acte que l'on puisse accomplir pour pouvoir encore se regarder dans la glace. (Il pressa cette fois la seringue dans sa main.) Vous m'avez traité de tyran. À présent, tuez cet enfant ou devenez vous-même un tyran.

Kira regarda la seringue dans sa main : le salut de l'espèce humaine, mais seulement si elle osait s'en servir. Elle avait tué des Partials au combat : ceci était-il différent ? Prendre une vie pour en sauver une autre. Pour en sauver mille autres, ou peut-être dix mille lorsqu'ils en auraient terminé. Par certains aspects, c'était plus miséricordieux que la mort, car les Partials n'étaient qu'endormis...

Mais non, se dit-elle. Je ne peux pas excuser ceci. Je ne peux pas le justifier. Si j'administre le remède à cet enfant, je soutiens la torture et l'emprisonnement de Partials – de personnes. De gens comme moi. Je ne peux pas faire comme si c'était acceptable. Si je fais ce choix, je devrai l'affronter pour ce qu'il est.

Est-ce tout ce qu'il reste, au bout du compte ? Une décision ?

Elle saisit le pied du bébé, y enfonça l'aiguille et poussa le piston.

CHAPITRE 45

Ariel survivait à l'occupation des Partials comme elle survivait à tout : dans la solitude. L'armée conquérante avait poussé beaucoup d'habitants d'East Meadow terrifiés à se regrouper dans des abris communautaires, à se serrer les coudes, et à rassembler leurs provisions et leur eau. Cela n'avait fait que faciliter leur capture lorsque les Partials avaient commencé à lancer des raids sur la ville, s'abattant pour enlever des victimes puis les déporter au loin afin de procéder sur eux à leurs expériences ou les exécuter – personne ne savait plus, au juste, ce qui se passait. Le simple volume de ces groupes et le bruit qu'ils faisaient les rendaient faciles à localiser et à enlever, surtout qu'au fond, des civils non entraînés n'avaient aucune chance de repousser une attaque de Partials. Marcus étant parti, Ariel demeura seule, se déplaçant de maison en maison, se nourrissant des restes laissés par les autres et gardant toujours une tête d'avance sur l'ennemi. Elle était restée cachée, et avait évité le danger.

Jusqu'au jour où ils la trouvèrent.

Ariel, pantelante, continuait de fuir. Elle connaissait la ville comme sa poche, mais les Partials étaient plus rapides qu'elle, et leurs sens plus aiguisés. Elle entendait leurs pieds marteler la route derrière elle, le tonnerre de leurs lourds souliers, un rythme infatigable qui se rapprochait à chacune de ses respirations étranglées. Elle vira brusquement à gauche dans un trou de la clôture, coupa aussitôt vers la droite puis de nouveau vers la gauche pour faire le tour d'une autre palissade. Ses pas étaient plus discrets que les leurs, à peine un chuchotis dans le noir, et elle retint son souffle en traversant l'étendue d'herbe à pas de loup, tâchant de percer l'obscurité à la recherche de toute brindille, branche ou bouteille sur laquelle elle risquerait de poser le pied et qui la trahirait aussitôt. Des pas la dépassèrent en courant, après avoir traversé le trou du mur, et piétinèrent énergiquement dans le jardin au-delà. Une deuxième paire de pieds suivit, et elle hocha la tête. *Plus qu'un. Plus qu'un Partial à berner et je suis libre.* Elle avança en silence presque jusqu'au bout de la pelouse ; une fois arrivée, là, elle descendrait un escalier menant à l'abri en sous-sol qu'elle avait déjà utilisé une fois ou deux, et y resterait tapie jusqu'à ce que ses poursuivants renoncent et aillent se chercher une proie plus facile. Il ne lui restait qu'à atteindre les marches...

Les pas du troisième Partial s'arrêtèrent, presque à sa hauteur, de l'autre côté de la double clôture. Ariel se figea, sans émettre le

moindre bruit, sans même respirer. L'ennemi fit un pas dans une direction, s'arrêta. Un pas dans l'autre sens, et s'arrêta de nouveau. *Qu'est-ce qu'il fabrique ?* Mais au moment même où elle se posait la question, elle sut, sans comprendre comment, ce qu'il faisait. Il s'était arrêté parce qu'il avait repéré quelque chose. Et il savait où elle était partie.

Elle entendit un ricanement grave.

– Oh, tu es douée, s'esclaffa le Partial, après quoi il bondit par-dessus la clôture, pile à son niveau.

Ariel jura entre ses dents et repartit au pas de course, oubliant toute idée de discrétion et prenant simplement ses jambes à son cou. Le Partial sauta la deuxième clôture et se lança à sa poursuite, à quelques mètres à peine derrière elle, presque assez proche pour pouvoir tendre le bras et l'attraper par le cou. Ariel courut le plus vite qu'elle le put, son esprit tâchant désespérément de comprendre comment il l'avait localisée : elle ne faisait aucun bruit, elle était cachée, elle avait fait tout ce qu'elle avait appris à faire, et pourtant on aurait dit qu'il savait qu'elle était là, presque comme s'il avait eu un sixième sens. Marcus lui avait parlé du lien, et de la manière dont il les avertissait de la présence de leurs semblables, mais tout ce qu'il avait dit laissait entendre que cela ne fonctionnait pas avec les humains, que ces derniers étaient comme une tache aveugle dans un système sensoriel sur lequel ils s'appuyaient trop. Elle s'était déjà servie de cette information à son avantage dans le passé, et cela avait toujours fonctionné. Alors, comment s'était-elle trahie ?

Le Partial était presque sur elle, il lui soufflait pratiquement aux oreilles, et elle était persuadée qu'il jouait avec sa proie. Elle flairait sa propre sueur et la puanteur aigre de son haleine dans l'air. *Ça y est, se dit-elle, je sais : c'est mon odeur. J'ai tellement couru, et je me cache depuis si longtemps que je dois puer. Il ne m'a pas vue, ni entendue ni perçue par le lien : il m'a flairée, comme un chien de chasse.*

Mais je n'abandonnerai pas.

Elle baissa la tête pour se lancer dans le sprint le plus enragé de sa vie, mais, soudain prise d'un spasme, elle fut projetée en avant, trahie par ses muscles, pour finir par un roulé-boulé spectaculaire. Ses sens vacillèrent et clignotèrent ; le monde était sens dessus dessous. Elle voulut se relever, mais son corps entier était perclus de douleurs. C'était comme si elle avait été violemment heurtée par une batte de base-ball, mais elle n'aurait su dire d'où était venu le coup. Lentement, ses yeux refirent le point, et elle vit le Partial debout au-dessus d'elle, une matraque électrique à la main ; il la fit cliqueter deux ou trois fois, créant un arc électrique bleu vif entre les contacts.

– Tu es combative, dit-il en raccrochant l'arme paralysante à sa

ceinture. (Il mit un genou en terre et lui décocha un sourire très blanc dans le clair de lune.) Je vais peut-être devoir m'amuser un peu avant de te livrer au patron.

Ariel voulut bouger, mais ses membres ne lui obéissaient toujours pas. Son agresseur tendit la main vers son cou.

– Stop ! fit une voix.

Le Partial se figea aussitôt. Sa main resta suspendue à quelques centimètres du visage d'Ariel, sans bouger.

– Lève-toi.

C'était une voix de femme, mais Ariel ne voyait pas à qui elle appartenait. Elle la reconnaissait vaguement, mais sans pouvoir la situer. Le Partial se leva, le regard fixé dans le vide devant lui.

– Sors ton arme.

Il obéit.

– Donne-toi un choc.

Le Partial alluma l'arme paralysante, l'éleva vers son propre torse, mais s'arrêta à quelques centimètres. Son regard semblait à présent plus dur, comme s'il était en proie à une lutte interne, et Ariel vit la sueur couler sur ses tempes.

– Vas-y ! lui ordonna la voix.

Ses défenses cédèrent. Il appliqua l'arme électrique contre son torse et s'écroula aussitôt au sol, les membres tressaillant : son système nerveux faisait un court-circuit. Sa main parvenait toutefois à garder la matraque pressée contre son torse, alors même que le reste de son corps était agité de convulsions, jusqu'au moment où il perdit tout contrôle et sombra dans l'inconscience. L'arme tomba inerte au sol.

C'est le docteur Morgan, pensa Ariel, qui s'efforçait toujours de bouger. Elle parvint à s'appuyer sur un bras et à relever légèrement la tête, mais sa vision était floue et elle avait du mal à garder la position. Quand Morgan contrôlait Samm, la même chose est arrivée : c'est exactement ce que Marcus et Xochi décrivaient. Le docteur Morgan est ici. Elle est venue me chercher elle-même, tel un vampire dans la nuit. Elle appuya son autre bras sous elle et se projeta vers le haut, encore groggy, le regard vague. En pivotant, elle vit une silhouette dans le noir derrière elle, mais sa jambe lui faisait un mal de chien et elle ne pouvait pas courir.

– Docteur Morgan, essaya-t-elle d'articuler.

Mais sa voix non plus ne lui obéissait pas et les mots sortirent en purée incompréhensible.

La silhouette s'avança dans le clair de lune.

C'était une femme âgée, au dos voûté, sombre de peau, pas un vampire mais une sorcière aux cheveux en bataille.

- Toi ! souffla Ariel.
- Bonsoir, mon enfant, dit Nandita. Viens, il nous faut trouver tes sœurs. Notre monde est sur le point de finir une fois de plus.

CHAPITRE 46

Kira avançait en silence dans les souterrains sombres, consciente du poids de la seringue dans sa main. Elle lui semblait plus lourde vide que pleine.

– Je ne sais pas comment vous faites, dit-elle.

– Ça, je l’ai bien compris, répondit Vale : vous n’avez pas cessé de me répéter que je ne devrais pas le faire du tout. Maintenant, je pense que vous saisissez mieux ce qu’il en coûte d’être un chef.

– C’était mal, s’entêta-t-elle. Ce n’était pas la bonne chose à faire. Mais... je n’ai pas eu le choix.

– Pensez ce que vous voulez, si ça vous aide à mieux dormir. (Vale soupira et sa voix devint distante, pensive.) En douze longues années, toutes les heures que je n’ai pas passées à cultiver les Partials et à récolter l’antidote, je les ai passées à chercher comment arriver au même résultat sans eux. Ils ne dureront pas éternellement, mais cette colonie, elle, doit perdurer. Ces enfants vont grandir, donner eux-mêmes la vie, et à ce moment-là, qu’est-ce qui les sauvera ? Je peux stocker assez d’Ambrosie pour une nouvelle génération, peut-être deux, mais après ? Même un humain « guéri » est encore porteur : le RM est en nous à jamais.

– Il vous reste un an pour trouver la solution, lui annonça Kira. Dix-huit mois au maximum, avant que les Partials meurent jusqu’au dernier et que nous les perdions à jamais.

– La date d’expiration, dit-il en hochant la tête. C’est aussi tragique que la Sécurité.

Seule l’Alliance est au courant pour la Sécurité. Le temps est venu de le mettre au pied du mur.

– Vous êtes l’un d’eux, n’est-ce pas ? demanda-t-elle. Les créateurs des Partials. L’Alliance.

Vale s’arrêta net. Lorsqu’il se remit à marcher, sa voix était changée, bien que Kira ne parvienne pas à discerner son état d’esprit : était-il curieux ? Sur la défensive ? L’avait-elle mis en colère ?

– Vous avez beaucoup de connaissances sur ce que je croyais secret, constata-t-il.

– L’Alliance est la raison de notre présence ici, lui avoua-t-elle. Je...

Elle hésita une fois de plus à tout lui révéler. Décidant finalement de

jouer la sécurité, elle resta aussi vague que possible.

– J’ai connu une femme nommée Nandita Merchant. Elle m’a dit de trouver l’Alliance, et j’en ai déduit que celle-ci possédait les informations nécessaires pour sauver les deux espèces. Elle a disparu avant que je puisse la questionner directement.

– Nandita Merchant, répéta Vale.

Cette fois, Kira n’eut aucune difficulté à lire ses émotions : il était frappé d’une tristesse profonde.

– Je crains qu’elle ne puisse jamais se remettre de ce qu’elle a fait avec la Sécurité. Elle est aussi coupable que nous tous.

Cette fois, ce fut Kira qui s’arrêta net.

– Attendez. C’est l’Alliance qui a fait ça ? La Sécurité était un virus, nous l’avons compris à Chicago, mais vous êtes en train de me dire... vous êtes en train de me dire que Nandita, et vous tous, l’avez conçu pour qu’il s’attaque aux humains ? Volontairement ?

– Non, je n’ai eu aucune part dans sa conception, déclara Vale sans cesser de marcher. Je m’occupais du cycle de vie des Partials, de leur croissance et de leur développement, de leur manière accélérée d’atteindre un âge idéal pour y rester indéfiniment... jusqu’à la date d’expiration, bien sûr. De la poésie pure, je vous assure, une des biotechnologies les plus sophistiquées de tout le projet.

La bouche de Kira s’ouvrit toute seule.

– C’est vous qui avez créé la date d’expiration ?

– C’était leur rendre service, je vous assure. Quand le gouvernement a exigé un dispositif de sécurité, j’ai présenté la date d’expiration comme une alternative plus humaine...

– Qu’y a-t-il d’humain à les tuer ?

– Je n’ai pas dit « humaine », j’ai dit « plus humaine ». Les êtres humains, bien sûr, ont eux aussi une date d’expiration naturelle. C’est le même principe. Et l’expiration ne met aucun humain en danger, ce qu’un autre dispositif aurait risqué de faire – et a fini par faire, d’ailleurs. Mais mes arguments concernant la Sécurité et la date d’expiration remontent au tout début, avant que nous ayons le tableau général. Graeme et Nandita, qui étaient chargés de créer la Sécurité, l’ont compris bien longtemps avant nous tous. Ce sont eux qui ont conçu le RM.

– Je connaissais Nandita, protesta Kira. Je... (Elle hésita encore, mais conclut qu’au point où ils en étaient, un petit supplément d’information ne pouvait pas faire de mal.) J’ai vécu avec elle pendant des années – elle dirigeait une sorte d’orphelinat, et je suis un des enfants qu’elle a aidés. Elle n’a rien de sanguinaire.

– Pas plus que n’importe quel humain placé dans sa situation, dit mystérieusement Vale. Mais dans la mesure de l’imaginable, elle est bien responsable, comme nous tous, d’un génocide à grande échelle.

– Mais enfin, ça ne tient pas debout ! s’obstina Kira, catégorique. Si elle avait voulu la mort de l’espèce humaine, son éradication complète, elle aurait pu nous trahir en faveur des Partials, ou diffuser du poison, ou avoir recours à mille autres moyens de tuer, et elle n’en a rien fait. C’est sans doute plutôt son partenaire, continua-t-elle, le souffle court, tout en triant les indices dans sa tête. Graeme Chamberlain, celui qui s’est suicidé. Est-ce qu’il n’aurait pas pu, je ne sais pas... reprogrammer la Sécurité derrière le dos de tout le monde ?

– Vous ne voyez pas encore le tableau général, lui dit Vale tout en continuant de marcher d’un pas vif sans la regarder.

Il lui cachait encore quelque chose, une chose qu’il avait du mal à avouer. Kira insista.

– Mais l’idée que Chamberlain ait agi seul ne tient pas debout non plus, poursuivit-elle en ralentissant un peu pour mieux réfléchir au problème – puis courant pour le rattraper. L’antidote fait partie intégrante des Partials, il est indissociable de leur patrimoine génétique. Pourquoi aurait-il fabriqué un virus capable de tuer tous les humains de la planète, et également un antidote parfait pour l’arrêter ? Ça n’a aucun sens. Sauf si...

La réponse était là, aux marges de sa conscience, et elle lutta pour la saisir, pour la forcer à se matérialiser sous la forme d’une pensée simple et compréhensible. *Ils étaient nombreux à travailler sur de nombreuses pièces du puzzle*, se dit-elle. *Comment ces pièces s’assemblent-elles ?*

Vale fit encore quelques pas avant de s’arrêter peu à peu. Il ne se retourna pas, et Kira dut tendre l’oreille pour entendre ce qu’il disait.

– J’étais contre au début, souffla-t-il.

– Mais c’est vrai ? dit-elle en s’approchant lentement de lui. Vous et le reste de l’Alliance... vous avez fait ça volontairement ? Vous avez modifié la Sécurité des Partials afin qu’elle tue plutôt les humains, et vous avez inclus l’antidote en eux pour que... Pourquoi ?

Vale pivota afin de lui faire face, le visage à nouveau teinté d’une colère noire.

– Réfléchissez une minute à la Sécurité : à ce qu’elle est, et à ce qu’elle représente. On nous a demandé de créer une espèce entière de créatures intelligentes : des individus en chair et en os capables de penser et, grâce à la résolution des Nations unies sur les Réactions émotionnelles artificielles, de ressentir. Réfléchissez à cela : on nous a

spécifiquement demandé de fabriquer un être capable de penser, de sentir, conscient de lui-même, et on nous a dit de l'équiper d'une bombe à retardement pour pouvoir le tuer à volonté. Il y a dix minutes, vous vouliez libérer dix Partials plongés dans le coma, et vous n'avez pas supporté l'idée de tuer un enfant humain. Seriez-vous capable de condamner à mort une espèce entière ?

Kira, soudain écrasée par cet afflux de nouvelles, bredouilla en cherchant ses mots, mais il continua sans lui laisser le temps de répondre.

– Tout individu capable de créer un million de vies innocentes et, dans le même temps, de réclamer un moyen de les tuer sans pitié n'est pas apte à assumer la responsabilité de ce million de vies. Nous avons conscience de ce que nous étions en train de créer avec les BioSynths : des créatures en tout point aussi humaines que nous-mêmes. Mais la direction de ParaGen et le gouvernement, eux, ne voyaient dans ces êtres que des machines, une ligne de produits. Détruire la vie de ces « Partials » aurait été une atrocité aussi énorme que tous les génocides de masse observés dans l'histoire de l'humanité. Et pourtant nous étions sûrs, avant même d'avoir produit le premier d'entre eux pour tester ses capacités au combat, qu'ils ne seraient jamais considérés comme autre chose que des armes, propres à être jetées une fois qu'elles ne serviraient plus.

Kira s'attendait à ce que ses traits se durcissent pendant son récit, à ce qu'il soit furieux en se remémorant cette horreur, mais au contraire il s'adoucit, s'affaiblit. Il était vaincu. Il répétait un vieil argument, mais vidé de toute sa ferveur.

– Au niveau le plus fondamental, l'humanité n'apprendrait pas à se montrer « humaine », faute d'un meilleur terme, tant que sa propre vie ne dépendrait pas de ces créatures. Alors, nous avons créé le RM, et avec lui son antidote, tous deux inclus dans leur physiologie. Si la Sécurité n'était jamais activée – si l'humanité n'en arrivait jamais au point de vouloir détruire tous les Partials d'un coup –, alors très bien, personne n'aurait à en assumer les conséquences. Mais si jamais l'humanité décidait d'appuyer sur le bouton, eh bien... (Vale inhala profondément.) Le seul moyen qu'auraient les humains de survivre serait alors de maintenir les Partials en vie. De même que priver les Partials de leurs droits civiques coûterait aux humains leur humanité, les détruire comme des produits défectueux leur coûterait la vie.

Kira n'arrivait presque plus à réfléchir.

– Vous... (Elle cherchait toujours ses mots, en vain.) Tout cela était intentionnel.

– Je les ai suppliés de renoncer, dit Vale. C'était un plan extrême,

avec des conséquences terribles – encore pires, en fin de compte, que ce à quoi je m'étais préparé. Mais vous devez comprendre que nous n'avions pas le choix.

– Pas le choix ? Si vous aviez de si fortes objections, pourquoi n'être pas allés voir la direction, ou le gouvernement ? Pourquoi ne pas leur avoir expliqué à quel point leur projet était inacceptable, au lieu d'infliger ce terrible... châtement ?

– Vous croyez peut-être que nous n'avons pas essayé ? Bien sûr que si. Nous avons parlé, argumenté, gesticulé, hurlé. Nous avons tenté d'expliquer aux administrateurs de ParaGen ce qu'étaient réellement les Partials, ce qu'ils représentaient : une nouvelle forme de vie intelligente, mise au monde sans une pensée pour la manière dont vivraient ces êtres une fois la guerre terminée. Nous avons tenté d'expliquer que le gouvernement n'avait rien prévu pour leur assimilation, qu'il n'y avait pas d'autre issue possible que l'apartheid, la violence et la révolte, et qu'il valait mieux abandonner tout le programme que condamner l'humanité à ce qui se préparait. Mais les faits, comme ils les voyaient, étaient simples : un, l'armée avait besoin de soldats. Nous ne pouvions pas gagner la guerre sans eux, il fallait bien que le gouvernement les trouve quelque part. Deux : ParaGen était capable de produire ces soldats, de les construire mieux que n'importe quelle entreprise dans n'importe quelle autre branche. Nous étions des employés miracles ; nous fabriquions des arbres géants aux feuilles semblables à des ailes de papillon, délicates et parfaites, et quand le vent soufflait elles s'agitaient comme un nuage d'arcs-en-ciel, et quand le soleil se couchait derrière, le monde était illuminé de leurs teintes iridescentes. Nous avions fabriqué un traitement contre la malaria, une maladie qui tuait mille enfants par jour, et nous l'avions éradiquée du monde. Ce n'est pas simplement de la compétence, ma petite, c'est le pouvoir, et ce genre de pouvoir s'accompagne de cupidité. Ce qui nous amène au fait numéro trois, le plus accablant de tous. Le PDG, le président, le conseil d'administration... Le gouvernement voulait une armée, et ParaGen voulait lui en vendre une. À votre avis, que pesaient les arguments de l'Alliance face à cinq trillions de dollars de bénéfice ? Si nous ne fabriquions pas leur armée de Partials, ils nous trouveraient des remplaçants à la morale plus malléable pour le faire à notre place. Vous ne vous souvenez pas de l'ancien monde, mais l'argent était tout, à l'époque. L'argent était la seule chose qui comptait, et rien de ce que nous faisions ne les empêcherait d'acheter, ni n'empêcherait ParaGen de vendre.

» Nous voyions parfaitement ce qui se tramait. Cette armée serait fabriquée, et il n'y aurait aucun projet pour donner à ces Partials des droits égaux à ceux des humains. Il n'y avait que deux issues possibles : soit les Partials seraient tués au moyen de la Sécurité lors

d'un génocide comparable à l'Holocauste, soit une violente révolution éclaterait, que les Partials, supérieurs en tout point, gagneraient, détruisant l'humanité telle que nous la connaissions. De quelque manière qu'on le regarde, l'une des deux espèces serait décimée, et la mort de l'une coûterait à l'autre son âme. Il ne nous restait qu'à essayer, comme nous le pouvions, de trouver un moyen pour que les deux espèces travaillent ensemble, pour que leur survie dépende de leur collaboration. Et c'est ainsi que, le jour où Armin nous a exposé son plan, nous... bon, cela ne nous a pas plu, ni au début ni plus tard. Mais nous savions que notre responsabilité était d'aller jusqu'au bout. C'était le seul scénario dans lequel les deux espèces s'en sortaient vivantes.

La gorge de Kira se serra.

– Armin Dhurvasula.

– Vous le connaissez, lui aussi ?

Elle secoua rapidement la tête en espérant que ses traits n'en révélaient pas trop.

– J'ai entendu parler de lui.

– Un génie parmi les génies. Tout ce plan est sorti de sa tête : c'est lui qui a conçu le système phéromonal et mis au point les interactions entre la Sécurité, le traitement et le reste. Un chef-d'œuvre de la science. Mais en dépit de sa prévoyance et de tous nos efforts, le pire est arrivé. Je vous jure que nous n'avons jamais souhaité une telle dévastation ; nous ne comprenons même pas comment le RM a pu se révéler si meurtrier. Je suppose que c'est une bien maigre consolation de savoir qu'au fond, tout ceci était inévitable. À partir du moment où nous avons créé les Partials, où nous avons imaginé de les créer, il n'y a plus eu d'autre résultat possible. L'humanité est vouée à se détruire, corps et âme, avant de retenir une simple leçon.

Kira était trop assommée pour parler. Elle s'était attendue à un plan, elle avait prié pour que l'Alliance en ait un, mais apprendre que c'était un plan visant à l'annihilation mutuelle – fait pour forcer les deux espèces à travailler ensemble ou à mourir chacune de son côté –, c'était trop. Lorsqu'elle retrouva sa langue, sa voix était minuscule et terrifiée, plus enfantine qu'elle ne l'avait été depuis des années, et la question qu'elle posait n'était pas celle qu'elle aurait cru poser.

– L'avez-vous... vu ? N'importe où ? (Elle déglutit en luttant pour paraître moins nerveuse.) Savez-vous où se trouve Armin Dhurvasula en ce moment ?

Vale fit non de la tête.

– Je ne l'ai pas revu depuis le Ravage. Il a dit qu'il devait quitter ParaGen, mais j'ignore pour quelle destination, et ce qu'il fait. À ma connaissance, Jerry et moi sommes les derniers qui restent... et

maintenant, Nandita, je suppose.

Kira se remémora la liste de l'Alliance.

– Jerry Ryssdal. Il était avec vous, lui aussi. Où est-il ?

– Dans le sud. Au cœur du désert toxique.

– Comment fait-il pour survivre ?

– Des modifs génétiques. Il est venu ici une fois, en pleine nuit, et j'ai failli ne pas le reconnaître. Il est plus... inhumain, maintenant, que les Partials eux-mêmes. Il s'efforce de guérir la Terre, pour que les bonnes âmes puissent hériter de quelque chose ; je lui ai dit qu'il ferait mieux de m'aider à lutter contre le RM, mais il a toujours été têtue.

– Et il y en a deux autres dans l'est, ajouta Kira. Deux factions de Partials sont dirigées par des membres de l'Alliance : Kioni Trimble et McKenna Morgan.

– Elles sont en vie ? s'étonna-t-il, visiblement stupéfait. (Kira n'aurait su deviner s'il en était heureux ou non.) Vous dites qu'elles dirigent les Partials ? Qu'elles ont pris leur parti, contre les humains ?

– Je crois. Elles... Je n'ai jamais rencontré Trimble, mais Morgan est devenue complètement folle : elle enlève des humains pour tenter de les étudier afin de lever la date d'expiration des Partials. Elle n'était pas au courant jusqu'au jour où ils ont commencé à mourir, apparemment, mais elle est persuadée de pouvoir y arriver grâce à la biologie humaine.

Et grâce à moi, pensa-t-elle en son for intérieur sans le dire tout haut. Elle ignorait toujours ce qu'elle était, et comment Vale réagirait lorsqu'il l'apprendrait. Pourtant, il fallait qu'elle lui pose la question. Elle était déchirée entre la paranoïa et le désespoir.

– Trimble était au courant de notre plan, dit Vale. Morgan et Jerry, non ; ils ont conçu l'essentiel de la biologie des Partials, mais nous n'étions pas sûrs de pouvoir leur confier le problème de la Sécurité, et comme cela n'affectait pas leur travail, nous n'avons pas eu besoin de le faire.

– Qui sont les autres ? demanda alors Kira.

– Quels autres ?

– J'ai trouvé leurs noms au cours de mes recherches, mais je ne suis jamais tombée sur le vôtre ; j'ai entendu parler de deux autres personnes au sujet desquelles je ne sais rien.

– Mon nom complet est Cronus Vale, lui apprit-il, et Kira reconnut le prénom.

– Cronus, ça, je l'ai déjà entendu, dit-elle en l'étudiant avec prudence. Le docteur Morgan semble vous considérer comme une menace.

– Ne me dites pas que vous l'avez rencontrée.

- Ça n’a pas été l’expérience la plus agréable de ma vie.
- Elle est mesquine, arrogante et sans cœur. Sur la fin, elle avait totalement renoncé à l’humanité en tant qu’espèce.
- Ça lui ressemble, en effet.

– Si jamais elle découvre cet endroit, nous sommes condamnés. Ma philosophie, comme vous avez pu le voir, est quelque peu éloignée de la sienne.

– Vous vous efforcez de protéger l’humanité, même au prix de l’esclavage de l’espèce Partial, dit Kira, à qui la vérité commençait à apparaître. Que sont devenus vos idéaux ? Et quel est votre projet, maintenant, pour la survie des deux espèces ?

– Après douze années, j’en suis venu à comprendre une chose. L’extinction vous oblige à choisir votre camp. Je ne veux faire de mal à personne, mais si je ne peux sauver qu’une des espèces, j’ai fait mon choix.

– Il n’y a pas forcément à choisir, dit Kira. Il y a moyen de sauver les deux.

– Il y avait. Mais ce rêve est mort avec le Ravage.

– Vous vous trompez, insista Kira, qui sentait les larmes lui monter aux yeux. Vous, Armin, Nandita et Graeme... votre travail ne visait qu’à cela, à faire survivre les deux espèces. Je dois pouvoir faire quelque chose !

– Je vous ai promis des informations, et je suis un homme de parole. Dites-moi ce que vous avez besoin de savoir, et je vous révélerai tout ce que je pourrai.

Ils remontèrent jusqu’au laboratoire caché sous la tour, et Kira prit le temps de la réflexion. Des questions, il y en avait tant ! Par où commencer ? Elle voulait savoir comment fonctionnait le RM, et quelle était précisément la relation entre le virus et son antidote. Si les mêmes êtres produisaient les deux, comment ces éléments réagissaient-ils entre eux ? Elle voulait aussi en savoir davantage sur la date d’expiration : comment elle fonctionnait, comment ils pourraient la contourner. Vale n’en savait rien, apparemment, mais il ne semblait s’intéresser qu’au RM. Il disposait peut-être d’une information précieuse que Kira n’avait pas encore explorée.

– Parlez-moi de la date d’expiration, dit-elle.

– En fait, ce n’est qu’une extension de mon travail sur le cycle de vie. J’ai conçu les Partials de manière qu’ils atteignent en mode accéléré un certain âge et qu’ils y restent, gelant le processus de vieillissement en régénérant sans cesse leur ADN. Au bout de vingt ans, ce processus s’inverse, et l’ADN est activement dégénéré. En gros,

ils vieillissent de cent ans en quelques jours.

– Samm ne m’a pas dit qu’ils vieillissaient, fit-elle remarquer, simplement qu’ils... se décomposaient. Comme s’ils pourrissaient vivants.

– À cette vitesse, l’effet est le même. Ce n’est pas la manière la plus agréable de mourir, mais c’était la plus élégante d’un point de vue biologique.

Kira fronça les sourcils, cherchant toujours les pièces manquantes pour compléter le puzzle.

– Comment avez-vous fait pour cacher la date d’expiration à Morgan ?

– ParaGen était un vrai labyrinthe de secrets. Personne ne se fiait à personne, et le conseil d’administration se fiait encore moins à nos principaux scientifiques. C’est pour cela que nous avons dû concevoir deux dispositifs de sécurité.

Kira écarquilla les yeux.

– Deux ?

– Un virus tueur de Partials, comme ce qu’ils voulaient, et la grippe humaine que Graeme et Nandita ont imaginée dans le cadre de notre plan. Nous n’avons jamais mis en fabrication la Sécurité anti-Partials, bien sûr, mais je l’ai quand même créée, comme couverture, afin de masquer le reste de notre projet. La direction pouvait la voir, recevoir des rapports et des résultats de tests, et se rassurer sur le fait que nous suivions les ordres ; pendant ce temps, c’est l’autre dispositif de sécurité que nous avons finalement mis en place dans les modèles de Partials produits en masse.

– Attendez.

Kira ouvrit son sac à dos et y chercha la vieille poignée de l’ordinateur d’Afa, qui contenait toutes les informations téléchargées à Chicago.

– Vous avez un écran sur lequel je pourrais brancher ceci ?

– Bien sûr.

Il lui tendit un cordon électrique, et elle alluma l’appareil.

– Avant de venir ici, expliqua-t-elle, nous avons récupéré tout un tas d’informations dans un centre de données de Chicago. L’une d’elles était un mémo émanant d’un cadre de la direction de ParaGen ; nous l’avons lu parce que la Sécurité y était mentionnée, mais nous n’avons pas compris sur le moment. Mais à la lumière de ce que vous venez de me dire...

La liste des fichiers apparut à l’écran, et Kira les fit rapidement défiler pour chercher le bon.

– Voilà, c’est celui-ci. « Nous n’avons pas de preuve formelle que

l'équipe responsable des Partials ait le projet de saboter le dispositif de Sécurité. Toutefois, dans le souci de parer à toute éventualité, nous avons engagé de nouveaux ingénieurs pour l'installer sur les derniers modèles. Ainsi, en cas de trahison, la Sécurité se déploierait tout de même. »

Vale en resta comme assommé.

– Ils ont agi dans notre dos.

– C'est en effet ce que nous avons pensé en lisant cela, mais après ce que vous m'avez dit, je crois que ce n'est pas tout. Si le conseil d'administration ignorait tout du virus destiné aux humains, alors le seul qu'ils aient pu ajouter aux nouveaux modèles était votre leurre. Celui qui tue les Partials. Ce qui veut dire qu'il est peut-être encore en circulation. Et s'il tue les Partials, il tuera tout le monde, puisqu'ils sont notre seule source d'antidote.

– Très juste, reconnut Vale. Mais regardez la date : 21 juillet 2060. C'est-à-dire deux années entières après la création de la dernière fournée de Partials militaires. Tout ce que j'imagine, c'est que cet e-mail se réfère à deux qui n'ont jamais été produits en masse.

– Les nouveaux modèles... souffla Kira.

C'est moi, songea-t-elle. C'est ce que je suis : un Partial nouveau modèle. C'est même l'année de ma naissance, cinq ans avant le Ravage. Ce message parle de moi.

Je suis porteuse de la Sécurité anti-Partials.

– Vous avez l'air terrifiée, remarqua Vale.

Elle chassa ses cheveux de son visage en tâchant de contrôler sa respiration.

– Je vais bien.

– On ne dirait pas.

Kira regarda les dix prisonniers qui gisaient inertes sur les tables. *Si quelque chose active le virus que je porte, je les tuerai. Et je tuerai Samm.* Elle s'efforça d'empêcher sa voix de trembler pour répondre.

– Quel était le déclencheur ?

– L'élément qui rendait le virus actif ? C'était une substance chimique, administrée soit par la voie des airs soit par injection directe. Seuls certains Partials en étaient porteurs : des facteurs viraux, essentiellement, qui pouvaient être stimulés à un moment précis. Nous pouvions activer le remède de la même manière.

– Oui, d'accord, mais quel est le déclencheur ? Précisément ? Et serait-il le même pour les nouveaux modèles ?

– Cela n'a aucune importance. Le président a activé la Sécurité afin

d'arrêter le soulèvement des Partials, et quand j'ai vu à quel point le RM était devenu agressif, j'ai de mon côté activé l'antidote. C'est fait et terminé. Ces nouveaux modèles mentionnés dans le mail n'étaient que des prototypes, et à ma connaissance aucun n'a survécu au Ravage. C'étaient de jeunes enfants à l'époque.

– Mais s'ils avaient survécu ? insista Kira. Et si quelque chose les active par accident, détruisant tous les Partials qui restent sur la planète ?

Vale la contempla fixement, l'air perplexe et pensif. Peu à peu son expression changea, et Kira ne put s'empêcher de faire un pas en arrière.

Vale aussi recula.

– Vous m'avez dit que vous aviez vécu avec Nandita, n'est-ce pas ? Qu'elle avait monté une sorte d'orphelinat ? Comment, au juste, a-t-elle réuni les filles qu'elle avait adoptées ?

Kira scruta ses traits avec méfiance, tâchant de déceler s'il avait deviné ce qu'elle était réellement. Il semblait suspicieux, mais quelles certitudes avait-il ? Qu'avait-il besoin de savoir avant d'agir, et quelles mesures prendrait-il alors ? S'il voyait en elle une menace, la tuerait-il sur-le-champ ?

Elle ouvrit la bouche pour parler, mais ne put rien trouver qui ne la trahisse pas. *Je ne peux pas avoir l'air d'en savoir trop, mais je ne peux pas non plus éviter le sujet.*

– Elle avait quatre filles. Elle nous a trouvées comme tous les autres parents d'accueil de l'île. Je crois que certains d'entre nous ont été placés chez des adultes par le Sénat. (Elle n'était pas certaine que ce soit vrai, mais cela sonnait bien sans révéler de connaissances particulières.) Pourquoi cette question ?

– Certains enfants étaient placés. Mais pas tous ?

– Nandita nous a élevées comme n'importe qui, répondit-elle.

Mais soudain, les questions de Marcus sur des expériences lui revinrent à l'esprit. *C'est ça, c'est moi*, pensa-t-elle, *tout se tient trop bien.*

Vale l'observa attentivement et fit encore un pas en arrière. Kira jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule du médecin : reculait-il devant une menace, ou se rapprochait-il insensiblement d'une alarme quelconque ? *Combien de temps me reste-t-il ?* La tension dans la pièce était étouffante, et Kira sentit un épais filet de sueur lui couler dans le bas du dos.

– Vous rendez-vous compte, demanda-t-il d'une voix douce, des dégâts que pourrait faire la Sécurité anti-Partials si elle était libérée au

grand air en ce moment ? Du mal qu'elle pourrait faire à la réserve, à East Meadow, au monde entier ?

– Je vous en prie, réfléchissez à ce que vous faites...

Mais ce n'était pas la bonne chose à dire, et elle sut, à l'instant où les mots quittaient sa bouche, qu'une supplique équivalait à un aveu. Vale fit volte-face, plongeant vers la table située derrière lui, et Kira n'attendit même pas de voir ce qu'il attrapait. Elle fit demi-tour et partit en courant, fuyant la pièce à toutes jambes. Un coup de feu résonna derrière elle, et des étincelles jaillirent de l'encadrement de la porte à quelques centimètres de sa tête. Elle franchit le coin et se rua vers le bout du couloir.

Il y eut encore des coups de feu derrière elle, mais elle était plus rapide que lui, et déjà trop éloignée pour ce tireur inexpérimenté. Elle prenait tous les virages en trébuchant, ralentissant à peine pour changer de direction, filant vers la cage d'ascenseur par laquelle elle était descendue. C'est seulement en l'atteignant qu'elle se rappela qu'elle avait laissé l'ordinateur portable dans le labo, branché sur celui de Vale.

– Pas le temps, souffla-t-elle en bondissant sur l'échelle pour se hisser. Je reviendrai le chercher plus tard.

Elle pouvait peut-être triompher de Vale – tout dépendait de ses modifs génétiques à lui –, mais il avait pu déclencher une alarme et appeler des renforts, et elle était incapable d'affronter la réserve entière. Son seul espoir était de rejoindre Samm et de le porter dehors, avant que quiconque à l'extérieur comprenne ce qui se passait.

Mais à quelle distance devrait-elle l'éloigner pour qu'il échappe à l'influence du sédatif ? Et combien de temps avant qu'il élimine la dose présente dans son organisme ?

Elle atteignit le premier étage et sortit en rampant par les portes de l'ascenseur toujours entrouvertes. Samm gisait non loin, exactement là où elle l'avait laissé, et elle passa son sac à dos par-dessus le sien avant de le hisser sur ses pieds. Il était mou et lourd dans ses bras : quatre-vingt-dix kilos de muscles transformés en poids mort. Elle passa les bras du Partial par-dessus ses épaules et le souleva, grognant sous l'effort, sans cesser de guetter des bruits de poursuite. Il n'y avait rien derrière elle, et elle n'entendait rien à l'extérieur. Elle clopina jusqu'à l'escalier, portant et traînant Samm. Elle atteignit le rez-de-chaussée et s'adossa à un mur pour se reposer, tout en observant la clairière broussailleuse qui entourait la tour. Deux types discutaient à l'ouest, abrités à l'ombre à côté d'un des bâtiments reconvertis en logements, mais ils ne semblaient pas particulièrement en alerte. Kira rajusta sa prise sur Samm et le traîna jusqu'à l'autre bout du hall pour sortir discrètement par le côté est, où personne n'attendait. Le sol était

irrégulier, plein de racines et de taupinières, et elle était forcée d'avancer à pas de fourmi, ralentie par Samm.

Si seulement je savais où sont les chevaux, se dit-elle, mais elle n'avait pas le temps de les trouver. Si elle était porteuse de la Sécurité anti-Partials, alors cela pouvait signer la mort des Partials de Vale, la mort de la réserve, et à terme la mort de tous les humains et de tous les Partials. Kira était une bombe à retardement ambulante, et neutraliser cette menace était une priorité absolue. Vale sacrifierait son secret, son autorité, tout ce qu'il faudrait pour préserver l'espèce humaine. Elle n'avait plus qu'à fuir ou mourir.

Elle atteignit l'orée de la clairière à l'instant précis où un homme apparut à l'angle du bâtiment le plus proche. Il s'arrêta, étonné ; elle serra les dents, presque entraînée au sol par le poids de Samm, et fila devant lui.

– Bonjour, dit-il. Est-ce qu'il va bien ?

– Il a fait un malaise, répondit Kira. Il a juste besoin d'air frais.

Il suffit d'atteindre le portail et on sera sauvés, pensa-t-elle.

– Vous êtes les nouveaux, comprit l'homme en lui emboîtant le pas. Vous êtes entrés dans la tour ?

– On se promenait, lâcha Kira en regardant devant elle.

Une autre clairière s'ouvrait devant eux, puis un autre bâtiment, et au-delà, la clôture et les faubourgs de la ville. *Si seulement on pouvait arriver jusque là-bas, on pourrait s'y cacher... mais il faut que je me débarrasse de ce bonhomme.*

– Vous connaissez Calix ? demanda-t-elle.

– Bien sûr !

– Trouvez-la, et dites-lui que nous avons laissé un médicament précieux dans nos sacs, dans sa chambre : un flacon rouge, triangulaire, avec un anneau vert autour du bouchon.

Ce n'était qu'un antibiotique, mais cet homme n'était pas obligé de le savoir ; elle avait juste besoin de l'éloigner. Il hocha la tête et partit en courant, et Kira continua d'avancer péniblement. Elle atteignit le bâtiment suivant, et maintenant il y avait plus de monde, des adultes et des enfants. *Plus que trente mètres. On y est presque.* Quelques personnes s'enquirent de la santé de Samm, l'air soucieux, et Kira fit de son mieux pour ne pas attirer encore plus l'attention, mais l'attroupement commença à grandir.

– Qu'est-ce qu'il a ?

– Où allez-vous ?

– Qu'est-ce qui se passe ?

Et puis une autre voix, au loin, derrière eux.

– Arrêtez-les !

Les badauds relevèrent la tête, perdus. Kira se fraya un passage entre eux.

– Arrêtez-les ! lança de nouveau la voix.

C'était Vale.

Kira continua d'avancer, luttant pour empêcher Samm de tomber. Une femme dans la foule lui agrippa le bras.

– Le docteur Vale veut que vous vous arrêtiez, dit-elle.

Kira sortit son pistolet, et la femme recula vivement.

– Le docteur Vale veut nous tuer. Laissez-nous partir.

Plus que quinze mètres.

La femme battit en retraite, les mains en l'air, et Kira s'enfuit lentement, penchée sur le côté pour garder le poids de Samm centré sur elle. Elle le retenait d'une main, et de l'autre tenait la foule en respect avec son pistolet. Jetant un coup d'œil en arrière, elle vit Vale approcher avec un groupe de chasseurs armés.

Samm gémit, groggy mais éveillé.

– On est où ?

– Dans les ennuis jusqu'au cou, dit Kira. Tu peux marcher ?

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Fais-moi confiance. Réveille-toi.

– Arrêtez-les ! cria une nouvelle fois Vale. Ce sont des espions, ils sont venus détruire la réserve !

– On s'en va, dit Kira entre ses dents serrées, luttant pas à pas pour rejoindre le portail ouvert.

Samm s'appuyait toujours lourdement sur elle, tâchant de marcher mais trop faible pour le faire avec efficacité. Les villageois, qui ne comprenaient rien à la situation, ne s'étaient pas interposés pour les arrêter.

– Laissez-nous partir.

– Si vous les laissez partir, ils reviendront avec mille autres comme eux ! clama Vale. Ce sont des Partials !

Samm avait la voix pâteuse.

– Alors l'expé de reconnaissance ne s'est pas passée comme prévu ?

– Tu ne m'aides pas, dit Kira. Bon, tu peux marcher, maintenant ?

Samm essaya de se tenir sur ses pieds, oscillant légèrement, et retomba sur son épaule.

– Pas bien.

– Est-ce que c’est vrai ? fit une voix.

Kira, tournant la tête, se retrouva nez à nez avec Phan, et son expression d’homme trahi lui transperça le cœur.

– Je suis une personne, dit-elle. Les Partials...

– Les Partials ont détruit le monde, déclara Vale en les rattrapant. Et maintenant, ils sont venus terminer le travail.

– Vous mentez, cracha Kira. C’est vous qui l’avez détruit, et depuis vous vivez dans un fantasme, à essayer de faire comme si le passé n’était jamais arrivé.

– N’écoutez pas leurs tromperies !

La foule se rapprocha d’eux, et l’étroit chemin menant au portail devint de plus en plus étroit. Kira balança follement son pistolet autour d’elle, tout en retenant Samm de l’autre bras.

– S’il te plaît, Samm, j’ai besoin que tu te réveilles, là.

– Je suis réveillé, dit-il alors que la foule n’était plus qu’à quelques pas. Je peux marcher.

Kira le lâcha, et il tint debout.

– Il faut qu’on...

Vale fit feu.

CHAPITRE 47

– Toutes mes excuses pour mon absence, j’essayais de sauver le monde, dit Nandita.

Elle se tenait dans le salon de son ancienne maison – celle qu’Ariel avait fuie tant d’années auparavant en jurant de ne jamais y revenir.

Ariel serra les poings et répondit sèchement.

– Tu nous as déjà menti, dit-elle. Pourquoi on te croirait maintenant ?

– Parce que vous êtes des adultes, ou pas loin. Les enfants doivent être protégés de la vérité, mais les adolescents peuvent l’affronter en face.

Quatre visages la regardaient fixement, toutes les femmes de la vie d’Ariel : ses sœurs Madison et Isolde, son amie Xochi, et la mère de Xochi, la sénatrice Kessler. Même Arwen était là, le bébé miracle. Toutes prises au piège par l’armée des Partials, ramenées là pour attendre, s’inquiéter et mourir. Elles s’étaient rassemblées dans la maison de Nandita parce que c’était le seul foyer qui leur restait. *Et encore : s’ils savaient à quel point nous avons été proches de Kira, se dit Ariel, nous serions encore plus dans le pétrin.*

– La Défense vous cherche depuis un an, intervint Kessler. Où étiez-vous passée, et quels sont vos liens avec l’armée des Partials ?

– Je l’ai créée, lâcha Nandita.

– Qu... quoi ? bafouilla Kessler.

Elle était la première à pouvoir articuler un mot. Ariel, pour sa part, était trop choquée pour dire quoi que ce soit.

– Vous avez créé les Partials ?

– Je faisais partie de l’équipe qui a conçu leur code génétique, dit Nandita en enlevant son manteau et son châle.

Ses mains étaient ridées, mais n’avaient plus les cals qu’Ariel leur avait toujours vus. Où qu’elle ait été, elle n’avait pas jardiné, ni fait de travail manuel.

Kessler bouillait de colère.

– Et vous l’avouez ? Comme ça ? Vous avez créé une des plus grandes forces de destruction que ce monde ait jamais...

– J’ai créé des êtres vivants, dit Nandita, comme toute autre mère. Et les Partials, comme n’importe quels enfants, ont la capacité de faire

le bien ou le mal. Ce n'est pas moi qui les ai élevés, ce n'est pas moi qui les ai opprimés si durement qu'ils ont été forcés de se rebeller.

– Forcés ? s'étrangla Kessler.

– Vous n'auriez pas fait autrement à leur place, trancha Nandita. Je ne connais personne de plus prompt que vous à combattre ce qui ne lui plaît pas. À part Kira, peut-être.

– Laisse-la parler, Erin, dit Xochi (qui n'avait jamais appelé sa mère autrement que par son prénom).

– Donc, vous avez créé les Partials, reprit Isolde. Ça n'explique pas pourquoi tu as disparu.

– Lorsque nous les avons créés, nous les avons conçus pour qu'ils soient porteurs d'une épidémie, dit Nandita. Pas exactement ce qui a ensuite été appelé le RM, notez bien : la maladie qui a été diffusée s'est avérée plus virulente que nous ne l'avions voulu, et pour des raisons que nous ne comprenons pas pleinement. Mais nous avions aussi prévu un antidote, présent chez tous les Partials, qui pouvait être activé par un second déclencheur chimique. Et puis, comme vous le constatez, tout a viré à l'enfer.

– Tu ne nous dis toujours pas où tu étais passée, souligna Ariel, les doigts serrés sur la poitrine.

Elle avait tellement l'habitude de haïr Nandita que ce chapelet de confessions la perturbait profondément : d'un côté, cela lui donnait encore plus de raisons de la détester, en justifiant tous ses soupçons et ses accusations. De l'autre, cependant, comment pouvait-elle se fier à la moindre de ses paroles ? Même s'il s'agissait d'aveux ?

– Patience, j'y viens. Il vous faut d'abord les circonstances.

– Non, pas du tout, aboya Ariel. Ce qu'il nous faut, ce sont des réponses franches et directes.

– Je t'ai enseigné de meilleures manières que ça.

– Tu m'as enseigné à me méfier de tout ce que tu disais. Cesse d'essayer de nous mettre dans ta poche et réponds juste à nos questions, sans quoi toutes les femmes présentes dans cette pièce se feront un plaisir de te livrer à Morgan.

Nandita la contempla, ses yeux âgés illuminés par une flamme. Elle regarda Ariel, puis Isolde, puis de nouveau Ariel.

– Très bien. J'étais partie parce que j'essayais de recréer le déclencheur chimique de l'antidote.

– Ça paraît assez facile à comprendre, en fait, dit Xochi. Ce n'était pas la peine de faire tant de mystères.

– C'est parce que je vous ai donné le contexte. J'ai travaillé là-dessus pendant onze ans, en faisant de mon mieux avec le matériel que j'avais, utilisant des herbes pour distiller les produits chimiques

dont j'avais besoin. L'an dernier, alors que j'étais partie chercher des ingrédients, je suis tombée sur une chose dont je n'aurais jamais imaginé qu'elle existait encore : un laboratoire plein de matériel de manipulation génétique en état de marche, et suffisamment de courant pour le faire tourner. J'ai essayé de revenir pour vous ramener là-bas, tout vous expliquer et résoudre le problème une bonne fois pour toutes, mais une guerre civile et maintenant une invasion de Partials ont rendu les déplacements très difficiles.

– Mais pourquoi nous ? demanda Ariel. Pourquoi nous emmener dans ton labo... pourquoi nous utiliser pour tes expériences ?

– C'est là qu'il vous manque du contexte, dit Nandita. Le déclencheur chimique vous était destiné, à vous... le remède est en vous. Kira, Ariel et Isolde.

– Quoi ? aboya Madison.

Isolde, sous le choc, couvrait de ses mains son ventre enflé – elle était enceinte de neuf mois – comme pour le protéger des paroles de Nandita.

Ariel eut un sourire crispé, confuse et terrifiée, mais ne pouvant que se délecter d'une victoire si longtemps attendue.

– Alors tu menais bien des expériences sur nous.

– Je cherchais à recréer le déclencheur à partir de rien, ce qui demandait beaucoup de tâtonnements.

– Reviens un peu en arrière, intervint Xochi. Tu nous as dit que l'antidote faisait partie des Partials... alors pourquoi essayais-tu de l'obtenir d'elles trois ?

– Tu as répondu à ta propre question, déclara Nandita.

– Nous sommes des Partials, souffla Ariel, les yeux rivés sur Nandita. Tu t'es fait ton petit orphelinat de Partials.

La révélation était écrasante, mais sa colère lui permettait de rester concentrée : elle avait haï Nandita pendant tant d'années, concocté tant de théories sur son comportement, que cette nouvelle, bien que choquante, était très facile à croire.

– Comment as-tu pu nous cacher ça ? Nous te considérons comme notre mère !

– Je ne peux pas être une Partial, dit Isolde avec une douleur audible. Je ne suis pas, je... je suis enceinte. Les Partials sont stériles. (Elle tremblait, riait et pleurait à la fois.) Je suis humaine, comme tout le monde.

– Je les ai vues grandir, intervint Kessler. Les Partials ne grandissent pas.

– Ce sont des modèles plus récents, expliqua Nandita. Les premières

générations ont été créées pour la guerre, mais tout le monde savait que celle-ci ne serait pas éternelle. ParaGen était une entreprise, les Partials étaient un produit, et le conseil d'administration était toujours à l'affût de la nouveauté de la saison suivante. Que fait-on avec la technologie biosynthétique quand on n'a plus besoin de soldats ?

Ariel avait la nausée : elle se sentait soudain étrangère dans sa propre peau.

– Nous étions des enfants. (Elle fit la grimace.) Vous vendiez des enfants ?

– Nous concevions des Partials pour que des gens leur donnent de l'amour, dit Nandita. Des enfants forts et en bonne santé qui pourraient être adoptés et élevés exactement comme des enfants humains : cela répondait à une demande du marché, ce qui était le moyen de convaincre nos patrons de financer le programme, tout en assimilant en même temps les Partials – et l'idée même de leur existence – dans les rangs de l'humanité. Les enfants que nous créions étaient le chaînon manquant qui ferait passer les Partials du statut d'horreur venue d'ailleurs à simple partie prenante de la vie quotidienne. Ils étaient aussi humains que nous pouvions les faire : ils pourraient apprendre et grandir, ils pourraient vieillir, ils pourraient même procréer. (Elle fit un geste vers Isolde.) Et par-dessus le marché, ils jouissaient de tous les avantages liés aux Partials : des corps et des squelettes plus forts, des muscles et des organes plus efficaces, des sens plus aiguisés et des esprits plus vifs.

– Et une condamnation à mort à vingt ans, dit Xochi.

– Non, pas de date d'expiration pour ceux-là. Tout, dans les nouveaux modèles, était conçu pour égaler ou surpasser la vie humaine ; il n'y avait pas de limitations, pas de raison de se couvrir avec un dispositif de sécurité.

– Vous ne faisiez pas que fabriquer des enfants, dit Ariel, vous étiez en train de reconstruire l'espèce humaine.

Nandita ne répondit rien.

– Ce n'est pas vrai, intervint Isolde en élevant la voix. Rien de ce que tu as dit n'est vrai. Tu es une vieille folle et une menteuse !

Ariel regarda sa sœur adoptive, sa haine envers Nandita cédant peu à peu la place au sentiment d'horreur qui détruisait Isolde. Si elles étaient des Partials, elles étaient des monstres. Elles avaient détruit le monde – pas personnellement, peut-être, mais elles faisaient partie du processus. D'autres gens, tous ceux avec qui elles avaient grandi, le penseraient. Déjà, la sénatrice Kessler s'avançait lentement pour se placer entre Xochi et les créatures monstrueuses qui avaient été ses

amies. Que croyait-elle qu'elles allaient lui faire ? À présent qu'Ariel savait être une Partial, allait-elle se mettre à tuer les gens ? Que penserait d'elle le reste de l'île : qu'elle était une traîtresse ? Un agent dormant ? Une folie ou une monstruosité ? Ariel, au moins, n'avait personne à trahir, déjà isolée par des années passées à vivre à l'extérieur ; Isolde, elle, avait des amis, une famille, un métier... un emploi au Sénat, au cœur du gouvernement humain. Allaient-ils la considérer comme une espionne ? Que feraient-ils à une espionne Partial, enceinte ou non ?

Et que feraient les Partials s'ils apprenaient la vérité ? La connaissaient-ils déjà ? Ariel pourrait-elle aller chercher de l'aide auprès d'eux, ou contribuer à mettre fin à l'occupation ? Peut-être que s'ils l'entendaient de la bouche d'une des leurs...

Une des leurs. Une Partial. L'esprit d'Ariel se cabrait contre cette idée, et elle se sentit prise de nausée. Elle courut à la cuisine vomir dans l'évier. Une Partial. Tout ce qu'elle avait toujours pensé de Nandita était vrai. C'était même encore pire.

Personne ne la rejoignit à la cuisine.

– Et le bébé d'Isolde ? s'enquit Xochi d'une voix incertaine. Il sera... quoi ? Humain ou Partial ?

– Je ne suis pas une Partial ! hurla Isolde.

Ariel s'essuya le visage et la bouche et regarda par la fenêtre, les yeux plongés dans la nuit.

– Je présume qu'il est les deux, répondit Nandita. Un hybride humain/Partial. Nous supposons que cela pouvait arriver, mais... il faudra que je fasse davantage de recherches pour comprendre exactement ce que ça veut dire.

Ariel revint dans la pièce. Elle se sentait différente. Exclue. Plus qu'elle ne l'avait jamais ressenti avant.

– Alors comme ça, tu as passé des années à chercher à réactiver l'antidote, lâcha Madison, et ensuite... quoi, tu es partie l'activer ailleurs ? Sans les filles ?

– J'avais trouvé un laboratoire, comme je l'ai dit, répondit Nandita. Relié à l'électricité et autonome. Je voulais revenir chercher les filles, mais le climat politique n'était plus franchement favorable à ce moment-là.

Kessler grogna.

– Nous ne sommes pas idiots... si vous nous aviez dit que vous travailliez sur un traitement...

– Vous auriez noyé le poisson, comme vous avez fait avec Kira. Et si je vous avais dit tout ce que je viens de vous raconter, vous m'auriez jetée en prison ou tuée sur-le-champ.

– Alors arrête de discuter et fais-le, trancha Isolde. Tu es revenue parce que tu as le remède, non ? Tu peux le déclencher, et on pourra sauver tout le monde.

Elle toucha de nouveau son ventre et Ariel éprouva une bouffée d'espoir, mais Nandita secoua la tête.

– Quoi ? fit Xochi. Tu ne l'as pas trouvé ?

– Bien sûr que je l'ai trouvé. J'avais onze années de données biologiques sur les filles, j'ai travaillé sur le projet d'origine, et je disposais d'un laboratoire idéal. Je savais qu'il y avait un déclencheur, et j'ai trouvé exactement le mélange chimique pour y arriver.

Elle sortit un petit flacon en verre d'un sachet qu'elle portait autour du cou et le leva en l'air ; il miroita dans la lumière.

– Mais ce n'est pas le remède. Quelqu'un l'a déjà déclenché, chez tous les Partials qui en étaient porteurs. (Elle regarda Madison.) Kira l'a découvert pendant mon absence, c'est comme ça qu'elle a sauvé ton bébé.

– Alors qu'est-ce que tu as trouvé ? demanda Isolde. À quoi sert ce flacon ?

– J'ai ma petite idée là-dessus, dit Nandita. Mais ce n'est pas une bonne nouvelle.

CHAPITRE 48

– Je crois qu'on les a semés, chuchota Kira, à bout de souffle, épuisée.

Ils couraient dans les ruines depuis presque une heure, avec apparemment toute la réserve aux trousses. Elle était tellement fatiguée qu'elle ne pouvait presque plus marcher, et ils s'étaient réfugiés dans une ancienne banque.

– Je ne suis pas sûre de pouvoir faire encore un pas, ajouta-t-elle. Maintenant, je sais ce que tu ressentais tout à l'heure dans la tour.

Il s'effondra contre le mur et glissa lentement au sol, laissant sur son passage une traînée rouge.

– Ce que je ressens encore, dit-il. Je ne sais pas quel sédatif il a utilisé là-dedans, mais je te jure que ça coupe les jambes ! Répare-moi un peu.

Kira resta presque une minute à côté de la fenêtre, surveillant la route à la recherche du moindre signe de mouvement ou de poursuite. Encore inquiète, elle recula jusqu'au mur près de Samm et sortit de son sac ce qui restait de sa trousse de secours – pas une trousse complète, car celle-ci était toujours dans la chambre de Calix, mais les éléments essentiels qu'elle avait gardés dans son sac à dos avec les autres choses qu'elle ne voulait pas perdre de vue : son pistolet, désormais en panne de munitions ; une poignée de documents décolorés ayant appartenu à Afa ; et en principe l'ordi portable, malheureusement resté dans le laboratoire secret de Vale. Elle tamponna la plaie de Samm, une balafre sanglante laissée par la balle qui lui avait effleuré le triceps, et lui donna une poignée d'antibiotiques à avaler.

– Tu n'en as sans doute pas besoin, dit-elle, étant donné ce que j'ai vu de ton système immunitaire, mais prends-les quand même. Je préfère.

– Ce n'est pas ta faute.

– C'est moi qu'il visait. C'est moi qui l'ai mis en colère.

– Et je me suis interposé exprès, rétorqua Samm. Je te l'ai dit, il communique par le lien : j'ai su sur qui il allait tirer avant qu'il le fasse.

– Ça ne me console pas, trancha Kira, fouillant son sac à la recherche de bandages et découvrant qu'elle n'en avait pas. Tout est resté là-bas, souffla-t-elle. Attends, laisse-moi voir ce que je peux

dénicher dans le coin.

Ils se cachaient dans les bureaux du fond de la banque, loin de la rue, et elle se leva afin de chercher un tissu, un chiffon, quelque chose.

– Maintenant qu'on a un peu le temps de respirer, lança Samm, tu peux me dire pourquoi il a soudain voulu nous tuer ? Je suppose qu'il nous a surpris à rôder dans la tour.

– J'ai découvert son secret, révéla Kira en ouvrant les tiroirs d'un vieux meuble en bois.

Et il a découvert le mien, ajouta-t-elle pour elle-même – mais elle ne voulait pas encore partager cela avec Samm : *que dirait-il s'il savait que je porte en moi la maladie qui pourrait tuer tous les Partials du monde ?*

– Il n'a pas de nouvel antidote. Il récolte la phéromone sur un groupe de Partials enfermés et endormis dans la tour. L'un d'eux a été modifié de manière à produire un sédatif puissant qui affecte les Partials : c'est pour ça que tu as tourné de l'œil dès que tu as mis les pieds dans le bâtiment. C'est comme ça qu'il les neutralise.

Samm garda le silence un moment avant de parler.

– C'est horrible.

– Je sais.

– Il faut qu'on l'arrête.

– Je sais, répéta Kira, mais il y a d'autres priorités. Par exemple, éviter que tu finisses saigné à blanc.

Elle trouva une veste de costume dans une petite armoire et la sortit pour l'examiner. À Long Island, elle aurait été complètement moisie après douze ans passés dans l'air humide, mais ici, dans une ville du désert, elle était plutôt bien conservée. Kira la rapporta à Samm et s'assit par terre avec son couteau pour la découper en larges bandelettes.

– J'ai toujours rêvé de te voir en costard !

– Il faut qu'on les libère.

Kira s'arrêta en plein geste.

– Ce n'est pas si simple.

– On peut y retourner. De nuit. Il faut trouver un moyen de sauver Heron, de toute manière ; elle a disparu depuis trop longtemps pour ne pas être là-bas, quelque part. On va la retrouver et libérer les hommes que Vale a capturés et faire sortir tout le monde de là.

– Je sais, dit à nouveau Kira, mais ce n'est pas si simple. Les Partials captifs sont pratiquement des squelettes. Je ne sais pas s'ils pourraient survivre en dehors du labo, alors une tentative d'évasion nocturne...

– Tu dirais la même chose si c'étaient des prisonniers humains ?

Kira eut l'impression d'avoir reçu une gifle.

– Je ne dis pas que tu n'as pas raison, je dis juste que ce n'est pas si simple. Pourquoi m'en veux-tu comme ça ?

– C'est exactement ce que le docteur Morgan a essayé de te faire. Transformer un humain en cobaye vivant pour une expérience scientifique. J'ai risqué ma vie et détruit mes amitiés pour te libérer.

– Tu as aussi contribué à ma capture.

– Et ensuite, je t'ai libérée. Il y a une possibilité très réelle pour que ce que Morgan voulait te faire ait été valable : elle aurait peut-être pu apprendre quelque chose, dans ta physiologie, qui aurait permis de lever la date d'expiration. Pourtant, je t'ai aidée à t'enfuir. Dis-moi : si tu refuses de retourner là-bas avec moi, ce ne serait pas plutôt parce que ces Partials sont utilisés pour sauver des vies humaines ?

Kira ouvrit la bouche pour nier, mais elle en fut incapable. Elle ne pouvait pas mentir à Samm.

– Tu préfères qu'on laisse mourir tous les enfants qui sont ici, lâche-t-elle.

Elle ne le formula pas comme une question.

– Tu ne peux pas affirmer que c'est ce qui arriverait...

– Je sais très bien que c'est exactement ce qui arriverait, le coupa-t-elle. À East Meadow, c'est ce qui arrive tous les jours depuis douze ans, et j'ai passé une de ces années dans la maternité, à voir cela se dérouler sous mes yeux. Si on fait sortir ces Partials de ce labo, les prochains enfants humains qui viendront au monde mourront aussitôt. Il n'est pas question que je laisse faire.

– Mais tu acceptes que ces Partials soient utilisés comme des machines ?

Elle ne l'avait jamais vu si en colère. En ce moment, il semblait presque... humain.

– Tu es une Partial, Kira. Il est temps que tu commences à te faire à l'idée.

– Ce n'est pas la question.

– Tu parles ! Qu'est-ce que c'est, alors ? La honte ? Tu as honte de ce que tu es ? De ce que je suis ? Je croyais que tu faisais tout ça pour sauver les deux espèces, mais poussée dans tes retranchements, tu retournes tout droit aux humains. Heron expliquait depuis le début que nous pourrions peut-être sauver les Partials, mais tu ne voulais pas ; il a fallu que tu viennes ici chercher un moyen de sauver d'abord les humains.

– Ce n'est pas si simple ! éclata cette fois Kira. Si on va libérer ces Partials, les enfants humains mourront. Cette communauté s'éteindra.

Je n'aime pas les statistiques, mais c'est bien ça le sujet : dix personnes contre deux mille, dix mille ou vingt mille, à mesure que la communauté grandira. Si c'étaient des humains, dans ce labo, qui maintenaient en vie un hôpital plein d'enfants Partials, je dirais la même chose.

– Alors pourquoi ne pas les traiter en humains ? Après tout, les Partials resteraient peut-être de leur plein gré. Est-ce qu'il leur a posé la question, au moins ? Est-ce qu'il leur a expliqué la situation ? Nous ne sommes pas des monstres sans cœur, Kira, et nous ne méritons pas d'être traités ainsi.

– Et toi, tu resterais ? lui demanda-t-elle, retournant le raisonnement contre lui. Tu renoncerais à tout ce que tu as, à tout espoir et toute ambition, pour devenir une... une vache à lait ? Tu resterais ici à ne rien faire et tu les laisserais récolter tes phéromones ? Remarque, tu aurais Calix pour te tenir compagnie !

– Kira, tu ne sais plus ce que tu racontes.

– Et qu'est-ce que tu dis de ça ? enchaîna-t-elle, trop furieuse pour se taire. Le Partial qui produit le sédatif... il s'appelle Williams. Il est une arme vivante qui ne peut, par définition, coexister avec aucun autre Partial. Vale a modifié son ADN, et il ne peut plus rien y changer parce que son équipement a été détruit. Le seul moyen de réellement les libérer, en fait, serait...

Elle s'arrêta soudain, comprenant qu'elle ne parlait plus seulement de Williams. Elle parlait d'elle-même. L'arme vivante qui menaçait tous les autres Partials par sa seule existence.

– Le seul moyen de les libérer, reprit-elle à mi-voix, c'est qu'il meure.

Sa voix se brisa, et elle se força à poser la question finale.

– Que ferais-tu de lui ?

Pitié, ne dis pas que tu le tuerais. Pitié, ne dis pas que tu me tuerais.

– Je crois... (Il se tut, et Kira vit qu'il réfléchissait profondément.) Je n'y avais pas encore pensé. Ce n'est pas simple, mais c'est...

Pitié, faites qu'il dise non, pensa-t-elle.

– Je suppose que parfois, une personne doit souffrir afin que toutes les autres soient libres, lâcha-t-il enfin, et Kira pâlit.

– Alors tu le tuerais ?

– Ça ne me fait pas plaisir, mais quelle est l'alternative ? Sacrifier toute une communauté pour une personne ? Il faut agir au mieux pour le groupe, ou ne plus avoir que des tyrans.

– Alors tu sacrifierais un type pour les neuf autres, enchaîna Kira, mais tu refuses de sacrifier dix hommes pour en sauver quelques

milliers. C'est un peu incohérent, tu ne trouves pas ? Ce village plein d'humains, n'est-ce pas un de ces groupes pour lesquels il faut agir au mieux ?

– Ce que je dis, c'est qu'on ne peut pas utiliser les êtres vivants, parce qu'ils ne sont pas des choses. Même si je ne devrais pas m'étonner, vu que c'est exactement comme ça qu'on a traité Afa.

– Pardon ? C'est moi qui l'ai défendu... C'est moi qui ai pris sa défense tout le temps, qui ai fait tout ce que j'ai pu pour le garder en bonne santé, pour être gentille avec lui...

– Nous l'avons entraîné dans une situation où il n'avait rien à faire, soutint Samm, parce que nous avons besoin de lui. On s'est servi de lui pour arriver à nos fins et je ne dis pas que c'est ta faute : c'est notre faute à tous, on l'a tous emmené. Mais on a eu tort, et maintenant il est mort, et il faut en tirer les leçons.

– Et notre leçon, c'est de laisser mourir encore plus de gens ? s'insurgea Kira. Je sais que la mort d'Afa est notre faute, la mienne plus que celle de n'importe qui, et je ne veux pas avoir ça sur ma conscience, mais même si je n'ai pas pu le sauver, je peux sauver la prochaine génération d'enfants humains. Ça ne me fait pas plaisir, et à Vale non plus, mais le dilemme est insoluble. Tout ce que nous choisissons de faire sera une tragédie horrible et douloureuse pour quelqu'un, quelque part, mais avons-nous le choix ? Faut-il s'abstenir de choisir ? Croiser les bras et laisser tout le monde mourir ? Ce serait le pire de tout.

La voix de Samm se fit plus douce ; elle n'était plus agressive, mais simplement triste.

– Je ne crois pas aux dilemmes insolubles.

– Alors quelle est la solution ?

– Je ne sais pas encore, mais je sais qu'elle existe. Et nous devons la trouver.

Kira se rendit compte qu'elle pleurait, et chassa ses larmes avec le dos de sa main. Elle tenait encore une bande d'étoffe de la veste, qu'elle agita faiblement.

– Donne-moi ton bras. Il faut encore que je le bande.

– Vas-y doucement, fit soudain la voix de Calix.

Kira et Samm bondirent en l'air. Ils découvrirent la blonde derrière eux, un pistolet braqué sur eux. Son fusil était accroché dans son dos.

– Merci d'avoir des conversations si animées, dit-elle. Ça m'a permis de vous retrouver plus facilement.

– Je n'ai plus de cartouches, annonça Kira en jetant un regard à son pistolet et à son sac, de l'autre côté de la pièce.

– Moi j'en ai encore une, lui apprit Samm, mais je suis assez sûr que Calix aurait le temps de nous tuer tous les deux avant que je l'attrape.

– C'est la chose la plus vraie que tu aies jamais dite, lâcha l'intéressée. Et si tu posais ce pistolet par terre, bien lentement, et que tu me l'envoyais avec ton pied ?

Samm prit son pistolet entre deux doigts, sans approcher de la détente, et le laissa tomber.

– C'est ça, dit Calix. Vers moi.

Il le poussa du pied, maladroitement, de sa position avachie, et elle se baissa pour le ramasser, gardant son semi-automatique braqué sur eux en permanence. Elle s'assura que la sécurité de Samm était enclenchée, et glissa le pistolet dans une sacoche qu'elle portait à la ceinture.

– Et maintenant, répondons à quelques questions avant que je vous ramène à la réserve. Tout d'abord (sa voix trembla légèrement), êtes-vous vraiment des Partials ?

– En effet, dit Kira, mais ça ne fait pas de nous des ennemis.

– Le docteur Vale prétend que vous essayez de nous voler notre remède contre le RM.

Kira regarda Samm, puis de nouveau Calix.

– C'est... nous ne voulons voir mourir personne.

– Vous parlez de saccager son labo.

– Est-ce que tu sais en quoi consiste le traitement ? s'enquit Samm.

– C'est une piqûre.

– Mais sais-tu comment il le fabrique ?

La perplexité de Calix s'effaça de son visage, qui retrouva son implacable sévérité.

– Quelle importance ?

– L'antidote provient de Partials, révéla Kira. Il en a dix dans un labo au sous-sol, où ils vivent depuis douze ans dans un coma artificiel.

– Ce n'est pas vrai.

– Je les ai vus.

– Tu mens.

– Le docteur Vale a créé les Partials, dit Samm. Il y a beaucoup de choses sur lui que tu ignores.

– Levez-vous. Je vais vous ramener, et on ira parler au docteur, comme ça il pourra montrer à tout le monde à quel point vous vous trompez.

– Ce sera bien plus révélateur que tu ne le crois, dit Kira en se levant.

Au même instant, un coup de feu résonna dans tout le bâtiment et elle se laissa tomber au sol en se couvrant la tête.

Est-ce qu'elle m'a tiré dessus ? Samm ? Elle entendit une autre détonation, puis un cri, après quoi Calix s'effondra au sol. Kira releva la tête, étonnée, et jeta un coup d'œil à Samm ; il était visiblement aussi perplexe qu'elle. Calix roulait par terre dans une flaque de sang, les mains crispées sur la poitrine. Kira poussa une exclamation et courut à elle.

– Calix !

La blonde gémit entre ses dents, avec une grimace de douleur et de colère.

– Qu'est-ce que tu as fait ?

– Mais rien ! Qui t'a tiré dessus ?

Elle écarta les mains de Calix de sa poitrine ensanglantée, cherchant un impact de balle, et découvrit que la blessure était à la main. Le sang en excès venait d'un second trou, dans la cuisse de la fille.

– Garde la pression là-dessus, dit-elle en repliant ses mains. Samm, j'ai besoin de ton aide avec sa jambe.

– Qui a tiré ? demanda Samm en tenant les épaules de Calix pour l'immobiliser.

– À votre avis ? clama alors Heron.

Kira fit volte-face et la vit arriver en courant de la rue dévastée.

– C'était un tir à longue portée et ce pistolet n'est plus aussi précis qu'avant. Poussez-vous, que je l'achève.

– On ne veut pas que tu l'achèves, protesta Kira en se précipitant devant l'arme. Où étais-tu passée ?

– Je faisais mon travail, lâcha Heron. Vous avez vu la tour ?

– Bien sûr, et le labo au sous-sol.

– Je n'ai pas pu me rapprocher assez, dit Heron. Il y a une sorte de somnifère qui passe par le lien. Mais je file un type nommé Vale depuis deux jours, et je suis raisonnablement sûre qu'il fait partie de l'Alliance. Il y a aussi des Partials dans le coin, quelque part. Est-ce que ce bâtiment est bien ce que je crois ?

– Ça dépend, tu crois que c'est une ferme de phéromones avec dix Partials dans le coma, transformés en légumes ?

– En fait, non, dit Heron, l'air surprise. C'est... je savais que ça allait mal, mais ça, c'est... épouvantable. D'ailleurs, je déteste avoir raison. (Elle regarda Calix, qui gémissait toujours et se tortillait sur le sol.)

Sérieusement, laissez-moi mettre fin à ses souffrances.

– On ne tue plus personne ! assena Samm avec force.

Kira et Heron le regardèrent toutes les deux. Il avait surmonté la douleur de sa blessure, et il se leva. Kira hocha la tête.

– Absolument, on ne tue plus. Aide-moi à tenir Calix pour que je puisse examiner cette blessure.

– Pourquoi voulez-vous sauver... cette humaine ? s'étonna Heron. Samm, je suppose que je n'ai même plus besoin de te le demander, pas vrai ?

– C'est une chasseuse, répondit-il. Ce n'est pas une ennemie combattante. Ils n'ont pas de soldats – avant notre arrivée, ils ne savaient même pas que la guerre existait encore. Et personne à part leur chef n'était au courant pour les Partials du sous-sol. Je ne vais pas punir Calix pour ce que Vale a fait.

Kira sentit une bouffée d'émotion s'épanouir dans sa poitrine.

– Exactement.

– Alors on n'en tuera aucun. On peut s'introduire là-bas de nuit, quand ils baisseront leur garde, et Samm et moi on te couvrira pendant que tu iras chercher les prisonniers, Kira. Tu es la seule d'entre nous qui soit insensible au sédatif.

Samm parla avant que Kira ait pu dire un mot.

– On les libérera, déclara-t-il avec fermeté, mais on ne partira pas... du moins, pas moi.

– Quoi ? firent Kira et Heron en même temps.

Il regarda Kira.

– C'est la solution au dilemme. Je vais faire ce que tu as dit : rester avec eux.

– Mais c'est idiot, s'insurgea Heron.

– Je ne peux sacrifier la vie de personne, la liberté de personne, si je ne suis pas prêt à sacrifier la mienne. Nous allons libérer les Partials capturés, et les humains pourront obtenir la phéromone de moi.

Kira était sonnée. Elle cherchait un argument valable, n'importe lequel.

– Tu... tu n'as plus qu'un an à vivre, dit-elle. Tu ne pourras les aider que pendant un an avant d'expirer.

– Alors tu as un an pour trouver la solution. Mieux vaut se mettre au travail sans tarder.

– Tout cela fait chaud au cœur, lâcha Heron, mais ça n'a aucun sens. Tu ne vas pas rester ici, Samm.

Kira ouvrit la bouche pour parler, mais s'arrêta en voyant la tête du

garçon. Il avait dû sentir quelque chose par le lien. Heron n'exprimait pas un désaccord avec lui : elle exposait un fait.

– Heron, dit-il. Qu'est-ce que tu as fait ?

– Ce que j'aurais dû faire il y a un mois, déclara la Partial d'un air sombre et pénétrant. Un rapport.

Un silence absolu s'abattit sur la pièce. Même Calix se taisait, les dents serrées, les mains crispées sur ses blessures.

Kira regarda Samm, mais elle savait déjà ce qu'il pensait. Sa perplexité, lourdement mêlée de colère, brûlait de façon si vive que Kira la sentait clairement dans l'air.

Calix prit la parole, les dents toujours serrées.

– De quel rapport parle-t-elle ?

– Tu as appelé Morgan ? s'offusqua Kira. Tu nous as trahis ?

– Si tu veux appeler ça comme ça, dit Heron. J'ai supporté assez longtemps tes états d'âme et ta quête d'identité. Il était temps d'arrêter de parler et de passer à l'action. Si le docteur Morgan peut se servir de ta biologie pour résoudre le problème de l'expiration, alors je vais la lui donner.

– Mais quand vas-tu enfin comprendre ? C'est exactement ce que disait Samm : on ne peut plus choisir un camp contre l'autre !

– En effet, et il était très passionné, lança Heron.

– Qu'est-ce que tu as fait ? redemanda Samm. Dis-le-nous précisément.

– J'ai localisé un canal radio en état de marche et j'ai contacté la Compagnie D en passant par les relais qu'on a installés. Kira, je t'ai donné ta chance, et j'ai fait tout ce que je pouvais pour t'aider, mais les réponses ne sont pas ici. J'en ai assez de faire n'importe quoi.

– Notre communauté est pacifique, plaida Calix. Si vous amenez une armée de Partials ici, ils vont nous massacrer.

– Elle arrive, dit soudain Samm en relevant la tête.

Kira regarda au plafond, ne vit rien, et observa Samm, qui inclinait la tête. Il ne regardait pas, il écoutait. Perplexe, elle l'imita.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Calix.

– Je n'entends rien, dit Kira... Juste un... une sorte de bourdonnement. Très faible.

– C'était un des bruits les plus reconnaissables de la planète, déclara Heron. Simplement, il y a presque douze ans que tu n'en as pas entendu.

– Mais qu'est-ce que c'est ?

– Un réacteur. Un réacteur d'avion-cargo. L'armée de Morgan arrive sur zone.

CHAPITRE 49

Kira courut ramasser la pile de bandelettes qu'elle avait découpées pour le bras de Samm.

- Pardon, Samm, tu vas devoir attendre ce bandage encore un peu.
- Les médicaments étaient suffisants, grogna-t-il.

Kira replongea aux côtés de Calix. Elle pressa une manche du costume roulée en boule contre sa plaie à la jambe, puis l'enveloppa le plus vite possible avec des bandages improvisés.

– Pourquoi prendre cette peine ? demanda Heron. Tu ne sais même pas...

- Toi, tais-toi.

Kira noua fermement les bandes, mettant sur le trou saignant autant de pression qu'elle l'osait sans transformer le pansement en garrot.

- Comment tu te sens ?

– Ça va, dit Calix. Combien de temps avant que je puisse mettre un coup de pied aux fesses de cette Partial ?

Heron, stupéfaite, ouvrit des yeux ronds.

– Reste ici, souffla Kira en passant une autre bandelette autour de la main de Calix. J'ai des antalgiques dans mon sac... n'en prends pas trop. Quelqu'un va revenir te chercher.

- Où vas-tu ?

Kira secoua la tête.

– À leur rencontre. Si personne ne vient, cherche des antibiotiques, et prends le plus de forces possible avant de repartir dans les ruines. Elles ne sont pas tendres avec les blessures aux jambes.

– Pitié, dit Calix. Je t'en prie, ne les laisse pas faire de mal à qui que ce soit.

Kira prit son fusil à la fille et sortit en courant dans la rue, suivie de près par Samm et Heron.

– Qu'est-ce que tu espères réussir, au juste ? lui demanda Heron en la rattrapant.

Kira scruta le ciel, cherchant la présence de l'aéronef.

- Là ! dit Samm en pointant le doigt vers l'est.

Kira suivit la direction indiquée et trouva ce qu'il désignait : une petite croix noire sur fond de ciel gris pâle.

- Il a l'air d'être loin, mais il se rapproche vite.

– Alors courons, décréta Kira. Rentrons à la réserve. Impossible de dire ce que Morgan va faire des survivants qu'elle y trouvera. Il faut qu'on en sorte le plus possible d'ici.

– Très intelligent, comme manière de passer ses dernières minutes de vie, persifla Heron.

– On t'a posé des questions, à toi ?

– Je ne désire pas plus leur mort que vous, même si, d'accord, je me fiche aussi qu'ils vivent. À ma connaissance, tout ce que veut Morgan, c'est toi.

– Tu ne sais pas ce qu'elle va faire à ces gens, dit Kira.

– On devrait partir en courant dans l'autre sens, suggéra Samm. C'est encore possible de se cacher dans ces ruines et de te sauver, Kira.

– J'aimerais vous voir essayer, se moqua Heron.

– C'est hors de question, trancha Kira. J'ai déjà fui quand Morgan a envahi Long Island, et elle s'est mise à tuer des otages pour me débuser. Je croyais faire le bon choix, mais... je ne la laisserai pas recommencer.

– Qu'est-ce que tu dis ? demanda Samm, mais Kira désigna l'énorme Rotor qui volait bas dans le ciel.

– Il faut qu'on regagne la réserve, tout de suite !

Elle courait dans les rues, maintenant familières, qui menaient vers les faubourgs du côté de la réserve, avec Samm et Heron juste derrière elle. Kira regardait sans cesse en l'air, tâchant d'évaluer la vitesse et la distance de l'appareil. *On n'y sera jamais à temps*, pensa-t-elle, *il arrive trop vite*. Elle se força à avancer, n'osant ni ralentir ni dévier de son cap. L'aéronef grandit dans le ciel, plus proche du sol, et bientôt elle l'entendit : un grondement étouffé qui monta dans un crescendo assourdissant au moment où elle atteignait enfin la réserve. Il y avait des gardes à côté du portail, et un nouveau vigile pour empêcher les intrus d'entrer, mais ils étaient trop préoccupés par l'énorme engin qui fondait sur eux pour remarquer Kira et les autres. L'appareil avait de larges rotors dans les ailes, destinés à un atterrissage vertical, et il descendit au-dessus de la clôture au moment où Kira fonçait à travers le portail.

Elle cria pour attirer l'attention des gardes postés à l'intérieur, même si elle entendait à peine sa propre voix dans le vacarme des moteurs. Elle attrapa le garde le plus proche et le fit pivoter de force pour lui hurler dans l'oreille.

– C'est une troupe de Partials ! Il faut que vous fassiez sortir tout le monde de la réserve et que vous leur disiez d'aller dans les ruines, tout de suite !

Le garde balbutia, regardant alternativement Kira et le Rotor.

– Nous sommes... censés...

– Vous ne voulez pas être là quand ils se poseront, cria Kira. Rassemblez tous ceux que vous trouverez et cachez-les dans la ville !

Elle lâcha le bras du garde pour courir plus loin dans la réserve. Du coin de l'œil, elle le vit se ressaisir et filer vers le bâtiment le plus proche ; bientôt, une foule se déversa dehors : des enfants terrifiés et des parents avec des bébés dans les bras, braillant de terreur et courant vers les ruines toxiques de Denver.

Kira et Samm se précipitèrent vers l'aéronef en criant à tous ceux qu'ils croisaient d'évacuer les lieux. Heron ralentit derrière eux pour gêner la course des fugitifs. Des soldats Partials sautaient déjà de l'appareil lorsqu'il se posa dans l'herbe. Ils établirent un périmètre de sécurité avec une efficacité sans faille, puis l'agrandirent en se relayant, chaque équipe veillant sur la suivante. Ils braquèrent leurs armes sur Samm et Kira, mais ne tirèrent pas.

– Ils m'ont repéré par le lien, annonça Samm. Ils savent que c'est nous.

– Lâchez vos armes, lança un soldat.

Le vent des rotors étouffait leurs paroles. Il cinglait le visage de Kira, chargé de poussière, et agitait ses cheveux comme des fouets. La jeune fille fit la grimace, mais laissa tomber son fusil. Samm n'était toujours pas armé.

– Ne faites pas de mal aux civils ! cria Kira.

– Kira Walker, tonna alors une voix.

Levant les yeux, Kira vit le docteur Morgan descendre de l'avion. Sa blouse blanche était remplacée par un impeccable tailleur noir.

– Heureuse de vous revoir.

– Ne leur faites pas de mal, insista Kira. Ces gens sont innocents.

– Tiens donc, Samm ! lança Morgan en s'avançant devant eux. Ce n'est pas tous les jours que je rencontre un soldat rebelle à mon commandement.

– Vous ne lui avez pas répondu, grogna Samm.

– Et je n'en ai pas l'intention. Vous êtes un traître, et elle, un ennemi combattant ; pas vraiment le genre de personnes que je me sens obligée d'écouter.

– Je ne veux pas me battre contre vous, dit Kira.

Morgan sourit.

– Je ne le voudrais pas non plus, à votre place. Vous nous avez eus par surprise la dernière fois, mais maintenant, vous n'avez plus d'armée rebelle pour nous attaquer par le flanc pendant que vos amis se lancent dans une expédition de secours désordonnée. Tout le pouvoir est de mon côté, cette fois-ci, et je vous saurais gré de ne pas

l'oublier.

– Non, pas tout le pouvoir, intervint Vale.

Il approchait depuis l'autre bout de la clairière. Quelques Partials venus avec Morgan l'entouraient d'une manière qui ressemblait plus à une garde d'honneur qu'à l'escorte d'un prisonnier.

– Je dois le reconnaître, vos soldats sont très obéissants ! ajouta-t-il.

Morgan se renfroigna, et Vale serra les dents. Kira ne comprenait pas bien ce qui se passait, jusqu'au moment où elle vit le soldat qui la tenait en joue passer gauchement d'un pied sur l'autre, tiraillé dans deux directions par les autorités rivales de deux membres de l'Alliance. Samm, pour sa part, oscilla, une perle de sueur roulant lentement sur son front. Elle lui saisit la main.

– Tu es plus fort qu'eux, souffla-t-elle. Tu n'as pas à leur obéir, ni aux uns ni aux autres.

Il lui prit les doigts et les serra fort, si fort quelle eut peur qu'il les broie.

La bataille de volontés se poursuivit. Vale et Morgan se défiaient du regard, et les soldats hésitaient entre eux deux. Kira vit les jointures de leurs doigts blanchir tandis qu'ils serraient désespérément leurs fusils, et l'un d'eux leva la main pour se prendre le front.

– Ça suffit ! éclata Kira. Tout ça ne va nulle part. Docteur Morgan, que voulez-vous ?

Morgan fixa Vale encore un instant, puis détourna la tête et poussa un soupir las. Vale fit de même, et les soldats alignés ne parurent pas avoir changé du tout. Chacun restait loyal à celui des deux qui se trouvait le plus près de lui. Kira regarda Samm, mais ne lut rien sur son visage. Son cœur battait à tout rompre ; l'idée que Morgan ait repris le contrôle sur lui la terrifiait, mais il lui pressa la main.

Elle comprit, à cet instant, qu'elle n'avait jamais été si soulagée de sa vie.

– Je suis ici pour voir mon estimé collègue, dit Morgan, qui regarda Vale et sourit. J'ai décidé de reformer le groupe, Cronus ! Ça suffit, maintenant, il est temps de lever la date d'expiration une bonne fois pour toutes.

– Essayez-vous d'y arriver avec des modifs génétiques ? demanda-t-il. Vous avez vu ce que cela a fait à Graeme ; et à Jerry, aussi. (Il posa une main sur l'épaule du soldat qui se tenait devant lui.) Nos esprits ne peuvent appréhender cela, et les leurs non plus.

– Nous pouvons les transformer en ce que nous voulons, dit Morgan. Nous l'avons déjà fait, et nous pouvons recommencer. Ils sont le futur. Nos enfants. Créés à l'image de notre choix.

– La thérapie génique n'est pas la solution.

– Vous êtes bien placé pour le savoir. Mais je n'ai pas le temps de résoudre moi-même vos énigmes génétiques. (Elle regarda Kira.) C'est pourquoi je suis venue vous chercher, et la chercher, elle. Le nouveau modèle. Celle qui n'a pas toutes ces limitations génétiques idiotes.

– Je ne vous laisserai pas l'emmener, la prévint Samm.

Morgan commença à répondre, mais Kira lui coupa la parole.

– J'irai, se hâta-t-elle de dire.

Samm voulut protester, et Morgan eut l'air authentiquement surprise, mais Kira hocha la tête et prit une grande inspiration.

– Le savoir du docteur Vale, les recherches du docteur Morgan, ma biologie. Heron avait raison. C'est la seule chance véritable que nous ayons de lever un jour la date d'expiration. Samm, c'est ce dont tu parlais tout à l'heure : le seul choix qui soit moral est de se sacrifier. Quelqu'un doit faire quelque chose.

Elle était venue à Denver pour chercher des réponses, un plan, le moindre espoir de faire partie de quelque chose de plus vaste, une chose qui puisse sauver à la fois les humains et les Partials. Mais ce plan avait échoué depuis longtemps, et elle n'était rien. Une expérience ratée. Elle avait consacré sa vie à sauver le monde, mais à présent elle comprenait que consacrer sa vie ne suffisait pas. Elle devrait la donner.

Elle regarda Morgan.

– Je suis prête.

– Je... (La voix de la femme mourut dans sa gorge, et elle observa attentivement Kira.) Ce n'est pas du tout ce à quoi je m'attendais.

– Moi non plus, répondit la jeune fille en ravalant les larmes qui lui montaient aux yeux. Allons-y, ajouta-t-elle à mi-voix. Dépêchons, pendant que j'en ai encore le courage.

– Vous n'avez pas intérêt à faire ça, McKenna, lança soudain Vale. Une expérimentation sur Kira risquerait de déclencher la Sécurité.

Morgan le regarda avec perplexité.

– Pardon ?

– La Sécurité anti-Partials. Le leurre que nous avons conçu pour tromper ParaGen, celui qui les tue. Nos chers directeurs l'ont implanté à notre insu dans une nouvelle gamme de prototypes. Si vous tombez par hasard sur le déclencheur chimique, vous risquez de l'activer.

– À quoi jouez-vous, Cronus ? demanda Morgan, bien que Kira puisse discerner une lueur de doute dans ses yeux. J'ai vu ses scans médicaux. J'ai passé au peigne fin toutes les cellules de son corps

pendant des mois. S'il y avait un autre pack viral, je l'aurais vu.

– Vous ne saviez pas ce que vous cherchiez.

Morgan le contempla fixement, puis jeta un coup d'œil à Kira.

– C'est vrai, ce qu'il dit ?

Kira garda les yeux rivés sur la femme, trop effrayée pour regarder Samm.

– Je... Je crois, oui.

Morgan hocha vaguement la tête, le regard distant.

– Alors nous ferons attention. (Elle se retourna vers l'avion.) Emmenez-la. Tirons-nous d'ici.

– Qu'allez-vous faire de notre réserve ? s'enquit Vale.

Les soldats qui l'entouraient, complètement soumis à l'influence de son lien, exprimèrent sans doute possible par leur posture qu'ils étaient prêts à se battre s'il en donnait le signal. Mais ils étaient cernés, et Kira doutait que ce petit groupe, si loyal soit-il, puisse réellement empêcher Morgan de faire quoi que ce soit.

La femme regarda autour d'elle, observa les bâtiments intacts, l'herbe verdoyante, les arbres et les familles, comme si elle remarquait tout cela pour la première fois.

– À condition que vous veniez avec moi, je ne vois aucune raison de ne pas laisser votre petite fourmilière s'éteindre peu à peu en paix.

– Bien, je vous accompagne.

– Et moi, je reste, annonça Samm.

Morgan leva les yeux au ciel, clairement agacée.

– Qu'est-ce qui vous fait croire que vous pouvez faire des demandes, vous ?

Samm resta fermement campé sur ses jambes, l'air plus farouche que jamais.

– Ce n'est pas une demande.

Morgan réfléchit un instant avant de répondre.

– Très bien, lâcha-t-elle enfin en le congédiant d'un geste de la main. L'exil ici est pire que ce que j'avais prévu pour vous, de toute manière. Et vous, Heron ? Je dirais que vous avez gagné votre retour dans le premier cercle, ma chère.

– Je reste aussi.

Cela surprit Morgan encore plus que tout.

– Et votre date d'expiration ?

– Je serai de retour à temps dans l'est.

Heron jeta un coup d'œil à Samm en disant cela. Kira ne pouvait en

être certaine, mais on aurait dit qu'ils partageaient quelque chose par le lien. Elle s'attendait à ce que la Partial mentionne les dix prisonniers de la tour, et fut donc étonnée de ce qu'elle ajouta.

– J'ai des choses à régler avant.

– Très bien.

Morgan pivota vers l'avion en faisant signe aux soldats d'amener Vale et Kira. Les humains de la réserve, pétris de terreur et de fascination, regardèrent en tremblant cet ennemi descendu du ciel emporter leur chef et les laisser seuls.

Allez, il est temps, se dit Kira. *Il faut que je fasse un pas, puis un autre, puis que je monte dans l'avion et que je m'envole pour... je ne sais même pas où. La fin.* Elle secoua la tête. *Je veux y aller, mais... je ne veux pas partir.*

– Kira, souffla Samm.

Et elle sentit une larme perler au coin de son œil.

– Samm, je... je suis désolée, je ne sais pas...

Elle pivota face à lui, s'efforçant de chercher les mots pour lui dire ce qu'elle éprouvait, mais elle ne le savait pas elle-même. Et soudain elle fut dans ses bras, et il la serrait et l'embrassait avec plus de passion que tout ce qu'elle avait connu dans sa vie. Elle lui rendit ses baisers, sentant leurs corps se fondre l'un dans l'autre, lèvres et bras et poitrines et jambes, une seule personne dans un instant d'unité parfaite. Elle le retint le plus longtemps possible, et lorsqu'il se recula pour reprendre son souffle, elle enfouit le visage contre son torse.

– Pardon de nous avoir amenés ici, pardon pour tout ce que j'ai fait, dit-elle. Je suis désolée.

– J'ai choisi de te suivre, répondit-il d'une voix grave et riche. Et je te retrouverai.

Ils s'embrassèrent encore une fois, après quoi les soldats Partials la poussèrent vers l'avion. Elle se retourna pour le regarder depuis le marchepied, et il lui rendit son regard, parfaitement immobile.

Les portières se refermèrent et les rotors géants se mirent en route avec une vibration qu'elle ressentit jusque dans ses os.

CHAPITRE 50

Isolde mit son bébé au monde deux jours plus tard, dans sa chambre, chez Nandita. Les envahisseurs Partials avaient depuis longtemps pillé l'hôpital à la recherche d'équipement et de médicaments, si bien qu'elles n'avaient d'autre ressource qu'elles-mêmes pour l'aider. Madison lui tint la main, la guidant et l'encourageant ; la sénatrice Kessler fit office de sage-femme, et Nandita examina la mère et l'enfant pour guetter le moindre signe de traumatisme. C'était un garçon. Isolde le nomma Mohammed Khan. Quelques heures plus tard, il était déjà malade. Sa peau se couvrit d'une inflammation écailleuse, qui durcissait par plaques telle une peau de bovin, puis enflait pour former des cloques. Isolde observait le phénomène, en larmes, berçant son enfant sans aucun espoir de le sauver.

Mais ceci n'était pas le RM.

La sénatrice Kessler étudia les cloques, protégée par un masque en papier.

– C'est une première, dit-elle en s'efforçant de repousser la peur. Des dizaines de milliers de cas de RM, et je n'ai jamais rien vu de tel.

– Le premier hybride Partial/humain depuis l'enfant d'Ariel, mort à la naissance, lâcha Nandita. Nous ne savons pas comment il sera affecté par le RM... ou comment lui l'affectera.

Nandita, perdue dans ses pensées, contemplait le bébé hurlant.

– « Et son heure enfin revenue, quelle bête rugueuse... », dit-elle, citant le poème de Yeats.

Elle se détourna et s'en alla.

Ariel observa l'enfant, et trembla.

REMERCIEMENTS

J'adore écrire ces remerciements parce que j'ai énormément de gens pour m'aider, dont tous méritent toute la reconnaissance que je peux leur donner. Dans le même temps, je déteste les écrire parce que je suis terrifié à l'idée d'oublier quelqu'un. Je serai bref pour cette fois. Merci à mon éditeur, Jordan Brown, mon agent, Sara Crowe, mon attachée de presse, Caroline Sun et tout le monde chez HarperCollins et Balzer + Bray. Vous êtes formidables.

Merci à tous les auteurs qui ont bien voulu que je les accompagne dans des tournées et signatures, et merci aux nombreux merveilleux libraires qui organisent ces événements et sont devenus, avec le temps, de bons amis. Par-dessus tout, merci aux lecteurs qui sont venus. C'est grâce à vous que ces rencontres sont si agréables.

Sur un plan plus personnel, ce livre n'existerait pas sans mon épouse, Dawn, la personne la plus forte que je connaisse. Ce livre existerait quand même, mais ne serait pas très bon, sans les commentaires de mon frère, Rob, et de mon ami Ben Olsen, qui m'ont tous deux donné des idées en or. J'aimerais vous dire lesquelles, mais ce serait un peu gâcher le suspense.

Enfin, je tiens à remercier l'espèce humaine d'être stupide, exaspérante, merveilleuse et inspirante. Les gens sont ce que l'univers a créé de plus extraordinaire. Accueillez avec joie votre complexité, étendez au maximum votre créativité, et soyez à la hauteur de votre potentiel. Vous êtes ce qui fait la splendeur du monde.

D'autres livres

Albin M!

Sherman ALEXIE, *Le premier qui pleure a perdu*

Jay ASHER, *Treize Raisons*

Jennifer BROWN, *Hate List*

Susane COLASANTI, *La pluie, les garçons et autres choses mystérieuses*

Elizabeth CRAFT et Sarah FAIN, *Comme des sœurs*

Elizabeth CRAFT et Sarah FAIN, *Amies pour la vie*

Cath CROWLEY, *Graffiti Moon*

Sharon DOGAR, *Si tu m'entends*

Claudine DESMARTEAU, *Troubles*

Stephen EMOND, *Entre toi et moi*

Norma FOX MAZER, *Le Courage du papillon*

Neil GAIMAN, *Coraline*

Neil GAIMAN, *L'Étrange Vie de Nobody Owens*

Neil GAIMAN, *Odd et les Géants de glace*

Gregory GALLOWAY, *La Disparition d'Anastasia Cayne*

Kristin HALBROOK, *Rien que nous*

Johan HARSTAD, *172 heures sur la lune*

Mandy HUBBARD, *Prada & Préjugés*

Alice KUIPERS, *Ne t'inquiète pas pour moi*

Alice KUIPERS, *2 filles sur le toit*

Graham MARKS, *Tokyo – Perdus dans la grande ville*

Sarah MLYNOWSKI, *Parle-moi*

Joyce Carol OATES, *Un endroit où se cacher*

Sean OLIN, *Qui veut tuer Britney ?*

Kit PEARSON, *Le Jeu du chevalier*

Yvonne PRINZ, *Princesse Vinyle*

William RICHTER, *Dark Eyes*

Meg ROSOFF, *Maintenant, c'est ma vie*

Meg ROSOFF, *La Balade de Pell Ridley*

Rinsai ROSSETTI, *L'Envol*

Jennifer RUSH, *Amnesia*

Jennifer RUSH, *Memento*

Polly SHULMAN, *La fille qui voulait être Jane Austen*

Lauren STRASNICK, *La toute première fois*

Gabrielle ZEVIN, *Une vie ailleurs*

Gabrielle ZEVIN, *Je ne sais plus pourquoi je t'aime*

Gabrielle ZEVIN, *La Mafia du chocolat*

Gabrielle ZEVIN, *La Fille du parrain*